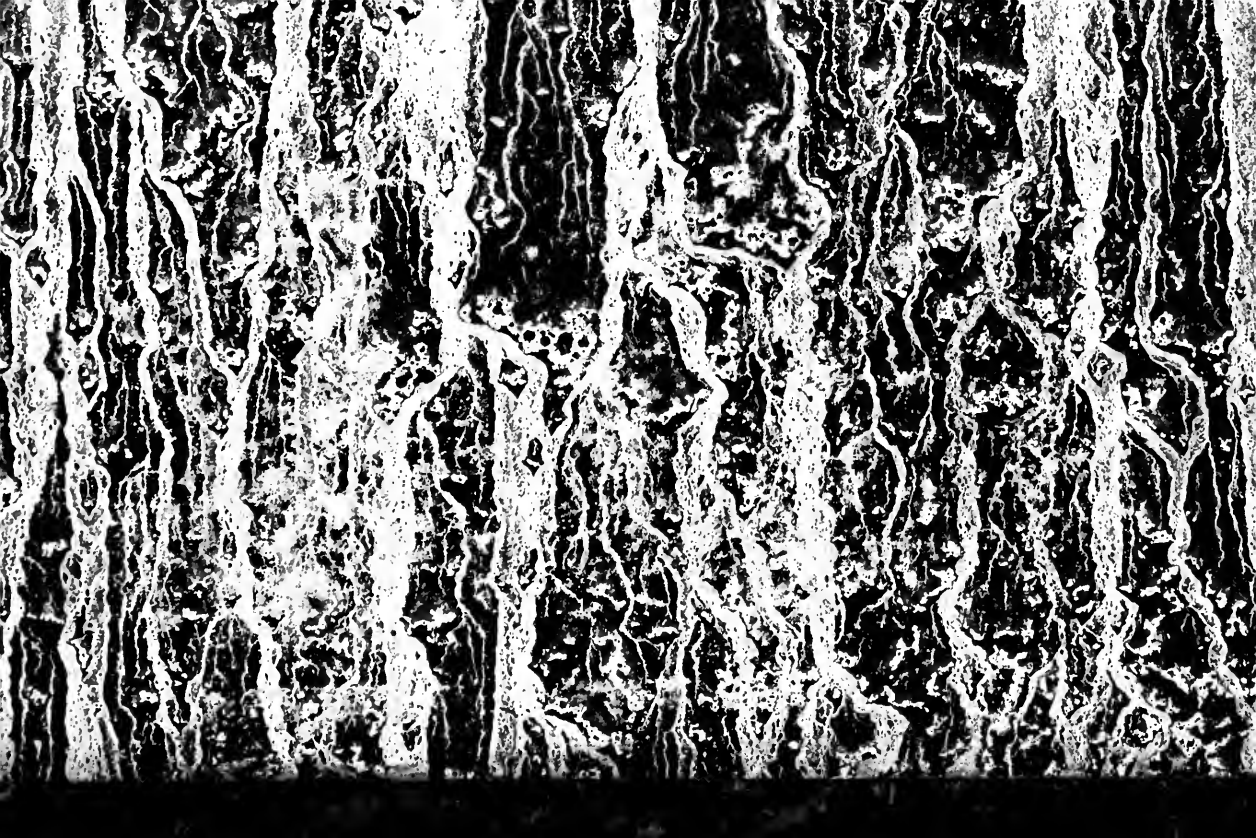


Bibliothèque
ÉCOLE LIBRE
S. Joseph de Lille
AE 6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/annalesdephiloso32pari

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

IIIe SÉRIE. TOME XIII. — N° 73 ; 1846.

IIIe SÉRIE.

AVIS.

Le titre de ce volume sera donné à la fin, avec la *table* de *tous les articles*, sans préjudice de la *table des matières*, qui sera placée à la fin du volume.

Comme les *Annales* sont lues par beaucoup de personnes, et sont un livre d'usage, nous nous sommes décidés à employer un *papier collé*, qui permettra d'écrire sur les marges comme sur un papier ordinaire, et un papier *mécanique* fabriqué exprès, beaucoup plus fort que les papiers ordinaires, comme on peut le voir dans ce numéro; c'est une augmentation de dépense, que nous faisons volontiers pour l'avantage et la commodité de nos abonnés.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME,

PAR UNE SOCIÉTÉ

DE LITTÉRATEURS ET DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

Chevalier de l'ordre de Saint Grégoire-le-Grand,
De l'Académie de la Religion Catholique de Rome et de la Société Asiatique de Paris.

SEIZIÈME ANNÉE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME XIII.

(32e DE LA COLLECTION).

PARIS,

Au bureau des Annales de Philosophie chrétienne,
Rue de Babylone, n° 6, (faub. St-Germain).

1846

TABLE DES ARTICLES.

(Voir à la fin du volume la table des matières.)

N° 73. — JANVIER 1846.

Examen des changemens faits par M. Saisset à son article contre la *philosophie catholique*; par M. BONNETTY. 7
Essai sur l'origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens; par M. le capitaine Wilford (1er art. Introduction); par M. DANIELO. 24
L'enseignement théologique dans les grands séminaires (2e article), par M. l'abbé F. EDOUARD. 43
Examen critique de l'histoire de l'école d'Alexandrie de M. Jules Simon (2e article); par M. l'abbé V.-D. CAUVIGNY. 54
Nouveaux essais d'histoire littéraire de M. Gérusez; par M. l'abbé V.-D. CAUVIGNY. 70
Nouvelles et mélanges. Nouvelles des missions catholiques, extraites du n° 103 des *Annales de la propagation de la Foi.*— Découverte d'une grande collection de livres emportés par Tamerlan et renfermés dans le château de Samarcand. 78
Bibliographie. L'année liturgique, le tems de Noël, par le R. P. dom Prosper Gueranger. 84

N° 74. — FÉVRIER.

Examen critique de l'histoire de l'école d'Alexandrie, de M. Jules Simon (3e article); par M. l'abbé V.-D. CAUVIGNY. 85
Essai sur l'origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens; par M. le capitaine WILFORD (2e article); traduit et annoté par M. DANIELO. 96
Le docteur Strauss et ses adversaires en Allemagne (7e article); par M. l'abbé F. EDOUARD. 111
Examen critique de l'origine et du fondement de la loi morale de l'homme, selon *la Philosophie* de Bayeux; par M. BONNETTY. 124

N° 75. — MARS.

Examen critique de l'histoire de l'école d'Alexandrie, de M. Jules Simon (4e article); par M. l'abbé V.-D. CAUVIGNY. 165
Essai sur l'origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens; par M. le capitaine WILFORD (3e article); traduit et annoté par M. DANIELO. 179
Lettre critique de M. Séguier de Saint-Brisson, sur quelques assertions des *Annales*, avec la réponse de M. BONNETTY. 209
Refus de la part du *Correspondant* d'insérer la réponse des *Annales*, à une lettre dirigée contre elles, avec quelques lettres sur la direction suivie par les *Annales*; par M. A. BONNETTY. 221
L'Amérique espagnole, considérée sous le rapport religieux, depuis l'époque de sa découverte jusqu'à l'an 1843, de Mgr Gaetan Baluffi; par M. CASTELLI. 230
Nouvelles et mélanges. Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 104 des *Annales de la propagation de la foi.* — Lettre de sa sainteté GRÉGOIRE XVI à Mgr l'évêque DE DIGNE. — Résultats de la

mission scientifique de M. le baron DE SLANE, chargé par M. le ministre de l'Instruction publique de visiter les bibliothèques de l'Algérie, et de Malte. 235

N° 76. — AVRIL.

Le docteur Strauss et ses adversaires en Allemagne (8e article); par M. l'abbé F. EDOUARD. 245
Examen critique de l'histoire d'Alexandrie, par M. Jules Simon (5e article); par M. l'abbé V.-D. CAUVIGNY. 257
Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. de Ravignan (1re article); par M. A. BONNETTY. 279
Examen critique de quelques expressions inexactes employées par M. l'abbé Maret, dans sa *Théodicée chrétienne* (1er article); par un THÉOLOGIEN. 294
Nouvelles et mélanges. Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 105 des *Annales de la propagation de la Foi*. 319
Bibliographie. Préparation évangélique d'Eusèbe traduite par M. Séguier. — Histoire de Carcassonne. 323

N° 77. — MAI.

Instruction de la sacrée congrégation de la Propagation de la foi aux archevêques, évêques, vicaires apostoliques et autres chefs des missions pour la formation d'un clergé indigène; par S. E. le cardinal FRANSONI. 325
Preuves de la mission de saint Lazare à Marseille; par Mgr de MAZENOD, évêque de Marseille. 338
Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. de Ravignan (suite et fin); par M. BONNETTY. 351
Réponse de M. Séguier de Saint-Brisson aux observations du Directeur des *Annales*, avec une réplique de M. BONNETTY. 365
Nouvelles notes relatives aux ruines de Khorzabad ou Ninive retrouvées en Assyrie par M. Botta; par M. le ch. de PARAVEY. 379
Analyse et examen du curé de Valneige de M. Désiré Carrière; par M. l'abbé CHAPIA. 389
Hymne à la ville éternelle; par M. Désiré CARRIÈRE. 395
Nouvelles et mélanges. Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 106 des *Annales de la propagation de la Foi*.—Edit de l'empereur de la Chine rendant aux chrétiens leurs anciennes églises. 399
Bibliographie. Anthropologie; par le dr Bossu. 404

N° 78. — JUIN.

Mort de Sa Sainteté Grégoire XVI et nomination de S. S. Pie IX; par M. BONNETTY. 405
Le docteur Strauss et ses adversaires en Allemagne (9e art.), le dr Harless, par M. l'abbé EDOUARD. 421
Examen de l'ouvrage de M. le ch. de Bunsen, intitulé, la place de l'Egypte dans l'histoire de l'humanité (1er art.); par M. le vicomte de ROUGÉ. 432
Lithographie. Noms et titres des personnages qui remplissent la moitié gauche de la salle des ancêtres de Thoutmès III. 438
Nécrologie des auteurs morts pendant l'année 1845 avec la liste chronologique de leurs ouvrages. 459
Compte rendu à nos abonnés sur l'état de la discussion avec MM. les abbés Maret et Noget; par M. BONNETTY. 462
Table générale des auteurs et des matières. 477

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 73. — Janvier 1846.

Polémique Philosophique.

EXAMEN
DES CHANGEMENTS FAITS PAR M. SAISSET
A SON ARTICLE CONTRE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

En commençant cet examen, nous voudrions pouvoir citer la lettre polie dans laquelle M. Saisset, en nous envoyant la nouvelle édition de son travail, voulait bien reconnaître la *dignité* et l'*impartialité* de notre polémique, et formait des vœux pour que tous ceux qui ont à soutenir des discussions philosophiques le fissent avec la même *loyauté* et les *mêmes égards réciproques*. Malheureusement cette lettre a été égarée dans notre bureau; et il nous a été impossible de la retrouver. Nous en remercions pourtant M. Saisset, et formons les mêmes vœux que lui. Pour notre part, nous nous efforcerons de nous tenir toujours dans la même voie.

Aussi ferons-nous, dès l'abord, observer la pensée qui guide M. Saisset; il nous le dit lui-même, dans la préface de son livre, cette pensée est une *pensée de conciliation et de paix*. C'est aussi dans ces sentimens que nous allons examiner cette nouvelle exposition de la philosophie éclectique.

Le livre de M. Saisset renferme deux parties. La première contient une préface de 40 pages, où M. Saisset expose ses paroles de conciliation aux catholiques et aux voltairiens; la deuxième, contient la reproduction de 4 articles déjà insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*. 1er. *Philosophie du clergé*, que nous avons examinée dans notre cahier de juin dernier; examen qui n'a paru qu'après le livre. 2me. De l'*École d'Alexandrie*, dont nous

donnons quelques aperçus et quelques extraits dans le cahier de décembre dernier. 3me. *Renaissance du voltairianisme,* dont nous avons donné des extraits dans notre cahier de février; et enfin, *le Christianisme et la philosophie* que nous avons examiné et discuté d'une manière spéciale dans notre cahier de mars. C'est à ce dernier travail que M. Saisset a fait, sans cependant parler de notre article, des changemens que nous devons regarder comme sa réponse à nos observations; il nous convient donc de la faire connaître à nos lecteurs, et de voir jusqu'à quel point nous pouvons l'admettre.

Notre travail actuel aura donc deux parties; dans la première, nous examinerons la réponse de M. Saisset à nos observations; dans la deuxième, nous verrons comment nous pouvons répondre à ses paroles de *conciliation et de paix.*

1. La raison humaine peut-elle *découvrir* seule, et de sa seule force native, les vérités qui constituent le dogme et la morale?

Cette question est la vraie question importante entre le christianisme et la philosophie. Aussi, avions-nous dit à M. Saisset (p. 209 [1]), que Mgr l'archevêque de Paris refusait seulement à la raison humaine le pouvoir de *découvrir* les vérités essentielles à l'homme. M. Saisset convient ici, dans une *note*, qu'en quelques endroits, Mgr ne semble accorder à la raison que la puissance de *démontrer* et non celle de *découvrir* ces vérités (p. 273 [2]); mais il prétend lui opposer un autre passage d'après lequel il aurait soutenu le contraire; et pour cela, il ne fait pas attention à ce que nous avions dit, que Mgr, comme Platon que nous citions, n'avait admis que par *supposition* les idées des Rationalistes; nous avions cité le passage où il avertissait de cette supposition. M. Saisset cite ce passage (p. 279); mais il *laisse* la dernière phrase que voici: « Quoi qu'il en soit, nos argumens sur l'union indissoluble des » dogmes et de la morale, ne perdent rien de leur force, *en sup-* » *posant même qu'aucune révélation* n'a été *faite au premier hom-* » *me*» (p. 338 [3]). Il semble qu'il fallait tenir compte de cette déclaration, placée dans une note du commencement du livre.

M. Saisset cite en outre, à l'appui de son système, un autre

[1] Cahier de mars dernier, tome XII, p. 209.

[2] *Essais sur la philosophie et la religion au 19e siècle*, p. 273.

[3] *Introduction philosophique à l'étude du Christianisme*, p. 338; 1re édit. in-32.

passage où Mgr cite le texte de saint Paul, qui dit : « Les Gentils » qui n'ont pas la *loi*, font *naturellement* les choses qui sont de la » loi; ceux qui n'ont point la loi, sont à eux-mêmes leur loi[1]. » Mais c'est qu'il donne une acception fausse aux mots *loi* et *naturellement* : par *loi*, il est évident que saint Paul entend la *loi mosaïque;* et par faire *naturellement* une chose, il entend la révélation naturelle que nous admettons bien aussi; mais en notant qu'il n'y a pas d'autre révélation naturelle que celle de la parole de la mère à l'enfant, de la société à l'individu. Une révélation directe de Dieu, peut avoir lieu; elle a lieu même souvent; mais alors c'est une voie surnaturelle, extraordinaire, insolite ayant dans l'Église catholique des règles extérieures et positives pour la connaître et la discerner, sans lesquelles règles on tombe, sans pouvoir s'en tirer logiquement, dans toutes les *folies du Mysticisme* et les *extravagances de l'Extase.* Répétons-le, l'Église catholique seule a des règles pour discerner cette révélation intérieure, règles très-sévères qu'elle applique avec une grande sévérité; et la première de ces règles, c'est que la révélation surnaturelle, solitaire, individuelle, ne contredise pas la révélation extérieure, positive, traditionnelle. Sans cela, quand même ce serait un ange qui lui viendrait apporter cette révélation, elle lui jette anathème au visage. Car, on lui a dit : « Et si c'était un ange du ciel qui vint vous an- » noncer un évangile différent de celui que je vous annonce, qu'il » soit anathème[2] ». Telle est la pensée et la conduite de l'Église; que les philosophes veuillent donc l'examiner et la discuter avant d'accuser les catholiques.

2. Modification de l'opinion de M. Saisset sur l'origine des connaissances humaines.

M. Saisset avait dit : « La nature et la raison, ces nobles ins- » tincts, *resteraient étouffés en nous sans une culture assidue et ré-* » *gulière.* Cette culture, c'est la civilisation qui la donne. Les » deux forces que la civilisation emploie à ce grand ouvrage, ce » sont la religion et la philosophie. — *Otez la religion et la philo-* » *sophie, vous ôtez les arts et la poésie, vous ôtez même les institu-*

[1] Cum enim gentes, quæ *legem* non habent, naturaliter ea quæ legis sunt, faciunt; ejusmodi *legem* non habentes, ipsi sibi sunt lex. *Ad Rom.* II, 14.

[2] Saint Paul, *aux Gal.* I, 8.

» *tions civiles et politiques; en un mot, vous ôtez la civilisation. Il* » *reste, sans doute, les germes de tout cela, mais ces germes pe-* » *rissent avant d'éclore*[1] (p. 1032). » Nous avions pris acte de ces paroles, et nous avions prouvé qu'elles renfermaient cette théorie de l'origine divine du langage (p. 215) que M. Saisset veut attribuer exclusivement à M. de Bonald, et à M. l'abbé de Lamennais, et qui n'est que la simple reconnaissance du fait naturel, que la connaissance se transmet à l'enfance par la parole. On dirait que M. Saisset a été effrayé de la concession qu'il avait faite et de la légitimité des conséquences que nous en tirions. Car il a purement et simplement supprimé la moitié de la phrase, celle que nous avons transcrite *en italique* (p. 294). A quoi bon? car il laisse subsister en tête cette phrase : *ces nobles instincts resteraient étouffés en nous sans une culture assidue et régulière.* Cela vaut bien autant que la phrase qu'il a supprimée : *ces germes périraient avant d'éclore.* Mais nous en convenons, il touchait ici à l'origine de nos connaissances, à cette question de la parole qu'aucun philosophe éclectique que nous sachions n'a jamais osé aborder de front, ni traiter à fond. Il a donc passé le plus vite possible ; sachons lui gré de n'avoir pas supprimé complétement la concession qu'il a faite. Nous pouvons encore dire que sur l'origine première, sur la force et la nécessité de la civilisation, c'est-à-dire, de l'état social et par conséquent de la parole, pour former l'homme, il est d'accord avec l'école catholique, avec cette terrible école de M. de Maistre, de M. de Bonald et de M. de Lamennais, contre laquelle il a lancé tant d'anathèmes. Nous citerons encore son opinion, quoiqu'il l'ait mutilée, et nous espérons que s'il la supprime un jour complétement, il en donnera les raisons.

3. Modification de l'opinion de M. Saisset, qui supposait que les doctrines chrétiennes dataient seulement de la naissance du Christ.

M. Saisset avait dit d'une manière absolue : « Nous ne trou- » vons *partout* que des dieux *nationaux* et *limités*. Le Jehovah du » mosaïsme lui-même, est un *Dieu* local (p. 1031). » Ici, il modifie cette dernière phrase : « Le Jehovah du mosaïsme lui- » même est à *beaucoup d'égards* un Dieu *national* et *local*. » Et à l'appui il cite cette phrase : « Il n'y a point d'autre nation si » puissante qu'elle soit qui ait des Dieux aussi proches d'elle,

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1845.

» comme notre Dieu est proche de nous, et présent à toutes nos » prières [1]. » Dans ces termes, la proposition est très-exacte : en effet, Jehovah était, à *beaucoup d'égards*, le Dieu national et local des Hébreux. C'était pour cette partie de la religion qui était *cérémoniale*, laquelle avait presque toute rapport au Messie à venir, et qui faisait du peuple Hébreu, le *peuple de Dieu*. Le passage cité se rapporte à ces cérémonies, et particulièrement au fait que Dieu se rendait présent dans le sacrifice et dans l'arche. — Mais M. Saisset avoue ici que l'on trouve dans la Bible des passages d'un caractère *tout opposé*, et prouvant que Jehovah était le Dieu du genre humain ; il en cite deux tirés des *Psaumes* et un d'*Amos*. Mais il pouvait en citer un plus grand nombre tirés de *Moïse*, de *Job*, de la *Genèse ;* il aurait pu dire que les Juifs étaient obligés de croire par l'histoire même de la Création, que Jehovah avait créé tous les hommes, et que tous les hommes étaient donc ses enfans ; cela était le fond de la croyance du peuple juif, seulement le peuple Juif était le peuple *privilégié;* ce qui est loin d'exclure les autres. Il faut savoir gré à M. Saisset de ces modifications ; mais avec ces changemens, comment a-t-il pu laisser subsister ces passages : « Nous ne trouvons *partout* que des Dieux » *nationaux* et *limités;* — et : l'idée d'un Dieu *unique* et *univer-*» *sel* est essentiellement chrétienne (*ib.*). »

Tout le Mosaïsme repose sur un Dieu *unique;* c'est presque toute l'idée, la seule idée du Mosaïsme; que M. Saisset veuille bien étudier le Christianisme sous ce point de vue, qu'il se souvienne du passage où saint Augustin dit expressément, « que la » religion chrétienne date du commencement du monde, et à » toujours subsisté; » que le Christ n'est venu que réaliser les prophéties et les types, et compléter ce qui manquait à la religion primitive; alors un jour nouveau éclairera pour lui l'histoire et les religions de l'antiquité.

4. Modification de l'opinion de M. Saisset sur la philosophie de Xénophane.

M. Saisset avait demandé « quelle était la voix qui s'était éle-» vée *pour la première fois* au sein du paganisme pour attaquer les » croyances polythéistes ; il avait répondu que c'était celle de Xé-» nophane, *un des pères* de la philosophie grecque.... lequel, le

[1] *Deut.*, IV, 7.

» *premier en Grèce*, avait proclamé nettement le dogme d'un Dieu » unique et spirituel (p. 1039). » Nous lui avions fait observer que ce dogme était déjà renfermé dans la Bible, qu'il avait été cru primitivement par toute la famille humaine, que des fragmens obscurcis de cette croyance avaient existé au milieu des peuples et des familles, et que les prophètes l'avaient proclamée de nouveau, avant et en même tems que les Grecs. Nous avions prouvé, en outre, d'après M. Cousin, que Xénophane avait reçu sa doctrine d'ailleurs, et qu'il était douteux que son Dieu *fût unique et spirituel*. Nous finissions par ces paroles de M. Cousin : « Xéno- » phane, qui le *premier* (avant Mélissus et Parménide, dans le » texte), parla *de l'unité* (ou plutôt d'*unité*), n'a pas eu de sys- » tème précis; il ne paraît pas s'être prononcé sur la nature de » cette unité, si elle était matérielle ou spirituelle; mais en con- » templant l'ensemble du monde, il a dit que l'unité (cette unité » du monde) est Dieu (p. 226).» —M. Saisset a loyalement modifié son opinion; Xénophane n'est plus le *premier* absolument, qui en Grèce ait proclamé l'unité de Dieu, mais *peut-être le premier*. On voit combien cette modification est importante. Mais, comme nous l'avons déjà dit pour le Dieu national des Juifs, ces modifications font disparate avec le contexte. On ne peut plus dire, en effet, comme il le dit quelques lignes plus haut : « Quelle » est la voix qui s'est élevée *pour la première fois*, etc., » à laquelle il répond : « c'est *celle* de Xénophane;... » il fallait répondre logiquement : *Je n'en sais rien, mais c'est peut-être Xénophane*.

Quand à cette assertion, que le Dieu de Xénophane était *unique* et *spirituel*, il la laisse subsister, quoique M. Cousin lui dise que Xénophane ne s'est pas prononcé sur la nature de cette unité, si elle était *matérielle* ou *spirituelle*. Il est vrai qu'en adoptant cette modification, il fallait détruire le fond même de son article; c'était beaucoup demander. Contentons-nous de ce qu'il nous accorde, que tout ce qu'il dit de Xénophane... est *peut-être* vrai.

5. Modifications de l'opinion de M. Saisset, sur la philosophie d'Anaxagore.

M. Saisset avait dit : « *Qui a conçu* Dieu *pour la première fois*, » comme une intelligence pure de tout mélange...? c'est encore » un philosophe, Anaxagore; » et sur cela, il citait Aristote, qui

aurait dit de lui : « Quand un homme vint dire pour *la première* » *fois*, etc., etc. (p. 1040). » Nous avions fait observer que cette dernière expression, essentielle pour son système, avait été ajoutée arbitrairement au texte d'Aristote, lequel disait le contraire, et ne parlait pas de *concevoir* Dieu. — M. Saisset a loyalement corrigé son œuvre; il a modifié sa première phrase en celle-ci : « Qui, *dans la Grèce antique*, a conçu Dieu *distinctement*, » pour la première fois, etc. (p. 307). » Cette modification laisse, comme on le voit, subsister la priorité des Juifs et des croyances primitives; il ne réclame pour la philosophie, que *la Grèce*, et encore non d'avoir *conçu Dieu*, mais de l'avoir conçu *plus distinctement* que le vulgaire.... Nous pouvons lui accorder tout cela, quoique encore nous serions curieux de savoir, dans la pénurie de monumens sur les croyances de la Grèce antique, comment il a pu savoir qu'Anaxagore était *le premier* qui eût conçu Dieu *distinctement*. Mais nous ne voulons pas insister. —Quand à la citation d'Aristote, il a loyalement fait disparaître le mot de *première fois*. Nous avertissons de ce fait M. Cousin, qui dit dans sa traduction, qu'Anaxagore entra *le premier* dans ce point de vue.

6. Contradictions de M. Saisset, sur l'origine de la croyance de la fraternité humaine.

M. Saisset avait dit : « C'est le stoïcisme et non le Christianisme » qui a reconnu pour la *première fois* que les hommes sont frères, » et frères en Dieu (p. 1041). — A cela nous avions opposé les textes de Platon, d'Aristote, de Cicéron, qui ne reconnaissent comme *hommes* que leurs concitoyens, et non les *barbares*, ni les esclaves. M. Saisset ne répond rien à ces textes; il laisse subsister sa phrase qu'il corrobore par un passage de Lucain... Mais ailleurs (p. 293) il modifie bien son opinion. Là, il avait déjà dit ce que nous avions oublié de lui faire remarquer, que l'*idée de la fraternité humaine est une idée chrétienne*, et là même il ajoute la note suivante :

« La racine de cette grande idée est dans l'ancien Testament. » Les deux grands préceptes : ne faites pas à autrui ce que vous » ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même, et : aimez votre » prochain comme vous-même, se rencontrent déjà dans Moïse » et dans Tobie. Ne maltraitez pas l'étranger, dit Moïse, aimez-

» le comme vous-même, vous souvenant que vous aussi, vous » avez été étranger sur la terre d'Égypte[1] (p. 293). » Cela est bien, très-bien; mais avec ces assertions, comment dire 16 pages plus loin (p. 309): « C'est le stoïcisme et non le Christianisme qui a » reconnu pour *la première fois* que les hommes sont frères et » frères en Dieu, etc., etc.? »

Comment surtout, après toutes ces modifications qu'il a fait subir à son texte, continuer à dire à la fin de son article : « Ainsi, » c'est la philosophie grecque qui *a mis au monde* toutes les gran- » des vérités morales et religieuses, etc. » Il fallait y ajouter, au moins, *peut-être;* ou il fallait dire : il est vrai que ces vérités existaient dans l'ancien Testament. Mais, nous le répétons, il eut fallu refaire l'article. C'est bien assez de lui avoir ôté son unité, comme il l'a fait par les additions et modifications qu'il lui a fait subir.

7. Origine et base païenne et rationnelle de la morale, d'après M. Saisset.

Parmi les additions que M. Saisset a faites à son article, il faut noter celle qui regarde la loi morale et son origine; autrement dit, quel est le principe de l'obligation morale, question que nous avons soulevée dans notre cahier de mai dernier [2].

M. Saisset analyse ainsi la doctrine de Mgr l'archevêque de Paris sur ce point : « Point de morale sans religion. La morale la » plus simple implique certains dogmes religieux. La morale, en » effet, est une loi, et une loi demande un législateur et une sanc- » tion. Otez l'existence d'un Dieu juste, ôtez l'immortalité de l'âme, » toute morale devient impossible ou stérile... » Jusque-là, conti- » nue M. Saisset, nous ne pouvons qu'applaudir à l'exactitude des » raisonnemens de Mgr l'archevêque. —Mais il ajoute : Pourvu que » l'étroit lien dont il *enchaîne* avec raison la loi du devoir et son di- » vin principe, n'ôte rien à l'indépendance parfaite (une *indépendan- » ce parfaite* étroitement *liée avec raison!* quel accouplement de » mots !) des notions morales et au caractère intrinsèque d'obliga- » tion qu'elles *imposent.* (Les notions morales *imposent* un caractère

[1] *Exode*, XXIII, 9. — *Deut.* XXIV, 17. — *Levi.* XIX, 31.

[2] Voir le paragraphe intitulé : *Si la religion naturelle n'est que l'expression de l'essence des choses, et si la volonté de Dieu toute seule ne peut créer aucune obligation pour l'homme. Annales*, t. XI, p. 341.

» intrinsèque d'obligation ; et d'autre part : Otez l'*existence d'un* » *Dieu juste*, toute morale est *impossible* ou *stérile!*); pourvu que la » loi du devoir, rattachée à *Dieu législateur*, comme les axiomes » mathématiques le sont à *Dieu vérité*, ne *dépende* pas plus que ces » axiomes eux-mêmes de la *volonté arbitraire* d'un être primiti- » vement conçu sans règle et sans loi, nous accordons sans diffi- » culté que les croyances morales et religieuses sont unies par une » étroite solidarité... » (p. 283.) — Cette théorie avait été discutée par nous dans notre examen de la *Théorie de M. l'abbé Noget* [1], et nous en avions démontré le danger et la fausseté. Nous avions surtout insisté sur ce fait qu'elle avait été inventée par la philosophie grecque et par Platon en particulier, lequel était excusable, parce qu'il ne connaissait pas la véritable volonté de Dieu, la tradition de sa parole. Et nous citions l'*Euthyphron* comme la source où avait pris naissance cette théorie; laquelle, peu à peu, avait pénétré dans quelques-unes de nos philosophies catholiques. Nous avions eu soin de démontrer que la théorie de Platon et de M. Cousin laissait en dernière analyse la question indécise. M. Saisset a jugé à propos de corroborer cette partie de la doctrine de son livre; et pour cela faire, il a mis en note précisément l'analyse de l'*Euthyphron* que nous avions citée, sans dire un mot des notes critiques qui y étaient jointes. Pour l'instruction de nos philosophes catholiques, nous répéterons ici la dernière phrase de M. Cousin, citée par M. Saisset : « Il faut donc convenir que le bien n'est » pas tel, parce qu'il plaît à Dieu, mais qu'il plaît à Dieu, *parce* » *qu'il est bien*, et que, par conséquent, ce n'est pas dans les » *dogmes religieux* qu'il faut chercher le titre primitif de la légi- » timité des vérités morales. » (p. 284.) — Puis nous répéterons notre demande : *Pourquoi le bien est-il bien?* car, dans toutes les réponses de Platon, de M. Cousin et de M. Saisset, cette demande reste toujours sans réponse. De plus, nous ferons observer que, si ce n'est pas dans les *dogmes religieux* qu'il faut chercher l'obligation morale, qui peut nous l'imposer, quelle est sa sanction,

[1] Nous avons dit que nous avions entre les mains une lettre de M. l'abbé Noget sur notre critique. Après une conversation que nous avons eue avec cet honorable auteur, il a jugé à propos de retirer cette lettre. S'il croit devoir nous en écrire une autre, nous la publierons avec plaisir.

qui peut la promulguer? Comment surtout M. Saisset a-t-il pu dire : « Otez l'existence de Dieu, ôtez l'immortalité de l'âme, » toute morale devient impossible ou stérile? » Mais nous reviendrons sur cette question, qui est encore une des questions fondamentales de la philosophie et de la théologie.

Telles sont les principales modifications que M. Saisset a fait subir à son travail dans la nouvelle édition qu'il en a donnée dans ses *Essais sur la Philosophie et la Religion au* 19e *siècle*. Mais nous avons dit qu'il y avait ajouté une *préface*, où il examinait de nouveau les rapports de la philosophie et de la religion, et proposait à l'une et à l'autre des paroles de *conciliation et de paix*. Ce sont ces paroles que nous allons discuter.

8. Discussion des paroles de conciliation faites par M. Saisset, au nom de la philosophie éclectique à la philosophie catholique.

Et d'abord, nous devons constater les points sur lesquels nous sommes d'accord. — Nous pensons comme lui : « La philosophie » et la religion, l'Église et l'État, sont à nos yeux des » puissances distinctes et légitimes, qui importent également » aux intérêts du genre humain. Prêtres et libres penseurs, pas- » teurs et philosophes, systèmes philosophiques et croyances re- » ligieuses, tout cela est foncièrement bon, foncièrement utile et » salutaire. Il ne s'agit pas de détruire telle ou telle de ces puis- » sances, tel ou tel de ces instrumens de civilisation, mais de » trouver et d'assurer les conditions de leur co-existence régulière » au sein de la société [1]. »

Nous reconnaissons encore la sagesse des paroles suivantes, et nous les adoptons aussi pour nous. — « Ce n'est pas que nous » rêvions une paix fantastique entre la philosophie et la religion. » La parfaite paix n'est pas de ce monde. Partout, dans l'huma- » nité comme dans la nature, dans la société comme dans l'indi- » vidu, éclate l'adversité et l'opposition des principes. L'objet » que doit se proposer la sagesse, ce n'est point l'identification » des contraires, mais leur action à la fois diverse et harmoni- » que sous une commune loi. » (p. IX.)

Mais voici les objections :

« Il faut compter avec la raison, dit-il; il faut s'expliquer sur sa

[1] *Préface*, p. VIII.

» nature et sur ses droits(p. XI). » —Nous l'avouons, et nous pensons que c'est sur cela qu'il est possible d'asseoir une conciliation satisfaisante. Pour y parvenir, M. Saisset nous interroge, et formant trois hypothèses, il nous prie de nous expliquer. Nous allons mettre ses propositions sous les yeux de nos lecteurs.

1° « Contesterez-vous *absolument* tous les droits de la pensée li» bre?» — A Dieu ne plaise. Nous ne faisons pas de l'homme une machine ou un être mort. Nous savons que le créateur *souffla sur son visage un souffle de vie ;* et malheur et honte à celui qui répudierait ce don divin : vie, activité et liberté, trinité que nous tenons de la Trinité même.

2° « Ou, sans vous précipiter dans cette négation désespérée, » prétendrez-vous emprisonner la raison humaine dans l'étroite ré» gion des vérités contingentes? » — Pas plus que l'autre. La région des vérités nécessaires, éternelles, sont le domaine propre de l'âme; c'est sur elles qu'elle doit régler sa croyance et sa conduite, c'est d'elles qu'elle vit, au milieu d'elles qu'elle s'agite, par leur moyen qu'elle agit. — Seulement, nous disons que ce n'est pas elle qui les a *faites*, comme le proclame M. Cousin, et qu'elles ne lui ont pas été *données par une communication directe de Dieu*, ce qui nous jeterait dans les *folies du Mysticisme* ou les *extravagances de l'Extase.* Nous nous servons ici des propres paroles de M. Cousin et de M. Saisset. Nous espérons que M. Saisset voudra bien ne pas nous accuser de faire tort à la raison, en adoptant les idées de son maître et les siennes.

3° « Ou, enfin, tout en accordant à la philosophie le *droit de* » *s'élever jusqu'à Dieu*, direz-vous que ce privilége sublime devient » stérile ou même dangereux entre ses mains, aussitôt qu'elle pré» tend l'exercer avec *indépendance*, et condamnerez-vous toute » spéculation *purement rationelle*, c'est-à-dire, toute vraie philo» sophie, à tourner sans cesse dans un cercle d'extravagance et » d'erreur ? » — Nous disons que la philosophie ne s'*élève* jamais *par elle-même*, abstraction faite des vérités reçues, données par la société ou la civilisation, jusqu'à Dieu ; qu'en possession de ces vérités premières et nécessaires, elle peut agir en toute indépendance, pourvu que cette indépendance n'aille pas à lui faire supprimer cette origine et renverser cette première base de toutes

ses opérations. Car alors seulement elle tournerait certainement *dans un cercle sans fin, sans issue, d'extravagance et d'erreur.* — Voilà notre pensée. C'est à cette pensée que nous convions philosophiquement, c'est-à-dire, fraternellement, les éclectiques à répondre, au lieu de nous mettre toujours en présence le fantôme des doctrines de M. l'abbé de Lamennais, comme le fait M. Saisset. Car nous pouvons certifier que l'exposé que nous venons de préciser ici renferme mieux la pensée de la philosophie catholique que celle qu'il trace lui-même. Non, la philosophie catholique n'est pas telle qu'il l'expose; elle est si loin de lui faire les concessions qu'il suppose ici, que lui-même les réfute. Nous allons le voir, en le laissant exposer lui-même sa pensée : c'est là notre habitude. S'adressant aux Catholiques, il leur dit :

« Eclairés cependant par l'exemple d'égaremens illustres et » de chutes profondes, rappelés au beau souvenir du clergé de » France et à la tradition de l'Eglise tout entière, pressés par l'in- » flexible logique, mis en présence des grands résultats de l'his- » toire, vous vous décidez enfin à reconnaître aujourd'hui que la » Philosophie a une base solide dans la raison naturelle, laquelle » *porte en son propre fond toutes les grandes vérités morales et re-* » *ligieuses.* Que ces vérités aient été *déposées à l'origine dans la* » *conscience de l'homme par Dieu lui-même, qui les y maintient et* » *les y grave sans cesse, nul ne le conteste* (c'est, au contraire, ce » que l'on ne vous accorde pas); que ce don primitif du créateur » soit contemporain d'un autre infiniment précieux, celui du *lan-* » *gage*, vous l'affirmez au nom de la foi (ce n'est pas au nom de » foi, mais au nom de l'expérience, et vous oubliez que vous l'ad- » mettez vous-même), après avoir essayé naguère assez vaine- » ment de le démontrer par la science; mais quelle que soit la » valeur de cette hypothèse, toujours est-il que l'homme, une » fois *sorti des mains de Dieu* (et des mains de la société, c'est-à- » dire devenu homme *social*, le seul *naturel* et réel), se trouve » pourvu du privilége admirable de s'*élever par la force naturelle* » *de sa raison* jusqu'au principe infini de son être, jusqu'à la loi ré- » gulatrice de sa destinée morale (Oui, si vous entendez par *natu-* » *relle* la *force sociale*, — non, si vous l'isolez). S'il en est ainsi, » pourquoi refuser à la Philosophie une autorité *indépendante*

» (indépendante de la société, jamais, vous êtes forcé d'en con-» venir,) et le droit d'exercer en son propre nom le ministère » spirituel? Pourquoi proclamer son impuissance? Pourquoi nier » les services qu'elle a rendus à l'humanité? Pourquoi la con-» damner à l'impiété et à l'erreur? Pourquoi placer la raison dans » une alternative aussi fausse que dangereuse, en faisant retentir » dans vos livres, dans vos journaux, dans vos chaires, cette té-» méraire parole : Point de milieu entre le Catholicisme et le » Panthéisme. » (p. XIV.)

Oui, nous avouons que s'il en était ainsi, la philosophie aurait le droit d'exercer en *son propre nom* le ministère spirituel. Qui pourrait le lui refuser, puisqu'elle le tiendrait naturellement et directement de Dieu? Mais nous ne lui accordons pas qu'*elle porte en son propre fond toutes les vérités morales et religieuses.* — Nous n'accordons pas qu'elles aient été *déposées à l'origine dans la conscience de l'homme*, sans intermédiaire, sans règle, sans secours extérieurs. Dieu les déposa dans sa conscience par la parole; cette parole fut transformée en enseignement et en tradition; c'est de là que toutes les consciences les reçurent à leur tour, pures, quand la parole était pure, altérées, quand la parole était altérée. C'est sur cet enseignement que les consciences doivent se régler, se redresser, se conserver; c'est ainsi que les choses se sont toujours faites. Aussi, dans toute l'histoire, voyons-nous les dogmes et la morale se modifier, s'altérer, lorsque la parole publique ou privée s'altère; et pourtant il y reste toujours assez de vérités, assez de preuves, pour que les esprits choisis, les cœurs droits, les hommes de bon vouloir, quelques philosophes, aient pu les discerner, et revenir ainsi par intervalles à ces vérités.

Nous le répétons, c'est là un fait, un fait que vous ne pouvez nier, et qu'aussi vous ne niez pas, comme nous allons le voir. Pour assurer votre système, vous dites ici que *Dieu maintient les vérités morales et religieuses dans la conscience, et qu'il les y grave sans cesse.*—Oh! si cela est, la philosophie a bien le droit encore d'exercer un *ministère spirituel.* Mais faites attention à vos paroles, et veuillez bien en peser avec moi la gravité. Quoi! Dieu a gravé lui-même les vérités *dans la conscience*, et il les y *maintient...*; et vous-même vous soutenez que c'est Xénophane,

que c'est Socrate, que c'est la philosophie grecque, qui, les *premiers*, ont *trouvé* la *spiritualité de Dieu*, la *fraternité*, etc., *parmi les hommes?* Avez-vous bien réfléchi? Vous faites intervenir directement le grand Architecte, le grand Ouvrier : Dieu. Vous assurez qu'il a fait et qu'il fait incessamment un ouvrage, et cet ouvrage n'apparaît nulle part, est perdu, détruit, jusqu'à ce que la philosophie grecque le révèle au monde plus de 3,000 ans après la création ? Ce n'est pas tout : vous avancez encore que ces vérités, que vous dites *gravées, conservées par Dieu*, ne sont que des *germes* qui seraient *étouffés avant d'éclore*, sans le secours de la société : j'ose vous le dire, monsieur, n'avez-vous pas manqué de respect à Dieu, vous et tous ceux qui soutiennent le système d'*impression* et de *gravure?* Non, quand Dieu intervient, son œuvre reste. Il a dit aux étoiles d'orner le ciel, et elles l'ornent encore; il a dit au soleil d'éclairer la terre, et il l'éclaire fidèlement; il a dit aux animaux et aux plantes de se multiplier, et l'œuvre se fait sans altération. Il a soufflé sur le limon le souffle de vie, et le limon, transformé en corps de l'homme, conserve encore ce souffle. S'il avait *gravé* l'idée de son *être* et sa *loi* dans la conscience humaine, toute créature connaîtrait le Dieu un, spirituel, et sa loi. Ce ne serait pas Xénophane, ce ne serait pas le Christianisme, comme vous le dites, qui l'auraient révélé à l'homme; par sa liberté, l'âme humaine pourrait refuser de se soumettre, mais il n'y aurait pas d'erreur possible. Voilà, monsieur, ce qui serait forcément et nécessairement, si l'homme, une fois sorti des mains de Dieu, se trouvait pourvu du privilége admirable de *s'élever par la force naturelle de sa raison, jusqu'au principe infini de son être, jusqu'à la loi régulatrice de sa destinée morale...* La preuve que cette assertion est fausse, c'est que tous les hommes, comme vous l'avouez, ne s'élèvent pas jusque là. Or, quels sont ceux qui s'y élèvent; ceux exactement et seulement qui vivent dans un milieu, dans une société qui possède ces vérités et les leur donne. Je puis dire, sans aucune hésitation et sans vous faire injure, que si vous étiez né au milieu de ces pauvres sauvages de la Nouvelle-Hollande, de la terre de Van-diemen, tout en ayant toutes les facultés que vous possédez, vous n'auriez pourtant aucune des grandes idées de l'infini, de loi fraternelle générale. Comme eux, privé de la grande tradition

humaine; comme eux, séparé de la tradition, vous ne refléchiriez que les rayons éteints, qu'une tradition presque éteinte y a portés et y conserve. Examinez, monsieur, ce n'est pas un système que je propose ici, ce sont des faits.

M. Saisset convient ensuite que la raison s'*ouvre à l'erreur par tous les côtés*; mais il soutient que ces erreurs ont leur *limite*; « elle ne s'agite qu'entre des barrières infranchissables; ces bar- » rières sont les *vérités fondamentales dont Dieu a, pour ainsi dire, » composé le fond de toute conscience humaine* (p. XVI). » Nous le prions de nous dire quelles sont les vérités fondamentales et intellectuelles qui se trouvent au *fond de l'âme* d'un sourd-muet, d'un sauvage de la Nouvelle-Hollande, ou d'un de ces païens qui existaient avant que la philosophie grecque eût *découvert et mis au monde*, selon son système, toutes les grandes vérités morales et religieuses; enfin, quelles sont les vérités qui existent au *fond de toute âme humaine*, qui, d'après M. Saisset, a besoin de *la civilisation* sans laquelle elles ne seraient que des *germes qui mourraient avant d'éclore*; il le voit; ses propres principes combattent contre lui.

M. Saisset revient ensuite à la philosophie grecque; prend Platon pour type, trace le tableau des grandes vérités qu'il a connues, et répondant, à ce que disent les apologistes chrétiens, qu'il tenait ces notions de la tradition, il nous demande si Thalès, si Héraclite, qui avaient précédé Platon, n'*avaient pas recueilli la tradition tout aussi bien que le fondateur de l'Académie* (p. XX).

Pour savoir au juste le rapport qu'il y a entre les traditions, les croyances et les opinions, les systèmes philosophiques, nous prendrons un exemple qui est plus près de nous: Spinoza, Hobbe, Helvétius, ont professé le panthéisme, le naturalisme, le matérialisme; est-ce à dire qu'à leur époque et autour d'eux, les grandes vérités d'un Dieu, un, suprême et immatériel, ne fussent pas connues, répandues, professées? Après ceux-ci sont venus l'école écossaise, les Royer-Collard, les Cousin et l'école éclectique entière, qui ont enseigné une philosophie plus pure, plus spirituelle, plus digne de Dieu. Est-ce à dire qu'ils ont inventé, qu'ils ont trouvé les *premiers*, et *mis au monde, les grands principes d'unité divine* et de *fraternité humaine*? Pourquoi n'en aurait-il pas été de même de *Thalès* et d'*Héraclite*, de Socrate et de Platon?

Comme le dit M. J. Simon : « Platon, fidèle aux traditions de » cette chaîne dorée à laquelle il appartient, *reproduit* les doctri- » nes orphiques et pythagoriciennes (voilà la base traditionnelle) » en y joignant le caractère de la philosophie et la logique de » Socrate [1]. — Ou, comme le dit M. Cousin « dans le *Phèdre* de » Platon, l'esprit attique se *développe* originalement sur la » *base du Pythagoricisme et des traditions étrangères....* Encore » une fois, les *traditions de l'Orient*, celles des pythagoriciens par » leur *antiquité*, leur renommée de sagesse, leur caractère reli- » gieux et les vérités profondes qu'elles renfermaient... servaient » de *base* aux conceptions de Platon; c'était, pour ainsi dire, l'*é*- » *toffe de sa pensée* [2]. » — Nous pensons comme M. Simon et M. Cousin; ce sont là des *faits* que M. Saisset n'ignore pas et qu'il ne peut ni ne doit supprimer. Nous ne voulons rien ôter au mérite de Platon que nous reconnaissons; il a mieux que ses devanciers (comme l'a fait aussi l'école éclectique) su distinguer, prouver, démontrer, enseigner les vérités *traditionnelles* et *primitives*; mais les inventer jamais, il n'en a pas eu la prétention. Or, c'est là le propre de la philosophie, ce sont les fonctions qu'elle a toujours exercées et qu'elle doit exercer encore. Que l'école éclectique *base*, comme Platon, sa philosophie sur les traditions antiques, qu'elles soient pour ainsi dire l'*étoffe de ses pensées;* nous l'y convions, l'Eglise l'y convie aussi; elle a pour cela une mission qui lui a été donnée par celui a qui dit : *il confia à chacun d'eux le soin de son prochain* [3]. Mais ceci est autre chose, de vouloir supprimer la révélation naturelle et la révélation surnaturelle, faites toutes les deux par le langage, formant l'enseignement humain et l'enseignement de l'Eglise, et prétendre n'avoir à puiser que dans cette source obscure, contradictoire, sans fonds ni rives, qu'on a appelée successivement : *idées innées, conscience humaine, raison humaine;* la conscience et la raison humaine existent, mais elles ne sont pas écloses, comme des champignons agrestes, sans le secours de la société; et surtout elles ne sont pas sans règle et sans guide, comme elles au-

[1] Du *Comm. de Proclus sur le Timée*, p. 36.

[2] *Notes sur Phèdre*, t. VI de la trad. p. 463, 465, et dans les *Fragmens sur la philosophie ancienne*, p. 151.

[3] Mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccli.*, XVII, 12.

raient droit de l'être, si elles étaient : ou un *écoulement de la substance de Dieu*, ou une table sur laquelle Dieu *écrirait sans cesse son être et sa loi.*

Réduite à ces termes, il me semble que la question ne saurait être long-tems sans solution, aux yeux de tous les bons esprits. M. Saisset, esprit droit et net, est fait, plus que personne, pour apercevoir ces vérités, et si une fois il les aperçoit, il les proclamera, et beaucoup d'autres, avec lui, les verront et les proclameront aussi. Nous croyons même que les paroles qu'il adresse à la fin de sa *préface* aux voltairiens qui font la guerre au Christianisme, contribueront à en ramener plusieurs. Elles sont en effet graves et vraies, et nous pourrions, sans presque y changer une ligne, les copier ici. Nous sommes donc remplis d'espoir, que ces paroles réciproques de *conciliation* et de *paix* porteront leur fruit.

A. BONNETTY.

Traditions Antiques.

ESSAI

SUR L'ORIGINE DES TRADITIONS BIBLIQUES

TROUVÉES DANS LES LIVRES INDIENS, PAR M. LE CAPITAINE WILFORD.

INTRODUCTION.

Retour de l'occident vers l'orient. — Son avenir. — Action du Christianisme. Les études orientales auxiliaires de cette action. — La tradition. — C'est un fleuve universel. — Les savans de France et d'Angleterre, — Jones, Colebrooke, Wilford; caractères de leurs travaux. — De l'autorité des travaux de Wilford. — Infidélité de son pandit. — En quoi elle consiste et d'où elle provint. — L'auteur la découvre et y remédie. — Aperçu de ses *Essais*. — Plan et appréciation de celui que l'on traduit ici.

L'occident s'ennuie et se morfond dans ses *îles*[2] : de toutes parts il regravite vers ce haut continent de l'Asie d'où il descendit jadis. Il semble que le vieux genre humain ait un instinctif besoin de revoir sa mère-patrie, et qu'il lui soit dur de mourir loin de son berceau. C'est ainsi que tout circule ici-bas, que tout y semble mal à l'aise comme dans un lieu de condamnation, et semble vouloir, en tournoyant, s'élever comme d'un abîme vers des sphères et des cieux meilleurs. C'est ainsi que les eaux remontent à leur source, que les astres reviennent à leur place,

[1] Le titre du Mémoire du cap. Wilford est un peu différend, le voici : *Essai sur l'origine et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde*, par le cap. Wilford. — Il est inséré dans le xe vol. des *Asiatic researches*, et a paru à Londres, en 1811.

[2] J'use de termes analogues à mon sujet : on sait qu'en parlant du monde et surtout du monde occidental, la Bible dit : *les îles des nations* (*Gen.*, x, 5). On doit savoir aussi que les livres religieux de l'Inde, regardent les diverses parties du monde comme autant d'*îles* nouvellement sorties des eaux qui les séparent encore les unes des autres, et sur lesquelles elles flottent comme une barque ou comme une plante aquatique. Voir, ci après, la note sur le *Lotus* du *monde* et le *Merou*.

que le soleil couchant va renaître dans l'aurore et nous donne une idée des éternités sans fin, en nous en représentant le cercle dans le tems.

L'Orient sera envahi, il l'est déjà : la Russie le tient par le nord, l'Angleterre par le midi, la France par l'occident de l'Afrique. Les relations des peuples les plus lointains vont donc devenir aussi fréquentes que le furent jusqu'ici celles des provinces les plus voisines. La distance disparaît, la face du monde changera; comment, et en quoi changera-t-elle? C'est la question. Dieu l'a livrée aux disputes des hommes. C'est donc à chacun de s'en occuper. Pour agir sur une chose, il faut la connaître : pour modifier, pour influencer l'Asie, il faut donc l'étudier. C'est l'éternelle Isis, toujours pleine de mystères, d'enseignement, de fécondité. La science profane s'en occupe avec ardeur et succès; ses académies en retentissent; mais le public l'ignore encore.

La science chrétienne doit s'en occuper de même, si elle veut avoir, dans l'ère future, la part et la place qui lui appartiennent et que Dieu lui destine. Elle a pour elle des élémens, des traditions et des facilités que n'a pas l'autre science. Elle seule peut fonder solidement, vulgariser et rendre utiles les conquêtes de sa sœur. Aussi bien l'Asie ne lui est point étrangère : le Christianisme y naquit; ses apôtres l'ont porté jusqu'aux confins de l'Orient; celui qui fut jadis incrédule, saint Thomas, le prêcha dans l'Inde et y laissa des disciples. Ayant ainsi des traditions, des points d'appui, sur toutes les zônes du globe, le Christianisme peut donc le remuer encore, et présider à l'ère industrielle et commerciale, qui semble s'ouvrir, comme il a présidé à l'ère guerrière qui semble se fermer. Il lui fallut du courage alors : il lui faut non moins de courage et plus de science aujourd'hui. Il saura y pourvoir, et, docteur éternel, dominer d'en haut ces efforts des hommes, ces nouveaux incidens de sa mission. Dignes émules des anciens, ses nouveaux apôtres sont partout, partout agens de lumière et de vérité; une grande, une glorieuse mission semble s'ouvrir pour eux en Orient. Les philosophes humanitaires, depuis long-tems en appellent à l'Orient. Malheureusement ils ne savent pas que l'Orient a perdu, avec la pureté de ses traditions primitives, la science réelle et historique, les titres vrais de l'homme, fils de Dieu; l'Occident a seul conservé ce divin hé-

ritage des traditions et de la vraie science. C'est cette lumière que les apôtres et les savans chrétiens, doivent porter en fils reconnaissans, à l'Orient leur vieux père, qui, à son tour, pourra leur raconter les récits de la famille antique, entourés toujours de quelque fable. Voilà le rôle du missionnaire catholique.

Mais nous le répétons; pour cela, le zèle et la prière ne lui suffisent pas, il lui faut la science, la compréhension complète de toutes les révélations, de tous les rapports que Dieu a établis en différens tems avec les hommes. C'est à l'aide de ce divin et lumineux flambeau qu'il pourra éclairer l'obscurité et le cahos des croyances orientales.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui partent pour évangéliser l'Orient, qui doivent se tenir au courant des études qui le concernent; indispensables à ceux-ci, elles ne sont guère moins nécessaires aux autres pour soutenir les luttes qui s'engagent et pour faire voir que le feu sacré ne s'éteint pas, que les lumières sont toujours vivantes et nombreuses dans les parvis d'Israël.

Il me semble donc que les Chrétiens qui restent dans leur patrie, ceux-là même qni n'ont pas de mission spéciale, doivent suivre le mouvement de la science, et s'il se peut, le diriger; du moins en redresser, en signaler les écarts d'une voix éclairée et avec une autorité compétente. La vérité n'en a pas besoin, il est vrai, mais les hommes faibles qui pourraient la méconnaître en se laissant tromper, en ont besoin. La vérité a ses cieux sans bornes et ses règnes sans fin; ce n'est pas pour elle-même qu'elle est descendue, mais pour nous : c'est donc aux Chrétiens de la défendre et de la propager, de faire voir qu'il n'est point vrai que la Croix craigne la lumière et ne projette que des ombres.

Les Chrétiens ont compris leur devoir : la *Revue* où j'écris en est une preuve, et non la seule : partout des jeunes gens intelligens et généreux, pleins d'avenir et de bonne volonté, travaillent avec ardeur et font tourner leurs travaux, à la défense de la foi et d'une saine liberté, comme le chevalier de la Croisade faisait tourner son épée à la rescousse de son Dieu et à la délivrance de ses frères.

Quant à moi, qui ne suis point du nombre des forts, qui marche seul et sans appui dans mon obscur sentier, j'ai fait ce que j'ai

pu : à défaut de froment j'ai voulu opporter mon grain de sable au temple de l'éternel Salomon.

Dans mon *Histoire et Tableau de l'Univers*, je me suis proposé de faire connaître la littérature, les idées de l'Inde et de l'Orient, d'après le texte pur de ses livres originaux, en les dégageant de tous les systèmes que l'on y ajoute et de toutes les préoccupations anti-chrétiennes auxquelles on voudrait les tordre. Ce n'était pas un ouvrage spécialement religieux, c'était un ouvrage littéraire et scientifique que j'essayais.

Mais, comme la science orientale est toute religieuse, comme tous ses livres touchent par mille points à la Bible, il s'en est suivi que mon ouvrage a tourné presque tout entier en sa faveur par la force même des choses et par la nature des matériaux. Je n'ai point essayé, ni surtout forcé le moindre rapprochement; ils se sont tous faits d'eux-mêmes : ou plutôt ils existaient auparavant dans les choses : j'ai été heureux de les constater, mais je n'ai point eu la peine de les créer. Voilà quel est mon travail pour toute personne éclairée qui le lira de bonne foi. Elle y suivra la tradition biblique, s'en allant, comme une sainte messagère, à la tête des colonies primitives, par la Perse dans l'Inde et la Tartarie, par l'une et l'autre dans la Chine, de même qu'on la voit venir par l'Égypte dans l'Asie-Mineure, de l'Asie-Mineure en Grèce, de la Grèce dans l'occident et dans le nord de l'Europe. Sa marche est sensible malgré la distance : on la voit couler sous les tems : elle va vers les quatre vents comme les quatre fleuves ; ou plutôt ce n'est qu'un fleuve, mais un fleuve universel et circulaire descendant, comme la vie, de la montagne du Seigneur : c'est le Jourdain traversant l'Euphrate, l'Oxus, le Gange, le Kiang, le Tanaïs, le Danube, le Rhin, par de célestes canaux, et formant ensuite une vaste mer autour du monde.

Si l'on pouvait s'étonner de quelque chose après cela, ce serait de voir qu'il en est qui s'étonnent de trouver dans tous les cultes et chez tous les peuples des lambeaux bibliques et des idées presque chrétiennes : la merveille serait qu'il n'y en eût pas.

Mais ne m'occupant, dans l'ouvrage en question que de la haute antiquité et des révélations primitives sur le monde et sur Dieu, je n'ai point abordé les tems chrétiens, ni par conséquent signalé l'influence du Christianisme en orient. Un savant l'a fait pour

moi et mieux que moi. Ce savant n'est pas français : les savans français ne se compromettent pas à ce point. Ce n'est pas qu'ils se passionnent aveuglément pour l'Inde, l'Égypte ou la Perse, qu'ils en fassent tous la mère et le berceau des choses; ce n'est pas non plus qu'ils attaquent la religion de l'état : ils sont trop bien élevés pour cela et trop bons citoyens : souvent même ils l'honorent, mais rarement ils la défendent et la comprennent dans leurs travaux. Ils la saluent, mais ils passent et vont s'enfermer dans leur *spécialité*. Là, isolés comme le ver à soie dans le cocon, ils travaillent consciencieusement et produisent comme lui; mais ils n'étendent point leurs fils; ils ne les unissent point à ceux d'autrui. Au lieu d'en former un réseau général, ils vivent et meurent dans leurs cellules sur des trésors qui n'ont point circulé. Les savans anglais sont plus heureux et plus prompts dans l'application de leurs théories, dans la mise à profit de leurs travaux : ils sont aussi généralement plus *bibliques* et plus préoccupés de religion. Les travaux de la fameuse société de Calcutta, intitulés : *Asiatic researches*, *Recherches asiatiques*, en sont une preuve. La religion chrétienne y est le point de départ et le but de plusieurs articles, surtout dans les premiers volumes où les sources primitives de l'Inde sont explorées. Presque tous les écrits du principal promoteur de la science orientale, l'éloquent et docte *William Jones*, fondateur et premier président de la société asiatique de Calcutta, ont cette tendance. Ceux de *Colebrooke*[1], moins vastes de point de vue, moins comparatifs, embrassant moins d'espace, sont plus précis et plus resserrés dans leur thème. Mais ceux, et surtout quelques-uns de ceux de leur contemporain et collaborateur, le capitaine *Wilford*, sont encore plus particulièrement consacrés à la défense du Christianisme et de la tradition, que ceux de *Jones* lui-même.

Wilford naquit allemand, ses travaux s'en ressentent : c'est un peu la manie de vouloir trouver tout, dans tout, à force d'arranger les mots et les choses et de n'admettre point de différence. A cela près, militaire et philosophe, littérateur et archéologue, Wilford, naturalisé Anglais, est un de ceux qui a fourni les articles

[1] Les *Annales* ont publié l'analyse des travaux de ces savants. Voir la *Table générale* du t. XII et du t. XIX, à ces noms.

les plus étendus, les plus nombreux, les plus savans, sinon les plus exacts, aux *Asiatic researches*. Ce recueil est un de ceux dont le titre est le plus connu, et le plus justement connu en Europe; mais son contenu est loin de l'être, surtout en France. C'est dommage, car il s'y trouve certainement des trésors: au milieu de quelque sable il y a des diamans de haut prix, et à côté de quelques lieux plus arides, on voit passer les belles eaux du Gange. Les deux premiers volumes ont été traduits en français sous l'empire; mais comme chez nous ce n'est pas toujours ce qui est le plus important qui est le plus encouragé, l'entreprise en est restée là. Elle y restera, car en y donnant suite, on ne traduirait plus qu'un recueil insuffisant dans l'état actuel de la science. Pour le rendre complet, il faudrait y ajouter plusieurs autres ouvrages et recueils anglais, qui, venus depuis les *Recherches asiatiques*, se sont publiés et se publient encore concurremment avec elles. Un tel travail serait utile, mais il ne se fera point, et les *Recherches asiatiques*, ainsi que les autres livres anglais de ce genre, nous resteront presqu'entièrement étrangers. C'est pour cela que nous avons voulu en faire connaître quelques-uns.

Colebrooke a donné sur les *Védas* et sur les systèmes philosophiques des Hindous, une série d'articles, ou plutôt de traités, qui font encore autorité dans la science: c'est en effet ce que l'on a de mieux jusqu'ici sur ce point.

Dans une série de traités semblables, intitulés *Essay on the sacred isles in the West*, *Essais sur les îles sacrées dans l'ouest*, Wilford a tenté, d'après les *Pouranas*, un travail du même genre sur les traditions primitives, sur les systèmes géographiques et chronologiques des Hindous, sur l'ère de Vicramaditya; puis enfin sur l'*origine et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde*.

Ce n'est certes point l'érudition, ni surtout l'art des rapprochemens, qui manque à Wilford. Ce serait plutôt la prudence que doit avoir un Européen dans ses entretiens religieux, littéraires et scientifiques avec les Brahmanes, ce serait plutôt la sobriété des détails et la fermeté du coup d'œil.

Cependant tout cela ne lui a pas manqué au point qu'on l'a dit et qu'on pourrait le dire encore. S'il avait une certaine facilité à se laisser tromper, Wilford était consciencieux et honnête autant que laborieux et instruit. Dès qu'il s'apercevait de ses erreurs.

il était le premier à les signaler. Sous ce rapport nous ne saurions mieux faire que de le laisser s'expliquer lui-même en traduisant ce qu'il en dit dans l'introduction générale des *Essais*. Il venait de s'apercevoir que son *Pandit* ou *docteur* Brahmane l'avait trompé dans les extraits des *Pouranas* qu'il lui avait demandés; sous le coup de cette surprise, Wilford s'exprime ainsi :

« Au moment de paraître devant le tribunal de la Société *asiatique* et du public, ce serait en vain que j'essaierais de cacher mon émotion et mon anxiété.

» Je n'ai omis aucun effort pour rendre cet ouvrage aussi exempt d'imperfections que mes facultés me le permettent; mais le sujet est si neuf, les sources si loin des savans de l'Europe, que l'inquiétude que j'en conçois, je l'avoue, n'est point petite. Heureusement pour moi, la Société à laquelle j'ai l'honneur de présenter mon travail, sera entre moi et le public; car il est au pouvoir de chacun de ses membres, qu'il sache le sanscrit ou non, de s'assurer du bon aloi de toutes les autorités que je cite; les livres dont j'ai tiré mes renseignemens n'étant nullement rares ni difficiles à trouver.

» Les grandes lignes et les principaux traits de ces essais sont aussi très-connus dans l'Inde, des pandits et des savans. Seulement quelques passages, anecdotes et autres circonstances, peuvent être moins familiers à plusieurs d'entr'eux. Mais ces petits détails ne sont d'aucune importance; qu'on les retranche ou non, ma fondation et mon édifice n'en souffriront rien. »

Après ce début très-rassurant, *Wilford* donne de ses *Essais sur les îles sacrées dans l'ouest*, un aperçu qui n'est pas fait pour flatter l'opinion de ceux qui veulent que tout soit venu de l'Inde puisqu'il fait venir d'ailleurs la religion indienne elle-même[1].

[1] Ne serait-ce point là une des causes occultes du discrédit exagéré que l'on affecte de jeter sur les travaux de Wilford ? On le plaisante mais on se garde bien de l'attaquer corps à corps : il faudrait être de sa taille et de sa force. S'il s'était si souvent et si gravement trompé qu'on affecte de le prétendre sans dire en quoi, les *Recherches asiatiques*, ce flambeau toujours suivi de la science indienne, dont il fut l'un des premiers et des principaux rédacteurs, en eussent dû faire mention. Or, jamais elles n'en parlent, du moins en ce sens. L'homme qui passe en ce moment pour être l'un des Européens les plus forts en sanscrit, le célèbre et sévère Horace *Wilson*, loin d'en parler légèrement, en parle avec respect dans le

« Ce que dans l'Inde on appelle les *îles sacrées de l'ouest* [1] et dont *Souita-douipa*, c'est-à-dire *l'île blanche*, est la principale et la plus fameuse, c'est dans le fait la terre sainte des Hindous. C'est là qu'eurent lieu les événemens fondamentaux et mystérieux de leur religion dans son origine et dans son progrès. L'île blanche, cette terre sainte de l'ouest, est si intimément liée avec la religion et la mythologie indienne, qu'on ne l'en peut séparer, et par une conséquence nécessaire, cette île est connue des Théologiens de l'Inde autant que l'Arabie des Musulmans les plus éloignés. »

Mais quelle est cette *île Blanche* [2], cette terre primitive des Hindous? Wilford, et je le conçois, a varié à cet égard. Il avait d'abord prétendu que c'était la *Crète;* là, du moins, il trouvait un Manou, *Minos;* plus tard, mieux renseigné, à son avis, il soutint que c'était l'*Angleterre*. Libre à lui. Je savais bien qu'on a dit que dans les derniers tems de la religion druidique, il venait des Druides d'Albion (la blanche) dans les Gaules, mais j'ignorais que dès les premiers âges du Brahmanisme, il en partit, comme aujourd'hui, des *Brahmanes* pour les Indes. Wilford passe ensuite aux difficultés qu'il trouva dans la composition de son ouvrage, et à la cause qui en retarda la publication.

XVIIIe vol. des *Recherches asiatiques*, p. 607, au début de ses *Remarques sur* les *parties* des *Dionysiaques* de Nonnus que Jones et Wilford avaient signalées comme le rapportant aux Hindous et à leur poème du *Maha-Bharata* ou de la *grande guerre;* Wilson dit, après avoir cité ses deux illustres devanciers : « Des opinions » venant de tels parages ne peuvent pas manquer d'avoir leur poids légitime; » (*opinions coming from Such quarters could not fail to carry due Weight*,) et c'est d'après cela, qu'il se met à faire ses remarques. Certes, Wilson n'eût ni parlé ni agi de la sorte, si l'opinion de Wilford n'avait pas d'importance et ne faisait pas, en quelque sorte, autorité dans la science. Que dire après cela de ceux qui, avec moins de droit, en parlent si légèrement?

[1] Peut-être Wilford prend-il trop à la lettre le mot *île*; cependant il savait bien que dans la langue des Hindous le mot *douipa île*, signifie aussi *continent*. D'où il suit que les *Douipas* de l'ouest voulaient dire tout aussi bien les *contrées* que les îles de l'ouest. D'ailleurs les Hindous regardent tous les continens comme des îles : ce sont les feuilles diverses du lotus sacré qui s'élèvent sur les eaux universelles et qui portent les arbres, les animaux et les hommes; tandis que le pistil fécondant de cette fleur-univers, le *Merou* s'élance de son sein et porte sur sa cime les trois, les six ou neuf cieux l'un sur l'autre, et sous sa base, les trois, les six ou neuf enfers en sens inverse.

[2] Ne serait-ce pas le désert, les plaines de la Perse, de la Chaldée ou les montagnes *blanchies de neige* (Hima-laya) ?

« Une heureuse, dit-il, mais désolante découverte, ajouta au retard de ma publication, bien que je n'eusse jamais eu le moindre doute sur l'exactitude et la sincérité de mes citations, les ayant comparées avec les originaux quelque tems avant d'avoir complété mon *Essai*. Cependant, venant à réfléchir combien de soins doit y apporter un auteur et avec combien de facilité l'erreur s'y glisse, je résolus de nouveau de faire une collation générale de mes citations avec les textes originaux avant que mon essai sortît de mes mains. En procédant à cette collation, je m'aperçus bientôt que partout où se trouvait le mot *Souîtam* ou *Souîta-douipa*, nom de la principale et même de tout le groupe des *Iles sacrées;* l'écriture était un peu différente, et la couleur du papier, différente aussi comme s'il eût été taché. Surpris à cet étrange aspect, j'apportai la page à la lumière et m'aperçus aussitôt qu'il y avait une rature et que l'on y avait appliqué quelque chose pour blanchir la place. L'ancien mot n'était même pas toujours tellement effacé que je ne pusse parfois le faire reparaître clairement. Je fus foudroyé, mais je sentis quelque consolation en pensant que mon manuscrit était encore en ma possession.

» Je repassai aussi mon *Essai sur l'Egypte* et le comparai aux originaux que j'y avais cités; mes craintes ne furent que trop tôt réalisées; la même fraude, les mêmes ratures s'y faisaient remarquer. Je ne fatiguerai point la Société du récit de ma douleur à cette découverte, mais mon premier soin fut d'en informer mes amis, afin de m'assurer au moins l'avantage de l'avoir faite le premier.

» Quand je vins à réfléchir que cette découverte eût pu être faite par d'autres, soit avant, soit après ma mort, que dans un cas ma position eût été tout-à-fait malheureuse, que dans l'autre mon nom eût passé couvert d'infamie à la postérité, et eût augmenté le calendrier de l'imposture, j'en ressentis un tel paroxysme que j'en craignis les plus graves conséquences pour l'état de ma santé alors affaiblie. Je formai d'abord la résolution de supprimer entièrement mes recherches et mes travaux, et d'informer le gouvernement et le public de ma mésaventure. Mes amis me dissuadèrent de prendre un parti trop précipité; ils me conseillèrent de m'assurer si la fraude avait atteint toutes les autorités citées

par moi ou seulement une partie. Je suivis leur conseil, et ayant de nouveau collationné mes citations avec des manuscrits fidèles, je trouvai que les falsifications ne s'étendaient pas aussi loin que je l'avais d'abord appréhendé.

»La nature de mes recherches et de mes études fut la première source de ce malheur. Bornées à quelque objet particulier qui n'eût exigé la lecture que de quelques volumes, comme par exemple l'astronomie, ces erreurs n'eussent pu avoir lieu; mais le cas était très différent. La géographie, l'histoire et la mythologie des Hindous s'enchaînent mutuellement et cependant sont dispersées dans un vaste nombre de livres volumineux où abondent une verbosité et une confusion repoussantes. Outre cela, les titres de leurs livres ont rarement quelques rapports avec leur contenu, et j'ai trouvé souvent de très-précieux documens dans les traités dont le titre était d'une nature qui ne promettait rien.

«Ainsi, quand je commençai à étudier le sanscrit, j'étais obligé de parcourir avec difficulté de pesans volumes sans y trouver généralement rien d'assez important pour compenser la peine que je me donnais; mais dans le cours de la conversation, mon pandit et d'autres indigènes instruits, faisaient souvent mention de fort intéressantes légendes ayant des rapports étonnans avec celles des mythologistes occidentaux. J'amenai donc mon pandit à me faire des extraits de tous les *Pouranas* et des autres ouvrages relatifs à mes recherches, puis à classer les extraits dans l'ordre de leurs sujets respectifs. Je lui fis un établissement convenable, je lui donnai des copistes et des aides, et je lui demandai de me procurer un autre pandit pour m'aider moi-même dans mes études. Afin de l'encourager davantage, je lui fis avoir une place au collége de *Bénarès*. Pendant ce même tems, je m'amusai de mon côté à lui développer notre mythologie, notre histoire et notre géographie anciennes. Cela était absolument nécessaire comme point de départ pour le guider dans une si immense entreprise, et j'avais une pleine confiance en lui. Ses mœurs étaient simples et rudes; et sa manière calme et ferme de raisonner avec moi sur plusieurs sujets religieux, chose très-rare parmi les Hindous (qui en pareil cas ont une merveilleuse aptitude à plier et à rentrer en reculant dans votre opinion), l'éle-

vèrent encore dans mon estime. J'affectais de le considérer comme mon *gourou* ou *directeur spirituel;* et à certaines fêtes, d'honnêtes présens lui étaient faits à lui et à sa famille en retour de ses découvertes et de ses communications.

»Les extraits que je recevais ainsi de lui, je continuai de les traduire pour m'exercer, jusqu'à ce que, dans peu d'années, cette collection devint très-volumineuse. Dès le commencement, je lui enjoignis d'être particulièrement exact dans les extraits et dans les citations, et je l'avertis que si plus tard je me déterminais à publier quelque chose, la vérification en serait faite avec le plus strict examen. Il parut abonder en ce sens, et nous passâmes outre sans aucune défiance de ma part, jusqu'à ce que sir William Jones me recommanda fortement de publier quelques-unes de mes découvertes, particulièrement sur l'Egypte. Je réunis immédiatement tous mes documens sur cette contrée, je revis mes traductions avec soin, j'en choisis les meilleurs passages, je les comparai avec tous les fragmens que je pus trouver dans nos anciens auteurs et je faconnai le tout en un *Essai*. J'avertis alors mon pandit, qu'avant de l'envoyer à sir William Jones, la plus scrupuleuse collation de ses extraits avec les manuscrits originaux dont ils étaient tirés aurait lieu. Il y consentit sans la moindre altération dans sa contenance et même avec la plus gracieuse amabilité. Comme il passa ensuite plusieurs mois, il eut le tems de s'y préparer, de sorte que lorsque la collation eut lieu, je ne vis aucun motif de me défier de ses extraits et je fus satisfait.

»J'appris dans la suite qu'à mesure que l'argent que je lui donnais pour son établissement passait dans ses mains, son avarice le poussait à détourner le total en sa faveur et à se charger seul de tout le travail, ce qui était impossible. Afin d'éviter la peine de consulter des livres, il conçut l'idée de fabriquer des légendes de ce qu'il se souvenait des *Pouranas* et de ce qu'il avait retenu de ses conversations avec moi. Et comme il était extrêmement versé dans les pouranas et autres livres de ce genre, c'était une tache aisée pour lui, et il s'appliqua à introduire autant de vérité qu'il put pour obvier au danger de voir sa fraude immédiatement découverte. La plupart de ces légendes étaient très-correctes excepté dans le nom du pays qu'il changeait généralement en celui de l'*Égypte* ou de *Sreetam* (Souitam).

« Ses faux étaient de trois espèces; dans la première, il n'y avait que deux ou trois mots altérés; dans la seconde, il y avait les légendes où il avait entrepris une plus grave altération; dans la troisième, étaient celles qu'il avait écrites toutes entières de mémoire.

» Quant aux falsifications de la première classe, lorsqu'il vit que j'étais résolu à collationner ses extraits avec les manuscrits, il commença par altérer et défigurer son propre manuscrit, le mien et les manuscrits du collége, en effaçant le nom original du pays et en mettant à sa place celui de l'*Egypte* ou de *Souitam*. Pour m'empêcher de découvrir celles de la seconde classe qui n'étaient pas nombreuses, mais de la plus grande importance par leur nature, il avait recours à un moyen plus coupable. Les livres, dans l'Inde, ne sont pas reliés comme en Europe; chaque feuille est détachée; il enlevait donc une ou deux feuilles et en mettait d'autres à leur place avec de fausses légendes. Dans les livres de quelque antiquité, il n'est pas rare dans l'Inde de voir quelques feuilles nouvelles insérées à la place des anciennes feuilles qui manquent [1]. Pour cacher les falsifications de la troisième classe, et qui étaient les plus nombreuses, il eut la patience d'écrire deux volumineuses sections supposées appartenir, l'une au *Scanda* et l'autre au *Brahmanda-pourana*, où il réunit toutes les *légendes* dans le style ordinaire des *Pouranas*. Ces deux sections, dont il empruntait les titres, n'ont pas, telles qu'il les écrivit, moins de 12.000 *slocas* ou vers. Les sections réelles de ces pouranas sont si excessivement rares, qu'on les suppose généralement perdues, et qu'elles le sont probablement, à moins qu'elles ne se retrouvent dans la bibliothèque du *Rajah* de *Jayanagar*.

» D'autres imposteurs ont eu recours au *Scanda*, au *Brahmanda* et au *Padma-pourana*, dont une grande partie ne se retrouve plus, et pour cette raison on les appelle les pouranas des *voleurs* et des *imposteurs*. Cependant l'authenticité de ces parties, telles qu'elles sont en usage, n'a jamais été mise en question. Il y en eut qui essayèrent par les mêmes moyens que mon pandit, de tromper le fameux *Jayasinha* et *Ticatraya*, premier ministre du nabab

[1] Ceci pourrait expliquer ce disparate de couleur de style et de pensée que l'on trouve si souvent dans les livres hindous et même dans les vedas.

d'Oude. Ils furent découverts, perdirent leurs places, leurs appointemens et furent disgraciés.

» Mon premier pandit n'avait certainement pas d'abord l'idée qu'il serait conduit à de telles extrémités. Quand il fut découvert, il tomba dans le plus violent paroxysme de rage. Il appelait la colère céleste avec les plus horribles et les plus formidables imprécations sur lui et sur ses enfans, si les extraits n'étaient pas vrais. Il amena dix brahmanes, non-seulement pour les vérifier, mais pour jurer par tout ce qu'il y a de plus sacré dans leur religion, l'authenticité de ces extraits. Après leur avoir fait une sévère réprimande pour cette prostitution de leur caractère sacerdotal, je refusai de les laisser procéder à leur serment.

» Ici se termine le récit des tromperies de mon brahmane : cependant ses travaux ont du bon, et sa volumineuse collection d'extraits m'est encore d'une grande utilité parce que chacun d'eux contient toujours beaucoup de vérités, et par conséquent les savans n'auront pas été trompés dans les conclusions générales qu'ils auront tirées de mon *Essai sur l'Egypte*. Ces conclusions sont vraies dans leur ensemble, mais il pourrait être dangereux de s'en rapporter à quelques passages isolés. Dans le travail actuel j'ai recueilli avec soin tout ce qui se trouve dans l'Inde sur l'*Ethyopie* et l'*Egypte*.

» Quelques exemples des mensonges de mon pandit feront voir sa manière de procéder : Le premier est une légende de *Noë*, tirée selon lui du *Padma-pourana* [1]; elle contient l'histoire de Noë et de ses trois fils, et elle est écrite de main de maître; malheureusement il n'en est pas un mot qu'on put retrouver dans ce *Pourana*. Il est néanmoins fait mention de Noé, bien qu'en termes moins explicites dans plusieurs *Pouranas*, et mon pandit prenait un soin tout particulier de me faire remarquer plusieurs passages qui confirmaient plus ou moins son intéressante légende....

» J'en pris note; mais sans entrer dans des détails, je crus y trouver que le premier homme, c'est-à-dire, *Dakcha*, c'est *Bhrâmâ* sous une forme humaine; *Carddama*, *Capila* ou *Cabil*,

[1] *Padma-Pourana*, Pourana du Lotus, c'est-à-dire de la création et du déluge sur les eaux duquel la terre délivrée des mains du démon *Hyagriva*, par Vichnou, s'éleva flottante comme un Lotus.

(nom de *Caïn*, parmi les musulmans) était *Civa*. Le bienveillant Richi était *Vichnou* dont les titres sont *Sarma* et *Sama*. *Siva* est appelé *Ha* et *Ham* [1]...

» D'après le *Maha-bharata*, section de l'*Adipourva*, *D'harma* ou le premier homme sortit du côté droit de Brahma, entr'ouvert exprès pour cela. Il eut pour fils *Cama*, *Samu* et *Harcha*.

» Dans les livres hindous, un des fils de Noë est appelé *Ila-pati*, mot synonyme de *Jyapati*, le seigneur de la terre, le même que *Prad-japati*, ou le Seigneur du genre humain. En effet, la dénomination de *Prad-japati* n'était originellement rien autre chose que *Ja-pati* avec la particule indéclinable *pra* dont on use souvent. *Jah* est le principe de vie dans un être animé; de là, l'homme est appelé *Pra-ja* pour sa supériorité sur tout le reste du règne animal. D'ailleurs, il est très-commun dans l'Inde d'accoler au nom des saints hommes la particule *Pra*, surtout parmi les Boudhistes. *Prad-japati* signifie donc le vénérable *Japati*, le père des créatures animées...

» *Ila*, appelé aussi *Ida* et *Ira*, était le fils de Noë, et *Ila-pati* est synonyme de *Jyapati* ou *Japati*. Cet *Ila* est appelé *Ilys* dans la théogonie d'Orphée et *Ghilchah* dans les chants de la Perse; ce mot, qui répond littéralement à *Ila-pati*, est peut-être le même que l'ancien *Ilus* d'Homère [2].... Mes essais sur la chronologie des Hindous et le *Mont Caucase*, sont presqu'entièrement purs des altérations que j'ai signalées ci-dessus, par la raison que mon pandit n'a presque point eu affaire avec eux. Je ne me rappelle que trois cas où il soit intervenu, et dans ces trois cas ces légendes sont défigurées par lui comme à l'ordinaire.... (p. 258).

» De même, plusieurs des légendes citées dans mon *Essai sur l'Egypte*, bien qu'elles aient un rapport frappant avec celles de cette contrée, ne sont pas précisément dites lui appartenir à elle ou à un autre pays, et elles sont rapportées en termes généraux. Dans ces cas, mon pandit insérait le nom de l'*Egypte*; s'il y était

[1] Ce nom rappelle naturellement le *Ham* ou *Cham* de la Bible, et le *Am*, *Ammoun* et *Ammoun-ra* de l'Egypte. Dans presque tout l'orient le *h*, ainsi que l'esprit rude ' qui le remplace chez les Grecs, s'aspire si fortement, qu'il se prononce souvent et surtout au commencement des mots, comme un *k* ou un *g*.

[2] *Introduction of an essay on the sacred isles in the west*, by captein F. Wilford, dans *Asiat. Resear.* T. VIII, p. 255.

question du nom d'une autre contrée, il l'effaçait et mettait à sa place celui de l'*Egypte* (p. 259).

» Cependant la ressemblance de ces légendes et de plusieurs autres, que pour cela même je cite dans cet ouvrage, avec celles des Egyptiens et des autres mythologistes, est si frappante qu'elle prouve une identité originelle. Car, dans mon humble opinion elle ne peut avoir été purement accidentelle. Cela démontre aussi quelque relation ancienne, sinon quelque affinité primitive entre des nations chez lesquelles nous trouvons ces légendes également répandues (p. 260).

» D'ailleurs, ajoute Wilford, mon infidèle pandit n'existe plus, et de telles déceptions ne peuvent plus avoir lieu. »

Ailleurs, Wilford ajoute que, malgré ces altérations des quelques noms et de quelques légendes dans ses premiers *Essais*, leur tendance n'est point faussée ni leur but manqué; leurs propositions et leurs conséquences générales sont vraies, et en se défiant de quelques détails, les savans peuvent se fier à l'ensemble.

Ainsi les erreurs de Wilford, quoique réelles, n'ont pas toute la gravité qu'on s'était complu à leur supposer. D'ailleurs, elles ne portaient que sur ses premiers *Essais;* et comme il avait encore son manuscrit en sa possession quand il s'en aperçut, il put les corriger ou du moins les signaler comme nous venons de voir.

En second lieu, son trompeur étant mort quand il écrivait l'*introduction* que nous venons de traduire presque en entier, celui-là, du moins, ne pouvait plus le tromper et il devait en avoir appris à se tenir en garde contre les autres dans ses essais ultérieurs. Ces derniers méritent donc plus de confiance et ne doivent pas inspirer la même inquiétude. Voici les titres de ceux qui sont postérieurs à cet avertissement que nous donne Wilford sous forme d'*introduction* dans le VIIIe volume des *Recherches asiatiques* (p. 245-266).

I. *Essai sur les systèmes géographiques des Hindous.* — II. *Sur la géographie et l'histoire d'Anu-Gangam* ou des *provinces du Gange.* — III. *Sur la chronologie des rois de Magadha, empereurs de l'Inde* — IV. *Sur l'ère de Vicramaditya et de Salivahana.* — V. *Sur l'origine, les progrès et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde.* — VI. *Sur les îles sacrées dans l'ouest* [1].

[1] Wilford préparait encore un autre *Essai* que nous ne trouvons pas sur cette

Tous ces traités sont donc exempts de fraude; et Wilford averti tut y avoir l'œil. Si tous ces traités doivent être exempts des soupçons qui planent sur leurs aînés, à plus forte raison celui que nous traduisons et qui a pour objet l'*origine*, *les progrès et la chute de la religion chrétienne dans l'Inde*, le sera-t-il; puisqu'il

liste, mais dont il parle dans son *introduction*. L'objet de ce mémoire que nous ne connaissons pas est si curieux, que malgré la longueur de ces citations préliminaires, nous ne pouvons nous empêcher de donner encore ici la traduction de ce qu'en dit l'auteur ; ce passage supplée à l'*Essai* qui nous manque, mais le fera regretter. Jamais encore la science des langues n'avait osé jeter un plus vaste coup d'œil sur le monde. S'il y a de la témérité, il y a aussi une érudition immense et même du génie, ce qu'on pourrait dire plus d'une fois de Wilford Après avoir parlé de ses *Essais sur la géographie et la mythologie des Hindous* et sur les contrées intermédiaires entre l'Inde et les îles Britanniques dont on trouvera des extraits ci-après, il ajoute : « On verra dans le cours de ces essais que la langue des partisans de *Brahma*, leurs connaissances géographiques, leur histoire et leur mythologie, se sont étendues à travers le continent dans une largeur de 40 degrés (1,000 lieues) dans la direction du sud-est au nord-ouest, depuis la rive orientale de la péninsule de *Malaya* (Malaca), jusqu'à l'extrémité des *îles Britanniques*. Dans toute cette zône immense, on voit reparaître en divers lieux les mêmes notions religieuses originelles, sous diverses modifications, comme on doit s'y attendre ; et il n'y a pas une différence plus grande entre les dogmes et le culte des *Hindous* et des *Grecs* qu'entre ceux des églises de Rome et de Genève.

» Quant aux langages de cette zône, leurs mots radicaux, leurs verbes et leurs noms, avec d'autres noms qui s'en déduisent régulièrement, sont généralement *sanscrits*. On ne doit pas s'attendre cependant à ce que leur grammaire respective conserve quelqu'affinité : c'est le destin de toute langue en décadence de perdre graduellement ses cas, ses modes, ses tems de second ordre, et d'employer des verbes auxiliaires dont le *sanscrit* use rarement et jamais que par nécessité. J'ai observé cet état graduel de décadence du *sanscrit* dans les dialectes qui sont en usage dans les parties orientales de l'Inde. Dans le plus bas de ces dialectes, j'ai vu que bien que tous les mots soient un sanscrit plus ou moins corrompu, la partie grammaticale en est pauvre et défectueuse, exactement comme celle de nos langages modernes en Europe, tandis que la grammaire du plus haut dialecte de l'Inde est au moins égale à celle de la langue latine. Nul idiome ne revient d'un tel état de dégradation : tous les raffinemens de la civilisation et de la science, ne pourront jamais remettre en usage un mode ou un cas perdu. Les améliorations en ce genre, consistent uniquement à emprunter des mots aux autres langues, et à en créer de nouveaux au besoin. C'est la remarque d'un éminent écrivain moderne, et l'expérience montre qu'elle est parfaitement juste. De plus, l'alphabet sanscrit, dégagé de ses doubles lettres et de celles qui sont particulières à cette langue, est l'alphabet pélasgique; et chaque lettre de l'un d'eux se trouve dans

est l'avant-dernier et que par conséquent Wilford devait avoir une profonde connaissance du sanscrit et une grande expérience d'érudition, quand il l'a composé.

D'ailleurs, dans presque tous les points, le sujet prêtait à des preuves plus solides, à des rapprochemens plus vrais que les autres. C'est surtout de celui-ci que l'on doit dire, si tant est que l'erreur naturelle à l'esprit de l'homme, se soit encore glissée dans quelques détails, qu'on peut croire du moins à son ensemble et à ses conclusions générales. Ici l'auteur n'était pas uniquement abandonné aux hypothèses et aux livres sanscrits. Il avait ses données premières, ses termes de comparaison dans les langues et dans l'histoire connues de l'Europe, dans la Bible, dans l'Evangile et dans les Pères. De plus, cet essai n'est ni systématique ni prémédité comme les autres. L'idée n'en est venue à l'auteur qu'avec les matériaux, et il n'avait pas plus recherché les matériaux que l'idée. Tout est dû à un hasard heureux, au bon événement, à la providence : ce n'en est que mieux et plus digne de confiance.

Les gens intelligens et instruits ou désireux de s'instruire sur les points les plus intéressans et les plus importans qui puissent occuper l'esprit humain, avoueront, je l'espère, que parmi les lectures sérieuses et élevées, il en est peu de plus neuve, de plus riche, de plus attachante que celle-ci. Jamais encore on n'avait jeté une lumière si nouvelle sur l'histoire si peu connue, si peu étudiée et si digne de l'être du *Christianisme dans la Haute-Asie*, ni sur *l'universalité des traditions primitives* qui annonçaient la venue d'un Messie et un renouvellement du monde. C'est par là que l'auteur commence son *Essai* divisé en 4 parties.

Dans la 1re il parcourt d'un large et savant regard le monde et les siècles pour y chercher ces traditions primitives : il les trouve partout et à mesure que le tems approche, partout il sent et fait

l'autre ou dans ceux qui eurent cours jadis en Europe, et maintenant je prépare un court essai sur ce sujet intéressant. »

Il paraît que Wilford n'a point achevé ce dernier et intéressant *Essai*; du moins ne nous l'avons pas trouvé parmi les autres : nous le regrettons. Quant à ce qu'il dit de cette vaste zône sanscrite qui s'étend d'orient en occident, c'est une opinion généralement admise dans la science. C'est ainsi qu'on est de nos jours : on se moque d'un homme, on le décrédite et on lui prend ses idées.

sentir le genre humain palpitant dans l'attente. Les rois se troublent, les poètes chantent, les peuples espèrent, la terre implore, le ciel semble pleuvoir et les astres s'arrêter pour prendre un autre orbite. Ce Messie, dans le haut orient, sera nommé *Crichna* ou *Bouddha*; dans l'occident, *Marcellus*; triple mirage du Christ. L'Inde le reconnaît en quelque sorte en nous parlant sans cesse, dans les plus savans de ses livres, de l'*avatar* ou de la *divinité incarnée* de Rome (*Romaca-avatara*), et en célébrant sa passion et sa mort sur la Croix, dans ses *Pouranas* et dans ses poèmes épiques, sous le nom d'un brahmane *Peiché-cara*, ou brahmane ouvrier.

Dans la 2e partie de son *Essai*, Wilford constate la haute antiquité du Christianisme dans l'Inde. Il l'y trouve établi dès l'an 189. Il l'y suit jusqu'à l'invasion musulmane et même jusqu'au 13e siècle.

Dans la 3e partie, il indique les causes de la décadence du Christianisme dans ces contrées. Ces causes furent les excès de la conquête musulmane. Le glaive du koran isola les églises de l'Inde et de l'Occident, en s'interposant entre elles, en tranchant les liens qui les unissaient au chef suprême et en arrêtant toutes les communications.

Après cela l'auteur jette un coup d'œil sur ce qu'étaient alors et sur ce que devinrent ensuite les Chrétiens restés dans l'Inde. Il parle des Chrétiens de saint Thomas : à ce sujet nous ajoutons à son texte de curieux détails empruntés à l'*Histoire du Christianisme des Indes*, par La Croze.

Dans la 4e et dernière partie, Wilford parle des guerres des Chrétiens et des Bouddhistes, dans l'Inde, des différentes ères religieuses, des relations de l'Inde avec l'Occident, de ses emprunts à la Grèce et de celle-ci à l'Inde. Il nous montre ensuite les Hindous voyageant dans le monde entier, et les Juifs faisant, dès les premiers tems, le commerce avec l'Inde. La conséquence de tous ces voyages et de toutes ces relations, c'est qu'il n'est pas étonnant après cela qu'il y ait tant de traditions bibliques dans les livres de l'Inde, et qu'il est impossible que le Christianisme n'y ait pas été connu dès ses premiers tems.

L'auteur finit par une *récapitulation* générale de toutes les parties de son *Essai* et par la description de la *Croix* dans l'Inde. Il nous en donne trois dessins. Nous les reproduirons d'après lui,

afin de ne rien omettre et de compléter ainsi la traduction de son œuvre.

Tel est le plan sommaire du travail de Wilford. Cette dernière partie, quoique curieuse aussi, nous plait moins que les autres dans certains passages. Ces passages eussent dû venir auparavant: l'auteur semble retourner sur ses pas et se répéter. A cela près, cette partie n'a pas moins d'importance, elle n'est pas d'une lecture moins attachante que les autres; si elle a quelques assertions hasardées, elle abonde aussi en vérités positives.

Quant à nous, nous nous sommes tenus le plus près possible du texte dans cette traduction. Nous avons dû renoncer à notre propre style, à notre propre allure, pour nous plier à ceux de l'auteur. Le traducteur n'est pas libre: c'est un écho, il doit répéter, sans changer le ton. Si donc on y trouve parfois des longueurs et des lenteurs, il ne faut pas nous en rendre absolument responsable; nous avons fait ce que nous avons pu pour les empêcher de trop paraître, sinon par l'élégance, du moins par la clarté.

La seule liberté que nous ayons prise avec Wilford, c'est d'avoir ajouté quelques fragmens de ses autres essais à celui-ci, pour le compléter. Nous avons aussi joint des notes à son texte, aussi souvent que les besoins du lecteur peu familiarisé avec l'Inde et l'orient nous ont paru l'exiger. Nous acceptons la responsabilité de ces notes. Celles qui ne sont pas signées sont toutes de nous, excepté celles d'une demi-ligne ou d'une ligne, où Wilford indique les autorités dont il s'appuie et les sources où il puise.

Après ces aperçus préliminaires, nous commencerons, dans le prochain cahier, la traduction de son *Mémoire*.

DANIÉLO.

[1] Inutile de dire que pour reproduire généralement la prononciation française dans les mots, nous mettons *ou* au lieu de *u*, et *ch* au lieu de *sh*. C'est ainsi que pour écrire comme il faut prononcer, nous mettons *Souita-Douipa* (l'île-blanche), au lieu de *Sweta-Dwipa*; *Crichna*, au lieu de *Crishna*. Nous écrivons indifféremment *Purana* ou *Pourana*, *Vichnu* ou *Vichnou*, car en orient, et même dès qu'on a passé les Alpes, l'*u* se prononce *ou*.

Science Catholique.

L'ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE

DANS LES GRANDS SÉMINAIRES,

Deuxième Article [1].

Efforts tentés pour réorganiser les études supérieures théologiques. — Quels en doivent être l'objet, la méthode et la forme. — *Objet :* la révélation, l'église, les erreurs contemporaines. — *Méthode :* la méthode syllogistique ne peut plus convenir aux études supérieures théologiques. — La remplacer par la méthode historique. — *Forme :* la langue latine, bonne pour la théologie élémentaire, doit être remplacée par la langue française dans les hautes études théologiques.

La nécessité d'un enseignement théologique supérieur nous paraît invinciblement démontrée. Tous les esprits qui ont considéré de près la situation de l'église de France, sont d'accord sur ce point. Espérons que bientôt l'épiscopat s'emparant avec ardeur de cette pensée sérieuse, s'efforcera de lui donner la consistance avec la vie. L'épiscopat français renferme des esprits éminens qui paraissent réservés pour la réalisation des grands projets qui s'agitent dans toutes les intelligences catholiques. Puissent-ils ne pas reculer devant les rudes labeurs de leur mission sublime ! Puissent-ils, bravant les préjugés vulgaires de la routine, ou bien les résistances de l'apathie, comprendre les véritables intérêts de l'Église et les augustes destinées de ce clergé français qui a donné au monde tant de docteurs et de saints ! Quelle belle mission que celle d'un évêque qui s'élève à la hauteur de la sublimité de sa charge ! N'est-ce pas à lui qu'il appartient de réconcilier l'église et la patrie ? N'est-ce pas à lui à défendre cette foi de nos pères qui a fait jusqu'ici la grandeur de la France ? N'est-ce pas lui qui préparera pour l'avenir les prêtres qui devront reconquérir les générations nouvelles ? Il est impossible qu'avec de telles obligations, l'esprit ne soit

[1] Voir le 1er article, au n° 71, tom. XII, p. 325.

pas saisi des pensées les plus hautes. L'âme s'élève irrésistiblement dans certaines situations merveilleuses. Tout porte donc à croire que l'épiscopat dirigera nécessairement ses vues vers une organisation supérieure des études cléricales.

Mais nous sommes restés jusqu'ici sur le terrain de la spéculation; s'il est facile de comprendre l'évidente nécessité d'études théologiques plus étendues et plus profondes, il n'est pas aussi simple d'indiquer les moyens pratiques d'organisation. Nous nous trouvons en face de plusieurs systèmes que nous devons essayer d'apprécier.

Quel sera l'*objet* d'un cours de *hautes études théologiques*? Quelle en sera la *forme*? Quelle en sera la *méthode*? Questions capitales devant lesquelles je ne veux pas reculer.

La pensée d'études théologiques supérieures n'est pas nouvelle. On en a tenté la réalisation depuis la restauration du culte : il n'est rien sorti de ces essais malheureux. Ces tentatives sans résultat ont découragé les esprits les plus actifs et les plus entreprenans. Pourtant, si l'on avait suivi de près les applications d'une bonne pensée, il eût été facile de se convaincre que la stérilité des résultats venait de la méthode et non pas de l'idée. En effet, quelle marche a-t-on suivie? Quel but se proposait-on? Quelles questions voulait-on choisir de préférence? Tandis que les anciens cours de facultés roulaient *exclusivement* sur des sujets dogmatiques, on s'est avisé de choisir quelques traités de *casuistique* qu'on a eu l'ingénieuse idée d'appeler pompeusement *grands cours d'études théologiques*! La casuistique est certainement une chose utile. Mais est-ce qu'elle n'est pas suffisamment enseignée pendant les trois années d'études théologiques? Nous croyons, pour notre compte, que c'est la seule branche des études ecclésiastiques qui ne demande pas d'extension. D'ailleurs, la casuistique est par elle-même si aride et si monotone, que le professeur chargé de l'enseigner, doit vaincre pendant trois longues années la résistance d'une grande fatigue intellectuelle. Il faudrait un talent véritablement remarquable pour donner à ce cours le mouvement et la vie. Supposez donc pour un moment qu'après trois sérieuses années d'une étude qui les a si peu charmés, on vienne à jeter les élèves les plus capables dans des questions du même genre adroitement étendues et compliquées; savez-vous ce qui arrivera? C'est que

pour ne pas retomber dans les banalités de l'enseignement élémentaire, il faudra nécessairement exhumer du tombeau des vieux livres, une infinité de questions véritablement spéculatives. Mais nous n'avons plus les longs loisirs du moyen-âge. L'ennemi est là qui veille auprès de nous. Pendant que nous nous épanouissons à l'aise sur de subtiles questions, les démolisseurs de l'exégèse allemande battent en brèche tous les monumens de la révélation chrétienne. Pendant que nous faisons de grands cours de casuistique, toute l'histoire sacrée de la révélation est mise en morceaux dans les philosophies de l'histoire que dévore la jeunesse des écoles. Nous nous inquiétons énergiquement de l'avenir du *syllogisme* pendant que le *panthéisme* ou le *scepticisme* sapent les bases de la méthaphysique chrétienne. Ce n'est pas assez : descendu des régions supérieures, le rationalisme pénètre rapidement dans les classes inférieures par la presse quotidienne. Il n'est pas de prêtre de village devant lequel ne se dresse le fantôme menaçant. Soldats destinés à la garde de la cité sainte, ne nous endormons pas au bruit flatteur de nos périodes cicéroniennes, quand il s'agit de la défense de l'Église. Il est sans doute fâcheux qu'on nous fasse si peu de loisir. Mais les premiers défenseurs du christianisme en avaient moins que nous. N'avaient-ils pas affaire en même tems aux hérétiques, aux sophistes, aux bourreaux? Ils étaient partout où l'erreur paraissait. Ils étaient dans les places publiques, dans les écoles des philosophes, dans les conciles, dans les cachots des confesseurs, dans les agitations populaires; ils ne se reposaient que dans le glorieux sommeil du martyre.

La *méthode* suivie par le nouveau *cours de théologie* publié par *Mgr de Saint-Flour*, n'a pas les inconvéniens que nous venons de signaler tout-à-l'heure. Il y est bien plus question du présent que du passé. On y laisse paisiblement dormir dans leur tombe éternelle les Donatistes avec les Nestoriens. C'est au 19e siècle tout entier qu'on s'adresse. Ce sont ses erreurs, ses préventions, ses haines qu'on veut combattre. C'est là un pas immense de fait, et ce progrès, s'il devient général, doit rendre l'intérêt et le mouvement aux études dogmatiques. Une polémique monotone faite contre un passé mille fois mort n'intéressera jamais puissamment les jeunes intelligences. Mais, si vous les transportez sur le terrain vivant des faits, si par une méthode saisissante vous les

jetez dans la tempête des agitations contemporaines, vous verrez bientôt la chaleur et l'action rentrer dans les études théologiques. D'ailleurs, dans quel but demande-t-on si généralement, pour les sujets les plus distingués, des études supérieures? Pour deux raisons fondamentales, qui toutes deux nécessitent une connaissance véritablement approfondie du rationalisme contemporain. Nous allons insister sur ce point.

La mission du jeune clergé ne devra pas se borner simplement à conserver dans la foi les âmes véritablement fidèles. Il doit aussi travailler ardemment à reconquérir les esprits égarés. La société rationaliste nous touche de tous les points par ses doctrines et par son influence. Elle respire avec nous l'air de la patrie; elle parle notre langue; elle nous coudoie, pour ainsi dire, de tous côtés. Le prêtre qui vivra dans ce monde composé d'élémens si divers, ne doit pas s'attendre à voir tous les fronts s'abaisser respectueusement devant son caractère sacré. S'il veut s'enfermer doucement dans la portion fidèle de son troupeau, il coulera facilement des jours purs et sereins. Mais s'il a véritablement le zèle qui dévore et qui brûle, il ne pourra laisser s'égarer dans les sentiers perdus tant d'âmes dont il est le pasteur et le père. Loin de briser avec elles toute relation sociale, il s'attachera, pour ainsi dire, constamment à les suivre dans leurs voies ténébreuses. Si l'on s'aperçoit qu'il a de la science et du dévoûement, la considération qui s'attachera naturellement à sa personne fera tomber devant lui bien des barrières qu'on juge infranchissables. Le monde rationaliste épargne à un prêtre vulgaire l'embarras des polémiques savantes. Il ménage, avec une moquerie courtoise, son incapacité constatée. Il ne faut pas croire, pour cela, qu'il ne soit pas avide d'aborder les grandes questions de la controverse chrétienne. L'ignorance de la théologie catholique est si grande aujourd'hui, qu'on environne avec une inquiète curiosité les prêtres qu'on sait savans. Si, à une connaissance profonde de la polémique catholique, ils joignent une tendre compassion pour leurs frères égarés, une douceur invincible, une franchise ferme et droite, il est impossible qu'ils ne fassent pas, surtout dans le ministère des villes, bien des conquêtes à Jésus-Christ.

C'est surtout par la *prédication* que s'exerce l'influence salutaire du sacerdoce. C'est par elle que les apôtres ont conquis l'univers;

c'est par elle encore que nos admirables missionnaires ébranlent les cultes despotiques de l'immobile orient. Si l'on ne se propose, par la prédiation, que de compléter l'instruction des âmes restées fidèles, on enferme volontairement son ministère dans un cercle qui va se rétrécissant tous les jours. C'est là un malheur trop général, et qui demande les plus prompts comme les plus énergiques remèdes. Comment! la parole catholique, qui a brisé l'idolâtrie, s'affaiblirait volontairement comme un souffle qui s'éteint! La science catholique, qui a confondu tant d'erreurs et terrassé tant d'hérésies, reculerait devant des ennemis qui n'ont ni la force ni le génie de leurs pères! Puisse le ciel susciter de nos rangs des hommes qui se posent vis-à-vis de la société moderne sans peur et sans forfanterie! Qu'ils viennent, apportant la paix de l'évangile, annoncer aux générations nouvelles le Christ rédempteur! Plus d'une fois, les peuples égarés se sont écartés bien loin des droits chemins; plus d'une fois, dans sa force et dans sa douceur, la providence a suscité des hommes puissans par la science, par la parole et par la charité. La France du 19e siècle n'est pas déshéritée de la gloire de nos ancêtres. Des hommes comme les PP. Lacordaire et de Ravignan soutiennent contre le rationalisme tout puissant, une lutte pleine d'héroïsme, de grandeur et de talent. Mais Paris n'est pas la France; et pendant qu'au centre du mouvement ces deux hommes étonnans ont fait sur l'ennemi d'admirables conquêtes, la propagande rationaliste s'étend dans les provinces au lieu de s'arrêter. Nous avons la triste conviction qu'elle devra, pour ainsi dire, grandir de jour en jour si les évêques de la province n'opposent à cette contagion de l'erreur les résistances de la vérité. Il faut qu'ils mettent en réserve et qu'ils préparent, pour le combat, des prêtres en quelque sorte sacrifiés à cette lutte généreuse. Il existe, il est vrai, dans plusieurs diocèses, de petites congrégations de missionnaires. Tous les catholiques se plaisent à rendre justice au zèle et au dévoûment de ces hommes apostoliques. Mais leur ministère ne s'étend pas au-delà de nos campagnes, et ce laborieux travail consume tout leur tems et leurs forces. Il est évident qu'il faut, pour le ministère de controverse dont nous parlons, des hommes préparés par des études spéciales et même approfondies. Les missionnaires qui traversent de tems en tems les grandes villes de province, y

laissent peu de souvenirs. Pour qu'une instruction religieuse véritablement forte pénétrât dans les classes éclairées, il faudrait un enseignement qui eût de la fixité et de la permanence. Ce sont les pluies douces et fréquentes du printems qui font germer les fleurs et qui préparent la moisson de l'été.

On doit commencer à comprendre maintenant quel doit être, dans notre pensée, l'*objet des hautes études théologiques* : — la Révélation et l'Église. Nous devons rendre cette justice à la nouvelle *théologie de Saint-Flour*, qu'elle insiste principalement sur ces deux idées capitales. Mais nous ne croyons pas, comme l'auteur, qu'il faille consacrer un tems assez considérable pour établir l'enchaînement du dogme et de la morale catholique. Ce n'est pas que la chose ne soit certainement bonne en soi et d'un intérêt visiblement incontestable. Mais dans un cours de hautes études, ces deux importantes questions de la Révélation et de l'Eglise demandent des développemens d'une telle étendue, elles touchent en tant de points à la dogmatique, à l'exégèse, à l'histoire, à la philosophie, qu'elles ne permettent certainement pas qu'on puisse ajouter d'autres questions sans les briser ou sans les amoindrir. Si nous comprenons ainsi les hautes études théologiques, il est clair que, dans notre pensée, ces études ne s'adressent pas à la masse des élèves. Il me paraît que nous ne sommes pas d'accord sur ce point avec l'auteur de la *théologie de Saint-Flour*. Nous jugeons capitale cette question d'organisation, et nous nous croyons obligés, à cause de cela, de motiver solidement notre opinion par le raisonnement et par l'expérience.

Les raisons que nous avons données pour démontrer la nécessité des hautes études théologiques ne s'appliquent pas évidemment aux membres du clergé des campagnes. Le peuple des villages, c'est par le dévoûment, par la charité et par le zèle qu'on doit surtout le ramener à l'évangile. Ses préjugés viennent du cœur bien plus que de la raison. Nous croyons donc à peu près inutile d'admettre dans les cours supérieurs, soit de philosophie, soit de théologie, les élèves que leur peu de capacité rend peu propres à ce genre de travaux. Il résulte d'ailleurs du système contraire, un immense inconvénient pratique. Les élèves qui ont véritablement de l'avenir, se trouvent alors perpétuellement pa-

ralysés par la lenteur intellectuelle de leurs condisciples. Le professeur, obligé de proportionner son enseignement aux besoins de la majorité de sa classe, restera nécessairement superficiel et banal. Ce vice d'organisation a fait échouer plusieurs tentatives honorables d'amélioration dans les études ecclésiastiques. Nous le jugeons sérieux et grave.

Mais, peut-on m'objecter, l'enseignement ordinaire ne suffit pourtant pas pour les besoins des jeunes prêtres qui doivent exercer le ministère des campagnes. Il se trouve, dans les plus humbles villages, des personnes qui ont fait des études, et vis-à-vis desquelles le clergé doit prouver sa connaissance de la science sacrée. J'avoue bien volontiers que si, par études ordinaires, on entend *Bailly* pour la théologie, *Ménochius* pour l'exégèse, *Bérault-Bercastel* pour l'histoire de l'église, le *Manuel de Lyon* pour la philosophie, l'objection est véritablement invincible. Mais si l'on me permet de dire toute ma pensée, j'espère la réduire à sa juste valeur. En parlant de la nécessité des hautes études théologiques, j'ai supposé perpétuellement la réforme de l'enseignement ordinaire de la philosophie, de la théologie, de l'exégèse et de l'histoire de l'église dans nos grands séminaires. Quelques séminaires, je le sais, ont déjà beaucoup fait; mais, dans le plus grand nombre, il reste beaucoup à faire. On comprend facilement pourquoi nous ne faisons qu'indiquer ici cette question capitale dont la solution doit exercer une si grande influence sur l'avenir de notre église de France. Il y a certaines questions qui ouvrent devant nous d'immenses horizons, mais il y aurait de la témérité à vouloir, d'un seul regard, sonder toutes les profondeurs du ciel.

J'ai parlé jusqu'ici de l'*objet* du cours supérieur d'études théologiques. Il me reste, pour remplir ma promesse, à traiter deux questions pratiques d'une importance incontestable, celles de la *méthode* et de la *forme* qu'il faudrait adopter.

Dans toute espèce d'étude, la *méthode* est beaucoup. Si l'on a tant discuté sur la vraie méthode philosophique, c'est qu'on a senti que ce problème contenait en lui tout l'avenir de la science. En théologie, science d'autorité, la question n'a certainement pas la même importance. En faudrait-il conclure qu'un professeur de hautes études théologiques, doive laisser de côté les questions de méthode? Qu'il ne doive pas, pour le succès d'un ensei-

gnement nouveau, en chercher une vivante et populaire? Or, la méthode *syllogistique* offre-t-elle ce double avantage? Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'utilité du syllogisme pour les études philosophiques ou théologiques élémentaires. M. Jules Simon, dans le nouveau *Manuel de philosophie à l'usage des colléges*, a chaudement recommandé l'usage du syllogisme à la vive jeunesse des universités. La *théologie de Saint-Flour* le regarde aussi comme fort utile pour l'enseignement théologique élémentaire; mais elle proclame, qu'en même tems il est impossible d'appliquer la *méthode syllogistique* dans les études dogmatiques supérieures. Si la première partie de cette opinion ne rencontre pas une sympathie universelle, il me semble du moins évident que la nécessité d'une autre méthode ne sera contestée par personne, quand il s'agira de l'enseignement supérieur. Cette méthode, selon nous, c'est la *méthode historique*.

La prédilection pour les points de vue où la spéculation dominerait, empêcherait certainement les professeurs de donner à leurs cours tout l'intérêt dont ils sont susceptibles. Certes, si les élèves ne mettent pas, dans l'étude de la dogmatique catholique, toute l'intelligence et l'activité qu'on pourrait désirer, ce n'est pourtant pas la faute d'un sujet si propre à intéresser tous les esprits sérieux. Mais, supposez que cet enseignement se fasse d'une manière pâle et décolorée, il devient alors prodigieusement difficile de maintenir, un peu long-tems, l'attention d'une jeunesse pleine d'ardeur et d'imagination. Ce n'est pas qu'il faille d'énormes efforts pour intéresser les jeunes gens dès qu'ils ont du sérieux et de l'intelligence. Il ne faut pour cela que leur parler leur langue, et soyez certains que vous en serez toujours compris alors. Mais si vous vous attachez à réduire en formules arides ce magnifique ensemble de faits saisissans qui doivent former un cours de hautes études, ne vous étonnez pas si vous ne produisez que la fatigue et l'ennui. Le siècle où nous vivons est éminemment hostile à la spéculation; il dédaigne les dissertations abstraites; il n'a pas souci des distinctions savantes : il lui faut toujours des faits et des faits sensibles et vivans, qui frappent ses yeux comme la lumière du jour. Faut-il donc s'étonner que la jeunesse cléricale, sortie des entrailles du siècle, en conserve irrésistiblement toutes les tendances intellectuelles. Les esprits

éclairés ne passent pas leur vie à gémir sur les tendances de leur époque, ils s'en emparent avec énergie et vigueur, pour les maîtriser et les conduire au bien, c'est la mission des intelligences supérieures, et le clergé en renferme certainement bien assez pour entreprendre la tâche de renouveler les hautes études théologiques, en les replaçant sur la *base de l'histoire*.

Si l'on a bien compris ce que nous avons dit de l'*objet* que nous avons désigné pour la matière du cours, on comprendra mieux encore la rigoureuse nécessité d'une *méthode historique*. Cet objet n'est-ce pas la Révélation et l'Eglise? Or, les partisans les plus décidés de la méthode syllogistique, sont forcés, quand il s'agit de ces questions capitales, d'entrer à l'instant dans le domaine des faits. C'est là le terrain ferme et solide de la controverse contemporaine. D'ailleurs les adversaires les plus redoutables de la Révélation ou de l'Eglise, ne nous permettent pas de choisir. En Allemagne et en France, les Strauss, les Vater, les de Wette, les Bohlen, les Gésénius, les Bauer, les Quinet, les Michelet [1], nous livrent aujourd'hui bataille sur le terrain de l'histoire. Il nous est impossible, sans contredire toutes nos idées, de ne pas accepter le combat. Le rationalisme est sorti des rêves métaphysiques et des utopies creuses. Il attaque le Christianisme en face, c'est au cœur qu'il voudrait le frapper. Il n'est pas d'esprit réfléchi qui puisse se dissimuler l'importance véritable de cette tactique perfide. Il faudrait s'aveugler étrangement pour se dissimuler la prodigieuse patience, l'infatigable activité de cette classe d'adversaires de la Révélation. Ils remuent le monde pour y trouver quelques témoins contre le Christ. Ils ont usé leurs yeux dans la poussière des livres, afin de déterrer, s'il est possible, quelque problème que nous ne puissions résoudre. Ils ont secoué de leurs mains actives et pétulantes tous les mille systèmes de la science du passé, afin de trouver l'*inventeur* de cette merveille qui s'appelle le *Christianisme*. Le tems est venu de travailler à les confondre. Le rationalisme a bâti sa cité d'imposture qui s'élève orgueilleuse vers le ciel qu'elle croit pouvoir maintenant

[1] Vater, Bohlen, Gésénius, ont attaqué surtout le *Pentateuque*; Strauss et Bauer, l'*Évangile*; de Wette, les *deux Testamens*: MM. Michelet et Quinet, surtout l'*Histoire du Christianisme* depuis J.-C.

braver en vain. Mais la providence ne permet le triomphe de l'orgueil que pour le confondre par la faiblesse et par l'humilité [1]. La pierre sortie de la fronde d'un berger d'Israël fut plus puissante un jour que l'épée des guerriers.

Une dernière question nous reste à décider, celle de la *langue* qui devra servir à l'enseignement du cours. L'usage du latin provoque ordinairement beaucoup d'antipathies. Pourtant, nous sommes intimement convaincus qu'il faut leur résister au moins jusqu'à une certaine limite. L'Église qui doit embrasser tous les lieux et tous les tems, a besoin d'une langue universelle, d'une langue, qui conserve, sous des formes invariables, la merveilleuse immobilité de son dogme, d'une langue qui puisse faire disparaître de ses saintes cérémonies la vulgarité des idiomes populaires. Nous pensons donc que dans les études élémentaires, on doit exiger rigoureusement des élèves l'intelligence de la langue sainte. Nous allons même jusqu'à penser qu'on admet trop facilement aux études philosophiques et théologiques des jeunes gens qui n'ont qu'une connaissance beaucoup trop superficielle de la langue latine. Ce n'est pas en théologie que l'on doit apprendre le latin, mais c'est dans les petits séminaires qu'on devrait s'attacher avant tout à un genre d'étude qui peut tant influer sur l'avenir scientifique des jeunes théologiens. L'ignorance du latin leur fermerait toujours, pour ainsi dire, les précieux monumens de la tradition catholique, tous ces précieux travaux que nous ont légués le zèle et la science profonde de nos pères dans le foi. Mais si nous sommes bien convaincus de l'importance du latin, nous pensons aussi, avec la *théologie de Saint-Flour* qu'il est très-essentiel dans les circonstances où nous sommes placés d'habituer les jeunes ecclésiastiques à manier habilement notre langue nationale. L'usage de la langue latine n'est plus dans les habitudes de la science. Il n'est pas de savant qui ne s'atttache avec beaucoup d'art à donner de la popularité au genre de connaissances qu'il cultive et qu'il aime. C'est ainsi que la science a pris de l'importance dans la société moderne. Le rationalisme est devenu une puissance formidable en parlant la langue des masses. Il est tems aussi que la polémique catholique prenne les allures déci-

[1] Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. Saint Paul, 1 *Cor.* 1, 27.

dées de l'époque contemporaine. Le siècle oublierait volontiers les sévères enseignemens de la foi, si la foi ne daignait pas parler sa langue. Cette condescendance est d'autant plus facile, que l'admirable clarté de la langue française, sa marche logique et débarrassée d'inversions, la rendent tout-à-fait propre aux discussions sérieuses. N'est-ce pas dans cette langue que Bossuet a écrit l'admirable *Histoire des variations* et l'*Exposition de la doctrine catholique*, Fénelon le *Traité de l'Existence de Dieu*, et Pascal ses *Pensées*? Nous ne sachons pas qu'en latin on ait jamais mieux dit. On s'imagine trop facilement, pour éloigner de l'enseignement théologique supérieur l'usage de la langue nationale, qu'on en prend rapidement l'habitude dans les discussions savantes, ou bien dans la prédication. C'est une erreur démentie par des faits trop nombreux. Un certain nombre d'ecclésiastiques savans s'étonnent que le siècle ne lise pas leurs livres, ou ne veuille pas écouter leur parole. Ils ne peuvent s'expliquer non plus la popularité d'un certain nombre de leurs adversaires dont la science médiocre saute aux yeux. Les esprits sérieux ne sentent pas toujours l'importance de la forme. Le monde ne comprend pas leur langue; il s'irrite qu'on veuille lui en imposer une qui lui est devenue comme étrangère. S'il arrive qu'un jeune prêtre sorte de ses études, avec les formes pesantes d'une littérature oubliée, avec une véritable ignorance des mille nuances pour ainsi dire insaisissables de la forme dominante, son influence intellectuelle s'arrêtera vite dans un cercle borné.

Nous avons été bien longs déjà et pourtant il nous resterait beaucoup à dire. Puisse notre faible parole trouver un écho dans les âmes que dévore le zèle de la défense de l'église! Nous n'avons pas peur de la lutte et de la tempête; c'est là notre vie et notre gloire. Mais puisqu'on sait que le combat est toute notre destinée, qu'on nous prépare donc des chefs et des soldats!

L'abbé F. EDOUARD.

Polémique Philosophique.

EXAMEN CRITIQUE
DE L'HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

PAR M. JULES SIMON, PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, MAITRE DES CONFÉRENCES DE PHILOSOPHIE A L'ÉCOLE NORMALE, ETC.

Deuxième Article [1].

Origine de l'école d'Alexandrie. — Elle est jugée très-durement par les historiens de la Philosophie. —M. B. Saint-Hilaire essaie de la défendre. — Réfuté par M. J. Simon. — Système de Plotin ramené à trois points : la méthode, la trinité, l'émanation. — Comment la méthode dialectique mène au Mysticisme et au Panthéisme. — Ce qu'il faut penser de l'Extase.

On connaît l'origine de l'école éclectique d'Alexandrie : un *portefaix* se prend un jour à philosopher, et bientôt des disciples, Érennius, Origène, Longin, Plotin, se réunissent autour d'Ammonius *Saccas*. Ces travailleurs une fois à l'œuvre, on ne tarda pas à voir surgir un vaste système formé de toutes pièces. Son caractère le plus frappant et le plus extérieur, nous l'avons prouvé, c'est l'*Éclectisme*. — Ici se présente une question : quelle est la valeur de ses spéculations ?

Si nous en croyons M. B. Saint-Hilaire, jusqu'à nos jours les historiens de la philosophie ont en général mal jugé l'école d'Alexandrie; ils ont eu le tort de porter contre elle les sentences les plus sévères et souvent les plus passionnées. Ainsi : « Le premier » en date et le plus grave de tous, *Brucker*, se montre impitoyable » pour les systèmes et pour les personnes.... L'obscurité de Plo- » tin le rebute : il traite ses longues et parfois *admirables* discus- » sions sur Dieu et sur l'âme de niaiseries métaphysiques;... il » affirme que l'éclectisme alexandrin n'a pas moins nui à la phi- » losophie elle-même qu'il n'a nui à la religion [2] ». — *Mosheim* partage cette haine injuste et la calomnie : ne lui reproche-t-il

[1] Voir le 1er art., au cahier précédent, tome XII, p. 448.

[2] M. B. Saint-Hilaire, *de l'Ecole d'Alexandrie, Rapport à l'Académie des sciences morales et politiques*, p. 9-10.

pas, sans fondement, bien entendu, d'avoir opposé Apollonius de Tyane et ses faux miracles, au Christ et à ses miracles divins[1]. — « Le jugement de *Tennemann* n'est pas au fond plus favorable » que celui de Brucker... Il est sur le point de mettre tout-à-fait de » côté, dans son grand ouvrage, le Mysticisme alexandrin.... Il » veut à peine reconnaître un système dans les œuvres de Plotin... » Il lui reproche de n'avoir fondé son dogmatisme que sur des rê » veries et des fictions, d'avoir négligé toutes les sciences réelles, » de s'être adonné à la superstition, d'avoir perverti l'histoire et ses » enseignemens par la confusion des idées et d'avoir abouti au *Pan-* » *théisme* et au *Fatalisme*[2]. » — Quittons-nous ces juges *compétens*[3] pour interroger les juges vulgaires, ils nous répondront « que les » philosophes d'Alexandrie sont tout au moins des rêveurs dont les » spéculations, parfaitement vaines et inintelligibles, attestent la » décrépitude de l'esprit païen[4] ». Ajoutez les attaques de quelques *Pères de l'Église* et les anathèmes de celle-ci[5]. Ainsi donc, Brucker, Mosheim, Tennemann, les Pères de l'Église, voilà, au dire de M. B. Saint-Hilaire, autant d'accusateurs injustes, « autant de » juges prévenus, dont l'opinion, trop peu éclairée, n'a point été » suffisamment équitable[6]. » — *Tiedmann* seul, parmi les grands historiens de la philosophie, lui paraît avoir été « le plus impar- » tial et le plus vrai. » Or, voulez-vous connaître les aveux que lui arrache cette *impartialité?* Voici : « Il ne dissimule pas les » obscurités dont s'enveloppe la pensée de Plotin; il blâme sa » théodicée, qui est en effet *insoutenable*, dit M. B. Saint-Hilaire; » mais il loue beaucoup ses preuves de l'immatérialité de l'âme » et de la liberté de l'homme[7]. Il réfute la théorie du premier » principe, et de l'Un ineffable; il repousse celle de l'émanation, » et le *Panthéisme qui en sort nécessairement*[8]. » Nous n'avons pas

[1] *Ibid.*, p. 10.

[2] *Ibid.*, p. 11.

[3] Expression de M. B. Saint-Hilaire, p. 13.

[4] *Ibid.*, p. 13.

[5] *Ibid.*, p. 47.

[6] *Ibid.*, *De la méthode des Alexandrins et du Mysticisme*, p. VI.

[7] Qu'il loue ses preuves de l'immatérialité de l'âme, soit; mais quand à celles de la liberté de l'homme, M. J. Simon nous apprendra ce qu'il faut en penser.

[8] *Ibid. Rapport*, etc., p. 12 et 13. On pourrait peut-être nous accuser de mu-

lu l'ouvrage de Tiedmann; mais si véritablement il *rejette la Théodicée de Plotin*, s'il réfute sa théorie du *premier principe* et de l'*Un ineffable*, s'il repousse celle de l'*émanation* et le *Panthéisme* qui en sort nécessairement, nous ne voyons pas trop ce qu'il laisse subsister de son système. Allons, il faut en convenir, Tiedmann est aussi bien impitoyable pour Plotin; mais que voulez-vous? *c'est le plus impartial et le plus vrai parmi les historiens de la philosophie.* C'est aussi, sans doute, en vertu de cette *impartialité*, qu'il nous représente *Jamblique* comme un *charlatan*, et qu'il *reproche vivement à Proclus les concessions fort peu philosophiques qu'il a faites à la superstition populaire* [1].

Quoi qu'il en soit de tous ces jugemens fort peu favorables à l'école d'Alexandrie, l'heure de la réhabilitation est venue pour elle, dit M. B. Saint-Hilaire; cette noble tâche a commencé de nos jours [2] et l'impulsion première vient encore de M. Cousin.

tiler la phrase de M. B. Saint-Hilaire; la voici dans toute son étendue : « Tout »en réfutant la théorie du premier principe et de l'Un ineffable, tout en repous»sant celle de l'émanation, et le Panthéisme qui en sort nécessairement, Tied»mann n'hésite pas à dire que la doctrine de Plotin a rendu *de grands services à* »*la philosophie par sa direction toute rationnelle.* » Eh bien! nous avouons franchement ne pas comprendre quels sont ces *grands* services que Plotin a *rendus* à la philosophie. *Sa direction toute rationnelle* le conduit à bâtir une théodicée qui est *insoutenable*; elle le jette dans une théorie du premier principe, et de l'Un ineffable que Tiedmann, lui-même *réfute*; elle lui inspire une autre théorie de l'*émanation* qui mène nécessairement au *Panthéisme*, et que Tiedmann *repousse* aussi! Et tout cela s'appelle servir la cause de la philosophie! Vraiment, c'est étrange.

[1] *Ibid.*, p. 15.

[2] Les travaux de M. Cousin, son *édition* de Proclus, ses articles sur *Eunape* et *Olympiodore*, et surtout son *cours de* 1829, 8e leçon. — M. Lherminier (*Lettres à un Berlinois*), trace avec beaucoup de malice un tableau des *variations* de M. Cousin, relativement à l'école d'Alexandrie. « Cette secte philosophique, qui avait entrepris de lutter contre le Christianisme, et de le faire reculer, lui semblait un glorieux symbole de la philosophie et de la liberté; il en parlait en ces termes : « Hæc fuit scilicet ultima illa græcæ philosophiæ secta, quæ, iisdem ferè »quibus Christiana religio temporibus nata, laudiò magnâ cum laude stetit quan»diù aliqua super in orbe fuit ingeniorum libertas; quantum vero jam circa sæ»culum, non mutatâ ratione sed mutato domicilio, exul ab Alexandriâ Athenas »confugit... » Cette école lui paraissait la plus riche et la plus importante de toutes celles de l'antiquité; « totius vero antiquitatis philosophicas doctrinas at»que ingenia in se exprimit; » et il croyait son étude utile, nous-eulement à l'é-

L'histoire de la philosophie et celle de l'esprit humain ne pouvaient que gagner à la révision plus impartiale et plus savante d'un procès qui, comme on l'a dit de bien d'autres, a été jugé, mais n'a pas été instruit[1]... Il loue donc l'*Académie des sciences morales et politiques*, d'avoir ouvert un concours à l'effet de réformer ces critiques fausses et calomnieuses. Et nous aussi, nous voyons avec plaisir les résultats qu'il a produits : les mémoires envoyés, le *rapport* de M. B. Saint-Hilaire, l'ouvrage de M. J. Simon, jettent une vive lumière sur cette partie de l'histoire de la philosophie. Est-ce à dire qu'ils remplissent tous les désirs, qu'ils comblent tous les vœux de M. B. Saint-Hilaire ? Ont-ils réhabilité complétement l'école d'Alexandrie ? Les paroles louangeuses n'ont pas fait défaut ; mais quand on va au fond de son système, quand on le passe au creuset d'une exacte analyse, que reste-t-il alors ? Quelle conclusion se présente et s'impose forcément ? Nous ne voulons point exposer ici les impressions que nous a laissées la lecture attentive des ouvrages dont il a été l'objet ; on pourrait nous accuser peut-être de partialité, de n'avoir pas, comme le dit M. B. Saint-Hilaire, *suffisamment étudié les pièces du procès ;* nous laissons donc la parole à M. J. Simon : c'est un juge expert, sans aucun doute, et on ne récusera pas sa sentence, bien qu'elle soit quelque peu sévère.

« Quand on voit, dit-il, les philosophes de l'école d'Alexandrie s'attacher avec un respect servile à tous les vestiges de l'antiquité, et les plus grands d'entre eux étouffer en quelque sorte l'élan de leur pensée pour se restreindre à l'office de commentateurs ; quand on les voit accepter de toutes mains, sans

rudition, mais aux progrès même de la philosophie moderne. Plus tard, je trouve que M. Cousin n'a plus mis si haut la sagesse alexandrine ; en 1829, cette école, qu'il avait choisie d'abord comme le modèle de l'*éclectisme*, à ses yeux n'est presque plus *éclectique* : il l'accuse d'un *mysticisme* exclusif ; malmène assez rudement son ontologie, sa théodicée ; Proclus lui-même, bien qu'il reste toujours un esprit du premier ordre, n'est plus le soutien de la philosophie et de la liberté.... « D'où vient ce changement dans l'esprit du professeur de 1829, c'est que de 1820 à 1829, bien des impressions différentes l'ont traversé. » C'est qu'en 1829, l'enthousiasme dont il s'était d'abord épris pour l'école d'Alexandrie ; il l'éprouve alors pour Kant, Hégel, etc. L'objet de ses études a changé ; d'autres diront que la réflexion a mûri ses idées ; toujours est-il que les Alexandrins n'ont pas à s'en louer.

[1] *Ibid.*, p. 15.

» choix pour ainsi dire, sans préférence, sans volonté, sans autre » préoccupation que la crainte de ne pas tout recueillir; quand on » embrasse ces immenses encyclopédies des connaissances humai- » nes, où non seulement chaque école reparaît avec ses doctrines, » mais avec ses méthodes et son langage..., on ne reconnaît plus » l'œuvre de l'esprit philosophique... Où est l'unité de ces encyclo- » pédies? Le système où toute cette érudition vient s'amonceler a » beau être immense, il est débordé partout; l'esprit, *dans ce chaos*, » n'entrevoit *ni plan ni harmonie;* il se perd dans les détails, *il* » *oublie de penser* à force d'étudier les pensées d'autrui; il n'a » pas même ce qui reste aux faibles et aux impuissans, ce qui les » relève, ce qui les sauve de leur faiblesse : un maître. Pour ju- » ger de la quantité d'une force, il faut sonder cette force sans » doute, mais il faut surtout regarder son but. Que veulent em- » brasser les Alexandrins? le monde grec et le monde oriental, » toutes les philosophies de la Grèce, toutes les philosophies de » tous les peuples de la terre. Bien plus, toutes les religions fondues » ensemble, et unies à toutes les philosophies, composent à leurs » yeux, leur domaine. Et que demandent-ils aux religions? Le fond » de vérité qu'elles renferment? Mais la vérité est une ou elle » n'est pas; *il n'y a pas une vérité philosophique et une vérité reli-* » *gieuse* [3].

Réduisons ces phrases à leur plus simple expression : ainsi, d'après M. J. Simon, l'esprit philosophique des Alexandrins est nul; il ne faut point chercher dans leurs encyclopédies un plan, de l'unité, on n'y trouve que confusion et chaos; quant au but qu'ils se proposent, il est impossible de l'atteindre; et ne pourrait-on pas dire, sans presser trop les expressions de M. J. Simon, sans sortir des limites de sa pensée, ce but est un non-sens? Certes, ces accusations sont graves, le jugement est sévère. Brucker, Mosheim, Tennemann, les Pères de l'Eglise, sont-ils allés beaucoup plus loin? M. J. Simon ajoute, il est vrai, pour adoucir ces expressions : « Les égaremens, les excès de l'éclectisme

[1] M. J. Simon, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 6°6. — Nous prenons acte de cette dernière phrase : non, il n'y a pas une vérité *philosophique* et une vérité *religieuse;* il n'y a qu'une *seule vérité*, une *seule religion* révélée et prescrite à l'homme par Dieu lui-même. A. B.

» alexandrin ne doivent pas nous cacher ce que sa méthode a » de grand et de puissant [1]. » Que faut-il en penser? Interrogeons son système. Un système, on l'a dit bien des fois, n'est que l'expression de la méthode; cherchons-y donc cette grandeur, cette puissance dont nous parle M. J. Simon, et comme Plotin est son représentant le plus illustre, attachons-nous à lui d'abord.

« Toute cette école, nous dit M. J. Simon, est, pour ainsi dire, » concentrée dans lui ; là est la force, là est toute la doctrine; le » reste n'a de valeur que comme un écho affaibli et défiguré de la » pensée de Plotin [2]. » — M. B. Saint-Hilaire le prend sur un ton non moins élevé; on dirait qu'il embouche la trompette épique pour exalter son génie et chanter sa gloire. « Plotin n'est pas » seulement l'honneur de la philosophie alexandrine : il est cer- » tainement l'un des philosophes qui font le plus d'honneur à l'es- » prit humain [3]. » Certes, voilà un éloge assez pompeux; mais jusqu'à quel point le mérite-t-il? N'y a-t-il point exagération dans ces paroles? le héros ne se trouve-t-il point grandi outre mesure? Ici, laissons parler les faits, et jugeons-le d'après ses apologistes; nous tenons surtout à reproduire leurs propres expressions, nos conclusions auront ainsi une force plus grande.

Voici donc M. J. Simon qui nous apprend d'abord que Plot » qui n'a jamais aspiré à la précision en rien, a surtout négligé » de la rechercher dans son langage [4]. » De là, l'obscurité de son enseignement. « Les étrangers qui entraient dans son école, » ou ceux d'entre ses disciples qui n'avaient pas le secret de son » esprit et de ses habitudes, se plaignaient de l'absence de mé- » thode [5]. » De là encore le caractère que présentent ses ouvrages. « Malgré les efforts de Porphyre, tout semble *confondu* » dans les *Ennéades ;* tous les problèmes se pressent, les réponses » se contredisent, la pensée est comme emportée dans une marche » hardie, mais désordonnée, tout cet ensemble donne plutôt l'i- » dée des rêves encohérents d'un homme de génie, que d'un sys-

[1] *Ibid.*, t. II, p. 688.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 44.

[3] M. B. Saint-Hilaire, de *l'École d'Alexandrie, Rapport*, etc., p. 8.

[4] *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. I, p.

[5] *Ibid.*, t. II, p 2.

»tème organisé et réglé par une pensée vigoureuse et maîtresse »d'elle-même... Il faut un long travail pour voir dominer dans ce »chaos quelques grands principes auxquels tout se rattache [1]. »

Mais ces considérations générales ne nous suffisent pas; pour porter sur Plotin et sur sa philosophie un jugement irrécusable, il nous faut pénétrer plus avant dans son système.

MM. Simon [2] et Saisset [3] nous apprennent que l'on peut ramener sa doctrine à trois points fondamentaux. La *méthode*, la *théorie de la Trinité*, le principe de l'*émanation*. Examinons donc chacune de ces parties séparément, et d'abord occupons-nous de la méthode. Cette étude préliminaire est indispensable, elle explique tout le système de Plotin [4].

On connaît cette méthode; c'est la *dialectique*; les Alexandrins l'ont empruntée à Platon, mais ils l'ont poussée à l'excès; avec elle ils sont allés à l'abîme que la sagesse de leur maître avait évitée; nous laisserons M. E. Saisset la décrire et l'apprécier; il y a, dans ses paroles, une précision et une netteté remarquables.

« Il est des intelligences, il est des âmes à qui rien de fini et »d'imparfait ne peut suffire. Tous ces êtres que l'univers offre à »nos sens, qui captivent tour à tour nos mobiles désirs, qui en»chantent notre imagination de leur variété et de leur éclat, tra»hissent, par un commun défaut, leur irremédiable fragilité. »Ils ont des limites, ils passent et s'écoulent. Comment pour»raient-ils satisfaire une intelligence capable de l'éternel, ras»sasier une âme qui se sent faite pour sentir, pour goûter, pour »posseder la plénitude du bien ?

»Celui donc qui, pressé d'une inquiétude sublime, se détourne »sans effort de la scène mobile de l'univers, et rentre en soi-même

[1] *Ibid.*, t. II, p. 2-3.

[2] T. II, p. 1.

[3] *Essai sur la philosophie [illegible] de l'école d'Alexandrie*; p. 102.

« La question de la méthode, dit M. B. Saint-Hilaire, est plus importante pour la philosophie d'Alexandrie, et partant pour celle de Plotin, que pour toute autre: le secret de son Mysticisme est là tout entier. P. 99. — Un examen attentif de la nature et de la valeur de la dialectique, est l'introduction nécessaire de la philosophie de Plotin, et de toute philosophie platonicienne. » M. J. Simon, tom. Ier, p. 227.

» pour s'y recueillir dans le sentiment de sa propre existence, » déjà moins fragile que celle des phénomènes du dehors, pour » trouver dans son âme l'empreinte plus durable et plus profonde » d'une beauté plus pure, quoique encore bien imparfaite; celui » qui, s'attachant ainsi à des objets de plus en plus simples, de » plus en plus stables, de moins en moins sujets aux limitations » de l'espace et aux vicissitudes du tems, monte sans relâche et » sans faiblesse les degrès de cette échelle de perfection, sentant » s'allumer ses désirs et croître ses ailes à mesure qu'il s'élève, » est incapable de s'arrêter et de trouver le repos, si ce n'est au » sein d'une perfection absolue, d'une beauté sans souillure et sans » tache, qu'aucun souffle mortel ne saurait ternir, d'une existence » qu'aucune limite ne borne, qu'aucune durée ne mesure, qu'aucun » espace ne circonscrit; celui-là, suivant Platon est le vrai *dialec-* » *ticien* ».

Au dire de M. Saisset, cette méthode est celle de tous les grands métaphysiciens et des géomètres les plus célèbres: Platon et Plotin, saint Augustin et saint Anselme, Descartes et Malebranche, Spinoza et Leibnitz, l'emploient tour à tour; mais, ajoute-t-il, ils l'emploient à leur manière. Cette remarque se conçoit aisément: si leur point de départ est le même, ils ont dû marcher par des voies différentes, puisque nous voyons les uns rester dans les bornes d'une exacte théodicée, et les autres se perdre dans le Panthéisme.

Au reste, M. Saisset ne dissimule pas les dangers qu'elle présente; s'il la venge du reproche de ne réaliser que des abstractions, il dévoile aussi les excès auxquels elle peut conduire.

«La *dialectique* incline au *Pantheisme* et par une suite très-natu- » relle, elle incline aussi au *Mysticisme;* en sorte que cette même » méthode, qui fait la force et l'honneur de la pensée humaine, » peut devenir la cause de ses plus funestes égaremens. Misère, » infirmité de l'homme! Otez-lui le *sens* de l'éternel et du divin, » il rampe sur la terre plus vil que les bêtes destinées à y vivre et » à y périr; rendez-lui ce *sens* sublime, il s'énivre et court aux » abimes [1].

1 Ce que vous dites est *vrai*; aussi Dieu n'a pas donné à l'homme le *sens de l'éternel et du divin*, comme vous l'entendez; il lui fait connaître l'un et l'autre par la révélation positive de la parole, qui ne peut ni l'avilir ni l'énivrer. A. B.

»Je ne dis point que la méthode dialectique conduise nécessai-»rement au Panthéisme, je dis qu'elle y incline par une impul-»sion naturelle que les *plus fermes génies n'ont pu surmonter*. Cette »méthode consiste en effet essentiellement à poursuivre en toutes »choses ce qu'elles contiennent de persistant et de simple, l'élé-»ment positif, substantiel, l'*idée*, comme disent les platoniciens. »Or, ce principe absolu et parfait auquel la dialectique aboutit »par tous les chemins, soit qu'elle interroge la nature, soit qu'elle »sonde la conscience humaine, ce principe où tout ramène une »âme de philosophe, depuis les astres, qui roulent dans les cieux »jusqu'à l'humble insecte caché sous l'herbe, ne semble-t-il pas »qu'à mesure que la pensée s'élève vers lui, elle se détache du »néant pour arriver à l'être, qu'elle dépouille, en quelque sorte, »les objets qu'elle abandonne de toute la perfection et de toute la »réalité qu'elle y peut saisir, pour la transporter, pour la rendre »tout entière à celui qui la possède en propre, et qui contient »tout en soi dans la plénitude de son existence absolue ? Et quand »on quitte ainsi, dès le premier pas, la réalité sensible, l'indivi-»dualité, l'espace, le mouvement et le tems; quand tout cet uni-»vers n'est plus, en quelque sorte, qu'une vapeur brillante et lé-»gère, à travers laquelle l'âme contemple l'être parfait et absolu »dans sa majesté éternelle, ne touche-t-on pas au *Panthéisme* [1] ?»

Voilà donc la *dialectique* et l'un des écueils contre lequel elle peut se briser; en voici maintenant un autre.

«Du *Panthéisme* au *Mysticisme*, la pente est rapide. Le prin-»cipe de l'un et de l'autre est le même : un sentiment exalté de »l'infini. La méthode platonicienne, dont ce sentiment est l'âme, »doit incliner également vers tous deux. Quel est le point de dé-»part de la dialectique ? La profonde insuffisance du fini. Quel »est le dernier terme où elle aspire? l'infini, l'absolu, l'être »dans sa plénitude et sa pureté. Et quel est l'instrument de ses »recherches? Ce ne sont pas, sans doute, les sens et l'imagina-»tion, qui ne se repaissent que de phénomènes; c'est la raison,

1 Ces paroles sont parfaitement vraies ; mais M. Saisset ne touche pas encore au point qui entraîne forcément le dialecticien au Panthéisme; ce point le voici : le dialecticien suppose *la vérité inhérente à l'homme*, lequel n'a besoin que de réfléchir pour l'*atteindre en soi* ; elle suppose que l'homme est *nécessairement un* et *identifié* avec la vérité, avec Dieu. C'est là le pur Panthéisme. A. B.

» qui atteint les lois, les causes, les essences. Mais la raison, » même quand on la délivre du joug de l'imagination et des sens, » conçoit les choses dans de certains rapports et sous de certaines » conditions: elle aperçoit les objets dans le tems, où elle-» même déploie la suite de ses opérations successives; dans l'es-» pace, où elle-même a son point de vue. Or, l'infini, l'absolu » que cherche la dialectique est, par sa nature même, exempt » de toute condition. Il n'est pas, dans un certain espace, ni » même dans tous les espaces, étant simple et infini. Comme » parfait, il ne peut changer; il n'est enfermé dans aucune du-» rée, ni sujet d'aucune façon à l'écoulement du tems. S'il est » absolument immuable et simple, comment peut-il vouloir, » agir, penser? La volonté suppose l'effort, l'activité la plus pure » indique le passage de la puissance à l'acte, par conséquent le » changement et le tems. La pensée elle-même a pour condi-» tion la conscience, par suite le moi et la personnalité avec ses » limites et ses faiblesses. Voilà donc le Dieu de la *dialectique*, » un dieu sans activité et sans pensée, sans conscience et sans » vie [1]. Voilà l'écueil où la raison vient faire naufrage. Elle as-» pire à un dieu absolument parfait, elle s'élève vers lui d'un vol » ardent et rapide, et au moment où elle croit l'atteindre, il lui » échappe et s'évanouit. Elle-même, en voulant le saisir, le dé-» truit, car elle lui impose les conditions de sa nature. Mais quoi! » est-il possible que je porte au fond de mon être un invincible » besoin de l'infini et que je sois condamné à le poursuivre tou-» jours sans l'atteindre jamais? Non, si ma raison ne peut con-» cevoir l'absolu, quelque chose en moi pourra le saisir. La rai-» son, dans son plus sublime essor, tient encore à la personna-» lité, au moi; l'amour brisera ce dernier lien. C'est à lui de » nous faire goûter la perfection de Dieu même en répandant » notre être dans le sien; car Dieu se révèle à qui se donne tout

[1] Nous aimons voir M. Saisset faire bonne justice de ce *Dieu de la dialectique*, qui, il faut bien le reconnaître, n'est pas le *dieu de la tradition*. Ce dieu, *produit* du syllogisme n'est pas le Dieu qui nous a créés, qui nous a donné des lois et des préceptes. Elle ne nous le ferait jamais connaître si la tradition ne l'avait conservé, s'il ne s'était révélé lui-même. Avis aux philosophes catholiques : « Per-« sonne ne connaît le père, si ce n'est le fils, et celui à qui le fils (et non la dia « lectique) a voulu le révéler. » (Luc. x. 22.) A. B.

» à lui, et il faut se perdre soi-même pour le posséder pleine-» ment. Voilà le *Mysticisme* [1]. »

Nous connaissons maintenant la *Dialectique;* nous voyons quels sont ses résultats, le double abîme dans lequel elle peut précipiter ceux qui en font usage. Nous avons aussi la solution du problème qui se présente ici naturellement : comment Plotin et les Alexandrins sont-ils tombés *dans le Mysticisme?* Est-ce par l'*abus d'une méthode?* ou bien, y ont-ils été, comme le veut M. B. Saint-Hilaire, entraînés *par une loi fatale* [2]?

Il ne reste pas d'autre alternative, funeste l'une et l'autre, car si c'est une *loi fatale*, où est l'action, où est la liberté humaine? Si c'est simplement un *abus*, où est la règle, la loi qui doit préci-

[1] M. E. Saisset, *ibid.*, p. 109, 112.

[2] « Le Mysticisme, dit-il, était un achèvement *nécessaire*, un élément extrême dont le génie grec ne pouvait manquer, sous peine de ne point répondre à tous les besoins de l'intelligence humaine, dont il devait être l'instituteur. » (*Ubi sup.*, du Mystic., p. VI. — « Les Alexandrins se sont jetés dans le Mysticisme, obéissant en cela à une *loi fatale* qui fait succéder, dans un certain ordre, les systèmes les uns aux autres, et qui *imposait* cette épreuve dernière à la philosophie grecque pour l'y faire succomber. » (*Ibid.*, p. XXIII). S'il en est ainsi, ils sont vraiment bien à plaindre, ces Alexandrins! Pourquoi sont-ils venus à une époque où le Mysticisme devait *fatalement* apparaître dans le monde philosophique? Ils sont tombés dans de graves erreurs, ils se sont perdus dans des rêveries; mais comment avoir le courage de leur adresser le plus léger reproche? Voyez plutôt : les autres systèmes avaient fait leur tems, c'était le tour du Mysticisme : une *loi fatale* le ramenait, il leur fallut bien la subir. Est-ce leur faute s'ils ont vécu pendant cet âge de fer de la philosophie? Il faudra dire la même chose de tous les grands criminels; il n'ont été que les instrumens d'une loi fatale. Il y a dans ce procédé blasphème contre la Providence; et puis, les conséquences de cette justification peuvent être terribles! Qu'on y songe. « Il est tems, « dit M. Franck, de s'insurger au nom du sens commun et de la dignité hu-« maine, (et *au nom de Dieu*, ajouterons-nous), contre ce fatalisme historique « qui a séduit, par une fausse apparence de grandeur, les meilleurs esprits de no-« tre époque, et qui est à peu près le fond de tous les systèmes que la philosophie « de l'histoire a enfantés jusqu'à présent. » (*Dict. des sciences philos.*, art. *Destinée humaine*, t. II, p. 78). — Au reste, il est facile de remarquer que M. B. Saint-Hilaire n'est ici qu'un écho : le mérite de l'invention ne lui appartient pas; quand il nous parle de cette *succession fatale des systèmes philosophiques*, il écrit sous l'influence des idées de M. Cousin. C'est bien lui, tout le monde le sait, qui a importé en France cette doctrine d'origine allemande et qui surtout l'a mise à la mode parmi nous.

ser l'usage, fixer la limite de la Dialectique? Évidemment, quand c'est la Dialectique elle-même qui est la méthode ou la règle, il n'en existe pas ; car il faudrait une dialectique pour régler la dialectique elle-même. La seule solution se trouve dans la croyance et dans la philosophie catholique; c'est que c'est par la révélation, par la parole, par l'enseignement que nous sommes mis en *possession* des idées de Dieu, de l'infini, du parfait. La dialectique démontre, enchaîne, ou déduit les idées l'une de l'autre, mais elle ne les *découvre* pas.

MM. Saisset, Cousin, accusent seulement les Alexandrins d'avoir poussé la dialectique à l'*excès*, sans dire un mot de ce qui constitue cet excès, de ce qui en fournit les preuves. C'est aussi l'opinion de M. Jules Simon.

« Dès le commencement, nous dit-il, Plotin montre dans » l'emploi des procédés dialectiques une audace, et, pour ainsi » dire, un *excès* de rigueur et de conséquence, qui doit infailliblement le mener au-delà de la vérité. Au lieu de *s'arrêter* (de » quel droit l'arrêter?), comme Platon, devant des généralisations » trop abstraites, il *marche en avant* (pourquoi pas?), jusqu'à ce que, » d'élimination en élimination, la notion même de l'être soit sacrifiée. Il ne tente une conciliation entre des principes qu'après les » avoir *épuisés*. (Quel tort a-t-il d'épuiser un principe? c'est ce que » l'on appelle être logique). Ses analogues dans l'histoire de la » philosophie sont les *Eléates*, et qu'est-ce que l'*Eléatisme*, sinon » l'excès de la dialectique ?... S'il rejette la raison comme un » marche-pied inutile, c'est qu'il est parti d'une théorie incomplète » de la raison humaine, et qu'au lieu d'en comprendre d'abord » la nature et l'essence, il n'en a connu que les limites, les conditions imposées par les nécessités de cette vie imparfaite...; qu'il » l'*étudie en elle-même*, qu'il connaisse *dans son fond*, cette faculté » que l'*idée de Dieu constitue en la dépassant* (l'idée de Dieu qui » constitue une faculté en la dépassant!... j'avoue ne pas com» prendre), et qui, loin de s'affaiblir et de se troubler lorsqu'elle » s'attache à ce principe de toute science, se retrempe au con» traire chaque fois qu'elle y touche et tire de là les clartés dont » tout le reste s'illumine; aussitôt cette identification du fini et de » l'infini, qui, selon lui, est la condition de l'extase, cesse de lui » paraître possible... ; au lieu d'élever cette chimère au-dessus de

» la raison, il comprend que la connaissance subordonnée, que » la vérité relative, n'est ni la vérité, ni le chemin de la vé- » rité, il voit enfin resplendir, dans son âme, ce qu'il a vaine- » ment cherché dans l'expiration de la personnalité humaine, la » grande image de l'Unité absolue....

» Mais loin de corriger ainsi l'idée qu'il s'était faite de la rai- » son, en voyant de plus près les résultats auxquels la raison peut » nous mener, il ne veut, ni rien ajouter à sa théorie de la raison, » ni rien retrancher à ses conclusions dialectiques. De là, la né- » cessité du Mysticisme. Borner, comme il le fait, la puissance de » la raison à la perception de l'idée multiple et mobile, en lui » laissant seulement assez de force pour deviner ou entrevoir au- » dessus d'elle-même ce *Solide*, cet *Inébranlable* [1], vers lequel » tend tout essor, c'est quitter la réalité pour son ombre... Là est » la première erreur de Plotin, et pour avoir demandé à l'extase » ce que la raison toute seule lui donnait, on peut dire qu'il a » plutôt su distinguer Dieu de la créature qu'il ne l'a connu en lui- » même. S'il avait porté dans ses études théologiques la sévérité » de conception et de langage que comporte une doctrine fondée » sur la raison et réglée par elle, aurait-il accepté toutes ces chi- » mères empruntées à l'Orient et aux plus obscures traditions du » Pythagorisme, sur la trinité, les hypostases et l'unité substan- » tielle d'une nature multiple? aurait-il jeté son école dans cette » voie où elle s'est perdue [2]. »

Ces paroles sont claires et évidentes, ces raisonnemens pressans; en voilà assez, ce nous semble, pour apprécier à leur juste valeur les assertions tranchantes de M. B. Saint-Hilaire. Laissons donc de côté sa doctrine sur la *succession fatale* des systèmes philosophiques, nous voyons ce qu'on en doit penser. Constatons maintenant un fait.

Le *Mysticisme* est le caractère principal de la philosophie de Plotin; toute sa méthode conduit à l'*Extase*, et nous savons où il veut aller avec le Mysticisme et avec l'Extase. Comme les Mounis indiens et les Brahmanes ascètes, comme les Béguards du moyen-âge, comme Rusbroc et Malaval, il aspire à une *communication immédiate avec Dieu*, il veut l'*apercevoir directement*, s'*unir*, s'*i-*

[1] Que pense-t-on de ces dénominations nouvelles données à Dieu?

[2] *Hist. de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 4-7.

dentifier à lui. Mais pour arriver là, il lui faut abdiquer la raison, abdiquer l'état actuel, réel, social, naturel de l'homme, éteindre, anéantir l'intelligence, réduire, par une sorte de mort anticipée, à une unité indécomposable, l'être qui connaît et l'être connu; car, dans le système de Plotin, le sujet et l'objet ne sont pas seulement adéquats, ils sont identiques. Il nous apparaît ainsi comme l'antécédent de Fichte, qui, lui aussi, pose en principe l'identité substantielle du sujet et de l'objet de la pensée. Il y aurait des rapprochemens curieux à faire entre les systèmes élaborés dans l'école d'Alexandrie et ceux de nos philosophes modernes; nous pourrons y revenir plus tard. Continuons pour le moment à nous occuper de Plotin.

Veut-on savoir à quelles conditions cette *identité* dont il nous parle s'accomplit? Voici : la mémoire disparaît, la conscience se trouve détruite, la personne humaine expire [1]. Ainsi dépouillée de ses élémens individuels, (naturels, sociaux), l'âme devient parfaite, c'est-à-dire, simple...! Alors commence un autre travail tout intérieur : le divin, contenu comme à l'*état latent* dans sa nature [2], se dégage, » se réunit au foyer de la » nature éternelle, devient participant et de l'être et de la con- » naissance de l'être. Alors il n'y a plus besoin de critérium, » ni de principe, ni de connaissance supérieure, puisque la » connaissance a lieu du *même au même*, ce qui constitue la » perfection du mode, et de l'*absolu par l'absolu*, ce qui consti- » tue la perfection de la puissance pensante et de l'objet pensa- » ble...» — « Mais, demande M. Jules Simon, est-il possible de se » perdre et de s'oublier soi-même, comme le veut Plotin? Rêver » la connaissance absolue, c'est méditer sur ce que peut être en » Dieu la connaissance. Cela n'est rien pour moi; c'est un abîme » où je me perds; c'est une perfection devant laquelle je m'humi-

[1] « Qu'on arrive, dit Plotin, à se méconnaître soi-même dans cette contempla- » tion de lui, uni à lui, et qu'on arrive à s'unir à lui autant qu'on le peut. » VIe *Ennéade*, l. IX, ch. 7. — Et voici où conduira cette union : « Le voyant devient » alors lui-même une sorte de non-substance. Il est au-dessus de la substance, en » tant que la substance se mêle à la substance. » VIe *Ennéade*, l. IX, ch. 10.

[2] Avis à ces philosophes catholiques qui veulent encore admettre dans l'âme humaine des *idées*, des *vérités latentes*, que la parole ne fait que *développer* ou *éclairer*. A. B.

» lie. Croire que je vais m'efforcer de sortir de moi-même pour » être Dieu, c'est vouloir que j'aspire au néant. Que suis-je donc » sans ma conscience et ma mémoire? Puis-je donc ne pas m'ai- » mer? Puis-je être indifférent à ma propre destinée, ou voir ma » destinée ailleurs que dans ma nature propre et individuelle? » On me crie que rien ne périt, qu'aucune substance ne périt [1]. » Est-ce donc ma substance que j'aime, ma substance abstraite; » et n'est-ce pas ma substance en tant qu'elle est mienne? Le » néant dont j'ai peur, le vide dont la nature humaine a horreur, » c'est l'anéantissement de la conscience; qu'importe que la sub- » stance dure encore après cela? C'est périr tout entier que de » perdre le souvenir de soi-même. Tandis que le *Mysticisme* croit » faire de nous des dieux, il nous ôte le peu que nous sommes, et » le grand bien qu'il nous promet, il ne le donne pas[2]. — Il faut » donc reléguer parmi les égaremens d'esprits malades la thèse » des Alexandrins, que l'homme cesse d'être un homme, ou que » le moi cesse d'être lui-même [3]. » — « Ainsi, dit ailleurs M. Cou- » sin, faute de savoir s'élever à Dieu par la route légitime et dans » la mesure qui a été permise, on se jette hors du sens commun, » on tente le nouveau, le chimérique, l'absurde même, pour at- » teindre à l'impossible [4]... Mais on ne se révolte pas ainsi impu- » nément contre la raison. Elle punit cette fausse sagesse en la li- » vrant à l'*extravagance* [5]. »

Nous acceptons ce jugement de M. Cousin; nous le tenons pour vrai dans sa mâle et énergique précision, bien que nous fassions nos réserves sur quelques-unes des idées exprimées dans son travail [6]. Mais qu'on n'aille pas outrepasser notre pensée; loin de nous de vouloir condamner l'Extase en tout et toujours; nous la repoussons quand on la prend au point de vue où se plaçaient Plotin et les Alexandrins, quand elle se substitue à la raison,

[1] Οὐδὲν ἀπολέσται τῶν ὄντων. *Enn.* 4, l. III, c. 5.

[2] M. J. Simon, *Hist. de l'Ecole d'Alexandrie*, t. I, p. 556 et suiv.

[3] *Ibid.*, t. II, p. 684.

[4] *Revue des Deux-Mondes*, *Du Mysticisme*, 1er août 1845, p. 409

[5] *Ibid.*, p. 470.

[6] Cet article était écrit lorsque nous avons lu, avec beaucoup de plaisir, l'exa- men de ce travail de M. Cousin sur le *Mysticisme*, par M. Bonnetty. — Voir dans le cahier d'octobre des *Annales*, t. XII, p. 297.

quand on veut la poser comme un moyen *naturel* de connaître, nous pensons, comme M. Cousin, qu'elle conduit à l'*extravagance*. Voilà dans quel cas nous ne voulons point du Mysticisme et de l'extase.

Mais quand il s'agit de l'ordre *surnaturel*, alors, comme l'Eglise, nous admettons l'*extase*. Nous écoutons avec respect ce que nous en disent les saints et les écrivains ascétiques. Nous ne craignons plus que l'extase nous entraîne dans l'*extravagance*, comme le disent M. Cousin et Bossuet, car l'Eglise reste encore juge de cette extase et des connaissances qu'elle peut donner, et comme nous l'avons dit souvent, la première règle que l'Eglise y applique, c'est qu'aucune des connaissances qui en résultent ne contredise, n'abroge les révélations extérieures et positives confiées à l'Eglise, et parmi ces vérités, nous mettons, sans aucun doute, la réalité de l'homme et de la raison.

L'abbé V.-D. CAUVIGNY.

Littérature Contemporaine.

NOUVEAUX ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE,

PAR M. GÉRUSEZ [1].

M. Gérusez commence par solliciter pour son nouvel ouvrage l'accueil favorable que ses premiers *Essais d'histoire littéraire* ont rencontré. Il nous apprend alors que l'Université les a autorisés par ses suffrages,—que l'Académie française leur a donné son approbation. Il n'espère donc pas moins de l'avenir. Quant aux principes qui l'ont guidé, les voici : « J'aime, nous dit-il, à » rester sur la voie où je rencontre tant d'hommes de goût, amis » sincères et longuement éprouvés de la *liberté de penser* et de » la tolérance. » Ainsi se termine sa préface.

L'ouvrage s'ouvre par une étude sur *Abailard*. M. Gérusez l'oppose à Pierre l'Ermite. Celui-ci appelle par ses prédications les princes et les peuples à la délivrance de la terre sainte ; — celui-là, chevalier errant de la scolastique, prépare l'émancipation de la pensée; — l'un déplace les forces sociales et bouleverse le monde féodal, l'autre, par le divorce de la raison et de la foi, aboutit à l'avénement de la liberté religieuse. L'œuvre d'Abailard devait, comme on le pense, trouver des admirateurs : est-il besoin d'ajouter qu'ils n'ont pas manqué?

M. Gérusez nous rappelle ses luttes avec Guillaume de Champeaux, ses succès à Melun, à Corbeil, à Sainte-Geneviève, à Laon. Mais voilà que tout-à-coup, au milieu de cette gloire immense et incontestée qui l'environne, on remarque moins d'ardeur dans son enseignement, moins de nouveautés dans ses idées, et d'étranges distractions. L'énivrement de l'orgueil, dit M. Gérusez, le relâchement qu'amène l'ambition satisfaite, avaient ouvert son âme au démon de l'impureté. Un grand scandale vient affliger ses admirateurs les plus enthousiastes. On connaît les

[1] 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.; chez L. Hachette.

tristes résultats de ses rapports avec la nièce de Fulbert. Dès lors commence la phase décroissante de sa gloire et de son génie. On le voit successivement passer de l'abbaye de Saint-Denis au Paraclet où il obtient encore quelques succès; puis au couvent de Saint-Gildas de Ruys, près Vannes. Il y avait là une grande réforme à opérer. Abailard la tenta; mais au lieu de réformer, il irrita, car, depuis sa chute, le fiel se mêlait à la vanité. « Mettez, remarque avec beaucoup de raison M. Gé-» rusez, Norbert ou Bernard à Saint-Denis, même à Saint-Gil-» das, et je vous assure qu'ils ne seront pas traités comme lui; » leurs paroles ne seront pas moins sévères, mais moins amères; » elles ne révolteront pas, elles domineront les esprits et gué-» riront les plaies de l'âme (p. 19). » Ajoutons que depuis sa coupable passion pour Héloïse; ils ne sort plus de sa puissante intelligence que des erreurs et des hérésies. Aussi le synode de Soissons et le concile de Sens furent-ils obligés de condamner ses ouvrages. Il semble dans cette lutte s'éclipser devant la grande figure de l'abbé de Clairvaux. Enfin, il rétracte ses erreurs entre les mains de Pierre le Vénérable et la religion vient consoler ses derniers momens.

Après cet *Essai* sur Abailard, M. Gérusez vient nous donner une idée de l'*Éloquence judiciaire* au 10e siècle. Il prend donc deux discours inspirés par un des grands et tristes événemens qui le remplissent. On connaît l'assassinat du duc d'Orléans, par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne; on sait aussi qu'un docteur de l'Université, *Jean Petit*, osa justifier le meurtrier. M. Gérusez nous met sous les yeux cette apologie avec son pesant attirail de divisions et de subdivisions. Le duc d'Orléans trouva aussi un défenseur. A la sollicitation de Valentine de Milan, l'abbé de *Cérisi* réfuta le long plaidoyer de Jean Petit. Malgré les traits d'éloquence qui se révèlent dans son œuvre, nous avouons avoir lu avec beaucoup plus d'intérêt les pages consacrées à *Alain Chartier*.

Ce sont de tristes jours que ceux où vécut ce poète dont la ville de Bayeux montre avec orgueil le berceau. On était au règne de Charles VII qui le fit son secrétaire. De grandes calamités pesaient alors sur notre patrie. Alain les ressentit vivement. Normand par la naissance, Parisien par l'éducation, il

était avant tout, comme le remarque M. Gérusez, Français par le cœur. Cet amour national a inspiré ses plus belles pages. Le livre des *Quatre-Dames*, composé en 1415, après la bataille d'Azincourt, est le premier écho de ses patriotiques douleurs. Les répétitions à rimes redoublées apparaissent, il est vrai, dans ces pages où éclatent déjà la grandeur de son âme et la délicatesse de ses sentimens. Mais, prenez son *quadriloge* [1] et bientôt vous reconnaîtrez en lui le disciple de l'antiquité, le précurseur de Balzac dans la constitution de la prose française. L'humiliation nationale, l'extrême misère du peuple et tous les désordres moraux qu'elles traînèrent après elle, auraient dû, ce semble, glacer les cœurs les plus intrépides; et cependant il trouve des paroles éloquentes pour faire un appel à toutes les passions en faveur de la patrie. « Il y a, dit M. Gérusez, dans » la manière dont ses pensées sont exprimées, quelque chose » de l'élévation du langage et de la noblesse des idées de Bos- » suet [2]. » Et les nombreux passages qu'il cite ne permettent guère de taxer ce jugement d'exagération.... Voici ce qui relève encore le mérite d'Alain Chartier : il a vécu à la cour sans prétendre aux honneurs; il a été témoin d'événemens désastreux sans en être abattu; il a été mêlé à la corruption du siècle sans en être infecté. Et cependant elle était grande. Il faut voir quel sombre tableau il en trace dans le *Curial*. Son frère voulait quitter pour la cour de Charles VII le calme de la retraite et la sécurité de la vie privée. Afin de l'en détourner, il lui adressa alors cette épître où il dévoile, avec une effrayante vérité, les dangers et les mécomptes que la vertu rencontre dans les hautes

[1] Le *quadriloge* est une allégorie. Le poète suppose qu'une femme, pleine à la fois de tristesse et de majesté, lui est apparue pendant la nuit: c'est la France. Elle est appuyée sur une colonne à demi-brisée; à ses pieds se trouvaient trois de ses enfans, l'un debout (l'ordre des guerriers), appuyé sur sa hache, pensif et soucieux; l'autre (le clergé) « en vestement long sur un siége » de costé, escoutant et taisant »; enfin, un troisième (le peuple), couvert de lambeaux, était renversé par terre, et il semblait que toute force lui manquait. On reconnaît là les trois ordres de l'Etat. Cette femme leur reproche d'abord de ne songer qu'à leurs débats et à leurs propres intérêts, au lieu de la servir. Quand ils ont essayé de se justifier, elle les presse fortement de se réunir pour la défense de la patrie.

[2] Page 65.

régions du pouvoir. La Bruyère, selon la remarque de M. Gérusez, est plus satirique dans la cruelle description qu'il fait de la cour, Paul-Louis Courrier, plus libre, mais ils ne sont pas plus sévères. Bref, nous croyons vrai le jugement d'Octavien de Saint-Gelais, qui dit dans son *Séjour d'honneur :*

Je, peu après visitant ce quartier,
Vis un poëte haut et scientifique :
Hélas ! c'était feu maître Alain-Chartier.
Doux en ses faicts (*écrits*) et plein de rhétorique,
Clerc excellent, orateur magnifique.

En quittant le poëte normand, nous trouvons un chapitre *sur les sermonaires du 15e siècle :* c'est un modèle de dissertation érudite et piquante. Voltaire, tout en les pillant parfois [1], avait bien maltraité les orateurs religieux de cette époque. A l'entendre, « les sermons de Ménot et de Maillard étaient prononcés » moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français. De ce mé» lange monstrueux naquit le style macaronique : c'est le chef» d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence, digne des » Hurons et des Iroquois, s'est maintenue jusqu'à Louis XIII. » On reconnaît bien Voltaire à ce langage. Il a trouvé de l'écho : dans une histoire littéraire récemment publiée, on nous parle « des » invectives burlesques de Ménot, des platitudes de Raulin, des » bouffonneries cyniques de Maillard. » M. Gérusez avoue avoir lui-même long-tems souscrit au jugement du philosophe de Ferney ; et pourquoi ? c'est que, dit-il, c'est là une *grave autorité* (sic). Mais un beau jour, appelé par ses études à revenir sur ce sujet, il a voulu lire ces sermonaires eux-mêmes. Et quels ont été les résultats de ses recherches ? Il nous l'apprend dans son *Essai.* Voici quelques-unes de ses conclusions. « Les orateurs re-

[1] Je soupçonne Voltaire, dit M. Gérusez, d'avoir jeté les yeux sur ce passage : « Maître Jean, vous porterez l'aumuse, vous aurez même un bénéfice, » lorsqu'il met ces deux vers dans la bouche de certain Nicodème de sa façon.

Jeannot, je te promets un bon canonicat,
Et peut-être, à bon tour, deviendras-tu prélat.

Le voilà pris en flagrant délit d'imitation ou de ressemblance avec un barbare. L'aventure est piquante. Mais Ménot ne serait pas le seul barbare, le seul cynique que Voltaire aurait pillé et décrié. Shakspeare et *Rabelais*, qui valent un peu mieux que Ménot, ont eu le même sort. P. 107.

»ligieux du 15e siècle ont parlé le langage du peuple auquel ils »s'adressaient. Faut-il leur faire un crime d'avoir avant tout »cherché à se faire comprendre?.. Il se pourrait que l'examen »des faits réduisît le reproche de burlesque et de bouffonnerie »à l'emploi d'un langage familier mêlé de raillerie et d'enjoue»ment... Quant à Ménot, c'est un homme vif et singulièrement »spirituel, auquel les parties élevées de l'éloquence ne man»quent pas, qui sait s'indigner et s'attendrir à propos. Il ne se »contente pas de piquer l'attention de son auditoire, de le te»nir en éveil par des récits ingénieux, par des traits de satire, »mais il s'empare vivement de l'âme, il l'émeut, la remue pro»fondément par des invectives, des apostrophes de haute élo»quence... S'il en est ainsi de Ménot, le plus chargé de tous les »prédicateurs du moyen-âge, que sera-ce de Maillard et de Rau»lin, à l'égard desquels on s'est montré moins sévère [1] ? » M. Gérusez termine cette belle étude en répétant qu'ils ont justement obtenu l'admiration de leurs contemporains, et qu'ils ne méritent pas tout le mépris qui s'attache à leur mémoire.

Il paraît que M. Gérusez a voulu satisfaire tous les goûts. Le voilà donc qui nous conduit de la chaire chrétienne au théâtre. Il nous fait assister à une représentation que les *Enfans sans-souci* donnent à Paris, sous les piliers des Halles, aux jours gras de 1512. Cette troupe joyeuse profite des licences du carnaval pour répandre dans le peuple quelques vérités hardies sur la politique et la religion. Nous avons là un échantillon de la *comédie politique* sous Louis XII; mais il faut bien en convenir, il n'est pas magnifique. La vulgarité du style, la grossièreté des ressorts, tout accuse l'enfance ou plutôt l'absence de l'art.

L'essai sur la *Pléiade* est une appréciation de l'*Histoire de la poésie au 16e siècle*, par M. Sainte-Beuve. Il y a, sur Ronsard, quelques pages qui présentent une esquisse fine et vigoureuse. Signalons aussi les réflexions que suggère à M. Gérusez un compliment de Charles IX à ce poète: «En lisant ces vers si fermes »de facture, si nobles de pensée, on se prend à regretter que ce »roi n'ait pas cultivé exclusivement la poésie. S'il eût écarté sa »mère, et qu'il se fût reposé sur L'Hospital des soins de la royauté,

[1] P. 99, 115.

» pour versifier à son aise, nous aurions un mauvais règne de » moins et un bon poète de plus [1]. »

Mazarin et la Fronde ! Voilà un titre qui semble promettre beaucoup. Tout se réduit à quelques passages, assez curieux d'ailleurs, d'une apologie du cardinal-ministre. L'auteur est Cyrano de Bergerac ; M. Gérusez a découvert son *factum* dans un amas de bouquins du quai Voltaire. — Après ces extraits, viennent quelques considérations sur l'ouvrage que M. Bazin a consacré à cette période de notre histoire. On relève d'abord les hautes qualités de l'écrivain, la pureté de son style, sa concision, son habilité à montrer l'enchaînement des faits, etc. Puis on lui reproche d'amoindrir le cardinal de Retz ; — de ne point indiquer les sources où il puise ; — de rester trop froid en présence des hommes et des événemens ; — enfin de ne point couper son récit par la reproduction textuelle de quelques pièces originales. Afin de ne point tomber dans ce défaut, la critique termine par un passage dans lequel M. Bazin esquisse le tableau de la fortune de Mazarin au moment où la mort, « qui ravit tout » sans pudeur [1], » va l'arracher brusquement à la paisible jouissance d'un pouvoir si long-tems disputé, si long-tems affermi.

Et puis nous voilà en présence de *La Fontaine*, de *Mme de Sevigné*, de *Fénelon*, de *J.-J. Rousseau*, de *Buffon*, de *Delille*. On a tant écrit sur ces immortels représentans de notre littérature, qu'il est bien difficile maintenant d'en dire quelque chose de neuf. Et cependant on lit encore avec plaisir les notices de M. Gérusez. A côté de la sagacité du moraliste se montre la délicatesse du critique. Nous nous permettrons toutefois quelques remarques. Il nous semble qu'il n'est pas assez sévère à l'endroit des *Contes* de La Fontaine. Il aspire, qu'il ne l'oublie pas, à voir passer son livre entre les mains de la jeunesse. Eh bien ! suffit-il de lui dire qu'ils sont immoraux, dangereux, quand on se *hâte d'ajouter* que, « dans aucune langue et par aucun poète, l'art du » récit n'a été porté à un tel degré de perfection ? » Cette restriction n'est-elle pas là comme une amorce, involontairement jetée, nous aimons à le croire, mais qui n'en est pas moins

[1] P. 178.

[1] La Fontaine

propre à séduire bien des jeunes cœurs?... Et puis, si nous applaudissons au jugement de M. Gérusez sur le *Contrat social*, sur la *Nouvelle Héloïse*, nous ne pouvons l'approuver quand il nous parle de l'*utilité* de l'*Emile:* quand il nous le représente comme un *puissant promoteur* vers le bien. Il contient quelques vérités, soit; mais ne sont-elles pas comme étouffées par les erreurs les plus pernicieuses? Et croit-on qu'elles puissent détruire l'effet de ce poison violent administré à fortes doses? Quoi qu'on dise, nous tenons pour l'arrêt du parlement, pour les anathèmes de l'autorité religieuse et pour le mandement de Christophe de Beaumont contre l'*Emile*. *L'éloquence des lettres de La Montagne*, la prétendue *bonne foi des Confessions* de J.-J. Rousseau, ne nous séduisent pas davantage. Au risque de passer pour avoir des vues trop étroites, nous repoussons ces ouvrages, car nous les croyons dangereux pour l'âge mûr comme pour la jeunesse. Et encore une fois, c'est à celle-ci que l'on destine un livre où ils se trouvent prônés.

Mais laissons-là les reproches, il nous est pénible d'avoir à en adresser à M. Gérusez que nous croyons animé de bonnes intentions. Admirons plutôt ces traits sur Fénelon, instituteur, qui nous paraissent habilement tracés; nous appelons sur eux l'attion des maîtres de l'enfance : « Le caractère de Fénelon était »merveilleusement disposé pour une tâche à laquelle toutes les »lumières de l'esprit ne suffisent pas. C'était un mélange exquis »de tendresse et de force, de complaisance et de fermeté, de pa»tience et de souplesse, où l'énergie se tempérait de grâce. Le »plus sûr moyen de maîtriser l'enfance est de l'aimer et de ne la »craindre pas, de se dévouer sans s'asservir, et cette affection »courageuse, qui prévient toute faiblesse et toute violence, est »le point d'appui et le levier de l'autorité. Les enfans ont une »stratégie pleine d'artifice que le sang-froid peut seul déjouer: »céder avec mollesse ou résister avec emportement, c'est se trahir »également à ses petits regards pénétrans et impitoyables, soit »qu'ils lassent ou qu'ils irritent, ils sentent leur avantage et ils en »profitent en tyrans consommés. Il faut avec eux du caractère et »de l'âme; de l'âme pour les attirer, du caractère pour les do»miner. Ces deux qualités, Fénelon les possédait dans un rapport »plein d'harmonie; il en usa pour prendre sur son élève l'ascen»dant nécessaire, et dès-lors il put instruire avec fruit cette jeune

» et riche intelligence, frémissante encore par intervalles, mais » domptée et disciplinable (p. 291). »

Terminons cette revue par quelques paroles que nous trouvons appliquées à M. Jaubert : « Il parle après les maîtres et il sait se » faire écouter; car lors même qu'il n'est pas nouveau par le fond, » il a, grâce au tour ingénieux et délicat de sa pensée, la nou- » veauté de la forme (p. 428). » Les *Essais d'histoire littéraire* ne permettent-ils point de porter le même jugement sur M. Gérusez.

L'ABBÉ V.-D. CAUVIGNY.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — PARIS. — *Nouvelles des missions catholiques*, extraites du n° 103 *des Annales de la propagation de la foi.*

1. *Missions de l'Amérique du nord.* Lettre du P. *Chazelle*, jésuite, datée de *Sandwich* (Haut-Canada), 17 avril 1845, dans laquelle il parle des sauvages du Haut-Canada, s'élevant à peu près à 9000; tous dans la décadence morale, et la plus complète misère. Tableau des missions fondées pour la conversion de ces malheureux, espoir du missionnaire.

2. Lettre de M. *Bolduc*, datée de *Cowlitz* (Colombie), 15 février 1844, dans laquelle il raconte le succès d'une mission faite dans la baie de *Puget* et dans l'île de *Vancouver*, pour convertir les sauvages. Il est reçu avec reconnaissance partout, les sauvages viennent l'entendre de fort loin; ils font baptiser leurs enfans; ils récitent les cantiques, mais leurs mœurs les empêchent de se convertir complétement.

3. Lettre du P. de *Smet*, jésuite, datée de *Sainte-Marie de Wallamette*, 9 octobre 1844, racontant son heureuse arrivée après 8 mois de navigation sur les côtes de l'*Oregon*, avec ses 4 confrères et 6 sœurs, parties comme eux pour la mission. Description des rives du *Colombia*; arrivée au fort *Vancouver* et à la mission de *Waltamette*; maladie du père. Il se met en route pour les *Montagnes rocheuses*. Les sœurs instruisent à Wallamette les femmes et les enfans pour la première communion, elles fondent un pensionnat. En voici le prospectus *par trimestre* : « 100 livres de farine; 25 livres de lard ou 36 de bœuf, 4 livres » de saindoux, un sac de pomme de terre, 3 galons de pois, 3 douzaines » d'œufs, un galon de sel, 3 livres de chandelles, une livre de cire, 4 li- » vres de riz. » — Besoin de nouvelles ouvrières.

4. Lettre de M. *Cretin*, missionnaire, datée du *fort Atkinson* (diocèse de Dubuque), 22 juin 1845; mission parmi les sauvages *Ouinébégo* ou *puants*. Ils demandent des prêtres catholiques au gouvernement qui leur envoie des ministres protestans qu'il leur fait payer 25,000 fr. par an. Le gouvernement leur propose d'acheter leur territoire comprenant 2,300,000 arpens, au prix de 50 c. l'arpent. Discours de l'orateur; il refuse de céder son territoire. Il reproche aux blancs de les avoir

pervertis, et de les pervertir tous les jours en venant vendre dans leurs cabanes l'*eau de feu*; il se plaint de ce qu'on les empêche d'apprendre à bien vivre, en leur refusant des prêtres catholiques. — Le messager en référera au président des États-Unis.

5. Lettre du P. *Sorin*, datée de *Notaouassibi* (diocèse de Vincennes) 22 janvier 1845. Changement total des mœurs sauvages; fondations, colléges, ouvriers, espoir de les convertir tous; les Néophytes; — ils sont devenus aussi bons Chrétiens que les meilleurs Chrétiens de l'Europe.

6. *Statistique de l'Église catholique aux États-Unis*, en 1845. — Il y a maintenant 21 diocèses; 1 vicariat apostolique; 675 églises; 592 chapelles; 572 prêtres missionnaires; 137 prêtres dans les séminaires et colléges; 22 institutions ecclésiastiques; 220 séminaristes; 28 colléges ou écoles supérieures pour les jeunes gens; 29 communautés religieuses; 94 sociétés catholiques de bienfaisance; 1,300,000 catholiques.

7. *Missions du Levant*. Lettre de Mgr *Hillereau*, datée de *Constantinople*, 4 mai 1844, dans laquelle il décrit la constitution religieuse de la Turquie et l'organisation civile qui en découle. Tous ceux qui professent la religion musulmane forment la *famille turque*; sous leur dépendance sont 7 nations : 1° Les *Francs*; 2° les *Rayas*, latins ou grecs; 3° les *Arméniens*; 4° les *Maronites*; 5° les *Syriens*; 6° les *Chaldéens*; 7° les *Juifs*; tous gouvernés pour le spirituel et le temporel par leurs patriarches ou évêques. On s'occupe du soin de former un seul corps de toutes les nations professant le catholicisme. La tolérance accordée par le gouvernement est peu de chose; pourtant le principe est posé. — Progrès dans l'éducation chrétienne, grâce aux *frères de la doctrine chrétienne* et des *sœurs de la charité*. M. *Boré*, a fondé à *Angora* (ancienne *Ancyre*) une école qui porte ses fruits. Décomposition de l'église grecque. Le Christianisme fait peu de progrès parmi les musulmans. Seulement leur fanatisme se relâche,

8. *Mission de la Cochinchine*. — Lettre de Mgr *Lefebvre*, datée du 10 décembre 1844, rendant compte de l'état de la mission et de la persécution. Un catéchiste est d'abord arrêté, puis, pour trouver l'évêque, on tourmente tout un village. L'évêque, pour faire cesser la persécution promet de se livrer; il est pris en chemin. On l'enchaîne, mais sans le frapper. Les autorités sont mêmes fâchées qu'on l'ait arrêté. — Interrogatoire; constance des Chrétiens. Il est jeté en prison. —Nous avons cité (tome XII, p. 236), la lettre du contre-amiral *Cécille*, qui le réclame, et nous devons annoncer ici qu'en effet il a été mis en liberté, et rendu à l'autorité française.

9. Lettre de Mgr *Pompallier*, datée de la *Nouvelle-Zélande*, 13 mars

1845, dans laquelle il annonce que les Naturels qui ont fait une si rude guerre aux Anglais, ont respecté tout ce qui appartenait à la mission catholique. Les chefs sont venus le trouver et lui ont dit : « Evêque, n'aie pas peur. Nous savons que tu n'es venu ici parmi nous » que pour nous faire du bien. Nous savons aussi que tu ne te mêles » pas des affaires politiques, continue d'en agir ainsi, et tu n'as rien » à craindre. »

10. Départ de missionnaires.

ASIE.

Découverte d'une grande collection de livres emportés par Tamerlan et renfermés dans le chateau de Samarcand. L'ouvrage de l'historien arménien, Elisée intitulé : *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne au 5e siècle contre la loi de Zoroastre*, vient d'être traduit en français par M. l'abbé Greg. Garabed [1]. Parmi les notes très curieuses que le traducteur a ajoutées à son œuvre, nous trouvons le récit suivant, que nous ne sommes pas en mesure de garantir, ou de nier, mais que nous donnons comme pouvant piquer la curiosité de nos lecteurs, et surtout des voyageurs futurs qui pourront en constater la vérité ou la fausseté.

« Ce penchant des Arméniens pour une vie tranquille et inoffensive fut mis à une rude épreuve lors de l'irruption l'an 1230, des bandes tartares conduites par le terrible *Gengiz-Khan*, qui avait porté la désolation dans toutes les provinces asiatiques, mais plus particulièrement dans la malheureuse Arménie. Cent cinquante ans après lui, *Tamerlan*, le fléau du genre humain, plus cruel encore, arracha tous les Araratiens à leur pays natal. Plus de 600,000 familles, sans compter celles qui parvinrent à se réfugier dans les montagnes, ou qui étaient tombées sous le sabre tartare, furent, comme un immense troupeau, chassées à coups de fouets et de lances devant les hordes sauvages, et dispersées dans le *Khorassan*, dans le pays de *Samarcand* et dans toutes les provinces de la *Perse*. Par l'ordre de Tamerlan, ses généraux dévastèrent et brûlèrent de fond en comble les villes et les villages, et coupèrent les arbres au niveau du sol ; mais il commanda de rassembler avec le plus grand soin les *livres et manuscrits des Arméniens, des Géorgiens, des Syriens et des autres peuples qu'il avait soumis, et de les réunir à Samarcand* [2], *où ils furent déposés*

[1] Vol. in 8°, au comptoir des imprimeurs-unis, quai Malaquais, n° 15; prix 7. fr.

[2] *Samarcand*, située sur le *Kouvan*, est une grande ville, autrefois florissante et capitale du vaste empire de *Tamerlan*. On sait que ce conquérant voulant la rendre la première ville du monde, y amena de toutes les contrées de l'Asie les ar-

dans un château-fort ; et défense expresse fut faite, sous les peines les plus terribles, d'en laisser jamais sortir un seul.

» Les Arméniens éclairés des académies de Venise, Vienne, Rome, Moscou, se sont, depuis un siècle adonnés avec ardeur à la culture des lettres et à l'étude de la langue *que Noé leur a léguée*. Mais c'est pour eux une pensée désespérante de songer que les trésors de l'antique littérature de leur pays gisent inutiles à tous, dans le *château de Samarcand*. Et à ce sujet, je donnerai ici des renseignemens tout nouveaux et fort importans pour les amis des lettres.

» M. *Khatcadour* Hovanisien, Arménien, natif d'Ispahan, connaissant à fond non-seulement son idiome national, mais encore ceux des Arabes, des Perses, des Syriens, des Afghans, s'était, dans de fréquens voyages parmi ces peuples, si bien familiarisé avec leurs mœurs, leur littérature, leurs usages, si bien identifié avec leurs gestes, leur démarche, leur manière de porter la tête, de saluer, le mouvement de leurs mains, de leurs yeux, de leur bouche, que jamais ces peuples fanatiques ne purent deviner en lui un chrétien. M. Khatcadour vint il y a huit ans, à Calcutta, et entra au service de la compagnie des Indes. Plus tard, il entreprit un voyage à travers l'Afghanistan et parvint jusqu'au pays de Samarcand. Il ne nous dit par le but de ce voyage périlleux. Il était sans doute chargé par la Compagnie d'explorer en détail ces contrées inhospitalières où les étrangers ne peuvent pénétrer.

» M. Khatcadour revêtit un costume blanc comme en portent les Cheiks. Il suspendit à son cou des amulettes au nombre de 99, à trois et six angles ; à sa poitrine, des pierres précieuses magiques ; et il chargea ses doigts de bagues couvertes de caractères cabalistiques. Il se mit ensuite en campagne, traversant les villes et les hameaux d'un pas lent et grave, n'oubliant pas les stations pieuses devant les tombeaux des personnages célèbres par leur piété, invoquant Mahmed et Imam-Ali, et récitant des passages du Coran. Il remplissait ainsi merveilleusement sa mission secrète. Au bout d'un an, M. Khatcadour arrivait à Samarcand. Là, comme tous les Cheiks s'étaient empressés de lui donner les recommandations les plus honorables, il fut reçu favorablement par les savans et les ministres.

» Mais il avait à remplir une mission que lui-même s'était donnée : il voulait voir ce dépôt immense de *livres* et de *manuscrits que Tamerlan avait rassemblés de toutes parts*. Il apprit qu'ils étaient entassés dans un château gardé avec la plus grande vigilance ; que personne ne pouvait les visiter sans une permission des ministres, et qu'il était fort difficile

tisans les plus habiles avec les objets les plus précieux. Elle fait partie maintenant du khanat de *Boukhara* dans le *Turkestan* (Balbi.)

de l'obtenir ; ceux mêmes, disait-on, qui sont entrés dans ce château, ou sont morts, ou sont devenus fous. Sans s'inquiéter de toutes ces sottises, M. Khatcadour fit des démarches auprès des ministres, qui essayèrent de le faire renoncer à son dessein. On entend, disaient-ils, dans ce lieu mystérieux, des bruits étranges, des luttes violentes entre les anges et les démons : les premiers gardent les livres saints, les seconds ceux des infidèles. Ces derniers sont nombreux, ils vous étrangleront indubitablement. M. Khatcadour leur répondit qu'avec les merveilleusses amulettes qu'il avait rapportées de la Mekke, il bravait toute la puissance des démons.

» Enfin il obtint cette permission tant désirée. Accompagné de quelques serviteurs des ministres, porteurs d'un ordre adressé aux gardiens du château, M. Khatcadonr se dirigea vers cet endroit redouté. Après avoir monté et descendu des sentiers raboteux et encombrés, après mille détours, après avoir traversé des salles immenses peuplées de chauves-souris énormes, dont les cris aigus étaient, pour les gens fanatiques qui accompagnaient notre aventureux voyageur, « le cri des démons », ils arrivèrent au caveau où sont déposés les livres, et dont la porte était défendue par des serrures et des cadenas énormes. Là, M. Khatcadonr se prosterna et récita le *namaz*. Les gardiens lui présentèrent les clefs en disant : « Si Dieu est avec vous, vous pourrez ouvrir »et entrer ; nous nous retirons, et dans une heure nous viendrons vous » chercher mort ou vivant. »

» Grâce à son adresse, M. Khatcadour parvint a sortir d'embarras sans perdre beaucoup de temps, et ouvrit la porte, qui était faite d'énormes barres de chêne massives. Avec beaucoup de difficulté il parvint à la maintenir entre-bâillée, de façon à pouvoir se glisser dans l'intérieur. Il entre : quel spectacle ! Des milliers de livres de diverse grandeur, entassés pêle-mêle les uns sur les autres, où gisant çà et là dans la poussière ; un sombre caveau éclairé seulement par un double soupirail. Pour examiner ces trésors, il faut des années, et il n'a qu'une heure ! Cependant il s'approche d'un *gros livre ayant plus d'un pied d'épaisseur, long de six, et large de quatre* : il veut l'ouvrir, la couverture, qui n'est autre chose qu'une planche pourrie, se brise entre ses doigts. Débarrassé enfin de son enveloppe, ce livre est formé de feuilles épaisses en parchemin ; les caractères sont grecs ; il porte pour titre écrit en dialecte arménien : *Histoire des anciens héros de toutes les nations, par les pontifes du temple de Diane et de Mars.* M. Khatcadour tourna plusieurs feuillets et vit partout les mêmes caractères ; il voulut alors examiner les livres qui se trouvaient sous celui qu'il avait ouvert le premier, mais il était si lourd qu'il fut obligé d'y renoncer. Il se dirige alors d'un autre côté ; il examine le premier ouvrage qui lui tombe sous

la main : c'est un *livre syriaque*, en dialecte arménien, sans titre, mais c'est un *livre d'histoire*. Il court à un autre : c'est un *manuscrit géorgien*. Près de celui-ci, il trouve en gros caractères arméniens, *Elisée*, l'auteur de l'histoire, dont nous offrons la traduction au public. Il met la main sur un autre grand volume : c'est la *Bible en arménien*; cet autre, c'est une *poésie en vers arabes*. Il ouvre ensuite deux ou trois *livres grecs* dont les auteurs lui sont inconnus ; un autre enfin, ce sont les *Œuvres d'Origène*, Mais à peine a-t-il examiné ces 20 ou 22 volumes ; parcelle imperceptible d'un si grand trésor, qu'il entend retentir en dehors les cris de ceux qui l'appellent. A son grand regret il ferme le livre qu'il vient d'ouvrir et se précipite hors du caveau, en criant : De l'eau ! « Apportez-moi vite de l'eau pour me laver, car j'ai touché les livres des » infidèles? Ne craignez pas d'approcher, dit-il ensuite aux gardiens, et » de fermer la porte, car j'ai fait fuir tous les démons dans le désert, au- » delà de Gog et Magog. »

« M. Khatcadour revint ensuite chez ses amis, et feignit de se repentir de son entreprise : il se disait tout souillé par le contact des livres impurs, et cela sans dédommagement, puisqu'il n'avait pu trouver le manuscrit de Mahmed, l'unique but de ses recherches. « Les anges l'auront indubitablement transporté dans le paradis », disait-il à ses auditeurs fanatiques, qui se gardaient bien d'en douter.

» Ensuite M. Khatcadour quitta Samarcand et gagna Alexandrie en traversant la Perse et la Palestine. De là il partit pour Constantinople où il visita le directeur de la poudrière royale, M. Hohannès Dadian, dont les rares vertus patriotiques et les éminens services rendus par son génie pour les arts mécaniques, sont aussi connus dans tout l'empire ottoman qu'appréciés par les Anglais et les Français. Il invita M. Khatcadour à venir passer quelques jours à sa maison de campagne afin de pouvoir à loisir jouir de la conversation d'un voyageur aussi expérimenté. M. Khatcadour, parmi d'autres aventures curieuses fournies par ses fréquentes et lointaines pérégrinations, raconta devant une brillante et nombreuse assemblée le stratagème auquel il avait eu recours à Samarcand, et dont nous venons de parler.

« M. Hohannès Dadian, qui, parmi les heureuses dispositions dont il est doué, compte une excellente mémoire et un désir incessant d'augmenter la somme de ses connaissances, dans le voyage qu'il a fait en France cette année (1845), nous a raconté fidèlement les détails que l'on a lus plus haut, et dont nous pouvons, en toute sûreté de conscience, certifier l'exactitude et l'authenticité. »

Bibliographie.

L'ANNÉE LITURGIQUE. *Deuxième section.* —LE TEMPS DE NOEL, *première partie,* par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes [1].

Le révérend abbé de Solesmes vient de faire paraître le second volume de son *Année liturgique.* Les lecteurs des *Annales* apprendront avec intérêt la continuation de ce pieux et savant ouvrage. Le premier volume, dont nous avons rendu compte à l'époque de sa publication, renfermait le *Tems de l'Avant* et s'arrêtait à la Vigile de Noël. Le *Tems de Noël* commence à cette solennité et s'étend jusqu'au 2 février, fête de la *Purification de la sainte Vierge.* Mais cette période de l'année ecclésiastique est trop riche en sacrés souvenirs pour être contenue dans un seul livre de dimension portative. Dom Guéranger s'est donc vu contraint, par l'abondance des matières, à partager en deux volumes cette seconde section de l'année liturgique. Le premier tome, le seul qui ait encore paru, comprend les fêtes et dimanches de Noël à l'Epiphanie. Ce court espace de tems a suffi pour remplir un volume de même format et dimension que l'*Avent liturgique.* Le seul office de Noël, accompagné d'une traduction nouvelle, de savans commentaires, de réflexions propres à nourrir et à élever la piété, occupe cent trente pages. L'auteur à suivi, du reste, la méthode tracée dans son *Avent.* Les trésors de la liturgie romaine et des autres anciennes liturgies d'Orient et d'Occident, lui ont fourni des morceaux extrêmement remarquables sous le rapport de l'onction et du style. On n'a pas oublié que l'*année liturgique* doit former un ouvrage étendu qui renfermera tout le calendrier ecclésiastique, et qui est destiné à servir de manuel et de livre d'Eglise aux fidèles. Calqué en quelque sorte sur le Bréviaire romain qui en est comme la moëlle et la substance, ce recueil contient en outre une multitude d'hymnes, proses, traits et autres compositions sacrées empruntées aux divers livres d'office approuvés par l'Eglise, et se recommande à cet égard d'une manière toute particulière aux nombreux amateurs de la littérature chrétienne. Il serait à désirer que l'ouvrage de D. Guérenger se répandît parmi les catholiques lettrés; parmi ceux-là surtout qui, fatigués et sentant tout le vide de la poésie profane, ne connaissent pas encore, n'ont jamais pu connaître, faute de recueils spéciaux, toute la richesse de la poésie catholique.

Notre intention n'est pas, du reste, de nous étendre en ce moment sur le mérite de cette publication, nous réservant d'y revenir et d'en parler plus au long dès que la deuxième partie du *Tems de Noël* aura paru.

[1] Chez Sagnier et Bray, libraires, rue des Saints-Pères, 64, à Paris. Et chez Fleuriot, éditeur-libraire, au Mans. Prix : 3 f. 75 c.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 74. — Février 1846.

Polémique Philosophique.

EXAMEN CRITIQUE

DE L'HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

PAR M. JULES SIMON, PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, MAITRE DES CONFÉRENCES DE PHILOSOPHIE A L'ÉCOLE NORMALE, ETC.

Troisième Article [1].

THÉODICÉE DE PLOTIN.

Comment Plotin s'élève jusqu'à l'Un. — Son Dieu est ineffable. — Il lui refuse l'existence, — la raison, — la pensée de lui-même et des choses, — la liberté. — Il n'est pas une Providence. — Il ne peut être vertueux. — Critique de ce système. — Il est plein de contradictions. — Il conduit à nier Dieu d'une façon absolue. — Quelques remarques.

> Cette Théodicée étrange, pleine de contradictions, est encore la *meilleure école où l'on puisse apprendre à connaître Dieu*...
> M. J. Simon, t. I., p. 292.

La *Dialectique* est donc la méthode de Plotin. Il l'a poussée à l'excès et elle le conduit au Mysticisme et à l'Extase. Nous avons jugé la théorie en elle-même; examinons maintenant les résultats.

La théologie surtout a préoccupé Plotin et les Alexandrins. Les expressions pompeuses se pressent sous la plume de M. B. Saint-Hilaire, lorsqu'il veut nous donner une idée de son système. « On »a pu, nous dit-il, parler de Dieu avec plus de vérité, plus de »justesse: personne n'en a parlé avec une vénération plus pro-

[1] Voir le 2e art. n° précédent, ci-dessus, p. 54.

»fonde, avec une conviction plus ardente, avec un sentiment »plus sincère et plus réfléchi [1]. »

On nous permettra d'opposer à ce jugement le vrai système de Plotin. Le voici :

Il veut pour son Dieu une perfection absolue et sans limites. Mais remarquons la méprise un peu grossière dans laquelle il tombe à son point de départ : il semble ne pas comprendre que la possession d'attributs divers ne détruit pas la simplicité de la substance divine. Et veut-on savoir où le conduit cette erreur ? à sacrifier successivement tous ces attributs. Ainsi, d'éliminations en éliminations, il arrive à placer au sommet de la dialectique un Dieu qui est au-dessus de l'être et de l'existence, un *Dieu-néant*. Essayons de le suivre dans sa marche.

Au point le plus élevé de la théorie des idées, il trouve le δημιουργὸς (artisan du monde) de Platon. Mais ce Dieu, qui produit le monde et le gouverne par sa providence, agit, il est mobile, intelligent [2]. Or, cet être mobile, intelligent, ce n'est pas l'être simple, l'unité absolue que cherche Plotin. Il laisse donc de côté le δημιουργὸς de Platon; ou plutôt, tandis qu'Aristote rejette la mobilité comme un dogme insoutenable, il prend, lui, cet attribut, le donne avec une intelligence altérée, dégradée, à la *troisième hypostase de sa Trinité*, il en fait l'âme du monde, la cause du mouvement. Voilà le contingent que Platon apporte au système de Plotin. Il faut bien aussi qu'Aristote contribue pour sa part.

On connaît le Dieu du philosophe de Stagyre, ce n'est plus le δημιουργὸς de Platon, à la fois actif et intelligent. Il a subi une transformation; il est resté un être immobile, mais possédant encore l'intelligence dans toute sa plénitude. Toutefois, il ne connaît pas les choses contingentes : cette connaissance le dégraderait, de là la négation de la Providence. Quel est donc l'objet de la pensée du νοῦς (de l'Esprit) ? l'objet pensable par excellence, lui-même et seulement lui-même. Par cette théorie de l'identité du sujet et de l'objet dans l'absolu de la pensée, Aristote se flattait d'exclure du principe intelligent la dualité ; il croyait arriver à un être entièrement *un*. Erreur ! dit Plotin. Ce n'est là *qu'un Dieu mul-*

[1] *De l'Ecole d'Alexandrie*, p. 8.

[2] Voir dans les Annales, 3e série, t. x, p. 212, un art. *sur la théodicée de Platon et sur celle d'Aristote.*

tiple. πολὺς οὕτως ὁ θεός [1]; il y a encore dualité dans ce νοῦς : l'esprit *qui pense* et l'être *pensé*, ou l'intelligence en tant qu'elle conçoit, et cette même intelligence en tant qu'elle est conçue.—D'ailleurs quand le νοῦς pense à lui, il ne conçoit pas un terme simple, puisqu'il voit en lui-même l'αὐτοζῶον, c'est-à-dire, l'*ensemble de toutes les idées* formant le monde intelligible. Il n'est donc pas l'unité absolue, l'immobilité absolue [2]. Plotin ne peut donc pas encore le prendre pour son Dieu, il lui faut chercher au-delà le τὸ ἓν ἁπλοῦν. Il trouvera cependant dans son système une place pour le νοῦς d'Aristote; il le mettra au-dessus de l'Ame divine; ce sera la *seconde hypostase de sa fameuse Trinité*. Mais n'anticipons pas, contentons-nous, pour le moment, de suivre, autant que nous le pourrons, Plotin dans son ascension dialectique.

Que placer donc au-dessus du νοῦς ? l'*Unité absolue* [3]. Voici comment il y arrive. Il prend l'Esprit, le νοῦς, il lui enlève l'intelligence et l'être, il en fait abstraction. Que reste-t-il alors ? l'unité, l'éternelle et immobile Unité des Eléates. Nous touchons au terme suprême de la Dialectique. Tous les intermédiaires ont été franchis, tout accident, tout mouvement, tout non-être a été éliminé; plus de simplification possible, l'abstraction est devenue impuissante. Plotin poursuivait l'*Unité absolue*, il l'a saisie; il n'y a plus rien au-delà, il s'arrête donc, il s'applaudit, il triomphe de sa conquête. Elle deviendra la *première hypostase de sa Trinité*.

Mais qu'est-ce que l'*Un*? Est-il possible de s'en faire quelque idée? Non, répond Plotin; il est absolument ineffable. [4];—ce que

[1] *Enn.* 5, l. 1, c. 5.

[2] M. J. Simon, *Hist. de l'école d'Alexandrie*, t. 1, p. 279-82.

[3] Ὅτι μὲν οὖν ἔξεστι τὴν ἀγαγωγὴν ποιήσασθαι εἰς ἕν, καὶ ἀληθῶς ἕν, ἀλλὰ μὴ ὥσπερ τὰ ἄλλα ἕν, ἃ πολλὰ ὄντα μετοχῇ ἑνὸς ἕν. *Enn.* v, l. 5, c. 4.

[4] « On ne peut pas même dire son nom (le nom de Dieu), on ne peut rien dire de lui, si ce n'est : il n'est pas cela. En essayant de le nommer, on ne l'embrasse pas; car il serait ridicule de prétendre embrasser cette nature infinie. Prétendre le faire, c'est s'en éloigner soi-même; c'est ne pas même conserver la trace la plus légère qui puisse y mener. C'est comme lorsqu'on veut voir la nature intelligible; il faut repousser toute idée du sensible pour contempler ce qui est au-dessus du sensible : de même celui qui veut contempler ce qui est supérieur à l'intelligible, doit laisser de côté tout intelligible. Alors, il le contemplera, sachant seulement qu'il est, mais ne cherchant point à savoir ce qu'il est. Ce qu'il est

l'esprit en connaît, si tant est qu'il en connaisse ou qu'il en soupçonne quelque chose, ne peut être exprimé par le langage. Le voilà donc déclaré inaccessible à la raison! Mais qui mettra l'esprit humain en rapport avec lui? *l'Extase*. Nous savons à quelles conditions cette communication s'établit; nous avons aussi apprécié cette théorie [1].

Mais si Plotin ne peut pas nous dire ce *que son Dieu est*, s'il ne veut pas lui accorder un attribut quel qu'il soit, afin de ne point altérer son unité, il nous apprend fort au long *ce qu'il n'est pas*. Le Un, nous l'avons vu, a pour premier caractère d'être au-dessus de l'être, ἐπέκεινα τοῦ ὄντος. Il est impossible d'élever le plus léger doute sur ce point: les paroles de Plotin sont expresses. « Rien, nous dit-il, de ce qui appartient aux autres »ne lui peut appartenir, et par exemple, l'*existence*[2]. » — « Que »Plotin, remarque M. J. Simon, en dépassant la dernière limite »de l'être, ait entrevu que le τὸ πρῶτον ne devait pas subir les »conditions de ce qui est après lui, et qu'il ait voulu l'affranchir des lois que notre raison impose à tout le reste, c'est ce »qui ressort évidemment du caractère de sa doctrine; mais au-

manifesterait ce qu'il n'est pas; car l'Un ne peut pas être telle chose, puisqu'il n'est pas *même quelque chose*. Mais nous autres hommes, dans nos doutes pareils aux douleurs de l'enfantement, nous ne savons comment l'appeler: nous voulons nommer ce qui est ineffable, et nous lui donnons une appellation, prétendant nous l'expliquer, autant du moins que nous pouvons le faire. Le *nom* même de *Un* ne vaut que par son opposition à la pluralité; et c'est là ce qui fait que les Pythagoriciens s'expliquaient symboliquement entre eux *Apollon*, par la *négation* même *de la pluralité* (ἀ-πολλῶν). Mais si le *Un* a une signification, le *nom* et l'explication deviennent alors plus obscurs que si l'on s'abstenait de donner un nom quelconque. Car ce nom même a été dit uniquement pour que celui qui cherche commence par ce qui, de toutes choses, exprime le mieux la parfaite simplicité, et arrive enfin à nier ce nom même qui n'a été admis que comme le meilleur possible par celui qui l'a donné. Mais ce *nom* ne suffit pas du tout pour expliquer cette nature, parce qu'on ne peut même l'entendre, parce qu'il ne peut être compris de celui qui l'entend. »(Plotin, v^e *Enn.*, l, v, c. 3, trad. de M. B. Saint-Hilaire, *rapport*, etc., p. 273).—Voir en outre la traduction d'un *fragment* inédit d'un alexandrin, Hérennius, sur cette même question; elle est due à M. Seguier de Saint-Brisson. *Annales*, tom. v, p. 439 (3e série).

[1] Voir le 2e article, dans le n^o précédent, ci-dessus, p. 66.

[2] *Enn.* 5e, l. vii, c. 41. Trad. de M. B. Saint-Hilaire, p. 287. — « Qu'est-ce »donc, dit-il ailleurs? Le Premier ne vit donc pas? On ne peut pas dire qu'il »vive, puisque c'est lui qui donne la vie. *Enn.* 3e, l. ix, c. 3. *Ibid.* p. 231.

» tre chose est de déclarer que l'être n'est pas univoque en Dieu » et dans la créature, autre chose d'établir au sommet de la dia- » lectique, une sorte de *Dieu-néant ;* et c'est ce *Dieu-néant que » Plotin admet* [1]. »

S'il ne possède pas l'existence, on conçoit qu'on ne peut pas lui accorder l'intelligence, l'activité, la liberté, etc. Plotin lui refuse, en effet, ces attributs; il les lui rend, il est vrai, plus tard; mais que voulez-vous? c'est là une des mille contradictions qui fourmillent dans son système. — Arrêtons-nous donc à considérer ce Dieu sans intelligence, sans activité, sans liberté. Voilà, il faut en convenir, une conception hardie!

« S'il y a quelque chose en Dieu, dit Plotin, il est beaucoup » trop grand pour se connaître, se penser, se sentir lui-même; » car il n'y a rien en lui. Il ne rapporte rien à lui : car lui seul » suffit. Le *bien* n'est pas même en lui : il est dans les autres. Les » autres choses, en effet, ont besoin de lui : mais lui ne peut pas » avoir besoin de lui-même. Ce serait chose ridicule qu'il eût besoin » de lui-même. Il ne se voit même point; car de ce regard même » porté sur lui, il y aurait, il naîtrait quelque chose pour lui. » Toutes ces choses, il les a abandonnées à ce qui vient après lui : » mais rien de ce qui appartient aux autres ne lui peut apparte- » nir, et par exemple, l'*existence*. Ainsi donc *penser même* ne lui » convient pas, puisque là se retrouve l'existence, et que la pen- » sée première, la pensée proprement dite, est tout à la fois être » aussi. Ainsi donc, la *raison* ne lui convient pas davantage, non » plus que la sensation, ni la science, parce que, de fait, on ne » peut pas concevoir en lui, la présence d'aucun attribut [2]. » — Et ailleurs : « Il faut donc *ôter l'intelligence* au Premier principe : » car toute addition produit nécessairement défaut et lacune [3]. » Tous ces points sont donc bien établis : le *Un* de Plotin ne possède ni l'existence, ni la raison, ni l'intelligence, ni la pensée de lui-même.

Aura-t-il la pensée des choses du monde? non, à plus forte raison [4]. Et voilà le dogme de la Providence qui disparaît, car, qu'est-ce que la Providence? — « C'est, dit M. J. Simon,

[1] *Hist. de l'École d'Alexandrie*, t. I, p. 328.

[2] *Enn.* 6e, l. VII, c. 41. Dans B. St-Hil., p. 287.

[3] *Enn.* 3e, l. IX, c. 3. *Ibid.* p. 232.

[4] « Ceux qui ont accordé au Premier principe la pensée (de lui-même), ne

»un Dieu, qui non-seulement a fait le monde, mais qui l'a »fait volontairement et librement; c'est un Dieu qui le con»naît et qui l'aime, un Dieu qui le conserve, un Dieu qui le gou»verne...; qui, loin de nous par sa grandeur, en est tout près par »sa bonté, qui veille à nos besoins, connaît nos fautes et connaît »*surtout* [1] nos vertus; qui nous relève quand nous succombons »à la fatigue, nous punit quand nous avons failli, et nous garde »pour récompense, si nous vivons selon sa loi, de le connaî»tre et de l'aimer un jour sans partage. La Providence, enfin, »c'est le Dieu que les Chrétiens désignent d'un seul mot, quand »ils l'appellent *notre Père* [2]. »

M. J. Simon montre que le Dieu de Plotin ne réunit aucune de ces conditions. Et d'abord comment en faire la cause intelligente, libre et bienveillante du monde? Il ne possède ni la force nécessaire à la cause, ni l'être, ni l'intelligence. A ne considérer que sa nature, il paraît donc incapable de remplir ce rôle. Mais Plotin n'est pas homme à reculer devant une contradiction : son Dieu sera donc cause, non point libre, il est vrai. Il produira *nécessairement* le monde; et s'il y a des degrés dans la nécessité, celle qui pèse sur lui est la plus absolue qui se puisse imaginer; elle frappe jusqu'au mode de sa production. Aussi est-il impossible de supposer qu'il aurait pu ne pas faire ce qu'il a fait, ou le faire autrement, ou ne pas le faire de toute éternité. Nous trouvons là l'antécédent des doctrines de Spinoza [3].

Ce monde qu'il fait, parce qu'il est dans sa nature de le faire,

»lui ont pas donné du moins la pensée des choses qui sont moindres que lui et »qui viennent de lui.» Plotin, *Enn.* 6e, l. VII, c. 37, *ibid.* p. 283. Là encore Plotin disserte très-longuement pour montrer que Dieu n'a pas la pensée de lui-même.

[1] Prenons garde de sacrifier à la bonté de Dieu sa justice et sa sainteté.

[2] *Hist. de l'Ecole d'Alexandrie*, t. I, p. 457.

[3] Voir Spinosa. *Ethique*, 1re partie, prop. 33. « Les choses qui ont été produites par Dieu n'ont pu l'être d'une autre façon, ni dans un autre ordre. *Démonst.* La nature de Dieu étant donnée, toutes choses en découlent nécessairement (en vertu de la proposition 16), et c'est par la nécessité de cette même nature qu'elles sont déterminées à exister et à agir de telle ou telle façon (par la prop. 29). Si donc les choses pouvaient être autres qu'elles ne sont ou être déterminées à agir d'une autre façon, de telle sorte que l'ordre de la nature fût différent, il faudrait aussi que la nature de Dieu pût être autre qu'elle n'est. » *Trad. de M. E. Saisset.*

le connaît-il? Qu'on se rappelle l'argumentation de Plotin : ne s'efforce-t-il pas de montrer que son Dieu n'a pas de connaissance; — que s'il connaît, il ne connaît que lui-même; — qu'enfin, s'il conçoit quelque objet distinct de lui-même, ce ne peut être que le monde intelligible dans son unité. La réponse à la question que nous avons posée est là ; pour la saisir, il n'est pas nécessaire de presser ses paroles, elle se présente naturellement. « Et pourquoi, dirons-nous avec M. J. Simon, connaîtrait-il le » monde? Ce serait, au point de vue de Plotin, penser le néant; » la conception du moindre être est une dégradation de la pen- » sée. Pourquoi surtout Dieu voudrait-il ce monde? En a-t-il be- » soin? Peut-il l'aimer? Peut-il le désirer? On n'ose pas affirmer » de Dieu qu'il ait besoin de lui-même, qu'il s'aime, qu'il se con- » naisse; comment soutenir qu'il aime le monde et qu'il le fait volon- » tairement? Dieu est nécessaire; son action est nécessaire; son » produit est nécessaire. Le monde est éternel, il ne pouvait ne » pas être; il devait être tel qu'il est; il est déterminé dans son » tout, dans ses parties, dans son mouvement. Il n'en a pas moins » besoin de Dieu : Dieu est la cause nécessaire, le monde est l'effet » nécessaire. On ne peut donner place à la liberté, sans introduire » du même coup le hasard, et sans séparer le monde de Dieu [1]. »

Ainsi le monde est nécessaire, et Dieu ne le connaît pas. Lui supposer une bienveillance réelle pour le produit de ses mains, c'est une dégradation de la grandeur divine que Plotin repousse. « Indifférent à son œuvre, renfermé en soi, le *Un* laisse la fatigue » et le souci aux artisans vulgaires [2]; rien ne lui arrive du dehors, » ni peine, ni plaisir; rien ne le trouble, rien ne le modifie [3]; » inaccessible à tout, content de lui-même, immuable, néces- » saire, il ne demande rien à l'homme et n'en peut rien accepter. » Où s'adressent nos respects? Où montent nos prières? Le Dieu » de Plotin n'est ni consolateur, ni vengeur; et s'il lui reste quel- » que rapport avec le monde, c'est une relation toute métaphy- » sique, où la morale n'a rien à voir [4] ».

[1] *Hist.* etc., tom. I, p. 461.

[2] *Enn.* 3e, lib. II, c. 2.

[3] Οὐδὲν γὰρ ἔξωθεν μήτε προσιὸν ἡδὺ, οὗ καὶ ἐπιθυμία ἂν γένοιτο, μὴ παρόντος, ἵν' ἔχῃ, ἢ ἕλῃ. *Enn.* 1, l. II, c. I.

[4] *Hist.* etc., t. I, p. 462.

Et comment punirait-il le crime, commanderait-il aux hommes la vertu, lui qui, d'après Plotin, ne peut être ni vertueux ni bon [1]. Oui, notre philosophe disserte longuement afin de prouver ces deux points. C'est une argumentation assez singulière dont les subtilités font tous les frais.

« Reste la liberté, seconde condition de la Providence. Dieu »est-il libre? Comment le serait-il, s'il ne peut créer et diriger »convenablement le monde qu'à condition d'agir sur lui fatale»ment? Cependant, sans liberté, point de bonté, point d'amour, »point de Providence; et d'ailleurs, si la liberté est une perfection »dans la créature, ne faut-il pas qu'elle se retrouve, ou formel»lement en Dieu, ou éminemment [2]? Plotin déclare donc que »Dieu est *libre;* mais pour concilier cette opinion avec le reste »de sa doctrine, il transforme tellement la liberté, que d'après »la définition qu'il en donne, l'essence même de la liberté con»siste à ne *pouvoir point choisir* [3]. »

Résumons ces observations. Plotin veut donc avoir un système théologique qui lui soit propre, qu'il puisse présenter comme sa création. Jusqu'à quel point a-t-il réalisé cette prétention? Pour le bâtir, nous l'avons vu, il prend dans Platon, il prend dans Aristote, il prend chez les Eléates; puis il jette le tout comme dans un creuset. Il s'agit alors de faire disparaître l'alliage que renferment ces matières réunies : l'expérience commence, et quand elle est terminée, que reste-t-il? Le Dieu à perfection absolue qu'il rêvait.

Mais quel Dieu! qu'on nous permette de rappeler les paroles de M. B. Saint-Hilaire : « On a pu parler de Dieu avec plus de »justesse et de vérité... » Voilà un aveu, voilà un blâme; mais l'éloge qui l'adoucit ne se fait pas attendre... « Personne n'en a »parlé avec une vénération plus profonde, avec une conviction »plus ardente, avec un sentiment plus sincère et plus réfléchi ». Mais que faut-il, après tout, penser de cette *vénération profonde,* de cette *conviction ardente*, de ce *sentiment sincère et réfléchi?...* Nous avons interrogé Plotin dans l'ouvrage de M. B. Saint-Hilaire

[1] *Enn.* 3e, lib. II, c. 1. — *Enn.* 5e, lib. V, c. 13.

[2] *Enn.* 6e, lib. VIII, c. 8.

[3] M. J. Simon, *ibid.*, tom. I, p. 467.

lui-même, nous connaissons ses réponses. Les voici en quelques mots : Dieu est-il bon? On ne peut pas le dire. — Est-ce une Providence? Non [1]. — Est-il libre, intelligent? A-t-il la pensée des choses et de lui-même? Non encore. — Et la raison? Elle ne lui convient pas. — Au moins possède-t-il l'existence, l'être? Pas davantage. — Qu'est-ce donc que cet *Un*? Il est ineffable ; on ne peut s'en faire une idée.

Telles sont les réponses de Plotin. Voici d'abord pour les contradictions que présente sa conception : « Cette dernière hypos-» tase (l'Un) doit, dit M. J. Simon, posséder l'intelligibilité et par » conséquent l'intelligence, plus parfaitement encore que le νοῦς » si les attributs essentiels des idées croissent avec le degré de » leur perfection comme l'exige la dialectique ; mais ne devrait-» elle pas aussi être l'être par excellence, puisqu'elle est l'unique » principe d'où l'être découle? Comment l'Un peut-il être le pre-» mier et n'être pas une intelligence? Comment est-il principe » unique, lorsque l'être et la cause ne commençent qu'après lui? » Quand Plotin parle de sa nature, il ne fait que nier ; quand il » traite de sa fonction, comme source éternelle de l'être, il affirme, » et ses affirmations et ses négations se contredisent. Il a relégué » l'âme au troisième rang, parce qu'elle est une force ; et la né-» cessité le contraint à dire qu'il y a une force au-dessus de » l'âme et même au-dessus de l'esprit, puisque l'âme et l'esprit » sont engendrés. Ainsi l'Unité qui n'est pas une force, ni une in-» telligence, ni un être, redevient une force, et par conséquent » un être, et une intelligence, ἢ καὶ ἐνταῦθα ἓν μὲν, ἀλλὰ τὸ ἓν δύναμις » πάντων [2].... Il est tout et il n'est rien, τὸ ἓν πάντα καὶ οὐδὲ ἕν [3]. Il est » celui dont Proclus dira [4] : Il est non-être, quoiqu'il ne soit pas » le néant [5]. »

[1] On pourra peut-être nous opposer quelques passages dans lesquels Plotin admet le dogme de la Providence ; mais à quoi ces citations aboutiront-elles? A nous donner des preuves nouvelles de ses contradictions. Pour nous, nous croyons, avec M. J. Simon, que « malgré ses efforts pour l'introduire dans son système, » tout son système le repousse. » Tom I, p. 463.

[2] *Enn.* 5e, lib. I, c. 7.

[3] *Enn.* 5e, lib. II, c. 1.

[4] Proclus, *Comm. Parm.* tom. VI, p. 54.

[5] *Hist.*, tom. I, p. 291-92.

Et veut-on savoir, en dernière analyse, où aboutit ce système? Laissons parler encore M. J. Simon : « Si l'on ne peut affirmer de » Dieu qu'il est une pensée, une volonté, un être, n'est-ce pas à » force de le grandir, arriver à *le nier d'une façon absolue?* Et cet » échafaudage d'une philosophie qui repose toute sur la nature » de Dieu, et qui ne peut émettre aucune affirmation sur Dieu, » n'est-il pas un cercle vicieux, bon tout au plus à prouver l'im- » puissance de la philosophie [1]. » — Il faut en convenir, c'est donner une singulière preuve de *vénération* pour Dieu, que de construire un système qui conduit à *le nier d'une façon absolue.* Qu'en pense M. B. Saint-Hilaire?

Quant à M. J. Simon, tout en portant sur la Théodicée de Plotin le jugement qu'on vient de lire, il ne nous en dit pas moins que « c'est la meilleure école où l'on puisse apprendre à con- » naître Dieu [2]. » A l'entendre, jamais, avant ce grand représentant de l'éclectisme alexandrin, on n'avait déterminé, avec autant de précision, la nature de l'*Infini*; jamais on n'avait fait ressortir son immutabilité d'une manière aussi frappante, etc. etc. On pourrait le nier ; mais passons. Cependant, voici un doute qui se présente à notre esprit et que nous soumettons à M. J. Simon. Dans Alexandrie, à côté de l'école de Plotin, s'élevait le *Didascalée* des Chrétiens. Là se réunissaient des enfans ; et des hommes, dont on affecte de laisser le nom dans l'oubli, leur parlaient de Dieu. Eh bien! les notions qu'ils s'efforçaient d'imprimer dans leur jeune intelligence, ne contenaient-elles point plus de vérité que toute la Théodicée tant prônée de Plotin? Ne pouvaient-ils point mieux la connaître que s'ils avaient fréquenté l'école de ce philosophe? Ne pouvaient-ils pas puiser dans cette connaissance des règles de conduite plus sûres, des motifs plus efficaces pour les porter au bien [3]? Car, après tout, où conduit un

[1] *Ibid.*, tom. I, p. 73.

[2] *Id.*, tom. I, p. 292.

[3] Nous trouvons cette remarque dans M. J. Simon lui-même : « L'Église avait » fondé, dès les premiers siècles, dans Alexandrie même, à la porte du Musée, une » école chrétienne, le *Didascalée*. C'était une école de petits enfans ; car, comme » le dit Tertullien, tandis que, selon Platon, il est difficile de trouver l'auteur et » le père du monde, et, quand on l'a trouvé, plus difficile encore de le faire con-

système qui finit par nier Dieu d'*une façon absolue*? A l'aimer? A le servir? « Mais, dit lui-même M. J. Simon, pour n'être pas »tenté de bénir la Providence, il faut se souvenir que, d'après »Plotin, elle ne connaît le monde que dans sa cause et en vertu »du déterminisme universel, et que tout ce qu'elle lui donne »elle le donne sans amour, sans liberté véritable [1]. » — Et cependant connaître Dieu, l'aimer et le servir, telle est la fin de l'homme sur la terre: le catéchisme de nos enfans nous l'apprend. La Théodicée de Plotin est impuissante à l'y conduire; la voilà donc encore jugée.

Et qu'on ne nous parle pas de sa morale. Il ne suffit pas d'en tracer des règles; il faut aussi montrer le Dieu qui punit le vice et récompense la vertu. Vous ne le trouvez pas dans le philosophe d'Alexandrie, puisque son système aboutit à l'athéisme. Et cependant on l'admire, on l'exalte! — On sait que le grand Newton n'entendait jamais prononcer le nom du Dieu des Chrétiens, sans incliner son front; croit-on que le Dieu de Plotin lui aurait inspiré le même respect [2]?

L'abbé V.-D. CAUVIGNY.

»naître aux autres, les Chrétiens, au contraire, enseignent la majesté de Dieu »aux petits enfans ». *Ibid.* tom. I. p. 150 ».

[1] *Ibid.*, tom. I, p. 477.

[2] Faisons ici une remarque importante sur l'origine et la cause des erreurs de Plotin. Plotin a abandonné la méthode *traditionnelle* pour prendre la méthode *philosophique*. De là vient qu'il a construit un Dieu fantastique et faux, sans autorité, sans réalité. En effet, qui lui a appris, qui lui a prouvé tout ce qu'il dit de son Dieu? Qui est obligé de le croire? Où l'a-t-il vu? Sur quoi base-t-il sa prétendue révélation? sur des raisons de convenance, de possible, de peut-être, d'apparence, d'accord ou de désaccord de mots, enfin sur l'extase, c'est-à-dire, sur cette *révélation surnaturelle*, *solitaire*, *personnelle*, que nous poursuivons; sur cette union *naturelle*, *nécessaire*, *substantielle de la raison humaine* et de *la raison divine*, que Malebranche et M. l'abbé Maret veulent nous faire admettre, et que nous nions avec Mgr de Paris, avec saint Thomas avec Tournély. Il faudra bien que tôt ou tard les catholiques abandonnent ces funestes principes. A. B.

Traditions Antiques.

ESSAI

SUR L'ORIGINE DES TRADITIONS BIBLIQUES

TROUVÉES DANS LES LIVRES INDIENS, PAR M. LE CAPITAINE WILFORD[1].

Deuxième Article[2].

1. Attente générale et primitive d'un *Messie* ou Sauveur, dans le monde entier. — Ambassades envoyées à sa recherche à l'époque de la naissance du Christ, par les peuples de l'Inde, de la Chine et du Nord. — Héros et hommes divinisés comme étant le *Messie* ou le *Sauveur*,—chez les Bretons,—chez les Romains, — chez les Hindous.

« Il paraît que long-tems avant le Christ, un renouvellement de l'univers était attendu dans le monde entier avec un Sauveur, un Roi de paix et de justice. Cette attente est mentionnée souvent dans les *Pouranas*[3]. Quelquefois la terre y est représentée se plaignant d'être près de s'abîmer dans le *Patala*[4] sous le poids des iniqui-

[1] Le mémoire de M. Wilford est intitulé : *Essay on the sacred isles, in the west*, by captain F. Wilford. Essay V. *Origin and decline of the Christian religion in India. Asiatic researches*, vol. x, p. 27, etc. Edit. in-8°. London, 1811.

[2] Voir le 1er art., au numéro précédent, p. 24.

[3] Les *Pouranas* sont les livres de l'Inde les plus sacrés après les *Védas*. Leur nom signifie *Histoires anciennes et sacrées*, et c'est en effet ce qu'ils contiennent. Ce sont les livres *mythologiques* de l'Inde, comme les Vèdas en sont les livres *théologiques*. Dans les *Védas* se trouve l'ancienne religion des Brahmanes, qui consistait à adorer un seul Dieu, et les élémens comme étant sa manifestation visible. Dans les *Pouranas* se déploient les contes et s'agitent les héros, presqu'inconnus dans les *Védas*, de la religion idolâtrique, qui est maintenant la religion du peuple et même celle des Brahmanes. Voir pour ces livres et les longs extraits qu'ils en donnent, les 2e et 3e volumes de l'*Histoire et tableau de l'univers*.

[4] Le *Patala*, c'est le monde inférieur, c'est l'abîme, c'est l'enfer des Hindous.

tés humaines accumulées sur elle : les dieux eux-mêmes s'y plaignent de l'oppression des Géans. *Vichnou* console la terre, sa compagne, ainsi que les dieux, en les assurant qu'un Sauveur viendra pour réparer leurs griefs et mettre fin à la tyrannie des *Daityas* ou *Démons* [1] ; qu'à cet effet, il s'incarnerait dans la maison d'un berger et qu'il serait élevé parmi des pâtres.

» Les sectateurs de *Bouddha* déclarent à l'unanimité que l'incarnation de leur Dieu, dans le sein d'une Vierge, était prédite depuis plusieurs mille ans, quoique néanmoins quelques-uns d'entre eux prétendent que ce ne fut que 1000 ans seulement avant que le fait ait eu lieu [2].

» Peu de tems avant la naissance du Christ, non-seulement les Juifs, mais même les Romains, pensaient tous, sur l'autorité des livres *Sibyllins* et la décision du sacré collége des augures d'Étrurie, que cet important événement était proche. Il en était de même en Orient, et ce fut une étoile qui dirigea les saints hommes qui vivaient dans une attente inquiète, vers le lieu où l'on devait trouver l'enfant divin. Dans ce même tems, l'empereur des Indes, alarmé de ces prophéties, qui, selon lui, présageaient sa ruine et la perte de son empire, envoya des exprès pour s'enquérir du lieu où un tel enfant était réellement né, afin de le mettre à mort et de s'en débarrasser.

» Ceci arriva exactement l'an 3101 du *Kali-youga* [3], an qui correspond au 1er de l'ère chrétienne.

» Cette tradition, connue dans toute l'Inde, avait cours parmi les ignorans aussi bien que parmi les savans; mais les Hindous s'imaginent que ces prophéties ont eu leur accomplissement dans la personne de *Crichna*.

» Ce qui a porté les Brahmanes à adopter cette croyance, c'est ce qui n'est pas clair : cependant il est possible qu'ils virent bien que s'ils admettaient que ces prophéties s'étaient ac-

[1] Les *Daityas* sont les mauvais génies, les *Devatas* sont les bons.

[2] Voir *Asiat. resear.*, t. VI, p. 267.

[3] Le *Kali-youga* est le dernier des quatre âges des Hindous : c'est l'*âge de fer*, c'est l'âge de l'horrible et impitoyable déesse *Kali*, l'âge du mal et de l'iniquité, l'âge précurseur de la fin des mondes, ou plutôt de leurs renouvellemens; car, selon le système des Hindous, l'univers ne finit jamais, il ne fait que se modifier, se changer, se renouveler, s'en aller et revenir.

complies vers le tems du Christ, il en résulterait naturellement quelque altération matérielle dans leur religion, à moins qu'ils ne les fissent porter sur quelques uns d'entre eux. Les mages de l'Écriture, qui vinrent de l'Orient, étaient également dans l'attente de ce renouvellement du monde, et l'étoile ne servit qu'à diriger leurs pas vers l'étable d'où il devait sortir.

» Cette attente d'une renovation du monde, prévalut aussi dans le nord, parmi les tribus gothiques. Mais après avoir patiemment attendu pendant quelque tems, des hommes entreprenans s'élevèrent et se donnèrent eux-mêmes pour le Messie promis, pour le *Manou*[1] ou le nouvel *Adam*, et ils furent reconnus pour tels.

» Cependant, d'après leurs traditions ces tribus gothiques étaient si agitées et si embarrassées par ces rumeurs étranges qui venaient de l'Orient au moment où apparaissaient quelques *Æsirs* ou *Ases*, dieux, ou hommes semblables à des dieux, qu'elles y envoyaient des exprès s'informer de la vérité de ces bruits : *Gylphe* passe pour avoir été l'un de ces émissaires. Cet envoi à la recherche de la vérité et des bruits prophétiques relatifs au renouvellement du monde, était une ambassade d'un nouveau genre, et cette ambassade fait le fonds de l'*Edda* qui finit par ces mots : « Les

[1] *Manou* ou *Menou*, *écoulement de la vie* de l'esprit divin. C'est un nom qui, sous une forme ou sous une autre, se trouve à la base de toutes les religions de l'antique, et peut-être même en y regardant bien, du moderne Orient. En effet, plus je l'étudie et plus je vois que les traditions primitives y sont mieux conservées qu'on ne pense; presque partout, mais surtout en Égypte, en Perse et dans l'Inde, l'Islamisme ne sert à couvrir par les formes extérieures de son culte, qu'un fond de *Biblisme*, d'*Ozirisme*, de *Magisme*, de *Brahmanisme* et de *Bouddhisme*. Quant au *Manou*, *Menou* ou *Manas*, l'occident en a fait *mens*, *esprit*, *manare*, *emanare*, et le nord en a fait *man*, *homme*. On eut les lois de Minos, en Crète, comme on a les lois de *Manou* dans l'Inde; c'est ainsi que pour peu qu'on fasse des études générales et sérieuses, que l'on presse les mots et que l'on pousse les choses, on arrive de toutes les manières et en tout lieu à la preuve de l'unité de la race, de la pensée ainsi que du langage de l'espèce humaine. Si donc une doctrine a quelque chose à craindre de la science orientale ou autre, ce n'est pas le Christianisme. L'érudition peut être sceptique au début, mais à mesure qu'elle avance elle se convertit, et quand elle a tout conquis elle se sent catholique. Après avoir couru à toutes les extrémités, elle revient au centre : c'est à force d'erreurs qu'elle trouve la voie droite, c'est à force d'ellipses qu'elle décrit son cercle, et son cercle décrit, elle rentre au foyer paternel comme l'enfant prodigue.

» nouveaux *Ases* ou *dieux* prirent alors le nom des anciens, et se » donnèrent comme les *Ases* ou les *Dieux* réels. »

« *Odin* était l'un de ces nouveaux *Ases* ou *Dieux*, et, s'avançant vers le nord, *Gylphe* vint livrer son royaume entre ses mains.

» En conséquence de ces notions d'un changement dans ce monde sublunaire, un nouveau système de religion, selon l'ingénieux *Cleland* s'éleva aussi dans la Grande-Bretagne en opposition avec le premier; et il pense que cet événement dut avoir lieu quelque tems avant le Christ; mais pour moi je pense que ce ne fut qu'après, car *Hengist* et *Horsa* étaient au 10e degré de descendance dans la lignée de ce nouvel *Odin*, qui était par conséquent contemporain de *Trenmor* déifié par *Fingal*, son petit-fils, qui le plaça dans un élysée d'où étaient exclus les enfans des faibles et les prêtres aussi; je crois que du moins *Fingal* et ses partisans ont eu en mépris l'ancienne religion, c'est ce que prouvent clairement les poèmes Gaëlics.

» Il est probable aussi que la défaite des Druides en Angleterre, malgré leurs charmes et les textes saints extraits de leurs Vêdas, accéléra la ruine de leur influence et de leur religion. Ceci joint à quelques obscures prophéties qu'un changement total allait avoir lieu dans les choses civiles et religieuses, engagea quelques personnes habiles et entreprenantes, à profiter de toutes ces circonstances et à se donner comme étant cet Être divin qu'on attendait, ou à déifier leurs ancêtres. *Fingal* y réussit complétement, car il n'y a pas long-tems encore que plusieurs Irlandais des classes les plus pauvres, croyaient, selon le docte et ingénieux chercheur *J. Good*, qui vivait il y a 200 ans, que les âmes des trépassés se rendaient dans l'élysée de *Trenmor* et de *Mac-Cowal*. Et si bientôt après la religion chrétienne n'avait pas prévalu, *Trenmor* eût fini par être considéré comme l'*Être-Suprême*.

» C'est d'après les mêmes idées qu'à sa mort l'empereur Auguste fut naturellement consacré comme un Dieu, et que durant sa vie comme après, des temples lui furent élevés et des sacrifices offerts. Partant du même principe, les courtisans d'*Antoine* avaient déclaré qu'il était *Osiris redivitoire* ou *ressuscité*, et que *Cléopâtre* était *Isis*. Virgile ajoute que la rénovation du monde allait revenir et commencer, comme à l'ordinaire, par l'âge d'or;

que de nouveau, et quand leur tems serait venu, les Argonautes apparaîtraient avec leur navire *Argo;* qu'il y aurait un autre *Typhis,* une autre guerre de Troie dans laquelle Achille se signalerait de nouveau.

2. Traditions sur un Messie chez les Hindous, conservées dans Vicramaditya.—Les prophéties des anciennes sibylles n'étaient que les traditions des pays de ces mêmes sibylles. — Traditions du *Pollion* de Virgile, comparées avec les traditions indiennes.

» Les traditions indiennes relatives à cet enfant merveilleux, divin et si souvent annoncé, comme devant sauver et renouveler le monde, sont réunies en un traité, intitulé: *Vicrama-charitra* ou *Histoire de Vicramaditya.* Quoique de doctes pandits [1] m'en aient récité des pages entières, je n'ai pu me le procurer : et je ne voulais pas faire usage de ces traditions avant de les avoir retrouvées dans les larges extraits faits par l'ingénieux et infatigable major *Mackensie,* de l'établissement de Madras, et communiquées par lui à la *société asiatique.*

» Quand j'ai fait mention des *vers sibyllins,* je n'ai nullement entendu désigner ces vers apocryphes qui sont justement rejetés par les savans, mais les véritables; mais ceux qui existaient au tems de Virgile et dont le témoignage ne peut être une question ni un sujet de controverse. Que ces prophéties aient été réellement écrites par des femmes inspirées, ce n'est pas pour le moment la question : ce qui est certain, c'est qu'elles avaient cours dans tout l'Occident, et cela suffit pour mon dessein. Il y en avait plusieurs, et c'étaient les plus anciennes qui venaient de l'Orient.

Il y avait une sibylle en Perse, une en Chaldée, une en Egypte, une en Elide, et même, selon Pausanias et Élien, une en *Judée* [2].

[1] Les *pandits* sont ce qu'on appelle généralement, chez les Hindous, les *docteurs,* et surtout les *docteurs* en théologie, ou, si l'on aime mieux, en mythologie; car la religion des *Védas* est tombée en désuétude, ainsi que les *Védas* eux-mêmes sont tombés dans l'oubli; ce ne sont guère que les *Pouranas* qui sont lus désormais, c'est leur religion qui domine. Les *pandits* les expliquent. Cependant ils doivent connaître aussi les Védas. Il y a des Brahmanes qui ne sont que d'un Véda, c'est-à-dire qu'ils n'en étudient qu'un : il en est qui sont des quatre Védas, c'est-à-dire, qu'ils les connaissent tous, mais ceux-là sont rares, si tant est qu'il y en ait. Ainsi les *pandits* sont les *docteurs,* les *gourous* sont les *directeurs.*

[2] *Phoc.* x, c. 5, et *Hist. diverses,* xii, c. 35.

» De telles femmes, néanmoins, n'ont peut-être jamais existé, mais les vers prophétiques qu'on leur attribuait prenaient leur source dans les traditions de leurs patries respectives.

» La IVe églogue de Virgile roule tout entière sur le sujet de cette rénovation du monde :

L'âge suprême, nous dit-il, prédit par la sibylle de Cumes dans ses vers, est enfin arrivé. *La grande année des siècles* [1] *recommence son cours* : déjà la Vierge revient, déjà reviennent les tems de Saturne, déjà une race nouvelle descend du haut des cieux.

Et toi, chaste Lucine, sois propice à l'enfant qui va naître et par qui finira d'abord l'âge de fer (le *Kali-youga* des Hindous), et renaîtra un âge d'or (*Krita-youga*) pour l'univers entier. Déjà règne ton Apollon.

Ce sera sous ton consulat, Pollion, que cette gloire du siècle éclatera et que recommencera la marche des grands mois [2].

Ce sera sous les auspices de ton pouvoir que les traces de notre crime, s'il en restait encore, seront effacées, et que le monde sera délivré d'une alarme éternelle.

Cet enfant vivra de la vie des dieux; il les verra se mêler aux héros; il en sera vu à son tour, et il gouvernera le monde qu'auront pacifié les vertus de son père. Enfant divin, la terre devenue pour toi féconde sans culture, te prodiguera d'abord de plus simples présents; elle t'offrira le lierre rampant avec le baccar, et le gracieux acanthe avec le colocase. Les chèvres elles-mêmes rapporteront pour toi à l'étable des mamelles gonflées de lait; les grands lions ne seront plus redoutés des troupeaux; ton berceau lui-même se parera de fleurs. Le Serpent périra; avec lui périra l'herbe fallacieuse du poison, et partout naîtra de lui-même l'amome d'Assyrie. Mais aussitôt que tu pourras lire les hauts faits des héros et les exploits de ton père, aussitôt que tu pourras savoir ce que c'est que la vertu, tu verras jaunir pour toi le tendre épi dans les champs, tu verras pendre la grappe rougissante aux buissons incultes, et la dure écorce des chênes suer pour toi des miels liquides [3].

[1] Par la *grande année des siècles*, les *grands mois*, il faut entendre une période d'années, ou plutôt de siècles, après laquelle le soleil, la lune et les autres planètes doivent se retrouver, par rapport à la terre, au même point du ciel où l'on suppose qu'ils étaient au commencement du monde; c'était la *période antique*. C'est encore la période de cette Inde, réceptacle et chaos de toutes les croyances antiques. C'est sous ce rapport que l'Inde est curieuse, et que pour bien connaître l'antiquité; il faut la connaître.

[2] Ici, comme dans beaucoup d'autres auteurs anciens, les *grands mois* sont synonymes de *grandes années*; ce sont les grandes périodes, et peut-être aussi les grandes semaines.

[3] C'est ainsi qu'il est parlé de *Crichna* dans les livres de l'Inde. On sait que

Cependant survivront quelques restes de l'ancienne perversité : des hommes viendront qui auront l'audace de tenter encore Thétis par leurs flottes, d'entourer les villes de remparts et d'enfoncer le soc dans la terre : il y aura un autre Typhis, un autre Argo, qui portera aux aventures l'élite des héros ; il y aura même d'autres guerres ; et de nouveau le grand Achille sera envoyé devant Troie [1].

Ensuite, cependant, et lorsque ton âge affermi t'aura fait homme, le navigateur lui-même s'arrêtera devant la mer, et le pin nautique ne fera plus l'échange des marchandises : toute terre portera tout, et la terre n'aura plus à souffrir le rateau, ni la vigne la serpe. Le robuste laboureur lui-même cessera d'imposer le joug au taureau, et la laine n'apprendra plus à mentir des couleurs diverses ; mais le bélier lui-même teindra sa toison dans la prairie, tantôt d'un pourpre du rouge le plus doux, tantôt d'un jaune de safran ; un beau vermillon viendra revêtir les agneaux à la pâture.

Tournez et filez de tels siècles, ont dit de concert à leurs fuseaux les Parques toujours fidèles aux ordres immuables du Destin.

Mais le tems va venir ; prépare-toi aux honneurs suprêmes, cher enfant des dieux, noble rejeton du grand Jupiter ! Vois la masse convexe du monde qui s'ébranle sous son poids ; vois les terres, vois les océans vastes, vois les cieux profonds, vois comme tout tressaille de joie dans l'attente du siècle qui va naître [2].

»Telles sont absolument les paroles que *Vichnou* adresse à la Terre quand elle se plaint à lui et lui demande du secours. Il est clair que Virgile considérait le grand événement de la guerre de Troie, l'expédition de Jason sur le navire *Argo*, et l'enlèvement d'*Hélène*, la *Lakchmi* des Hindous [3], comme les accompagnemens

Crichna est l'un des plus grands *avatars* de *Vichnou*, le dieu de la bonté, le dieu de la réparation, qui, comme l'indique l'origine de son nom, *Vichu*, *pénètre* partout : c'est l'esprit de vie, c'est l'eau, mère des choses. On sait aussi que *avatar* est un mot sanscrit qui veut dire *descente*, c'est une descente ou une manifestation divine sur la terre.

[1] Il est reconnu, dit Wilford dans un autre *mémoire*, par les mythologistes de l'Inde comme par ceux de l'occident, qu'à chaque renouvellement du monde, les mêmes générations ont lieu de la même manière ; les mêmes héros reparaissent, accomplissant les mêmes faits.

[2] Pour l'explication de cette fameuse *églogue*, voir la *Dissertation* de Mgr Grasellini, insérée dans le tome VI, p. 208 et 298, des *Annales* (3e série).

[3] Pour être exact, c'est *Sita* au lieu de *Lakchmi*, que Wilford eût dû dire, car *Lakchmi*, c'est la Vénus de l'Inde, et *Sita* en est l'Hélène ; comme l'épouse de Ménélas, Sita fut enlevée et causa une grande guerre. L'*Iliade*, qui chante l'enlèvement d'Hélène et la vengeance des Grecs, est le poème le plus ancien et le plus populaire

et les suites nécessaires de la rénovation du monde. *L'âge de fer*, ou le *Kali-youga* chez les Hindous, finit, d'après Virgile, quelque tems avant le Christ, dont ce poète n'eut pas connaissance. D'après Hésiode et les *Djaïnas*[1] de l'Inde, le *Kali-youga* commença à peu près 1000 ans avant le Christ et dura le même nombre d'années, années qui, en occident, sont considérées comme des années naturelles, dans l'Inde comme des années divines.

3. Evénemens arrivés à Rome, ayant rapport à l'attente d'un Messie, peu de tems avant l'ère chrétienne.

« A peu près 60 ans avant la naissance du Christ, la capitale de l'Empire romain fut alarmée par des prodiges, ainsi que par d'anciennes prophéties qui annonçaient qu'une émanation de la divinité allait paraître vers cette époque et qu'un renouvellement du monde devait avoir lieu. Trois ans auparavant, le Sénat s'étant réuni le 9e jour avant les kalendes d'octobre (c'est-à-dire le 23e de septembre), afin d'aviser au danger imminent qui menaçait la république et le monde entier de leur donner un roi. *P. Nigidius Figulus*, ami intime de Cicéron, alors consul, ayant entendu *C. Octave* s'excuser devant le sénat d'être arrivé si tard, parce que sa femme venait d'être prise du mal d'enfant, s'écria : « Vous venez donc de nous mettre au monde un »seigneur et un maître. » Nigidius jouissait d'une telle estime dans Rome, qu'il y était mis au nombre de ses plus savans hommes, et telle était la supériorité de ses connaissances dans les mathématiques et dans les autres sciences basées sur elles, qu'on le croyait initié aux sciences occultes. Cette exclamation de sa part, jeta dans l'âme des pères conscrits une terreur d'autant plus grande, que peu de mois auparavant on répétait sans cesse que la *nature allait enfanter et placer un roi sur le monde.* On ajoutait que la même chose était annoncée dans les *vers de la sibylle.*

de la Grèce. Le *Ramayana*, qui chante l'enlèvement et la délivrance de *Sita*, est aussi le poème le plus ancien et le plus populaire de l'Inde. Ce sont deux épopées presque semblables par le fond, mais différentes par le génie de la langue et des peuples ; *Valmiki* est un Hindou et *Homère* est un Grec.

[1] Les *Jaïnas*, que l'on prononce *djaïnas*, sont une secte indienne : elle a de grands rapports avec le *Boudhisme*. Malgré ces rapports, les deux sectes se haïssent beaucoup plus qu'elles ne haïssent les *Brahmanes*. Voir *Hist. et tableau de l'Univers*, t. III.

En outre, de toutes les parties du monde, même des plus éloignées, arrivaient sans cesse des *oracles* où se reproduisait la même prédiction.

» A ce sujet, et particulièrement à cause d'un prodige qui venait d'arriver à Rome, le sénat effrayé lança un décret défendant que, durant le cours de cette année, aucun père de famille n'élevât d'enfant ou n'en recueillit gisant, abandonné sur le sol. Cependant les pères conscrits dont les femmes étaient grosses, *dans l'espoir que cet enfant-roi pourrait être un de leurs fils*, empêchèrent l'enregistrement de ce décret [1]. Ces prophéties et ces prodiges furent appliqués à Auguste, qui naquit sous le consulat de Cicéron [2], 63 ans avant le Christ, et 56 ans seulement, selon l'auteur du *Lebtarikh* et autres écrivains. C'est pour cela que *Nicolo de Conti*, qui, au 15e siècle, se trouvait dans le *Bengale* et dans d'autres parties de l'Inde, prétend que *Vicramaditya* [3], était le même qu'*Auguste*, et que sa période datait de la naissance de cet empereur, 56 ans avant le Christ.

» Au tems de Marius, des prodiges si funestes avaient déjà paru, que le sacré collége des augures d'Etrurie, consulté à cet effet, déclara que la 8e révolution du monde était à sa fin, et qu'une autre, soit pire, soit meilleure, allait la remplacer [4].

Juvénal, qui vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, déclare qu'il vivait dans cette 9e révolution qui était alors en plein cours [5]; car les Etrusques reconnaissaient 12 révolutions de

[1] Auctor est Julius Marathus ante paucos quam (Augustus) nasceretur menses, prodigium Romæ factum publicè, quo enuntiabatur *regem populo romano Naturam parturire;* Senatum exterritum sensuisse, *ne quis illo anno genitus educaretur;* eos qui gravidas uxores haberent, *quo ad se quisque spem traheret*, curasse ne senatûsconsultum ad ærarium defferretur. Suétone, *Vie d'Auguste*, n° 94.

[2] Voir le *supplément* à Tite-Live, *Décad.* III., c. 39.

[3] *Vikramaditya* était un roi célèbre dans l'Inde. Il en sera amplement parlé dans la suite de ce travail. On le verra parfois aux prises avec le roi *Salivahana*, qui veut dire *crucifié* ou *porte-croix*, et qui, d'après plusieurs parties de son histoire, est regardé dans l'Inde, selon Wilford, comme le Christ ou comme son émanation. Parfois aussi nous verrons ce *Vikramaditya*, dont le nom signifie *Génie à la triple énergie*, se confondre avec *Salivahana* ou le *Crucifié*, que l'on désigne, au reste, sous plusieurs noms, comme nous allons voir.

[4] Plutarque, *Vie de Sylla*, trad. de Dacier, t. IV, p. 301.

[5] Nona ætas agitur, etc., *Satyre* XIII, c. 28.

ce genre, de 1000 ans chacune, selon quelques-uns; mais, selon quelques autres, ces 12 révolutions constituaient ce qu'ils appelaient *la grande année.*

4. Traditions indiennes relatives au Christ. — Quelques-uns de ses miracles et quelques-unes de ses prophéties sont attribués à Crichna. — Ces notions ont été puisées dans les Evangiles apocryphes et ajoutées à la légende de ce Dieu, dont la rédaction est postérieure à notre ère.

» L'on pourra me demander quelles prophéties se trouvent dans les *Pouranas* concernant le sauveur et le vengeur dont je parle. J'ai fait observer plus haut que les Hindous avaient cela de particulier, qu'ils regardaient ces prédictions comme accomplies long-tems auparavant dans la personne de *Crichna.* En cela ils étaient plus sages que les Juifs qui, en soutenant que le *Messie* n'était pas encore venu, se sont perdus dans d'inextricables difficultés et ont été forcés à la fin de cesser toute recherche ultérieure sur le tems de sa venue. En conséquence, plusieurs samaritains, pour éluder les prophéties relatives au Christ, soutiennent qu'elles se sont accomplies dans la personne de *Josué*, dont le nom est le même que celui de *Jésus*, et qui, selon le texte hébreu, était contemporain de *Crichna :* ils ont même un *livre des guerres de Josué avec Scaubéc* [1], livre qui peut être appelé leur *Mahabharata* [2].

» Quand je dis que les Hindous pensent que les prophéties relatives à un *Sauveur du monde*, ont été accomplies en la personne de *Crichna*, je n'ai nullement l'intention de faire naître l'idée qu'il était le *Christ*, dont il diffère tout autant que *Josué*, sous le rapport du caractère et de la personne, et dont le nom et l'histoire existaient long-tems avant le *Christ.* « Cependant les » prolixes détails de sa vie, pour me servir des expressions de sir » William *Jones*, sont pleins de récits de l'espèce la plus extraor» dinaire et la plus étrangement bigarrée. Cette divinité incarnée, » selon les fictions sanscrites non-seulement naquit, mais fut » même élevée parmi les bergers. Au moment de sa naissance un

[1] Voir Reland, *De Samaritanis*, p. 15.

[2] Le *Mahabharata* est le second poème épique de l'Inde, dans l'ordre chronologique, mais le premier dans l'ordre littéraire. Il s'y trouve des morceaux de la poésie et même de la philosophie la plus haute. Voir dans l'*Hist. et tableau de l'Univers.* tom. III, *le chant du bienheureux.*

»tyran donna l'ordre que tous les enfans mâles fussent mis à mort. »*Chrichna* fit d'étonnans, mais ridicules miracles, il sauva les »peuples, en partie par ses pouvoirs miraculeux et en partie par »ses armes ; il ressuscita même les morts en descendant à cette »fin dans les régions infernales. Il était le plus doux et le plus heu»reusement né des êtres; il lavait les pieds des *Brahmanes*, et »prêchait d'une manière vraiment sublime, mais toujours en »leur faveur. Dans la réalité, il était chaste et pur, mais il lais»sait voir toutes les apparences du libertinage. Enfin, il était »bienveillant et sensible. Cependant il fomenta et conduisit une »guerre terrible. »

»Les *Yadous*, nom des gens de sa propre tribu, étaient destinés à périr pour leurs péchés, ainsi que les enfans de *Yahouda* ou *Youda*, qui est la véritable prononciation de *Juda*. Ils s'entre-tuèrent tous de leurs propres mains, excepté un petit nombre qui menait dans *Djambhou-dvipa* [1] une vie infortunée et misérable. On en peut encore trouver quelques-uns dans le *Gourjarat*, mais on ne les a représentés comme étant toujours pauvres et malheureux.

« Ce mélange d'histoire doit faire penser que les *Évangiles* »*apocryphes* qui pullulaient dans les premiers âges du Christia»nisme, ont été transportés dans l'Inde, et que les parties les plus »extravagantes en ont été entées sur la vieille fable de *Crichna* [2]. » Plusieurs savans missionnaires sont aussi de cet avis, quoiqu'ils poussent trop loin la comparaison.

Le nom réel de *Crichna* était *Caneya*, et il fut nommé *Crichna* ou le *Noir*, à cause de la couleur de son visage.

Les Hindous, ayant une fois fixé l'accomplissement de ces prophéties à une période antérieure à l'ère chrétienne, chaque chose était façonnée en conséquence ou y a été adaptée depuis, particu-

[1] *Djambhou-dvipa*, mot sanscrit qui veut dire en général *île* ou *terre habitable*. Les Brahmanes en font souvent et presque toujours le nom de l'*Inde*, l'Inde, étant à leurs yeux comme chaque pays est aux yeux de ses habitans, la *terre* ou l'*île* par excellence. Je dis *île*, car toujours perdus dans leurs idées des eaux universelles, les Hindous ne voient sur le globe que des îles au lieu de continens. Ces îles, ou *dvipas*, situées au sein des vastes mers, ils les comparent aux pétales divers du lotus. Ce lotus symbolique est l'image du monde qui s'épanouit et flotte sur les eaux primitives du grand abîme, ; il forma la terre et donna naissance aux plantes, aux animaux et aux hommes.

[2] Voir *Recb. asiat*, t. 1, p. 2 et 3.

lièrement dans les *Pouranas*, qui tous sont de beaucoup postérieurs à *notre ère*, bien que le fond de leurs légendes et leurs matériaux en général existassent auparavant sous quelqu'autre forme.

» Cependant, comme l'incompatibilité et la contradiction sont les compagnes du mensonge et de la déception, on peut supposer que quelques circonstances et quelques particularités, tendant à soulever le voile que l'on a essayé de jeter sur ces événemens, auront échappé. C'est ce qui est même très-probable. Mais comme je n'avais jamais eu avant le moment actuel la pensée, même la plus éloignée, de faire un jour des recherches sur ce point, il a pu m'échapper plusieurs passages de cette nature, c'est-à-dire, de nature à soulever le voile jeté par le mensonge et l'erreur sur les faits de la vérité ou sur les prophéties relatives au Sauveur, et ce n'est que d'aujourd'hui que je recueille et que j'extrais deux de ces passages que j'ai mentionnés ci-dessus, en disant au commencement de cet *Essai* que l'attente d'un Sauveur, d'un roi de paix et de justice, était souvent exprimée dans les *Pouranas*, dans les plaintes que la terre et les dieux adressaient à *Vichnou*.

5. Traditions indiennes relatives au tems de l'apparition du Sauveur.

» Ces prophéties relatives au *Sauveur*, que j'ai trouvées dans les *Pouranas*, déclarent qu'il devait paraître vers la fin du 3me ou le commencement du 4me âge ou *Youga*; ce qui ne peut nullement être concilié avec l'ère chrétienne d'après la manière de compter des Hindous. Les deux passages en question se trouvent dans le *Padma* [1] et le *Ganéça pourana* [2]. Dans le premier, c'est-

[1] Le *Padma-pourana* veut dire le *Pourana* du *Lotus*. Nous venons de voir dans les notes ci-dessus, ce qu'était le *Lotus*. Quelquefois il signifie la simple fleur de ce nom, mais quelque fois aussi il signifie bien autre chose, et devient l'emblême du monde; alors c'est sur ses feuilles, avons-nous dit, qu'habitent les hommes, c'est dans son calice que vivent les génies, c'est de sa corolle qu'en guise de germe, s'élève l'immense et sacré *Merou*.

[2] Le *Ganéça-pourana*, est le *Pourana* de *Genéça*, dieu débonnaire, mais monstrueux: il a la face et la trompe d'un éléphant, un énorme ventre d'homme sur des jambes de fuseaux; on le dit une des formes ou des émanations de Vichnou. Il est maintenant, dit-on, le Dieu le plus adoré dans les Indes: on en trouve l'idole dans tous les champs, sur tous les chemins et dans tous les carrefours. On lui fait force offrandes et l'on n'entreprend jamais rien sans le consulter: c'est le Dieu du *bon événement*, *boni eventûs*, des Hindous.

à-dire, dans le *Padma-pourana*, *Bali*, être ou plutôt géant antédiluvien, né dans la 5e génération après la création du monde, est représenté demandant au Dieu des Dieux, à *Vichnou* [1], de lui accorder de mourir de sa main afin qu'il puisse aller dans son paradis situé dans l'*île blanche* [2]. *Vichnou* lui dit que c'était une faveur qui n'était pas facilement accordée ; qu'il la lui accorderait néanmoins ; mais ajouta le Dieu. « Tu ne peux pas venir » dans mon paradis maintenant ; tu dois attendre que je m'incarne » sous la forme d'un sanglier, afin d'opérer dans le monde un re- » nouvellement total, de l'établir et de le consolider sur une base » ferme et permanente. Il te faut attendre un *Youga* entier, pour » que cet âge nouveau que je te promets remplace celui-ci ; alors » tu m'accompagneras dans mon paradis. »

» Un *Youga* entier ou *Maha-youga*, *Grand âge*, se compose de 4,320,000 années divines, ou plus probablement de 4,320 années naturelles [3]. Ces 4,000 ans comptés depuis la 5e génération antédiluvienne, doivent, très-approximativement, concorder avec le commencement de l'ère chrétienne, selon la chronologie des *septante* et de Josèphe; quant au nombre d'années, il est porté à 5,000 en

[1] *Vichnou* est le Dieu des Dieux pour ceux de sa secte, pour les *Vaïchnavites*, mais non pas pour les autres. Pour les Çivaïtes, c'est *Çiva-Mahadeva*, Çiva le grand Dieu ; pour les *Bouddhistes* c'est *Bouddha* ; pour les *Jaïnistes*, c'est *Jaïna*. Enfin, pour les Vêdantins philosophes et puritains c'est *Brahma* ; le créateur, ou plutôt *Brahm*, l'éternel, l'universel et unique *Brahm*, le père du créateur et de la création.

[2] Tous les grands Dieux de l'Inde ont un *Paradis* particulier : c'est un jardin de délices, situé généralement sur les flancs du Mérou ; il est des Dieux qui ont plusieurs paradis et dans plusieurs lieux. Il ne faut donc pas s'étonner d'en voir ici deux à Vichnou. L'*île blanche* dont il est question dans ce passage, est une île célèbre dans les *Pouranas*; quelques-uns y voient la Crète ; mais il est une autre *île blanche* bien plus sainte encore, qui se trouve dans la *mer blanche*. Selon Wilford, cette mer blanche c'est l'Océan du nord, et cette île mystique où vont les âmes, où finit le monde et où se trouve le paradis de Vichnou, c'est la grande Bretagne. Je n'ose être en ce point, comme en bien d'autres, de l'opinion de l'ingénieux Wilford, mais je le cite comme curieux, comme pouvant réveiller les esprits et stimuler les recherches.

[3] Ces parties, dit Wilford dans une note, sont des parties constitutives de la grande année, ou période de 12,000 ans, connue en orient, en occident, et même en Perse. Dans l'Inde, on dit que ce sont des *années divines* ; mais en Etrurie, et en Perse, ce n'étaient que des années *naturelles*.

nombre rond dans le *Ganéça-pourana*, et comme il n'y est point dit que les 5,000 années sont des années divines, nous avons là une raison de supposer qu'originairement elles étaient prises pour des années naturelles. *Ganéça*, qui est identifié avec *Vichnou*, et qui a aussi un paradis secondaire dans l'*île blanche* et un autre dans le *Pont-Euxin* ou dans la mer d'*Icshou*, parle ainsi à un roi de Casi ou *Bénarès*, roi du monde antédiluvien, et qui, comme *Bali*, désirait beaucoup être admis dans son Elysée: « Tu ne peux, lui » dit-il, entrer maintenant dans mon paradis situé dans l'*île blanche*; » il faut que tu attendes 5,000 ans, (au bout desquels il paraît » qu'il devait être ouvert); mais en attendant, continuait le Dieu, » tu pourras résider dans mon paradis du *Pont-Euxin*. »

» C'est ainsi qu'Achille, Castor et Pollux, après avoir long-tems résidé dans l'*île blanche* du *Pont-Euxin* (de la mer d'*Icshou*), furent, en dernier lieu, transportés dans l'*île blanche* primitive située dans la *mer Blanche*. L'*île blanche* de l'Euxin ou de la mer d'*Icshou*, a beaucoup d'affinité avec les *limbes des pères* ou le paradis des défunts aïeux; c'est là qu'ils attendaient la venue du Christ qui devait ouvrir le céleste et réel Paradis pour les y recevoir.

» Les théologiens hindous déclarent que la preuve la plus certaine de la mission divine d'un *avatar*, est la prédiction de sa venue; que les prophéties concernant un Sauveur sont souvent répétées dans leurs livres, quelques-unes d'une manière très-claire et quelques autres d'une manière plus obscure; qu'en un mot elles forment l'un des appuis fondamentaux de leur croyance et de leur religion; que *Crichna* est considéré comme le premier en dignité, comme la principale *incarnation*, et que les autres lui sont grandement inférieures, et admises seulement pour réaliser le système de la régénération.

» Dans le tems de *Crichna*, les oracles divins étaient mis par écrit avec un système de devoirs moraux et de culte religieux plus complet et plus parfait qu'auparavant, et en même tems une race de Brahmanes plus pure et plus éclairée, se répandait dans l'Inde.

» *Crichna* est le dernier *avatar*, ou manifestation de la divinité, excepté une autre, qui, selon ces livres sacrés des Hindous, et même selon les nôtres, doit paraître un peu avant la dissolution générale de l'univers.

» Encore un mot sur la manifestation de *Vichnou* sous la forme de *sanglier*, mentionnée dans le passage ci-dessus. Cette manifestation est reconnue pour être celle du *sanglier blanc* ; car selon le *Tapichtanda*, l'une des sections du *Scanda-pourana*, le *Kalpa* du sanglier se compose de quatre Kalpas inférieurs, prenant leur nom des quatre manifestations du grand sanglier.

Le 1er de ces Kalpas secondaires, est celui du *Kourma-varaha*, ou de la *tortue-sanglier :* c'est le *Kourma-avatara;* le 2e fut celui d'*Adi-varaha*, appelé aussi *adi-natha* surtout par les Jaïnas : c'est le *Varaha-avatara*, l'avatar du *sanglier;* le 3me est celui du *Varaha* ou du *sanglier*, sous le nom de *Crichna;* enfin le 4me et présent Kalpa est celui du *sanglier blanc* dont il est très-peu parlé dans les Pouranas.

» Dans le *Prabhasa-chanda*, autre section du *Scanda-pourana*, ces quatre Kalpas ont différens noms auxquels trois autres sont joints; ce qui fait en tout sept Kalpas. Nous sommes maintenant dans le 7e.

Tels sont les *Kalpas* de *Vichnou;* sous les sept dénominations différentes, de *Sryia-vratta*, de *Vamana* (contemporain de Bali), de *Vajranga*, de *Camala-prabhou* (camulus Deus), de *Souaharta*, *Pourouchottama* et de *Daitya-soudana.*

Dans le 4me Kalpa, celui de *Camala-prabhou*, appelé, aussi *Kalpa du sanglier*, naquit *Icshouacou*, le fils de Noè; le dernier, celui de *Daitya-soudana* est ainsi appelé parce que Vichnou y doit renverser l'empire des Daityas ou démons.

Il est évident que ces Kalpas se comptent en partant du déluge. Le Kalpa de *Pourouchottama* répond à celui de *Crichna* dont la naissance fut suivie du massacre général de tous les enfans mâles de toute la contrée, par l'ordre de *Cansa*, dans le but de le détruire dans son berceau.

Le cap. WILFORD.

Traduit et annoté, par M. Daniélo.

Polémique Catholique.

LE DOCTEUR STRAUSS

ET SES ADVERSAIRES EN ALLEMAGNE.

Septième Article [1].

GRULICH ET GELPKE.

Le doute est inhérent à tous les écrits des Protestans. — Grülich, en abandonnant la tradition, perd la seule base solide de la réfutation de Strauss. — La réalité de la personne de Jésus explique seule les travaux des Apôtres. — Gelpke réfute Strauss par la réalité de la résurrection de Jésus. — Il la prouve par l'exégèse, par la psychologie, par l'histoire.

L'incertitude est comme le fond du Protestantisme. Il y a, sans nul doute, dans les Eglises protestantes, un grand nombre d'esprits distingués qui tiennent de toutes les forces de leur âme à la divinité du sauveur Jésus-Christ. Les conséquences impies du Rationalisme les épouvantent. Elles s'aperçoivent, avec une juste terreur, que sans le Christ tous les mouvemens supérieurs de l'intelligence et du cœur s'enfuient devant l'orageuse tempête des passions. Le secret instinct d'une âme naturellement chrétienne les fait saisir de leurs mains empressées la Croix qui a sauvé et purifié le monde moral. Mais croit-on qu'il leur soit facile, dans la vie tourmentée que le Protestantisme leur fait nécessairement, de trouver cette paix profonde et cette sécurité complète qu'on ne rencontre jamais qu'aux pieds de la sainte Eglise de Dieu? Le doute est un élément si essentiel des doctrines protestantes, qu'il reparaît toujours, jusqu'à un certain degré, dans les convictions qui semblent les plus fermes et les plus décidées. Les sociétés protestantes ont si facilement perdu le sentiment des choses divines; elles sont si profondément absorbées par le confortable de la vie matérielle, qu'il faut de prodigieux efforts d'énergie et de bonne volonté

[1] Voir le 6e article, au n° 72, t. XII, p. 498.

pour que le regard de l'âme, perçant cette pesante atmosphère, envisage l'éternelle lumière qui réchauffe et rajeunit les intelligences engourdies. Il semble que là, la vérité est comme une étrangère, qu'on craint à chaque instant de voir retourner vers les cieux, souffrante et désolée. La pensée protestante, comme le Méphistophélès de Gœthe, est mauvaise conseillère. Elle aime à semer dans les cœurs et dans les esprits l'inquiétude et l'angoisse. Un des hommes les plus vertueux que le Protestantisme ait produits allait mourir. Tout d'un coup, comme s'il eût vu se dresser devant lui le scepticisme de son Eglise, il s'écria avec énergie : « L'Evangile est vrai, vrai, toujours vrai ! » Ne semble-t-il pas qu'il faille, pour rester Chrétien dans une société qui commence et finit par le doute, s'armer d'une sublime inconséquence et protester jusqu'au dernier soupir contre la logique qui vous entraîne?

Ces considérations nous ont été inspirées naturellement par l'ouvrage de *Grülich*, archidiacre de Torgau, publié à Leipsig en 1836. Il a pour titre : *Considérations rassurantes sur la dernière tentative faite pour transformer la vie de Jésus en légende.* M. Grülich est disciple de *Reinhard*. Ce célèbre théologien protestant lutta avec une certaine énergie contre les envahissemens du Rationalisme dominant [1]. Mais, comme tous les défenseurs protestans de la révélation, il se laissa arracher plus d'une fois des concessions fatales. Il était convaincu avec raison que l'histoire réduit à néant les prétentions fastueuses du Rationalisme. Il faisait sentir avec éloquence les variations sans fin, les contradictions dérisoires, les incertitudes perpétuellement renaissantes de tous les systèmes enfantés par l'orgueil ou le caprice de l'homme. Mais le défaut de stabilité des idées protestantes l'entraîna plus d'une fois dans des conceptions très-inexactes sur la nature de la révélation et sur l'inspiration des livres saints [2]. M. Grülich veut rester Chrétien comme Reinhard ; mais les forces du Rationalisme ont bien grandi depuis la mort du célèbre prédicateur de Dresde. Le disciple, d'ailleurs, paraît avoir dans l'esprit moins de déci-

[1] Voyez ses *Aveux* et son *Essai sur le plan de Jésus.*

[2] MM. Zeller et Saintes, tous deux protestans, conviennent du danger de ces conceptions.

sion que son maître. Reinhard aurait certainement vu plus vite et senti plus vivement tout ce qu'il y a d'aventureux et de fantastique dans l'hypothèse du docteur de Tubingue.

La première impression que l'ouvrage de Strauss produisit sur Grülich, ce fut évidemment un sentiment de terreur instinctive. Il lui sembla que la science protestante ne pouvait pas répondre à tous les doutes qui s'étalaient à ses yeux avec tant d'audace et de franchise. Il y a, en effet, quelque chose dans cette inquiétude qui n'est pas sans fondement. La science du Protestantisme a fourni, pour une réfutation de Strauss, des matériaux de la plus haute valeur scientifique. Mais s'ensuit-il que les docteurs protestans soient véritablement placés sur un terrain solide, pour saper par la base toute l'exégèse des mythologues ? En abandonnant le principe sacré de la tradition, n'ont-ils pas sacrifié par là même le point de départ de la vérité historique ? Est-ce que les preuves de l'Eglise ne sont pas celles du Christianisme [1] ? Il nous semble douc, en réalité, tout-à-fait impossible que le Protestantisme parvienne jamais à étouffer, de ses bras impuissans, l'hydre dévorante de l'exégèse nouvelle. Nous nous expliquons donc parfaitement les terreurs du ministre de Torgau. Il est impossible de contester qu'elles ne viennent du fond même des choses et des embarras d'une situation que le tems montrera bientôt incompatible avec la raison et les faits. Le mouvement des idées est rapide au tems où nous vivons. Les distances s'effacent. Les peuples se touchent et se mêlent. Les idées franchissent les mers, portées par le souffle de la tempête. Les Eglises nationales bâties par l'illusion et par la fraude tombent en morceaux. Il n'y a pas de puissance au monde qui puisse, comme l'a dit merveilleusement le P. Lacordaire, faire du granit avec cette poussière. Un jour, et ce jour n'est pas loin, il n'y aura plus que deux puissances intellectuelles au monde : le *Rationalisme* et l'*Eglise du Sauveur*. Alors il faudra bien choisir, choisir entre la Croix et le Paganisme ressuscité, entre la *tradition* et le *scepticisme*. Oh! si le ciel pouvait, dans sa bonté, faire briller sur les Eglises germaniques quelques rayons de cette di-

[1] Le R. P. de Ravignan l'a supérieurement démontré. Voir, dans les *Annales*, les *Conférences* de 1841, t. III (3e serie), p. 249.

vine lumière, qui vient, dans ces derniers jours, d'éclairer tant de nobles intelligences ! Ils ont compris, les *Seager*, les *Ward*, les *Newmann*, les *Oakeley*, les *Faber*, qu'il fallait redevenir Catholique si l'on voulait rester Chrétien. C'est là une de ces vérités fondamentales qu'avait entrevues dans la nuit des tems le génie pénétrant de Bossuet, et que le progrès de l'histoire vérifie tous les jours.

Est-ce que Grülich n'entend pas lui-même retentir à son oreille le bruit toujours plus voisin des orages de l'avenir ? Ce n'est pas, en effet, la seule témérité de Strauss qui l'épouvante; c'est qu'il semble entrevoir derrière lui comme une foule révolutionnaire qui va bientôt faire rouler son niveau de fer sur tout ce qui reste du passé. Elle a grandi dans les écoles du Protestantisme, cette jeunesse qui veut continuer l'œuvre de *Luther* en faisant de l'Athéisme de *Hégel* la religion définitive des Eglises protestantes. Est-ce qu'elle fait mystère de ses intentions et de ses doctrines ? Est-ce qu'elle n'était pas, l'année dernière, avec les drapeaux de l'anarchie sous les murs de Lucerne? L'Europe entière a entendu son cri de guerre, et l'Europe a commencé à comprendre quelles tempêtes cachaient dans leur sein les écoles du Rationalisme. Nous comprenons donc toutes les terreurs que le livre de Strauss doit inspirer à Grülich. Il voit dans cet ouvrage comme un pamphlet menaçant, et on dirait qu'à la voix de Strauss toutes les baïonnettes du Rationalisme vont sortir du sol ébranlé de la Germanie. Supposons, en effet, que Strauss ne partage pas les opinions anarchiques de la jeune Allemagne; Grülich n'a-t-il pas pourtant raison de craindre que ses doctrines n'augmentent encore l'étrange confusion qui divise les intelligences, et que cette confusion n'amène bientôt un immense bouleversement social ?

Après avoir exprimé toutes les craintes que lui cause la nouvelle théologie qui se répand de Berlin dans toutes les Eglises germaniques, Grülich passe à l'examen de la *Vie de Jésus*, telle qu'elle a été comprise par le docteur Strauss, et il essaie d'indiquer les points qui lui paraissent tout-à-fait contestables. En effet, s'il fait à Strauss des concessions téméraires et hasardées sur certains points de l'histoire évangélique, il est loin de penser que son système renverse les bases de l'autorité historique de nos

saints évangiles. Il constate, en effet, d'une manière ingénieuse et spirituelle, dans l'œuvre de son adversaire, un défaut capital qui fait reposer tout son système sur une contradiction palpable et manifeste. Quand Strauss prétend réduire la vie de J.-C. à des proportions rigoureusement historiques, il éteint l'un après l'autre, avec une ironie moqueuse, tous les rayons de son auréole divine. Le Panthéisme, comme l'a dit très-bien M. Edgar Quinet, est jaloux de la vie de l'oiseau qui vole dans l'air. Il devait donc craindre de laisser au sauveur une personnalité trop caractérisée. Dans l'hypothèse mythique, le fils de Marie est à peine ce noble *Théurge* juif dont *Wiéland* s'est tant moqué, et qui n'a trompé l'univers qu'après avoir été dupe lui-même de sa propre imagination [1]. Mais, s'il en est ainsi, toute l'histoire du Christianisme primitif devient une véritable énigme. D'où viennent ces hommes héroïques qui ont formé le monde moderne, cimenté de leurs sueurs et de leur sang? Socrate, Platon, Aristote et Zénon n'ont pas chassé de l'olympe les dieux immortels. Quelle parole a donc été plus puissante que la parole de ces merveilleux génies? Quelle main invisible a frappé au front toutes les idoles du Paganisme défendu par la loi? Koung-fou-tseu, Zoroastre, Sakia-Mouni, Mahomet, Luther, tous les hommes, en un mot, qui ont commencé de grandes révolutions religieuses, étaient-ils des esprits vulgaires? Il est clair que si Strauss était conséquent, il ne pourrait refuser à celui qui a fait bien plus qu'eux, les grandes ressources de caractère et de génie qui n'ont manqué à aucun des hommes dont l'humanité garde un souvenir profond. Il est donc obligé, pour essayer d'expliquer tous les faits, d'avoir recours à une hypothèse qui renverse complétement la première. En effet, comment expliquer l'enthousiasme de l'Eglise primitive? Comment comprendre ces immenses travaux, ces combats sans fin, ces morts héroïques? L'impression que la personnalité du Christ avait faite sur tous ses auditeurs fut si sérieuse et si profonde, qu'elle leur fit voir, entendre, toucher, comme des réalités sensibles, tous les vains rêves d'une imagination exaltée par les souvenirs vivans de leur maître bien-aimé. C'est ainsi que toute la merveille s'explique : tout est illusion et fanatisme visionnaire,

[1] Wiéland dans son *Agathodémon*.

et depuis dix-huit siècles, le monde civilisé adore un fantôme sublime, rêvé par l'esprit enthousiaste d'ignorans pêcheurs galiléens !

Grülich ne se borne pas à faire sentir la contradiction profonde qu'il y a à peindre tour-à-tour Jésus sous des traits si divers; il ajoute encore, avec beaucoup de bons sens, que Strauss ne parviendrait jamais à expliquer l'histoire primitive de l'église, au point de vue de la théorie mythique. Il a raison, et j'irais plus loin que lui. Ne pourrait-on pas dire, en effet, que toute l'histoire du christianisme suppose le Christ évangélique, et que sans cette pierre angulaire, tout ce magnifique édifice s'écroule et s'abîme dans le vide? Un écrivain distingué faisait remarquer avec raison qu'on sent à tous les momens de la durée du christianisme l'influence vivante et permanente du divin fondateur de l'Eglise [1].

Dans l'hypothèse mythique, au contraire, l'étonnante histoire du christianisme devient inexplicable, et pour ne pas croire d'incompréhensibles vérités, il faut admettre d'incompréhensibles suppositions.

On s'étonnera peut-être de nous voir examiner aussi longuement tout le système de Strauss. Qu'on ne l'oublie pas, ce n'est pas ce nom que nous poursuivons, mais c'est l'idée qu'il représente d'une manière complète et significative. Cet homme résume en lui cinquante ans de travaux, entrepris pour avilir les livres saints. Moins il a d'originalité personnelle, plus il a d'importance véritable.

Réfuter complétement ses idées, ce serait donc renverser les prétentions les plus spécieuses du Rationalisme contemporain contre l'Evangile. Un seul homme est-il capable de ce travail immense? Est-il quelqu'un parmi nous d'assez fort et d'assez habile pour étouffer le monstre dans ses bras? N'y a-t-il pas, au contraire, une méthode plus naturelle et plus facile? De même que nos adversaires ont réuni contre nous toutes les forces de l'erreur, nous essayerons de réunir contre eux toutes les forces de la vérité. C'est là, sans doute, une besogne laborieuse et sans gloire. Nous

[1] De Beauterne, *Sentimens de Napoléon sur le Christianisme*, conversations avec le général Bertrand.

ne l'ignorons pas, bien peu de personnes oseront nous suivre dans ce dédale de discussions sévères. La forme lourde et pesante qu'il nous est très-difficile de ne pas adopter constamment dans l'examen sérieux d'une multitude de faits particuliers, doit rebuter un grand nombre de lecteurs. Notre seule consolation dans ce labeur ingrat, c'est de fournir à la défense de la vérité des matériaux que nous croyons solides. Un jour, peut-être, quelqu'un plus habile que nous, ramassera ces pierres dispersées pour en construire un édifice aux proportions véritablement harmonieuses et régulières.

En contestant tout le surnaturel de l'Évangile, il fallait bien s'attendre que l'école mythique ne respecterait pas le point capital de la Résurrection. Dès les premiers tems de l'église, Celse l'avait révoquée en doute. Au 18e siècle, les encyclopédistes, continuateurs du philososophe épicurien, renouvelèrent ces attaques. En Angleterre surtout, on fit de prodigieux efforts pour renverser l'unanime conviction de toute l'église chrétienne. *Woolston*, dans ses *Discours sur les miracles de J.-C.*, attaqua la résurrection du sauveur avec une certaine habileté. Mais les efforts du Rationalisme n'amenèrent d'autre résultat qu'un triomphe éclatant pour la vérité de l'histoire évangélique.

Thomas *Sherlock* [1], *Ditton* [2], G. *West* [3], S. *Chandler* [4], réduisirent en poussière toutes les subtilités des libres penseurs de l'Angleterre. L'ouvrage de G. West surtout a conservé toute sa valeur parce qu'il renverse, à l'avance et comme par prévision, l'argument principal des mythologues fondé sur les contradictions apparentes que contient l'histoire de la résurrection.

En Allemagne, l'auteur des *Fragmens de Wolfenbuttel* [5] suivait, contre la résurrection, la tactique des incrédules Anglais. Il posait devant le monde savant dix questions qu'il déclarait insolubles. Mais l'école naturaliste, qui tenait à conserver jusqu'à un certain point l'enveloppe historique de l'évangile, ne pouvait

[1] *Les témoins de la résurrection, jugés d'après les règles du barreau ;* dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne, tome VII, p. 440.

[2] *La religion chrétienne prouvée par la résurrection. Ibid.*, t. VIII, p. 294.

[3] *Observations sur la résurrection. Ibid.* t. X, p. 1018.

[4] *Preuves de la résurrection.*

[5] Reimarus, de Hambourg. C'est à tort qu'on les dit de Lessing.

évidemment suivre une pareille méthode, qui blessait trop fortement les convictions chrétiennes de la foule. On supposa donc que le Christ attaché à la croix n'était pas mort, que le coup de lance du soldat n'avait fait qu'effleurer sa peau, et qu'il était revenu à lui dans la chambre sépulcrale où l'avaient déposé ses disciples. C'est là le système suivi par le docteur *Paulus*.

Triste destinée que celle des hypothèses aventureuses! L'école mythique devait un jour renverser par d'ironiques dédains ce système qu'on avait défendu par tant d'efforts d'érudition. Dès le tems même de sa plus grande popularité, il avait déjà subi de vigoureuses attaques de la part de quelques savans qui avaient étudié profondément la physiologie de la passion du sauveur. *Richter* avait fait remarquer que la pression sur l'artère principale avait dû produire une congestion dans le ventricule droit du cœur, plus intolérable qu'aucune douleur et que la mort elle-même [1]. Puis il ajoute : « Les veines et les artères pulmonaires et les au»tres autour du cœur et de la poitrine, par l'abondance du sang »qui y affluait et s'y accumulait, doivent avoir ajouté de terribles »souffrances corporelles à l'angoisse de l'esprit produite par »l'accablant fardeau de nos péchés. » Charles *Gruner* fait encore observer que si les deux larrons étaient morts dès le vendredi, eux qui n'avaient pas subi avant le crucifiement les mêmes tortures et les mêmes angoisses, il est impossible que le Christ n'eût pas rendu le dernier soupir quand ses disciples vinrent le détacher de la croix [2]. Il ajoute qu'en considérant tout l'ensemble du récit évangélique, le coup de lance que le soldat romain donna à Jésus-Christ était seul capable de lui donner la mort. Son père, Christian *Gruner*, a prouvé que quand même le fer n'aurait fait qu'une légère saignée, elle eût été mortelle dans la syncope [3]. Nous ajouterons, en terminant, l'observation d'*Eschenbach* : c'est qu'il est impossible de supposer une syncope qui durât aussi long-tems que les naturalistes veulent bien le supposer, dans l'intérêt de leur système [4].

[1] Georg.-G. Richteri, *Dissertationes quatuor medicæ*. 1775.

[2] Car.-Frid. Gruneri, *Commentatio antiquaria medica de Jesu-Christi morte erâ non simulatâ*. 1805.

[3] *Vindiciæ mortis Jesu-Christi veræ*.

[4] *Scripta medico-biblica*. 1779.

L'ouvrage de *Gelpke*, dont nous rendons compte, s'adresse à d'autres adversaires. Il a pour titre : *Opinion de Strauss sur la vie de Jésus; ce qu'elle a d'insoutenable par rapport à la circonstance capitale de cette vie*, par C.-L. Gelpke, pasteur évangélique à Wermsdorf et Hubertsbourg [1]. L'auteur prétend démontrer dans cet écrit tout ce que l'opinion de Strauss sur la résurrection a de contradictoire et d'inadmissible.

Il serait véritablement à désirer que, vis-à-vis des attaques incessantes de l'exégèse rationaliste contre l'histoire de l'évangile, d'habiles théologiens prissent à part les points les plus saillans de cette histoire, afin de démontrer pleinement la futilité des objections qu'on leur oppose. Gelpke, qui a été précisément dirigé par cette pensée, fait très-bien ressortir toute l'importance du dogme de la résurrection, qu'il montre, avec raison, comme un point central dans toute l'histoire évangélique. Il fait bien sentir que Strauss se sépare profondément de l'hypothèse naturaliste, qu'il admet, comme Celse, Julien, Spinosa, Woolston, Edelmann et les Encyclopédistes français, la réalité de la mort du Fils de l'homme.

Ce qu'il nie, c'est la résurrection, et il la nie parce qu'elle est *impossible*. En sorte que toutes les apparitions prétendues de Jésus n'ont existé que dans l'imagination *hallucinée* de ses premiers disciples. Strauss, ici, donne la main à MM. *Lélut* et *Maury* [2]. On voit que la fameuse théorie de l'*hallucination* commence à s'introduire dans l'exégèse. Rêve pour rêve, celui-là a peut-être autant d'avenir que tous ceux qui l'ont précédé. Les apôtres ne pouvaient se figurer que le glorieux martyr de la vérité et de la vertu fût resté dans la poussière du tombeau. Pénétrée de cette conviction profonde, l'âme enthousiaste de ces pêcheurs galiléens leur présentait sans cesse la vivante image de leur maître ressuscité d'entre les morts. La tradition de ces visions bizarres se répandit dans la première communauté chrétienne. Elle s'embellit avec le tems de circonstances poétiques qui lui donnèrent sa forme définitive. L'Ancien-Testament fournit le fond de ces ornemens légendaires.

[1] Grimma, 1836.

[2] Voyez le savant ouvrage du Dr Brière de Boismont, sur les *hallucinations*.

Telle est la supposition de Strauss, réduite à ses élémens essentiels. On voit comme elle se sépare profondément de l'hypothèse encyclopédiste, qui supposait la fraude dans les disciples bien-aimés du Sauveur, et du système naturaliste, qui n'admet pas la réalité de la mort de J.-C. Gelpke combat la supposition des mythologues avec une grande vigueur de logique et de bon sens. Il s'établit avec assurance sur le terrain des faits, et il oppose victorieusement à ses adversaires toutes les impossibilités historiques que leur système entraîne. Les preuves qu'il développe sont tirées de l'exégèse, de la psychologie et de l'histoire.

Raisons exégétiques. — Quand Paul, dit *Strauss*, parle de la résurrection de Jésus, il suppose que ses apparitions étaient du même genre que celles qu'il avait vues sur la route de Damas [1]. Or, *Ammon* et *Eichhorn* ont constaté que c'était une pure vision [2]. On reconnaît là la tactique de Strauss. Il admet comme incontestable la supposition arbitraire d'un fait surnaturel qui renverserait toute l'hypothèse mythique. Est-ce qu'il oublie les preuves invincibles par lesquelles *Grotius*, *Bergier*, *Lyttleton*, *Westtstein*, *Hess*, *Niémeyer*, *Néander*, etc., ont démontré la réalité du miracle qui convertit l'apôtre des nations? Gelpke montre ensuite, par le langage habituel de la bible, par la liaison de ce passage [3] avec ce qui précède, par le but de l'apôtre lorsqu'il parle de la résurrection de Jésus et de ses apparitions, par l'importance que saint Paul attache à ce fait, comme preuve de la mission divine de Jésus, par d'autres passages encore des évangiles, tels que saint Luc [4], saint Mathieu [5], par la règle admise universellement, que l'écriture doit s'expliquer par l'écriture; par tous ces motifs, dis-je, l'auteur prouve d'une manière concluante que dans ce passage de l'*Epître aux Corinthiens*, il s'agit d'une résur-

[1] I *aux Corinth.*, XV.

[2] On peut consulter, sur ce point, le savant ouvrage de Lyttleton : *La Religion prouvée par la conversion de saint Paul*, un de ces livres que l'exégèse allemande ferait bien d'étudier avant de parler des origines du Christianisme. Il se trouve dans les *Démonst. évang.* de Migne, t. IX, p. 644.

[3] I *Corinth.*, XV, 4 et ssq.

[4] XXIV, 34, 36.

[5] XIV, 26.

rection véritable, et que, par conséquent, l'hypothèse de Strauss est insoutenable au point de vue de l'*exégèse*.

Raisons psychologiques.— Strauss reconnaît lui-même que l'expérience des faits psycologiques présente contre son système plusieurs difficultés. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, non content d'opposer à ces difficultés des raisons misérables, il passe prudemment sous silence les plus fortes qu'on pourrait lui faire. Cette réserve est tout-à-fait caractéristique. Le Rationalisme éprouvera toujours un immense embarras de toute l'histoire du Christianisme, lui qui pourtant prétend tout expliquer. Nous avons, en effet, le droit de demander aux mythologues ce qu'ils peuvent opposer à ces difficultés de sens commun que nous leur proposons.

Le Christ ressuscité est apparu, au même moment, à plusieurs personnes et dans différens lieux; comment supposer qu'une illusion aussi étrange, plus rapide que la foudre, aurait pu saisir en même tems des personnes dont les dispositions et le caractère devaient être complétement différens?

Les paroles que les évangélistes prêtent au Christ, dans ces circonstances, n'ont-elles pas un cachet d'élévation, de convenance et de noblesse, que l'imagination fantasque des compilateurs de mythes ne rencontrent jamais?

L'impression produite par la résurrection ne changea-t-elle pas tout-à-coup les disciples de Jésus? Ils étaient faibles et découragés, ils se relèvent tout d'un coup invincibles comme des lions. Comment expliquer une révolution morale si inattendue, arrivée en même tems dans l'esprit de tous les apôtres?

Comment expliquer encore la conduite prudente et réservée que tiennent, vis-à-vis de ses disciples, les ennemis du sauveur?

Raisons historiques. — S'il fallait contester le témoignage si ferme, si constant, si unanime de la première communauté chrétienne sur la résurrection de son fondateur, on serait obligé de révoquer en doute les faits les plus certains de toute l'histoire profane. Un homme disait à Isaac Vossius : « J'ai au bout de ma » plume un livre dans lequel je démontrerai, par des raisons in» vincibles, qu'il n'y a pas un seul fait raconté dans les *Commen*» *taires de César*, dont on ne puisse démontrer la fausseté. »

Strauss a tenté, pour l'évangile, de réaliser ce rêve d'un savant du 17e siècle. Aussi *Gelpke* a-t-il raison de dire qu'il a admis, pour le Nouveau-Testament, les étranges principes que le P. *Hardouin* avait essayé d'appliquer aux écrivains classiques. Notre auteur fait valoir, contre son téméraire adversaire, toute la force, toute l'importance du témoignage des apôtres contre sa théorie. Cet argument a été très-bien développé chez nous par *Bergier* [1], par *Duvoisin* [2] et par le cardinal de *La Luzerne* [3]. Les apologistes français excellent à faire valoir ces raisons, qu'on tire d'une connaissance pratique et positive du caractère des hommes. La véracité du témoignage des apôtres est d'ailleurs prouvée par une institution qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans toutes les communions chrétiennes. On voit, en effet, que le dimanche était déjà célébré dans les tems apostoliques, comme le prouvent plusieurs passages du Nouveau-Testament [4]. Les plus anciens pères, entr'autres saint Justin, martyr, parlent aussi de la haute antiquité de cet usage dans l'Eglise chrétienne primitive.

Gelpke se propose ensuite cette question : Pourquoi J.-C. ne s'est-il montré qu'à ses disciples en sortant de la tombe ? Le problême nous paraît véritablement insignifiant. Au reste, si l'on était curieux de trouver à cette difficulté une solution complète et solide, il faudrait consulter l'ouvrage de *Ditton* bien plutôt que celui de *Gelpke*.

L'ouvrage est terminé par une discussion métaphysique sur la nature des miracles. Comme nous nous proposons de rester tout-à-fait sur le terrain des faits, nous ne suivrons pas l'auteur dans le système qu'il expose sur la notion véritable de l'ordre surnaturel.

Il serait à désirer qu'un théologien habile, en approfondissant toutes les sources que nous avons signalées, fît un travail étendu sur l'histoire de la résurrection. Il faudrait que, résumant tout à la fois les travaux de *Sherlock*, de *La Luzerne*, de *Richter*, de

[1] *Traité de la vraie Religion ; Dictionnaire de Théologie.*

[2] *Démonstration évangélique et autorité du Nouveau-Testament ;* insérée dans les *Dém. évang.* de Migne, tom. XIII, p. 762.

[3] *Dissertations sur la vérité de la religion.*

[4] *Actes*, XX, 7. — I *aux Corinth.*, XVI, 2. — *Apocal.*, I, 10.

Duvoisin, des deux *Gruner*, de *Chandler*, de *Gelpke*, de *Ditton* et de *G. Westt*, il renversât en même tems, en les brisant les unes contre les autres, les hypothèses contradictoires des *encyclopédistes*, des *mythologues* et des *naturalistes*. La science théologique de notre tems voit s'ouvrir devant elle un immense horizon. Il ne s'agit plus pour elle d'agiter long-tems encore les problèmes spéculatifs, qui absorbèrent les écoles du moyen-âge. Puisque le Rationalisme contemporain veut bien enfin revenir sur le terrain des faits, nous allons nous retrouver par là sur notre champ de bataille. Si c'est l'histoire qui doit décider entre le Rationalisme et nous, nous pouvons à l'avance compter sur la victoire. Pour nous, nous remercions le ciel de nous avoir fait vivre dans un tems où nous pouvons, selon la mesure de nos faibles forces, défendre Jésus-Christ contre le monde. Nous laissons à d'autres l'envie des doux repos et des tranquilles loisirs. Pour ceux qui veulent adorer le Christ en esprit et en vérité, il n'y a d'autre repos que le combat, et d'autre calme que celui de l'éternité.

L'abbé F. EDOUARD.

Polémique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE

DE L'ORIGINE ET DU FONDEMENT DE LA LOI MORALE DE L'HOMME,

SELON LA PHILOSOPHIE DE BAYEUX.

1. Double réclamation de M. l'abbé Noget, auteur de la *Philosophie de Bayeux*. —Etat de la discussion.

Pour bien faire comprendre à nos lecteurs la position des *Annales* à l'égard de M. l'abbé Noget, et montrer la convenance et la justice de sa réclamation, il nous est nécessaire de rappeler quelques faits antérieurs.

Dans le cahier de mai dernier[1], nous crûmes de notre devoir d'examiner le fondement que M. l'abbé Noget donnait à la morale humaine, et nous élever contre cette proposition : *La volonté de Dieu toute seule ne peut engendrer aucune obligation.*

Sous la date du 15 juillet suivant, M. Noget nous écrivit une lettre où il donnait des explications sur cette proposition. Nous accusâmes réception de cette lettre dans le cahier même de juillet (p. 82), et annonçâmes l'intention de la publier dans le cahier d'août. Sur ces entrefaites, M. l'abbé Noget ayant remarqué dans le *Compte-rendu* du cahier de juin, que nous ne publierions que les réclamations *signées des auteurs,* nous écrivit de nouveau pour nous avertir que si sa signature n'avait pas été mise au bas de sa lettre, il fallait l'y ajouter. Ayant ainsi occasion de lui répondre, nous lui dîmes que sa lettre portait sa signature, et qu'elle allait paraître avec nos observations; et nous profitâmes de la circonstance pour le prier d'éliminer une partie de sa réponse, qui ne touchait pas au fond de la question, et lui faire part des principales raisons que nous alléguions contre lui. Nous voulions, en

[1] *Annales*, t. XII, p. 345.

effet, bien préciser les questions sur lesquelles nous étions ou en accord ou en désaccord, pour ne pas embarrasser une polémique, déjà difficile et pénible, de questions oiseuses et inutiles. Il s'ensuivit un échange de lettres, dans lesquelles nous tombâmes d'accord sur plusieurs points; sur d'autres, il y avait encore malentendu ou désaccord.

A cette époque, nous fûmes invités à faire un voyage en Normandie. Nous en avertîmes M. Noget, et lui dîmes que nous trouvant ainsi rapprochés de Bayeux, nous ferions tout notre possible pour lui faire une visite, et tâcher de lever ou de préciser toutes les difficultés.

2. Voyage en Normandie.—Conférences avec M. l'abbé Noget.

Quand on a passé tout un an à Paris, au milieu des arides recherches de la science et des sèches discussions de la philosophie, on se ferait difficilement une idée de l'impression que peut produire sur l'âme le spectacle des vertes campagnes et du paysage varié du *Bocage normand*. On sent je ne sais quel apaisement de l'esprit, qui semble interrompre toute action, tout mouvement. En plaine, au milieu de ces haies vives et hautes qui bordent tous les chemins et ferment tous les champs, on se croirait au sein d'une grande forêt; mais à mesure que vous vous élevez sur les collines, alors les campagnes apparaissent avec les fermes et les laboureurs, et la forêt devient une suite de métairies sans fin.

C'est au milieu de ces haies vives et de ses bois de chênes que se cache le château de Ronfeugeray.

Ronfeugeray n'est pas le château féodal, noir et menaçant, entouré de fossés et de murailles, symbole de l'égoïsme; c'est le château ouvert et accessible, d'où rayonne aux environs la douce influence, à la fois chrétienne, politique et sociale, de ses propriétaires, M. le comte et Mme la comtesse de L..... Oh! c'est se choisir une bien belle part, lorsque, à peine entré dans le monde, on consacre ainsi toute l'activité de l'esprit, toutes les puissances du cœur, toute l'influence de sa position, à faire disparaître toutes les préventions et toutes les haines, et à préparer ainsi la réunion de tous les partis religieux ou politiques qui divisent encore notre France. Que Dieu répande beaucoup de ces influences au

milieu de notre pays... La vie se passait tranquille et bonne à Ronfeugeray. A peine quelques momens donnés le matin à l'étude, puis des promenades dans les sentiers du bois, des visites au verger et à la serre, dont une voix amie nous nomme toutes les plantes, toutes les fleurs, et puis une station à la bibliothèque... Dites-moi, n'est-ce pas une jolie idée, que d'avoir transformé en bibliothèque ce pavillon au-dessus de la serre, donnant d'un côté sur le bois et de l'autre sur le jardin ? Au-dessous, les fleurs les plus rares, les plus belles ; au-dessus, les livres les plus choisis — autres fleurs — de toute notre littérature, véritable ruche, que deux abeilles actives et intelligentes ont formée de tout ce que l'esprit humain a produit de plus beau, de plus pur, de plus éthéré. Puis des lectures choisies tous les jours avec un goût si exquis, qu'on les aurait volontiers prises pour une parole d'amitié. Cette littérature était à la science philosophique précisément ce que les vertes campagnes sont aux rues et places de Paris.....

C'est au milieu de ces doux loisirs et de cette bienveillante hospitalité que M. l'abbé Noget, ayant appris que nous étions à Ronfeugeray, vint nous y surprendre le 16 septembre. Pendant deux jours, nous examinâmes toutes les phases de la question soulevée par les *Annales* ; nous écoutâmes toutes les raisons alléguées par M. Noget, nous lui fîmes part de toutes nos idées, de toutes nos appréhensions ; nous essayâmes surtout de lui faire sentir la flagrante contradiction qui existait entre le commencement de son livre, où il prouve que les *idées* et la *raison* de l'homme viennent de la révélation *libre et positive de Dieu*, et la fin, où il soutient que *la règle morale ne doit pas venir de la volonté libre et positive de Dieu.* Après être tombés d'accord sur presque tous les points, nous conclûmes que M. l'abbé Noget, après en avoir parlé avec quelques personnes dont il voulait prendre conseil, ferait une nouvelle lettre, dans laquelle il expliquerait tout-à-fait sa pensée, séparerait ce qui a rapport au devoir et aux obligations morales d'avec ce qui regarde le bien et le mal, considérés en soi et dans leur essence ; que cette lettre serait prête pour le cahier de novembre, et qu'alors nous l'insérerions sans y ajouter aucune remarque.

Tel fut le résultat des conférences de Ronfeugeray. Nous nous quittâmes donc très-satisfaits l'un de l'autre, désirant, pour no-

tre part, de recevoir la nouvelle lettre; mais le mois de novembre arriva, décembre se passait, sans en avoir aucune nouvelle.

Cependant les *Annales* se trouvaient dans une bien fausse position; d'un côté, elles ne voulaient pas cesser de poursuivre la proposition telle qu'elle était formulée dans notre cahier de mai, et que M. Noget disait n'être pas sienne; de l'autre côté, comme elles avaient promis d'insérer la lettre de M. Noget, les lecteurs ne la voyant pas paraître, et ne sachant rien de ce qui s'était passé, devaient croire que nous manquions de loyauté, en commettant un deni de justice à l'égard d'un auteur que nous avions blâmé. Cette position n'était pas tenable; n'ayant donc reçu aucune nouvelle de M. Noget, nous insérâmes les quelques mots relatifs à cette question dans notre *compte-rendu* de décembre, sans y nommer M. Noget, mais dans le dessein, nous l'avouons, de le décider à donner signe de vie; c'est aussi ce qui nous porta à publier la note du cahier de *janvier*, ci-dessus, p. 15, où nous nous défendions, en termes très-convenables, de n'avoir pas encore inséré cette lettre. Cette justification, d'une promesse faite il y avait six mois, n'était pas trop précipitée, ce semble.

Voilà où en étaient nos rapports avec M. l'abbé Noget, quand il nous a adressé la lettre suivante. Nous laissons nos abonnés juges de la justice de ses reproches et de la convenance du ton et des expressions de cette lettre..... Ah! M. l'abbé, avant de l'écrire, vous auriez dû, en conscience, nous rendre les deux jours de paix et de tranquillité que vous êtes venu fort inutilement nous enlever à Ronfeugeray!

Sommervieu (près Bayeux), 13 février 1846.

Monsieur,

En lisant le *compte-rendu* à vos abonnés, contenu dans votre numéro de décembre dernier, qui vient de paraître, j'ai vu, avec un *juste sujet de mécontentement*, que vous adressez de nouveau à mon enseignement des reproches graves contre lesquels j'avais déjà réclamé précédemment. Quand on veut faire à un adversaire une guerre *loyale*, on doit prendre garde de *dénaturer* sa pensée pour la combattre avec plus de facilité, et on ne se contente point de *parler seul*, on met sous les yeux du public la défense à la suite de l'accusation; vous voudrez donc bien, monsieur, rectifier ce que vos paroles ont d'inexact et donner place à ma réclamation dans vos colonnes.

Vous me faites dire dans ce compte-rendu : *La volonté de Dieu seule ne peut engendrer d'obligation; il faut encore rechercher si elle est conforme à l'essence*

des choses ou aux notions de la droite raison [1], comme si je voulais rendre la raison humaine juge de la volonté de Dieu manifestée par la révélation. Or, cette proposition n'est jamais sortie de ma plume : vous ne la trouverez ni dans le texte de mon ouvrage, écrit en latin, ni dans le *contexte*. Vous dénaturez mes paroles, vous leur prêtez un sens qu'elles n'ont jamais eu et qu'elles ne peuvent avoir [2]. Vous traduisez l'*idiôme* dont je me suis servi avec une liberté d'interprétation, qui, chez un *écolier*, serait *châtiée* comme un contre-sens.....

Nous nous permettons d'interrompre ici la lettre de M. Noget pour avertir nos lecteurs que, durant tout le cours de nos discussions personnelles, M. l'abbé Noget a été un modèle de politesse, de bon ton, sachant garder toutes les convenances de son état et de la bonne société. C'est un de ces prêtres jeunes encore, mais portant sur sa figure et sur toute sa personne la triple empreinte de la vertu, de la science et de l'urbanité qui convient au prêtre chrétien et à l'homme social. — Quant au professeur, nos lecteurs voient ici un échantillon de sa manière. Mais nous les prions encore de l'excuser par la considération qu'il n'a fait que prendre sa férule pour une plume, ou sa plume pour une férule.

.... Et c'est après avoir ainsi travesti, involontairement sans doute, un enseignement qui est celui de toutes les écoles orthodoxes, de tous les séminaires [3], que vous faites l'appel suivant : « Ici nous nous adressons avec confiance à nos seigneurs » les évêques, aux honorables professeurs qui nous lisent, à tous nos amis, et » nous leur disons : est-ce que ces deux propositions (celle qui m'est attribuée et » une autre reprochée à M. l'abbé Maret) ne suppriment pas de fait la nécessité » de recourir à une révélation extérieure, ne sont-elles pas dangereuses, ou au » moins ne sont-elles pas *obscures* et prêtant à une *interprétation fâcheuse*, ne

[1] Voici les textes de M. Noget : « Sola voluntas Dei non potest parere obligationem. ...; discrimen inter bonum et malum morale (ou *regula moralis*, qu'il » dit être la même chose, tome III, p. 106), *repetenda est ex essentiâ rerum, notio*» *que boni moralis* ab ipsa *ratione* accipitur. » — Que l'on juge si notre traduction n'est pas fidèlement basée sur ces textes.

[2] Nous avons dit expressément que vous ne *le vouliez pas*, mais qu'on pouvait tirer ces conséquences de vos principes. Vous changez la question. Quant à savoir si vos principes *peuvent avoir* ces conséquences, nous nous en remettons volontiers comme vous au jugement de nos lecteurs. D'ailleurs, nous reviendrons plus loin sur cette question.

[3] Nous nions qu'aucune école, aucun séminaire, ait jamais enseigné crûment cette proposition : *la volonté de Dieu seule ne peut engendrer aucune obligation*. Vous affirmez le contraire, donnez des preuves, citez l'auteur et l'ouvrage.

» renferment-elles pas, de près ou de *loin*, les principes mêmes de nos adver-
» saires, cette fameuse incarnation du Verbe des Rationalistes, et *cette souve-*
» *raineté de la raison* des philosophes [1] ».

Et moi aussi, Monsieur, je fais appel aux juges que vous invoquez, et c'est pour cela que je *requiers* de vous la publication immédiate de ma réponse à votre attaque du mois de mai 1845, et restée dans vos cartons depuis le mois de juillet dernier, c'est-à-dire, depuis plus six mois (c'est votre faute). Si, par amour de la paix, j'ai usé jusqu'à ce moment d'une *modération* que vous avez pu prendre pour une *autorisation du silence* que vous avez gardé, je ne crois pas devoir user plus long-tems de *cette réserve* (j'en suis fort aise). Je demande donc, et vous savez que j'ai le droit de l'*exiger*, que ma première lettre et celle-ci soient publiées dans leur entier, et sans être morcelées, dans votre prochain numéro.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A. Noget-Lacoudre.

Et maintenant, nous le demandons à nos lecteurs, de quel côté sont la justice, la loyauté, la politesse? Comment venir nous reprocher d'avoir gardé la réponse dans nos *cartons*, sans dire que l'on nous y avait autorisé? Comment venir nous requérir d'insérer cette réponse, que l'on a vu en septembre dernier, prête à être livrée à l'impression, et que l'on arrêta dans nos mains? Comment nous écrire cette inconcevable lettre, sans dire un seul mot des lettres échangées et des conférences que nous avons eues ensemble? Comment, surtout, demander encore purement et simplement l'insertion de la *première lettre*, regardant comme non avenues toutes les explications données et acceptées?—Eh bien! soit, nous publierons votre lettre puisque vous nous y forcez; mais nous y ajouterons nos observations, et nos lecteurs jugeront s'il n'eût pas été plus utile pour vous d'en faire une autre, dans le sens que nous vous avions conseillé. En attendant, ceux, en assez grand nombre peut-être, qui auraient voulu que nos discussions avec MM. Maret et Noget, ne fussent pas portées devant le public, et fussent réglées en famille, verront combien leurs espérances étaient illusoires. Les auteurs ne se convertissent guère; c'est à ceux qu'ils instruisent

[1] Oui, nous soutenons encore que ces propositions sont *obscures*, et peuvent renfermer au moins *de loin* le principe de la souveraineté de la raison; il nous semble que M. Noget en était convenu à Ronfeugeray; et d'ailleurs qu'il l'accorde ou non, nous soutenons encore ce jugement.

qu'il faut s'adresser, et auprès d'eux, la vérité et la raison finissent toujours par prévaloir. C'est ce que nous espérons de la présente discussion.

3. Première lettre de M. Noget. — Réponse à ses raisons.

Séminaire de Sommervieu, 15 juillet 1845.

Monsieur,

Dans votre N° du mois de mai dernier, vous avez dirigé contre la *philosophie du séminaire de Bayeux* une accusation qui serait grave, si elle était fondée; j'estime trop votre journal et ses lecteurs pour ne point répondre au reproche immérité dont j'ai été l'objet et pour ne point *requérir* de votre impartialité l'insertion de ma réponse dans vos *Annales;* je n'ai pas besoin d'une longue défense, je me contente des trois observations suivantes :

1° Vous m'accusez d'*opposer la règle païenne du bien et du mal à la règle primitive, traditionnelle, évangélique de la volonté de Dieu* [1], parce que *tout une thèse est employée à prouver* « que la différence entre le bien et le mal moral » ne doit point être recherchée seulement dans la *volonté positive et libre de* » *Dieu*, mais dans l'*essence des choses* et dans la notion *que nous suggère notre* » *propre raison* [2]. » Vous ajoutez : *les développemens sont encore plus excentriques : ils constituent un véritable dualisme,... Ils disent que ce n'est pas à cette volonté que nous sommes tenus d'obéir, mais à l'essence.*

Je n'accepte point comme mienne cette dernière partie, savoir : *que nous sommes tenus d'obéir à l'essence et non à la volonté de Dieu.* Vous ne lirez dans mon ouvrage rien de semblable, et si vous parvenez à cette conclusion en partant des principes que j'émets, ce n'est qu'à l'aide de raisonnemens dont je conteste la valeur.

Me bornant donc dans cette première observation à l'*accusation d'enseignement païen et dualiste*, je réponds, qu'avant de formuler cette accusation, il eût été à propos d'examiner *à qui elle était adressée.* Je ne parle pas de moi personnellement, Monsieur; mais les deux thèses que vous attaquez ont pour elles, non-seulement *la raison*, mais encore les plus graves autorités théologiques. Elles

[1] *Annales*, N° de mai, t. XI, p. 346.

[2] L'énoncé que l'on me reproche fait l'objet de deux thèses dont je crois devoir reproduire ici le texte latin, pour n'avoir point à discuter l'exactitude de la traduction. On lit à la page 114, du t. III, de l'ouvrage intitulé : *Institutiones philosophicæ in seminario bajocensi habitæ*, etc. « Discrimen inter bonum et » malum morale repetendum non est ex voluntate positivâ et liberâ Dei tantum- » modò. » Et à la page 115 : « Discremen inter bonum et malum morale repe- » tendum est ex essentiâ rerum, notioque boni moralis ab ipsâ ratione accipitur. » Il n'y a point dans mon énoncé, comme on le voit, notre *propre raison*, mais la *raison*. (Note de M. Noget). Nous y répondons un peu plus loin, ci-après, p. 157.

sont enseignées dans tous les séminaires de France [1], comme on peut s'en convaincre en considérant quels ouvrages y sont adoptés pour l'enseignement. Ce sont, outre un petit nombre de traités manuscrits, *la philosophie de Mgr l'évêque du Mans*, celle de *Lyon*, et la *philosophie de Bayeux*. Toutes les trois sont unanimes sur ce point. Mgr Bouvier, dont vous ne contesterez assurément pas l'orthodoxie, prouve [2] qu'il existe une différence entre le bien et le mal moral *fondée sur l'essence des choses*, par des argumens tirés, non seulement de la raison, mais encore de l'Écriture sainte, de la tradition constante et universelle des Juifs et des Chrétiens, qui, dit-il, n'admet pas même une exception; enfin, par le consentement unanime et invariable de tous les peuples. Le vénérable évêque ajoute (p. 439) que la différence entre le bien et le mal moral *ne vient point de la libre volonté de Dieu* [3]; quant aux développemens qui vous ont tant choqué dans la *philosophie de Bayeux*, Mgr l'évêque du Mans nous a fait l'honneur de reproduire la preuve que vous attaquez et qui ne se trouvait pas dans les éditions précédentes de son ouvrage.

A cette preuve d'orthodoxie, se joint l'approbation donnée par Mgr l'évêque de Bayeux au cours de philosophie enseigné dans son diocèse; et certes, c'est bien à ce juge éclairé et compétent qu'il appartient de prononcer. Je puis, en outre, invoquer le jugement d'un savant illustre de Rome, bien connu de M. le directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, Mgr Antoine de Luca, camérier du S. Père, et qui, parmi ses titres nombreux, compte celui de consulteur de la congrégation de l'*Index* [4]. Je me borne à ces témoignages, et je demande si nos seigneurs les évêques ne sont point des juges compétens en matière d'orthodoxie? Auraient-ils donc permis qu'un enseignement *païen et dualiste*, eût pris dans leurs établissemens ecclésiastiques la place d'une philosophie catholique? N'y a-t-il point quelque peu de témérité, de la part des *Annales de philosophie chrétienne*, à infliger d'une manière si légère des notes aussi graves à l'enseignement des séminaires?

Notre réponse à cette 1re *observation* est facile; M. Noget nous dit: 1° Mon système est suivi par la plupart des philosophies; 2° il est approuvé par plusieurs évêques... Nous répondons: d'abord nous avions dit la même chose; nous avions dit: « M. Noget »pose la théorie suivante, que nous sommes à peu près certain »n'être pas de lui, mais avoir été tirée de quelque ancienne phi»losophie cartésienne, laquelle se posant dans un état séparé des »traditions et des révélations divines, est forcée d'y avoir re-

[1] Il serait facile de montrer que cette doctrine n'est point particulière aux écoles ecclésiastiques de France.

[2] *Institutiones philosophicæ*, 7e édit., p. 436 et suiv.

[3] Non à libero Dei arbitrio. p. 439.

[4] On peut voir ces approbations en tête du 1er vol. de la *Philosophie de Bayeux*.

cours [1]. » — Et un peu avant : « Quand nous reprochons à »M. l'abbé Noget de constituer une morale en dehors de la vo- »lonté et de l'autorité de Dieu, nous savons bien qu'il n'est pas »l'auteur de cette théorie. Il peut malheureusement nous citer »des autorités graves pour soutenir son opinion, etc. (*Ibid.*). » — On ne pouvait plus nettement avertir que nous étions loin d'attribuer l'invention de cette théorie à M. l'abbé Noget; nous allions plus loin, nous indiquions sa source dans les théories de Platon.... A tout cela, M. Noget nous répond : ce que j'enseigne est enseigné par les autres philosophies. — Nous avions dit avant, nous répétons après lui : ce que vous enseignez est enseigné par les autres philosophies..., mais nous vous prions d'entrer dans la question et de la discuter nonobstant les *autres philosophies.* Est-ce que vous ne discutez pas de nouveau vous-même ce qui avait été défini par les philosophies de *Lyon* et du *Mans?* Ce droit, que vous vous donnez, est-ce que vous le gardez pour vous seul? ou bien, l'avez-vous épuisé? Pensez-vous que la philosophie enseignée soit si parfaite qu'on ne puisse plus rien y changer? Vous avez cru que la polémique actuelle entre le Catholicisme et le Rationalisme exigeait l'abandon des théories cartésiennes des *idées innées*, et qu'il fallait les remplacer par les théories traditionnelles de la *révélation par la parole;* prétendez-vous nous empêcher de penser la même chose de la théorie platonicienne de la *fondation de la morale sur l'essence des choses*, et *la notice que nous en donne la raison*?... Expliquez-vous, Monsieur, expliquez-vous, avant de vous cacher tout d'abord derrière les feuilles de ces vieilles philosophies que vous avez déchirées vous-même.

M. Noget se cache en second lieu derrière l'*approbation* donnée à son livre, par Mgr de Bayeux. Nous l'avouons, nous aurions voulu n'avoir pas à discuter cette raison, c'est pour l'engager à y renoncer que nous lui avons écrit deux lettres, nous l'en avons encore prié de vive voix; nous croyions l'avoir convaincu, d'abord que Mgr de Bayeux n'avait pas voulu trancher toutes les questions philosophiques traitées dans sa philosophie, ensuite qu'il n'était pas décent, pour lui, dans une ques-

[1] *Annales*, t. XI, p. 345.

tion moitié historique, moitié philosophique, de se cacher derrière son évêque; et, pour les catholiques, d'avoir à discuter cette autorité. Mais M. Noget, comme on le voit, est inflexible. Que Mgr nous pardonne donc les simples observations que nous ajoutons ici sur ce sujet; c'est M. l'abbé Noget qui nous y force.

Vous dites donc, M. l'abbé, que nous avons manqué de respect à l'autorité de Mgr de Bayeux. Mais vous même qui avez sapé par sa base les principes de la *Philosophie de Lyon*, qui avez changé bien des choses à *celle du Mans*, qu'avez vous fait autre chose que mettre de côté l'autorité de Mgr Bouvier qui a composé celle du Mans et de Mgr l'archevêque de Lyon, Montazet, qui a approuvé celle de Lyon? Bien plus, vous déclarez fausses et dangereuses des propositions établies par Mgr de Montazet et approuvées par un mandement exprès, telle que celle-ci: «l'âme »*humaine* sortant des mains du créateur, est déjà ornée de plu»sieurs notions qui lui *sont innées* [1]. » Vous savez que vous posez la thèse contraire, ce dont je vous loue; mais ce que vous faites vous, pourquoi me défendez-vous de le faire moi-même? Vous me direz que j'ai dit, moi, non pas que vos propositions étaient *fausses*, mais *payennes* et *dualistes*, et que c'est pour cette accusation que vous vous réfugiez derrière votre évêque. D'abord, M. l'abbé, je ne vois pas, lorsqu'il s'agit de la vérité, quel est la plus grande injure de la dire fausse, ou de la dire payenne. Fausse me paraît plus dur, car une proposition peut être payenne et vraie, tandis qu'il faut dire toujours anathème à celle qui est fausse. C'est ici une question d'histoire de la philosophie, je vous indiquais les textes de Platon qui l'établissent et ceux de M. Cousin qui l'adoptent. Vous auriez dû simplement prouver, ou qu'il n'était pas vrai que Platon fût l'inventeur de ce système, ou que cela ne l'empêchait pas d'être vrai. Voilà ce que vous auriez dû faire au lieu de me menacer de l'approbation mise en tête de votre livre.

Cette autorité je la respecte autant que vous; plus que vous, puisque je ne voulais pas la livrer à une discussion de journal.

[1] Anima humana... è sui creatoris manibus prodiens jam plurimis notionibus sibi congenitis exornatur. Dans le *mandement* de 12 pages, daté du 16 août 1782 et placé en tête de l'édition de la *philosophie de Lyon*, de 1807, page VI.

Et pourtant cela aura été bon à quelque chose, car j'en ai pris l'occasion de consulter, et voici les paroles sages que j'ai recueillies de plusieurs côtés. — Quand un évêque approuve un livre, il fait comme fait l'Église, il examine les *intentions*, les *conclusions* de l'auteur, les *choses pratiques* qu'il en tire, il cherche si dans ces conclusions, *la foi ou les mœurs sont compromises ;* c'est exactement la formule des anciennes censures. Mais jamais les évêques, ni l'église n'ont eu l'intention d'approuver et de fixer toutes les preuves, tous les raisonnemens, toutes les assertions des apologistes. Ceci, de l'aveu de tous, est la partie *libre, changeante, arbitraire* de *notre croyance.* C'est pour cela que l'Église a toléré les méthodes et les écoles. On fut platonicien, aristotélicien, thomiste, moliniste, cartésien, etc. ; elle a toléré tous ces systèmes jusqu'au point où ils n'ont pas été jusqu'à détruire la foi. Mais elle n'a pas empêché les écrivains et les apologistes, de faire observer que tel de ces systèmes était dangereux, telle de ces preuves était fausse, ou ne répondait plus aux exigences de la polémique catholique. C'est en quoi vous êtes louable vous-même de vous être élevé contre le Cartésianisme malgré l'autorité de Mgr de Montazet, qui, au reste n'avait pas voulu, n'avait pas pu attacher la foi chrétienne à la méthode de Descartes. Vous me permettrez de faire la même chose à l'égard de votre méthode de *l'essence des choses,* et je suis assuré d'avoir en ceci, l'assentiment de Mgr de Bayeux lui-même. — Continuons votre lettre :

2° Je passe à l'examen de l'accusation elle-même. Et d'abord, *la différence entre le bien et le mal moral vient-elle de l'essence des choses?* A cette question, Mgr Bonvier répondra pour nous (p. 436 et suiv.) : Oui, cette différence *est essentielle.* Telles ont toujours été, suivant cet illustre prélat, la doctrine de la tradition juive et chrétienne, sans nulle exception, et la croyance unanime et invariable de tous les peuples. De plus, la proposition ci-dessus est d'une telle évidence, que pour être convaincu de sa vérité, il suffit d'en bien comprendre le sens. Soit, par exemple, l'*obligation* d'aimer Dieu : n'est-elle pas *fondée* sur la nature de Dieu, être infiniment aimable, et sur la nature de l'homme, être doué d'une intelligence capable de connaître Dieu, et d'un cœur pour l'aimer? Non, quoique prétende notre adversaire, Dieu n'a pas *la liberté* de dispenser l'homme du précepte de l'amour, tant que l'homme demeurera un être intelligent et aimant. Cette obligation dépend de la nature des choses, et *nullement de la libre volonté de Dieu.* Or, nature et essence sont, dans notre langage, deux termes synonymes.

M. l'abbé Noget change ici la question. Nous n'avons pas nié que la différence entre le bien et le mal fut *essentielle*, surtout si l'on entend seulement par essence la définition ou la nature des choses. Mais nous avons nié que la *règle morale*, que nos *obligations découlassent* de ces *essences* et non de la *volonté libre* et *positive de Dieu*. Voilà toute la question, nous n'ajoutons rien de plus ici, parceque nous allons la traiter au long, en examinant de nouveau la doctrine de M. Noget, ce qu'il entend par loi, par essence, par notion de la raison, etc. et nous verrons s'il a le droit de limiter la *liberté de Dieu*, en opposition à sa volonté, même par supposition. — Continuons :

3° Ma dernière observation est relative à une énormité que vous me reprochez et qui n'existe que dans les caractères typographiques dont vous vous servez pour reproduire ma proposition ; la voici : *la volonté de Dieu toute seule ne peut engendrer d'obligation*. Remarquez, je vous prie, Monsieur, que je n'ai pas dit : *la volonté de Dieu ne peut pas engendrer d'obligation*. Mais j'ai dit, la volonté de Dieu *toute seule*, ce qui n'est pas la même chose. Je reconnais avec tout homme sensé que la volonté de Dieu oblige toujours; mais aussi tout homme sensé reconnaîtra avec moi que la volonté de Dieu n'est jamais seule. Elle est toujours accompagnée *du droit* de commander et *de l'équité* dans le commandement ; si elle est *accompagnée*, donc elle n'est pas *seule*. Le commandement sans le droit de commander serait nul : sans équité pareillement, il ne pourrait pas avoir de prise sur la conscience.

M. l'abbé Noget change encore ici toute la question et toute sa philosophie. Qui jamais a nié que la *volonté de Dieu* put être *seule* en ce sens qu'elle ne fut pas *accompagnée* de son *droit* et de son *équité*? Nous répétons, qui l'a jamais nié ? Aussi nulle part dans son livre M. Noget n'a établi cette proposition, nulle part il ne soutient cette thèse, que la *volonté de Dieu* est toujours avec son droit et sa justice. Cette thèse était inutile, aucun système philosophique ne l'a combattue. Mais il a dit : la *volonté de Dieu ne peut seule nous imposer d'obligation*, il *faut* qu'elle soit accompagnée, c'est-à-dire *tirée*, de l'*essence des choses*, de la notion que *nous donne la raison*. Ce qui est bien différent.

Nous répétons ici sa proposition avec les développemens qu'il y donne.

Il faut rejeter la *règle morale* (faites attentions qu'il ne s'agit pas du bien et du mal en soi, mais, comme le dit M. Noget, de la *règle morale*) qui 1° contredit la *notion que nous avons* du bien et du mal moral : 2° qui ne peut engen-

drer aucune obligation. Or telle est la règle qui tire la difference entre le bien et le mal de la volonté positive et libre de Dieu seulement, et en aucune manière de l'essence des choses[1].

On le voit M. Noget ne parle ici, ni de droit, ni d'equité de Dieu, choses qui sont inséparables de sa volonté connue; mais de l'*essence des choses*, et des *notions de la raison, que nous avons*, chose que chacun peut consulter en soi. Mais pour mieux prouver ses contradictions nous allons répéter le raisonnement que nous avons blâmé:

Si l'on ôte la difference entre le bien et le mal, qui provient de l'*essence des choses*, alors je ne suis plus *obligé* d'obéir à l'ordre de Dieu, parce que la chose qu'il commande est bonne, mais seulement, parce que Dieu la veut. Or, LA VOLONTÉ DE DIEU TOUTE SEULE *ne peut engendrer* D'OBLIGATION. Car il ne peut exister d'obligation, à moins qu'il n'y ait un devoir à remplir; or dans cette hypothèse (de la volonté de Dieu), il n'y a *aucun devoir à remplir* (dans sa lettre il dit: *je reconnais que la volonté de Dieu oblige toujours.*) Car tout devoir implique l'idée d'un acte *bon*, ou *conforme à la raison* (excellent raisonnement qui suppose ce qu'il faut prouver) et non pas seulement l'*ordre* d'une volonté, quelque puissante qu'elle soit. Car s'il n'existe que l'ordre d'une volonté toute puissante, et aucune notion du droit (que nous avons en nous, dit-il ci-dessus) certainement ce ne serait pas une chose prudente de ne pas obéir à celui qui commande, et il ne pourvoira pas sagement à sa sécurité et à son avantage, celui qui méprisera l'ordre de cette volonté souverainement puissante; mais si *on le peut taxer d'imprudence* (celui qui refuse d'obéir à la volonté de Dieu), jamais cependant il ne sera *violateur du droit et du juste*; car la seule violence ne peut engendrer aucun droit; donc, etc.[2].

Nous demandons encore si de semblables principes prédisposent beaucoup à se reconnaître obligé d'obéir à la seule volonté de Dieu dès qu'elle nous est connue; mais nous allons traiter cette question à fonds. Voici la fin de la lettre de M. Noget:

Voilà, Monsieur, le sens de ma proposition déterminé, du reste, suffisamment par le contexte. Je persiste à le croire exempt de reproches.

En terminant, je me crois obligé de vous remercier, Monsieur, de l'estime que vous témoignez faire de ma personne et de mon ouvrage. Croyez bien que je suis animé de sentimens pareils à votre égard. En m'associant, dans votre article, à M. l'abbé Maret, vous m'avez fait honneur. Je ne pense pas que cet excellent défenseur des dogmes catholiques, ait eu besoin de puiser ses opinions

[1] *Inst. phil.*, tom. III, p. 114.
[2] *Inst. phil.*, tom. III, p. 115.

dans la *philosophie de Bayeux*, comme vous le dites [1]; nous avons puisé l'un et l'autre à une source commune, l'enseignement unanime des écoles ecclésiastiques. C'est là que nous avons appris à défendre l'autorité, sans préjudice des droits de la raison humaine.

Agréez, je vous prie, Monsieur, etc.

A. Noget-Lacoudre.

4. Des bases, données à la philosophie morale, dans quelques *cours de philosophie*. — Importance et nécessité de la discussion.

Nous voulons répondre ici aux personnes qui pourraient croire que c'est pour notre plaisir et par amour de la dispute, que nous nous nous élevons ici contre l'enseignement de la philosophie morale, telle qu'elle est consignée dans les écoles, soit ecclésiastiques soit laïques. Or, rien n'est plus éloigné de nos pensées et de nos habitudes. On sait que les *Annales* n'ont jamais élevé des disputes de mots, et sont toujours allées au fond des choses et ont essayé, selon leurs forces, de combattre les doctrines les plus funestes, celles qui paraissaient les plus dangereuses à cette foi à laquelle elles ont consacré leurs veilles et leur vie. C'est ainsi que les premières, dès 1830, alors que les organes de la science ecclésiastique étaient muets, ou tremblaient, ou prophétisaient des orages inouïs, elles ont annoncé et prouvé, que le fond même de la science était revenu à la foi, et qu'une réaction était sur le point de se faire. Et elle a eu lieu.

Les premières aussi, elles ont annoncé que le *panthéisme* était le véritable adversaire de la foi catholique, que la science orientale, la science indienne étaient un arsenal où l'incrédulité allait puiser ses armes, et qu'il fallait l'y précéder, pour étudier cette même science; elles ont annoncé que mieux connues ces découvertes orientales que l'on voulait tourner contre nous, nous étaient plutôt favorables. Et c'est en effet ce que nous voyons.

Les premières aussi, elles ont signalé l'immense avantage qu'il y avait pour notre cause de faire sortir la défense orthodoxe et la polémique catholique de la région des abstractions et des discussions dialectiques pour les transporter dans les faits, et l'étude

[1] Je n'ai pas dit un mot de cela, puisque j'ai constaté, au contraire, que M. l'abbé Maret avouait *ne pas connaître* la philosophie de M. Noget.

des traditions. Elles ont dit qu'il n'existait pas d'autre Dieu, que nous n'avions pas d'autre Dieu que celui de la tradition, que notre Dieu était un Dieu réel et historique, comme notre père, notre aïeul, et qu'il n'y en avait pas d'autre.

Nous voyons avec plaisir que cette méthode est suivie de plus en plus dans les ouvrages apologétiques et en particulier dans les cahiers des *conférences ecclésiastiques*, qui sont si utiles aux prêtres, et regénèrent partout la science sacrée. Nous remplirions nos *Annales* des analyses de ces travaux, si nous ne craignions de renvoyer à nos principaux lecteurs, ce que déjà il ont lu, ou pris dans les mêmes *Annales*.

Mais ce que nous avons dit de Dieu, nous venons le dire ici de sa loi, et de sa morale; il n'existe pas d'autre morale que celle qui a Dieu pour auteur, pour législateur et pour juge. Et cette morale n'est point *assise*, n'est point *fondée*, sur l'essence des choses. Tout ce qui a rapport à l'homme et au chrétien, n'a, ne doit avoir d'autre fondement énoncé et direct, que Dieu et sa parole; ne *se tire* pas de *l'essence des choses*, mais se tire et nous vient de l'ordre et de la volonté de Dieu. Et quand nous disons *ordre* et *volonté*, nous entendons un ordre extérieur, positif, transmis non-seulement par la parole du père, mais par la loi de Dieu même. Quand le père a transmis la règle de croire et la règle d'agir, à son fils, toujours il a pu lui dire, c'est Dieu qui a commandé, c'est lui qui te punira si tu ne l'observes pas; et il n'a pu lui dire cela, que parce que Dieu le lui avait appris.

Nous ne croyons pas avec M. l'abbé Maret, que la raison soit un *écoulement de la lumière*, ou de *la substance de Dieu*; non plus nous ne croyons pas que Dieu, dans l'ordre naturel, se communique à la créature, par une *union naturelle, directe, immédiate*, ni que chaque conscience *soit un Sinaï* où Dieu fasse entendre sa voix [1]. Nous ne croyons pas non plus avec M. l'abbé Noget, que la volonté de Dieu *seule ne puisse nous imposer aucune obligation*, et que la règle morale soit fondée, ou tirée, ou écoulée de *l'essence des choses*, etc.

Ce qui nous empêche de croire à ces principes, ce sont les conséquences directes que l'on en a tirées.

Car, comme nous le disions dans notre premier article, nous

[1] *Théodicée* de M. Maret, p. 201.

combattons des principes qui tous les jours sont appliqués. « De» mandez à tous ceux qui refusent de suivre la voix de la révélation » de Dieu ; la principale objection contre les œuvres et les paro» les de Dieu est de dire : je ne les trouve pas conformes à l'es» sence des choses, aux notions de la raison. La lutte philoso» phique ne consiste pas à dire : il faut, ô prêtre, que vous me » prouviez historiquement et positivement que Dieu a parlé, ce » qui est juste et admis par les catholiques ; mais on a éludé » cette question où les preuves sont palpables et nombreuses, par » celle-ci : il faut que vous me prouviez que ce que l'Histoire et » la Bible nous rapportent que Dieu a fait et dit, *est bien fait* et » *bien dit*. Les rationalistes supposent donc une *règle du bien* » en dehors de la parole et de la volonté de Dieu, or cette règle, » ils la trouvent dans *l'essence des choses*, et dans *la Raison*[1]. » Ils posent nettement ces principes, nous l'avons vu, dans la citation de M. Cousin, répété et approuvé par M. Saisset et tous les philosophes.

Quand donc nous voyons des philosophies catholiques adopter, non les mêmes conséquences, mais les mêmes principes ; est-ce que nous n'avons pas le droit, et même le devoir de les soumettre à notre examen ? Quand nous entendons enseigner que *la volonté de Dieu toute seule ne peut engendrer d'obligation*, que l'obligation morale doit se tirer de l'essence des choses, qu'elle est acceptée, reçue ou tirée de la raison (*accipitur à ratione*) n'avons-nous pas le droit d'avertir que ces principes sont faux, dangereux, ou du moins obscurs et ayant besoin d'explication ? Certes, oui, nous avons ce droit, et même ce devoir, et rien ne nous obligera à le négliger. Mais M. Noget se fâche, et nous crie, vous dénaturez mes principes, vous traduisez mal mon *idiome*. Nous allons donc examiner plus attentivement toute sa doctrine.

5. Si dans les principes de M. Noget il s'agit seulement du bien en soi, et s'il a voulu dire seulement qu'il ne veut jamais séparer la volonté de Dieu, de son droit et de son équité.

M. l'abbé Noget nous crie donc qu'il n'a pas voulu, dans sa règle du devoir, nier l'obligation d'obéir à la volonté de

[1] Voir le cahier de mai, t. xi, p. 348 et 350.

Dieu, mais seulement prouver qu'elle n'est jamais séparée de son droit et de sa justice; qu'en effet, il ne s'agit que de constituer la différence du bien et du mal en soi, et non par rapport à nous; que nous avons abusé du sens d'une phrase isolée, etc.

Pour savoir si c'est bien là ce qui se trouve dans son livre, nous allons exposer l'ensemble de l'article où il traite cette question. Et d'abord, le titre général n'est pas du *bien et du mal*, pris abstractivement, mais le titre est *Du devoir* (de officio). Or, voici les *prénotations* qui suivent ce titre. « Nous avons »à prouver qu'il existe pour l'homme des devoirs à remplir, *découlant de l'essence des choses*, contre tous ceux qui, ou supprimment tout devoir, ou le *tirent de quelque autre source que ce soit* (même de la volonté de Dieu), excepté de l'essence des »choses. Or, la *question du devoir* est la *même* que la question »de *la différence entre le bien et le mal*, ou celle de la *règle* du »juste et de l'injuste, du droit et du non-droit, c'est-à-dire de »la *règle morale* [1]. » Nous le demandons à tout le monde, pouvait-on mieux établir qu'il s'agit ici non pas seulement du bien et du mal en soi, mais de *la règle même de nos devoirs?* N'est-il pas clair que c'est dans ce chapitre que le jeune élève doit chercher, dans la pratique, la règle qui lui est prescrite ou défendue, c'est-à-dire *la régle morale*?

Pour ne pas laisser échapper la pensée de M. Noget, et aussi pour qu'il n'y échappe pas lui-même, continuons à citer les *titres des thèses*, qu'il pose pour asseoir, développer et compléter le devoir de l'homme, c'est-à-dire la *règle morale*.

I. « Il existe une différence entre le bien et le mal moral. » — Personne ne lui conteste cela.

II. « La différence entre le bien et le mal moral ne doit point »être tirée de l'utilité privée ou publique..; III. ni de la sympathie..; IV. ni du sens moral..; V. ni de l'institution des hom-

[1] Cette déclaration est trop importante pour que nous n'en consignions pas ici le texte: DE OFFICIO. *Prænotationes.* « Probandum habemus adesse officia ab »homine implenda ex *essentiâ rerum profluentia*, contrà omnes qui aut officium »tolluut, aut illud ex *quocumque fonte*, præter essentiam rerum, deducunt. »Porro, ut jàm notavimus, *quæstio de officio eadem est ac* quæstio de *discrimine* inter bonum et malum morale, sive de *regulâ* æqui et iniqui, recti et non recti, id est de *regulâ morali*, *Inst. phil.* t. III, p. 106.

» mes.. ; VI. ni seulement de la *volonté positive et libre de Dieu..* ; » mais, VII. *cette différence*, (c'est-à-dire ce devoir, cette règle » morale; car il a eu soin d'avertir que toutes ces questions sont » les mêmes), doit être tirée de l'*essence des choses*, et *la notion » du bien moral est reçue de la raison même*[1]. »

Eh bien! nous le demandons, n'est-il pas clair comme le jour, que l'homme, qui veut faire son devoir, qui veut suivre la règle morale, ne doit pas se contenter seulement de connaître la volonté positive et libre de Dieu, mais qu'après l'avoir connue il devra encore chercher si sa règle, en outre qu'elle est tirée de cette volonté, est encore tirée de l'essence des choses, et si c'est la raison même qui la lui donne?... Oui, nous le disons, nous n'inculpons pas l'intention de M. Noget, mais, ou la parole humaine n'a plus de signification propre, ou bien, il est plus clair que le jour, que même après avoir connu la volonté positive et libre de Dieu, il y a encore *à chercher* si elle est conforme à l'*essence des choses* et aux *notions que nous suggère la raison.*

C'est-à-dire qu'on nous y conseille de faire ce que font le commun des hommes, lesquels après avoir connu historiquement et traditionnellement la révélation des volontés positives et libres de Dieu, cherchent si ces volontés sont conformes à..... à..... à ce quelque chose que l'on a appelé l'*essence des choses*, *notions de la raison*, et dont nous examinerons bientôt la définition, pour savoir ce que c'est en réalité.

Nous n'avons cité que le *titre des thèses*, de M. Noget, pour saisir bien l'ensemble de sa pensée. Or, on doit bien s'attendre à ce que les preuves et les développemens soient la conséquence des titres, et les confirment complètement; c'est ainsi qu'après avoir dit que la différence du bien et du mal ne se tire point seulement de la volonté positive et libre de Dieu, il est forcé d'ajouter en preuve : « Car il faut rejeter cette *règle morale* » (faites attention qu'il dit positivement *règle*, regula) qui 1° est » contraire à la notion *que nous avons* du bien et du mal; 2° qui » ne peut engendrer *aucune* (nullam) obligation. Or, telle est la » *règle* (regula) qui tire la différence entre le bien et le mal mo-

[1] Discrimen inter bonum et malum morale repetendum *non est* ex voluntate positivâ et liberâ Dei tantummodò... Sed *ex essentiâ rerum*, notioque boni moralis ab ipsâ ratione accipitur. *Ibid.* de la page 106 à la page 115.

»ral, seulement de la volonté positive et libre de Dieu, et en »aucune manière de l'essence des choses [1]. »

A nos observations M. Noget a répondu deux choses : la première, que nous lui avions imputé une fausseté quand nous lui faisions dire que nous devions chercher la différence entre le bien et le mal dans *les notions que nous suggère notre propre raison.* On voit si nous avons eu tort de nous exprimer ainsi; lui qui dit ici expressément qu'il faut rejeter cette règle, parce qu'elle est contraire à *la notion que nous avons* : notion *que nous avons, notion que nous suggère notre raison,* je le prie de me dire en quoi est la différence. Mais nous reviendrons un peu plus loin sur ce point.

La deuxième réponse qu'il nous a faite, c'est que la volonté de Dieu n'est jamais *seule, puisqu'elle est toujours accompagnée du droit et de la justice...* Or, il est clair comme le jour que c'est là une raison amenée après coup, pour ne pas dire qu'il a tort. Car nulle part ici on ne trouve cette réponse et cette distinction. On ne dit point que la volonté de Dieu ne doit pas être *seule,* parce qu'elle est toujours *accompagnée* du *droit* et de la *justice,* ce que personne n'aurait nié; mais parce qu'elle doit être *accompagnée de l'essence des choses et de la notion tirée de la raison.* Nulle part, dans tout l'article, il n'est parlé de *droit* et de *justice.* Et qui, en effet, aurait jamais posé cette thèse : *La volonté de Dieu est inséparable de son droit et de sa justice?* Est-ce qu'une semblable question a besoin d'être posée? N'est-elle pas de celles dont parle M. Noget, qui sont évidentes par elles-mêmes, et dont nous dirions, en nous servant de son *idiome,* qu'elles sont fondées sur l'essence des choses, si jamais il en fût.

6. Comment M. Noget réfute l'objection tirée de la volonté de Dieu.

M. Noget a parfaitement senti que sa proposition donnait lieu à une objection ; et aussi il n'a pas manqué de se la faire et d'y répondre. Nous allons voir comment.

D'abord souvenons-nous de ce qu'il a dit (p. 106), que la

[1] Illa enim *regula moralis* rejicienda est, quæ 1° contradicit *notioni quam habemus* boni et mali moralis; 2° quæ *nullam obligationem* potest parere; atqui talis est regula quæ discrimen inter bonum et malum morale repetit ex *voluntate positivâ et liberâ* Dei tantùm ; nullo autem modo ex essentiâ rerum. *Ibid.*, p. 114.

question du *devoir* est *la même* que celle de la *différence entre le bien et le mal*, ou celle de la *règle du juste et de l'injuste*, c'est-à-dire celle de la *règle morale*, et traduisons l'objection qu'il se fait et sa réponse. « La différence entre le bien et le mal moral »(ou la règle morale), doit être tirée de la volonté positive et »libre de Dieu. Dieu, en effet, commande certaines choses et en »défend d'autres ; or cette volonté suffit pour qu'il y ait une dif»férence entre le bien et le mal (ou pour qu'il y ait une *règle de* »*morale*), car la volonté de Dieu est souverainement juste, etc. » — Cela semble naturel et conséquent. Or savez-vous ce que répond M. Noget ? Voici :

« 1° Je NIE, entendez-vous, je nie (*antecedens*) ce que vous dites, que la règle morale doive être tirée de la volonté de Dieu. 2° Je nie (*minorem*) que la volonté de Dieu suffise pour qu'il y ait un devoir pour l'homme, une règle du juste et de l'injuste, une *règle de morale*, car c'est là ce qui est renfermé dans la proposition, et voici ses raisons. « Car la volonté positive de Dieu, »s'il n'y avait aucune loi de devoir *découlant de l'essence des cho*»*ses*, ne suffirait pas pour qu'il y eut différence entre le bien et le »mal (c'est-à-dire, *une règle morale*). — Quant à ce que l'on »ajoute, que la volonté de Dieu est souverainement juste, cela »fait plutôt pour moi que contre moi. Car *pourquoi* la *volonté de* »*Dieu* est-elle appelée juste, si ce n'est parce qu'elle *s'accorde* »toujours avec..... (Ami lecteur, cherchez un peu, je vous prie, »s'il est possible de nommer *quelque chose* avec laquelle la vo»lonté de Dieu doive s'accorder qu'avec elle-même, ou lui»même ? Cherchez.... M. Noget l'a trouvé, et il vous dira :) avec »le DROIT.—Vous lui demandez avec raison : Mais qu'est-ce que »ce droit ? Il vous répond :—C'est la *rectitude absolue*, indépen»dante de toute volonté positive (même de Dieu), et coulant de »l'*essence des choses* ». — Puis il continue : « Donc, *indépendam*»*ment* de la volonté positive de Dieu, il existe une *rectitude es*»*sentielle*, d'où il faut tirer la différence du bien et du mal, c'est»à-dire, la *règle du droit*, la *règle morale* [1]. »

[1] Voluntas enim Dei positiva, si nulla esset lex officii ex *essentiâ rerum profluens*, NON SUFFICERET ut daretur discrimen inter bonum et malum morale... quid autem est illud *rectum*, nisi *rectitudo absoluta*, ab omni voluntate positivâ independens, et ex *essentiâ rerum profluens?* etc., etc. *Ibid.*, p. 135.

Suivons un peu la marche de ce fameux argument.

Nous *nions* que l'*essence des choses constitue le droit*, et nous mettons à la place la volonté positive de Dieu. M. Noget nous répond : Cela n'est pas possible, *car* il faut que la volonté de Dieu soit conforme au *droit;* or le droit est la *rectitude essentielle.* Mais quelle est cette rectitude essentielle? c'est celle qui vient de l'*essence des choses.* Poussé à bout, M. Noget nous jette pour dernière preuve précisément la proposition niée, celle qu'il fallait prouver.

6. Qu'est-ce que l'essence des choses? —Confusion et contradiction de M. Noget sur cette question.

On l'a vu, M. Noget nous l'a dit de toutes les manières, le devoir, la différence du bien et du mal, la règle du juste et de l'injuste, la règle du droit et du non-droit, la règle morale, la rectitude absolue, sont *tirées, viennent, coulent* ou *découlent de l'essence des choses.* Il faut que la volonté de Dieu soit conforme à cette essence; il va nous assurer que l'essence des choses est *nécessaire, éternelle et immuable d'une manière absolue,* et que *Dieu lui-même ne pourrait la changer*[1].... Philosophe, vous prononcez là de bien graves paroles, vous trouverez naturel que nous vous demandions ce que c'est que cette *essence des choses,* qui vient s'imposer à nous, créatures de Dieu et libres de tout joug qu'il ne nous a pas imposé. Quoi donc ? est-ce qu'il y aurait *quelque chose* qui ne se nomme pas Dieu et qui aurait le droit de fonder pour nous une règle morale? Mais ce n'est pas assez de commander à nous, *cette chose* s'imposerait à Dieu lui-même? Prenez garde, philosophe, car il est écrit : « Ne parle point témérairement, et » que ta langue ne soit pas prompte à proférer des paroles sur le » compte de Dieu; car Dieu est au ciel, et toi sur la terre; c'est » pourquoi que tes discours soient en petit nombre en parlant de » lui [2]. »

[1] Essentia metaphysica *necessaria* est, *æterna immutabilisque absolutè*... Deus igitur ipse *non posset* rerum immutare essentiam metaphysicam. *Ibid.*, t. II., p. 12.

[2] Ne temerè quid loquaris, neque cor tuum sit velox ad proferendum sermonem coram Deo; Deus enim in cœlo, et tu super terram. Idcircò sint pauci sermones tui. *Eccl.* v, 1.

Qu'est-ce que c'est donc que *cette chose* qui commande à Dieu et aux hommes, comme dirait le vieil Homère ?

Et d'abord puisqu'il s'agit de devoir, de règle du juste et de l'injuste, de règle morale en un mot, nous, fils de Dieu, surnommés chrétiens nous avons recours à ces *deux testamens* de Dieu, où Dieu positivement nous a donné notre règle morale.

Or, mes amis, que vos cœurs se réjouissent et que votre esprit soit tranquille, cette terrible Essence, dominant l'homme et Dieu, ne se trouve pas même *nommée*, pas une seule fois dans les deux testamens de Dieu..[1] ; *pas même nommée*, entendez vous? Une règle morale qui n'est pas même nommée dans la Bible...., enfans de Dieu, mes frères, et si nous l'envoyions promener avec tous ceux qui nous l'enseignent, qu'en pensez vous?

Mais il est des hommes cruels qui chargent les autres de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, il en est d'autres qui effrayent les petits enfans avec des fantômes, enfin il en est qui, comme nous dit la Bible, mettent *leur confiance dans des riens*, et nous disent des choses *vaines*[2]; écoutons donc ces hommes..... Et que M. l'abbé Noget veuille bien nous pardonner. Les principes que nous attaquons ne sont pas de lui; il ne les a pas inventés, tant s'en faut; il est probable même que s'ils n'avaient pas existé avant lui, il ne leur aurait pas donné l'existence. Ce n'est pas sa nourrice non plus qui les lui a appris, ni son père, ni sa mère, ni la Bible, ni l'Église, il les tient de quelques philosophes, qui eux-mêmes les tenaient d'autres philosophes, et ainsi toujours en reculant, jusqu'à la philosophie payenne.... Nous chercherons qui les a inventés. Si donc nous citons les paroles du livre de M. Noget, c'est qu'il faut bien que nous saisissions quelque part, exprimée et rendue saisissable, cette *essence des choses* que nous n'avons pas trouvée dans notre Bible. Ainsi qu'il ne se croie pas obligé de répondre, surtout qu'il ne se fâche pas, tout cela le regarde peu, excessivement peu; l'écho n'est pas responsable, c'est la voix, qui, la première, a parlé.

[1] Voir toutes les *concordances* de la Bible.

[2] Non est qui invocet justitiam et judicet verè; sed *confidunt in nihilo*, et loquuntur *vanitates*. Isaïe, LIX, 4.

Examinons donc ce que c'est que l'Essence des choses.

Et d'abord il n'est pas inutile de remarquer que le mot *essentia* fut inventé par Cicéron, lorsqu'il communiqua aux latins qui les ignoraient les systèmes philosophiques des Grecs [1]. Il voulait traduire en effet le mot οὐσία, dont Platon s'était servi pour asseoir ce système que nous avons dû appeler payen, parceque, comme on le voit, les mots mêmes qui l'expriment ont été inventés par des payens. — Venons-en maintenant à la signification.

M. l'abbé Noget définit l'essence : « LA CHOSE (id, *ce, cela*) » *par laquelle l'être est* LA CHOSE *qu'il est.* ou LA CHOSE, *qui,* » *étant niée, l'être ne peut être conçu.* D'où il suit que l'essence est » *la chose par le moyen de laquelle une chose est conçue.* » Mais il ajoute tout de suite : « Ces définitions ne sont pas logiques, car » elles ne définissent pas l'essence par le genre et la différence; » et il n'y a rien d'étonnant en cela, car l'essence *ne peut être dé-* » *finie logiquement.* Elles sont bonnes pourtant, car elles défi- » nissent l'essence aussi bien qu'on peut la définir [2]. »

1re *face de la règle morale de M. Noget.* Ainsi nous voilà bien avancés; on nous dit que la règle morale doit découler non de la volonté de Dieu seulement, mais encore de l'essence des choses, et l'essence des choses ne peut être définie logiquement. On se contente de nous dire que c'est *ce, cela, cette chose* (ID); quant à ce que c'est que *ce, cela, cette chose,* on ne peut nous le dire; en sorte que la règle morale serait, qu'elle doit découler, de *ce, cela, cette chose,* que l'on ne peut définir. C'est clair et surtout encourageant, poursuivons :

L'essence métaphysique, la seule dont il s'agit ici est ou *interne* ou *adéquate.* « L'interne est la *collection des propriétés de* » *la chose,* auxquelles l'esprit *pense actuellement* au dedans de

[1] Senèque, *Epit.* LVIII.

[2] Essentiam definiunt : ID *per quod ens est* ID *quod est,* sive ILLUD, *quo negato, ens concipi nequit.* Ex hâc porteriori definitione sequitur essentiam esse, ID *per quod res aliqua concipitur.*—Definitiones illæ *logicæ non sunt*; non enim essentiam per genus et speciem definiunt : *nec mirùm cum essentia definiri nequeat logicè.* Valent tamen; essentiam enim definiunt *quàm optimè definiri potest. Inst. phil.*, tom. II. p. 6.

»sol. L'essence *adéquate* est la collection de toutes les *propriétés* »qui *appartiennent* à la chose dont on a l'idée [1]. »

2e *face de la règle morale de M. Noget.* La règle morale doit découler, non de la volonté de Dieu seule, mais encore de l'essence de la chose; or, qu'est-ce que l'essence de la chose, c'est la *collection des propriétés de la chose, propriétés auxquelles l'esprit pense actuellement*; ou bien, c'est la collection des propriétés, qui *appartiennent à cette chose dont on a l'idée* [1]. Mais ces propriétés auxquelles l'on pense, ou dont on a l'idée, que sont-elles, et appartiennent-elles réellement à la chose? On ne le dit pas ici, on va nous le dire bientôt.

Voici en attendant une autre définition de cette essence, que l'on ne peut définir : « *L'essence des choses* ne diffère pas de leur »*identité* [2].» En sorte que l'*essence* de l'homme est l'*homme lui-même*; l'*essence* de la raison est la *raison même.* Ce qui nous permet d'établir une :

3e *face de la règle morale de M. Noget.* La règle morale ne vient pas de la volonté de Dieu seule, mais de l'essence des choses. Or, l'essence de la chose est la *chose même*, l'essence de la morale est *la morale même.* Ne voyez-vous pas comment nous avançons de clartés en clartés et de certitudes en certitudes?

Aussi, M. l'abbé Noget, profitant de l'illumination soudaine que cette proposition a portée dans son esprit, saisit cette bonne occasion, de tourner contre la puissance de Dieu, la phrase suivante : « Donc Dieu lui-même *ne pourrait* (non posset) chan»ger l'essence métaphysique des choses [3]. » — Oh! philosophe, avez-vous bien pesé la gravité de ces paroles qui attribuent une *non-puissance* au Tout-Puissant! N'êtes-vous pas coupable de jeter, dans les jeunes esprits, des doutes qui les découragent et des confusions qui les troublent, sur la toute puissance de Dieu.

Mais voici quelque chose de plus grave. On demande à M. No-

[1] *Essentia interna* est collectio proprietatum rei de quibus mens actualiter cogitat..... Essentia *adæquata* est collectio omnium proprietatum quæ competunt rei cujus habetur idea. *Ibid.*, p. 7.

[2] Ex his colligendum rerum essentiam ab illarum identitate non differe. *Ibid.*, p. 12.

[3] Deus igitur ipse *non posset* rerum immutare essentiam metaphysicam. *Ibid.*, p. 12.

get si *ses essences existent* telles que nous les concevons. On a le droit de le lui demander, puisqu'il en fait la base de la morale. A cela il répond : « Que s'il s'agit de l'*essence interne*, »comme c'est précisément ce que nous pensons, il est clair, »qu'elle *existe subjectivement*, c'est-à-dire en nous (ce qui veut »dire que quand nous pensons, nous pensons...) Cela est évident, dit-il; mais »s'il s'agit de l'*essence adéquate*, c'est-à-dire de son existence en elle-même. Oh ! « alors elle ne nous est pas »toujours montrée *intégralement*, bien plus, ni même toujours »*selon la vérité*. Car il peut se faire que j'attribue à un objet mé«taphysique des propriétés qui ne *lui appartiennent pas*[1] ! »

Arrêtons-nous encore un moment, pour considérer la 4e *face de la règle morale de M. Noget.*

La règle morale ne découle pas seulement de la volonté libre et positive de Dieu, mais de l'*essence des choses;* cette essence est la *collection des propriétés* qui appartiennent à la chose, mais il peut arriver que j'attribue à la chose des *qualités qui ne lui appartiennent pas...* A mesure que nous avançons nous trouvons de plus en plus le terrain uni et solide pour y poser notre morale. — Continuons immédiatement :

« Mais voici une question très-grave, dit M. Noget, il s'agit de »savoir si les essences métaphysiques des choses, sont réellement »quelquefois, *objectivement* (c'est-à-dire en elles-mêmes), telles »que nous les concevons *subjectivement*, (c'est-à-dire en nous»mêmes).» — Et à cette question il répond. «Il faut croire fermement que les essences métaphysiques des choses sont, *quelque»fois au moins*, (aliquandò saltem) telles que nous les concevons, »*quoique cela ne puisse être prouvé* (licet illud probari nequeat).

5e *face de la règle morale de M. Noget.*

La règle morale ne découle pas seulement de la volonté posi-

[1] Sequitur... nobis essentiam metaphysicam adæqualam non semper integrè exhiberi, imò nec semper verè. Fieri enim potest ut objecto cuidam metaphysico de quo cogitare volo, tribuam proprietates quæ ipsi non competunt. *Ibid.* p. 14.

[2] Sed quæstio est gravissima, utrùm essentiæ rerum metaphysicæ *aliquandò saltem objectivè sint* reverà qualiter eas *subjectivè* concipimus..... Firmiter retinendum est essentias rerum metaphysicas *aliquandò saltem* tales *esse objectivè* quales eas *subjectivè* concipimus, *licet illud probari nequeat. Ibid.* p. 14 et 15.

tive et libre de Dieu, mais de l'essence des choses; or, il ne peut être prouvé, que *quelquefois au moins cette essence soit en elle-même telle que nous la concevons!* N'est-ce pas là une consolante conclusion?

C'est là que nous pourrions laisser M. l'abbé Noget, et conclure que la règle morale qu'il nous donne, est vaine et trompeuse. Mais ce n'est pas assez. Il va nous dire lui-même quelque chose de plus, suivons son raisonnement.

8. Contradictions de M. Noget sur la Toute-Puissance de Dieu.

M. l'abbé Noget nous dit: la règle morale doit être immuable et inébranlable, c'est pour cela qu'elle doit s'appuyer (inniti) sur les essences métaphysiques des choses, qui sont nécessaires, éternelles et *immuables* d'une *manière tellement absolue*, que Dieu lui-même *ne pourrait* (non posset, p. 12) les changer. — Et cependant M. Noget soutient que Dieu est *Tout-Puissant*, ou pouvant tout *(omni-potens)*; comment donc un être qui *ne peut pas* changer une chose aussi grave, aussi importante, aussi pratique, que l'essence des choses, peut-il être *Tout-Puissant?* C'est encore là une question naturelle. Nous cherchons donc le chapitre où l'on traite de la Toute-Puissance de Dieu, curieux de savoir comment M. Noget qui vient de poser des limites à Dieu, les élargira, ou les supprimera pour lui restituer la Toute-Puissance. Écoutons:

« La Toute-Puissance consiste dans le pouvoir de faire tout *ce »qui ne renferme pas contradiction*[1];.... Or les choses contradic»toires *ne sont rien.* Dieu donc, bien qu'il ne puisse pas pro»duire les choses contradictoires, peut produire *tout ce qui est »quelque chose;* il est donc Tout-Puissant[2]... »

A la bonne heure, voilà un argument que je comprends: *deux*

[1] M. Noget ajoute ici une autre raison, mais qui est fautive, il dit: « car toutes »les choses contradictoires *sont opposées* à la raison et aux attributs divins; les »faire, ce serait *agir contre* la raison et les attributs de Dieu, etc. »Ce n'est pas une raison: les choses contradictoires, comme il le dit immédiatement, ne *sont rien*, n'ont d'existence, ni dans les termes, ni dans la réalité. On ne saurait donc dire qu'elles *sont opposées* à la raison, ni aux attributs de Dieu. Comment dire en effet qu'une chose qui *n'est pas* est opposée à quelque chose? En *ne faisant rien* on ne saurait non plus *agir contre* quoi que ce soit; *zéro* ne peut faire d'opposition qu'à *zéro.*

[2] Omni-potentia est potestas perficiendi quidquid contradictionem non includit; præterea quæ contradictoria sunt, *nihil sunt;* Deus igitur licet non possit

et deux font quatre ; changer ces termes, c'est les supprimer, et faire qu'il ne reste *rien ;* cela est clair. Mais avez-vous le droit, philosophe, de dire une chose, puis de la *dédire*, et ensuite de vous tourner contre Dieu et de lui dire qu'il n'a pas la *puissance* de faire ce que vous venez d'effacer? Vous dites une *niaiserie* (je vous demande bien pardon, je rétracte cette parole inconvenante); vous jouez aux mots et aux idées; comme un escamoteur, vous posez les mots et les idées, vous les faites apparaître et puis disparaître, et ensuite vous osez appeler Dieu et lui demander s'il peut faire ce que vous avez ôté, effacé, *dédit...?* Jouez, jouez, s'il vous reste du tems, professeur de philosophie, mais effacez de vos thèses ces paroles, *Dieu ne peut pas faire ceci*, ou changer *cela*. Car il peut faire tout, entendez-vous, tout ce qui *est* ou peut être. Quant aux *néants*, jouez, jouez, je le répète, si dans ces jours d'affliction où la vérité de Dieu, sa loi, sa révélation, sa parole, sont *diminuées parmi les hommes* [1], si, dis-je, il vous reste du tems pour vous amuser!!

9. La définition que M. Noget donne de l'essence des choses ne peut s'appliquer qu'à Dieu.

Quoique M. Noget nous ait dit qu'on ne pouvait donner une définition *logique* de l'essence des choses, il ne laisse pas de nous en donner plusieurs définitions, dont il ne dit pas le nom. Ainsi, nous avons déjà vu que l'*essence* des choses est *cela par quoi l'être est ce qu'il est ; — la chose, laquelle étant niée, l'être ne peut être conçu.* — Puis il nous assure que cette esssence est *nécessaire, éternelle* et *immuable*, d'une *manière absolue, sans dépendre d'aucune hypothèse* [2]. Or, c'est cette définition que je ne trouve ni claire, ni juste. Elle donne à cette *essence*, des attributs, qui ne conviennent, ne peuvent convenir qu'à Dieu. Non, hors de Dieu, Rien n'EST qui soit *éternel, immuable, nécessaire.* Ceci est le nom propre de Dieu, qu'il s'est réservé pour lui seul, et il n'est pas permis à la créature de donner ce nom, ces qualités à

contradictoria producere, potest tamen producere *quidquid est aliquid*, et proindè est *omnipotens. Ibid.* II. p. 238.

[1] Diminutæ sunt veritates à filiis hominum. *Ps.* XI. 2.

[2] Essentia est id per quod ens est id quod est, sive, illud, quo negato, ens concipi nequit... Essentiâ metaphysica necessaria est, æterna, immutabilisque absolutè. *Ibid.* t. II, p. 6 et 12.

quoi que ce soit, qu'à Dieu. — Les philosophes catholiques qui attribuent ces qualités à l'essence des choses, ne font pas attention qu'ils commettent une confusion déplorable; celle d'assurer l'*être*, de dire qu'elle *est*, d'une chose qui n'*est* pas. Prenons pour plus de clarté l'exemple de l'axiome *deux et deux font quatre;* il est très-vrai que deux et deux *choses*, possèdant cette portion d'*être*, que Dieu a départie à la création, font *quatre.* Ces deux et deux choses *sont* réellement quatre choses. Mais, séparez la proposition de la réalité d'existence que Dieu a donnée aux choses créées; posez-la dans son abstraction, considérez-là *en soi*, comme on le dit dans l'école, eh bien! je vous défie, philosophe, de dire que cette vérité *en soi*, soit *éternelle, immuable, nécessaire.* Séparée des choses, cette vérité ne peut ÊTRE *en soi*, elle n'*est* plus qu'en Dieu; et en Dieu, elle n'est pas *en soi*, elle n'y forme ni une personne, ni une distinction. Elle est confondue, *unifiée* avec Dieu. Ce n'est que dans ce sens qu'elle *est* éternelle. Elle n'a eu d'existence *en soi* et *séparée de Dieu*, que celle que Dieu lui a faite, lorsque, sa volonté libre et positive, a donné l'*être* à sa créature; et cet être encore, n'est pas un être *écoulé, émané,* ou une *partie* de lui-même, mais c'est un être *créé,* un être non *fait de sa substance,* mais fait *à son image*, comme le dit la Bible, à laquelle il faut toujours revenir, quand le philosophe veut parlerde Dieu et de l'homme avec précision et justesse. L'*image*, en effet, tout en donnant la *ressemblance*, exclut positivement l'*identité*[1]. Voilà ce qu'il faut dire, quand on veut parler avec clarté et certitude.

Les philosophes qui parlent de l'essence des choses, existant *en soi*, sans le vouloir, renouvellent et continuent une erreur qui a existé et qui existe encore dans une grande partie du monde; erreur qui a eu les plus funestes effets dans l'histoire de l'humanité, cette erreur consiste à mettre des *noms et des abstractions à la place de Dieu lui-même.*

La philosophie grecque avait l'*ananké*, la *nécessité*, et toutes ses formes diverses.

[1] Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; nous sommes bien aises de dire : « Que cette remarque profonde est prise d'une des conversations que nous » avons l'honneur d'avoir quelquefois avec Mgr l'archevêque de Paris. »

Les Latins eurent leur *fatum*, leur *æther;* les Hindous ont leur *prakrīti*, leur *maya;* les Chinois, leur *in* et *yang*, leur *thien*, leur *tao*, mots au moyen desquels ils expliquent toutes choses, le mouvement et la vie, la transformation des êtres, sans avoir, le moins du monde, besoin de recourir à un Dieu présent et agissant. Encore de nos jours les philosophes se sont servis et se servent du mot *nature*... et *raison*, pour tout expliquer : nature, raison, sont deux mots avec lesquels beaucoup de personnes se passent très-facilement et très-commodément de Dieu et de sa volonté, exprimée par des paroles positives. Il en est de même du mot *essence*.. On accordera très-volontiers le dogme, la morale *découlant de l'essence des choses*, de la *raison*, de la *conscience*, pourvu qu'il ne soit pas question de *volonté libre et positive* de Dieu. Mais ne parlez pas de parole positive articulée, formulée. Car alors, on vous opposera la *nature* et l'*essence*, la *raison*, la *conscience* et les *idées innées*, etc.

Que si on pousse à bout les philosophes catholiques sur ces questions, alors il vous diront : mais derrière tous ces noms, c'est Dieu que nous plaçons pour dernière base et suprême raison. — Je veux le croire; mais, m'adressant en particulier aux philosophes catholiques, je leur dis : n'est-il pas tems de mettre un terme à ce flux de paroles, derrière lesquelles nous *cachons* Dieu? Car enfin pourquoi donc cacher ainsi Dieu et sa parole? Quand on croit qu'il n'a pas parlé, je conçois que l'on cherche et l'on doute; mais quand on croit, quand on sait qu'il a parlé, pourquoi pas nous prévaloir tout de suite et fermement de cette parole ? Qu'on y fasse attention. Le Rationalisme, comme un immense serpent, entoure et comprime en ce moment toutes les existences. L'homme, l'univers, Dieu, il les a, qu'on me permette cette expression, dévorés de sa bouche immense, et il essaye de les *digérer*, de les *unifier* dans les profondeurs de son opération ténébreuse : *Dieu est tout, tout est Dieu;* telle est sa dernière formule... Sur cela, nous n'avons rien à dire à ceux qui ne croient point que Dieu a *parlé*, si ce n'est ce que le Christ dit au disciple qui le trahissait : « Ce que tu fais, fais-le au plus vite, » *quod facis, fac citiùs* [1]... » Mais l'homme qui se croit encore fils

[1] Jean XIII, 27.

de *Dieu*, le chrétien qui se croit racheté du *Christ*, tous ceux qui savent que Dieu et le Christ ont *parlé*, ne doivent-ils pas se mettre directement, immédiatement sous la protection de Dieu et du Christ? ne doivent-ils pas renoncer à toutes les formules, à tous les mots, à toutes les abstractions qui cachent Dieu?... qu'ils opposent ce nom à leurs adversaires; qu'eux-mêmes aient recours à sa parole, directe, positive, la seule chose solide de ce monde, afin que les uns et les autres nous sachions positivement à qui nous avons résisté ou obéi.

10. S'il est vrai que tout le monde admette que Dieu ne peut changer l'essence des choses, et que la volonté de Dieu seule ne peut engendrer aucune obligation.

M. l'abbé Noget, en établissant sa règle morale sur l'essence des choses comme sur une base immuable, se garde bien de dire qu'il s'en faut de beaucoup que tout le monde admette que cette essence est éternelle, immuable. Et pourtant cela en valait bien la peine. Car, pour ceux qui n'admettent pas cette immutabilité et pour ceux qui prétendent que Dieu peut la changer quand il le veut, évidemment sa règle est nulle. Or, à peine apporte-t-il sur cela une ou deux des plus minces objections [1], qu'il résout d'une manière sommaire. Et cependant il aurait dû au moins apprendre à ses élèves, quand ce n'aurait été que comme fait philosophique, que les plus grandes divergences ont existé sur ce point dans les écoles.

D'abord pour savoir ce que c'était que l'essence, divergence profonde entre Platon et Aristote et entre les disciples de l'un et de l'autre. Dans le moyen-âge, une école nombreuse niait l'immutabilité de l'essence et conséquemment refusait d'asseoir la morale sur ce fondement. Nous ne pouvons ici citer ces autorités, nous n'avons ni le tems ni l'espace [2], mais pour donner à nos lecteurs une idée de l'importance de cette discussion, nous allons exposer ici les raisons par lesquelles *Gassendi* et *Descartes* refusaient de croire que Dieu ne put pas changer, selon sa libre volonté, l'essence des choses. On verra même par

[1] *Ibid*, t. II, p. 11.

[2] Voir les principales de ces raisons, résumées dans le *Lexicon philosophicum Chauvini*, in-folio, au mot *essentia*.

là quelle immense lacune se trouve dans le *cours de philosophie* de M. Noget.

Voici ce que disait Gassendi dans ses *Objections contre la* 5e *méditation de Descartes :*

Je remarque seulement que cela semble dur de voir établir *quelque nature immuable et éternelle autre que celle d'un Dieu souverain.* Vous direz peut-être que vous ne dites rien que ce que l'on enseigne tous les jours dans les écoles, à savoir que les natures ou les essences des choses sont éternelles, et que les propositions que l'on en forme sont aussi d'une éternelle vérité. (C'est juste ce que nous dit M. Noget). Mais cela même est *aussi fort dur*, et fort difficile à se persuader; et d'ailleurs, le moyen de comprendre qu'il y ait une nature humaine lorsqu'il n'y a aucun homme, ou que la rose soit une fleur, lors même qu'il n'y a encore point de rose?

Je sais bien qu'ils disent que c'est autre chose de parler de l'*essence* des choses et autre chose de parler de leur *existence*, et qu'ils demeurent bien d'accord que l'existence des choses n'est pas de toute éternité; mais cependant ils veulent que leur essence soit éternelle. Mais si cela est vrai, étant certain aussi que ce qu'il y a de *principal* dans les choses est l'*essence*, qu'est-ce donc que Dieu fait de considérable quand il produit l'*existence ?* Certainement il ne fait rien de plus qu'un tailleur lorsqu'il revêt un homme de son habit. Toutefois, comment soutiendront-ils que l'essence de l'homme qui est, par exemple, dans Platon, *soit éternelle et indépendante de Dieu ?* En tant qu'elle est *universelle*, diront-ils. Mais il n'y a rien dans Platon que de *singulier*. Et de fait, l'entendement a bien coutume, de toutes les natures semblables qu'il a vues dans Platon, dans Socrate et dans tous les autres hommes, d'en former un certain concept commun en quoi ils conviennent tous, et qui peut bien, par conséquent, être appelé une nature universelle ou l'essence de l'homme, en tant que l'on conçoit qu'elle convient à tous en général; mais qu'elle ait été *universelle* avant que Platon fût, et tous les autres hommes, et que l'entendement eût fait cette abstraction universelle, certainement cela ne se peut expliquer [1].

Voici ce que Descartes répondait à ce raisonnement :

Quant à ce que vous dites, que *cela vous semble dur de voir établir quelque chose d'immuable et d'éternel autre que Dieu*, vous auriez raison s'il était question d'une chose existante, ou bien seulement si j'établissais quelque chose de tellement immuable, que son immutabilité même *ne dépendît pas de Dieu*. Mais tout ainsi que les poètes feignent que les Destinées ont bien à la vérité été faites et ordonnées par Jupiter, mais que depuis qu'elles ont une fois été par lui établies il s'est lui-même obligé de les garder, de même je ne pense pas, à la vérité, que les essences des choses, et ces vérités mathématiques que l'on en peut connaître, *soient indépendantes de Dieu ;* mais néanmoins je pense que, parce que Dieu *l'a*

[1] *Œuvres philosop. de Descartes*, éditées par M. Garnier, t. II, p. 251.

ainsi voulu, et qu'il en a *ainsi disposé*, elles sont *immuables et éternelles ;* or, que cela vous semble dur ou mou, il m'importe fort peu ; pour moi, il me suffit que cela soit *véritable*[1].

Cette dernière expression de vérités qui *sont immuables et éternelles*, et pourtant dépendantes de la *volonté de Dieu*, et *créées* par Dieu, prêtait à une objection ; aussi elle fut faite à Descartes par *divers théologiens et philosophes* en ces termes :

La réponse que vous avez faite aux 5es *objections* a donné lieu au 8e *scrupule*. Et de vrai, comment se peut-il faire que les vérités géométriques ou métaphysiques, telles que sont celles dont vous avez fait mention en ce lieu-là, soient *immuables et éternelles*, et que néanmoins elles ne soient pas *indépendantes de Dieu?* Car en quel genre de cause dépendent-elles de lui ? A-t-il donc bien pu faire que la *nature* du triangle ne fût point ? Et comment, je vous prie, aurait-il pu faire qu'il n'eût pas été vrai de toute éternité que *deux fois quatre fussent huit*, ou qu'un *triangle n'eût pas trois angles ?* Et partant, ou ces vérités ne *dépendent* que du seul *entendement*, lorsqu'il pense, ou elles dépendent de l'*existence des choses* mêmes, ou bien elles sont *indépendantes*, vu qu'il ne semble *pas possible* que Dieu ait pu faire qu'aucune de ces essences ou vérités ne fût pas de *toute éternité*[2].

Voici la réponse de Descartes, qui laisse quelque chose à désirer, comme nous le dirons :

Quand on considère attentivement l'immensité de Dieu, on voit manifestement qu'il est impossible qu'il y ait rien qui *ne dépende de lui*, non-seulement de tout ce qui subsiste, mais encore qu'il n'y a ni ordre, ni loi, ni raison de bonté et de vérité qui *n'en dépende* ; autrement, comme je disais un peu auparavant, il n'aurait pas été tout-à-fait indifférent à créer les choses qu'il a créées. Car si quelque raison ou apparence de bonté eût précédé sa préordination, elle l'eût sans doute déterminé à faire ce qui était de meilleur. Mais, tout au contraire, *parce qu'il* s'est déterminé à faire les choses qui sont au monde, *pour cette raison*, comme il est dit en la Genèse, *elles sont très-bonnes*, c'est-à-dire, que *la raison de leur bonté* dépend de ce qu'il les *a ainsi voulu faire*. Et il n'est pas besoin de demander en quel genre de cause cette bonté, ni toutes les autres vérités, tant mathématiques que métaphysiques, *dépendent de Dieu ;* car les genres des causes ayant été établis par ceux qui peut-être ne pensaient point à cette raison de causalité, il n'y aurait pas lieu de s'étonner quand ils ne lui auraient point donné de nom ; mais néanmoins, ils lui en ont donné un, car elle peut être appelée *efficiente* ; de la même façon que la volonté du roi peut être dite la cause efficiente de la loi, bien que la loi même ne soit pas un être naturel, mais seulement, comme ils disent en l'école, un être moral. Il est aussi inutile de demander comment Dieu

[1] *Ibid.*, t. II, p. 318.

[2] *Ibid.*, p. 347.

eût pu faire de toute éternité que *deux fois quatre n'eussent pas été huit*, etc.; car j'avoue bien que *nous ne pouvons pas comprendre cela*; mais puisque, d'un autre côté, je comprends fort bien que rien ne peut exister, en quelque genre d'être que ce soit, qui *ne dépende de Dieu*, et qu'il lui a été très-facile d'ordonner tellement certaines choses, que les hommes ne pussent pas comprendre qu'elles eussent pu être autrement qu'elles sont, ce serait une chose tout-à-fait contraire à la raison de douter des choses que nous comprenons fort bien, à cause de quelques autres que nous ne comprenons pas, et que nous ne voyons point que nous ne devions comprendre. Ainsi donc, il ne faut pas penser que *les vérités éternelles dépendent de l'entendement humain ou de l'existence des choses*, mais seulement de *la volonté de Dieu*, qui, comme un souverain législateur, les a ordonnées et *établies de toute éternité* [1].

Nous croyons avoir expliqué ci-dessus ce qui embarrasse Descartes et ce qu'il avoue ne pas comprendre. Comme nous l'avons dit : dire que *deux fois quatre ne sont pas huit*, c'est un jeu de mots ou un jeu aux mots; c'est effacer, annuler *deux fois quatre*, et puis demander que ces mots annulés *soient quelque chose*, comme qui dirait *neuf* ou *dix ;* c'est un non-sens. De même, les vérités séparées de l'existence des choses ne sont pas *éternelles*, non pas parce qu'elles pourraient jamais *être fausses*, mais parce qu'elles ne *sont* pas : elles n'ont pas d'*être en soi*. Comment demander qu'une chose qui n'*a pas d'être en soi* soit ou vraie ou fausse? elle n'*est* pas; c'est tout ce que l'on peut dire.

Enfin, nous finirons par les paroles suivantes, extraites d'une *Lettre au P. Marsenne*, où Descartes se prononce avec beaucoup de justesse sur la même question.

Je ne laisserai pas de toucher, en ma Physique, plusieurs questions métaphysiques, et particulièrement celle-ci : que les vérités métaphysiques, lesquelles vous nommez éternelles, ont été *établies de Dieu et en dépendent entièrement, aussi bien que tout le reste des créatures* [2]; c'est en effet parler de Dieu comme d'un

[1] *Ibid.*, p. 344.

[2] Ailleurs, dans une phrase très-obscure, M. Noget semble enseigner lui-même que les essences des choses ont été *établies* par Dieu lui-même : « Ille enim non »est sapiens cujus agendi ratio non est *rationi absolutæ* consentanea.....; atqui »talis esset Deus. (notez encore ce système qui oblige Dieu à être conforme à la » *raison absolue*....) Nihili enim faceret virtutem cujus necessitatem docet *ratio* »*absoluta* (toujours des mots pour cacher Dieu); nec præciperet ut homo sese rege»ret juxta relationes *ab ipso Deo institutas*; negatur enim Deum præcipere officia, »quæ *ex essentiâ rerum profluunt*. » Mais si cela est ainsi, comment dire que les essences des choses ont une existence tellement absolue, qu'elles ne dépendent pas de la volonté de Dieu? *Inst. phil.*, t. III, p. 153-154.

Jupiter ou d'un Saturne, et l'assujétir au Styx et aux Destins, que de dire que *ces vérités sont indépendantes de lui.* Ne craignez point, je vous prie, d'assurer et de publier partout que c'est Dieu qui a établi ces lois en la nature, ainsi qu'un roi établit les lois en son royaume... Généralement nous pouvons bien assurer que Dieu peut faire tout ce que nous pouvons comprendre, mais non pas qu'il ne peut faire ce que nous ne pouvons pas comprendre; car ce serait témérité de penser que notre imagination a autant d'étendue que sa puissance..... *Il faut que le monde s'accoutume à entendre parler de Dieu plus dignement, ce me semble, que n'en parle le vulgaire,* qui l'imagine presque toujours ainsi qu'une chose finie[1].

Ce que Descartes dit du vulgaire, nous nous permettons de le dire aux professeurs de philosophie : oui, *il faut que le monde s'accoutume à entendre parler de Dieu plus dignement*, et que l'on ne posẽ pas des thèses pour apprendre à la jeunesse que Dieu *ne peut pas faire* et ceci et cela, et surtout que sa *volonté seule ne peut engendrer aucune obligation.* Nous en avons assez dit pour que nos lecteurs en concluent comme Descartes, que ce n'est pas *parler assez dignement de Dieu* [2].

11. Si nous méritons d'être *châtié* comme un *écolier* pour avoir traduit le *ratio* de M. Noget par *notre propre raison.*

Nous devrions terminer ici cette polémique : nous croyons avoir assez prouvé aux hommes intelligens qui nous lisent qu'il y a une réforme à faire dans l'enseignement de la philosophie catholique, mais nous avons une dernière question à vider avec M. Noget. Il nous a accusé dans ses deux lettres (ci-dessus, p. 128 et 130), de lui avoir imputé une phrase qu'il n'a pas écrite et d'avoir mérité un châtiment pour un *contre-sens* commis à l'égard de son *idiome.*

Nous avons dit en effet que la thèse de M. Noget consistait à prouver: « Que la différence entre le bien et le mal moral, ne » doit point être recherchée seulement dans la volonté positive et » libre de Dieu, mais dans l'essence des choses, et dans la *Notion* » *que nous suggère notre propre raison.* » Nous n'avions pas cité le texte de ces paroles, parceque nous avions voulu seulement donner le sens général de son système; mais M. Noget se récrie, et nous accuse de lui faire dire un *contre-sens;* voyons donc en effet ce qu'il dit. Ce reproche tombe sur cette phrase: « La notion que

[1] *Ibid.*, t. IV, p. 303 et 304, *Lettre* 71e *au P. Marsenne.*

[2] C'est tout ce raisonnement que M. Noget expose et réfute par ces paroles : « indè erravit Cartesius qui contrarium docuit. » *Inst. phil.* t. II. p. 12. C'est, ce me semble, un peu leste.

» nous suggère *notre propre raison.* » Voici ma phrase dit M. Noget, je n'ai pas dit *notre propre raison*, mais j'ai dit *la raison* (ratio); ce qui est sans doute l'opposé. — Il est vrai, maître, vous avez dit: « Et la notion du bien et du mal moral est reçue, est » tirée *de la raison* (à ratione). » Mais d'abord vous avouez vous-même que le mot *raison* peut être pris dans un sens *subjectif*, c'est-à-dire pour notre propre raison, et dans un sens *objectif*, ou pour la raison absolue [1]. Or cela étant, vous professeur, vous auriez dû, dans une thèse de cette importance, dire clairement quel sens vous attachez à ce mot, et ne point gronder un pauvre écolier comme moi, pour avoir choisi un sens qui est, de votre aveu, renfermé dans le mot de votre idiome. Quand on emploie dans une définition un mot amphibologique, cela mérite bien, ce semble, quelque *châtiment*.

Mais ce n'est pas tout, permettez à votre écolier, de vous prouver à vous, maître, que vous n'avez employé, que vous n'avez pu donner au mot de *raison*, que le sens de *notre raison propre*. En effet il s'agit de me donner une règle de morale, et pour cela vous ne voulez pas que j'aie recours à la *volonté de Dieu, exprimée positivement;* mais en excluant ce secours, où voulez-vous, s'il vous plaît, que je trouve la *raison absolue*, la *raison en soi?* Evidemment je ne puis la trouver que dans *ma raison même*, à moins que vous n'adoptiez le système Lamennaisien qui la place dans la *raison générale*, système que vous avez si bien réfuté. C'est d'ailleurs ce que vous dites vous même, quand vous assurez: « Que nous devons rejeter la règle tirée de la volonté de Dieu, » parce qu'elle est contraire *à la notion que nous avons* du bien et » du mal » (voir la note ci-dessus, p. 143); ou je me trompe fort, ou cette phrase est identique à celle-ci: « à la notion que nous sug- » gère *notre propre raison.* » Jugez vous-même, maître. — Ailleurs, vous êtes encore plus explicite, et avouez que « c'est la *raison hu-* » *maine* (humana ratio) qui nous enseigne d'accomplir les *pré-* » *ceptes découlant de l'essence des choses* [2]. » Notre *propre raison* n'est-elle pas une *raison humaine?*

Autre chose encore, Eh! bien je vous accorde que j'ai mal tra-

[1] *Ibid.* t. I. p. 69 et 70.

[2] Præceptum divinum de implendis officiis *quæ ex essentiâ rerum profluunt*

duit, et qu'il faut dire que la notion du bien et du mal, nous vient de la *raison absolue*, de *Dieu?* Mais alors vous me donnez gain de cause; car d'après vous-même, Dieu ne communique à l'homme les idées formant la raison, que par une *révélation libre et positive;* c'est votre thèse : mais alors comment dire que la règle morale ne découle pas seulement de la volonté positive et libre de Dieu? Est-que ses révélations, ses communications, ne sont ni libres, ni volontaires? Choisissez, aimez-vous mieux cette solution? votre proposition alors se réduira à celle-ci : « La no-»tion de la règle morale ne doit pas être reçue seulement de la »volonté libre et positive de Dieu, mais de la droite raison.... »laquelle droite raison est reçue par nous de la volonté libre et »positive de Dieu!!! » Si vous le voulez absolument je consentirai à appeler cela une règle philosophique.

Enfin, une dernière observation. Vous dites ici : « la volonté de »Dieu seule ne peut engendrer aucune *obligation*; car tout de-»voir implique l'idée d'un acte bon ou *conforme à la raison.*» Nous venons de voir que suivant vous, « Dieu ne serait *pas sage* si sa »conduite n'était pas conforme à la *raison absolue*[1], etc. » Or, il se trouve qu'ailleurs vous soutenez, ce qui est parfaitement vrai, que la *raison* ne peut imposer *aucune obligation*, et que c'est la *volonté* de Dieu seule qui *oblige:* voici votre raisonnement. Vous vous faites cette objection : « Il suffit que la raison commande »d'accomplir les devoirs; il est donc inutile que Dieu fasse un »précepte pour accomplir la loi naturelle... » Vous y répondez fort à propos : « il ne suffit pas que la raison *commande* d'accomplir »ses devoirs; elle *ne vaut* que pour *diriger*, et non point pour »*imposer d'obligation* (ut cogat) à l'homme, etc[2]. » Ainsi donc, d'après vous, c'est le commandement de Dieu, qui seul peut imposer une obligation à l'homme. Je le crois comme vous; mais pourquoi avoir dit le contraire dans votre thèse?

innotescit subditis, scilicet hominibus, quos implenda officia docet *humana ratio*. *Ibid.*, t. III, p. 154.

[1] Voir le texte ci-dessus, p. 156, à la note.

[2] Non satis est ut *ratio præcipiat* officia implenda; *valet* enim tantùm ut *dirigat* non autem ut *cogat* hominem ad implendam legem naturalem, etc. *Ibid.*, t. III, p. 155.

12. Quelques conseils à M. l'abbé Noget sur une nouvelle édition de son *cours de philosophie.*

En finissant ce long article, permettez-moi, Monsieur, de résumer ici les observations que j'ai eu l'honneur de vous adresser dans notre conférence, et qu'il m'avait paru que vous aviez goutées.

La 1re partie de votre *philosophie*, celle qui traite de la logique, de Dieu, de la loi naturelle, celle ou vous examinez la plupart des systèmes philosophiques, me paraît excellente et susceptible de bien peu de remarques. Vous y sapez dans ses fondemens les systèmes de Platon, de Descartes, de Malebranche, qui tous partaient de l'homme isolé, non social, faisaient abstraction de la société, de la révélation extérieure et positive de la parole, et renvoyaient pour la règle, de croire et d'agir, en dernière analyse, à l'homme lui-même. Oui, Monsieur, vous avez rendu et rendez encore, tous les jours, un éminent service à la cause catholique, en répandant un enseignement, qui relie l'homme à Dieu, non pas par une révélation *immédiate, directe* et *occulte*, que personne ne peut juger, mais par une révélation extérieure et positive, qui, est un fait accessible à tous, et donnant une règle extérieure, non identique à l'individu. Je le répète, vous avez fait et faites dans l'école, une révolution d'un immense avantage pour la polémique catholique.

Mais, il n'en est pas de même pour ce qui regarde le *fondement que vous donnez à votre éthique.* Ici vous oubliez que vous avez sapé l'ancienne philosophie par sa base; vous répétez tous les systèmes de l'école Platonicienne et Malebranchiste, et abandonnez Descartes, qui s'exprimait fort à propos. Ici vous donnez de nouveaux étais à ce vieux système de l'*essence des choses* que vous adjoignez à Dieu, et que vous donnez le droit de lui opposer. Il ne suffit pas de dire que ce n'est pas là votre intention; quand on pose un principe, on n'est pas maître des conséquences que l'on peut en tirer; or, que l'on oppose l'*essence des choses* à Dieu, c'est ce que l'on fait tous les jours. Vous avez entendu M. Cousin vous déclarer « que ce n'est pas dans les *dogmes religieux* qu'il »faut chercher le titre primitif des *vérités morales.* Ces vérités, »dit-il, comme toutes les autres, *se légitiment elles-mêmes*, et n'ont «pas besoin d'une *autre autorité* (celle de Dieu), que celle de *la*

» *raison*, qui les aperçoit, et qui les *proclame*. La raison est à » elle-même sa propre sanction [1]. »

Vous avez vu M. Saisset, adopter vivement cette opinion, et déclarer, presque dans les mêmes termes que vous, « que la *loi du devoir*, » rattachée à Dieu législateur, ne doit pas plus *dépendre de sa vo-* » *lonté arbitraire*, que les axiômes mathématiques eux-mêmes [2]. » Vous voyez comment de ces principes ils tirent des conséquences par lesquelles, ils lient, pour ainsi dire, la volonté libre de de Dieu, et prétendent la soumettre à une injurieuse nécessité. Ce n'est pas tout encore, écoutez les conséquences que tire de votre principe, *que Dieu ne peut changer l'essence des choses*, un des derniers adversaires de la révélation positive et extérieure de Dieu, un des enfans de l'Église, l'abbé de La Mennais : Voici par quel raisonnement fondé sur l'*immutabilité de l'essence des choses*, il refuse à Dieu la puissance de faire des miracles.

Le fait miraculeux oblige à concevoir tout ensemble et la *puissance* qui agit pour l'accomplir, et le *terme de son action* distinct d'elle. La puissance est divine, infinie, surnaturelle en ce sens; le fait est contingent, fini, naturel en ce sens; il a, sous ce rapport des *conditions d'existence aussi nécessaires que celles de Dieu même* (celles de son *essence* que M. Noget suppose que Dieu ne peut changer), et ces conditions d'existence ce sont précisément ce qu'on appelle les *lois naturelles*. Dieu a pu créer, et il a créé, et son action créatrice, dont le principe est en lui, est lui-même, ne saurait être conçue que comme surnaturelle ou séparée de la nature, qui en est le terme, et au-dessus d'elle. Mais en même tems, ce terme de son action n'a pu être réalisé, n'a pu exister que sous *les conditions qu'implique son essence* (l'entendez-vous, philosophe!), que selon les lois *de cette essence*, qui sont les lois naturelles. Toute cause est effet, et tout effet est cause, et toutes les causes et tous les effets s'*enchaînent dans le tout par une nécessité intrinsèque*, qui se confond avec le fait même de l'existence de ce

[1] Voir tout le passage, dans nos *Annales*, t. XI, p. 350, et l'argument de l'*Euthyphron*, dans le *Platon* de M. Cousin, t. I, p. 3 et 5. — Nous devons ajouter qu'ailleurs, M. Cousin parle d'une manière bien plus orthodoxe, quand il dit : « Quand » on affirme que c'est la *volonté* de Dieu qui est la *loi morale*, je réponds *oui* et *non*. » *Non*, si l'on entend parler d'une *volonté arbitraire; non* encore, si l'on ne » considère Dieu que comme *tout-puissant; oui*, si l'on entend parler d'une *vo-* » *lonté juste*, si l'on fait équation de *justice* et de *Dieu* ». (*Cours de phil. de* 1828, édité en 1836, p. 368). Nous voudrions bien savoir comment M. Cousin pourrait prouver que la *volonté* de Dieu n'est pas *arbitraire*, et comment il pourrait prouver que cette *volonté* est *juste*, autrement qu'en disant que c'est la *volonté*... de Dieu.

[2] Voir le texte au numéro précédent, ci-dessus, p. 15.

tout et de ses parties rigoureusement liées et ordonnées entre elles. Nier la cause immédiate et naturelle d'un fait, c'est nier ce fait même; car cette cause n'est que la condition, le mode *essentiel et nécessaire de son existence.* Prouver un fait supposé miraculeux, c'est prouver qu'il n'est pas miraculeux ou hors de la nature et de ses lois[1].

Répondez, je vous prie, à ce raisonnement, vous qui dites que Dieu ne peut changer les *essences des choses*, qu'elles sont nécessaires, immuables, éternelles comme lui. Et surtout quand vous voyez ainsi une des *vertus* de l'Église, chanceler et tomber contre cette pierre de scandale, n'avez-vous pas à craindre que quelqu'un de ceux auxquels vous enseignez les mêmes principes, en tire les mêmes conséquences?

Au lieu de vous jeter dans ce dédale de distinctions par lesquelles vous essayez de repousser ces conclusions, voyez s'il ne serait pas plus vrai, plus juste, plus clair, plus profitable de dire tout de suite avec saint Augustin :

« Comment une chose qui est faite par la *volonté* de Dieu, » pourrait-elle être contre la *nature* ou l'*essence des choses*, lors» que la *volonté* même de ce grand créateur est *la nature même* » de chaque chose [2] ? » Et ailleurs : « Car, comme Dieu est la su» prême *essence*, c'est-à-dire, *est* d'une manière absolue, et par » cela même *est immuable*, il a donné aux choses qu'il a créées de » rien, d'*être*, mais non d'*être* d'une manière absolue, comme » lui-même ; aux unes, en effet, il a donné plus d'*être*, et aux » autres, moins; et ainsi, il a coordonné à divers degrés la *nature* » *des essences*... Aussi doit-on dire qu'*aucune essence* ne peut être » contraire à Dieu, c'est-à-dire à l'*essence suprême* du *Créateur* » *de toutes les essences quelconques*[3]... Aussi de même qu'il n'a pas » été impossible à Dieu d'*établir toutes les natures* qu'il a *voulues;* » ainsi, il ne lui est pas impossible de changer toutes ces *natures*

[1] *Discussions critiques*, etc., p. 61.

[2] Quomodò est *contrà naturam*, quod Dei fit *voluntate*, cùm *voluntas* tanti utiquè Conditoris conditæ rei cujusque *natura* sit. *De civit. Dei*, lib. XXI, c. 8, n. 2. Édit. de Migne, tom. VII, p. 721.

[3] Cùm enim Deus summa essentia sit, hoc est summè sit, et ideò immutabilis sit ; rebus quas ex nihilo creavit, esse dedit, sed non summè esse, sicut ipse est ; et aliis dedit esse ampliùs, aliis minùs ; atque, ita naturas essentiarum gradibus ordinavit... Et propterea Deo, id est summæ essentiæ, et auctori omnium qualiumcumque essentiarum, essentia nulla contraria est. *Ibid.* lib. XII, c. 2, p. 350. Voir en outre Petau, *dogmata théol.*, t. I. l. IV, c. 11.

» qu'il a *établies* [1]... Car il n'est appelé *tout-puissant* que parce » qu'il *peut faire* tout ce qu'il *veut* [2]. »

Voilà, Monsieur, les vrais principes auxquels il vous sera glorieux de rappeler toute la philosophie de l'école; et vous êtes très-capable de le faire.

Ainsi donc, quand vous traitez le chapitre de l'*essence des choses*, commencez par faire l'histoire de ce système. Commencez par Platon, suivez-le dans ses différentes formes, ses différens noms, ses diverses fortunes dans l'école. Une bonne philosophie ne peut plus se passer de mettre sous les yeux de ses élèves, l'historique de chaque question. Montrez comment ceux qui, comme Platon, ont fait des *essences* quelque chose de séparé, de *distinct de Dieu* [3], ont pu, logiquement, comparer, rapporter la volonté de Dieu à quelque chose, mais qu'ainsi fesant, ils ont constitué un *dualisme* inadmissible; quant à ceux qui ont confondu les essences, avec Dieu lui-même, ou ils n'ont fait qu'une misérable tautologie, un paralogisme décevant et funeste, en voulant opposer la volonté de Dieu à Dieu lui-même; ou bien, ils n'ont créé que de vains mots, et ils ont opposé des riens à la volonté de Dieu, comme vous le dites, vous-même. Réfléchissez sur tout cela, et vous le verrez et vous le direz bien mieux, bien plus clairement que nous, qui ne faisons ici que toucher toutes ces grandes questions.

Quant à votre traité des *devoirs*, établissez comme vous l'avez fait, que la règle morale ne vient, ni de l'utilité privée ou publique, ni de la sympathie, ni du sens moral, ni de l'institution des hommes, et arrive là, au lieu d'ajouter, *ni de la volonté libre et positive de Dieu seulement, mais de l'essence des choses, et de la raison*, ajoutez au contraire: *la règle morale, ne vient* en outre, *ni de l'essence des choses, ni de la raison;* toutes choses ou

[1] Sicut ergo non fuit impossibile Deo, *quas voluit*, instituere; sic ei non est impossibile, in quidquid voluerit, quas instituit, mutare naturas. *Ibid.* lib. XXI, c. 8, n. 5, p. 722.

[2] Deus certè non ob aliud vocatur Omnipotens nisi quoniam quid quid *vult*, *potest*. *Ibid.*, lib. XXI, c. 7, n. 1, p. 719.

[3] Quelques auteurs ont nié que dans Platon les essences fussent séparées de Dieu; M. Henri Martin, dans *ses études sur le Timée*, me paraît avoir mis ce point hors de tout doute, Voir t. I, p. 8, et t. II, p. 175.

ne signifiant que Dieu, ou établissant un dualisme, mais de la *grande et seule volonté de Dieu;* parce que ce n'est que par sa volonté que nous savons ce que nous savons, que nous sommes ce que nous sommes, que toutes choses sont ce qu'elles sont..... Professeur de philosophie, qui que vous soyez, homme, chrétien ou prêtre, vous ne pouvez soutenir une autre doctrine.

Enfin il est tems de terminer cette longue discussion. Pardonnez, monsieur l'abbé, si dans le cours de ce travail, il m'a échappé quelque expression qui puisse vous déplaire; en vérité vous en êtes un peu la cause; voilà que je reçois de vous *une* 3e *lettre* où vous vous plaignez que je n'aie pas inséré votre réponse dans mon cahier de janvier; vous m'y menacez encore de l'*huissier*. Comment voulez-vous que je revoie, et que je *polisse* ma phrase lorsque vous me plongez ainsi l'épée dans les reins pour me forcer à me dépêcher? Si vous avez quelque autre communication à me faire, épargnez, je vous prie, ces formules. Les *Annales* seront toujours ouvertes, à toutes personnes qu'elles auront citées, et qui voudront, ou se disculper, ou rectifier le sens donné à leur parole. Cela est conforme aux règles de la justice, de la politesse et de la réciprocité, règles dont les *Annales* ne se dispenseront jamais....

A. BONNETTY.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ITALIE. — ROME. — *Livres mis à l'index.* — Par décret du 4 octobre 1845, ont été défendus les ouvrages suivans : *Les tendances réformatives dans l'église catholique*, lettre écrite aux fidèles du Christ dans Polsnitz, Crüssau et Hundsfeld, ainsi qu'à tous les catholiques, qui adhèrent fermement à la révélation de N. S. Jésus-Christ, ou à sa vérité éternelle et sainte, par le D. Ant. *Theiner* (en allemand).— *Ganganelli* : lutte contre le jésuitisme; esquisse des mœurs actuelles, par H. M. E. (en allemand). — *Les Albigeois*, poème, par N. *Lenau* (en allemand). — *Paraliipomeni alla illustrazione della sacra scrittura per monumenti Fenico-assirii ed Egiziani*, di M. Lanci.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 75. — Mars 1846.

Polémique Philosophique.

EXAMEN CRITIQUE
DE L'HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

PAR M. JULES SIMON, PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, MAITRE DES CONFÉRENCES DE PHILOSOPHIE A L'ÉCOLE NORMALE, ETC.

Quatrième Article [1].

TRINITÉ DE PLOTIN.

Comment Plotin forme sa trinité. — Contradictions de son système. — Critique et réfutation. — Supériorité de la doctrine catholique. — Différences profondes entre la trinité de Plotin et la Trinité chrétienne. — Opinion de M. E. Saisse sur l'origine de celle-ci.

« Les Alexandrins ont concentré dans la théorie d'un Dieu en trois hypostases toute la substance de leur philosophie. » (M. E. Saisset, *De l'école d'Alexandrie*, p. 149). — « Toute cette trinité hypostatique remplit de chimères la théodicée de Plotin. » (M. J. Simon. *Hist. de l'école d'Alex.*, tom. 1, p. 304).

Nous avons laissé Plotin en contemplation de l'*Un*. Il nous faut maintenant descendre du sommet de la dialectique au monde. Pour expliquer la production de l'univers, on suppose des intermédiaires entre cet univers et l'*absolu*; car imposer à celui-ci le rôle de créateur, ce serait le dégrader. Nous voilà de nouveau en présence de la fameuse trinité plotinienne. A part certaines expressions, à part aussi quelques points de vue que nous ne pou-

[1] Voir le 3e article, au n° précédent, ci-dessus, p. 85.

vons admettre, M. Jules Simon a parfaitement bien traité cette partie.

Ce qui nous frappe tout d'abord dans la conception de Plotin, ce sont les contradictions qu'elle présente. Il veut rendre compte de l'existence du monde ; et, comme il y remarque de l'ordre et du mouvement, il lui faut une *Intelligence* et un *Moteur* qui en soient la cause. L'*Un* évidemment ne peut pas posséder ce double attribut : n'avons-nous pas vu Plotin le lui enlever avec la pensée de lui-même et des choses, avec la raison et l'existence? Mais, comme le remarque fort bien M. J. Simon, un éclectique n'est jamais embarrassé ; une contradiction n'arrêtera pas Plotin. Il oublie donc qu'il a revendiqué pour cet *Un*, première hypostase de sa Trinité, une simplicité absolue, qui exclut jusqu'à l'acte et à la puissance. Et le voilà qui nous le montre *agissant* : sans être *intelligent*, il enfante l'*Intelligence*, le νοῦς ; il produit l'*Etre* et lui-même n'est point l'être!!! C'est la seconde hypostase de sa trinité.

Et remarquons ici la différence qui existe entre le νοῦς de Plotin et entre le νοῦς de Platon. Celui-ci ne pénètre pas seulement la nature des intelligibles, il est aussi force active et mobile, cause du mouvement ; celui-là, comme l'autre, a les vérités éternelles pour objet, mais on le fait immobile. Pour expliquer le mouvement, on a recours à un autre principe [1].

Mais ce n'est plus l'*Un* qui produit cette troisième hypostase, cause du mouvement, c'est l'*Intelligence immobile et inactive!* Est-ce assez de ténèbres? est-ce assez de contrdictions, demande M. E. Saisset [2] ?

Produit immédiat de l'intelligence et son image la plus parfaite, le δημιουργὸς reporte vers elle seule tout son amour, et ne ressent aucun désir pour ce qui est au-dessous d'elle. A cette âme universelle, ψυχὴ τοῦ παντός, et non point au νοῦς, qui demeure immobile, appartient la fonction de roi du monde sensible et de principe moteur, χορηγὸς τῆς κινήσεως, βασιλεὺς τῶν γιγνομένων. En tant que cause du mouvement, elle est intelligente, sans être l'intelligence, car alors, dans le système de Plotin, elle serait immo-

[1] M. J. Simon, *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. I, p. 268-71.

[2] *Essais sur la philos. et la rel. au 19e siècle ; de l'Ec. d'Alex.*, p. 115.

bile, et partant elle cesserait d'être une force active. C'est donc une intelligence altérée, dégradée, passant d'un objet à un autre, recevant ses idées du principe supérieur qui l'a engendrée et qui lui donne successivement le complément de son existence [1]. « Ainsi, dit M. Jules Simon, le principe le plus parfait, ou l'*Un*, »τὸ ἓν ἁπλουν, n'est pas engendré, car tout produit est inférieur à »son principe ; lui-même engendre un principe inférieur à lui, car »tout ce qui est parfait, produit. Le principe engendré par le »principe le plus parfait, est lui-même, de toutes les choses en»gendrées, la plus parfaite ; il est donc l'*Intelligence*. De même »que l'intelligence est le verbe de l'Unité et la manifestation de »sa puissance, l'âme à son tour est le verbe de l'intelligence, »οἷον καὶ ἡ ψυχὴ λόγος νοῦ· καὶ ἐνέργειά τις, ὥσπερ αὐτὸς ἐκείνου (τοῦ »ἑνός). L'unité est suivie du νοῦς et le νοῦς de la ψυχὴ sans inter»médiaire [2] ? »

»Tels sont donc les *trois Principes* suprêmes : au premier rang, »le *Bien* ou l'*Unité* absolue, τὸ ἓν ἁπλοῦν ; au-dessous de lui le »premier *Être intelligent*, τὸ νοοῦν πρώτως ; enfin, l'*Ame univer»selle*, ψυχὴ ὑπερκόσμιος. Cet ordre est l'ordre naturel entre ces »principes, et ce nombre, leur nombre nécessaire [3].

Examinons maintenant quelle est la valeur de cette conception. Et d'abord, le rôle et le caractère propres que Plotin attribue à chacun de ces trois principes, montrent la réalité de leur distinction ; leur inégalité ressort de leur mode de génération et de la méthode même qui les découvre. « Or, les hypostases sont iné»gales, la première seule est parfaite, elle est, par conséquent, la »seule qui puisse exister par elle-même ; la seconde a besoin d'un »principe pour exister, et si elle est après la première hypostase »l'objet le plus parfait de la pensée, elle est le produit de la pre»mière hypostase. Par les mêmes motifs, la troisième hypostase »est le produit de la seconde... Il y a plus. Cette inégalité oblige »Plotin à confesser que son Dieu est imparfait ; tous les Alexan»drins ont été réduits à dégrader en quelque sorte la nature de

[1] M. J. Simon, *ibid.*, t. I, p. 271-74.

[2] Καὶ μεταξὺ οὐδέν, ὡς οὐδὲ ψυχῆς καὶ νοῦ. *Enn.* 5, l. I, c. 6.

[3] Αὕτη γὰρ τάξις κατὰ φύσιν, μήτε πλείω τούτων τίθεσθαι ἐν τῷ νοητῷ, μήτε ἐλάττω. *Enn.* 2, l. IX, c. I, Ap.-M. J. Simon, *ibid.*, t. I, p. 293-94.

» Dieu en disant qu'il valait mieux pour lui ne pas créer que de » créer. Belle conclusion d'une doctrine qui a pour point de dé- » part la recherche de l'absolu, et qui place si haut l'idéal de la » perfection que le Dieu-Providence de Platon ne lui suffit pas! Il » est vrai que tout en regardant la création comme un abaissement » de la nature divine, ils proclament qu'elle est nécessaire pour » que Dieu soit complet; c'est-à-dire, que la perfection, sans l'im- » perfection, est impossible; ou que l'infini, sans le fini, ne serait » plus lui-même, et absolument ne serait plus. Principes également » chimériques et détestables : chimériques, parce qu'ils reposent » sur une nécessité que rien ne démontre, et qui, d'ailleurs, se réfu- » te par ses conséquences; détestables, parce qu'en altérant l'in- » finie perfection de Dieu, ils vont directement contre le but de » toute philosophie, et rendent même la démonstration de Dieu » impossible.

» Accordons cependant à Plotin que Dieu dégénère de lui- » même, et que la troisième hypostase, qui n'est plus la perfection » absolue, possède encore assez de perfection pour être Dieu; » comment peut-elle être un même Dieu avec la seconde, et la se- » conde avec la première? Elle est une hypostase séparée, *χωριστήν*. » Plotin ne se sert pas d'un autre mot pour exprimer la distinction » la plus réelle qu'il puisse établir entre les différents êtres. Elle a » l'intelligence pour principe; mais elle est à son tour le principe » du monde, elle engendre comme elle a été engendrée. Pourquoi » donc n'est-elle pas un troisième Dieu, au lieu d'être la troisième » hypostase d'un seul Dieu?...

» Enfin, pourquoi cette troisième hypostase est-elle nécessaire- » ment une âme? C'est qu'elle devait produire le mobile, et que, » par conséquent, elle devait être elle-même un principe mobile. » Si elle est mobile, et qu'un être mobile ne puisse être produit » que par une cause mobile, comment a-t-elle pour principe l'in- » telligence? Ce n'est pas seulement parce que son produit est » mobile que le *δημιουργὸς* doit être relégué au troisième rang » de la trinité divine; c'est pour une raison plus générale, à sa- » voir, parce qu'il produit, et que la qualité de cause supposant » l'être et l'intelligence, constitue une triplicité, un *πλῆθος*, » dans le principe qui la possède, et le range par conséquent après » l'unité et la dualité. A ce compte, si l'intelligence est la cause

» de l'âme, ou si l'unité est la cause de l'intelligence, il y aura » donc aussi triplicité dans l'unité et l'intelligence....

» Continuons : si l'on admet qu'un principe donne à son produit » tout ce qu'il possède en soi, peut-on admettre qu'il lui donne » ce qu'il n'a pas ? Autant vaudrait nier le principe de causalité. » Or, que tout ce qui est dans la création soit éminemment en » Dieu, tout le monde l'accorde sans difficulté; mais Plotin qui a » pris tant de peine pour démontrer qu'au-dessus de l'intelligence, » principe multiple, il y a un autre principe essentiellement sim- » ple, et qui, par conséquent, [1] n'est pas un être, et n'est pas une » intelligence, sera-t-il admis à dire ensuite que ce principe, supérieur » à l'intelligence et à l'être, engendre la perfection de l'intelligence » et de l'être ?... Comment l'*Un* sera-t-il principe, dit-il ? Il le sera » sans se mouvoir, sans le savoir par conséquent, et sans le vou- » loir [2]. Il produira l'intelligence comme le soleil produit ses » rayons, comme le feu produit la chaleur [3]. Quoi ? voilà l'idéal de » la plus haute énergie, de la plus féconde puissance ? On ôte au » premier principe les caractères de l'activité humaine, on le com- » pare aux causes physiques, et c'est là la perfection absolue ! A » proprement parler, dit encore Plotin, il n'engendre que l'être, » que l'hypostase seulement ; mais cette hypostase, à peine pro- » duite, se tourne vers sa source en vertu de la loi générale des » émanations, et cette aspiration est l'intelligence même [4]. Mais » c'est confondre le fait avec la puissance. Et cette nécessité pré- » tendue, à quoi la rapporte-t-on ? *Toute cette trinité hypostatique* » *remplit de chimères la théodicée de Plotin* [5] »

On nous pardonnera, nous aimons à le croire, toutes ces citations, si l'on se rappelle le but que nous nous proposons. Que voulons-nous ? Montrer que les spéculations de Plotin et des

[1] Pour admettre ce *par conséquent*, il faut se placer au point de vue de Plotin ; nous reconnaissons, nous, Dieu comme un être simple, et cependant nous ne lui refusons ni l'intelligence, ni l'être.

[2] Δεῖ οὖν ἀκινήτου ὄντος, εἴ τι δεύτερον μετ'αὐτὸ, οὐ προσνεύσαντος οὐδὲ βουληθέντος, οὐδὲ ὅλως κινηθέντος ὑποστῆναι αὐτό. *Enn.* 5, l. 1, c. 6.

[3] *Ibid.* - Cf. *Enn.* 5, l. 1, c. 17.

[4] Πῶς οὖν νοῦν γεννᾷ; ἢ ὅτι τῇ ἐπιστροφῇ πρὸς αὐτὸ ἑώρα· ἡ δὲ ὅρασις αὕτη, νοῦς. *Enn.* 5, l. 1, c. 7.

[5] M. J. Simon, *ibid.*, t. 1, p. 299-304.

Alexandrins ne méritent pas tous les éloges que leur décernent MM. J. Simon, B. Saint-Hilaire, E. Saisset, etc. Alors nous prenons ces spéculations telles que nous les trouvons exposées dans les ouvrages de leurs apologistes, et nous laissons ces derniers démolir pièce à pièce ces systèmes tant prônés : on ne peut pas, ce nous semble, nous accuser de déloyauté. Déjà nous avons vu comme quoi, d'après M. J. Simon, la *théodicée* de Plotin conduit à l'athéisme, et maintenant il nous apprend que sa *Trinité hypostatique remplit de chimères cette même théodicée.* Ces aveux sont trop précieux pour ne pas les recueillir. Mais si ces messieurs attaquent et renversent ainsi successivement tout son système, que restera-t-il donc comme objet de leur engouement? Il arrivera qu'ils se prosterneront devant des erreurs? Ne vaudrait-il pas mieux alors embrasser franchement la doctrine catholique? Son enseignement ne présente pas toutes ces contradictions. S'il renferme des mystères, leur énoncé n'a rien qui révolte l'intelligence, et quand on réfléchit à l'autorité de CELUI qui nous les propose, on reconnaît bientôt la nécessité de les admettre. Et d'ailleurs, pour échapper aux mystères, ne faudrait-il pas sortir de la nature? Comment faire un pas dans le monde sans en rencontrer? Force nous serait encore de ne pas arrêter nos regards sur nous-même; l'homme, comme l'a dit Pascal, n'est-il pas le plus prodigieux objet qui existe? Essayez de l'étudier, et voilà que les mystères vous environnent et vous pressent de toutes parts. Quelle est la cause efficiente de ses impressions et de ses sensations? Comment l'esprit connaît-il la matière? comment le corps agit-il sur l'âme et l'âme sur le corps?... La réponse à toutes ces questions nous échappe; et cependant nous ne pouvons pas nier les faits qui les font naître, et cependant encore elles sont éminemment philosophiques. — Que penser donc de ces étranges paroles de M. J. Simon : « Un mystère en philosophie, ce n'est »pas même une doctrine fausse; ce n'est rien [1] ? » Vous vous trompez; un mystère en philosophie, c'est beaucoup; vous ne pouvez avancer dans cette science sans qu'il vous arrête; vous le reconnaissez vous-même, lorsque vous dites ailleurs : « Dieu est

[1] *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. I, p. 328.

» incompréhensible tout entier ; et ajoutons avec Leibnitz : que ne » l'est-il seul[1] ? »

Quoiqu'on fasse, il faut donc bien en philosophie admettre aussi des mystères, et alors pourquoi vouloir les exclure de la religion.

Nous ne cherchons pas à insinuer que M. J. Simon repousse ceux du christianisme ; rien dans son ouvrage ne nous l'indique ; il prend, au contraire, le dogme de la Trinité, tel que l'Eglise le formule, et il l'oppose à la Trinité de Plotin. Son argumentation sur ce point est vive et pressante. Voici comment il pose la question : « Existe-t-il des analogies entre ces deux trinités? Plotin » s'est-il inspiré des idées chrétiennes ou les premiers Pères de » celles de Plotin ? » On a donné à ces questions des solutions opposées. Quant à nous, nous croyons, comme M. J. Simon, « que le » dogme de la Trinité n'est pas dans Platon, et que la Trinité de » Plotin n'a que des analogies purement verbales avec la Trinité » chrétienne. »

Et d'abord, on connaît les efforts de Philon, du juif d'Alcinoüs et autres, pour trouver la Trinité dans les ouvrages du disciple de Socrate. Plotin embrasse aussi ce système; nous croyons avoir prouvé dans *ce recueil*[3] qu'il est inadmissible. Mais le philosophe d'Alexandrie va plus loin que les néoplatoniciens du premier et du second siècle ; il veut, lui, découvrir ce dogme dans Anaxagore et dans Héraclite, dans Empédocle, dans Parménide et dans Aristote. « Jamais, peut-être, dit avec beaucoup de raison M. J. » Simon, l'abus de l'éclectisme n'a été poussé plus loin[4]... Il faut » renoncer à le trouver dans la philosophie grecque avant le néo- » platonisme[5]. Cette riche part du développement de la pensée hu- » maine est fermée aux défenseurs de l'Eglise qui croient de son » intérêt de le montrer partout[6] ; il ne leur reste qu'à se rejeter

[1] *Ibid.*, t. I, p. 369.

[2] *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. I, p. 310.

[3] Voir *Erreurs du Rationalisme sur la Trinité*, IIIe série, t. IX, p. 333.

[4] *Hist. de l'Ecole d'Alex.*, t. I, p. 310.

[5] Il faut même renoncer à le trouver dans le néoplatonisme, comme M. J. Simon va bientôt nous le dire.

[6] Les défenseurs de l'Eglise savent fort bien que la *véritable notion* de la Tri-

»sur les anciennes religions de l'Inde et de l'Egypte. D'un autre »côté, les adversaires de la foi chrétienne ne peuvent soutenir leur »thèse favorite du platonisme des Pères, qu'à la condition de »supposer des emprunts faits aux écoles contemporaines, à Phi»lon, à Numénius, aux Egyptiens. Malheureusement pour ces pré»tentions contradictoires, toutes ces trinités n'ont de commun »que le nom. Celle de Plotin, la plus profonde parmi les trinités »philosophiques, porte des caractères qui la séparent à jamais de »la Trinité chrétienne et excluent toute idée de comparaison [1]. »

M. J. Simon prouve ce dernier point d'une manière péremptoire. Il rappelle d'abord tous les efforts tentés pour donner un sens à la conception de ce philosophe, et il montre qu'ils ont été et qu'ils seront toujours vains. Il fait ensuite ressortir l'opposition formelle qui existe entre le dogme chrétien et le dogme alexandrin.

La *première hypostase* de la trinité de Plotin, a pour premier caractère d'être au-dessus de l'être, ἐπέκεινα τοῦ ὄντος; c'est un *Dieu-néant*. La première personne de la Trinité chrétienne, au contraire, se définit elle-même : « *Je suis celui qui suis.* » Le symbole chrétien lui donne la qualité de créateur : Πιστεύω εἰς ἕνα Θεὸν, πατέρα παντοκράτορα, ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς. Dans le système de Plotin, c'est la *troisième hypostase*, et non la première qui crée le monde. — « Si la création n'est attribuée à Dieu le »père que par appropriation, c'est-à-dire, si elle est l'œuvre com»mune des trois personnes divines, c'est une différence de plus »avec la philosophie de Plotin, qui attribue la qualité de »δημιουργὸς à la troisième hypostase et à elle seule. Ce fut, à »partir de Plotin, une des questions les plus fréquemment agitées »dans l'école, de savoir si c'est l'esprit ou l'âme qui produit le »monde.

nité ne se trouve pas dans les notions philosophiques de la Grèce; aussi se gardent-ils de l'y chercher. Ils montrent seulement qu'elles présentent des traces plus ou moins altérées de ce dogme, et ils voient dans ces traces des restes des souvenirs confus de la révélation primitive qui a éclairé le berceau du genre humain. — Quoique M. J. Simon les y convie, ils ne se rejeteront pas davantage sur les *anciennes religions de l'Inde et de l'Egypte*; elles n'ont à leur offrir que ces traces dont nous venons de parler, et depuis long-tems elles ont été signalées.

[1] V. *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. 1, p. 317-18.

»La *seconde hypostase* de la trinité de Plotin est l'*esprit*, ὁ νοῦς, »qu'il appelle aussi le λόγος ou le *verbe*. L'esprit est l'intelligence »la plus parfaite, appliquée à la connaissance du monde intelli»gible ou de l'αὐτοζῶον. L'esprit de Dieu connaît-il autre chose »que ce monde intelligible? Connaît-il ce qui est au-dessous de »lui, les hommes, le monde sensible? Non, certes, il n'y a rien de »tel dans Plotin. On y peut trouver quelques pages éloquentes sur »le dogme de la Providence; mais ce qu'elles contiennent de sé»rieusement philosophique doit être interprété dans le sens de »l'ordre universel et de la direction constante du κόσμος vers le »bien. Dieu est le bien en soi; il est aussi la cause du bien, parce »que tout émane de lui et que tout y retourne, mais il ne fait pas »volontairement, librement, le bien des créatures; il ne les aime »pas, il ne les connaît pas. S'il a une initiative, une action pro»prement dite, ce n'est pas le τὸ ἓν, ce n'est pas le νοῦς qui l'exer»cent; c'est la ψυχὴ ὑπερκόσμιος, hypostase inférieure au νοῦς, »et cette troisième hypostase est reléguée au dernier rang, pré»cisément parce qu'elle est active. Le νοῦς n'est donc pas comme »le *verbe chrétien*, une intelligence qui connaît directement le »monde; ce n'est pas surtout une *Providence*, ce que les chrétiens »appellent la *sagesse de Dieu*. Le Dieu de Plotin ne gouverne pas »le monde, et le monde auquel il préside, immobile, suit sans sa »participation les éternelles lois qui résultent à la fois de la nature »de Dieu, et de cette mystérieuse puissance qui fait comme le fond »du paganisme, et que les Alexandrins subissaient encore, malgré »eux, l'εἱμαρμένη (la *destinée*). Il n'y a pas plus de différence entre »*Celui qui est* et l'unité supérieure à l'être, qu'entre le νοῦς ab»sorbé dans la contemplation de l'αὐτοζῶον, et Jésus-Christ, fait »homme, c'est-à-dire, unissant dans la même hypostase la nature »divine et la nature humaine. Le Verbe chrétien établit une al»liance incompréhensible entre la Terre et le Ciel; le verbe de »Plotin reste dans son éternité, et toute son action s'arrête à la »première sphère au-dessous de lui, à l'éternelle émanation de »lui-même, qu'il produit nécessairement et dans sa propre sub»stance.

»Enfin, la *troisième hypostase* de Plotin et la troisième per»sonne de la trinité, présentent la même analogie dans les noms, »et la même différence essentielle. Le nom d'*esprit*, appliqué

»dans la langue française à la troisième personne divine, ne doit »pas faire illusion; c'est l'esprit, le souffle, *spiritus*, ἅγιον πνεῦμα, et par conséquent c'est la ψυχὴ ou l'âme; ce n'est pas »comme la seconde personne, l'esprit, la raison, l'intelligence, »*mens*, *verbum*, *sapientia*, νοῦς, λόγος. La troisième personne de »de la trinité chrétienne s'appelle l'*esprit-saint*, le *don de Dieu* [1], »l'*amour* [2]; elle partage aussi avec la seconde personne les noms »de sagesse et d'intelligence; mais tandis que tous les effets de »l'amour de Dieu pour les hommes lui sont attribués; tandis »qu'elle est l'auteur de la charité, la source des lumières et de »la grâce sanctifiante, le *consolateur*; en un mot, tandis qu'on »la rend présente à l'esprit et au cœur de l'homme, ce qui déjà »la distingue profondément de la ψυχὴ ὑπερκόσμιος, jamais la »qualité de δημιουργὸς (créateur du monde), réservée par Plotin »à la troisième hypostase, n'est attribuée au *Saint-Esprit*, et »nous voyons, au contraire, qu'elle est appropriée, tantôt au Père, »tantôt au Fils. Il n'y a donc pas identité, il n'y a pas même »analogie entre les trois personnes de la trinité chrétienne et les »trois hypostases de Plotin [3]. »

Si nous cessons de considérer les personnes pour nous attacher à leurs relations diverses, nous trouvons une opposition non moins formelle. Ainsi, dans la doctrine chrétienne, le Père, le Fils et le Saint-Esprit se connaissent et s'aiment entre eux; ils forment, comme dit Bossuet, une sainte et divine société; dans Plotin, au contraire, chaque hypostase ne connaît et n'aime que celle qui la précède. « Aussi l'Unité, qui n'a rien au- »dessus d'elle, ne connaît et n'aime rien, et Plotin ne prononce qu'en »tremblant qu'elle s'aime et se connaît elle-même [4]. » Il dirait avec Spinoza. « Nul ne peut désirer d'être aimé de Dieu, car »ce serait désirer que Dieu cesse d'être parfait [5]. » — Dans le système du philosophe d'Alexandrie, l'âme émane fatalement du νοῦς, comme le νοῦς de l'Unité; le Saint-Esprit, au contraire,

[1] Joann. IV, 10, 24. — Matt. XXVIII, 19.

[2] Saint Augustin, *De Trinitate*, l. XV, c. 7.

[3] *Histoire de l'école d'Alex.*, t. I, p. 328 et suiv.

[4] *Enn.* 6, l, VIII, c. 15.

[5] *Ethique*, 5e part., prop. 19. — Cf. M. J. Simon, t. I, p. 332.

procède à la fois du Père et du Fils; ils le produisent par un acte de volonté et d'amour [1].

M. Jules Simon nous paraît ici n'avoir point encore assez fait ressortir la différence des deux croyances sur ce point, et cependant, comme le remarque M. E. *Saisset*, elle est essentielle. Laissons parler ce dernier : « Dans la doctrine alexandrine, la troisième hypostase émane de la seconde comme la seconde émane de la première; et cette même loi d'émanation, par laquelle l'Unité engendre l'Intelligence et l'Intelligence la Vie (l'âme), préside aux émanations inférieures et gouverne tout l'univers. Elle est la loi unique, uniforme, nécessaire de l'existence. De là, un vaste système où tous les degrès de l'être, depuis l'unité absolue jusqu'aux limites extrêmes du passible, se classent, s'échelonnent, en vertu d'un même principe.

» Dans la doctrine chrétienne, il en est tout autrement. Les trois personnes de la sainte Trinité ne sont pas unies par le même rapport. Le Père *engendre* le Fils, mais le Fils n'engendre pas le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit est le fruit de l'union du Père et du Fils, il *procède* de l'un et de l'autre. Je me sers des termes consacrés : le rapport du Père au Fils est un rapport de *génération;* le rapport du Saint-Esprit au Père et au Fils est un rapport de *procession*...

» De cette grave différence en résulte une autre : c'est que dans la Trinité chrétienne, le monde est profondément séparé de Dieu. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit forment, si l'on peut parler ainsi, un cercle divin. Ces trois personnes n'ont de rapport nécessaire qu'entre elles. Elles se suffisent; elles ne supposent rien au-delà. Si le monde dépend de Dieu, c'est par un lien tout différent de celui qui enchaîne l'une à l'autre les personnes divines. Le monde n'est pas *engendré* de Dieu, c'est-à-dire, formé de sa substance; il ne *procède* pas de Dieu dans la rigueur théologique; il est librement *tiré du néant*, c'est-à-dire, *créé*. De là, une séparation radicale entre la nature divine et l'univers; de là, l'indépendance, la liberté de Dieu, et, dans cet être auguste, une sorte de personnalité sublime dont la nôtre offre quelque *image;* de là, enfin, dans l'ordre moral, des conséquences inépuisables.

[1] *Ibid.*, p. 333.

»Dans la doctrine alexandrine, au contraire, les degrés de »l'existence divine, au lieu de former un cercle, se déploient »sur une ligne qui se prolonge à l'infini. L'Unité engendre l'In»telligence, l'Intelligence l'Ame, l'Ame, à son tour, produit au»dessous d'elle d'autres êtres qui, à leur tour, en enfantent de »nouveaux, jusqu'à ce qu'on arrive à un terme où la fécondité de »l'être est absolument épuisée. Il en résulte un système où la »*fatalité* préside, d'où sont exilés la personnalité et la liberté; où »Dieu, décomposé en une série de degrès, se confond presque »en perdant son unité, avec tous les autres degrés de l'existence[1].»

Reprenons encore la citation de M. Jules Simon. « Mais voici une différence radicale : le Dieu de Plotin renferme trois hypostases *inégales*, et partant il n'est pas un Dieu parfait; le dogme chrétien, au contraire, enseigne l'*égalité* des trois personnes divines, et vous trouvez cette doctrine nettement exprimée, si haut que vous remontiez dans l'histoire de l'Eglise[2]. — Ajoutons que les principes fondamentaux du christianisme sont en opposition directe avec ceux de l'école de Plotin. Là, vous voyez « la première personne de la Trinité posséder la plénitude »de l'être et de la puissance ; et, tandis que le Dieu de Plotin se »dégraderait s'il jouait le rôle de créateur, celui des chrétiens »produit le monde pour sa gloire... Puis, au lieu que Jésus-Christ »élève par sa médiation les hommes jusqu'à la connaissance et »la possession du vrai Dieu, les hypostases inférieures du Dieu »de Plotin font incliner sa nature vers le monde[3]. »

Telles sont les différences que M. J. Simon et M. Saisset signalent entre la trinité chrétienne et celle du philosophe d'Alexandrie. « Elles sont, comme dit M. Simon, si profondes, que »quiconque n'est pas absolument étranger à la métaphysique et »aux deux doctrines dont il s'agit, ne peut les méconnaître. On »ne trouve entre elles que des analogies verbales, et l'histoire les »explique aisément[4]. »

Et maintenant, voici un double problème grave et important qui se présente à résoudre : le dogme chrétien de la Trinité

[1] M. E. Saisset, *De l'Ecole d'Alexandrie*, p. 170-172.

[2] M. J. Simon, t. 1, p. 334.

[3] *Ibid.*, pag. 337. [4] *Ibid.*, p. 337.

était-il constitué avant l'apparition de l'école d'Alexandrie? Plotin s'est-il inspiré des idées que la religion nouvelle répandait dans le monde? — Quant à la première question, M. J. Simon la résout affirmativement. Il cite alors, à l'appui de son opinion, divers passages des écrits de saint Clément, de saint Hermas, de saint Ignace, de saint Justin, de Clément d'Alexandrie et de Tertullien [1]. « On dit que ces écrits, qui tous expliquent le dogme »de la Trinité et défendent contre les hérésies l'intégrité de la »doctrine, précèdent le concile de Nicée où l'on arrêta la for»mule du symbole; précèdent aussi la publication des *Ennéades*, »et même l'enseignement de Plotin à Rome... La doctrine chré»tienne était donc fondée, elle était publiée dans des ouvrages »d'exégèse et de polémique long-tems avant le concile de Nicée, »avant même la fondation de l'école d'Alexandrie. Le caractère »distinctif de l'Eglise, c'est-à-dire, le soin scrupuleux d'éviter les »nouveautés, même dans les mots, éclate dès les premiers siècles; »on le voit par les lettres échangées entre le pape et saint Denis, »évêque d'Alexandrie, au sujet du traité sur la *Trinité* que »saint Denis d'Alexandrie avait écrit, et dans lequel des expres»sions nouvelles sur les relations du Père et du Fils avaient »éveillé la sollicitude de l'évêque de Rome [2]. »

M. Saisset veut bien reconnaître les différences que M. J. Simon signale entre la trinité alexandrine et celle du christianisme [3]; mais il trouve singulièrement insuffisantes les preuves dont on se sert pour établir que celle-ci était parfaitement arrêtée avant la naissance de l'école d'Alexandrie, et partant avant le concile de Nicée. On voit, il est vrai, une Trinité dans les ouvrages des premiers pères de l'église; mais, dit-il, rien ne démontre que l'égalité absolue, que la consubstantialité des trois personnes divines étaient alors explicitement affirmées. « Il y a »même, continue-t-il, des preuves positives du contraire [4]. »

Ainsi, voilà mis de côté les textes sur lesquels on s'appuie;

[1] Nous avons cité ces textes dans l'article *Erreurs du rationalisme moderne sur la Trinité*. V. *Ann. de philos. chrét.*, IIIe série, t. IX, p. 325.

[2] M. J. Simon, *ibid.*, t. I, p. 147-150.

[3] M. E. Saisset, *ubi sup.*, p. 152-53.

[4] *Ibid.*, p. 154.

d'après M. E. Saisset, ils ne prouvent pas ce qu'on leur demande. A son dire encore, le dogme chrétien, et notamment celui de la Trinité, a été soumis pendant quatre siècles à un travail d'élaboration; l'école d'Alexandrie, pour sa part, a exercé une grande influence sur son développement. — Quelle est la valeur de ces négations et de ces affirmations? C'est ce que nous examinerons dans le prochain article.

L'ABBÉ V.-D. CAUVIGNY.

Traditions Antiques.

ESSAI

SUR L'ORIGINE DES TRADITIONS BIBLIQUES

TROUVÉES DANS LES LIVRES INDIENS, PAR M. LE CAPITAINE WILFORD.

Troisième Article [1].

1. Traditions particulières et confuses des Hindous sur la naissance du Sauveur du monde, sous le nom de *Salivahana*, ou du Crucifié ; — Né d'une vierge ; — Fils d'un charpentier ; — poursuivi par un roi. — Emprunts faits aux Evangiles apocryphes.

« Revenons à cet enfant merveilleux qui devait se manifester au monde après les 3,100 premières années du *Kali-youga*, c'est-à-dire, *en l'an* 3,101, *de cet âge qui, comme nous l'avons vu* [2], répond à la *première année de l'ère chrétienne*, selon le *Coumarica-chanda*, et le *Vicrama-charitra*, ou l'*histoire de Vicra-maditya;* selon cette même autorité, qui est respectable, le but de cet *avatar*, ou incarnation divine, était d'éloigner du monde la méchanceté et la misère, et son nom devait être celui de *Saca* ou de *roi puissant et glorieux*.

» *Saliva-hana* était le fils de *Tacchaca* ou du *charpentier ;* il naquit et fut élevé dans la maison d'un potier. Dieu, en sanscrit, est appelé *Deva-tachta*, le *Dieu-artiste*, ou créateur. C'est de *Deva-tachta* qu'est dérivé le *Deo-tat* ou le *Teutat* de l'occident, appelé *Touachta*, ou *Touisto* par les tribus germaniques. Ce *Deva-tachta* produisit *Mannus* [3], *man* (l'homme), ou le premier *Manou*, qui eut trois fils.

[1] Voir le 2e article, au n° précédent, ci-dessus, p. 96.

[2] Au n° précédent, ci-dessus, p. 108.

[3] Voir ci-dessus, p. 98, la note sur *Manou*. Ce mot seul est un point important de l'histoire et des systèmes orientaux. C'est le premier homme, c'est le type de l'homme, c'est la vie, c'est l'esprit, c'est la *pensée* ; il est dérivé de *man*, penser.

»En Grèce, selon Pindare, le dieu-père du genre humain, créateur du monde, était appelé le *père excellent artiste*, πατέρ ἀριστοτέχνης [1]. Ce *charpentier*, père de *Saliva-hana*, n'était pas un simple mortel, il était le chef des *Tacchacas*, tribu *serpentine*, fameuse dans les *Pouranas*. Ils y sont déclarés les plus habiles artistes mécaniciens qu'il y ait dans le monde; et ils ne sont nullement bornés à quelques métiers; leur habileté les embrasse tous, et s'étend à toutes leurs branches. Lorsque, dans son voyage aux plaines d'*Utara-courou* (ou de la Sibérie), l'éléphant *Airavata* [2] vint, avec son immense cortége d'éléphans comme lui, adorer à *Prabhasa*, dans le *Gourjarat*, ils lui percèrent et lui aplanirent, à travers le nord-ouest de l'Inde [3], une route, qui, dit-on, existe encore. Les *Tacchacas*, ou *Tachas*, avaient coutume de se montrer sous deux formes, celle d'hommes ou celle de serpens, selon leur bon plaisir.

»Leur chef est visiblement le même que le serpent *Agatho-démon*, que le *demi-ourgos*, l'*ouvrier* et l'*artiste* des Égyptiens, des Grecs, des Gnostiques et des Basilidiens, etc. Ces sectaires avançaient que le *Serpent* était le père de toutes les sciences et de tous les arts, et ce serpent, disaient-ils, c'était le *Christ*, fils aussi d'un charpentier, d'un artisan, et en même tems une incarnation du grand Serpent, exactement comme *Salivahana*, le *Saca*, c'est-à-dire, le *puissant* et *glorieux roi*. *Salivahana* était le fils ou plutôt une incarnation du grand Serpent; et sa mère était aussi de cette tribu, et naquit dans la maison d'un potier. Elle conçut à l'âge d'un an et demi du grand Serpent, tandis qu'elle dormait dans son berceau.

»A une époque déjà ancienne, l'hérésie des *Ophytes* (ou serpentins), se répandit au loin; ils exaltèrent le *Serpent*, comme l'au-

[1] Voir *Frag. incert.* XIX, dans le Pindare de Heyne, t. III, p. 56. Expression employée aussi par Grégoire de Nazianze et par Clément d'Alexandrie. *Strom.*, l. V, 14, p. 598. Plutarque, en plusieurs endroits de ses œuvres (*De serâ num. vind.*, p. 550; *Quest. conv.* p. 618; *An seni ger. sit respub.*, p. 807; *De facie in luná*, p. 927; et *adv. Stoicos*, p. 1065), se sert de cette expression, ainsi que *Dion Chrysostome*, XII, p. 217.

[2] *Airavata*, l'éléphant divin.

[3] Voir le *Coumarica-chanda*, p. 155.

teur de la science du bien et du mal. Tels étaient, disaient-ils, la majesté et la puissance du serpent d'airain exposé sur un poteau dans le désert, que quiconque élevait les yeux vers lui, était immédiatement guéri; de même que le Serpent avait été élevé sur un poteau dans le désert pour le bien du peuple, ainsi était-il nécessaire que le Christ fût ainsi élevé sur un poteau ou sur une croix pour le salut du genre humain, et dans le sens de l'écriture, ce serpent était le type du Sauveur du monde.

» Le potier avait coutume de faire des figures d'argile de toutes sortes, pour amuser son petit-fils, qui bientôt apprit à les imiter; il leur donnait même la vie; sa mère le conduisit un jour dans un lieu rempli de serpens, en lui disant : « Va et joue avec eux, » ce sont tes parens. » L'enfant alla et joua avec eux sans crainte et sans en recevoir aucun mal; ces deux particularités ne sont jamais omises par les narrateurs [1].

» Vers ce tems-là, *Vicramaditya*, l'empereur de l'Inde, s'était alarmé à la rumeur générale, que les prophéties étaient accomplies dans la personne d'un enfant né d'une Vierge, et qui devait conquérir l'Inde et le monde entier; il envoya partout des émissaires pour s'informer de la vérité de cet événement extraordinaire et découvrir le céleste nouveau-né. » Comme il sera souvent question dans ce travail de ce *Vicramaditya*, nous croyons devoir intercaller ici dans le récit de Wilford, une courte notice sur ce personnage, extraite d'un autre traité de ce savant [2].

La période de *Vicramaditya* et celle de *Salivahana*, sont intimement liées; mais les détails que nous avons sur ces deux personnages extraordinaires sont très-confus et fourmillent de contradictions et d'absurdités jusqu'à un degré étonnant. Leur histoire, écrite en sanscrit dans le *Vicrama-charitra*, a été traduite dans tous les dialectes indiens. Les Hindous ne reconnaissent en général qu'un seul *Vicramaditya*, mais les savans en reconnaissent plusieurs. Les uns en comptent *deux*, les autres *quatre*, les autres *neuf*. Chacun d'eux est envoyé pour faire la guerre à *Salivahana*, *Salaban*, autrement nommé *Nrisinha*, *Na-*

[1] Ces détails sur les croyances des *gnostiques* et des *ophites*, fait déjà entrevoir l'origine de ces fables hindoues; mais on va en donner des preuves plus précises.

[2] Voir l'*essai sur Vicramaditya et Salivahana*, dans le IXe vol. des *Rech. asiat.*

gendra, etc. L'un deux, cependant, avait un nom différent, *Mahabhat;* celui de ses sectateurs était *Mahabhatadicas*, c'est-à-dire, *Mahométans.*

» *Vicramaditya* fit un *tapasia* (pénitence) désespéré pour obtenir de *Kali-dévi*, le pouvoir et une longue vie, et comme la déesse continuait en apparence d'être sourde à ses prières, il était sur le point de se couper la tête lui-même, quand elle lui apparut et lui assura un règne heureux sur le monde entier pendant 1,000 ans, au bout desquels *un enfant divin, né d'une vierge et fils du grand Tacchaca, charpentier* ou artiste, le priverait de l'empire et de la vie. Cela devait arriver l'an 3,101 du *Cali-youga*, correspondant à l'an 1er de l'ère chrétienne.

» L'histoire des *neuf Vikramaditya*, et surtout quand on les considère comme une seule personne, n'est qu'une masse de légendes grossières et indigestes prises des *Evangiles apocryphes de l'enfance du Christ*, des contes des *Rabins* et des *Talmudistes* sur Salomon avec quelques particularités sur *Mohammed*, le tout mêlé avec les principaux traits de l'histoire des rois de Perse, de la dynastie sassanide. En effet, *Vicrama* est supposé avoir combattu les Romains toute sa vie et avoir fait prisonnier un de leurs empereurs, comme *Shapor* prit *Valentinien*, et de l'avoir traîné en triomphe dans les rues d'Ujjain.

» Ainsi, *Vicramaditya* est fait contemporain, tantôt du Christ, tantôt des Sassanides, tantôt de Salomon. Comme ce dernier, on le dit inventeur du grand *mantra*, prière qui a la force d'un charme et d'un talisman, et par laquelle il commandait aux élémens et aux esprits. Ils lui obéissaient comme des esclaves, autrement ils eussent été sévèrement punis. Comme Salomon, il avait le trône le plus merveilleux : il était orné et supporté de deux lions doués de raison et de parole. Ce trône merveilleux est appelé, en sanscrit, *sinhasana* (le siége des lions). Nous lisons dans le *Vetala-pantcha-vinsati*, que c'était par l'assistance du grand *Vetala*, ou du démon, que deux *Vicramaditya* obtinrent l'empire du monde, une longue vie, avec un règne illimité. Ils lui firent des offrandes, lui offrirent des sacrifices, en un mot, ils se consacrèrent ou se donnèrent à lui. Cela est hautement réprouvé par les théologiens de l'Inde, bien qu'ils semblent avouer que lorsque les autres moyens manquent, on peut le

faire, pourvu que ce ne soit pas dans de méchantes et abominables intentions [1].

» On lit dans le *Thamurath-nameh*, ou le *livre de Thamurath*, que le div *Aryenk* s'était aussi livré au démon pour devenir le Salomon ou le *Vicrama* de son siècle. *Zohac* se donna aussi au diable pour devenir le seigneur souverain du monde, et avec son assistance il tua son prédécesseur [2]. »

Après cette digression, revenons au récit de Wilford, racontant comment *Vicramaditya*, qui est ici une parodie d'Hérode, cherche à faire mourir l'enfant miraculeux dont on lui a annoncé la naissance.

« Bientôt les émissaires de l'empereur revinrent et lui dirent que le fait n'était que trop vrai et que l'enfant était alors dans sa 5e *année*. *Vicramaditya* leva aussitôt une grande armée, afin d'exterminer l'enfant et ses partisans, s'il en avait. Il s'avança avec la plus grande diligence possible, et trouva l'enfant entouré d'innombrables figures de soldats, de chevaux et d'éléphans. Cet enfant leur donna la vie, puis il attaqua *Vicramaditya*, le défit et le laissa sur le champ de bataille mortellement blessé de sa main.

» Le monarque mourant, ne demanda qu'une grâce à son vainqueur: ce fut de permettre que son *ère, ou période*, eût cours avec la sienne dans toute l'Inde. L'enfant lui accorda sa requête, lui coupa la tête et la lança au milieu de la ville d'*Ujjayini*, bien qu'elle fût à une énorme distance du lieu du combat.

[1] Il faut bien remarquer ces derniers mots : probablement ils nous peignent l'état respectif des sectes religieuses dans l'Inde, à l'époque dont il est ici question. D'une part, l'antique *Brahmanisme* dégénéré dans la personne de *Vicramaditya*, adorant les mauvais génies pour tyranniser les bons, devant son empire de 1,000 ans à *Cali-devi*, la déesse du mal, de la cruauté, de toutes les horreurs, et son pouvoir surnaturel au grand *Vétala*, au grand démon, auquel il s'est donné, voilà la décadence, voilà le mal ; et de l'autre, c'est un mélange du Bouddhisme et du Christianisme, purs et bienfaisans, qui s'élèvent, qui se fortifient, qui se déploient, et qui menacent de briser, avec les armes les plus frêles, celles de la justice et de l'innocence, toute cette caduque perversité, basée sur le mal et sur le vice à leur plus haut degré. C'est peut-être là le commencement de ces guerres sanglantes qui, après des chances heureuses, ont tourné contre le Bouddhisme, peut-être même contre le *Christianisme* de la péninsule, et qui, en les exterminant l'un et l'autre, ont consolidé le *Brahmanisme* qui allait croulant sous leur double influence.

[2] *Essay on Vicramaditya and Salivahana. Asiat. Res.*, v. IX, p. 118-120.

» Pendant ce tems-là, poursuivie par les forces du vainqueur, l'armée de *Vicramaditya* se rabattait aussi sur *Ujjayini*. Chemin faisant, elle traversa le fleuve *Narmada*. C'est là que l'armée de *Salivahana*, qui la suivait et qui n'était formée que de soldats d'argile, dissoute tout-à-coup, disparut dans les eaux.

» Après cela, nous n'entendons plus rien dire de *Salivahana*, si ce n'est qu'il disparut à son tour dans la 79e année de l'ère chrétienne, qui est la première de la sienne. Son nom n'est même point mentionné dans la liste des empereurs de l'Inde ou des rois d'*Ujjain*.

» Immédiatement après la mort de *Vicramaditya*, sa femme mit au monde un fils que l'on voulut couronner empereur de l'Inde, comme si *Salivahana* n'eût jamais existé. Etant fils posthume, il ne put succéder à l'empire; mais il était parfaitement éligible pour le trône de *Malava*, et il fut couronné immédiatement à *Ujjain*.

» Ceci eut lieu, selon le *Coumarica-chanda*, dans la première *année de l'ère chrétienne*, *Salivahana* n'étant encore âgé que de cinq ans. Il est remarquable que notre Sauveur était également dans sa cinquième année à cette époque.

» Les principales circonstances de cette légende, sont prises de l'*évangile apocryphe de l'enfance de Jésus*, écrit en grec dans le 3e siècle, et dont fut faite en arabe une traduction qui existe. Henry Syke en a donné une traduction en latin avec quelques fragmens conservés de l'original grec. Dans ces fragmens, il est déclaré que l'enfant Jésus, quand il était à l'âge de 5 ans, s'amusait à faire des figures d'argile auxquelles il donnait la vie [1]. Cette vaine histoire est aussi mentionnée dans le *Koran* [2] et elle est bien connue de ses sectateurs.

[1] Voir Fabric., *Codex apo. novi test.*, t. I, p. 159.

[2] Le *Koran* ou le *Kour-ann*, c'est-à-dire, le *livre*, la *lecture* par *excellence*. J'ai lu cette *lecture* avec une curiosité attentive et la plume à la main. Je n'y ai pas trouvé une seule idée neuve, c'est-à-dire, une seule idée que je n'eusse pas vue auparavant et bien mieux exposée dans le *Zend-Avesta*, ou la *parole de vie*, des Perses, dans le *Véda* ou la *science-loi* des Hindous, et surtout dans la *Sainte Bible* d'Israël et dans le *divin Evangile* de Jésus. Le *Kour-ann* n'est qu'une grossière ébauche auprès de ces deux perfections; c'est une de ces désagréables masures faites avec les débris des palais magnifiques, et appliquée sur les parois des monumens orientaux. A quelques préceptes de charité près, qui sont beaux parce qu'ils sont pris des nôtres, le *Kour-ann* n'est qu'un fagot d'absurdités et un répertoire de déclamations sanglantes — Voir ch. III, v. 43, édit. panth., p. 556.

» Cette remarquable coïncidence de faits historiques, de contes légendaires ainsi que de tems, ne peuvent, dans mon humble opinion, être simplement accidentels....

2. Autres traditions. — Salivahana représente les trois énergies divines ou la trinité indienne.—Noms bibliques : Jérusalem, Bethléem, Sion, Salem.—Emprunts faits au 2e livre d'Esdras et à quelques pères.

» Ceux qui reconnaissent quatre *Vicramas*, prennent toujours *Salivahana* pour l'un d'eux, et assurent qu'en conséquence il avait un fameux barde à sa cour, appelé *Calidasa*. C'est ainsi que, sous le nom de *Vicramaditya*, il paraît toujours seul comme roi de *Pratichtana*, et il est représenté comme tel dans l'*Agni-pourana (Pourana du feu)*; c'est là ce fameux roi de *Pratichtana*, avec le titre de *Trivicrama*, ou de *Triple énergie*, comme nous l'avons vu ci-dessus; mais son nom réel était *Vi-sama-sila*, ou simplement *Sama-sila*.

» De même que *Pratichtana* est reconnue pour appartenir à *Salivahana*, de même *Ujjayini* est à *Vicramaditya*. Tout roi appelé *Vicrama* ou *Vicramaditya*, qui est représenté comme souverain de *Pratichtana*, est le même que *Salivahana*. Quand nous trouvons un *Vicramaditya*, dont on dit qu'il a vécu ou régné 84 ans, nous en devons conclure encore que c'est *Salivahana :* tel est l'avis des savans pandits et des astronomes qui m'ont donné ces renseignemens....

» *Salivahana* est considéré sous trois points de vue différens, selon les trois différens buts ou objets de sa mission, et en conséquence on le dit une incarnation de *Brahma*, de *Çiva*, de *Vichnou;* il est quelquefois considéré comme possédant conjointement ces trois pouvoirs, et on l'appelle alors *Tri-vicrama*, les *trois énergies*. Quand l'objet de sa mission est déclaré être la destruction de l'empire et de la puissance des *Daïtyas* ou des *démons*, on le dit alors incarnation de *Çiva*. En conséquence de cette destruction, une régénération a lieu comme il est attesté dans la légende du bon *Mandavyeh*, appelé *Soulastha*, ou *celui qui a été crucifié*. Alors *Salivahana* est dit une incarnation de *Brahma*, et c'est là, selon Abraham Roger[1] et plusieurs autres, l'opinion générale des habitans du *Décan*.

[1] L'ouvrage d'Abraham Roger est appelé *Porte Ouverte*. Quoique ancien déjà, cet ouvrage est excellent.

» Mais lors qu'indépendamment de ces deux énergies, il est considéré comme doux et bienveillant, faisant du bien à tous les hommes, il est alors *Vichnou*, et telle est l'opinion des *Salivansas* dans les provinces d'*Oude* et de *Bénarès*.

» Ainsi, voyons-nous que *Salivahana* représente toutes les personnes de la *Trimourti*, et quand ces trois énergies sont considérées comme unies en lui, il est alors *Vi-sama-sila-tri Vicarma*, roi de *Pratichtana*, appelé aussi *Saileya-dhara*, ou simplement *Saleyam*, par dérivation. *Pratichtana* est l'expression usitée en sanscrit pour désigner un lieu consacré, et ici il veut dire *la Cité Sainte et Consacrée :* il est, en ce sens, synonyme de la *Beth-al-Kaddes*, et *Beth-al-Mokaddes*, la Mekque[1] des Musulmans : *Saileya-dhara*, est un autre nom de cette même cité. Il en est question au commencement du *Jyotirvidabharana*, traité d'astronomie indienne : l'auteur, dans un résumé historique des six *Sacas*, ou rois glorieux, dit que *Salivahana* paraîtrait à *Saileya-dhara* mot qui signifie la *Cité Sainte, fermement établie sur un roc*, et fait allusion à la *cité de Sion*, dont les fondemens étaient assis aussi sur les saintes collines, « la cité de notre Dieu est sur la sainte montagne[2]. » *Saileyam* serait donc aussi un nom très-bien approprié à *Sion*, car *Saileyam* est un dérivé de *Saila*, et il est réellement le même que *Saileya-dhara ;* et il n'est pas improbable que le tout soit emprunté du mot arabe *Dar-al-Salam*, ou *Dar-es-Salem*, la *maison de paix* et le nom de la céleste *Jérusalem*, par allusion au nom hébreu de la Jérusalem terrestre. Les noms sanscrits de cette cité du roi de *Saileyam*, ou de *Salem*, font entendre que c'est un lieu très-saint et particulièrement consacré ; et qu'elle est solidement assise sur un côteau de roc.

» J'ai dit, dans un *Essai* précédent, que *Saliva-hana* était aussi appelé *Samoudra-pala*, c'est-à-dire, *élève* ou *fils de l'océan*[3]. Cela fait entendre que lui, ou ses disciples, vinrent par mer dans les Indes, et cette notion a une forte ressemblance avec le IVe *livre*

[1] On voit dans les *Asiatic Researches*, tome V, une dissertation *sur l'origine de la Mecque*, et plus bas, dans une *note* de cet essai, quelques considérations sur le même lieu.

[2] Voir *Psaume* XLVII, 2 et 9.

[3] Ou plutôt, je pense, le voyageur maritime ; parce qu'il serait venu dans l'Inde par la mer.

d'Esdras, dans lequel le *Christ* est représenté *comme venant de la mer* [1], et *fermement assis sur un rocher*; cette légende chrétienne est d'une assez grande antiquité, car il en est question dans saint Irénée, Clément d'Alexandrie et Tertullien; ils le considéraient comme un livre d'une grande antiquité, et presque comme canonique.

»Toutes ces épithètes sacrées et très-expressives que nous venons de lire, les Hindous les ont appliquées à une ancienne cité de l'Inde appelée maintenant *Pattana*, sur les rives du *Godavéri*. Avec quelle propriété lui ont-ils appliqué ces épithètes, c'est ce que l'on verra ci-après. D'ailleurs, que cette ville soit située dans l'Inde ou au dehors, c'est à *Saileyam* que *Salivahana* devait naître d'une Vierge âgée d'*un an et demi*: son père devait être le grand *Tacchaca* ou *charpentier*, et lui-même, *Salivahana*, devait vivre dans l'humble cabane d'un potier.

3. Variantes de la légende de *Salivahana*. — Autres traditions confuses de la naissance du Sauveur, extraites du *Scanda-pourana*. — Vestiges de la prophétie de Jacob.

»Cette légende est quelque peu différemment racontée par d'autres, comme je l'ai fait voir dans un de mes autres *Essais* sur *Vicramaditya*. Sa mère, selon cette dernière version, était une femme mariée, mais son mari était un Brahmane mort tandis qu'elle était très-jeune encore; elle conçut par le grand *Tacchaca*, ou par le *grand charpentier* ou *artiste*, et quand sa grossesse devint visible, ses deux frères, honteux de sa conduite inexcusable en apparence, quittèrent *Pratichtana*, et la pauvre jeune femme, ainsi délaissée, trouva un asile dans l'humble cabane d'un potier. Dans le *Vicrama-charitra* elle est dite être sa fille, tandis que, selon une autre légende, *Çiva* s'était incarné dans le sein de l'épouse du roi *Sura-mahendraditya-Bhou-pati*, et avait pris naissance sous le nom de *Sama-sila-tri-vicrama*, ou de *triple énergie*.

»Il est déclaré aussi, dans le *Vicrama-charitra*, que la naissance de cet Enfant divin, du sein d'une Vierge, avait été prédite

[1] Voir le IVe *livre d'Esdras*, ch. XII, v. 11. On sait que ce livre est mis par l'Eglise au rang des apocryphes.

1,000 ans avant qu'elle eût lieu : il en est même qui disent 2,000 ans.

» Qu'un Sauveur, avec une régénération de l'univers, fût attendu dans toutes les parties les plus civilisées du monde, en conséquence de certaines prophéties anciennes, c'est donc ce qui ne peut être nié, du moins dans mon humble opinion. On y croyait fermement en occident; il en était de même en orient; et dans les contrées intermédiaires, comme chez les Hébreux, c'était le dogme fondamental de la religion. Que cette notion ait été empruntée des *Juifs* ou non, c'est ce qui n'importe en rien à notre sujet actuel. Il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à cet expédient pour se rendre compte de la généralité ancienne de cette opinion; je serais plutôt porté à croire que tel n'était point le cas.

» Le tems de cette naissance est ainsi attesté par le *Coumarica-chanda*, section du *Scanda-pourana*, où nous lisons :

« Lorsque 3,100 ans du *Kali-youga* seront écoulés, alors *Saca*, » ou le roi de gloire, paraîtra et délivrera le monde de toute mi- » sère et de tout mal [1]. »

» Mais il est nécessaire de remarquer ici que cette année est la première de son règne et qu'elle n'a rien de commun avec son ère. C'est ainsi que l'auteur de cette section dit que la première année du règne de *Vicramaditya* répondait à l'an 3,021 du *Kali-youga*, date qui n'a également aucun rapport avec la première année de son ère. Dans l'appendice de l'*Agni-pourana*, nous trouvons que *Salivahana* commença son règne 312 ans après la mort de *Chanacya* et de *Chandragupta* ce qui le reporte aussi à la *première année de notre ère*. Il est à remarquer toutefois que dans l'appendice de l'*Agni-pourana* et dans la copie qu'en donne l'*Ayin-Akberi*, les années sont comptées ou datées de la première du règne de *Salivahana*, répondant à la *première du Christ*, mais non de la première de l'ère du premier.

» *Salivahana* mourut en l'année 79 de notre ère, et il vécut jusqu'à l'âge de 84 ans, selon le *Vicrama-charitra* (ou l'*histoire* de *Vicramaditya*). Il était dans la 5e année de son âge lorsqu'il se manifesta au monde, et défit *Vicramaditya* : ce qui place sa ma-

[1] Paragraphe 42.

nifestation à la 1re *année de l'ère chrétienne*, lorsque le Christ était aussi dans sa 5e année, et dans la dernière partie de cette année; car il était réellement né 4 ans avant le commencement de notre ère.

» Cela place aussi l'accomplissement des anciennes prophéties et les recherches de cet enfant divin par *Vicramaditya*, exactement à la 1re année de notre ère; car 1,000 années avant cet événement, la déesse *Kali* avait prédit à *Vicramaditya*, qu'il régnerait, lui, ou plutôt sa postérité, selon plusieurs doctes commentateurs du *Decan*, mentionnés par Mackensie, jusqu'à ce qu'un Enfant divin, né d'une Vierge, ne mît fin à sa vie, à son royaume ou à sa dynastie; et cette prédiction, on le voit, est faite à peu près dans les mêmes termes que celle de Jacob prédisant à Judas, dans le chapitre XLIXe, verset 10e de la *Genèse :* « Que le sceptre ne » sortirait point de sa maison ou de sa dynastie que lorsque » *Schiloh*, c'est-à-dire, le Messie, serait venu, » c'est-à-dire, *Salivahana*, ou le roi *Sala*.

4. Traditions encore plus explicites, extraites de l'*Agni-pourana*. — Le Dieu incarné parmi les nations étrangères. — Propre mention de Rome dans le *Bavichya-pourana*. — Cause et but de l'incarnation, d'après le *Vrihat-catha*. — Emprunts faits aux Evangiles: l'annonciation; l'adoration des bergers.

» Quant au caractère de cet enfant divin, il est dit, dans le *Coumarica-chanda*, comme nous l'avons déjà vu, qu'il viendrait dans le but de délivrer le monde de la misère et du mal.

» Dans l'*appendice* de l'*Agni-pourana*[1], il est dit que dans la ville sainte et consacrée de *Pratichtana* fermement assise sur un roc et appelée *Saileya-dhara*, ou *Saileyam*, et par la grâce de *Çiva*, paraîtrait *Salivahana*, le grand et le puissant, l'esprit de droiture et de justice, dont les paroles seraient la vérité même; qui, se-

[1] *Agni-pourana* veut dire *Pourana du Feu*. Pour l'Indien, le feu est vivant, le feu est un esprit, le feu est un dieu, un dieu qui mange et qui purifie tout. On voit ici une nouvelle preuve du rapport qui existe entre plusieurs mots sanscrits et latins : en effet, d'*agni* à *ignis*, la différence n'est pas grande; ce qu'il y a de plus curieux, c'est que leur mot *agnus*, *agneau*, n'en diffère pas beaucoup non plus. D'où vient cela? Peut-être de ce que l'agneau était pur comme le feu même; peut-être de l'usage où l'on était d'immoler au feu un agneau et de ce que l'on aura fini par donner le nom du Dieu à la victime.

rait exempt de dépit et d'envie, et dont l'empire s'étendrait sur le monde entier; ou, en d'autres termes, que tous les peuples se réuniraient autour de lui et qu'il serait le conducteur des âmes au lieu du bonheur éternel.

»En conséquence de ces bienveillantes dispositions, il est comparé dans le *Vansavali*, à *Dhananjaya*, ou *Arjouna*, dont le caractère est si bien décrit sur la colonnette ou le pilier de *Bouddal:* il ne s'élevait point au-dessus de l'ignorant ni de celui que n'avait point favorisé la nature; il n'acceptait point les vaines adulations; il ne prononçait point des paroles mielleuses, et il était la merveille des hommes de bien. Son étonnante *équanimité* en toute occasion et à l'égard de chacun, de quelque rang qu'il fût, quelles que pussent être leurs facultés naturelles, les dispositions de son esprit, sont résumées par l'épithète de *Vi-samasila*, qu'on lui donna.

»Sa conception miraculeuse eut lieu dans le sein de la Vierge, sa mère. Il était le fils du grand *Artiste*, et la vertu de sa mère fut d'abord suspectée: mais les *chœurs des anges* descendirent pour l'adorer. Sa naissance ne fut pas moins merveilleuse que sa conception: les chœurs des anges en attendaient le moment, et des ondées de fleurs tombèrent d'en haut.

»Le roi de la contrée, en entendant ces prodiges, fut alarmé, et chercha en vain à le faire périr. Il se constitue maître absolu des trois mondes: le ciel, la terre et l'enfer. Les bons et les mauvais génies le reconnaissent pour leur seigneur et maître. Il avait coutume de jouer avec les serpens et de marcher sur la vipère sans en recevoir le moindre mal; il surpassa bientôt les maîtres qui l'instruisaient, et quand il eut 5 ans, il parut devant l'assemblée des plus respectables docteurs du pays, et à leur plus grande admiration, à leur plus grand étonnement, il donna l'explication de plusieurs cas difficiles: ses paroles étaient comme de l'ambroisie.

»Dans les copies du *Vansavali*, qui ont cours dans l'ouest de l'Inde, cet enfant divin est constamment appelé *Samoudra-pala*, parce que quelques-uns de ses disciples, ou lui-même, y *vinrent par mer*, et il est naturellement le même que le *Mlechhavatara*, ou l'*incarnation de la divinité parmi les tribus étrangères* dont il est question dans plusieurs traités astronomiques; il est men-

tionné, en cette qualité, dans la section d'un ouvrage que l'on a, par erreur, attribué au *Bhavichya.* Là, on le dit *Rouma-desa-dhipati Sacesouara*, c'est-à-dire, le *seigneur maître de l'empire de Rome*; il est dit aussi l'auteur de la *période* ou de l'*ère* qui a cours dans ce vaste empire, et qui, selon l'*appendice* de l'*Agni-pourana*, commença à prévaloir sur celle de *Vicramaditya*, en l'année 676 de notre ère.

»Nous avons vu plus haut que ce divin enfant était né dans le but de délivrer le monde de la misère et du mal, et pour dompter la puissance des démons; et que, pressé vivement par les instantes prières des divinités subalternes de la terre et de tous les hommes de bien qui gémissaient sous la tyrannie de ces démons, *Çiva* les consola en leur donnant l'assurance qu'au bout d'un certain tems, il s'incarnerait sous le caractère de *Visama-sila*, et sous le nom de *Tri-vicrama*, c'est-à-dire, de *triple énergie.*

»La cause de cette incarnation est ainsi rapportée dans le *Vrihat-catha* : les Dieux, tourmentés par les méchans, vinrent trouver *Mahadéva*, et lui dirent : « Vous et *Vichnou* vous avez »détruits les *Açouras* (les démons), mais ils sont nés de nouveau »sous la forme des *Mlechhas*, et nous tourmentent constamment, »les Brahmanes et nous. Ils ne veulent pas souffrir qu'on célèbre des sacrifices, ils en détruisent les matériaux et les instrumens sacrés, ils enlèvent même les filles des *Mounis.* »

»*Mahadeva* leur promit assistance, et fit incarner une de ses formes appelée *Malyavana*, en lui disant : « Va et détruis les méchans, le monde entier se soumettra à ton pouvoir, les mauvais »génies ainsi que les bons. »

»Alors *Mahadeva* apparut au père de cette divinité future, et l'informa que sa femme concevrait et que le fruit de ses entrailles serait une incarnation de la divinité, et il ajouta que son nom serait *Vicrama.* Quand sa mère eut conçu, elle devint resplendissante comme le soleil levant, et cette splendeur répond au *Nour* des Musulmans, d'où sortit *Issa* (Jésus).

»Aussitôt tous les esprits du ciel descendirent pour la saluer et l'adorer; quand l'enfant vint au monde, la musique céleste se fit entendre, et une pluie de fleurs la suivit. Le grand prêtre, qui était sans

enfant, en eut un aussi à cette occasion [1], aussi bien que le premier ministre.

» Dans les *légendes* relatives à *Salivahana*, il est dit généralement que sa mère, devenue grosse de lui, souffrit tellement dans sa réputation, que, par honte, ses deux frères abandonnèrent leur pays natal. Dans la présente *légende*, au contraire, *Salivahana*, sous le nom de *Vi-sama-sila*, avec la *triple énergie*, est représenté comme étant le fils d'un roi et comme résidant à *Pratichtana*, la ville consacrée, ou *Saileyam*. On nous y apprend que le jeune *Vi-sama-sila* faisait des progrès surprenans dans la science, et qu'il surpassa bientôt ses maîtres. Son père, en conséquence, lui abandonna le royaume, et *Sama-sila* devint roi du ciel, de la terre et de l'enfer; tous les génies, bons ou mauvais, obéirent à ses ordres; sa splendeur égalait celle du soleil, et son nom s'étendait jusqu'à l'*Ile-Blanche de la mer Blanche*.

» La scène de notre légende est ensuite transportée à *Ujjain*, et change; l'enfant divin nous apparaît ici comme étant *Vicramaditya*: alors suit un détail miraculeux de ses paroles; mais il n'est fait nulle mention, pas même en cet endroit, de ses guerres avec *Salivahana*, que nous avons vu plus haut le combattre et le vaincre.

5. Traditions relatives à l'état glorieux et à l'état d'humilité du Sauveur. — Son crucifiement d'après le *Raja-tarangini*.

» Considérons maintenant *Sama-sila* ou *Sala-vahana*, comme incarnation du grand *Tacchaca*, dans l'humble cabane du potier, sur les frontières de *Saileyam* ou de la *ville consacrée*, comme nous l'avons vu plus haut [2]. Quoique sans maître, dans cette humble demeure, l'enfant divin surpassa tous les savans en connaissances et en sagesse. Nous avons déjà parlé du fameux problème qui embarrassait tous les princes et tous les savans du pays, jusqu'à ce qu'une solution du mystère fût donnée par *Salivahana*, qui était alors dans la cinquième année de son âge [3]. Il y

[1] Comment méconnaître ici une copie de la relation de la naissance de saint Jean-Baptiste, fils du grand prêtre Zacharie?

[2] Ci-dessus, p. 180. [3] Voir *Asiat. res.*, t. IX, p. 128.

a des détails curieux sur *Sali-vahana*, et sur son *crucifiement*, dans le *Raja-tarangini*, l'*histoire de Cachmir*. Nous y lisons que 145 ans après l'avénement de *Vicramaditya* au trône, apparut le roi *Aryya*, qui était auparavant le premier ministre du roi *Jaya-indra*, et dont le nom signifie le *Seigneur de la victoire* ou *des armées victorieuses*. Il était arrêté que toute sa vie il serait malheureux et persécuté, et qu'en dernier lieu il mourrait sur *une croix;* qu'il ressusciterait ensuite par l'assistance de *Phani-canya*, ou de *la Vierge de la tribu des serpens*, et qu'alors il deviendrait un grand et puissant monarque.

»*Jaya-indra*, c'est-à-dire, le roi qu'*Aryya* servait d'abord en qualité de ministre, et sous le nom de *Sandhi-mati*, ayant donc été circonvenu par les ennemis de ce ministre, le jeta dans un cachot infect; mais les ennemis du ministre en disgrâce ne se contentèrent pas de le jeter en prison. Ils informèrent le roi que *Saras-vati*, *la sagesse divine*, ou l'*ensemble de ceux qui possédaient la science divine*, avait déclaré que son ministre prisonnier, *Sandhi-mati* serait roi. *Jaya-indra*, appelé *Chandra* dans l'*Ayîn-Akberi*, le fit crucifier aussitôt : il demeura en croix jusqu'à ce que les chairs tombassent en lambeaux, ou fussent dévorées par les bêtes féroces. Un saint homme vint à passer près de là, et lisant la destinée du *crucifié* dans le *Brahmanda*, ou dans son crâne, résolut aussitôt de le rappeler à la vie. A cet effet, il célébra le *Poudja* [1], et après les cérémonies et les invocations ordinaires, il sonna sa sonnette et fut entouré par un météore de feu, qui annonçait la présence des *Yoginis*, ou des *formes visibles* de *Devi*, la grande déesse [2]. Alors, s'armant d'un cimeterre, comme c'est l'habitude en présence de telles apparitions.

[1] Le *poudja* est le petit sacrifice des Hindous, celui où l'on n'offre que des plantes, du beurre ou des fruits ; c'est le sacrifice non sanglant, le sacrifice primitif, l'offrande, l'oblation, les prémices. Que ne s'est-on tenu à ce dernier sacrifice ! Le Christ nous y a ramenés, mais par son sang. Le prêtre de Jésus ne sacrifie que le pain consacré ; il ne rompt que l'hostie blanche, doux emblème de la vie, de la douceur et de la pureté chrétienne !

[2] *Dêvi*, ou *Maha-dêvi*, est en effet la grande déesse de l'Inde, comme *Isis* pour l'Égypte, et *Cérès* pour l'Occident. Quelquefois c'est la bonne déesse, quelquefois la déesse terrible, la déesse de la destruction, épouse du dieu destructeur *Çiva-roudra*. Son nom, en cette qualité, est *Kali*. *Kali* a un culte horrible et infâme.

il vint à la forêt où le premier ministre était en croix. L'une des *yoginis* dont il était entouré, *Phani-canya*, dont j'ai parlé ci-dessus, replaça et arrangea ses os, et *Sandhi-mati* se tint sur ses jambes. Apprenant cela, le roi vint à la forêt, mais toutes les *yoginis* disparurent. Cette résurrection de *Sandhi-mati* eut lieu à *Mouni-pouri*, c'est-à-dire, dans la cité des *Mounis*, des *solitaires* et des *saints contemplateurs*. Il monta donc sur le trône, et pour prix de ses vertus transcendantes, il fut appelé *Aryya-raja*, ou le *bon roi*.

» L'auteur nous fait ensuite le détail de ses excellentes qualités et de ses mérites; il nous apprend qu'il était un serviteur et un favori de *Mahadeva*. « Les voies de l'être suprême, ajoute-t-il, » sont étonnantes et surpassent tout entendement et toute croyance. » Cependant les tems anciens nous en ont fourni de semblables » exemples comme dans le cas de *Paricchita*, etc [1]. »

» La différence entre les deux ères, celles de *Vicramaditya* et de *Salivahana*, n'est, dans ce récit, que de 145 ans, selon la chronologie suivie dans le *Decan*, ou dans le midi de l'Inde; car dans le nord cette différence n'est reconnue que de 135 ans.

» Le roi *Aryya* est le même que le *Pra-aryya-sira* des sectateurs de *Gautama*, dans le royaume de Siam et dans les autres contrées situées à l'orient de celui-ci. Ce nom de *Pra-aryya-sira*, signifie *puissant et vénérable seigneur*, ou *chef des Aryyas*, ou *Chrétiens : Bouddha* lui fit la guerre aussi bien qu'à son disciple, *Pra-souana*, ainsi appelé parce qu'il prêchait hautement contre les doctrines de *Bouddha*.

» Le roi *Aryya* est aussi le même que *Deva-touachta*, ou *Devatat*, qui fut crucifié par l'ordre de *Bouddha*. Le roi *Aryya* eut pour successeur au trône, *Gopaditya*, petit-fils du roi *Youdhichthira*, le prédécesseur immédiat de *Prétapaditya*, qui fit venir *Vicramaditya* à Cachmir, de pays fort éloignés, et le fit roi de cette contrée. *Prétapaditya* et *Vicramaditya* sont des épithètes synonymes l'une de l'autre, ou à peu près.

[1] Voyez le *Raja-Tarangini* et l'*extrait* qu'en donne l'*Ayin-Ah'eri*, dans l'*histoire des rois de Cachemir*. Cette histoire a été traduite complétement en français et publiée avec le texte en regard, par M. Troyer. Paris, 1840. 2 vol. in-8°. Au bureau de la Société asiatique. Prix : 36 fr.

» Plusieurs savans [1] hindous disent que l'ancien *Vicramaditya* était loin d'être le contemporain de *Salivahana*; ils concluent en conséquence qu'il n'est point le fameux *Sacadouichi* ou *Sacari*, c'est-à-dire, l'ennemi de *Salivahana*. Cette notion est certainement contenue dans plusieurs des listes que j'ai produites, et l'auteur du *Raja-tarangini*, ou de *Histoire des rois de Cachemir*, reconnaît que c'était l'opinion de plusieurs, et quoiqu'il ne la reproduise pas, il fait voir clairement que de son tems ce n'était point une idée neuve.

» Le compilateur du *Vansavali* semble vouloir l'adopter, tandis que plusieurs savans rejettent le tout comme fabuleux et sans garantie [2]. Leur raison, m'a-t-on dit, est que *Saca* est le *Mlechhavatara* qui n'a point paru, ou plutôt dont la période n'était pas connue dans l'Inde il y a 1,200 ans. C'est conséquemment à cette idée que dans une section du *Bavichya-pourana*, *Saca* est surnommé le *Seigneur et le maître de Rome*, ce qui doit être pris dans un sens spirituel; et dans l'*Agni-pourana*, on fait correspondre l'introduction de cette période dans l'Inde avec l'an 676 du Christ.

6. Traditions qui relatent l'incarnation d'une divinité chez les Romains. — Preuves des rapports anciens qui ont existé entre l'Inde, la Grèce et Rome.

» Le *Mlechhavatara*, ou cette *descente de Dieu chez les tribus étrangères*, est particulièrement mentionné dans le *Romaca-siddhanta*, traité astronomique d'après le système des *Romacas*,

[1] *Plusieurs savans hindous* disent, mais *tous* ne le disent pas. Donc il y avait partage.

[2] Quel est le fait ou la chose qui n'est pas mêlée de fables dans l'Inde ? La fable, c'est le fond ou la forme de son génie. Qu'il y ait des fables dans les légendes de *Vicramaditya* et de *Salivahana*, ce n'est pas une preuve qu'il n'y ait pas aussi des vérités. D'ailleurs, la manière dont, comme on va le voir, il est parlé dans l'Inde de l'*avatar romain* dans tous les traités d'astronomie, est une preuve qu'il préoccupait tous les savans de l'Inde, qu'il avait une grande place parmi eux, et qu'il était connu sur le Gange, beaucoup plus loin qu'ils ne le disent. Ces systèmes d'astronomie, écrits d'après la *science romaine*, sembleraient prouver aussi, s'il faut les prendre au *spirituel*, que la religion du Christ, malgré les malédictions de *Brahma*, s'empara des fortes têtes de l'Inde; et s'il faut les prendre à l'*intellectuel*, que ce n'est pas de l'Inde que les sciences nous sont venues, mais que c'est de la Grèce et de la Rome chrétienne qu'elles sont allées dans l'Inde. Ceci est grave et mérite qu'on y pense.

ou Romains, appelés *Romaïkoï* par les Grecs. On dit ce traité fort volumineux, et il est si rare que je n'ai pu me le procurer; je crois même qu'il ne se trouve point à Bénarès. Le *Souryarouna-samvada*, le *Sidd'hanta-raja* et le *Sourya-sidd'hanta* m'ont mis à même de suppléer à ce déficit.

» Le Soleil ayant été placé par *Brahma* pour être l'œil-témoin de ce qui se passe dans ce monde et pour régulariser les heures et le tems, refusa d'obéir et se retira au désert pour faire *tapasya* (pénitence), afin d'être réuni à l'être suprême.

En conséquence de ce refus, il fut maudit par *Pourouhouta*, ou *Indra*, et par *Viranchi*, ou *Brahma* [1].

» Dans le *Surya-siddhanta*, il est dit que *Maya*, le chef et le plus habile des *daïtyas* [2] et le fils de *Touachta*, firent *tapasya* en l'honneur du Soleil afin d'obtenir la science astronomique; le Soleil lui apparut et lui dit : « Je connais la droiture de ton » cœur, et ta pénitence m'est agréable; je t'accorderai donc la » connaissance des tems et des révolutions des planètes; mais » comme nul ne peut supporter mon éclat, et comme il n'est pas » en mon pouvoir d'arrêter ma course, retourne chez toi et là je » te donnerai la science dans la ville de *Romaca*, ou, par la malé- » diction de *Brahma*, je deviendrai le *Mlech'havatara*. Cette forme » de moi ici présente, t'apprendra toute chose. »

Alors le Soleil ayant envoyé sa nouvelle forme pour l'instruire, disparut, et *Maya* s'inclina jusqu'à terre devant cette émanation.... Au commencement du *Siddhanta-raja*, l'auteur dit : « Je sais, » d'après l'*itihasa* (l'histoire), que *Bhascara-sourya* devint un » *Romaca* par la malédiction de *Pourouhouta* et de *Viranchi* (Indra » et Brahma.) Il devint un *Yavana* (Grec) dans le *Romaca-patana* » (l'empire romain), et en cette qualité il composa un traité très- » complet d'astronomie. »

» Au commencement du *Suryarouna-samvada*, le Soleil est introduit disant : « J'ai donné le *Romaca-siddhanta* à un *Romaca*, » tandis que je vivais chez les *Yavanas* (Grecs) par la malédiction » de *Brahma*. Le *Romaca* l'enseigna dans la ville de *Rome* où il » demeurait parmi les *Mlecch'has*, en conséquence de cette ma-

[1] Maudire le Soleil et l'envoyer en exil, c'est bien digne de *Brahma*.

[2] Les *daïtyas* sont les mauvais génies, d'après les Hindous.

» lédiction. *Romaca-pouri* est la ville de Rome dans l'ouest.

» Comment donc vîntes-vous, dit Arouna, à prendre la forme d'un » *Mléch'ha* dans l'ouest, dans une terre d'hétérodoxie? — *Brahma* » me maudit, répondit le Soleil, et me dit : Va naître dans l'ouest, » dans *Romaca-poura*, parmi les *Mléch'has* qui ignorent les *Vêdas*, » l'*Yaçna*, ou la manière de sacrifier, le *Carma*, ou les rites et la » discipline religieuse; qui ont rejeté le *Sarvadharma*, ou tous les » devoirs religieux; qui sont *Douchta*, ou enclins au mal, *Nastica*, » ou hérétiques; qui sont *(les Romains)* une tribu *Yavana* (grec- » que), coupables de toutes sortes d'impuretés. C'est ainsi que, » sous cette forme, je leur ai appris l'astronomie. »

» Ce *Mlech'havatara*, ou cette incarnation supérieure [1] chez les infidèles, s'appelle *Rouma-deça-pati*, le *Seigneur de la contrée* ou de l'empire de *Roum* ou *Rome* (parce que ses institutions, sa doctrine et ses lois y prévalurent); *Romaca-nagaré*, c'est-à-dire, qui *réside à Rome, sa métropole* (parce qu'il y est révéré et adoré avec une rare magnificence); il est appelé aussi *Sacesouara*, le *Seigneur de la période sacrée* (ou, ainsi dénommée d'après lui-même, comme je le pense), et c'est visiblement Jésus-Christ; du moins, me paraît-il en être ainsi.

» De ce qu'il est un *Sacesouara*, les Hindous le supposent aussi un grand astronome. Dans le *Sourya-siddhanta*, il est fréquemment appelé *Sri-souryansa* ou le *bienheureux Souryansa*. Il est aussi appelé *Romaca-avatara* (l'*avatar Romain*), ou simplement *Romaca*. En conséquence de tout ceci, *Salivahana* est considéré dans toute l'Inde comme un grand astronome, ou comme un prince remarquablement amateur d'astronomie [2].

» Les opinions varient sur *Salivahana*. On croit en général qu'il ne mourut point [3]; mais que, devenu *Saca*, ou *roi glorieux*, il fut

[1] *Avatara* est le nom d'une incarnation supérieure; celui d'une incarnation inférieure, c'est *Avantara*.

[2] Voyez aussi le *Voyage* de Gentil, p. 214 et 238. On conçoit que les Hindous regardent le Christ comme un grand astronome, puisqu'il est descendu du ciel et qu'il en a montré aux hommes le chemin.

[3] Les Turcs et autres Musulmans ont la même croyance. Le *Koran* dit que le Messie ne mourut point et qu'une autre victime lui fut substituée. C'était aussi l'opinion d'anciens hérétiques, les *Basilidiens*, qui existaient vers l'an 98.

transporté au ciel après plusieurs années de retraite au désert pour vaquer à la contemplation céleste.

» J'ai dit plus haut que les Hindous représentaient *Salivahana* à 5 ans absolument comme notre Sauveur dans la première année de l'*ère chrétienne*. Ce n'était point par l'effet d'une profonde investigation chronologique qu'ils avaient en apparence essayé de corriger l'erreur de *Dionysius Exiguus* ou Denis-le-Petit, mais parce que c'était ainsi dans l'*Evangile apocryphe de l'enfance de Jésus*, ou plutôt parce que c'était l'opinion générale en orient que Jésus s'était manifesté au monde à cet âge.

» *Salivahana* ne se maria point et ne laissa aucune postérité; car, dans l'Inde même, il est regardé comme un être mystérieux, surnaturel, et on lui donne le nom d'*Utpata* ou de *Prodige*.

» C'est ainsi que j'ai arrangé et réuni ensemble tous les renseignemens que j'ai pu me procurer sur *Salivahana*, sous ce nom et sous quelques autres, comme de roi de *Pratichtana;* car *Salivahana* et cette sainte cité, sont intimement liés l'un à l'autre et ne peuvent être séparés. Cependant, nous trouvons quelquefois *Salivahana* quittant *Pratichtana* et allant résider à *Ujjain*, ou *Ujjayini*, comme après la défaite de *Vicramaditya*, et dans les légendes qui le concernent sous les noms de *Vi-sama-sila* et de *Dhananjaya*. C'est presque le même que *Vicramaditya* dont l'histoire se lie également avec *Ujjihan* ou *Ujjayni;* je veux dire le le vrai *Vicramaditya*, car il y en eut plusieurs autres.

» Il est bien d'autres légendes relatives à un saint homme qui semble pouvoir être pris pour *Salivahana;* mais comme l'application n'en est pas claire, elles seront insérées ailleurs et à part.

7. Comment les Bouddhistes cherchent à s'approprier la personne et les actions de *Salivahana*, ou du crucifié. — Comment ils l'identifient à *Bouddha*. — Les Chrétiens nommés dans l'Inde *Bouddhistes*.

» Les sectateurs de *Bouddha* et de *Jaïna*, aussi bien que les partisans de *Brahmâ*, réclament *Salivahana* comme étant des leurs, et dans le *Calpa-soutra-calica*, il est dit être une forme de *Jaïna*, avec le titre de *Sabaca-pati*, ou *Srabaca-pati*. Les partisans de *Gautama*, les *Boddhi-souatas*, à Siam et dansl'empire des Birmans, l'appelaient *Deva-tat*, ce qui est une corruption de *Deva-*

tachta, ou *Deva-touachta*, l'*artiste divin*, le *charpentier* ou *tac chaca*.

» Qu'il en soit ainsi, c'est ce qui est attesté par le *Bouddha-charitra*, ou l'*histoire* de Bouddha, dans laquelle il est appelé *Visvacarma*. Ils disent qu'il était une forme collatérale ou le frère de *Bouddha*, et ils sont pleinement persuadés qu'il est le même que le Christ. Cette *contemporanéité* que l'on prête au Christ et à Bouddha [1], prouve qu'à travers toutes ces fictions il y a des allusions claires à la guerre et aux alliances qui ont eu lieu entre leurs sectateurs dans les âges subséquens.

» Cette singulière manière de traiter les événemens historiques, n'est point particulière aux Hindous; car les Grecs distinguaient rarement entre les divinités tutélaires, et leurs disciples, associés ou fidèles, qui étaient appelés par leurs noms. Ils supposaient que les divinités tutélaires conduisaient leurs armées d'une manière invisible, bien qu'elles se montrassent quelquefois, et la victoire leur était toujours attribuée. Ainsi, les guerres des Musulmans et des Espagnols, peuvent être attribuées à Mahomet et à saint Jacques, le champion de l'Espagne, qui conduisit constamment ses armées et extermina un grand nombre de Maures, d'où il est appelé saint Jacques le *Mata-Maure* ou le *tueur* de *Maures*.

» Diodore dit la même chose d'Alexandre, fils de Jupiter [2] : quoi-

[1] Pourquoi cette contemporanéité ne prouverait-elle même pas que Bouddha (ou le *Savant*, de Boudh, *savoir*), n'est qu'un nom donné au *Christ?* Il est vrai qu'il a pu être question d'un Bouddha dans l'Inde avant le Christ, comme il a été question du Christ lui-même avant sa venue; mais le vrai Bouddha, et le Bouddhisme tel qu'il existe aujourd'hui dans l'Inde, ne datent que de l'ère chrétienne. S'il existait auparavant, ce ne fut qu'alors du moins qu'il commença à se développer et à s'étendre; ce ne fut même que long-tems après qu'il devint si puissant dans l'Inde que les Brahmanes s'en allarmèrent et crièrent de toutes parts aux armes contre lui. « Que depuis le *Pont* de *Rama* (le sud de l'Inde), » disait l'un d'eux, le féroce *Koumari-batta*, jusqu'à l'Himala blanchi de neige, » aucun Bouddha ne soit épargné ! » Jamais cri plus sauvage ne fut prononcé dans les affaires du ciel; jamais, non plus, guerre civile ne fut plus sanglante que les guerres de religion qui ensanglantèrent la péninsule jusqu'au 8e siècle. Pendant ce tems-là, le *Bouddhisme*, pour ne pas dire le *Christianisme indianisé*, se répandit dans toute l'Asie, dans la Haute surtout; mais il fut exterminé dans son berceau, et de toutes les régions de la Haute-Asie, c'est dans l'Inde aujourd'hui qu'on trouve le moins de Bouddhistes.

[2] Diod. Sic. p. 660 et 678.

que mort, il était sensé à la tête de ses armées, et diriger la conduite de leurs chefs; aussi, chaque victoire lui était-elle attribuée.

» Dans plusieurs parties de la péninsule indienne, les Chrétiens sont désignés et considérés comme sectateurs de *Bouddha*. Et le divin législateur de ces mêmes Chrétiens, que les Hindous confondent avec saint *Thomas*, l'apôtre des Indes, est déclaré une forme de *Bouddha*, par les partisans de *Brahma* et par ceux de *Jaïna*. Les informations que l'on m'a fournies sur ce sujet, sont confirmées par le P. Paulin dans son *Système des Brahmanes* [1].

8. Traditions relatives à la mort du Christ, sous le nom de *Peiché-cara*, ou de l'Ouvrier. — Nom emprunté aux évangiles apocryphes. — Le bon larron. — Variantes de cette tradition. — Les ténèbres du crucifiement. — La descente aux enfers.

» Quelques légendes visiblement relatives à la mort de notre Sauveur, ont aussi pénétré dans la péninsule indienne.

» Il y avait un certain *Peiché-cara*, Brahmane, ou Brahmane-ouvrier, car c'était ainsi qu'étaient appelés les Chrétiens, et dans les évangiles apocryphes, le Christ était considéré, par les Manichéens, comme un *Peiché-cara* Brahmane, comme un artiste, un ouvrier, un charpentier; il y avait donc, disais-je, un certain *Peiché-cara Brahmane* qui vint en un certain lieu, y cria d'une voix haute que tout ceux qui étaient dans la peine vinssent à lui, qu'il les prendrait sous sa protection, qu'il donnerait même sa vie pour eux.

» Il était assis à la manière d'un *Mouni*, ou *contemplateur*; et plusieurs personnes vinrent à lui; parmi elles était un voleur qui avait volé, dans le palais du roi, une somme considérable. Les officiers de la justice, qui le poursuivaient, arrivèrent bientôt; mais le saint homme ne voulut point le leur livrer, disant qu'il était prêt à mourir à sa place et à celle de tous ceux qui réclamaient sa protection. Le roi ordonna que le saint homme subit immédiatement la mort sur un *Soula* ou *Souli*, qui veut dire un *poteau*, un pieu pour empaler, un gibet, ou la *Croix*.

» La crucifixion étant inconnue dans l'Inde, ils n'ont point, par conséquent, ce mot pour la désigner, et *Soula* ou *Souli*, originairement un *pieu*, signifie aussi un gibet, ou la *croix*, exactement

[1] *Systema Brahmanicum*, p. 161.

comme *stauros* en grec; il en était ainsi dans la langue persane et même dans la langue romaine, selon Senèque [1]; par *crucifixion*, on entendait l'empalement et l'extension sur la croix, car ces deux modes de punition étaient également en usage parmi eux, circonstance qui est très-peu connue.

» Le saint homme fut donc étendu sur le *Soula*, au milieu des lamentations de la foule qui l'entourait, à laquelle il faisait observer que c'était pour cela qu'il était venu; c'est-à-dire, pour expier par sa mort les péchés d'autrui; et le *Soula* fut tout-à-coup changé en *Sala*, ou en un *arbre* chargé de fleurs.

» Un *Pouchpa-varcha* eut lieu ensuite, comme c'est l'usage en de telles occasions; c'est-à-dire, qu'il plut des fleurs d'en haut. Un char céleste, avec des chœurs divins, descendit pour élever aux cieux le saint homme; celui-ci prenant le voleur par la main, lui dit: « Tu viendras aussi avec moi dans le *Kailâsa*, ou paradis. » Ils montèrent ainsi au *Kailasa* en présence d'une foule immense qui témoignait sa joie de ce changement soudain, par ses mains jointes qu'elle élevait aux cieux, par l'éclat de ses applaudissemens et par ses larmes de joie.

» Les Musulmans, les Manichéens, ainsi que plusieurs autres sectes, ne veulent point avouer que Jésus-Christ ait été réellement crucifié; quelques-uns disent que c'était une pure illusion, d'autres prétendent qu'il disparut et qu'il monta au ciel.

» Les Manichéens, qui, dès une époque très-ancienne, répandirent leurs erreurs non-seulement dans les parties septentrionales de l'Inde, mais même dans la péninsule, représentaient toujours le Christ crucifié sur un arbre, parmi son feuillage et ses fleurs.

» Quoique cette légende nesoit point appliquée à *Sali-vahan* ou *Sala-vahan*, comme on prononce dans le Décan, cependant, lorsque le bon *Peiché-cara*, brahmane, était étendu sur le *Soula*, ou le *Souli*, il était réellement *Souli-vahana*, c'est-à-dire, *porteur de croix*, ou *porté sur la croix;* et lorsque le poteau, *Soula*, fut changé en arbre (*Sala*), il était assurément *Sala-vahan*, ou *Sali-vahan*, vu qu'il était élevé, exalté, ou porté sur l'*arbre*.

» Quoique le supplice de la croix fut inconnu aux Hindous, les sectateurs de *Bouddha* prouvent qu'ils en ont eu quelque connais-

[1] Seneca, *De consolatione* ad Marciam, c. 20.

sance quand ils représentent *Deva-tat*, crucifié par l'ordre de *Bouddha*, sur un instrument qui a quelque ressemblance avec une *croix*, selon ce que nous en disent les voyageurs qui sont allés à Siam et dans d'autres contrées bouddhiques.

»Nous lisons dans les lexiques sanscrits que *Salivahan* était aussi appelé *Hala*, *charrue;* alors il sera *Hala-vahana*, ou, en composition, *Hali-vahana*, *celui qui était porté* ou *crucifié sur une charrue*. L'ancienne charrue indienne avait originairement la forme de la lettre Y, comme l'ancienne *furca* ou fourche des Latins. A l'une des deux branches était fixé le soc de la charrue, et l'autre servait de manche.

»La charrue qui est dans les mains des statues de *Bala-rama* et de *Vichnou*, est représentée de la même manière à peu près, et c'est de là que *Bala-rama* est appelé aussi *Hala* ou *Hali*, *celui qui a la charrue*.

»La légende du bon brahmane *Peiché-cara* se trouve dans les *Esquisses historiques des anciens rois de Warangola*, par le major Mackensie, autrement je n'aurais pas osé l'insérer ici. Elle est enchevêtrée dans l'histoire des premiers rois de cette contrée, et par conséquent les compilateurs n'ont eu nullement l'idée qu'elle fût antérieure à l'ère chrétienne.

»Comme je faisais mention de cette légende traditionnelle devant quelques pandits, ils m'apprirent qu'on en trouvait une pareille, ou du moins très-semblable, dans le *Maha-bharata*, le *Sahyadri-chanda*, l'une des sections du *Scanda-pourana*, et même encore dans le *Bhagavata-pourana*[1]. Je leur apportai ces livres, et ils m'en montrèrent la page immédiatement. J'y lus et j'y trouvai cette légende, éclairée par des circonstances d'une nature tout-à-fait extraordinaire. Dans le *Bhagavata* et ses commentaires, il est fait allusion à cette légende. Dans le *Maha-bharata* se trouve un court

[1] *Bhagavata-Pourana*, c'est-à-dire, le *Pourana du Vénérable*, de Vichnou. Nous en avions depuis long-tems une traduction trop abrégée, sous le titre de *Bagavadam*. M. Burnouf nous en donne en ce moment une plus nouvelle, plus littérale et plus complète. Elle fait partie de la *Collection orientale* qui s'imprime à l'imprimerie royale, aux frais de l'état. Ici le luxe de la typographie française est aux prises avec le luxe de la littérature orientale. On prétend que c'est un spécimen de ce que cette typographie peut faire de plus beau à l'époque où nous sommes. Le passage du *Bhagavata*, auquel Wilford fait ici allusion, est, d'après sa propre citation, section 1, p. 13.

narré de ce qu'elle contient; mais dans le *Sahyadri-chanda*, la légende est racontée très-au long, et les principaux traits, les principales circonstances de cette légende, qui ne fait qu'une avec celle que nous venons de rapporter, sont ceux-ci:

« Il parut dans le Décan un très-saint Brahmane de ceux qu'on » appelle *Peiché-caras*, *Tacchacas*, *Sabacas*, ou *hommes de métier.* » Le nom de celui-ci était *Mandavyah;* il disait partout qu'il » n'était venu que pour secourir les affligés, et que quiconque ré- » clamait sa protection l'obtiendrait sur-le-champ, et qu'il don- » nerait même sa vie pour lui. Des gens de toute espèce et en » grand nombre vinrent donc le trouver. Parmi eux était un *voleur* » qui, poursuivi par les officiers de la justice, réclamait sa protec- » tion, qui lui fut aussitôt accordée, et le Brahmane fut réelle- » ment crucifié à sa place. Ensuite il monta au ciel et entraîna le » voleur avec lui [1]. »

» Cette circonstance est autrement racontée dans les *Pouranas*, dont je viens de parler.

« Un grand nombre de bandits s'étaient fait un asile auprès de » lui et s'y croyaient en sûreté; mais les officiers de la justice ar- » rivant, ils furent saisis et immédiatement crucifiés. Pris pour un » voleur et rangé parmi eux, le *saint homme fut aussi crucifié.* » Loin d'ouvrir la bouche pour se défendre, il resta absorbé dans » une sainte contemplation, répétant en lui-même des noms sa- » crés, et tenant les mains élevées et étendues.

» Tandis qu'il était sur la *croix*, tous les *Richis* ou saints pa- » triarches (tous les *Mounis* ou saints solitaires), se réunirent au- » tour de lui de toutes les parties du monde, sous forme d'oiseaux, » pour le voir et le soulager.

» Un autre voleur, qui était en outre couvert de lèpre, et par » conséquent privé de l'usage de ses membres, tomba aux pieds » de la croix du saint homme, impotent et enveloppé comme » l'est un enfant au maillot. Après être resté quelque tems en cet » état, le lépreux se trouva entièrement guéri, et se sentant illu- » miné tout-à-coup, il se repentit, vécut jusqu'à une belle vieil- » lesse, et obtint le bonheur éternel. D'*épaisses ténèbres se répan- » dirent sur la face du monde.* Toute la création animée se trouva

[1] *Mahabharata*, Section 1.

» dans la plus grande détresse et dans la plus grande consternation.

» Le saint homme ayant ensuite été détaché de sa croix, *descen-*
» *dit aux enfers*, où il rencontra et vainquit la mort, ou *Yama*.
» Alors, un renouvellement général du monde eut lieu, sous l'ins-
» pection de *Brahma*. Depuis sa crucifixion, le saint homme fut
» toujours appelé *Soulastha*, c'est-à-dire, *porté sur la croix*,
» mot qui est synonyme de *Salivahana*. »

» Si nous ajoutons à ces extraits les légendes qui concernent l'enfance de *Salivahana* et l'ère de sa manifestation, nous saurons les circonstances principales de la vie de notre Sauveur, soit d'après les *vrais évangiles*, soit d'après les *évangiles apocryphes*.

» Il y a dans ces légendes deux circonstances singulières :

» La première, c'est qu'il fut arrêté qu'un fer percerait le corps de *Mandavyah*, aussi bien que celui de *Crichna*, parce que tous deux il furent maudits, quoique innocens. — La seconde, c'est que ni *Crichna* ni *Mandavyah* ne moururent, le premier de sa blessure, et le second de son crucifiement, et que tous deux ils sont représentés comme contemporains.

» Les sectes chrétiennes, dans les premiers âges du Christianisme, Mohammed et les Musulmans de nos jours, l'ont hautement réprouvé l'idée du Christ mourant sur la croix ; ils ont même considéré cette assertion comme un blasphême.

» *Crichna*, quoique innocent, fut enveloppé dans la malédiction générale lancée contre toute sa tribu, malédiction par laquelle tous les *Yadous* étaient condamnés à être percés par un fer et à mourir. Ni *Crichna* ni *Mandavyah* ne purent mourir, mais ils devaient être mis le plus près possible du point de la mort, afin que les paroles du *Mouni* ou du *prophète* ne fussent point vaines. En outre, *Yama*, comme roi de la mort, a un droit sur chaque individu ; et même, pour ce qui concerne quelques hauts personnages, il doit être satisfait, et un accord doit avoir lieu ; mais une autre difficulté s'élève : *Yama* ne peut condamner un homme à mourir sans quelque raison ; autrement, il serait injuste envers celui qui est le Roi de Justice.

» Toutes les incarnations de la divinité, quoique honorées et exaltées comme celle de *Crichna*, qui est considérée comme la première en rang et la plus parfaite de toutes; toutes les manifestations de la divinité, dis-je, en devenant chair, sont plus ou moins su-

jettes aux infirmités et même aux faiblesses de la nature humaine, étant assurément enveloppées, dans une certaine mesure, dans les ombres de *Maya*, ou de l'*illusion terrestre* [1]. Dans ce cas, *Yama* est toujours sûr de trouver quelque tache, quelque faute négative, en conséquence desquelles il peut les mettre aux portes du tombeau ; et l'on trouva que *Mandavyah*, dans son enfance, avait détruit un faible et innocent insecte en le perçant avec une aiguille ou avec une pointe de gazon. Cette fatale aiguille fut la seule chose que le Christ posséda jamais en ce monde. Quelque insignifiante qu'elle fût en elle-même, elle était cependant un objet mondain, et selon les Musulmans de l'Inde, elle empêcha son admission au ciel ; il n'y sera même jamais reçu qu'après la seconde manifestation, à la fin du monde. D'autres disent cependant que pour cela il fut admis dans le *quatrième* ciel seulement, au lieu d'être admis dans le plus haut [2].

» Nous lisons aussi dans le *Maha-bharata* qu'il y avait un très-saint et pieux Brahmane, nommé *Mandavyah*, qui faisait *Tapasya* les bras levés au ciel et absorbé dans une sainte contemplation. Quelques *Loptras*, ou voleurs, se placèrent près de lui avec les biens qu'ils avaient volés, croyant se mettre en sûreté. Mais le roi du pays, qui était à leur poursuite, ordonna de les crucifier, et comme le saint homme ne répondit rien, il fut compris dans le nombre et crucifié avec le reste.

» Dans la nuit, apprenant son malheur, tous les *Richis*, pour le consoler, s'envolèrent vers lui de toutes les contrées sous la forme d'oiseaux.

» Cependant les voleurs mouraient sur la croix ; mais le saint homme, les bras levés sur la tête, demeurait méditant et muet.

» Le roi l'apprenant, vit aussitôt que *Mandavyah* était un *Richi*, et se hâta de le faire descendre de la croix, puis, tombant à ses pieds, il le pria humblement de lui pardonner. Le *Richi* descendit aussitôt aux enfers et demanda au roi de la mort et de la justice, comment il avait pu être crucifié, vu qu'il était inno-

[1] *Maya* (ou *illusion*), dans l'Inde, est le nom de la matière qui n'est qu'une apparence, qu'une illusion trompeuse, et qui n'a point d'existence réelle. *Maya* est la séductrice de l'homme.

[2] Selon les divers systèmes hindous, il y a, ou trois, ou sept, ou neuf cieux et autant d'enfers étagés, les uns en amont, les autres en aval du *mont Mérou*.

cent ? *Yama* lui répondit que dans son enfance il avait percé un insecte innocent avec un brin d'herbe. Le *Richi* dit, qu'à cet âge, il ne pouvait être coupable de rien. En conséquence, il chassa *Yama* du royaume infernal et ordonna qu'il renaquit du sein d'une femme de l'ordre des *Çoudras*. Cette renaissance eut lieu dans la maison de *Vichitravirya*, qui venait de mourir ; mais *Douaipayana*, ou *Vyasa*, lui rendit la virilité à l'égard de sa femme et d'une servante. *Yama* naquit de cette dernière, sous le nom de *Vidura*, et demeura sur la terre 100 ans, durant lesquels, selon le *Bhagavata*, le gouvernement des régions infernales fut confié à *Aryama*.

» Nous trouvons, dans le *Sahyadri-chanda*, un récit plus détaillé de cet important événement que je donnerai en abrégé.

« Quiconque, y est-il dit, prête à cette légende une attention » suffisante, ses péchés lui seront remis. Dans la forêt de *Dan-* » *daca*, dans les monts *Sahyadri* du *Decan*, sur les bords de la » rivière *Pouranita*, était l'ermitage de *Mandavyah*, *Richi* très- » saint, très-bienveillant et ne faisant pas acception de per- » sonnes. Il y vivait, entre les *cinq feux* [1], entièrement absorbé » dans la sainte contemplation, et répétant en lui-même les noms » sacrés.

« De nombreux bandits, chargés de biens qu'ils avaient volés, » se voyant poursuivis par le roi et ses troupes, cherchèrent un » refuge auprès du saint homme. Le roi ne les eut pas plutôt at- » teints, qu'il ordonna qu'ils fussent tous immédiatement crucifiés. » Parmi eux fut compris le saint homme, et de ce crucifiement, » il prit dans la suite le nom de *Soulastha*, et de *porté sur la croix*, » de crucifié.

» Dans le village voisin vivait une très-fidèle et vertueuse » femme, mariée à un voleur et à un débauché dont tout le corps

[1] Outre l'ardeur du soleil indien, auquel ils s'exposaient, les solitaires allumaient encore autour d'eux plusieurs feux pour augmenter et leur pénitence et leur mérite. Le feu est le grand purificateur ; c'est l'image, c'est l'essence de la divinité, c'est la divinité même, d'après les Hindous, et celui qui se brûle s'unit à Dieu. Cette funeste croyance a causé bien des morts. Dans l'antiquité on voyait souvent des exaltés, terminer par la flamme une carrière de pénitence. Il en est même encore aujourd'hui qui le font, et surtout des veuves. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de leurs Suties et qui n'ait frémit au récit de ces affreuses immolations.

»était couvert de lèpres : quelques-uns de ses membres étaient »tombés, d'autres restaient privés de mouvement. Il aimait le »jeu, et sa fidèle épouse avait coutume de le porter, enveloppé »comme un enfant dans des langes, dans une maison de jeu où il »passait une grande partie de la nuit; puis elle le rapportait chez »lui de la même manière.

»Il était minuit, et la nuit était fort noire : en passant près d'une »croix, elle heurta contre elle, l'ébranla violemment et laissa »tomber à ses pieds son mari. Le saint homme, qui était sur cette »croix, mis à une trop grande peine, lui dit : au lever du soleil, »ton mari mourra. Mais telle est la puissance d'une vertueuse et »fidèle épouse, qu'elle empêcha le soleil de se lever [1]. D'*épaisses* »*ténèbres couvrirent la face du monde* et durèrent 10,000 ans, »pendant lesquels les dieux et les êtres créés furent dans la »détresse et la consternation la plus profonde. Tous les dieux, »avec *Çiva* et *Brahma*, vinrent à *Vichnou*, le conservateur, qui ré»side sur les bords septentrionaux de la *mer Blanche*, c'est-à-dire »dans les *Iles sacrées de l'Ouest*. *Vichnou* fut très-embarrassé, »vu qu'il ne désirait point révoquer les arrêts de deux person»nages si élevés. Après quelques réflexions, il dit aux dieux : « *Anasuya*, l'épouse d'*Atri*, est très-fidèle et très-vertueuse, »allez à elle et persuadez-lui d'aller parler à la femme du voleur, »peut-être en viendront-elles à quelque arrangement.

»*Anasuya* consentit, et ayant discuté la question avec l'autre, »tout fut arrangé. Dans son caractère de fidèle et vertueuse »femme, elle ordonna que le mari vivrait; et à son tour, *Gouna»vati*, la femme du voleur, ordonna au soleil de se lever. Mais il »restait à satisfaire le saint *Mandavyah* dont les paroles ne pou»vaient être méprisées. Elles convinrent donc qu'à l'avenir, toutes

[1] C'est encore une croyance de l'Inde qu'une vie sainte rend en quelque sorte tout-puissant dans ce monde, et c'est pour devenir tels que beaucoup de solitaires hindous ont fait des pénitences prodigieuses. Ces pénitences plaisent au Dieu suprême auquel elles conduisent; mais elles alarment *Indra*, le Dieu de l'atmosphère et de ses phénomènes. Car un grand pénitent qui persévère jusqu'à la fin, peut devenir si puissant, qu'il peut arriver aussi à le détrôner et à le remplacer; c'est pour cela qu'il leur envoie souvent, au milieu de leurs pénitences des nymphes célestes qui les séduisent et leur font perdre, par un seul péché, le mérite de longues années des plus grandes mortifications.

»les femmes mariées se tiendraient, lorsqu'il ferait noir ou »nuit, dans un état de veuvage, et déposeraient leurs vêtemens »et ornemens de noce.

»Le bienveillant *Mandavyah* fut facilement apaisé; le soleil »se leva comme à l'ordinaire et les ténèbres furent dissipées.

»Le saint homme qui, pendant tout ce tems, était resté »absorbé dans la contemplation, les bras au-dessus de la tête, »descendit de la croix; le lépreux, qui était à ses pieds, fut »guéri, vécut jusqu'à une bonne vieillesse et obtint le bonheur »éternel.

»Quand aux deux femmes fidèles, elles furent couronnées »d'honneur et de gloire. L'air était rempli des innombrables »chœurs de musiciens célestes chantant de célestes refrains. Le »tout se termina par une ondée de fleurs tombant d'en haut.

»Pendant ce tems-là tous les êtres animés périrent, et *Brah-»ma* eut mission de procéder immédiatement à une création »nouvelle, et un renouvellement général du monde eut lieu[1]. »

Le capitaine WILFORD.

Traduit et annoté par M. Daniélo.

[1] Ne croirait-on pas lire un récit de la passion écrit à la manière de l'Orient? N'y retrouve-t-on pas les saintes femmes qui assistèrent le Christ et pleurèrent sur lui? Enfin ne reconnaît-on pas, dans ces derniers mots, le *emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* Impossible d'expliquer tous ces passages dans les livres hindous sans admettre la connaissance antérieure du Christianisme dans ces contrées. Or ces livres sont fort anciens. Donc la vérité fut connue anciennement dans l'Inde. Le texte de Wilford va nous en offrir des preuves nouvelles.

Polémique Catholique.

LETTRE CRITIQUE DE M. SÉGUIER DE SAINT-BRISSON,

Sur quelques assertions des *Annales*,

AVEC LA RÉPONSE DU DIRECTEUR.

L'enseignement de la philosophie catholique se trouve dans un de ces momens décisifs où un changement est nécessaire. Aussi ce changement se fait lentement mais sûrement. Nous en avons donné de nombreuses preuves, et nous en donnerons encore. Mais comme cela arrive toujours, le passage d'un système à un autre ne se fait pas sans secousse, sans résistance. Il est difficile de voir décrier ou seulement oublier des armes que l'on a maniées dans son enfance et que l'on a cru bonnes; il est plus difficile encore de renoncer à des principes que l'on a enseignés et que l'on enseigne encore. De là, la polémique que soutiennent en ce moment les *Annales*. Elles sont obligées de montrer d'un côté que certains auteurs, après avoir changé les principes de l'ancienne philosophie, veulent cependant en faire encore l'application dans certaines parties de leur cours; c'est l'objet de la polémique que nous soutenons contre M. l'abbé *Noget*. Ou bien, que les anciens principes ne sont plus suffisans contre les erreurs nouvelles, et c'est l'objet de notre polémique avec M. l'abbé *Maret*. Ou bien, enfin, que la science a fait des progrès qui doivent faire voir l'histoire sous un nouveau jour, et c'est l'objet de la présente discussion avec M. *Séguier de Saint-Brisson*. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous suivre dans ces différentes voies avec intérêt et indulgence; ces discussions sont nécessaires pour faire faire un pas à notre cause. A quoi sert d'avoir long-tems étudié, long-tems combattu, long-tems souffert, si l'on ne profite pas de ses découvertes, de ses victoires et même de ses défaites?

Paris, le 25 mars 1846.

Monsieur,

« J'ai eu l'honneur de vous remettre, il y a bientôt huit mois, un examen que je m'étais permis de faire de l'importance que vous attribuez à la *première révélation remontant à l'origine du monde*, que je suis loin de nier, mais à laquelle je n'accorde pas toute la *valeur* que vous lui donnez, qui semblerait mettre en doute la *nécessité de l'incarnation et de la rédemption pour le salut du genre humain*. Un fait bien évident semble réfuter cette doctrine; c'est le progrès du Polythéisme, qui avait tellement envahi le monde, que, comme l'a dit Bossuet, « tout était Dieu, hors Dieu lui-même; » et qu'*excepté dans l'espace étroit de la Judée*, il n'y avait sur la terre *aucun* adorateur du vrai Dieu.

Voilà une de ces erreurs historiques que nous sommes étonnés de voir reproduire par un homme aussi érudit que M. Séguier. Quoi? « *Excepté dans l'espace étroit* de la Judée, il n'y avait sur » la terre *aucun* adorateur du vrai Dieu? » Mais il oublie que les Juifs étaient répandus sur presque toute la terre. Comment ignorer ou taire que les deux captivités les avaient transportés dans tout l'Orient? qu'un grand nombre n'avait pas voulu revenir à Jérusalem; que, dès le tems de David, il y venait dans la Judée un grand nombre de prosélytes [1]; que du tems de Salomon, on en compta dans un dénombrement 153,600 [2]; que sous le même roi, l'Ethiopie reçut les livres et la religion des Juifs qu'elle garde encore; que les Juifs s'établirent en Chine et dans le royaume de Cochin, fort avant notre ère [3]; qu'Alexandre-le-Grand en avait un grand nombre dans son armée; que son successeur sur le trône d'Égypte en transporta plusieurs centaines de mille dans ses états, et qu'il leur donna un quartier entier de sa nouvelle ville d'Alexandrie; que 140 ans avant Jésus-Christ ils avaient élevé des autels publics à Rome, et qu'un décret les bannit de l'Italie, où ils revinrent sans doute, car on retrouve plus tard des vestiges de leur culte [4]; qu'il y avait des prosélytes de tous les pays, et qu'aussi, au tems des apôtres, on comptait à Jérusalem, comme

[1] Voir I *Paral.* XXII, 2.

[2] Voir II *Paral.* II, 17.

[3] Voir *Essai sur l'époque de l'entrée des Juifs en Chine*, dans notre tom. XIV, p. 213, et sur les émigrations juives, nos tomes IV, 119, 123; VI, 263 (1re série).

[4] Voir sur ce fait déjà attesté par Valère Maxime, les documens nouveaux

dit l'Évangile, *des Juifs, hommes religieux, de toute nation qui est sous le ciel*[1]; ce sont les expressions de l'écrivain sacré. M. Séguier n'avait pas ce texte présent quand il a dit, qu'*excepté dans l'espace étroit de la Judée, il n'y avait sur la terre aucun adorateur du vrai Dieu.*

M. Séguier semble encore insinuer que le Christ s'est incarné *pour* venir répandre la notion du vrai Dieu; sans doute, cette prédication a été une suite de l'incarnation du Christ; mais il faut savoir que tout l'univers aurait connu Dieu, que l'incarnation n'aurait pas moins eu lieu. C'est le péché d'Adam qui l'avait rendue nécessaire; le motif direct et principal de l'incarnation, c'est de nous racheter de la *faute originelle.* Le reste, peut-on dire, a été ajouté par surcroit.

» Le grand titre du Christianisme à la reconnaissance du genre humain, c'est de l'avoir tiré de cette erreur invétérée que toutes les révélations précédentes, avaient laissée triomphante. Il fallait que le fils de Dieu se *fit homme pour détrôner* les démons qui régnaient sous le masque des fausses divinités adorées avant sa naissance. Tel est le thème que j'ai entrepris de soutenir dans cet écrit. La lenteur que vous avez mise à le publier fait qu'aujourd'hui son apparition aura quelque chose d'étrange et qui ne s'appliquera à rien de présent dans l'esprit des lecteurs.

Nous répétons ici les mêmes observations que ci-dessus. Le Christ ne s'est pas fait homme *directement pour* dissiper les ténèbres du paganisme, mais *pour* nous sauver de la faute originelle. — Si nous n'avons pas publié le *mémoire* dont parle M. Séguier, c'est qu'il était nécessaire d'y joindre de nombreuses *notes.* Elles ont été commencées, mais nous n'avons pas eu le tems de les terminer. Oh! qui voudrait donc nous donner un peu de son tems? Nous publions celui-ci parce qu'il est plus court, et renferme d'ailleurs la substance de l'autre.

» Toutefois, vous avez donné depuis une suite d'articles traduits de l'italien de M. l'*abbé Brunati* et *augmentés* par vous, Monsieur, ce qui laisse incertain sur ce qui vient de chacun de vous deux, qui font suite à votre premier écrit et semblent tendre au même but.

trouvés par S. E. le cardinal Mai, dans ses *Scriptores veteres*, t. III, 3e part., 1-92, et dans les *Annales*, t. V., p. 138 (3e série).

[1] Erant autem in Jerusalem habitantes Judæi, viri religiosi *ex omni natione* quæ sub cœlo est. *Act. apos.* II, 5.

Nous avons jugé parfaitement inutile de désigner ce qui pouvait être de nous dans ce travail. Nous consentons à attribuer à M. Brunati ce qu'il y a de bien, et à nous ce qu'il y a de mal, en avertissant pourtant que nous n'avons pas tout vérifié dans ce long travail.

»Ces morceaux, en prouvant l'existence avouée d'une révélation primitive, ne sont pas non plus, à mon avis, exempts d'erreurs. Elles sont de deux espèces : la 1re, en donnant à des faits sans importance une valeur qu'ils n'ont pas; la 2e, en citant, comme incontestables, des preuves, ou douteuses, ou évidemment fausses. Les faits sans importance consistent dans des *ressemblances de rites et de pratiques religieuses entre les Juifs et les Païens*, et d'*événemens historiques analogues*.

»Saurin a réduit à sa juste valeur cette preuve. « Parmi les rapports, »dit-il, que Spencer trouve entre les rites lévitiques et ceux des idolâtres, il y en a un grand nombre qui peuvent s'y rencontrer, sans »que les peuples qui les ont observés, se soient réglés les uns sur les »autres. Dès que vous *supposez une religion*, il est *naturel de supposer »aussi des lieux saints*, des cérémonies extérieures, des emblêmes, »des symboles; ces établissemens doivent leur naissance *à la nature »des choses*, et non au génie particulier des peuples qui les ont reçus[1].»

Nous l'avouons, malgré l'autorité du ministre Saurin, nous ne croyons pas que *la nature des choses* puisse avoir fait naître les mêmes *rites*, et surtout les mêmes *événemens historiques*. Non! nous nions formellement que l'on puisse expliquer par la *nature des choses*, de voir, par exemple, un génie mauvais, beau et saint, puis chassé du ciel après une révolte, puis précipité dans un abîme; l'homme placé dans un jardin délicieux, au milieu duquel est l'arbre de vie avec quatre fleuves, etc., se trouvant, en même tems, dans les traditions chinoises et dans la Bible[2]; oui, on a expliqué jadis cela par la *nature des choses;* mais maintenant nous refusons d'y croire; les Chinois n'ont pas plus inventé cela que les Juifs. Et ce n'est plus maintenant faire de l'histoire que de donner de semblables appuis aux faits historiques.

Nous sommes bien aises de signaler à M. l'abbé Noget cette

[1] *Dissertations* (ou plutôt *discours*) *historiques*, etc., t. II, p. 332, in-8°. Amsterdam, 1720.

[2] Voir les preuves de toutes ces traditions dans nos tomes XVI, XVIII et XIX.

autre conséquence que l'on tire de la *nature et de l'essence des choses.*

»J'ajouterai que l'apostolat, caractère distinctif du Christianisme, était bien loin d'être celui de Moïse et des Juifs.

»Lorsque les Juifs, fugitifs d'Egypte vinrent s'établir en Palestine, ils ne cherchèrent pas à convertir, mais à anéantir les peuples qui l'habitaient. La *concentration* du peuple de Dieu et son éloignement des autres nations, sont *inculqués* à chaque page dans les livres de l'Ancien-Testament.

« Louez le Seigneur, car il a *choisi* Jacob, il a fait d'Israël sa pos»session particulière [1]. Il n'a pas fait de même pour toutes les nations : »il ne leur a pas fait connaître ses jugemens [2]. La bouche du Seigneur »tout-puissant a proféré ces paroles : tous les peuples marcheront chacun »dans leurs voies ; mais nous, nous marcherons au nom du Seigneur, »notre Dieu, dans l'éternité [3]. » Ce que nous lisons également dans les *Actes des Apôtres* : «Dieu, y est-il dit, dans les générations précéden»tes, a permis que toutes les nations marchassent suivant leurs voies [4]. »

Un seul temple dans l'Univers reçoit les victimes agréables au Seigneur, et, depuis sa ruine, les Juifs sont sans sacrifices. Des observances et des rites multipliés, semblent interdire, à la masse du genre humain, l'exercice de pratiques aussi assujétissantes.

Nous ne savons vraiment à quel propos M. Séguier nous oppose ici toutes ces citations. Elles prouvent toutes deux choses que nous n'avons jamais niées, que nous avons au contraire clairement établies. La première, que les Juifs étaient le peuple *choisi de Dieu*, son peuple de *prédilection*; que les préceptes et les cérémonies mosaïques les regardaient *spécialement*, et que d'ailleurs les peuples avaient suivi leurs voies. Nous n'avons jamais soutenu le contraire; tout récemment nous avons établi cette thèse dans nos discussions avec M. Saisset. Mais nous avons

[1] *Psaume* CXXXIV, 4.

[2] *Id.* CXLVII, 20.

[3] La Bible ne dit pas tout-à-fait la même chose : « Chacun se reposera sous »sa vigne et sous son figuier, et nul ne les troublera, parce que le Seigneur a »parlé. — Que tous les peuples marchent au nom de leur Dieu, et nous, nous »marcherons au nom du Seigneur, notre Dieu, dans l'éternité et au-delà. » Michée, IV, 4 et 5.

[4] L'écrivain sacré ajoute immédiatement : « Et cependant il ne s'est point »*laissé sans témoignage*, répandant ses bienfaits du haut du ciel, dispensant les »pluies et les saisons pour les fruits, nous donnant la nourriture et réjouissant »nos cœurs.» *Act.* XV, 15 et 16.

soutenu en outre que le Dieu d'Israël était le Dieu de tous les peuples; que ces peuples ont pu connaître les Juifs et leurs lois; qu'un grand nombre en effet l'ont connu, et que c'est de cette connaissance et de la tradition primitive qu'ils ont tiré les croyances et les dogmes qui se trouvent semblables aux dogmes bibliques. Que M. Séguier combatte cette hypothèse au lieu de nous opposer des faits que nous admettons comme lui. Quant à ce peuple juif qu'il dit que Dieu a voulu *concentrer* en Judée, qu'il nous dise si ce n'est pas Dieu au contraire qui « a dispersé » les Juifs dans toutes les nations qui ne le connaissaient pas, » afin que, dit Tobie, ils leur racontassent les merveilles qu'il » avait opérées, et leur fissent connaître qu'il n'existe point » d'autre Dieu tout-puissant que lui [1]. » Ce sont là des textes positifs et qu'il est impossible d'éluder. Il faut renoncer aux systèmes historiques qui les contredisent.

» Les communications des Juifs avec les peuples voisins, soit par la guerre, soit par des traités de paix et d'amitié, ne prouvent rien pour l'*acceptation* des dogmes religieux. Ces actes sont dans la nature de toutes les relations politiques. La religion en est en dehors en ce sens. Les correspondances amicales de Salomon avec Hiram, roi de Tyr, et Vaphrès, roi d'Egypte, sont sans *influence sur les opinions religieuses de part et d'autre.* Aussi, l'un des historiens cités par vous, Monsieur, à l'appui des conséquences que vous tirez du rapprochement de ces princes, Alexandre Polyhistor [2], nous apprend que Salomon ayant donné au roi de Tyr, qu'il nomme *Souron,* et qu'on croit être le même qu'*Hiram*, une statue d'or, en retour et comme témoignage de reconnaissance pour les dons qu'il en avait reçus, celui-ci la plaça en manière de consécration dans le temple de Jupiter. Dans l'opinion de ces nations, le dieu *Jao* (c'est ainsi qu'ils nommaient le Dieu des Juifs), était un Dieu *comme un autre, mais non pas à l'exclusion des autres.* Ptolémée-Philadelphe, en faisant traduire de l'hébreu en grec l'Ancien-Testament, en donnant des marques de respect pour le Dieu qui y est célébré, n'a pas cependant *déserté* le culte des fausses divinités qu'adoraient ses pères.

Encore ici M. Séguier combat des opinions que nous n'avons jamais soutenues. Nulle part nous n'avons dit que les peuples eussent *accepté* pleinement la loi des Juifs, ni qu'ils eussent *dé-*

[1] Tobie, XIII, 3, 4.

[2] Voir Eusèbe, *Prép. év.* L. IX, c. 34.

serté leurs erreurs. Nous avons soutenu explicitement le contraire en dix passages. Nous avons même dit positivement qu'en recevant le Dieu des Juifs, ils *ne firent qu'ajouter un Dieu à leurs autres dieux* [1]. Cependant nous refusons de croire que les rapports des Juifs avec les autres peuples, aient été sans *influence sur les opinions religieuses de part et d'autre.* Du côté des Juifs, les rapports avec les nations les ont fait souvent tomber dans l'idolâtrie ; du côté des Gentils, il nous est impossible de croire que lorsque Nabuchodonosor, Assuérus, Darius, Artaxerxès, Cyrus, faisaient des décrets pour honorer le Dieu des Juifs et ne pas en *reconnaître d'autre* dans tout l'empire [2], cela ait été *sans aucune influence.* Pour qui sait ce que c'était que l'autorité *du grand roi*, la chose n'est pas douteuse. Après cela, nous conviendrons que ces conversions n'étaient probablement ni complètes ni durables. Mais les peuples ont connu ou pu connaître le vrai Dieu. C'est tout ce que nous avons voulu prouver.

» Fourmont, dans ses *Recherches historiques*, et Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, ont outré toutes les vraisemblances dans leurs rapprochemens de l'histoire des Juifs avec celles des autres peuples. M. Lavaur, que vous citez et que je ne connais pas, n'a pas plus de mesure qu'eux, lorsqu'il fait de *Samson l'Hercule grec.* Si vous retranchez l'Hercule des tems héroïques de la Grèce, que ferez-vous des *Héraclides*, qui, postérieurement à ces tems, se sont prévalus de leur origine pour revendiquer la souveraineté du Péloponèse à l'exclusion des *Pélopides?* à quoi rattachez-vous la descendance des rois de Sparte? D'ailleurs, outre l'*Hercule grec*, nous avons l'Hercule *phénicien*, fondateur de Gadès qui y avait un temple ; l'Hercule *égyptien*, nommé *Chon* dans la langue égyptienne ; enfin, l'Hercule *gaulois;* sont-ce autant de représentans de ce juge des Juifs?

» M. Lavaur veut que l'immolation d'*Iphigénie* ne soit qu'une parodie de celle de la *fille de Jephté*; l'acte inhumain de Jephté, formellement défendu dans l'ancienne loi (v. le ch. XIX, v. 31 du IVe livre *des Rois*), ne méritait pas l'honneur d'une revendication, et les immolations de ce genre, dans l'antiquité païenne, ont eu trop de célébrité pour être revoquées en doute. Qu'on lise un juge irréprochable, *Porphyre*, l'ennemi juré des Chrétiens et des Juifs, au second livre de l'*Abstinence*, p. 197, copié par Eusèbe, *Prép. évangélique*, l. IV, c. 16. Les premiers apologis-

[1] Voir au cahier de novembre dernier, t. XII, p. 387.

[2] Voir ces décrets, *ibid.*, p. 386, 387, 429, 431 et 432.

tes ont été unanimes pour flétrir ces sacrifices qu'ils regardent comme une œuvre du démon.

Pas plus que M. Séguier nous ne croyons que tous les rapprochemens faits par Fourmont et par Huet soient justes. Nous l'avons dit expressément en parlant de Huet [1]. Lavaur, sur lequel M. Séguier insiste tant ici, n'a été cité qu'en deux lignes comme une opinion particulière [2]. Dans le texte, nous nous bornons à dire qu'il est impossible que la vie si merveilleuse de *Samson* et des autres *Juges*, soit restée inconnue aux peuples voisins ou éloignés; et nous soutenons encore cette opinion. Quant à *Hercule*, nous ne nous chargeons pas d'expliquer toutes les traditions recueillies sur son compte. Que M. Séguier lise Lavaur qu'il dit ne pas connaître; peut-être y trouvera-t-il quelque remarque nouvelle [3].

Quant au IVe livre *des Rois*, nous ne savons à quel propos M. Séguier le cite ici. Voici la traduction du verset 31e : « Car il sor»tira de Jérusalem un reste de peuple. et il y en aura de la mon»tagne de Sion qui seront sauvés; voilà ce que fera le zèle du »Seigneur des armées. »

Par occasion, nous conseillons à M. Séguier de lire le verset 19e du même chapitre, où il est dit : « Maintenant donc, Seigneur, »notre Dieu, sauvez-nous des mains de ce roi (Sennachérib), afin *que tous les royaumes de la terre sachent que vous »seul êtes le Seigneur et le vrai Dieu.* » Le Seigneur exauça cette prière, et la nuit suivante l'ange du Seigneur fit périr 185,000 hommes de son armée... Il est difficile de penser que les peuples n'aient rien su de cette exécution et de la fuite honteuse du roi.

» C'est une vaine imagination de réduire toute la *première histoire* des nations célèbres à n'être qu'une *pâle copie* de celle des Juifs. C'est un scepticisme comparable à celui de Strauss concernant Jésus-Christ.

Jamais les *Annales* n'ont soutenu que toute la *première histoire*

[1] Voir notre tome XI, page 317 (3me série).

[2] Voir tome XII, p. 379, note 2.

[3] Le livre de Lavaur est intitulé : *Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte*, où l'on voit que les grandes fables, le culte et les mystères du paganisme, ne sont que des copies altérées des histoires, des usages et des traditions des Hébreux. 2 vol. in-12. Paris, 1730. Ce livre, comme celui de Huet, est rempli de points de vue justes et curieux, mêlés à des conjectures douteuses, ou même fausses. Mais le fonds ne laisse pas que d'être vrai.

des nations célèbres n'a été *qu'une copie* de celle des Juifs. Pourquoi nous attaquer aussi gratuitement? Quant aux *primitifs* commencemens des peuples, il est impossible qu'ils n'aient pas été identiques sous les fils de Noé et avant la dispersion de la tour de Babel. Nous sommes assurés que M. Séguier est ici de notre opinion, et tout homme qui croit à la Bible croira comme lui. A partir de la dispersion, chaque peuple a eu son *histoire propre*; mais que quelque historien, *tard venu*, ait attribué à un peuple des faits pris à un autre peuple, cela peut se soutenir. Tous ces commencemens sont très-obscurs; c'est à la critique historique à les débrouiller, ce qu'elle tente plus ou moins heureusement. Il ne faut pas outrer les assertions pour les faire trouver ridicules.

» M. Brunati cite un passage de *Tobie* [1] qui recommande aux Hébreux alors en Médie de « louer le Seigneur devant les nations qui ne le con» naissent pas. » Mais il avance lui-même que cela ne leur fit pas embrasser leur loi. (Puisque M. Brunati avoue cela, vous voyez que nous ne soutenons pas l'opinion contraire.)

» L'histoire ne démontre nullement que la foi des Juifs ait fait de *réelles conquêtes* parmi les nations qui les environnaient (nous avons soutenu aussi que les Gentils ont *connu* ou pu *connaître*, et non qu'ils aient *accepté* et *pratiqué* cette loi). La Providence n'avait pas réglé les choses pour qu'il en fût ainsi, « puisque Dieu a tellement aimé le monde, qu'il » lui a donné son fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse » pas [2]. » *La loi* qui a précédé sa venue, n'était que l'ombre des biens à venir » et non pas leur véritable image [3]. »

» Jésus-Christ est le médiateur *unique* entre Dieu et les hommes, la lumière du monde, la victime de propitiation. C'est en lui seulement que nous devons chercher l'affranchissement du genre humain assis jusqu'alors dans les ombres de la mort.

En vérité, nous ne comprenons rien à cette dernière phrase; saint Paul parle ici de *la loi* des Juifs, est-ce que M. Séguier voudrait dire qu'on ne la pratiquait pas avant la venue du Sauveur, et qu'on n'a pas pu faire son salut en la pratiquant? Jésus-Christ est le médiateur unique, mais les anciens étaient sauvés en croyant

[1] C. XIII, v. 3 et 4.
[2] *Évang.* de saint Jean, III, 16.
[3] *Épit. aux Hébreux*, X, 1.

à sa venue future, comme nous en croyant à sa venue passée.

» Dans le dernier article publié par vous, Monsieur, d'après M. l'abbé Brunati, vous disputez aux Grecs l'honneur de l'*invention de la philosophie proprement dite*, en l'attribuant aux peuples de l'Orient.

» Ce transport a été entrepris sur une grande échelle par Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, et par Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, suivis en cela chez les Latins par *Arnobe* et *Lactance*. Mais quel *profit* ce déplacement apporte-t-il *à la cause religieuse*, si l'erreur polythéiste régnait également chez ces peuples, erreur que les Grecs leur doivent en grande partie? Cela en ferait-il remonter la gloire aux *Hébreux*? Ce serait un thème à discuter et qui est loin d'être prouvé. Comment, devant ce bienfait aux Hébreux, ces peuples ont-ils dédaigné le plus grand de tous les bienfais qu'ils auraient pu leur devoir : la connaissance et le culte du vrai Dieu?

M. Séguier n'a pas bien compris notre but dans cette question. D'abord nous ne disputons pas aux Grecs l'honneur de l'*invention de la philosophie*, pour l'attribuer eux Orientaux. Il nous importe peu de savoir qui a inventé cette science, et nous croyons même avoir dit que les Grecs peuvent s'en attribuer une grande part. Mais nous disputons aux Grecs d'avoir *inventé les grandes vérités* sur lesquelles s'exerce la philosophie; nous leur refusons d'avoir *inventé* Dieu, l'âme, la vie future, etc. Nous disons comme M. Cousin, qu'ils ont reçu ces notions des traditions paternelles et orientales, et nous l'avons prouvé par leurs auteurs même, et en faisant cela nous ne faisons que reprendre la cause de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, d'Arnobe, de Lactance, et même de M. Cousin [1].

Quant au *profit* que peut en tirer la *cause religieuse*, il est facile de l'apercevoir. Les Panthéistes humanitaires et naturalistes actuels, nous disent: Les Grecs et les Orientaux ont *inventé* Dieu, l'âme, la vie future, la Trinité, etc., etc.; c'est d'eux que le Christ les a pris; d'ailleurs, le Christ n'eût-il pas emprunté cela à la philosophie, comme les philosophes avaient *inventé* ces notions, il a bien pu *naturellement* les inventer lui-même; d'autres Christs peuvent encore en *inventer*, et voilà la religion du progrès. Nous leur répondons donc : non, les hommes n'ont pas inventé ces dogmes; ils les ont reçus de la tradition : c'est Dieu qui les

[1] Voir toute notre discussion avec M. Saisset et un particulier, t. XI, p. 240.

a révélés dès le commencement, et c'est de cette tradition plus ou moins bien conservée, que tous les philosophes les tiennent; ils n'ont fait que les expliquer ou les obscurcir. M. Séguier doit comprendre maintenant de quelle importance est pour la religion la question de l'*invention* des dogmes.

» Au reste, cette question est presque oiseuse; indépendamment de la révélation primitive, Dieu a placé *dans le cœur de l'homme des notions imprescriptibles : celle du juste et de l'injuste, base de la morale ;* celle du *vrai et du faux*, principe de la logique. C'est la *lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde*, qui nous apprend à discerner le bien du mal, la vérité de l'erreur. La philosophie n'est que le développement de ces principes. Tous les hommes ont donc une philosophie plus ou moins savante, en raison des efforts qu'ils ont faits pour étendre et diriger ces *facultés*.

Nous avons souvent dit que nous ne saurions admettre le système philosophique qu'expose ici M. Séguier. C'est le système des *idées innées* de Platon, plus ou moins adopté par *Descartes, Malebranche,* etc. Nous en avons montré plusieurs fois la fausseté et le danger; dans notre cahier de janvier encore nous en faisions voir les principaux inconvéniens. Nous n'avons pas sans doute la prétention de l'avoir converti à nos pensées; mais encore, avant de nous opposer de nouveau ce système, il conviendrait de tenir quelque compte de nos objections. Nous ne pouvons les répéter ici. Nous renvoyons donc M. Séguier à notre précédent cahier [1]. — Nous ne faisons pas non plus remarquer l'impropriété du mot *facultés,* appliqué aux connaissances énumérées ici par M. Séguier et acquises par la parole. Les *notions* ne sont pas des *facultés.*

» Ce qui distingue éminemment la philosophie des Grecs de toutes celles qui l'ont précédée, ce n'est pas tant l'*invention* que l'*ordonnancement* et la *classification* qu'ils ont su introduire dans cette branche des connaissances, soit que l'invention vînt d'eux ou qu'ils l'eussent reçue d'ailleurs. Ce qu'ils n'ont pas reçu, c'est l'esprit d'ordre qui rattache un corps de doctrine et élève à la dignité de science des notions éparses et incohérentes.

A la bonne heure, accordez aux Grecs l'*ordonnancement* (comme vous dites) et la *classification* des différentes sciences et

[1] Voir en particulier ci-dessus à la page 18.

croyances, et non leur *invention*, et nous sommes d'accord avec vous.

» La philosophie n'est pas la seule branche des connaissances humaines à qui ils aient rendu ce service. Ils l'ont appliqué également à tous les emprunts faits aux nations de l'Orient; à l'astronomie, venue des Chaldéens; à la médecine, due aux Egyptiens; enfin à toutes les sciences qui, en passant par leurs mains, ont acquis un ensemble, une précision dont elles étaient dépourvues auparavant :

Tantum series juncturaque pollet.

Voilà ce qu'on ne peut ravir aux Grecs et ce qui suffit à leur gloire.

Nous le répétons, nous sommes ici complétement d'accord avec vous, et nous convenons en cela du mérite des Grecs. Mais faites bien attention que ni M. l'abbé Brunati ni moi, n'avons soutenu que les Grecs ont *volé* aux Orientaux, ni l'*ordonnancement*, ni la *classification* de la philosophie, de la médecine, etc., etc.

» Quant aux démonstrations dues à M. Brunati, de leurs larcins en ce genre, une partie est *contestable;* il en est même de *notoirement erronées*. C'est ce que je pourrais aborder dans une seconde lettre, si celle-ci est jugée par vous digne d'occuper une place dans votre excellent recueil. »

Recevez, Monsieur, etc.

SÉGUIER.

Nous recevrons toujours avec un vrai plaisir les observations qui auront pour but d'éclaircir un *fait obscur*, ou de démentir un fait *erroné*, avancé dans les *Annales*. Mais nous prions les personnes qui veulent bien nous les adresser : 1° de ne pas nous faire dire ce que nous n'avons pas dit; 2° de tenir compte des observations que nous avons déjà faites sur des vieux systèmes; 3° de ne pas frapper à côté de la question.... Quant à M. Séguier, nous recevrons toujours avec plaisir ses observations, car il y a toujours à apprendre dans ce qu'il dit.

A. B.

Polémique Catholique.

REFUS DE LA PART DU CORRESPONDANT,

d'insérer la réponse des *Annales*, à une lettre dirigée contre elles,

AVEC QUELQUES LETTRES SUR LA DIRECTION SUIVIE PAR LES *ANNALES*.

Nos lecteurs connaissent déjà de quoi il est ici question. Le *Correspondant* publia, dans son cahier du 10 juillet dernier, une longue lettre (14 pages) de M. l'abbé Maret contre certaines doctrines des *Annales;* il nous disait à la fin de ce travail : « J'attends de votre justice l'insertion de cette lettre dans vo»tre prochain numéro [1]. » Répondant à cette attente, et ne croyant faire en cela qu'un acte de pure justice, nous insérâmes cette lettre dans notre cahier de juillet, avec une *réponse* que nous priâmes, par réciprocité, le *Correspondant* d'insérer dans ses pages. Après bien des retards, le *comité de rédaction* décida que notre réponse serait insérée. Nous en corrigeâmes les épreuves, et le *Correspondant* en annonça lui-même la publication pour son numéro du 10 février dernier [2]. Mais puis voilà qu'une nouvelle direction arrive, et celle-ci, après quelques pourparlers, refuse de tenir la parole donnée, d'user de réciprocité et de rectifier les paroles incorrectes publiées contre les *Annales*.

Nous pourrions forcer le *Correspondant* à cette rectification; notre droit est certain. Mais comme, dès le commencement, nous avons annoncé que nous renoncions à user de moyens légaux, nous ne changerons rien à notre parole.

Mais puisque nous avons fait connaître cette *haute désapprobation* donnée à notre ligne de conduite, il nous sera bien permis

[1] Voir le *Correspondant* du 10 juillet dernier, t. XI, p. 70.

[2] Voir le N° du 25 janvier dernier, p. 384, où il était dit : « L'abondance des »matières nous oblige à renvoyer au *N° prochain* une *lettre* de M. Bonnetty, »adressée à M. l'abbé Maret. »

de publier quelques-uns des suffrages et des encouragemens qui nous ont été donnés et que nous n'avions pas cru devoir faire connaître.

Voici d'abord ce que nous écrivait un *professeur de théologie*, déjà connu par plusieurs importantes publications.

Au séminaire de ***, 30 septembre 1845.

Monsieur le directeur,

» Je crois que le système des idées innées peut être soutenu, » *non pas dans le sens de M. Maret, que vous combattez avec au-* » *tant de sagacité et de justesse que de raison*, mais comme l'ex- » plique M. Ubaghs dans sa psychologie. Il serait trop long de » rapporter ici les preuves sur lesquelles il appuie son sentiment: » si vous désirez les connaître, vous vous procurerez facilement » cet ouvrage. Je crois qu'il se trouve à la librairie de M. Waille.

» Mais un autre point qui jette beaucoup d'obscurité sur les dis- » cussions philosophiques et théologiques, c'est le manque d'une » séparation distincte, nette et bien tranchée entre l'ordre *naturel* » et l'ordre *surnaturel*.

» Voici quelques-unes de mes idées : le mot *ordre* implique trois » termes, *nature*, *moyen*, *fin*. Dieu ne saurait créer un être sans » lui donner une *nature*, une *fin* et des *moyens* pour atteindre » cette fin. Et quand ces trois choses sont en rapport, il y a *ordre* ; » et il y a ordre *naturel*, quand l'être n'a rien que ce qu'il a reçu » en vertu de sa création.

» Mais depuis le plus bas degré de l'ordre naturel jusqu'au plus » élevé, il y a une étendue indéfinie; car on conçoit très-bien que » Dieu pût créer des êtres plus ou moins parfaits dans le même or- » dre. Ainsi, la nature angélique est beaucoup plus parfaite que la » nature humaine. Or, de la *nature* d'un être la plus parfaite jus- » qu'à l'ordre *surnaturel* proprement dit, il y a encore une dis- » tance infinie. En effet, l'ordre *surnaturel* consiste à voir Dieu » comme il se voit, à le connaître comme il se connaît, à l'aimer » comme il s'aime. Or, Dieu par sa nature se voit, se connaît et » s'aime d'une manière qui lui est propre et qui n'est propre qu'à » lui ; et par conséquent, Dieu ne saurait créer un être qui, *par* » *sa nature*, puisse voir Dieu comme il se voit. Ainsi l'ordre *surna-*

» *turel* n'est pas seulement au-dessus de toute nature *créée*, mais » encore de toute nature *créable*, comme le dit Tournély, que » vous citez[1].

» Les anges ont été établis dans les deux ordres, et Adam aussi : » par conséquent, il y a eu dès le commencement une double ré- » vélation ou une révélation qui a eu un double objet, révélation » de l'ordre *naturel, nécessaire,* dans l'hypothèse de la *création,* et » révélation de l'ordre *surnaturel*, purement *gratuit*, de la part de » Dieu. Et les hommes, dans tous les tems, ont été sous l'influence » de cette double révélation. Et quand on parle de la loi *de nature* » sous laquelle ont vécu les patriarches, c'est par opposition à la » loi *écrite ;* car dès lors qu'ils ont pu arriver au salut éternel, ils » ont eu besoin de la grâce, puisqu'Adam en a eu besoin avant » son péché : donc ils ont été sous la *révélation* proprement dite.

» Ainsi, l'ordre surnaturel consiste à rendre la nature humaine » *participante* de la nature divine, non pas que la nature humaine » soit une *émanation* de la nature divine, mais parce qu'elle est pé- » nétrée de cette nature divine. Saint Thomas se sert d'une belle » comparaison pour faire comprendre cet ordre de choses. Un fer » jeté au feu conserve sa nature et acquiert les propriétés du feu. » Ainsi, la nature humaine, *divinisée* en quelque sorte par la grâce, » ne perd pas sa nature, n'est pas annihilée ni convertie en la na- » ture divine, mais elle devient participante de cette nature, elle en » acquiert les propriétés, autant qu'il peut être donné à un être con- » tingent ; en sorte que par la grâce, l'homme n'a plus seulement » une vie humaine, ni l'ange une vie angélique, mais une vie *divine.*

» Or, *M. Maret me semble confondre ces deux ordres*, et voilà » pourquoi les témoignages des saints pères le trompent. — Il s'agit » là de la vie de la grâce ou de la vie divine, — et il veut en faire » l'application à la vie humaine, ou à la raison humaine dans l'or- » dre naturel, puisqu'il s'agit de philosophie. Et une chose assez » curieuse, c'est que ce soit vous, laïque, qui rappeliez à un *pro-* » *fesseur de théologie à la Sorbonne*, cette distinction qu'il mécon- » naît ou qu'il ignore.

» J'ose espérer, monsieur le directeur, que vous me pardonnerez » la liberté que j'ai prise de m'expliquer avec vous avec autant de

[1] Voir dans l'examen critique de M. Maret, ce passage, tome XII, page 67.

» franchise. Nous cherchons la vérité de bonne foi, et je me plais » à vous dire que je suis émerveillé de la manière si généreuse, si » modérée, si sage, avec laquelle vous exposez vos sentimens et » vous combattez vos adversaires.

» Agréez, je vous prie, les sentimens de respect et de recon- » naissance avec lesquels, etc., etc.

***

» *P. S.* — Bientôt, je l'espère, nous parviendrons à tout conci- » lier, et à nous garantir à la fois des Cartésiens et des Lamennai- » siens ; et par conséquent à faire un ensemble de toutes les vérités » présentées çà et là dans une foule d'ouvrages qui ne manquent » pas de mérite, mais qui sont incomplets. Pour vous, monsieur le » directeur, vous y aurez contribué plus que personne ; et vos tra- » vaux me servent singulièrement pour mon cours de théologie. Je » les ai mis à contribution plus d'une fois, et je renvoie souvent » mes élèves aux *Annales.*»

Un *professeur de philosophie* du petit séminaire d'une des villes les plus importantes de la France, nous écrivait encore :

Petit séminaire de ***, 1er novembre 1845.

« Monsieur,

» Permettez-moi de vous exprimer ici toute la satisfaction que » j'ai trouvée dans la lecture des derniers numéros de votre ex- » cellent journal. Outre que les articles qu'ils contiennent ont tous » un grand intérêt par eux-mêmes, j'ai eu le plaisir de les voir ac- » cueillir avec éloge par beaucoup de personnes qui, je ne crains » pas de le dire, ne manquaient pas de préjugés.

» La part plus grande que vous avez cru devoir accorder à la » polémique contemporaine dans les derniers volumes, n'a pas été » également approuvée par tous. Plusieurs auraient voulu que les » *Annales* ne quittassent pas aussi souvent le terrain des traditions » antiques pour entrer dans le champ de discussions qui ont plus » ou moins d'intérêt, et où, d'ailleurs, la vérité a ordinairement » peu de conquêtes à faire. Ces personnes m'*ont paru ne pas* » *comprendre l'importance et le but véritable des questions traitées* » *dans vos articles de polémique catholique*, et ne voir dans le rap- » port, pourtant bien réel, des deux catégories qui partagent vos

» travaux, qu'un défaut de matières aux recherches sur l'antiqui-
» té, qui semblaient avoir fait jusqu'ici la spécialité des *Annales*.
» Cela tient, je le crois, à cet esprit de pure *curiosité intellectuelle*
» que beaucoup apportent dans l'observation des choses antiques,
» à défaut d'un véritable *intérêt moral*.

» Dans l'intérêt du journal et de la cause que vous servez avec
» tant de zèle et de talent, monsieur, j'ai cru pouvoir vous présen-
» ter ces observations. J'ai lieu de croire qu'elles ne sont point
» nouvelles pour vous; mais je tenais à vous prouver combien j'ai
» à cœur le succès de l'œuvre que vous poursuivez depuis 15 ans.
» Il y a encore bien des choses à dire sur le passé; il s'en faut de
» beaucoup que l'on ait soulevé toutes les ruines, et la Providence
» tient en réserve sur tous les points du monde, on peut le dire,
» bien des témoignages qu'elle saura produire quand le moment
» sera venu; les *Annales* ne manqueront pas à la noble mission
» qu'elles se sont donnée de nous les faire connaître à mesure
» qu'ils apparaîtront. En attendant, la lutte dès long-tems en-
» gagée entre la *religion* et la *philosophie* se continue, et il est bon
» que les défenseurs de la vérité soient nombreux.

» Agréez, monsieur, etc. » A. C***

Enfin, voici ce que nous écrivait un laïque éminent, M. le marquis de ***, un de ces hommes bien plus nombreux qu'on ne pense, qui sont fatigués des obscurités amoncelées dans nos écoles et dans les livres de certains professeurs, et qui, mêlés au monde et chrétiens par le fond de leur âme, sentent ce qui manque à notre polémique, et savent voir juste et vrai dans les remèdes dont ils ont besoin. Au reste, nos lecteurs seront juges de la justesse de ses vues et de ses pensées :

Du château de ***, 14 juin 1845.

« Mon cher ami,

» Enfin vous coupez le mal à la racine. Je viens de lire votre
» dernier article sur l'ouvrage de M. l'abbé Maret (*Des rapports
» de la religion et de la philosophie* [1]), et je suspends la lecture de
» votre excellent recueil pour vous remercier d'apporter les pures
» lumières de la foi *dans cette obscurité*, que le digne professeur

[1] Voir cet article dans notre t. XI, p. 325. A cette époque, la *lettre* de M. Maret et la *réponse* que nous y avons faite, n'avaient pas encore paru.

»*fait encore à plaisir* autour de la question de l'origine de nos »connaissances. Quand donc serons-nous las de déraisonner »sur les mystères de la raison? Pourquoi ces messieurs les Ra»tionalistes, catholiques ou anti-catholiques, ne nous racontent»ils pas comment s'est opérée en eux la révélation naturelle ou »positive en vertu de laquelle ils peuvent parler, raisonner ou »déraisonner? Ils l'ignorent tous, comme vous et moi, proba»blement; donc ils n'expliquent pas comment les premiers hom»mes, les premières sociétés ont acquis les élémens d'intelli»gence et de conservation qui leur étaient nécessaires; *donc il »y a eu révélation de tout ce qui était nécessaire à l'homme, par »Dieu même,* comme il y a chaque jour révélation à l'enfant »par le père, de tout ce qui doit constituer sa vie morale; ni le »père, ni le fils ne savent quand et comment s'accomplit cette »révélation, et elle s'opère cependant en peu de tems, comme »condition nécessaire, pour l'enfant, de sa vie morale. Nous savons »seulement que le *moyen de cette révélation est la parole*; sans la »parole, pas de vie sociale transmise.

»Il y a là, au milieu de tous les *disputeurs,* les sourds-et-muets »qui sont les témoins de la première révélation de Dieu à »l'homme, comme les Juifs sont les témoins de la révélation »de Jésus-Christ; qu'on nous montre donc, dans le *rationalisme* »des sourds-et-muets, l'*écoulement divin,* dont on nous parle, qui, »en l'absence de la parole dont ils sont privés, leur a dû com»muniquer les notions et perceptions divines? Hélas! pas un de »ces malheureux que nous initions à la vie morale par les mer»veilleux moyens de suppléer à la parole, que la charité a trouvés, »ne se souvient de ses croyances avant la révélation qui lui a été »faite.

»Mais nous ne voulons pas de ces moyens si simples pour tran»cher les questions. Il faut que la raison explique elle-même la »raison. Or, comme les élémens de cette raison sont tous acquis »en vertu de *la révélation naturelle par la parole,* nous ne pouvons »réellement sortir du cercle dans lequel nous tournons sans cesse. »Que je veuille nier l'existence de Dieu, de mon âme, de mes »destinées futures, les élémens de négation me manquent; je ne »puis me servir, en effet, que de ma raison, produit nécessaire »d'idées plus ou moins en rapport avec celles de la divinité, de

»l'âme, de l'éternité. Ma négation équivaut donc à une affirma-»tion; de même que je n'ai rien pu *créer* en moi, sous le rap-»port intellectuel, par ma raison, je ne puis rien détruire avec elle.

»Ceux qui, pour se *délivrer de la tradition ou révélation* qui »importune tous les philosophes, prennent le parti de ne pas »s'occuper de leur intelligence, et réduisent la vie aux sensa-»tions physiques, sont bien plus rationnels. Il n'est pas rare au-»jourd'hui de voir de ces hommes qui, absorbés par les intérêts »matériels de la vie des sens, ont à peu près perdu les notions »qui constituent la vie intellectuelle et morale. Ne les sortez pas »du cercle étroit de leurs affaires ou de leurs plaisirs, ils ne vous »entendront ni ne vous comprendront. C'est que la vie morale »qui ne se développe que par la parole de Dieu, languit et meurt »sans cette parole : « *Non in solo pane vivit homo.* » Le prétendu »*état de nature* des anciens n'était réellement que cet *état contre* »*nature*, où l'homme tombe faute de connaître Dieu, de l'aimer »et de le servir; c'est l'état des peuplades sauvages et idolâtres »qui serait pire encore pour l'homme isolé de ses semblables, »car je suis persuadé que l'homme isolé oublierait de parler, de »penser; à moins d'une grâce toute divine, il retomberait dans »l'état de l'enfance ou du sourd-et-muet, nonobstant l'*écoule-»ment divin* de M. Maret; car notre nature tend sans cesse à se dé-»grader et à se laisser absorber par les besoins matériels. Hélas! »quel est donc l'homme, le chrétien, le saint qui ne s'en est pas »convaincu par sa triste expérience?

»Ainsi, mon bon ami, en face de l'*Évangile*, cette philosophie »divine dont chaque oracle émeut l'âme jusque dans ses pro-»fondeurs, dont l'éclat illumine les plus épaisses ténèbres, on »bâtit à grand peine un misérable édifice tout humain, qui »tombe sans cesse et qu'on relève toujours, c'est réellement la »folie la plus persistante de l'orgueil de l'homme, et il y a un »peu de cette folie dans toutes les têtes. Détruisez, détruisez »cette Babel, cher ami; dites à M. Maret que son système a été »réfuté dans le *Correspondant* lui-même, avant les articles qu'il »y a publiés. Qu'il lise un excellent travail sur le *catholicisme* »*et l'industrie* de M. Feuguerey, qui dit avec une si grande rai-»son: «Les mystiques Chrétiens n'ont jamais cru qu'il n'y ait dans »le monde qu'une seule et unique *substance* dont *émanent* tous

» les êtres finis, et que l'âme humaine en particulier soit un *écou-*
» *lement* de Dieu [1]. » Les écrivains, nécessairement, devraient se
» mettre d'accord sur les principes avant de dogmatiser. En ré-
» sumé, nous sommes catholiques par le cœur et païens par l'es-
» prit. De là, vient que nos œuvres sont mortes. Les questions
» insolubles à la raison nous occupent plus que la propagation
» des vérités évangéliques qui n'ont jamais été plus ignorées qu'au-
» jourd'hui. *Feu, feu,* comme Cormenin, sur tous ces vaniteux
» sages qui veulent savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié.
» Saint Jean et saint Paul, à coup sûr, ne cherchaient pas
» comme eux à *rationaliser la vérité.* »

DE B***

Nous espérons que nos abonnés auront lu avec plaisir cette lettre d'un père de famille, qui ne s'est jamais mêlé à nos discussions, mais qui les suit avec cet intérêt qui part d'un esprit tout dévoué à la cause de notre Dieu. Cette lecture pourra être utile au directeur du *Correspondant,* qui a pensé que la publication de notre réponse pourrait avoir un *immense inconvénient.* Nous ne

[1] Dans le *Correspondant* du 10 août 1844, tome VII, p. 329. — M. de Feugueray y parle encore en termes fort exacts de l'*union de l'âme humaine avec Dieu.* Nous ne pouvons résister au désir de citer ce passage, qui est la réfutation de la doctrine de M. Maret : « L'*union avec Dieu,* à laquelle ils (les mystiques » chrétiens) tendent, n'est pas une identification impossible; toute union est un » rapport et suppose deux termes distincts, entre lesquels le rapport s'établit. » *Vivre de la vie divine*, pour nos mystiques, ce n'est donc pas se perdre dans » l'abîme du grand Tout; c'est seulement *écouter attentivement la voix de Dieu* » *qui parle en nous, et se laisser pénétrer et guider par la grâce.* En ce sens, » nous sommes tous appelés à être plus ou moins mystiques. Or, cette *union in-* » *time* de l'âme avec Dieu, qui est le but constant des efforts des saints, *ne dé-* » *coule pas de notre nature même*, comme le soutiennent les Panthéistes; loin » de là, c'est malgré la nature qu'elle s'opère; elle est *un don*, elle est *une* » *grâce*, et elle est en même tems une conquête, prix du sacrifice et de la lutte. » (*Ibid.*, p. 329 et 330). — Il y a loin de là à soutenir, comme l'a fait M. l'abbé Maret, que la *raison humaine ne subsiste qu'à la condition d'une union réelle avec la raison infinie* *, qu'il existe une *union directe et immédiate de l'intelligence avec la raison divine* **. M. Feugueray est un laïque. Nous nous permettons de le signaler au *correspondant* comme très-digne de faire partie de son comité de rédaction.

* *Correspondant*, article du 10 juillet dernier, t. XI, p. 61.

** *Ibid.*, p. 68.

l'avons publiée, ainsi que les précédentes, que parce qu'il nous refuse une publicité qu'il n'a pas fait difficulté de donner à la *lettre qui nous attaquait*. Nos abonnés nous rendront cette justice, que nous n'avons publié ces pièces que quand on nous y a forcés. Elles ne sont pas, au reste, les seules, et nous pourrions en publier bien d'autres. Qu'il nous suffise de dire, que si nous avons rencontré plusieurs personnes qui *ont regretté* de voir soulever cette polémique, pas une seule n'a soutenu que M. l'abbé Maret avait raison. Deux lettres, plus ou moins désapprobatives, nous sont parvenues, et nous en avons loyalement averti nos lecteurs, dans nos deux *Comptes-rendus*, des vol. XI et XII [1], où nous répondions à l'une, et pressions l'auteur de l'autre de nous permettre de la publier, avec sa signature. Et nous avons fait cela avant de parler d'aucun des suffrages qui, comme on le voit, n'ont été ni douteux, ni peu nombreux.

Nous devons dire aussi que, puisque le *Correspondant* refuse de faire connaître notre réponse, nous avons pris le parti de la publier à part, avec la lettre de M. Maret [2].

Au reste, on comprend bien que nous ne laisserons pas tomber ici ces discussions. Les principes que nous attaquons sont soutenus par des personnes honorables et influentes. Nous ne cesserons de chercher à en prouver le danger. A l'égard du *Correspondant*, nous comprenons que lui, qui nous refuse de rectifier les erreurs qu'il commet en nous attaquant, cesse de parler de cette question et de nous. Mais nous, qui avons loyalement fait part à nos lecteurs de ses réclamations, nous avons conservé le droit de le réfuter. Il en est de même à l'égard de M. l'abbé Maret. Aussi, dans le prochain cahier, comptons-nous publier le travail d'un *théologien* qui examine s'il est vrai, comme le soutient M. Maret, qu'on puisse dire qu'il existe *trois principes dans la Trinité chrétienne*. Aucune question plus grave ne peut être l'objet de la juste critique d'un journal philosophique et chrétien. Nous remplirons donc cette tâche avec les égards que nous croyons avoir toujours mis dans toutes les paroles publiées dans les *Annales*.

A. B.

[1] Voir, dans notre tome XI, p. 476, et dans notre tome XII, p. 470.

[2] On peut la demander au bureau des *Annales*, et chez Sagnier et Bray, libraires, au prix de 50 c.

Histoire Catholique.

L'AMÉRIQUE, AUTREFOIS ESPAGNOLE,

considérée sous le rapport religieux,

DEPUIS L'ÉPOQUE DE SA DÉCOUVERTE JUSQU'A L'AN 1843,

PAR MGR GAETAN BALUFFI, INTERNONCE DE SA SAINTETÉ [1].

Influence du Christianisme contre l'action destructive de la politique. — Efforts des papes pour assurer la vie et la liberté aux Indiens. — Hommage rendu à la France et aux religieuses qu'elle envoie.

Tel est le titre d'un ouvrage que publie en ce moment Mgr Baluffi, ancien internonce apostolique du Saint-Siége près la république de la Nouvelle-Grenade (Amérique), actuellement archevêque de Pirgy et secrétaire de la Congrégation des Évêques, à Rome. Les deux premiers volumes viennent de paraître. Ils ont déjà produit une grande sensation, et donnent une très-haute idée de l'ouvrage, sous le triple rapport religieux, politique et littéraire.

Ces volumes, que nous venons de lire, et dont nous voulons faire ici une courte analyse, nous ont paru d'un mérite fort remarquable. Un tel ouvrage ne peut être lu, sans doute, qu'avec avidité, et bien apprécié par tous les hommes sages et éclairés. Écrit avec une élégance et une clarté admirables, d'un style tout à la fois simple et sublime, cet ouvrage est dicté par un esprit éclairé, un cœur noble, une âme ardente et éminemment chrétienne. Il abonde en images vives et frappantes, en idées neuves et lumineuses. La vérité historique s'y trouve sévèrement et savamment établie. Impartiale et complète, elle y est toute dégagée, de vaines préventions, de fausses maximes, et de ces opinions nébuleuses et passionnées de ce qu'on appelle *esprit de*

[1] Voici le titre italien : *L'America un tempo spagnuola riguardata sotto l'aspetto religioso dall' epoca del suo discoprimento sino al* 1843, di Mgre Gaetano Baluffi. 2 vol. in 8°. Ancona, 1845.

parti, par lesquelles l'on voit tant d'écrivains gâter souvent les meilleures choses, même sans le vouloir.

Une seule idée domine et coordonne toutes les autres idées dans l'ouvrage de Mgr Baluffi, et cette idée est éminemment religieuse et philosophique. L'auteur démontre logiquement et par les faits historiques :

D'abord, que la conquête réelle du Nouveau-Monde, son éducation, son bien-être moral et matériel, n'ont été véritablement opérés que par l'influence toute-puissante et pacifique de l'*action religieuse*. Il prouve ensuite que la puissance matérielle des rois d'Espagne, la force de leurs armées sanguinaires et cupides, n'avaient pu que fomenter la haine des peuples indiens, irriter leur esprit, les exterminer ou les jeter dans les chaînes d'un hideux esclavage, les rendant ainsi bien plus malheureux encore que dans leur état sauvage. L'on vit souvent, en effet, dans ces contrées du Nouveau-Monde, pendant tout le tems de la domination espagnole, un *pauvre moine*, seul et sans appui, *armé du seul signe de la croix*, et portant sur ses lèvres *des paroles de paix* et *d'amour*, bravant tous les périls, parcourant toutes les terres, *conquérir à la foi et à la civilisation européenne de grandes et belliqueuses provinces* que des armées entières n'avaient jamais pu réduire.

Le savant prélat nous montre ensuite, dans les pages de son histoire, avec autant de charme que d'éloquence, que les ouvriers évangéliques renouvelèrent sur le sol de l'Amérique l'exemple de ces actions héroïques, de ces prodiges de zèle, de dévouement et de charité divine, avec lesquels les apôtres de l'église naissante répandirent la lumière, la paix et la civilisation sur la face du vieux monde. Il nous fait également remarquer, qu'ainsi que l'église primitive, l'église de l'Amérique eut aussi ses apôtres et ses conciles, ses martyrs et ses confesseurs, et que, comme du tems de la férocité païenne, le sang des martyrs fut, selon l'expression de Tertullien, la *semence des Chrétiens;* il le fut également parmi les sauvages du Nouveau-Monde.

L'illustre auteur nous fait voir avec quel noble élan, avec quel zèle généreux le clergé catholique éleva sans cesse sa voix en Amérique contre l'esclavage des Indiens et contre toutes les tortures que des hommes cupides et féroces leur faisaient impitoya-

blement souffrir. Le noble écrivain nous dit aussi en détail tout ce que les souverains pontifes déployèrent constamment de zèle, d'amour et de puissance en faveur des peuples indiens contre leurs cruels oppresseurs, en défendant à ceux-ci, sous les peines les plus sévères de l'église, de porter atteinte à la vie, aux biens, à la liberté des indigènes de l'Amérique et de toute autre nation, en leur rappelant que « *tous les hommes sont frères, rachetés par le* » *sang de Jésus-Christ, et partant libres et égaux devant Dieu.* » L'auteur rapporte, entr'autres, les bulles et les lettres vraiment admirables que publièrent, sur cet objet, les papes : Paul III, en 1537; Urbain VIII, en 1639; Clément XI, en 1706; Benoit XIV, en 1741.

Mais laissons parler l'auteur lui-même qui nous raconte les admirables succès de l'*action religieuse* dans la conquête de l'Amérique, de la manière suivante :

« Les apôtres du Christianisme pénétrèrent dans ces nouvelles » contrées partout où il y avait des hommes qu'ils savaient vaincre » et civiliser dans leurs combats pacifiques; et l'on voyait sou- » vent ces mêmes ordres religieux payer de leurs propres deniers » tous les frais que coûtaient leurs grandes et difficiles conquêtes » dans le Nouveau-Monde.

» Les monarques et les hommes d'état de l'Europe applaudirent » avec joie à tous ces prodiges de l'action religieuse. L'on vit » même ce fameux ministre de Charles IV (que l'Europe avait » couvert de son blâme, qu'il chercha ensuite à effacer par ses » écrits), s'étonner et se réjouir de ces merveilles de nos ouvriers » évangéliques. Au moment où l'on pressentait la séparation de » l'Amérique, ce même ministre forma le projet d'y envoyer des » légions de moines, afin d'achever la conquête de ces *populations* » *sauvages* qu'il fallait, disait-il, *gagner au ciel et au roi d'Espagne.* » Voyant maintenant le continent américain perdu pour l'Espagne, » cet homme d'Etat aurait voulu pouvoir aussi envoyer grand nom- » bre d'apôtres évangéliques aux îles Philippines, afin d'y répan- » dre les lumières du Christianisme, et d'assurer, par ce moyen, » la prospérité de la domination espagnole dans ces contrées » lointaines, que l'on craindrait de perdre.

» Cette manière de conquérir les peuples (par la paix et l'a- » mour) qui est la seule propre de la religion catholique, faisait » grand plaisir aux Indiens eux-mêmes, au point que l'on voyait

» *des provinces entières envoyer spontanément des députations au-*
» *devant des religieux missionnaires pour les supplier d'accepter*
» *leurs hommages et leur complète soumission* [1]. »

Ce que nous venons de lire constitue des faits historiques incontestables. Quelle gloire pour la religion! quel enseignement pour les monarques et les peuples! Cet exemple de la *conquête pacifique* de tant de peuples barbares du Nouveau-Monde par l'*action religieuse*, par les lumières et la charité du Christianisme, est bien digne d'attirer les méditations de la France, surtout dans la situation toujours si critique et si redoutable de sa conquête de l'Algérie. Pourquoi, en effet, cette même *action religieuse*, fortement organisée, dirigée avec une sage prudence, avec un dévouement tout d'amour et de paix, ne ferait-elle point dans l'Afrique française ce qu'elle fit jadis dans l'Amérique espagnole? Comment! nous avons *la vraie lumière qui éclaire, la charité qui pénètre et enflamme....*, *qui doit faire de tous les peuples divers une famille....*; c'est un *élément divin* placé, pour ainsi dire, dans nos mains, et dont la force est bien plus grande que le levier d'Archimède pour remuer et civiliser le monde sans trouble et sans secousse, et nous n'y pensons point! et nous avons l'air de le dédaigner! Non, il ne suffit point à la gloire de la France de vaincre par la force et la valeur de ses armes; elle doit savoir vaincre, surtout par l'ascendant de ses lumières, par *son génie chrétien et civilisateur.*

Nous croyons que l'organisation d'*une éducation sociale et religieuse* dans l'Algérie est d'une urgente nécessité, et que ce n'est que par ce moyen, sagement et activement employé, que nous pourrons assurer et faire prospérer d'une manière pacifique notre domination civilisatrice en Afrique.

Nous nous proposons de développer incessamment, dans un écrit, cette pensée que nous croyons d'une *importance vitale* dans notre situation en Algérie, qui est une crise toujours sombre et permanente.

Revenons à notre analyse historique de l'ouvrage de Mgr Baluffi.

Voici dans quels termes le pieux prélat s'exprime, en parlant de la France et de ses religieuses, dont il se plaît à faire un

[1] Vol. II, p. 192.

grand et bien juste éloge, dans son deuxième volume, à la page 118e.

« Bénie soit la France! c'est elle que nous voyons sans cesse »à l'œuvre dans le vaste champ des missions, où elle s'avance, »fière et digne, déployant plus de force et d'activité que Rome »elle-même. C'est elle aussi qui répand de toutes parts un con»tinuel et magnifique éclat par sa science, par ses grandes en»treprises de guerre et de paix, par les étonnans prodiges de »ses religieuses qui se dévouent au service des hôpitaux. Ses »*sœurs de charité* semblent avoir réellement atteint, dans cette »vertu divine, les bornes que Dieu a fixées à la nature humaine, »et elles sont un des plus puissans moyens dont la divine »providence veut se servir pour opérer la conquête pacifique et »la civilisation de tous les peuples du monde. »

Cet écrit de Mgr Baluffi, est un ouvrage des plus remarquables qui soient sortis de la plume de nos meilleurs écrivains modernes. L'élégance et la sublimité du style, l'élévation des idées, la justesse du jugement et une noble impartialité dans la vérité historique, sont autant de caractères distinctifs de cet écrit. L'on voit dans l'ensemble de l'ouvrage que l'auteur s'est inspiré aux sources les plus hautes et les plus pures.

L'absence d'une histoire générale et complète de l'Amérique, au point de vue religieux, était un grand vide dans notre histoire ecclésiastique. Ce vide, Mgr Balluffi vient le combler en ce moment par son histoire de l'Amérique depuis sa découverte jusqu'à nos jours. L'auteur a habité un point central des deux Amériques, depuis 1837 jusqu'en 1841. Il y a fait beaucoup de bien, dans sa haute mission diplomatique d'internonce et envoyé extraordinaire du Saint-Siège [1]. Par sa mission, qu'il a si bien remplie en Amérique, et par la publication de son bel ouvrage, de l'*America*, dont nous venons de parler, Mgr Baluffi a donc rendu un service immense à la religion, il a bien mérité de l'Eglise et de l'humanité.

Le souverain pontife qui gouverne, de nos jours, l'Eglise de Jésus-Christ avec tant de vigilance et de sagesse, a su, certes,

[1] Les *Annales* ont publié déjà quelques-uns des résultats de cette mission dans leur tome VII, p. 253 (3e série).

bien apprécier les vertus et les talens de cet illustre prélat en l'appelant, en ce moment, à Rome près de lui pour l'associer aux immenses et difficiles travaux de son gouvernement du monde chrétien.

CASTELLI,

Préfet apostolique de la Martinique.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — *Nouvelles des missions catholiques*, extraites du n° 104 des *Annales de la propagation de la foi.*

1. *Missions de l'Océanie.* Lettre du P. *Matthieu*, mariste, datée de *Wallis*, 20 mai 1844. Description de l'île, peuplée de 2,600 habitans, transformés complétement par les missionnaires. Leur goût et leurs belles dispositions pour la musique ; cantique composé par la fille du roi pour se plaindre du départ d'un des pères. Leur foi vive et sincère. — Arrivée de quelques missionnaires protestans ; ils disent aux naturels que le roi des Français veut les asservir. Ils mènent leurs fidèles à coups de corde. — Point de tribunaux et point de faute chez les catholiques à Wallis. — Les jeunes gens veulent partir comme missionnaires pour les autres îles.

2. Lettre du P. *Roulaux*, mariste, datée de *Tonga*, 24 juillet 1844. — Difficultés pour établir la mission à *Futuna*; elles sont surmontées. Tous ces naturels sont baptisés. Les Futuniens, plus simples que ceux de Wallis, plus énergiques que ceux de Tonga, réfléchissent et raisonnent bien.

3. Lettre du P. *Grange*, mariste, datée de *Tonga*, mars 1844. — État de la mission. Calomnies des missionnaires Wesleiens, dont l'influence s'en va. — Les néophytes aiment la confession ; ils en avaient une dans leur ancienne croyance. Orgueil des habitans ; ils disent *mon Européen*, comme on dit ailleurs mon esclave. Un chef prétend que le catholicisme est *à lui*. Il défend aux néophytes une danse permise par les missionnaires. Ceux-ci résistent ; belle repentance du chef. — Ils sont bien accueillis par les tribus protestantes. Espoir du missionnaire de les

convertir. — Un cep de vigne avait été apporté dans l'île, mais une végétation trop abondante l'empêchait de porter du fruit ; le missionnaire a arrêté cette végétation, et le premier raisin de l'île a servi pour le vin de la messe du 1er janvier 1844.

4. Lettre de Mgr *Bataillon*, mariste, datée de *Wallis*, 20 août 1844. Détail sur une visite pastorale faite à Wallis, à Tonga et à Fidji. Il a recueilli partout quelques fruits.

5. Lettre du P. *Escoffier*, de la société de Picpus, datée de *Nouka-Hiva* (Marquises). Détails sur son voyage; parti de Toulon le 4 mai 1844, il est arrivé le 14 octobre ; il témoigne sa joie de voir ses sauvages.

6. *Missions de Siam*. Lettre de M. *Grandjean*, des missions étrangères, datée de *Bangkock*, 1er juin 1844. Description d'un voyage fait dans le royaume de *Laos*, dans le but d'essayer d'établir une mission dans ce pays, si peu connu des Européens. — Départ de Bangkock, le 3 décembre 1843, en compagnie de M. *Vachal*, son confrère. Il navigue sur le *Meinam*, à travers un pays presque inhabité, et ravagé par la disette. Arrivée à *Xieng-Mai*, capitale du Laos occidental, le 18 janvier. Population ; mœurs. La culture se borne au riz. — L'industrie et le commerce presque nuls. Nombre infini de pagodes, habitées par des talapoins, ou religieux, écoles souvent d'immoralité. Le peuple reçoit bien la parole des missionnaires ; comprend la fausseté et l'immoralité de ses prêtres ; il désire se convertir, mais il craint le roi. — Celui-ci, après de belles promesses, défend d'embrasser le Christianisme. Le missionnaire regardant alors un plus long séjour comme peu fructueux, se retire en attendant une meilleure occasion. — En retournant, il passe par les petits royaumes de *Lapoun*, de *Lakhon*, où il répand, çà et là, la divine nouvelle, mais sans aucun fruit solide et assuré.

7. Lettre du *même*, datée de *Bangkock*, 3 juin 1844, dans laquelle il revient sur le voyage fait dans le *Laos*, et donne de plus longs détails sur les prédications qu'il y a faites, sur les bonnes dispositions du peuple, la duplicité et la fourberie du roi, qui menace de faire couper la tête à ceux qui embrasseraient la foi.

8. *Missions de la Chine*. Lettre de Mgr *Ferreol*, datée de *Macao*, 25 mai 1845. Il y rend compte de ses efforts pour entrer en *Corée*, et des obstacles qui l'en ont empêché. Sept catéchistes Coréens devaient l'y introduire ; mais ils sont l'objet de tant de surveillance de la part des gardiens des frontières, qu'ils sont forcés de rentrer dans l'intérieur. Le martyre des trois missionnaires, en 1839, a eu un grand retentissement dans tout le pays. Le signalement des Européens est donné partout. On arrête tout homme qui a un peu plus de barbe que les Coréens et les Chinois. — Depuis 1839, il y a eu encore 7 martyrs, et dans le nombre une femme de la famille royale. — Le missionnaire se loue

beaucoup de la faveur obtenue par M. *Lagrénée*, pour les Chinois, celle de professer librement leur religion. Copie de la supplique de *Kiing* que nous avons donnée dans notre tome XII, p. 156.

9. Départ de nombreux missionnaires.

10. Lettre d'un missionnaire de *Kian-nan* (Chine) décrivant les funestes effets de l'opium; il démoralise complétement les fumeurs.

11. Lettre de Mgr *Retord*, datée du *Tong-king*, 25 juillet 1845. Il y annonce l'arrivée de M. *Charrier*, jadis enlevé au roi de Cochinchine par un officier de la marine française. La persécution y est un peu ralentie. Le roi, forcé de rendre Mgr *Lefebvre* à une frégate française, a dit qu'il *ne voulait plus souiller son sabre d'un sang si impur*. La foi fait tous les jours des prosélytes.

ITALIE. ROME. *Lettre de sa sainteté Grégoire XVI à Mgr l'évêque de Digne sur ses Institutions diocésaines.* En attendant que nous rendions compte de cet ouvrage, nous devons citer ici la lettre suivante que nos lecteurs liront avec plaisir.

« Grégoire XVI, Pape.

« Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

« La lettre pleine d'une gracieuse urbanité par laquelle vous nous avez fait hommage, Vénérable Frère, de l'ouvrage publié par vous l'an passé, à Digne, et intitulé: *Institutions Diocésaines*, nous a été un nouveau témoignage de votre dévouement tout particulier et de votre déférence à notre égard. Bien que nous n'ayons pu lire le volume tout entier, à cause des occupations très-graves et continuelles de notre suprême pontificat, dans le peu néanmoins que nous avons eu la satisfaction d'en parcourir, nous avons de nouveau reconnu les beaux et religieux sentimens de votre cœur, si digne d'un évêque catholique, ainsi que votre sollicitude pastorale pour la défense de la sainte doctrine. Continuez donc, Vénérable Frère, à défendre, comme vous le faites, la religion catholique avec un zèle toujours plus ardent, à remplir tous les devoirs d'un bon pasteur, et à conduire dans la voie du salut le troupeau confié à vos soins. Il nous est, quant à nous, infiniment agréable de saisir cette occasion pour vous témoigner derechef, et pour vous confirmer la bienveillance toute spéciale que nous avons pour vous. Nous voulons vous en offrir un gage assuré dans la bénédiction apostolique que nous puisons au fond de notre cœur, et à laquelle nous joignons le vœu de toute vraie félicité : bénédiction que nous vous donnons avec beaucoup de tendresse, à vous, Vénérable Frère, et à tous les fidèles, ecclésiastiques et laïques, de votre diocèse.

» Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 4 février de l'an 1846 ; de notre pontificat le seizième.

» GRÉGOIRE XVI, pape. »

Résultats de la mission scientifique de M. le baron de Slane, chargé, par M. le ministre de l'instruction publique, de visiter les bibliothèques de l'Algérie, de Malte et de Constantinople.

«La bibliothèque d'Alger renferme près de 700 manuscrits arabes, recueillis, presque tous, par M. Berbrugger, bibliothécaire de cet établissement. La collection qu'il est parvenu à former offre un grand intérêt, tant par le nombre que par le caractère des ouvrages dont elle se compose. Formée, en grande partie, de débris des bibliothèques publiques attachées aux mosquées de Constantine et dispersées lors de la prise de cette ville par nos compatriotes, la bibliothèque d'Alger devait nécessairement renfermer un grand nombre de *traités sur la religion* et le *droit musulmans;* et, en effet, j'y ai trouvé les principaux *commentaires du Coran*, plusieurs ouvrages sur les *traditions* de Mahomet, l'une des quatre bases de la jurisprudence musulmane, et beaucoup de traités sur le droit *hanefite* et le droit *malikite*. On y remarque surtout plusieurs exemplaires du *Mokhtasir* de Sidi Khalîl, *abrégé de jurisprudence* qui fait autorité dans toute l'Afrique septentrionale, le grand et le petit *commentaire* d'el-Kharchi sur ce même ouvrage, le *commentaire* d'Abd-el-Baki, etc. Les ouvrages historiques, scientifiques et littéraires y sont rares, mais ils offrent, en général, une haute importance; tels sont le fragment des *Annales de Taberi*, *l'histoire anonyme des Abbasides*, la *vie des Soufis*, par el-Menawi, les trois volumes dépareillés du précieux recueil historique intitulé *Kitab el-Aghani*. Je citerai encore un recueil de traités sur les *ouvrages des mathématiciens grecs; l'explication des termes du droit musulman*, par en-Néséfi, le *dictionnaire* renfermant l'explication des mots et des expressions obscurs qui se rencontrent dans les traditions, un autre *dictionnaire*, par le célèbre Zamakhcheri, renfermant l'explication des mots obscurs et peu usités de la langue arabe, et un excellent *traité de Soyouti* dans lequel ce polygraphe donne des *notices biographiques* sur les principaux grammairiens et philologues arabes.

«M'étant ensuite rendu à Constantine, afin d'examiner les manuscrits qui pourraient se trouver dans cette ville, j'appris qu'à l'époque de la conquête, les bibliothèques des mosquées furent entièrement dispersées, et qu'elles ne se sont pas reformées depuis; mais j'eus aussi le plaisir d'apprendre qu'il s'y trouvait encore deux belles collections de manuscrits échappées heureusement à la destruction générale. L'une appartient au Cid Hammouda, personnage d'une grande considération,

fondée sur son mérite personnel et sur le caractère de sainteté que lui ont transmis ses aïeux. L'autre collection appartient au *cheikh* Mohammad-el-Bacheterzi, vieillard fort respecté pour sa piété et pour sa position comme chef des confréries religieuses de la province.»

M. de Slane donne ici des détails sur les ouvrages que renferment ces bibliothèques; malheureusement il y a très-peu de traités historiques, la plupart comme à Alger ont rapport à la jurisprudence et à la religion mahométanes. Voici quelques détails sur des inscriptions qui peuvent avoir plus d'intérêt pour nous, puisqu'elles ont rapport aux premiers tems du Christianisme dans ces contrées.

«Ayant appris que sur l'ancien monument pyramidal, appelé par les Européens le *tombeau de Syphax* ou le tombeau des rois numides, et par les indigènes *Medrhaçen*, monument qui est situé à vingt lieues au midi de Constantine, on avait dernièrement découvert des inscriptions en caractères inconnus, je résolus d'aller le visiter et de copier ces inscriptions. Je comptais y trouver quelques restes de la langue punique ou de la langue numide; mais en y arrivant, je reconnus que ce qu'on avait pris pour des caractères d'écriture n'était que des traits taillés sur la partie inférieure de certaines pierres tombées du monument, et que ces traits devaient servir uniquement à maintenir le ciment qui liait les pierres ensemble. Ce monument est, du reste, fort dégradé, tant par des tremblements de terre que par les mains des hommes; on assure même qu'un des derniers beys de Constantine avait vainement essayé d'y ouvrir une brèche à coups de canon. Comme le tombeau de Medrhaçen a été visité dans ces derniers tems par M. Brosselard et par le capitaine Delamarre, ils en donneront bientôt, sans doute, une description détaillée.

M'étant ensuite porté au camp de *Batena*, j'ai visité les ruines de *Lambaesa*, une des villes romaines qui opposèrent le plus de résistance aux conquérans arabes. La quantité *d'inscriptions latines* que j'y ai remarquées est immense. La terre en est jonchée pendant un espace de deux lieues, et, pour les copier, il faudrait passer au moins trois mois sur les lieux.

A cinq lieues de Constantine, en descendant le Rummel, on arrive à une haute colline appelée *Krénèga*, sur laquelle on voit des monceaux de ruines auxquelles les indigènes donnent le nom d'Oesantina'l-Gadîma (*la vieille Constantine*). J'y ai reconnu l'emplacement d'une ville romaine; on y remarque des murailles en pierre de taille, des portes, des puits et des citernes. Deux autels ou piédestaux renversés attirèrent mes regards, l'un portait une inscription latine que j'essayai de copier malgré l'extrême chaleur qui nous accablait.

Sur le haut de cette colline on voit plusieurs monuments *druidiques*,

formés chacun d'une grosse pierre plate et informe, soutenue par trois ou quatre autres; et sur la route qui conduit aux ruines de la ville romaine, on aperçoit une pierre carrée sur laquelle est sculpté un *phallus* en relief. Cet emblème se retrouve, m'a-t-on dit, à Guelma et en plusieurs autres endroits de la province de Constantine.

Je dois aussi signaler l'existence d'une grotte dont les parois offrent plus de *quarante inscriptions latines*, commémoratives de la mort d'autant de martyrs. Cette grotte est située sur le versant oriental d'une montagne qui s'élève dans la localité appelée *Belèd-Ferhat Adjine*. Au pied de cette montagne, on voit les restes d'une petite ville romaine, les fondations d'un temple et quelques inscriptions tumulaires. *Belèd Ferhat Adjine* est situé à cinq lieues au sud-ouest de Constantine. Le capitaine Boissonet, chef du bureau arabe, qui m'accompagna dans mon voyage à cette grotte, et qui, le premier, avait été instruit de son existence, a relevé une partie de ces inscriptions curieuses et doit les envoyer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris.

Malgré toutes mes investigations, je n'ai pu découvrir aucune inscription punique; la civilisation romaine qui a régné sur ce pays pendant plus de sept siècles, ayant fait disparaître presque tous les monumens de la puissance carthaginoise.

Bibliographie.

HISTOIRE DE L'ART PAR LES MONUMENS, depuis la décadence, au IVe siècle, jusqu'à son renouvellement, au XVIe, par Seroux d'Agincourt. 6 volumes in-folio.

On est généralement d'accord que l'histoire de l'art comprend trois grandes périodes. Dans la première, l'art s'étend depuis son invention jusqu'à sa décadence; la 2e, depuis sa décadence jusqu'à son renouvellement; la 3e prend depuis son renouvellement jusqu'à nos jours.

Sur la 1re *période*, nous possédons les travaux des *Winkelmann*, des *Heyne*, des *Visconti* et de quelques autres qui ont vaincu presque toutes les difficultés que présentaient l'histoire et la théorie de l'art *antique*.

La 3e *période*, celle qui comprend son renouvellement et tout ce que l'art a produit, soit en architecture, soit en peinture, soit en sculpture, est facile à étudier; de nombreuses collections en offrent les spécimens, d'excellens ouvrages en renferment la description et l'histoire.

Quant à la 2e *période*, celle qui comprend l'état de l'art depuis sa décadence, au 4e siècle environ jusqu'à son renouvellement au 16e siècle, ce qu'on nomme communément le *bas-empire* ou la *décadence*, le *moyen-âge*, la *renaissance*, était restée sans historien, et les ténèbres les plus épaisses couvraient cette époque, soit que les écrivains eussent dédaigné de tirer de l'oubli les informes monumens d'un art dégénéré, soit que les difficultés qui hérissaient ce travail eussent découragé ceux qui voulurent essayer d'en soulever le voile, soit enfin qu'il ne se trouvât pas d'écrivain qui se fût rendu compte de ce que les monumens nombreux dus aux artistes du 4e siècle au 16e, offrent de caractères remarquables et de combinaisons hardies et neuves.

C'est cette lacune immense dans les annales des arts, que *Séroux d'Agincourt* s'est proposé de remplir. Fixé à Rome, il a employé les trente dernières années de sa vie à recueillir et coordonner les matériaux du grand ouvrage dont il avait conçu et nourri le plan depuis plusieurs années. L'entreprise était de longue haleine, et hérissée de difficultés de toute espèce; mais la persévérance de d'Agincourt parvint à les surmonter. Il se mit en relation avec une foule de savans et d'artistes qui lui adressèrent de toutes parts le résultat de leurs recherches et des matériaux considérables pris à toutes les époques et dans les diverses branches des arts du dessin.

De cette longue succession de travaux constamment dirigés vers le même but, de cette lente accumulation de documens puisés aux meilleurs sources, du concours de tant de lumières de science, de talens, de tant d'efforts réunis, est résulté un des plus vastes, un des plus importans ouvrages qui soit sorti de la tête et de la plume d'un savant, et qui restera comme un monument de la puissance des arts et du génie de l'homme. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser l'auteur exposer le plan de son ouvrage.

« Je l'ai commencé, dit-il, par un tableau historique de l'état civil et politique »de la Grèce et de l'Italie, depuis la première époque de la décadence de l'art, »jusqu'à celle de son renouvellement complet. Cette esquisse rapide des événe»mens les plus importans, offrant les douze siècles qui séparent Constantin de »Léon X, a spécialement pour objet de faire ressortir l'influence des causes gé»nérales qui, dans tous les tems comme dans tous les lieux, doivent décider du »sort des beaux-arts qui les font tour à tour naître et fleurir, décroître et dispa»raître, puis renaître et fleurir encore suivant le génie ou la faiblesse de ceux qui »sont appelés à les cultiver. »

Après ce tableau général et ce coup-d'œil donné sur l'ensemble, l'auteur entre en matière et offre successivement l'histoire de l'*architecture*, puis celle de la *sculpture* et enfin celle de la *peinture*. Chacune de ces grandes sections est précédée d'un discours d'introduction généralement estimé et qui développe avec clarté la marche de chaque branche de l'art.

« Le titre même de mon ouvrage, dit encore l'auteur, indique assez clairement »le but que je me suis proposé. Ce que les historiens des beaux-arts se sont con»tentés de dire, j'ai essayé de le montrer et de le prouver par les monumens. »

Ici donc ce sont les monumens qui s'expliquent par eux-mêmes. Trente années d'études assidues, de recherches les plus actives, mirent l'auteur à même de réunir cette grande quantité de matériaux qui forment le but des planches de son ouvrage. Ces planches sont au nombre de 325 dont 73 appartiennent à l'architecture, 48 à la sculpture et 204 à la peinture. Le nombre des monumens représentés s'élève à plus de 1,400 dont 700 environ sont complétement inédits, exécutés avec soin et le plus souvent avec une grande fidélité. Ces planches sont l'objet d'une *table analytique* qui renferme, outre l'indication précise sur l'époque, l'auteur et la place du monument, sa destination actuelle, car plusieurs ont subi des transformations curieuses. L'auteur y donne une foule de documens curieux sur des détails historiques du plus grand intérêt, qui n'ont pu entrer dans les discours d'introduction. Ces inventaires détaillés des plus intéressantes productions de l'art pendant douze siècles, forment à eux seuls plus d'un tiers du texte de l'ouvrage, et présentent une collection de faits précieux sur les ouvrages, la civilisation, l'industrie, la science, les inventions, les costumes, les usages, etc.

Quant à la partie *Esthétique* de l'ouvrage, celle dans laquelle l'histoire des monumens doit, pour ainsi dire, se transformer en histoire de l'art..., d'Agincourt en développe la marche progressive dans trois discours embrassant chacun l'une des branches de l'art, savoir : un pour l'*architecture* et deux autres pour la *sculpture* et la *peinture*. L'auteur y prend l'art à sa naissance, en suit rapidement l'histoire chez les peuples anciens jusqu'à l'époque de sa perfection. L'excès des richesses amène après lui la corruption dans les mœurs et bientôt dans la culture des arts. La décadence fait de rapides progrès, et le monde civilisé se débat en vain pendant quelque tems contre la barbarie, qui finit par s'emparer des peuples et des villes. Les arts fuient devant la destruction... La barbarie règne presque partout à la lueur des villes embrasées, des monumens des arts et des sciences réduits en cendre.... Après de longues ténèbres, la lumière commence enfin à

luire au milieu de ce chaos ; on exhume les monumens du milieu de leurs décombres, on se prend à les étudier et à les copier, l'antiquité grecque et romaine frappe surtout les regards. .. Le 16e siècle prépare ses chefs-d'œuvre. .. Après de longs tatonnemens, la marche de l'art s'affermit et nous avons enfin l'époque de sa renaissance. En exposant l'histoire générale des beaux-arts pendant la longue période du moyen-âge, l'auteur a été conduit à traiter une foule de sujets particuliers qui tiennent soit aux matières et aux procédés employés par ces arts, soit aux divers usages auxquels ils ont été eux-mêmes consacrés.

Parmi les parties accessoires de l'ouvrage, nous citerons, dans le discours sur l'architecture, la description des catacombes païennes et chrétiennes les plus célèbres ; un tableau des principaux baptistaires élevés près les basiliques chrétiennes ; des recherches sur l'origine et le caractère de l'architecture gothique, sur laquelle, malgré toutes les études faites depuis tant d'années, on est loin d'être d'accord.

Dans le discours sur la sculpture, on trouve des documens assez étendus sur les diptyques grecs et latins, sur la fonte en bronze, la ciselure, la damasquinerie, l'art de graver le cristal, etc.

Dans celui sur la peinture, on trouve des recherches curieuses sur les mosaïques anciennes et modernes, sur la peinture en émail, sur l'invention de la gravure et de l'imprimerie, sur la peinture en miniature à laquelle d'Agincourt a consacré plus de 60 planches qui offrent les spécimens les plus remarquables de ce genre de peinture, depuis le 4e siècle environ, jusqu'au 16e siècle. Ces spécimens sont la reproduction de 80 manuscrits de la bibliothèque du Vatican.

Nous avons essayé de faire connaître quel a été le but que d'Agincourt s'est proposé d'atteindre dans sa vaste entreprise ; nous avons tâché d'exposer le plan qu'il a suivi dans l'exécution de son beau travail ; arrêtons-nous pour laisser parler une plume plus exercée que la nôtre.

« D'Agincourt, dit M. Quatremère de Quincy, a d'autant plus de droit à la » reconnaissance publique, malgré les défauts inséparables d'un si grand labeur, » qu'il est du nombre de ceux qu'on ne devait guère espérer de voir entreprendre » et que très-probablement on ne refera jamais. Il est de la nature d'un aussi vaste » ensemble, d'excéder en tout genre les forces ordinaires d'un seul homme, et de » ne pouvoir être exécuté par plusieurs. L'unité de plan, de conduite et de vue ne » saurait résulter d'aucune association pour de pareils travaux ; il faut donc unité » d'exécution. On est étonné quand on pense aux soins, aux dépenses, aux recher- » ches qu'il a fallu pour réunir les matériaux du texte et des planches qui montent, » comme on l'a dit plus haut, à plus de 300, généralement assez bien exécutées, » quoique souvent un peu trop réduites. »

L'ouvrage de d'Agincourt sert à combler une immense lacune dans l'histoire de l'art et de l'esprit humain, un espace de douze siècles. Son utilité, comme son intérêt, sont incontestables, et malgré toutes les investigations modernes, on ne pourra jamais se passer de le consulter. Il n'est pas une bibliothèque qui ne doive le posséder. Nous ajouterons qu'un pareil ouvrage a encore cela de particulier, qu'intéressant tous les savans de l'Europe, il a l'avantage d'être écrit

dans une langue devenue presqu'universelle et d'une grande précision dans tous les genres.

Cet ouvrage, qui coûtait 720 fr. sur papier fin jésus, a été réduit, par le nouvel éditeur, à la somme de 300 fr.; il forme trois magnifiques volumes grands in-f°, dont le texte est imprimé avec soin. Il se trouve, à Paris, chez *Lenoir, éditeur*, quai Malaquais, n° 5, à qui l'on doit d'avoir mis enfin l'ouvrage de d'Agincourt plus à la portée des bourses ordinaires.

L.-J. G***.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 76. — Avril 1846.

Polémique Catholique.

LE DOCTEUR STRAUSS
ET SES ADVERSAIRES EN ALLEMAGNE.

Huitième Article [1].

LE DOCTEUR SACK.

Importance de la question de la révélation, primitive, mosaïque et évangélique. — Pour prouver que le Christ n'a pas existé, il faut nier l'histoire entière de l'Ancien Testament et du monde ancien. — M. Quinet et les rationalistes allemands. — Ont-ils découvert quelque objection nouvelle? — La Bible a été défendue par des auteurs allemands aussi célèbres que ceux qui l'ont attaquée.

L'ouvrage du docteur *Sack* va nous forcer nécessairement d'aborder une des questions les plus considérables de la controverse moderne : je veux parler des rapports qui lient entre elles la révélation *primitive*, la révélation *mosaïque* et la révélation *chrétienne*.

Dès 1829 le savant écrivain dont il s'agit publia une *Apologétique chrétienne*. Dans ce livre remarquable à plus d'un titre, il s'attachait avec ardeur à défendre l'Ancien Testament contre les dédains affectés de l'exégèse rationaliste. Il faisait sentir encore combien il était important de défendre des livres qui renfermaient toutes les promesses et toutes les prophéties du Christ futur. Cette manière d'envisager les choses, si profonde et si vraie, reparaît encore dans l'ouvrage qui a pour titre : *La vie de Jésus traitée au point de vue de la critique du docteur Strauss, par le docteur Sack, professeur de théologie à Bonn* (1836).

[1] Voir le 7e art. au n° 74, ci-dessus p. 111.

L'auteur pense comme nous qu'il serait très-utile d'examiner successivement les principales difficultés *renouvelées* par le professeur de Tubingue. Pour lui, tout en reconnaissant l'utilité d'une pareille méthode de discussion, il déclare qu'il veut surtout s'attacher à combattre le point de départ de son adversaire, et il déclare qu'il n'est ni *philosophique*, ni *théologique*, ni *historique*.

Pour demeurer fidèles à la promesse que nous avons faite de rester autant que possible sur le terrain des faits, nous allons nous attacher principalement à ce côté de sa démonstration. Or le Christianisme est loin d'être un fait isolé dans l'histoire. Il est la conséquence naturelle et rigoureuse de toutes les espérances d'Israël et de ses luttes éternelles contre l'ancien paganisme. Pour renverser par la base tous les antécédens historiques du Christianisme, afin de le réduire à n'être qu'un fait purement accidentel, Strauss devait donc considérer l'Ancien Testament comme une simple collection de légendes judaïques. Pour atteindre un pareil résultat, il suppose perpétuellement l'autorité incontestable des travaux de *De Wette* et de *Vater*. Le docteur *Sack* fait remarquer qu'après des travaux comme ceux de *Ranke* sur le *Pentateuque*, de *Keil* sur les *Paralipomènes*, enfin d'après la marche des autres recherches sur les tems antiques, l'Ancien Testament reprendra certainement dans la science l'importance et l'autorité que des préventions enracinées, ou bien la légèreté la plus déplorable, pouvaient seules lui ravir.

Les rationalistes français, serviles imitateurs de l'exégèse allemande, ont déjà tenté de populariser chez nous les attaques protestantes contre l'Ancien Testament. Ils espéraient par là pouvoir s'avancer sourdement jusqu'au cœur même du Christianisme.

Nous ne pouvons jamais nous lasser de signaler aux défenseurs de l'Eglise les procédés perfides de la tactique de nos adversaires contre les monumens sacrés de la révélation Chrétienne. Pendant que nous nous endormons au milieu de ces attaques habilement renouvelées, le poison de l'exégèse allemande s'insinue perpétuellement dans les esprits Français. Mais pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer l'importance du péril, laissons parler un des chefs les plus décidés du rationalisme contemporain.

« Depuis cinquante ans, dit M. Edgar Quinet, voilà l'Allemagne

» *toute entière* [1] occupée à un sérieux examen de l'authenticité des » livres saints du Christianisme. Est-il vrai que le *Pentateuque* est » l'œuvre, non de Moïse, mais de la tradition des Lévites? que le » *livre de Job*, la fin d'*Isaïe*, ou, pour tout résumer, la plus grande » partie de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont apocryphes? Cela » est-il vrai? Voilà la question qui est aujourd'hui flagrante, et dont » vous ne parlez pas... Les défenseurs de la Foi, abandonnant le lieu » du péril, imaginent de triompher subitement de quelques fantômes » sans vie, en même tems qu'ils désertent le sanctuaire où l'ennemi » fait irruption; mais nous ne cesserons pas de les ramener au cercle » brûlant que la science a tracé autour d'eux. C'est là qu'est le péril, » non pas dans les doutes timides que se permet parfois l'Université » de France [2]. »

Développant ce reproche avec une complaisance haineuse, M. Quinet demande où est la réfutation des recherches et des conclusions d'un *Gésénius* sur *Isaïe*, d'un *Ewald* sur les *Psaumes*, d'un *Bohlen* sur la *Genèse*, d'un *De Wette* sur le corps entier des Ecritures. Ce sont là, d'une part, des œuvres véritablement hostiles, puisqu'elles ne laissent rien subsister de l'autorité catholique, et de l'autre de savans auteurs, qui semblent parler sans nulle autre préoccupation que le désir de la vérité. Il ne suffit pas de les maudire, il faut les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis. « L'ennemi ne se déguise pas, il ne recule pas; au contraire, il vous » provoque depuis longtems; il est debout, il parle officiellement » dans les chaires et les universités du Nord; et pour nous, simples » laïcs, que pouvons-nous faire, sinon de vous presser de répliquer » enfin à tous ces savans hommes, qui ne vous attaquent pas sous un » masque, qui vous harcèlent, ne vous provoquent pas en fuyant, » mais qui, publiquement, prétendent vous ruiner à visage découvert... Entre vos adversaires, qui tranquillement chaque jour vous » arrachent des mains une page des Ecritures, et vous, qui gardez » le silence ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous demander de

[1] Au lieu de *toute entière*, lisez *rationaliste*; c'est une illusion perpétuelle de l'incrédulité de ne voir qu'elle-même dans l'univers.

[2] *Revue des deux mondes*, p. 335; 1842.

» nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement » aussi longtems que vous suspendrez votre réponse ? Avant de son- » ger à attaquer, songez donc à vous défendre [1] ! »

M. Quinet veut nous faire peur. Il nous croit probablement la simplicité naïve des théologiens universitaires de la *Revue des deux mondes*. Il semblerait qu'en évoquant ainsi devant nous avec emphase tout ce qu'il est convenu dans un certain monde d'appeler l'*Allemagne savante*, on nous fera descendre de nos chaires vaincus et la tête inclinée. On nous permettra de ne pas mettre bas les armes dès avant la bataille. Quand même nos adversaires seraient aussi nombreux, aussi intelligens, aussi forts qu'on aime à nous les peindre, nous nous appuyerions au mur d'airain de cette Église que le Christ a bâtie sur le roc, et nous tiendrions tête jusqu'au dernier soupir. Les géans de l'Arianisme étaient plus fiers que les docteurs de l'exégèse Allemande, et pourtant l'Arianisme a été vaincu. Luther avait plus de génie que ses successeurs dans les chaires protestantes, et Luther n'a pas brisé l'Eglise. La Convention nationale avait un bras plus fort que celui de la *Jeune Allemagne*, et elle n'a pas pu étouffer dans ses étreintes sanglantes l'épouse immaculée du Christ. Supposons que, par une découverte inouie, vous puissiez déchirer, comme un livre usé par la science, toutes les pages merveilleuses de notre Bible, vous n'auriez pas pourtant terminé là votre œuvre. Il n'y a pas de ressources d'exégèse qui puissent escamoter l'histoire du monde ancien et moderne, et toute entière, à chaque ligne, elle porte en traits ineffaçables le doigt de Dieu qui s'y est imprimé [2] !

Cependant est-il vrai, comme M. Edgard Quinet l'insinue partout [3], que l'exégèse Allemande aurait découvert dans les trésors de la science moderne quelques faits invincibles et incontestables devant lesquels

[1] *Ibid.* p. 336.

[2] Nous nous proposons plus tard de démontrer, par la conservation des miracles dans l'Eglise, l'intervention perpétuelle de la Providence dans l'histoire de l'humanité. Ce sujet demande trop de développemens pour être traité comme un épisode.

[3] Dans la *Revue des deux mondes*, dans le *Génie des religions*, 358-360, et même dans l'*Ultramontanisme*. Dans ce dernier pamphlet, l'auteur fait à la jeunesse du collège de France un magnifique éloge du docteur de Wette.

nous autres chrétiens nous serions forcés d'abaisser enfin l'étendard humilié de la croix du Sauveur ? Un homme dont la science est certainement aussi élevée que celle d'aucun autre professeur des écoles germaniques, s'est moqué avec une amère ironie d'une pareille prétention[1]. Est-ce que nous sommes d'hier ? Est-ce que nous sommes nés dans les ténèbres et dans la barbarie ? A peine sortis du cénacle, nous nous sommes montrés à Alexandrie, à Antioche, à Corinthe, à Athènes, à Rome enfin, dans tous les centres intellectuels du monde païen. N'avons-nous pas dès notre origine étalé tous nos livres sacrés sous les regards sceptiques des philosophes du paganisme ? Nous avons grandi pourtant dans la persécution, dans l'examen, dans la contradiction [2]. Vous ignorez donc que les *Celse*, les *Julien*, les *Porphyre*, les *Hiéroclès*, ont secoué de leurs mains de sophistes toutes les pages de nos deux testamens ? Est-ce que vous ne savez pas encore que les *Origène*, les *Cyrille* d'Alexandrie, les *Eusèbe*, les *Augustin*, ont bien su les défendre devant les savantes écoles d'Athènes et d'Alexandrie ? Pourtant alors, si près des événemens, au milieu d'ennemis ardens autant qu'intéressés, la tâche eût été périlleuse, si nos livres saints étaient aussi vulnérables que vous osez le dire !

Je veux même, pour un moment, en oubliant tous les faits de l'histoire, supposer avec vous que les adversaires païens du Christianisme n'ont pas soupçonné les points attaquables de la Bible. J'accorde que les bases profondes de l'exégèse moderne aient été jetées par le juif *Spinosa* [3]. Le patriarche du panthéisme allemand n'a-t-il

[1] Le docteur *Tholuck*. Voyez l'histoire qu'il fait des antécédens du système mythique, chap. 1er de sa *réfutation* de Strauss.

[2] Le docteur Kuhn dans son *Introduction à la vie de Jésus examinée au point de vue de la science,* fait remarquer avec un grand bon sens que les premiers ennemis du christianisme étaient tout aussi subtils et tout aussi malveillans que ses adversaires contemporains.

[3] M. Quinet, *Allemagne et Italie,* II, 327, et M. Saisset, *Introduction aux œuvres de Spinosa*, élève jusqu'aux nues la science exégétique de l'auteur du *Tractatus theologico-politicus*. Il serait facile de démontrer pourtant que Spinosa n'a guère inventé, sinon peut-être la cauteleuse hypocrisie des pasteurs rationalistes protestans qui voudraient poignarder le christianisme par derrière.

pas vu ses principes vigoureusement réfutés par les plus savans exégètes du 17e et du 18e siècle? Huet [1], Jacquelot [2], Abbadie [3], Lardner [4], Valsecchi [5], Guénée [6], Léland [7], Paley [8], Sherlock [9], Baltus [10], Bergier [11], Pompignan [12], Duvoisin [13], G. Westt [14], La Luzerne [15], Bullet [16], Veith [17], Pezron [18], Stattler [19], Arnauld [20], Colonia [21], Watson [22], Waterland [23], Fabricy [24].

[1] *Démonstration évangélique* dans les *Dém. évang.* de Migne, t. v, p. 1.

[2] *Prophéties de l'Ancien Testament,* dans *ibid.* t. vii, p. 1.

[3] *Traité de la religion chrétienne.*

[4] *Crédibilité de l'histoire de l'évangile* (en anglais).

[5] *La religion vengée dans ses livres fondamentaux* (en latin et en italien).

[6] *Lettres de quelques juifs à M. de Voltaire.*

[7] *Autorité des deux testaments* (en anglais).

[8] *Evidence du christianisme,* trad. Levade, dans les *Dém. évang.* de Migne, t. xiv, p. 676, et *Horæ Paulinæ.*

[9] *De l'usage de la prophétie,* trad. Le Moine, dans *idem.* t. vii, p. 440.

[10] *Défense des prophéties.*

[11] *Traité de la vraie religion et certitude des preuves du christianisme;* dans Migne, t. xi, p. 1.

[12] *L'incrédulité convaincue par les prophéties.*

[13] *Autorité des livres de Moïse et du Nouveau Testament,* dans le *Cursus com. Scripturæ sacræ* de Migne, t. iv, p. 1.

[14] *Observations sur la résurrection,* dans les *Dém. évang.* de Migne, t. X page 1018

[15] *Dissertations sur la religion et sur les prophéties;* voir *idem.,* t. xiii, p. 892.

[16] *Réponses critiques aux difficultés* proposées par les incrédules sur divers endroits des livres saints, 3e édit. in-12, 1773.

[17] *Scriptura sacra contra incredulos propugnata,* dans la *Scrip. sacra* de Migne, t. iv, p. 10.

[18] *Histoire évangélique confirmée, etc.,* dans *ibid.* t. xxvii, p. 923.

[19] *Démonstration évangélique,* dans les *Dém. évang.* de Migne, t. x, p. 430.

[20] *Historia et concordia evangelica,* dans *Scrip. Sacra* de Migne, t. xxi, p. 11.

[21] *Témoignage des juifs et des païens en faveur de l'évangile,* 2 vol. in-12. Lyon 1718; in-8°, Paris 1826.

[22] *Apologie de la Bible.*

[23] *Défense de l'Ecriture.*

[24] *Titres primitifs de la révélation* dans la *Scrip. Sacr.* de Migne, t. xxviii, p. 399.

Cependant je prévois une objection de M. Quinet, quoiqu'il lui soit difficile de contester la profondeur et la science des écrivains que je viens de citer en si grand nombre, il ne manquera pas de me répondre toujours qu'il n'a confiance qu'en l'exégèse Allemande. Il est clair pour moi que si l'on connaissait plus sérieusement les travaux d'herméneutique sacrée qu'ont produit dans les deux derniers siècles la France, l'Angleterre et l'Italie, on parlerait avec moins de chaleur et d'enthousiasme de l'exégèse des écoles germaniques. Je n'ai pas voulu pourtant laisser échapper une occasion de montrer à nos adversaires que nous sommes sur ces questions là beaucoup moins ignorans et beaucoup moins embarrassés qu'ils n'aiment à le faire croire. Mais puisque M. Quinet abuse, à notre égard, de son érudition Allemande, avec un dédain trop visible pour la science nationale, tout en restant plus patriote que lui, nous voulons bien le suivre pour un moment dans la *terre classique des fantômes*[1], afin de juger par nous-mêmes et par nos propres yeux, si nous n'y trouvons pas encore des défenseurs dont on craindrait peut-être avec prudence de nous faire soupçonner l'existence et les travaux.

Les points les plus importants de l'histoire de la révélation sont contenus principalement dans le *Pentateuque*, dans les *Prophètes*, et dans le *Nouveau Testament*.

J'avouerais volontiers que le protestantisme rationaliste a depuis cinquante ans épuisé toute sa vie et toute son activité à saper, avec un incompréhensible aveuglement, ces trois bases de la révélation chrétienne. Mais la question capitale, la question sérieuse, la question véritablement scientifique, c'est de savoir quel a été le résultat positif de cette haine effrénée qui pousse fatalement le protestantisme dans l'abîme de l'incrédulité. Il ne suffit pas d'attaquer avec plus ou moins d'audace et d'effronterie la grande histoire de la révélation, pour la renverser d'un seul souffle. Jusqu'à nos jours les livres saints ont subi des attaques plus sérieuses que nos adversaires ne l'imaginent. Les libres penseurs de l'Angleterre, si profondément oubliés, étaient aussi subtils et aussi savans que les docteurs de la nouvelle exégèse[2]. Et pourtant qu'est-il arrivé? Qui donc a fait taire leur pa-

[1] Edgar Quinet, *Allem. et Italie*, t. II.

[2] Léland, *Revue des Déistes*. — Tabaraud, *Histoire critique du philoso-*

role? Est-ce le despotisme ultramontain qui leur ferma la bouche et leur arracha l'épée des mains? Eh ! ne savez-vous pas qu'ils ont été vaincus par la science dans la libre Angleterre ? ne savez-vous pas qu'ils n'ont pas laissé même quelques successeurs obscurs de leur doctrine, qu'il n'est pas resté sur le sable la trace de leurs pas ? N'essayez donc pas de nous faire peur de la science ni de la liberté. Vous ne vous rappelez pas que plus d'une fois déjà l'on s'est promis de nous vaincre par de pareils moyens. Pourtant vous devriez savoir que nos plus sérieux adversaires nous ont déclarés immortels [1].

Nous n'avons donc pas à nous effrayer de ces têtes de Méduse avec lesquelles on veut nous fasciner. Nous devons nous attacher aux résultats *positifs*, et dédaigner le vain bruit des paroles menaçantes. Si nous venons donc à nous poser sur ce terrain, nous pouvons certainement continuer de défendre avec assurance l'autorité divine des livres saints.

Parlons d'abord du *Pentateuque*. Il est vrai que ce monument sacré a toute l'importance que M. Quinet veut bien lui attribuer, et il en a bien plus qu'il ne suppose encore. Il contient, en effet, l'histoire des premiers jours du monde, la chute primitive, l'éducation providentielle du genre humain, l'origine des nations et de leurs cultes divers, la mission de Moïse, la promesse d'un Sauveur, en un mot les révélations de l'Eden et du Sinaï, qui viennent aboutir au Calvaire. C'est précisément l'importance extraordinaire de ce livre qui a fait désirer si vivement à la cabale rationaliste de pouvoir déchirer du livre de l'histoire ces titres primitifs de la révélation. En France, en Angleterre et en Italie, toutes les vaines tentatives qu'on a faites pour contester sa haute antiquité ont été brutalement renversées par la science. Mais *Gésénius* et *Bohlen* sont bien loin d'être aussi favorables ! Que dira donc M. Edgard Quinet, lui l'adulateur de la science Allemande, lui le contempteur dédaigneux de l'exégèse Française dont il ne soupçonne même pas les chefs-d'œuvre, si nous

phisme anglais.—Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du* XVIIIe *siècle.*

[1] Voyez, sur les destinées de l'église catholique, un très-remarquable article de M. *Macauley* dans la *Revue d'Edimbourg*, traduit dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. V, p. 405 (3e série).

osions avancer que les historiens les plus renommés de l'Allemagne contemporaine pensent, avec Bossuet, avec Pascal, avec Fénelon, avec Fleury, avec Bourdaloue, avec Bergier, avec Duvoisin, que les cinq livres de Moïse n'ont pas perdu leur valeur historique, même après les attaques d'une *certaine* exégèse. Stolberg [1], Heeren [2], Jean de Müller [3], Luden [4], Wachler [5], Schlosser [6], Léo [7], Ideler [8], Molitor [9], Joseph Gœrres [10], Frédéric de Schlégel [11], ne pensent pas tout à fait comme *Gésénius* et *Bohlen*, ces deux maîtres auxquels s'attache obstinément le professeur du Collège de France. M. Edgar Quinet, *qui s'occupe d'exégèse*, ne doit pas ignorer que dans cette science il n'y a pas beaucoup de noms plus connus que ceux de Hœvernick [12], Hazeberg [13], F. Ranke [14], Sack [15], Rosenmüller [16], Iahn [17], Kueper [18], Cellérier [19]. Eh bien ! tous ces savans disciples de l'exégèse

[1] *Histoire de la religion de Jésus. Manuel de l'Histoire ancienne*, etc., in-8°, 1827.

[2] *Histoire du commerce et de la politique des peuples de l'antiquité*, 1830 et suiv.

[3] *Histoire universelle*, 4 vol. in-8°, 1826.

[4] *Histoire de l'antiquité.*

[5] *Histoire de la littérature.*

[6] *Histoire universelle de l'antiquité*, 3 vol. in-8°, 1828.

[7] *Instruction sur l'histoire universelle.*

[8] *Manuel de chronologie.*

[9] *Philosophie de la tradition*, trad. par Quris, in-8°, 1834.

[10] *Sur la fondation, la formation et le développement de l'histoire universelle* et la dissertation sur la *dispersion des peuples.*

[11] *Philosophie de l'histoire*, trad. par l'abbé Lechat, 2 vol. in-8°, 1836.

[12] *Introduction à l'Ancien-Testament.*

[13] *Introduction à l'Anc.-Test.*

[14] *Du Pentateuque au point de vue de la haute critique.*

[15] *Apologétique chrétienne.*

[16] *Scholia in pentateuchum.*

[17] *Introductio in libros veteris fœderis.*

[18] *Jeremias sacrorum librorum vindex.* Cet ouvrage renverse particulièrement l'hypothèse de Bohlen.

[19] *Introduction à la lecture de l'Ancien-Testament* et *Esprit de la législation mosaïque.*

moderne [1] démontreraient à M. Quinet, s'il avait le tems et le désir de faire de si profondes études, que les cinq livres du Pentateuque ne sont nullement une épopée mythique et sacerdotale, mais l'œuvre personnelle du législateur d'Israël.

Mais avant tous les autres j'aurais dû nommer *Hengstenberg*, dont M. Edgar Quinet a vanté la science profonde avec une bonne foi qui lui fait honneur [2]. Ce célèbre exégète, après avoir étudié avec une attention sérieuse toutes les objections cent fois répétées contre le livres de Moïse, les a toutes victorieusement renversées dans son grand ouvrage sur l'*authenticité du Pentateuque*. Depuis il a complété cet immense travail par un nouveau livre dans lequel il achève de confirmer l'autorité historique de Moïse [3]. L'infatigable adversaire du rationalisme travaille maintenant à un commentaire sur les *psaumes* qui enlevera probablement à M. Quinet la ressource consolante de pouvoir nous opposer sans cesse le livre d'*Ewald* [4].

Si nous attachons une grande importance à la défense du Pentateuque, nous avouerons volontiers encore à M. Quinet que si l'on parvenait à renverser l'autorité des Prophéties, on enlèverait au Christianisme une de ses plus magnifiques démonstrations. Tout esprit sérieux et réfléchi ne s'étonnera donc pas de voir les écrits des prophètes combattus avec tant de constance et d'obstination. *Porphyre*, dès les premiers tems du Christianisme, avait attaqué *Daniel* avec cette animosité qu'il avait contre toutes les idées chrétiennes; mais les objections du philosophe d'Alexandrie disparurent bientôt, renversées par les réponses approfondies du savant solitaire de Bethléem [5]. Après la naissance du Protestantisme, la lutte contre les prophètes, ainsi qu'il fallait s'y attendre, recommença bientôt. Il serait difficile d'avancer que le résultat de cette guerre fut glorieux pour l'exégèse

[1] Parmi les savans anglais, on pourrait consulter encore l'ouvrage de Faber qui a pour titre : *Horæ Mosaïcæ*.

[2] *Allemagne et Italie*, t. II.

[3] Les ouvrages d'Hengstenberg ont pour titre : *Authenticité du Pentateuque*. — *Les livres de Moïse et de l'Égypte*.

[4] C'est ce qu'il fait dans le *Génie des religions*.

[5] Hieronymi *in Danielem præfatio*. Dans la *Bibliotheca patrum* de Migne t. XXV, et dans le t. V de S. Jérôme, p. 491.

rationaliste. Quelques hommes d'un savoir profond combattirent toutes les interprétations sociniennes qu'on prétendait déjà donner des prophéties. Nous nous contenterons de citer le célèbre évêque d'Avranches, Huet et les jésuites Baltus et Berthier [1]. L'exégèse rationaliste Allemande a recommencé, de notre tems, le vain travail des commentateurs sociniens. M. Quinet triomphe de ses efforts, et nous comprenons bien sa joie. L'espérance flatteuse d'enlever à la révélation une de ses plus magnifiques démonstrations est véritablement flatteuse pour les fondateurs de la *nouvelle cité d'alliance*. Mais ses espérances sont loin d'être aussi positives que nos adversaires le répètent tous les jours avec une assurance qui n'est peut-être pas complètement sincère. On feint d'ignorer, en effet, que les objections prétendues nouvelles qu'on soulève maintenant contre les prophéties ont été complètement réfutées par des savans dont il est difficile de contester la compétence. On a, dites-vous, attaqué l'authenticité d'Ezéchiel[2]. Mais ne savez-vous pas que les écrits de ce prophète ont été chaudement défendus par Eichhorn, Rosenmüller, Bertholdt, Gésénius, de Wette et Winer, qui ne sont certainement pas crédules. Jérémie a été aussi l'objet de quelques attaques. Son authenticité a été aussi contestée par *Spinosa* et par Thomas *Payne* [3]. Mais qui ne sait que Bertholdt, Eichhorn, Winer, Gésénius, de Wette, Rosenmüller ont fait justice des sophismes de ces deux écrivains? Les *vingt-sept derniers chapitres d'Isaïe* ont été attaqués, comme vous le dites, par plusieurs disciples de l'exégèse nouvelle. Nous le savons aussi bien que vous et peut-être mieux que vous [4]. Ce que vous ne devriez pas ignorer, c'est que l'intégrité de ce prophète a été démontrée par Richard Simon, que vous admirez tant [5], Bochart, Dathe,

[1] Huet, *Démonstration évangélique*. — Baltus, *Défense des prophéties*. — Berthier, *Commentaires sur les psaumes*. Dans la *Script. sacra* de Migne, t. XIV, XV et XVI.

[2] Vogel; — Œder; — Corrodi.

[3] Spinosa; *Tractatus Theologico-politicus*. — Thomas Payne; *Age de raison*.

[4] Ces écrivains sont Kopp, Dœderlin, Paulus, Eichhorn, Bauer, Rosenmüller, Bertholdt, de Wette, Gésénius, et Hitzig.

[5] La France, dit M. Quinet, qui a produit Richard Simon!

J.-D. Michaëlis, Lowth, Piper, Hensler, Iahn, Kleinert, Hengstenberg, Mœller, Hœvernick et Bekhaus[1]. Pour passer en revue tous les grands prophètes de l'Ancien Testament, il nous reste à parler de Daniel. Plusieurs Allemands ont continué contre l'authenticité de son livre la polémique païenne de Porphyre[2], mais Daniel a été défendu par J.-D. Michaëlis[3], Iahn[4], Lüderwald[5], Stœudlin, Dereser[6], Hœvernik[7], et surtout par Hengstenberg dans son savant traité sur l'authenticité de ce prophète[8].

Nous ne nous croyons donc pas obligés de déchirer les pages de nos livres saints pour les jeter aux vents de l'incrédulité, *rapidis ludibria ventis*. Mais si l'Ancien Testament conserve toute son importance historique en face des attaques d'un scepticisme extravagant, il est encore plus impossible peut-être de contester l'authenticité et la véracité des livres du Nouveau Testament. Comme l'Evangile est, pour ainsi dire, le centre de l'histoire de la révélation, la Providence a permis qu'il fût invulnérable aux attaques de la science la plus malveillante et la plus téméraire.

L'abbé F. EDOUARD.

[1] On peut consulter surtout Piper : *Integritas Isaiæ à recentiorum conatibus vindicata.* — M. J. H. Beckhaus : *Integrité prophétique des écrits de l'Ancien-Testament.* — C. J. Grève a fait paraître à Amsterdam, en 1810, un excellent livre en latin sur les derniers chapitres d'Isaïe. — Joh. Mœller : *De Authentiâ oraculorum Esaiæ.* — Hengstenberg : *Christologie de l'Ancien-Testament.* — A. F. Kleinert : *Essai critique.*

[2] Bertholdt, Gésénius, Bleek, de Wette, Kirms, Rosenmüller, Lengerke.

[3] *Introduction à l'Ancien-Testament.*

[4] *Introductio in libris veteris fœderis.*

[5] *Commentaires sur Daniel.*

[6] *Commentaires sur Daniel.*

[7] *Commentaires sur Daniel.*

[8] Hengstenberg, *Authenticité de Daniel.*

Polémique Philosophique.

EXAMEN CRITIQUE

DE L'HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

PAR M. JULES SIMON, PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, MAITRE DES CONFÉRENCES DE PHILOSOPHIE A L'ÉCOLE NORMALE, ETC.

Cinquième Article [1].

Opinion de M. Saisset sur l'origine du dogme de la Trinité. — Elle est contraire à l'enseignement de l'Evangile et de la Tradition. — La Trinité clairement enseignée par saint Clément; — par Tertullien. — Examen d'une objection tirée des progrès de l'arianisme. — De la bonne foi d'Arius et de ses sectateurs. — La foi catholique admirablement exprimée par saint Alexandre de Jérusalem. — Explication de plusieurs passages de saint Hilaire de Poitiers. — Conclusion.

Rappelons en quelques mots le système de M. E. Saisset: le dogme chrétien, et notamment le dogme de la Trinité, a été pendant quatre siècles soumis à un vaste travail d'élaboration, on ne le trouve pas arrêté et fixé avant le concile de Nicée, l'école d'Alexandrie peut revendiquer une large part dans sa formation. Et la conséquence, quelle est-elle? Donc il est autant l'œuvre de l'homme que l'œuvre de Dieu; il n'était nullement nécessaire que Dieu le révélât au monde. Invoquez-vous, pour réfuter cette opinion, le témoignage de la tradition? Les ouvrages des premiers Pères de l'Eglise, vous répondra-t-on, ne démontrent pas que l'égalité et la consubstantialité des trois personnes divines fussent alors explicitement reconnues. On les repousse donc. Devons-nous admettre cette proscription et

[1] Voir le 4e art. au n° précédent, p. 165.

[2] Nous ne prétendons pas que cette conséquence se trouve dans l'ouvrage de M. E. Saisset, nous voulons montrer seulement où conduisent ses principes.

souscrire à ce jugement [1] ? Non vraiment. Nous dirons pourquoi.

Et d'abord, faisons une remarque : Que se proposent les Pères de l'Eglise dans les écrits dont parle M. E. Saisset? d'expliquer et de commenter l'enseignement de Jésus-Christ. Mais cet enseignement, où le trouvaient-ils ? dans l'Evangile. Eh bien ! y voyaient-ils l'égalité et la consubstantialité des trois personnes divines, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, clairement exprimés ? c'est ce qu'il s'agit d'examiner. — J'ouvre donc l'Evangile, et j'entends Jésus-Christ nous dire : « Mon père et moi, nous sommes une *même chose* [2]. » Dans ces paroles, il nous apparaît se distinguant du Père, en tant que personne, mais aussi il s'attribue avec lui une identité parfaite de substance et de nature. Et voilà déjà proclamée la consubstantialité que demande M. E. Saisset. Mais ce père dont parle Jésus-Christ est Dieu ; il l'est donc aussi. « D'ailleurs, continue-t-il, si vous n'a» joutez pas foi à mes paroles, croyez à mes œuvres [3]. » Et ces œuvres qu'il opère en témoignant de sa divinité, ce sont des miracles. Cet argument est-il assez fort ? — Voulez-vous maintenant l'exacte définition des rapports qui enchaînent l'une à l'autre ces deux personnes? « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde [4]. » Le concile de Nicée ne parlera pas autrement, il dira aussi que Jésus-Christ est sorti du Père par voie de génération.

Voici maintenant pour le Saint-Esprit. Les textes qui établissent sa divinité abondent : le choix seul nous embarrasse. Arrêtons-nous à celui-ci : « Comment, dit saint Pierre à Ananie, Satan a-t-il tenté » votre cœur, jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit ?... Ce n'est

[1] Ce jugement n'est pas seulement celui de M. Saisset, mais encore de toute cette école qui croit au développement et au perfectionnement constans du dogme divin : c'est sous son influence qu'a été écrit, il y a deux ans, l'ouvrage en 4 volumes intitulé : *Essai sur la formation du dogme catholique*. Nous avions eu d'abord l'intention de nous en occuper, nous en avons été détourné quand nous avons su que le profond théologien qui a écrit ce livre était... madame *la princesse Belgioso !!!* Au reste, nous pourrons revenir un jour sur ce singulier caprice d'une femme à la mode.

[2] Ego et Pater *unum* sumus. Jean, x, 30.

[3] Et si mihi non vultis credere, operibus credite. Jean, x, 36.

[4] Ego à Patre exivi et veni in mundum. *Ibid.*, xvi, 28.

» pas aux hommes que vous avez menti, mais à *Dieu* [1]. » Et de plus, cet Esprit-Saint qui est Dieu, *procède* du père et *reçoit* du Fils [2]. Tel sera l'enseignement du concile de Nicée.

Remarquons la conséquence qui découle de ces textes : n'est-il pas évident que l'égalité absolue, que la consubstantialité des trois personnes divines sont explicitement affirmées dans l'*Evangile*, dans les *Actes* et dans les *Epîtres des Apôtres?* Pour se convaincre de cette vérité, il suffirait à M. E. Saisset d'ouvrir nos livres saints, ou de prendre quelques uns des grands traités sur la Trinité, que l'Église lui présente; il pouvait choisir entre saint Augustin et saint Hilaire, entre Petau et le P. Perrone : il aurait trouvé dans ce dernier la réfutation de toutes ses objections.

Et puis, il aurait alors compris la valeur des textes que l'on tire des écrits des Pères, et il se serait épargné les réflexions qu'ils lui suggèrent. Donnons un exemple de son argumentation. Il cite d'abord ce passage de l'*Epître* de saint Clément *aux Corinthiens*. « N'avons-nous pas un même Dieu, un même Christ, un même » Esprit de grâce répandu sur nous [3] ? » Et il ajoute : « Je demande » ce qu'une critique exacte peut conclure d'un tel passage, alors » même qu'on le rapprocherait, avec tout l'art du monde, d'un cer» tain nombre de passages analogues. Je vois là trois noms encore » assez peu précis : Dieu, le Christ, l'Esprit de grâce. Où est la dé-

[1] *Act. apost.*, v, 3, 4.

[2] Jean. xv, 26. Le Saint-Esprit, comme le remarque S. Augustin, ne peut procéder du Père sans procéder en même tems du Fils. « Cum de illo (Spiritu) » Filius loqueretur ait : *de Patre procedit*; quoniam Pater processionis ejus est » auctor, qui talem Filium genuit et gignendo ei dedit, ut etiam de ipso proce» deret Spiritus sanctus. Nam nisi procederet et de ipso, non diceret discipulis: » *accipite Spiritum Sanctum.* (*Contra Maximinum Arian.* l. II, c. 14, n. 1, » t. VIII, p. 770, édit. de Migne). S. Cyrille d'Alexandrie fait observer que «Jé» sus-Christ, en disant que le Saint-Esprit procède du Père, enseigne l'identité » de substance du Fils et du Père : et cette doctrine, ajoute-t-il, est celle des » Pères qui l'ont précédé : *sanctorum Patrum fidei vestigiis insistentes*». Lib. x, *in Joan.*, in v. 26, 27, cap. xv.

[3] Nonne unum Deum habemus et unum Christum ? Atque unus est Spiritus gratiæ qui effusus est super nos? Saint Clément, 1 *Ep. aux Cor.* 46.

» termination de la nature de ces trois termes? Où est la divinité du » Christ? Où est celle de l'Esprit? Où sont l'égalité, la consubstan- » tialité du Père et du Fils ? Qui m'assure même qu'il faut s'arrêter » à trois personnes et que l'énumération est terminée [1]?»

Sans doute, si vous faites commencer à saint Clément l'enseignement de l'Eglise sur la Trinité, vous ne pourrez rien conclure de ce passage; mais, afin de rendre plus facile le soutien de votre thèse, ne brisez pas cet enseignement. Remontez de saint Clément aux apôtres et à Jésus-Christ; rapprochez ce passage de l'Évangile, et alors vous ne *demanderez plus ce qu'une critique exacte, laissant de côté tout l'art du monde, peut en conclure, et alors vous ne verrez plus là seulement trois noms assez peu précis, Dieu, le Christ, l'Esprit de grâce ; — vous serez certain qu'il faut s'arrêter à trois personnes et que l'énumération est terminée.* Vous vous étonnez que l'Evêque de Rome *ne détermine pas* dans son épître *la nature de ces trois termes, ne proclame pas la divinité du Christ et celle du Saint-Esprit, l'égalité et la consubstantialité du Père et du Fils !* Et qu'avait-il besoin de le faire? Vous oubliez donc qu'il s'adressait aux premiers chrétiens, c'est-à-dire à des hommes encore vivement impressionnés de l'enseignement du Sauveur, et se nourrissant nuit et jour de la lecture des saints Évangiles? Ne lui suffisait-il pas de prononcer devant eux ces noms augustes ? Et aussitôt la *nature et les rapports de Dieu, du Christ et de l'Esprit de grâce* se présentaient à leur esprit. Laissez agir les Pères de l'Eglise : quand les circonstances le demanderont, quand des hérétiques s'éléveront pour corrompre la foi qu'ils ont mission de répandre, ils ouvriront devant eux l'Evangile, et sans ajouter ou retrancher un iota à l'enseignement du Sauveur, ils sauront bien le défendre.

Après le passage de saint *Clément*, M. E. Saisset discute successivement les textes que l'on tire des ouvrages de *saint Hermas*, de *saint Ignace, de saint Justin*, etc.; et comme il oublie de tenir compte des livres du *Nouveau-Testament*, il s'applaudit du facile triomphe qu'il

[1] M. E. Saisset. *Essais sur la philos. et la rel. au 19e siècle; de l'Ecole d'Alexandrie*, p. 154-55.

remporte.—Voici encore un exemple de son procédé : « Saint Justin dit, » il est vrai : *Le Fils est Dieu.* Mais, demande M. E. Saisset, comment » l'est-il ? Voilà la question[1]. » Vous avez la réponse de l'Evangile, et vous nous en donnez un autre vous-même dans un texte de saint *Ignace*, que vous mettez sous nos yeux : « Accourez tous ensemble... » à un seul Jésus-Christ qui est *engendré* d'un seul père[2]. »

Voulez-vous voir la distinction des trois personnes divines dans l'unité de substance ? prenez et lisez attentivement le traité de Tertullien *contre Praxéas.* Vous savez quelle était la doctrine de ce dernier : il accusait les Chrétiens de prêcher deux et même trois Dieux; et pourquoi ? Parce qu'ils ne confondaient pas dans une seule et même personne le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Quant à lui, il s'imaginait que cette confusion était la seule manière légitime de professer l'unité de Dieu; « comme si, disait Tertullien, l'Unité, » réduite à elle-même hors de toute raison, ne constituait pas l'héré- » sie, de même que la Trinité, raisonnablement comprise, constitue » la vérité[3]. » Ainsi, vous le voyez, au tems de Tertullien, nier la Trinité c'était tomber dans l'hérésie.

Mais cette Trinité dont Praxéas ne *voulait pas* différait-elle beaucoup de celle du concile de Nicée ? Ecoutons l'apologiste des Chrétiens : « A quoi bon l'Evangile, lui dit-il, si depuis il n'a pas fallu » croire que Dieu est *un* en trois personnes, le Père, le Fils et le » Saint-Esprit[4]. » Et ces personnes, il ne faut pas les confondre; « car » je soutiens qu'autre est le Père, autre le Fils, autre l'Esprit- » Saint[5]. Mais dans quel sens sont-ils autres ? En personnes, et non

[1] *Ubi sup.*, p. 157.

[2] S. Ignace, *Ep. aux Magn.*, v. 5, 6, 7. Cf. *Ép. aux Ephés.*, vers. 7.

[3] Quasi non et Unitas irrationaliter collecta, hæresim faciat; et Trinitas, rationaliter expensa, veritatem constituat. *Adver. Praxeam*, ch. III; dans l'édition de Migne, t. III, p. 158.

[4] Quod opus Evangelii..., si non exindè Pater et Filius et Spiritus, tres crediti, unum Deum sistunt. *Ibid.*, c. XXXI, p. 196. Le symbole catholique ne dit pas autre chose : « Fides autem Catholica est hæc ut unum Deum in trinitate, » et trinitatem in unitate veneremur. » *Symbole de saint Athanase* récité dans l'office de l'Eglise le dimanche *à prime.*

[5] Ecce enim dico alium esse Patrem, et alium Filium, et alium Spiritum.

» en substance ; ils sont distincts, mais non séparés[1]. » Voulez-vous maintenant la définition exacte des rapports qui les unissent ? Voici d'abord pour le Fils : « Il est égal au Père, Fils *premier-né*, parce » qu'il est engendré avant toutes choses ; *unique*, parce que seul il est » engendré de Dieu, et, à proprement parler, conçu et engendré » dans son cœur, ainsi que l'atteste le Père lui-même : *Mon cœur a* » *laissé échapper le Verbe excellent*[2]. » — « Le Saint-Esprit, lui, » ne procède pas d'ailleurs que du Père par le Fils[3]. » Laissons Tertullien résumer lui-même, en quelques mots, la doctrine qu'il vient de développer. « Ils sont trois, non pas en *essence*, mais en *degré*[4] ; non

Ib., c. IX, p. 164 ; c'est encore ce que dit *notre Symbole* : « Alia est enim persona Patris, alia Filii, alia Spiritûs sancti. *Symbole.*

[1] Non divisione alius, sed distinctione. *Ibid.*, ch. IX. — Neque substantiam separantes. *Symb.* — Tertullien dit encore : « Ne perds jamais de vue le prin- » cipe établi par moi, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont inséparables... » Le Père est autre que le Fils, en ce sens que celui qui *engendre* est autre » que celui qui est *engendré* ; en ce sens que celui qui envoie est autre que » celui qui est envoyé ; en ce sens que celui qui produit est autre que celui » qui est produit. Heureusement pour notre cause, le Seigneur lui-même a em- » ployé ce mot à l'occasion du Paraclet, pour marquer non pas la division, » mais l'ordre et la distribution : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un* » *autre consolateur, qui est l'Esprit de vérité* (Jean, XIV, 16). Que fait-il par » là ? Il prouve que le Paraclet est autre que lui, de même que nous soute- » nons que le Fils est autre que le Père... D'ailleurs, le nom de Père donné à » l'un, le nom de Fils donné à l'autre, ne prouvent-ils pas qu'ils sont distincts ? » Tout ce que représente leur nom, ils le seront ; tout ce qu'ils seront, leur » nom le représentera. » *Ibid.*, c. IX. — Dans la traduct. des Pères de M. de Genoude, t. VII, p. 477.

[2] Exinde eum parem sibi faciens, de quo procedendo Filius factus est, *primogenitus* (*Col.* I. 15.), ut antè omnia genitus ; et *unigenitus* (1 Jean, IV, 9), ut solus ex Deo genitus ; propriè de vulvâ cordis ipsius, secundum quod et Pater ipse testatur : *eructavit cor meum sermonum optimum* (*Ps.* XLIX. 1). *Ibid.*, c. VII, p. 161. — Filius à Patre solo est, non factus, non creatus, sed *genitus*. Dans le *Symbole*.

[3] Spiritum non aliundè puto quàm à Patre per Filium. *Ibid.* c. IV, p. 159. — Spiritus sanctus à Patre et Filio, non factus, nec creatus, nec genitus, sed *procedens*. Dans le *Symbole*.

[4] A l'occasion de ce mot *degré*, M. E. Saisset fait une remarque que nous

» pas en substance, mais en forme; non pas en puissance, mais en es-
» pèce; tous trois ayant une seule et même substance, une seule et
» même nature, une seule et même puissance; parce qu'il n'y a qu'un
» seul Dieu, sous le nom de Père, de Fils et de Saint-Esprit[1]. »

Et savez-vous où Tertullien puise les preuves sur lesquelles il appuie cette doctrine ? « Dans les Ecritures et dans leur légitime interpréta-
» tion[2]... Le symbole, dit-il encore, nous a été transmis dès le com-
» mencement de l'Evangile, même avant les premiers hérétiques, à
» plus forte raison avant Praxéas, qui est d'hier[3]. »

ne devons pas passer sous silence : « De quel droit un philosophe, interprétant » un texte de Tertullien où il est dit *expressément* que les *trois personnes sont* » *des degrés* de la substance divine et qu'elles diffèrent entre elles par le *degré*, » affirmera-t-il que ce Père n'a pas entendu introduire dans la Trinité des dif- » férences de degré ? » P. 159.—Et d'abord, Tertullien ne dit pas *expressément* que les *trois personnes* de la Trinité sont des *degrés* de la substance divine, mais il dit que ces personnes sont trois *en degré* (tres gradu). Le sens de ces deux expressions n'est pas, ce nous semble, le même, et la seconde seule présente la traduction fidèle du texte. — En second lieu, si M. E. Saisset avait lu le traité de Tertullien *contre Praxéas*, il aurait compris que ce Père, en disant que ces personnes sont trois en degré, n'a pas entendu introduire dans la Trinité des *différences de degré*, c'est-à-dire les faire inégales. Voici comment il explique lui-même ce mot. Après avoir dit que le Fils est *engendré* du Père, et que le Saint-Esprit *procède* du Père et du Fils, il ajoute : « Toute » chose qui sort d'une autre est nécessairement la seconde par rapport à celle » dont elle sort, mais sans en être nécessairement séparée. Or, il y a un se-
» cond là où il y a deux; il y a un troisième là où il y a trois. Car le troisième » est l'Esprit qui procède du Père et du Fils. » *Ibid.*, c. VIII. — N'est-il pas certain, d'après ce passage, que Tertullien emploie le mot *degré* pour marquer *l'ordre de distribution* des trois personnes de la Trinité ? Au premier *rang*, au premier degré se place le Père, au second le Fils, au troisième le Saint-Esprit; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont la même nature, la même substance; ils sont égaux.

[1] Tres autem non statu sed gradu; nec substantiâ, sed formâ; nec potestate sed specie; unius autem substantiæ et unius statûs, et unius potestatis; quia unus Deus, ex quo et gradus isti et formæ et species, in nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti deputantur. *Ibid.* c. II, p. 157.

[2] Ita res ipsa formam suam Scripturis et interpretationibus earum patrocinantibus vindicabit. *Ibid.* c. V, p. 159.

[3] Hanc regulam ab initio Evangelii decucurrisse, etiam antè priores

Eh bien ! que pense-t-on de ces textes ? Sont-ils réellement, comme le prétend M. E. Saisset, *vagues et indécis, d'une authenticité incertaine* [1] ? On demande des preuves qui établissent que « l'égalité absolue, que la consubstantialité des trois personnes de » la Sainte-Trinité, étaient explicitement affirmées et consenties » dans les premiers siècles de l'ère Chrétienne, et l'on proclame » hautement que les apologistes de la religion ne le démontrent pas » le moins du monde [2].» Mais de bonne foi, cette thèse est-elle soutenable ? N'est-il pas évident, au contraire, pour quiconque ne se laisse pas aveugler par un système préconçu, que ces passages le prouvent invinciblement, — qu'ils présentent *l'égalité* et *la consubstantialité* des trois personnes de la Sainte-Trinité ? On vient d'entendre Tertullien ; nous pourrions interroger aussi saint *Justin*, *Athénagore*, *Origène*, *Clément d'Alexandrie*, et nous trouverions dans leurs ouvrages la même doctrine nettement exposée.

Quand on prétend que le dogme de la Trinité et la doctrine chrétienne en général n'étaient pas constitués avant la naissance de l'école d'Alexandrie, tous ces argumens, il faut en convenir, peuvent être fort embarrassans. On trouvera donc moyen de déprécier leur valeur, ou même de les rejeter : ainsi, voici venir M. E. Saisset, qui nous demande d'abord quels sont ces Pères que l'on cite de préférence ? Des hommes, répond-il, justement suspects d'hérésie. Il nous dit alors comme quoi la forte imagination de Tertullien s'accordait peu avec la sévérité, la précision, la mesure qu'exige une exacte théologie; — comme quoi encore le matérialisme peut se placer sous son patronage; — comme quoi enfin il a donné tête baissée dans les erreurs de Montan [3]. — Et qu'importent tous ces reproches relativement à la question qui nous occupe ? Ne la déplacez pas ainsi. Il s'agit de savoir si le dogme de la Trinité se trouve nettement formulé dans les ouvrages de Tertullien. Si vous êtes forcé de l'y reconnaître,

quosque hæreticos, nedùm antè Praxeam hesternum. *Ibid.* c. II, p. 157.

[1] M. E. Saisset, *ubi sup.*; p. 159.

[2] *Ibid.*

[3] M. E. Saisset, *Essais sur la philosophie et la religion au* XIXe *siècle : de l'école d'Alexandrie*, p. 160.

concluez donc que ce Père devait être fortement pénétré de l'enseignement de l'Eglise, puisqu'il ne l'altère pas, malgré sa fougueuse *imagination qui s'accordait peu avec la sévérité, la précision et la mesure d'une exacte théologie.* — Et d'ailleurs, quand il aurait erré sur ce point, « Ce n'est pas tant, comme remarque très-bien » M. J. Simon, du sentiment d'un père qu'il s'agit, que de la doc» trine même du Christianisme dont l'Eglise universelle est assuré» ment, même au point de vue de la fidélité purement historique, le » juge le plus compétent et le plus sûr. Si haut que l'on remonte dans » l'histoire de l'Eglise, l'égalité des personnes divines, c'est-à-dire la » perfection de la nature divine sous les trois hypostases, est évidem» ment la doctrine orthodoxe ; et les hérésies mêmes, qui ont eu pour » objet de subordonner une personne à une autre, et qui toutes ont » été condamnées dès leur naissance, en sont une preuve de plus[1]. »

Notons un autre procédé de M. E. Saisset. S'agit-il des Pères platoniciens d'Alexandrie? Il repousse les passages que l'on pourrait extraire de leurs ouvrages, et voici pourquoi. « Il serait piquant, dit» il, de se servir de leurs paroles pour fortifier une thèse qui tend, au » moins indirectement, à nier toute influence de Platon et d'Alexan» drie sur la formation du Christianisme[2]. » Tout le piquant ne se trouve-t-il pas, au contraire, dans la thèse que soutient M. E. Saisset? A moins de se condamner à nier l'évidence, ou à rejeter le Nouveau-Testament, il est forcé d'admettre qu'on trouve dans l'*Evangile*, dans les *Actes* et dans les *Epîtres* des Apôtres, l'égalité et la consubstantialité des trois personnes divines; et cependant il prétend que le dogme de la Trinité n'était pas fixé avant la naissance de l'école d'Alexandrie! Il reconnaît les différences profondes, essentielles que M. J. Simon signale entre la Trinité de Plotin et celle du Christianisme, et il veut que celle-ci soit sortie de celle-là! Non, Platon et les Alexandrins n'ont pas exercé sur la formation du dogme chrétien l'influence dont parle M. E. Saisset. Ce qu'il faut leur attribuer, ce que leurs conceptions ont produit, ce sont les hérésies anti-trinitaires qui ont agité l'Eglise. Petau l'a prouvé surabondamment[3].

[1] M. J. Simon, *Hist. de l'École d'Alex.*, t. I, p. 334.

[2] *Ub. sup.*, p. 259.

[3] Cf. Petav. *De Trinit.*, l. I, c. 12. — Perrone, *Instit. theol. De Trinit.*

Enfin, voici le grand argument que M. E. Saisset fait valoir en faveur de sa thèse. Il le tire de l'existence et des progrès extraordinaires de l'Arianisme au 4e siècle de l'ère chrétienne. « Supposez, dit-il, » qu'alors la doctrine fût arrêtée, organisée sur tous les points ; supposez surtout que depuis trois siècles elle n'eût pas un instant varié : je vous demande de m'expliquer comment une hérésie qui la » renversait de fond en comble a pu faire une si prodigieuse fortune ; » comment un simple prêtre d'Alexandrie a pu tenir en échec l'Eglise » tout entière. Ce prêtre *obscur*[1] se lève un jour, et propose sa doctrine sur Jésus-Christ. Son évêque veut étouffer sa voix ; il persiste, » et, quelques années après, sa querelle est celle du monde[2]. »

Ces phrases, nous le reconnaissons volontiers, sont fort bien tournées ; elles peuvent faire illusion, mais l'argument de M. Saisset est-il absolument décisif? C'est une autre question. Avant de la résoudre directement, nous demanderons à M. E. Saisset si, en prenant ses propres expressions, il ne serait pas possible de montrer, au même titre, que la doctrine de l'Eglise n'était pas fixée à l'époque où le protestantisme parut ? Essayons : « Supposez, dirons-nous donc, qu'au » 16e siècle elle fût arrêtée, organisée sur tous les points; supposez » surtout que depuis *quinze siècles*, elle n'eût pas un instant va-

c. II, édit. de Migne, t. I, p. 517. — « La combinaison des doctrines orientales et helléniques qu'on invoque a eu véritablement lieu, dit M. l'abbé Maret. Qu'a-t-elle produit? le dogme catholique? Non : c'est son contraire, le dogme hérétique, qui est sorti de cet alliage. *Théod. chr.*, p. 264.

[1] Cette épithète est-elle jetée là pour produire de l'effet? Nous ne savons ; toujours est-il qu'Arius, lorsqu'il attaqua la divinité de Jésus-Christ, avait déjà fait du bruit dans Alexandrie. On sait qu'il avait embrassé les erreurs de Mélèce. Reçu de nouveau à la communion, élevé même au diaconat par S. Pierre d'Alexandrie, on fut obligé de l'excommunier bientôt après, à cause de ses liaisons avec les schismatiques. Et puis, S. Achillas, successeur de saint Pierre, lui pardonne, l'ordonne prêtre, et lui confie, avec l'une des principales églises d'Alexandrie, l'enseignement des saintes lettres. Alors sa vanité ne connaît plus de bornes : il s'appelle l'*Illustre* ; à l'entendre, Dieu lui a communiqué, dans une mesure extraordinaire, la science et la sagesse... Tels furent les antécédens d'Arius. Il n'était donc pas aussi *obscur* que M. E. Saisset voudrait le faire croire.

[2] *Ibid.*, p. 162.

» rié : expliquez-moi comment une hérésie qui la renversait de fond » en comble a pu faire une si prodigieuse fortune; comment un sim- » ple *moine d'Allemagne* a pu tenir en échec l'Eglise toute entière ? » Ce *moine* se lève un jour et propose sa doctrine sur les *Sacrements* » et sur les *Indulgences*. Le *pape* veut étouffer sa voix; il persiste, » et, quelques années après, sa querelle est celle du monde entier. » Donc conclurons-nous, à propos des succès du protestantisme comme M. E. Saisset le fait à propos des progrès de l'arianisme, donc la doctrine de l'Eglise n'était pas, au 16e siècle, arrêtée, organisée sur tous les points. Cet argument est-il invincible ?

Si quelqu'un s'avisait de le présenter comme tel, on lui opposerait aussitôt l'enseignement et la pratique de l'Eglise pendant les *quinze siècles* qui précédèrent l'apparition de Luther. Ainsi fit-on avec Arius. Quand ce prêtre se leva dans Alexandrie pour dogmatiser, comment procéda-t-il ? Il nia que le Fils fût égal et coéternel au Père. Mais ce dogme qu'il repoussait ainsi, était-il nouveau ? Ou bien avait-il des racines dans le passé? Nous pourrions nous contenter de cette réponse de M. E. Saisset : « Il s'agissait d'un dogme essentiel, » lié à la Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption, qui touchait à » toutes les croyances, à tous les principes, à toutes les cérémonies du » culte[1]. » Oui, ce dogme est vraiment l'âme du Christianisme; et, comme le Christianisme comptait déjà plus de *trois siècles* d'existence, lorsque Arius se présenta pour le renverser, nous en concluons que l'Eglise devait alors avoir, depuis longtems, une doctrine arrêtée sur ce point. Cette conséquence nous paraît rigoureuse.

Signalons maintenant quelques faits laissés dans l'ombre par M. E. Saisset; elle ressortira mieux encore. Arius commence à peine à répandre ses erreurs, et aussitôt saint Alexandre, son évêque, essaie de le ramener à la *foi catholique* par ses ménagemens et par ses lettres. Ses efforts restent inutiles. Il rassemble alors un concile, et 100 évêques d'Egypte et de Libye, témoins et défenseurs de la croyance de l'Eglise, le condamnent avec une douzaine de ses principaux adhérens, prêtres et diacres. Arius excommunié se retire dans la Palestine; il ne tarde pas à se faire un grand nombre de partisans. A cette nou-

[1] *Ubi sup.*, p. 162.

velle saint Alexandre, malgré son grand âge, retrouve toute la vigueur de la jeunesse, et il s'empresse d'écrire aux évêques de cette contrée, à ceux de la *Phénicie* et de la *Celesyrie*, pour se plaindre qu'on ait admis l'hérétique à la communion de l'Eglise. Aussitôt ces évêques lui répondent pour se justifier et s'excuser, les uns avec sincérité, les autres avec déguisement et hypocrisie. « Il y en eut, dit Tillemont, qui » déclarèrent n'avoir nullement reçu Arius; ceux-ci avouèrent qu'ils » l'avaient reçu par ignorance, et ceux-là pour le gagner et le ramener » à son devoir[1]. » Quant à l'impression produite par les lettres de saint Alexandre, elle dut être très-grande : nous savons, en effet, que l'hérésiarque ne trouva de refuge que chez Eusèbe de Nicomédie[2].

Cette victoire éclatante ne contenta pas saint Alexandre; il voulut dresser un monument qui attestât la croyance universelle de l'Eglise. Il envoya donc dans les provinces un *mémoire* ou *tome*, que les évêques catholiques souscrivirent, afin d'étouffer l'hérésie par leur accord. Lorsqu'il parvint à saint Alexandre, évêque de Constantinople, il était déjà signé par toute *l'Egypte* et la *Thébaïde*, par la *Lybie* et la *Pentapole*, par la *Syrie*, la *Lycie*, la *Pamphylie*, l'*Asie* proprement dite, la *Cappadoce* et par les autres provinces voisines. Et les évêques de toutes ces contrées lui avaient envoyé, outre leur signature, des lettres pleines d'indignation contre les nouveaux ennemis de la vérité[3]. Que dira-t-on de cet accord? N'y a-t-il pas là une preuve évidente que la doctrine qu'il constate était arrêtée et universellement reconnue?

Et cette doctrine, quelle était-elle? Nous la trouvons nettement exprimée dans deux lettres de saint Alexandre qui sont parvenues jusqu'à nous. La première est adressée à l'évêque de *Byzance*. Saint Alexandre y fait d'abord ressortir la tactique et les procédés corrupteurs des Ariens. « Arius et les siens ont depuis peu formé une » conspiration. Ils tiennent continuellement des assemblées, et ils » s'exercent à inventer des calomnies contre Jésus-Christ et contre » nous, Ils censurent *la saine doctrine des Apôtres*, et, imitant les

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire eccles.*, t. VI, p. 223.

[2] Tillemont, *ibid.*, p. 223.

[3] Voir l'historien Socrate, l. I, c. 6, p. 15. — Dans Tillemont, *ibid.*, p. 224.

» Juifs, ils nient la divinité de notre Sauveur et le déclarent pareil » aux autres hommes. Dans ce but impie, ils recueillent avec soin » tous les textes qui parlent de son incarnation et de son abaissement, » et repoussent ceux qui parlent de son éternelle divinité et de sa » gloire... Ils excitent tous les jours contre nous des séditions et des » persécutions, soit en nous traduisant devant les tribunaux par le » crédit de quelques femmes indociles qu'ils ont séduites, soit en » déshonorant le Christianisme par l'insolence des jeunes filles de leur » parti que l'on voit courir dans les rues. Ayant donc considéré leur » conduite et leur entreprise impies, nous les avons chassés de l'Eglise » qui adore le Christ. Eux, courant de côté et d'autre, cherchent à » surprendre nos collègues, sous prétexte de leur demander la paix et » l'union, mais, dans la réalité, pour en entraîner quelques-uns dans » leur pestilence par de belles paroles, en tirer de grandes lettres » qu'ils puissent lire à leurs dupes, afin de les retenir dans l'impiété » comme ayant avec eux des évêques. Mais ce qu'ils ont enseigné et » fait de mal chez nous, ils le passent sous silence ou le couvrent de » paroles trompeuses. »

Saint Alexandre relève ensuite le mépris des Ariens pour la tradition. « Ni la clarté divine des Ecritures, ni l'accord de nos collègues » n'arrêtent leur fureur. » Et il oppose à leurs erreurs la croyance catholique.

« Nous croyons, avec l'Eglise apostolique, en un seul Père *non-* » *engendré*, qui n'a aucun principe de son être; immuable et inaltérable, toujours le même; incapable de *progrès* ou de *diminution*[1]; » qui a donné la loi, les prophètes et les évangiles, qui est le Seigneur » des patriarches, des apôtres et de tous les saints. — Et en un seul » Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, *engendré*, non du néant, mais » du Père, qui est, non à la manière des corps, par retranchement ou

[1] Ainsi, le Dieu que l'Égliseadorait au tems de S. Alexandre et qu'elle adore maintenant encore, n'était pas le *Dieu-perfection* que M. Du Valconseil appelle *la plus admirable caricature de l'éclectisme de* 1828. *Revue analytique et critique des romans contemporains*. p. 178. Nous recommandons cet ouvrage à ceux qui désirent connaître combien sont dangereux les romans modernes.

» écoulement, comme veulent Sabellius et Valentin, mais d'une ma-
» nière ineffable et inénarrable, comme il est dit : *Qui racontera sa*
» *génération*[1]? et comme il a dit lui-même : *Personne ne connaît qui*
» *est le Père, si ce n'est le Fils; et personne ne connaît qui est le*
» *Fils, si ce n'est le Père*[2]. Nous avons appris qu'il est immuable et inal-
» térable comme le Père, qu'il n'a besoin de rien, qu'il est parfait et sem-
» blable au Père, et qu'il n'a de moins que de n'être pas non-engen-
» dré. C'est en ce sens qu'il a dit de lui-même : *le Père est plus grand*
» *que moi*[3]. Nous croyons aussi que le Fils procède toujours du Père;
» car il est la *splendeur de la gloire et le caractère de l'hypostase*
» *paternelle*[4]. Mais qu'on ne nous soupçonne pas pour cela de nier
» qu'il soit engendré; car ces mots, il *était*, et *toujours*, et *avant les*
» *siècles*, ne signifient pas la même chose que *non-engendré*. Ils
» semblent signifier comme une extension du tems; mais ils ne peu-
» vent exprimer dignement la Divinité, et, pour ainsi dire, l'antiquité
» du Fils unique; les saints les emploient pour expliquer ce mystère
» autant que possible, en réclamant l'indulgence de leurs auditeurs.
» Il faut donc conserver au Père cette dignité propre de *n'être point*
» *engendré*, en disant qu'il n'a aucun principe de son être; mais il
» faut aussi rendre au Fils l'honneur qui lui appartient : lui attribuant
» d'être *engendré* du Père sans commencement, et reconnaissant
» comme la seule propriété du Père de n'être point engendré.

» Nous confessons encore un *Saint-Esprit*, qui a également sanc-
» tifié les saints de l'Ancien Testament et les divins docteurs du nou-
» veau; une seule Eglise catholique et apostolique, toujours invin-
» cible, quoique le monde entier conspire à lui faire la guerre, et
» victorieuse de toutes les révoltes impies des hétérodoxes, le Père de
» famille nous en ayant donné l'assurance, lorsqu'il s'écrie : *Ayez*
» *confiance, j'ai vaincu le monde*[5]. Après cela nous reconnaissons

[1] Generationem ejus quis enarrabit. *Actes*, VIII, 33.

[2] Nemo novit patrem nisi filius; et nemo novit filium nisi pater. Matthieu. XI, 27.

[3] Pater major me est. Jean, XIV, 28.

[4] Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. *Aux Hébreux*, I, 3.

[5] Confidete ego vici mundum. Jean, XVI, 33.

» la résurrection des morts, dont notre Seigneur Jésus-Christ a été » les prémices, ayant pris de Marie, mère de Dieu (*théotocos*), un » corps véritable, non en apparence. Sur la fin des siècles, il a habité » avec le genre humain pour détruire le péché; il a été crucifié, il » est mort, sans aucun préjudice de sa divinité; il est ressuscité, il est » monté au Ciel, et il est assis à la droite de la Majesté. Voilà ce que » nous enseignons, ce que nous prêchons; voilà les dogmes apostoli- » ques de l'Eglise, pour lesquels nous sommes prêts à souffrir la mort » et les tourmens[1]. »

La seconde lettre de S. Alexandre nous montre combien son argumentation était vive et pressante; nous voyons aussi que, pour établir la croyance qu'il constate, il s'appuie toujours sur les divines écritures. « Qui peut entendre dire à saint Jean : *Au commence-* » *ment était le Verbe*[2], sans condamner ceux qui disent : Il a été un » tems qu'il n'était point? Qui peut ouïr dans l'Evangile : *le* » *Fils unique*[3], et : *Tout a été fait par lui*[4], sans détester ceux qui » disent que le Fils est une des créatures? Comment peut-il être l'une » des choses qui ont été faites par lui; ou comment est-il *Fils unique*, » s'il est mis au nombre de tous les autres? Comment est-il sorti du » néant, puisque le Père dit : *Je t'ai engendré de mon sein avant* » *l'aurore*[5]. Comment peut-il être dissemblable au Père *en substance*, » lui qui est *l'image parfaite et la splendeur du Père*[6], et qui dit : » *celui qui me voit voit aussi mon Père*[7]. S'il est le λογὸς, c'est-à- » dire la *raison* et la *sagesse* du Père, comment n'a-t-il pas toujours » été? Ils doivent donc dire que Dieu a été sans raison et sans sagesse? » Comment peut-il être sujet au changement, lui qui dit : *Je suis* » *dans le Père, et le Père est en moi*[8]; et encore : *Moi et le Père*

[1] Voir cette lettre dans l'historien Théodoret, *Hist. eccles.*, l. 1, c. 3.

[2] In principio erat verbum. Jean, 1, 1.

[3] Quasi unigeniti à patre. Jean, 1. 14, et ailleurs.

[4] Omnia per ipsum facta sunt. Jean, 1, 3.

[5] Ex utero ante luciferum genui te. *Psaume* CIX, 3.

[6] Ci-dessus *aux Hebreux*, 1, 3.

[7] Qui videt me, videt et patrem meum. Jean, XIV, 9.

[8] Pater in me est et ego in patre. Jean, X, 38.

» *nous sommes une même chose*[1]; et par le prophète : *Voyez-moi,* » *parce que je suis et ne change pas*[2]. Car quoique ces paroles puis- » sent se rapporter au Père, on les entend toutefois mieux du Verbe, » parce que, devenu homme, il n'a pas changé; mais, comme dit l'a- » pôtre : *Jésus-Christ est le même aujourd'hui qu'hier, et dans* » *tous les siècles*[3]. Quelle raison ont-ils de dire qu'il a été fait pour » nous, quand saint Paul écrit : *Que tout est pour lui et par lui*[4]. » Quant à ce blasphème, que le Fils ne connaît pas parfaitement le » Père, il renverse cette parole du Sauveur : *comme le Père me con-* » *naît, ainsi moi je connais le Père*[5]. Si donc le Père ne connaît le » Fils qu'imparfaitement, le fils connaît le Père de même. Que s'il » n'est pas permis de le dire, et que le Père connaisse parfaitement » le Fils, il est évident que le Fils connaît de même son Père.

» C'est ainsi que nous avons souvent réfuté les Ariens par les di- » vines Ecritures; mais ils changent comme le caméléon[6]. »

Ce langage est-il assez clair, assez précis? Ces dogmes sont-ils timidement formulés? La doctrine catholique, au contraire, n'apparaît-elle pas là entièrement organisée? Et qu'on ne l'oublie pas : ces lettres ont été écrites avant l'ouverture du Concile de Nicée; ne détruisent-elles pas le système que nous combattons?

Nous trouvons encore une preuve que la croyance de l'Eglise était depuis longtems arrêtée, dans l'accord unanime des 300 évêques réunis à Nicée pour condamner Arius;—dans le cri d'indignation qui s'éleva parmi eux, lorsque cet hérétique proposa sa doctrine;—dans la rapidité avec laquelle ils formulèrent la foi de l'Eglise. Cette dernière considération surtout nous paraît importante. « Jusque là, dit » M. l'abbé Rohrbacher, l'élite de l'humanité païenne, les philoso- » phes avaient beaucoup disserté sur Dieu, sur sa nature, sa provi- » dence, l'ensemble de ses œuvres; et, après des siècles de disserta- » tions, de raisonnemens et de subtilités, pas une vérité n'avait été

[1] Ego et pater unum sumus. *Ibid.* x, 30.

[2] Ego enim Dominus et non mutor. *Malachie*, III, 6.

[3] Jesus Christus heri, et hodiè, ipse et in secula. *Aux Hébreux*, XIII, 8.

[4] Propter quem omnia et per quem omnia. *Ibid.* II, 10.

[5] Sicut novit me pater, et ego agnosco patrem. Jean, X, 15.

[6] Dans Théodoret, l. I, c. 4.

» définie d'un commun accord, ni mise à la portée du commun des » hommes. Or, ce que n'avaient pu les philosophes grecs après dix » siècles, ce que ne pourront les philosophes de l'Inde après trente et » quarante, les pasteurs chrétiens l'on fait en peu de jours à Nicée; » ils l'ont fait malgré toutes les ruses, toutes les arguties du philoso- » phisme arien; ils l'ont fait en consignant dans leur *Credo* la doc- » trine qu'ils venaient de confesser dans les prisons, au fond des mines, » devant les tyrans et les bourreaux qui leur avaient crevé les yeux, » brûlé les mains, coupé le jarret; doctrine héréditaire qu'ils avaient » reçue des martyrs, les martyrs des apôtres, les apôtres du Christ, le » Christ de Dieu; et ce *Credo*, qui définit avec une si merveilleuse » précision les vérités les plus sublimes, deviendra jusqu'à la fin du » monde, et pour tout l'univers chrétien, un chant populaire de foi, » d'espérance et d'amour[1].»

Déjà Tillemont avait fait une remarque semblable :

« Le Concile (de Nicée) voyant quelle était l'hypocrisie des Ariens, » ramassa toutes les expressions de l'Ecriture à l'égard du Fils, et les » renferma toutes sous le mot de *consubstantiel*, c'est-à-dire » qui a la même substance, et tous les évêques, après en avoir » longtems délibéré, s'arrêtèrent à ce terme. C'est ainsi qu'a- » près avoir bien examiné toute la doctrine de l'Évangile et des » Apôtres, les prélats, fondés sur les divines Écritures, établirent avec » beaucoup de circonspection la règle parfaite de la foi catholique[2] ? »

Ainsi donc, quand Arius se présente avec une doctrine qui renverse le dogme de la Trinité, l'Eglise lui oppose l'enseignement constant de Jésus-Christ, des Apôtres et de la tradition; il n'y a de nouveau que le mot qui l'exprime et le résume [3]. Cet enseignement de Jésus-Christ, des Apôtres et de la tradition, tous les évêques pré-

[1] *Hist. univers. de l'Égl. cath.*, t. VI, p. 203.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. VI, p. 656.

[3] On peut même dire avec M. Rohrbacher : « Le mot *consubstantiel* n'était pas nouveau, et d'illustres évêques de Rome et d'Alexandrie (c'étaient les deux saints Denys), s'en étaient servis pour condamner ceux qui disaient que le Fils était un ouvrage, et non pas consubstantiel au père. Eusèbe de Césarée fut obligé de le reconnaître lui-même. » *Ibid*, t. VI, p. 209.

sens au concile de Nicée, les ariens eux-mêmes, le reconnaissent et proclament. Théonas et Second demeurent seuls opiniâtrément attachés à Arius; aussi les condamne-t-on avec ce novateur. Voilà des faits qu'il est impossible de nier; — des faits qui prouvent qu'antérieurement au concile de Nicée, il y avait dans l'Eglise une doctrine organisée, précise, explicite sur la Trinité.

Est-ce pour diminuer la force des argumens que l'on pourrait en tirer, que M. E. Saisset fait cette remarque : « Il est curieux » de voir Constantin, trois ans à peine après ce concile, rappeler » Eusèbe de Nicomédie et Arius lui-même [1] ? » Mais, pourquoi ne pas ajouter que cet empereur fut trompé d'abord par Constancie, sa sœur, puis par un prêtre arien, qui lui persuadèrent qu'Arius ne pensait pas différemment des Pères de Nicée, et qu'il souscrirait à leurs décrets, s'il daignait l'admettre en sa présence [2] ? Mais pourquoi ne pas avouer que cet hérétique, Eusèbe de Nicomédie et Théognis, présentèrent à Constantin une profession de foi qu'ils dirent et qu'il crut être conforme au symbole de Nicée [3] ?

M. E. Saisset demande encore : « Sait-on bien que le concile de » Milan, qui a condamné et déposé saint Athanase, en qui s'était per- » sonnifiée la foi de Nicée, était composé de 300 évêques [4] ? » — Sans doute, on le sait; mais ignore-t-il, lui, que parmi eux beaucoup étaient ariens, ennemis acharnés de saint Athanase? Ne connaît-il pas les efforts, les menaces, les mauvais traitemens employés par Constance, pour arracher aux évêques orthodoxes la condamnation de ce saint prélat? N'a-t-il pas lu dans l'histoire la résistance opiniâtre que l'empereur rencontra? A-t-il oublié que plusieurs aimèrent mieux suivre Athanase dans l'exil que d'obéir à Constance?

Quant à saint Eustathe d'Antioche, faut-il rappeler à M. E. Saisset les machinations honteuses auxquelles les ariens eurent recours pour le perdre? Ne sait-il pas, comme nous, ce qu'il faut penser de cette prostituée qui se porta son accusatrice, montrant un enfant à

[1] M. S. Saisset, *ibid.*, p. 163.

[2] Socr. l. I, c. 26.

[3] Voir Socr. l. I, c. 14.— Soz. l. II, c. 16.

[4] M. E. Saisset, *ibid.*, p. 163.

la mamelle, et criant avec impudence qu'elle l'avait eu de l'évêque Eustathe? On le déposa, il est vrai, d'après cette accusation. Mais Socrate et Sozomène ne nous apprennent-ils pas que cette malheureuse femme, sur le point de mourir, déclara qu'elle avait été engagée à cette calomnie pour de l'argent [1]. « Telle était la conscience des deux » Eusèbe et de leur phalange [2]. »

Et cependant s'il faut en croire M. E. Saisset, Eusèbe de Nicomédie, « sans avoir le grand caractère et le génie de saint Athanase, » n'était pas moins sincère que lui, et moins attaché à la tradition des » Apôtres[3]. » Mais où donc trouve-t-on la preuve de cette sincérité et de cette loyauté? Dans l'infâme procédé auquel il eut recours pour faire condamner et déposer saint Eustathe d'Antioche? Dans sa souscription frauduleuse aux actes du concile de Nicée [4]? Dans la profession de foi trompeuse qu'il adressa à Constantin pour obtenir son rappel de l'exil? Laissons cet empereur lui-même nous démasquer ses fourberies. « Pendant le concile de Nicée, avec quel empressement et » quelle impudence Eusèbe a-t-il soutenu, contre le témoignage de » sa conscience, l'erreur convaincue de tous côtés? Tantôt en m'en- » voyant diverses personnes pour me parler en sa faveur; tantôt en » implorant ma protection, de peur qu'étant convaincu d'un si grand » crime, il ne fût privé de sa dignité. Il m'a circonvenu et surpris » honteusement, et a fait passer toutes choses comme il a voulu. » Encore depuis peu, voyez ce qu'il a fait avec Théognis. J'avais » commandé qu'on amenât d'Alexandrie quelques déserteurs de notre » foi, qui allumaient la discorde. Ces bons évêques, que le concile » avait réservés pour faire pénitence, non-seulement les ont reçus et » protégés, mais encore ont communiqué avec eux. C'est pourquoi » j'ai fait prendre ces ingrats et je les ai envoyés au loin[5]. » — Et

[1] Voir Theodoret *Hist. ecl.* l. I, c. 21 et 22.

[2] M. Rohrbacher, *ibid.* t. VI, p. 263, où il cite par erreur Socrate et Sozomene.

[3] M. E. Saisset, *ibid.*, p. 165.

[4] Philostorge (l. II, c. 9), auteur arien, nous apprend qu'Eusèbe de Nicomédie, en souscrivant au concile, inséra, dans le mot *homoousios*, un iota, ce qui faisait *homoiousios*, c'est-à-dire *semblable en substance*, au lieu que le premier signifie *de même substance*.

[5] Cette lettre de Constantin est adressée à l'église de Nicomédie. Voir

son attachement à la tradition des Apôtres, le montra-t-il en soutenant, contre *le témoignage de sa conscience*, une doctrine qui renversait cette tradition elle-même?

La prétendue bonne foi d'Arius ne nous fait pas plus illusion; il nous paraît très-difficile de la concilier avec tous les moyens qu'il employa pour propager son erreur.

Terminons cette discussion par quelques remarques. M. E. Saisset, afin d'établir son système sur la formation successive du dogme chrétien, cite un passage de *saint Hilaire* : c'est un tableau de la triste situation dans laquelle l'Arianisme jeta l'Eglise au 4e siècle. Cet illustre prélat rappelle en gémissant les nombreuses professions de foi qui se succédèrent alors, et M. E. Saisset en infère toujours que la doctrine de l'Eglise n'était pas arrêtée. Nous sommes vraiment surpris de la conséquence qu'il tire. Pourquoi n'a-t-il pas lu tout entier le 2e livre de saint Hilaire à *l'empereur Constance*? Il aurait, à la suite du passage qu'il cite, trouvé l'explication de ces nombreuses professions de foi. « La cause principale de nos erremens, dit l'illustre évêque de Poitiers, la voici: nous nous prétendons attachés » à la doctrine des Apôtres, et nous ne voulons pas embrasser l'enseignement de l'Évangile ; — Jésus-Christ nous a appris lui-même » ce que nous devons croire de lui, et nous ne le croyons pas; nous » changeons ce qui est immuable, nous abandonnons la tradition et » nous lui substituons nos conceptions irréligieuses... Voulons-nous » éviter l'erreur ? Attachons-nous à la seule foi évangélique, à cette » foi que nous avons confessée sur les fonds de baptême ; là seulement se trouve le salut..... Quant à moi, je tiens fortement à la

Labbe, t. II, p. 277; et dans les *Œuvres grecques-latines* de Constantin, recueillies dans la précieuse *Patrologie* de M. l'abbé Migne, t. VIII, 521.

[1] « Croit-on, demande encore M. E. Saisset, qu'Arius ne fût pas d'aussi bonne foi que l'évêque d'Alexandrie? » P. 165. Non : jamais nous ne croirons à la bonne foi de l'auteur de *Thalie*. Quand, pour propager une doctrine, on compose des ouvrages semblables à celui dont nous parlons ; quand, pour populariser ses blasphèmes contre le Christ, on ne rougit pas d'avoir recours à des chansons bouffonnes et licencieuses, alors on se condamne soi-même, on s'imprime une flétrissure ineffaçable.

« croyance que j'ai reçue, et je ne change pas ce qui vient de Dieu [1]. »

Est-ce là, demanderons-nous à notre tour, le langage d'un homme dont les croyances ne sont pas fixées et arrêtées?... Et puis, quelle est cette doctrine qu'il dit immuable, déposée par Jésus-Christ dans l'Évangile, enseignée par les Apôtres et transmise par la tradition? Quelle est cette doctrine que l'on ne peut abandonner, sans se précipiter dans l'erreur? la doctrine Chrétienne elle-même, dans tout son ensemble, et notamment le dogme de la Trinité [2]? N'est-ce pas elle qu'il défend? n'est-ce pas pour la faire triompher des attaques de l'arianisme, qu'il consume ses forces et son génie! Il nous apprend, il est vrai, que dans les dix provinces de l'Asie où il est exilé, il n'a trouvé qu'un petit nombre de prélats qui la connussent; mais pourquoi? Parce qu'on a chassé de leurs sièges presque tous les évêques catholiques, et qu'on les a remplacés par des Ariens qui, eux, travaillent sans cesse à propager l'erreur. Comment cette remarque a-t-elle pu échapper à M. E. Saisset?

Nous l'avons suivi sur le terrain où il a placé la discussion; nous croyons avoir répondu à toutes ses objections; nous croyons aussi avoir montré de quel côté se trouve la vérité. M. E. Saisset la reconnaîtra, nous n'en doutons pas, il a une intelligence trop élevée et trop droite pour la repousser. Nous nous hâtons d'ajouter que si quelques paroles amères ou blessantes nous sont échappées, nous les désavouons. Et maintenant nous dirons, en faisant une légère modification aux propres expressions de M. Saisset: « Plus nous relisons

[1] Sed impietatis ipsius hinc vel præcipuè causa perpetua est quod fidem apostolicam septuplo proferentes, ipsi tamen fidem *evangelicam* nolumus confiteri... Evitamus de Domino Christo ea credere, quæ de se docuit credenda;.., manentia demutamus, et accepta perdimus, et irreligiosa præsumimus... Tutissimum nobis est, primam et solam evangelicam fidem confessam in baptismo, intellectamque retinere... Quod accepi, teneo, nec demuto quod Dei est. » S. Hilarii, *ad Constantium*, l. II, n. 6, 7 et 8, dans la *Patrologie* de M. Migne, t. x, 2e de saint Hilaire, p. 568, 569.

[2] S. Hilaire s'attache surtout à prouver que le Fils n'est pas seulement semblable à Dieu le Père, mais qu'il lui est égal, qu'il a la même substance et la même nature; il dit que le mot *consubstantiel* est le plus grand et même l'unique moyen d'assurer l'integrité de la foi... *Ibid. Contra Constantium*, n° 14. *Ibid.* dans Migne, p. 592.

» ces témoignages, plus nous sommes persuadé que de toutes les » entreprises la plus difficile serait d'établir que la doctrine chré- » tienne n'était pas fixée au 2e siècle, avant la formation de » l'école d'Alexandrie [1]. »

Mais voici un autre problême qui se présente : le Christianisme a-t-il exercé quelque influence sur la philosophie de Plotin et de ses successeurs ? Avant de répondre à cette question, nous devons, ce nous semble, achever d'exposer leur doctrine ; quand nous la connaîtrons dans tout son ensemble, nous aurons plus de chance pour arriver sur ce point à la vérité.

L'abbé V. D. CAUVIGNY.

[1] *La Revue de l'instruction publique* (15 mars 1846, p. 884) dit : « A consulter les textes et l'ordre des tems, il *paraît peu probable* que le dogme chrétien de la Trinité soit un emprunt fait aux disciples d'Ammonius par les premiers Pères de l'Eglise. » On voit que nous allons plus loin, on sait aussi pourquoi.

Enseignement Catholique.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR LE R. P. DE RAVIGNAN[1].

1re *Conférence.* L'immortalité sanction de la liberté. — 2e. Présence du mal moral ou permission du péché. — 3e. Eternité des peines. — 4e. La prière. — 5e. Le sacrement de réconciliation ou la pénitence. — 6e. L'Eucharistie. — 7e. La religion pratique.

Nous n'avons pas besoin de redire avec quelle constance et quelle ardeur l'élite de la population de Paris s'est portée cette année-ci comme les autres autour de la chaire de Notre-Dame. Cet enseignement est désormais fondé et constitue une des gloires de la France. L'orateur ne manquera pas plus à son auditoire que l'auditoire à l'orateur.

Dans le *Cours des Conférences* de cette année, le R. P. de Ravignan a senti le besoin d'abandonner les questions générales, les points de vue philosophiques, historiques ou politiques, pour parler plus particulièrement le langage de la théologie, le langage purement chrétien. Voici comment il s'exprime lui-même :

« Aussi bien, Messieurs, le tems est venu, ce me semble, de rap-
» procher de plus en plus les enseignemens de cette chaire de la
» langue et de l'expression catholique elle-même. Le tems est venu ;
» j'en ressens profondément le besoin dans mon cœur, et aussi, je
» l'ose dire, dans le vôtre. Ma parole sera donc, en quelque sorte,
» plus positivement chrétienne. J'en prends l'engagement, et ce sera,
» Messieurs, vous rendre devant Dieu et devant les hommes un hom-
» mage solennel; car vous l'êtes vous-mêmes devenus davantage. »

Nous convenons de tous les avantages de parler dans cette chaire célèbre un langage purement chrétien ; mais pourtant nous espérons que l'orateur de Notre-Dame se souviendra que la jeunesse a besoin d'un haut enseignement ecclésiastique, d'un enseignement où on lui montre tout ce qu'il y a de grand, même philosophiquement parlant, dans nos croyances, et surtout que les esprits ont

[1] Voir l'analyse des conférences de 1845 au tome XI, p. 273.

besoin qu'on leur fasse voir, par l'examen sommaire des faits historiques, tout ce que le Christianisme a répandu de vertu et de vie dans notre société actuelle. Le R. P. de Ravignan a déjà traité ces divers sujets avec cette ampleur de vues et de développemens qui le distingue. Il y reviendra encore sans doute. En attendant c'était, comme il l'a dit, un devoir pour lui de traiter les questions qui constituent la *religion pratique;* car en dernière analyse il n'y a que celle-là qui sauve.

Dans cette 1re conférence l'orateur sacré a prouvé que *l'immortalité de notre âme est la sanction de sa liberté.* Voici comment il entre en matière :

Pour mieux comprendre qu'à *la liberté humaine* telle qu'elle existe et s'exerce ici-bas, fut attaché comme justification le sceau d'une *immortelle sanction*, rappelons-nous que la religion est une loi, c'est-à-dire le lien sacré qui unit notre ame à Dieu; *lex à ligando.* De plus toute loi renferme deux choses essentielles : l'autorité et l'obligation; l'autorité qui impose l'obligation, l'obligation qui est imposée. Ces deux caractères se retrouvent éminemment dans la religion qui, dans sa notion la plus précise, est pour l'homme la loi de tendre à sa fin qui est Dieu même. Or toute loi doit porter avec elle sa sanction, ou bien elle n'est pas loi. C'est une idée si évidente et si élémentaire qu'il suffit de l'énoncer. Que deviendrait, en effet, l'état social le mieux conçu, si, après avoir déposé dans un code les plus beaux principes et les plus sages prescriptions, on n'y ajoutait aucune sanction, aucun moyen d'en presser et d'en exiger l'accomplissement? Ce ne seraient plus alors que de vaines théories, d'impuissantes exhortations. Point de sanction, point de loi. La religion étant la loi souverainement imposée à la liberté humaine, elle portera donc nécessairement avec elle une sanction; la conséquence est inévitable.

Autre considération non moins décisive : puisque l'homme est *libre*, c'est-à-dire capable de bien et de mal, de mérite et de démérite dans l'ordre religieux et moral comme en tout autre, sans une sanction, et je ne la dis pas encore en ce moment immortelle, sans une *sanction*, sans des récompenses et des peines divines, qu'aurez-vous pour garantir l'exécution du pacte divin? Pour défendre la loi religieuse contre les écarts de l'indépendance, contre la lutte opiniâtre de l'orgueil et des passions, que vous reste-t-il, si vous supposez toute sanction évanouie devant la liberté humaine? *L'amour du beau*, de *l'honnête* et *du vrai*, me répondrez-vous. En vérité, l'utopie serait par trop forte. Non, ce n'est pas ainsi qu'on arrête la fougue des penchans, et que l'on dompte l'impatiente indocilité du cœur de l'homme. Quoi qu'il en soit de la

puissance et même du devoir des motifs désintéressés, devoir que je reconnais en certains cas et en certains tems, il n'en est pas moins vrai que nous sommes invinciblement liés au besoin de notre propre béatitude; que dans l'ordre habituel des affections humaines les motifs les plus déterminans d'agir sont la crainte des maux et l'espérance des biens, et que pour saisir l'humanité dans ce qu'elle a de plus universel et de plus effectif, il fallut absolument à la loi religieuse, qui est par excellence la loi de la liberté humaine, la *sanction des récompenses et des châtimens*. Cette sanction fut donc établie; ou Dieu n'a pas su faire une loi, ce qui est plus absurde encore qu'impie.

Puis l'orateur prouve que Dieu doit cette sanction à ses autres attributs, et que sans elle les sanctions humaines des récompenses et des peines sont vaines et abusives. Après l'énumération de la plupart des vertus et des vices qui, sans cette sanction, seraient sans récompense ou sans châtiment, l'orateur passe à la 2e partie.

La 2e *partie* est consacrée à prouver que cette sanction ne peut exister dans cette vie. Le R. P. de Ravignan le prouve : 1° par le besoin que l'âme ressent de connaître et de posséder l'infini ; 2° parce que les biens de cette vie ne sont pas toujours répartis aux bons, ni les maux aux méchans; 3° par l'impuissance où est la justice humaine de frapper tous les coupables; 4° par le suicide lui-même, qui échapperait à toute peine s'il n'y avait pas ailleurs une punition; 5° par l'impuissance des jouissances de la vertu et des remords du crime, enfin par cette 6e considération :

Au moins si Dieu se fût montré en quelque manière favorable à la vertu; s'il avait pris soin d'en aplanir les voies, s'il l'avait rendue, je ne dis pas triomphante, mais plus facile à suivre; je concevrais encore qu'elle a pu lui être chère. Mais non, il en a hérissé toutes les routes d'épines et de difficultés. Ce sont les sens qu'il faut soumettre, les passions qu'il faut briser, les désirs qu'il faut étouffer, le cœur auquel il faut sans cesse déclarer la guerre. Tandis qu'il a donné au vice tous les attraits, il a donné tous les obstacles à la vertu. Et Dieu se fait une joie cruelle de la laisser sans espoir quand elle a lutté, et qu'elle a recueilli les mépris, les sarcasmes et les persécutions de la terre! Au lieu d'animer le juste par ses promesses, il lui annonce qu'à la mort ses peines, ses travaux, ses combats sont perdus, qu'aucune différence ne le sépare de l'impie, et qu'il veut l'anéantir! Le tyran le plus féroce en fondant un empire eût-il fait plus pour le crime? eût-il moins fait pour la vertu? Blasphème encore! Il y a donc une autre vie. L'âme est libre, elle est

immortelle, tout s'explique; sa condition présente est le combat : l'éternité vaut bien ce prix.

Puis l'orateur fait l'énumération de tous les maux qui désolent la terre, et finit ainsi :

« A ce triste spectacle, ma foi se réveille. Loin de chanceler comme jadis celle du philosophe païen : Non, non, se dit-elle, tout n'est pas fait ni terminé avec la vie. Du sein des générations, s'est élevé un cri prolongé d'enfantement, suivant le mot de saint Paul; elles se sont comme pressées autour de l'espoir d'un immortel avenir. La création toute entière gémit, jusqu'à ce qu'elle arrive à son terme : par ses douleurs, par ses agitations, par son désordre même, elle demande, elle poursuit le jour de la délivrance; du fond de la vallée des larmes, elle l'appelle et l'invoque; elle appelle la paix, la gloire, la liberté, la justice divine, qui ne sont pas de cette terre : elle soupire après le jour providentiel des réparations nécessaires et immortelles, le grand jour du Seigneur. Il viendra, Messieurs, ce jour, pour vous juger et vous confondre si vous l'aviez méconnu; pour vous récompenser et vous bénir, si vous fûtes croyans fidèles. Il viendra : ne l'oubliez jamais; car votre âme est immortelle. »

2e *Conférence.* L'orateur aborde ici la grande et terrible question de savoir *pourquoi le mal existe sur la terre*, pourquoi Dieu qui pourrait l'empêcher ne l'empêche pas, et lui permet d'exercer ses funestes ravages. L'orateur cherche dans la saine raison et dans la foi les véritables principes, qui vengent la Providence divine de toute imputation d'injustice et de cruauté; qui affranchissent en même tems l'homme d'une fatalité aveugle et d'un désespoir nécessaire; et il y arrive en démontrant les quatre propositions suivantes :

1° *La prescience ne rend pas Dieu responsable du péché de l'homme.* Laissons le parler lui-même :

On nous dit : La prescience de Dieu est infaillible. Ce qu'il a prévu de toute éternité ne peut pas ne pas arriver dans le tems. L'homme ne peut pas ne pas agir comme Dieu a prévu. La prescience est infaillible : oui, à cause de ces deux choses, l'infaillibilité de la lumière et de la vue divines, la certitude en soi de la proposition ou de l'action prévue. Cette vérité : Judas trahira son maître, était certaine de toute éternité pour Dieu, mais dans sa nature et dans ses conditions propres. Rien, dans la connaissance du Tout-Puissant, n'altérait la liberté du crime que devait commettre le disciple infi-

dèle. La réalisation n'en était certaine que parce que Judas devait librement se résoudre et agir ainsi. Elle n'était certaine dans la prescience divine que parce que cette prescience s'étend infailliblement à toute vérité comme à tout fait appréciables. Hors de là, on déraisonne.

Encore un coup, deux choses sont ici simplement et absolument certaines : Dieu prévoit, il ne peut pas ne pas prévoir ; l'homme est libre ; ce qu'il fait dans l'ordre des actions morales, il peut toujours ne pas le faire. Dieu a donc prévu, coordonné si l'on veut, dans l'économie de sa Providence, les œuvres bonnes ou mauvaises de l'homme; mais il les a prévues et coordonnées, telles qu'elles doivent être, c'est-à-dire toujours libres. Quel obstacle donc à ce que Dieu prévoie certainement un acte libre comme libre, et le laisse complétement tel? Quel obstacle, quel empêchement en cela? Aucun. Dieu a prévu, oui; ce qui sera, oui; infailliblement, oui encore. Mais il a prévu comme acte libre, comme acte pouvant ne pas être, si l'homme l'eût voulu lui-même ; il a prévu comme fruit de la libre détermination de l'homme, cette action, ce crime, ce bienfait : telle est la prescience.

Nous portons en nous-mêmes une image, quoique bien affaiblie, de cet attribut divin. Notre esprit possède à un certain degré la science conjecturale. Aidés par la réflexion et l'expérience, nous pouvons prévoir certaines choses qui dépendent des libres déterminations de l'homme. Un acte libre, ainsi conjecturé ou prévu, aura-t-il cessé d'être libre quand il se réalisera? Non, assurément. L'infinie, l'éternelle science de Dieu est une certitude absolue sans aucun doute; mais elle demeure dans les conditions d'une science, d'une vue de l'intelligence qui suppose son objet, mais ne le fait pas, qui ne le dénature pas, ne l'impose pas, mais l'accepte et le voit tel qu'il est en lui-même : libre quand il est libre, nécessité quand il est nécessité.

2° *La permission du mal n'en fait pas Dieu l'auteur.* Or Dieu n'est pas l'auteur du mal, parce qu'il a pu créer l'homme libre; parce qu'il a donné à l'homme tous les moyens d'éviter le mal ; parce que s'il est des personnes qui soient plus favorisées pour le bien, cette faveur, venant de la liberté de Dieu, n'ôte rien au pouvoir et à la liberté de ceux qui sont moins favorisés; aussi on a beau chercher dans le monde du péché, Dieu est toujours l'absent et l'étranger, jamais l'acteur ni l'auteur du mal.

3° *Un ordre général de Providence explique la présence du mal sur la terre;* parce qu'on ne prouvera jamais que Dieu n'ait pas pu créer l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire un homme libre, et devant à sa volonté de ne pas pécher ; au contraire, c'est le seul

état où la sainteté, la justice et la miséricorde de Dieu ressortent le plus admirablement tempérées les unes par les autres.

4° *La liberté de l'homme suffit pour expliquer et accomplir le mal du péché sur la terre.* Chose singulière! Partout en ce moment on réclame la liberté, civile, religieuse, intellectuelle, et ce n'est que lorsqu'il s'agit des droits de Dieu qu'alors certains hommes proclament qu'ils ne sont pas libres, que leurs actions sont nécessitées, que la prévision de Dieu les pousse dans un fatalisme invincible. « Mais vaines » raisons! comme le disait saint Augustin, la liberté, c'est ce que tous » les hommes connaissent, ce que les évêques enseignent dans les » les chaires, ce que les bergers chantent sur les montagnes. »

L'orateur termine ensuite toutes ces profondes et austères paroles par cette belle péroraison :

Vous le voyez, quelle que soit l'étrange dépravation de l'homme, Dieu, suivant une expression inspirée, dispose tout à l'égard de la créature intelligente et raisonnable avec un grand respect. Car il lui laisse toujours, quoi qu'elle fasse, les deux plus grandes choses du monde, la grâce et la liberté.

Sur la terre donc la lutte et le combat, mais la lutte et le combat librement acceptés, librement soutenus, avec les secours surnaturels d'en haut pour nous assister dans nos défaillances et ranimer notre ardeur prête à s'éteindre. Qui se révoltera contre cette loi de la divine Providence?

Plaignez-vous alors, Messieurs, de la gloire des braves, des travaux et des triomphes du génie, des découvertes de la science, des conquêtes de l'industrie; car la guerre, l'étude, le travail ont leurs dangers, leurs douleurs et leurs maux qui méritent une compassion véritable. Alors ne formez le soldat que pour un honteux repos, la jeunesse que pour une facile ignorance, l'artiste ou le savant que pour de paisibles et lâches loisirs. Mais non; le mal de la guerre, le mal du travail, le mal de la science, les obstacles que la nature oppose en tout genre à nos efforts, font nos douleurs et notre gloire. Souffrez que la victoire ait les siennes aussi, et que dans la lutte continue du mal contre le bien, du péché contre la réparation même divine, Dieu montre à l'admiration des siècles ses justes et ses héros. Sans la liberté et sans la présence du mal moral sur cette terre, je cherche ce que seraient le courage et la gloire du bien, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes. Je ne le vois pas.

Messieurs, il faut donc combattre : vous vengerez la Providence, et vous comprendrez même pourquoi le péché est libre sur la terre, puni dans les en-

fers, banni des cieux où règne la sainteté, ce bien suprême dont la conquête est laborieuse sans doute, mais éternelle et bienheureuse. »

3e *Conférence.* Après avoir parlé de la nécessité d'une sanction pour la loi morale, après avoir montré l'immortalité comme la condition nécessaire de cette sanction, l'orateur devait naturellement dire quelle était cette sanction. Or, cette terrible sanction que l'homme ne pouvait découvrir, mais que Dieu lui a révélée, c'est celle de l'*Enfer* ou *des peines éternelles.* C'est donc de la réalité de cette éternité des peines, que l'orateur traitera dans cette conférence.

Dans la 1re *partie* de son discours, il va s'attacher à prouver que *l'Enfer existe*, et dans sa 2e *partie*, il prouvera que *l'Enfer existe justement.*

L'orateur fait observer d'abord que la croyance à l'éternité date du commencement du monde. Puis il démontre que cette pensée n'a pu venir que d'une révélation de Dieu lui même, en sorte que c'est de Dieu, qui apparemment en sait quelque chose, que nous tenons la certitude de l'éternité des peines, laquelle ensuite a été confirmée par Jésus-Christ ; il eût fallu entendre cette belle exposition qui a produit sur l'auditoire une impression saisissante.

La religion, la philosophie, l'histoire, d'accord avec la poésie et le sentiment populaire, rappellent en tous lieux, en tout tems, la sanction des peines éternelles. Virgile, après Homère, n'a fait dans ses admirables tableaux que réfléchir les *traditions universelles et impérissables des générations antérieures.* Platon, qui résuma dans ses leçons l'orientalisme aussi bien que l'hellénisme, parle d'un Tartare d'où les grands criminels NE SORTIRONT JAMAIS. Otez, en effet, du chaos des religions païennes ce dogme d'un Tartare éternel' il ne reste plus aucun principe de différence entre le bien et le mal moral, aucune sanction pour la vertu affligée contre le vice triomphant. Mais, grâce au ciel, l'idée et la haine du crime n'étaient pas éteintes. L'honneur de l'humanité n'avait pas péri tout entier.

Le *Dieu du christianisme* serait-il venu nous dégrader davantage? Non, certes. D'ailleurs, le dogme de l'éternité des peines *fut chrétien avant d'être païen*, c'est-à-dire qu'il fut *révélé dès l'origine.* Car autrement, de quelle manière expliquer cette unanimité dans les croyances de l'Univers sur le point le plus hostile peut-être à l'orgueil des opinions qui se divisent toujours, et à l'indépendance des passions qui se révoltent sans cesse? Cette vérité terrible plana donc sur le berceau du christianisme comme un soleil réparateur de

justice; elle régénéra aussi, elle féconda la terre; elle opéra les prodiges de la civilisation moderne, puisqu'elle fut et qu'elle est encore un des éléments considérables et obligés de la prédication évangélique dont nul homme ne peut retrancher un *iota*, suivant la parole de Jésus-Christ.

Aussi, quand après la mort de l'illustre Origène, des hommes qui probablement altérèrent ses ouvrages vinrent nier sous son nom l'éternité des peines, l'Église les condamna. Un concile œcuménique vengea de toutes les attaques l'intégrité du dogme à cet égard, et définit la foi de l'*enfer éternel*.

Pour nous qui aimons à suivre dans nos célèbres orateurs la marche de la polémique et de l'apologétique chrétienne, et qui nous inspirons autant que possible des paroles de nos maîtres, répétons ici après le célèbre orateur, ce que nous avons dit si souvent dans les *Annales: Ce dogme*, comme la plupart des autres, *fut chrétien avant d'être païen*, c'est-à-dire qu'il fut *révélé dès l'origine;* redisons encore que les *philosophes Grecs n'ont fait que réfléchir les traditions universelles et impérissables des générations antérieures.* Ce sont là des principes qu'il faut répéter souvent pour parvenir à les faire passer dans l'enseignement commun. Nous prions encore nos lecteurs de faire attention aux paroles suivantes, qui nous paraissent préciser avec une admirable justesse la valeur rationnelle du *consentement universel*, lequel prouve la vérité, non par sa valeur intrinsèque ou humaine, ce qui est le système lamennaisien, mais en tant que *conservant la révélation divine*, laquelle parole seule est infaillible ; en sorte que ce consentement universel sera plus ou moins infaillible, selon qu'il sera plus ou moins prouvé qu'il a conservé cette primitive révélation. Ecoutons la parole du docte et savant orateur:

Alors qu'il s'agit d'une vérité dogmatique, la voix de la *catholicité tout entière, attestant en ce sens les oracles divins*, a quelque valeur logique apparemment. Son témoignage est plus puissant dans la *réalité* pour convaincre une raison saine, que tous les raisonnemens du monde pour la dissuader. Il n'y a donc pas d'illusion possible pour le chrétien ni pour l'homme sensé sous ce rapport; il faut croire à l'éternité des peines, ou bien rejeter la croyance de l'Eglise, la tradition et toute l'autorité des enseignemens catholiques. Il faut rejeter aussi les admirables résultats que tous les dogmes réunis ont enfantés, les vertus qu'ils ont inspirées. Car enfin il ne se peut pas, suivant l'ordre de la Providence à la fois et de la logique, que tant de biens, de grandeur et de

gloire soient l'effet régulier et permanent d'une folie ou d'une fable. Il ne se peut pas que Dieu ait environné de toutes les splendeurs et de toute la fécondité des vérités catholiques le songe amer d'un enfer éternel, si cette croyance n'est qu'un songe. Non, ce n'est pas pour admettre, mais bien pour rejeter la foi de nos dogmes, qu'il faut dévorer les plus cruelles absurdités, et se vouer au culte des idées étroites et pusillanimes.

Puis l'orateur offre sommairement le tableau de la tradition catholique remontant, par une chaîne non interrompue, jusqu'à la parole suprême du Christ.

Les derniers témoins de la tradition, comme les premiers, auraient fermé les yeux à la lumière, abdiqué les droits de la raison, détruit l'empire de la vérité dans le monde! Peut-on créer des suppositions plus absurdes? Est-il possible d'imaginer un système plus révoltant? Mais non; saint Thomas, le plus étonnant génie peut-être qui ait honoré la terre; avant lui, saint Bernard, si pieux, si compatissant; saint Grégoire-le-Grand, que cite et appuie Bossuet; saint Jérôme, saint Jean-Chrysostome, saint Basile, Tertullien, saint Justin proclament hautement l'éternité des peines; aucun d'eux n'a jamais faibli dans cette croyance; ils l'opposent avec énergie aux païens abusés et aux chrétiens prévaricateurs. Ils transmettent aux héritiers de leur foi cette vérité qu'ils avaient recueillie de la bouche des anciens prophètes, et que Jésus-Christ avait formulée dans les mêmes termes dont il se sert pour exprimer l'éternité de la vie des bienheureux et de sa propre vie : *Ibunt hi in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam* [1]. *Ego sum vivens in secula seculorum* [2]... *Cruciabuntur die ac nocte in secula seculorum* [3].

Il faut donc le conclure : le christianisme enseigne, il ordonne de croire le dogme formel de l'éternité des peines. Il l'enseigne non moins que tous les autres dogmes révélés et définis. Dans un de ces dogmes comme dans tous se trouvent le même caractère de vérité, le même principe d'autorité, le même motif de respect et de certitude.

Avant de prononcer à la légère que l'enfer éternel est une supposition gratuite et dénuée de bon sens, se sent-on bien la force d'affirmer que la foi tout entière est un roman absurde? On le disait au dernier siècle. La langue est devenue plus réservée et moins altière, la logique plus sincère. Il faudrait le redire cependant. En effet, si l'éternité des peines n'est qu'une partie inséparable d'un ensemble de vérités toutes divines et certaines, quels moyens de

[1] Matthieu, xxv, 46.

[2] *Apocalypse*, i, 18.

[3] *Ibid.* xx, 10.

l'en arracher avec violence ou de l'isoler avec dédain pour la nier et la détruire? Ou le christianisme est faux tout entier, ou bien l'enfer est vrai, puisqu'un même enseignement, une même origine, une même autorité garantissent également tous les points divers de la foi et en forment un indissoluble faisceau.

Maintenant, à l'exemple des Pères qui ont raisonné dans le sens de la foi, sans *jamais néanmoins faire dépendre du raisonnement humain* un dogme qui a d'autres fondemens et d'autres motifs, ceux *de la véracité même*, faisons sentir que nulle considération, quelque spécieuse qu'elle soit, ne peut offrir d'antagonisme et de contradiction entre la bonté divine et l'éternité des peines. Après avoir montré la vérité de l'enfer, montrons-en la justice.

Dans la 2e *partie*, l'orateur va s'attacher à prouver que la raison ne peut rien opposer de légitime contre la foi à l'éternité des peines, et il le prouve en développant les trois considérations suivantes:

1° La *bonté de Dieu* elle-même nous prouve l'éternité des peines. Car cette bonté est aussi l'amour nécessaire du bien et la haine du mal moral, du péché ; Dieu doit à lui-même de punir la transgression de sa loi. Sans cette exclusion du mal, Dieu serait supposé l'aimer, c'est-à-dire qu'il cesserait d'être Dieu. « Le dogme de l'Enfer » est donc parfaitement d'accord avec la bonté divine, ou plutôt il en » est l'expression réelle, puisque par sa nature, la bonté de Dieu » repousse nécessairement et à jamais le mal de toute participation » à son amour et à sa gloire. »

2° La *nature même du péché* implique l'éternité de la punition. Car le péché c'est le mal vrai, le mal unique, le désordre lui-même, le renversement de la loi suprême et de la création. Or, quand la mort arrive dans le péché, l'âme reste ce qu'elle est, séparée de Dieu, son ennemie volontaire. Ce qu'elle a choisi lui est laissé, elle s'est établie dans la région où Dieu n'est pas aimé, elle y demeure. Or, c'est là l'Enfer même, dont le supplice le plus cruel, le tourment constitutif, pour parler ainsi, est la séparation de Dieu, la perte du souverain bien.

2° Voici comment l'orateur expose et développe la troisième et dernière considération.

Mais j'entends répéter le mot terrible : « *L'éternité! l'éternité!* Des supplices sans fin! » Ce dogme, il est vrai, échappe sous certains rapports aux fa-

cultés bornées de notre esprit : mais c'est un article de foi défini par l'Eglise, j'y crois. D'ailleurs, en y réfléchissant, car on peut bien réfléchir sur les articles de foi, on trouve que l'éternité de la peine correspond après tout à l'éternité du péché. Le péché est immortel : la bonté essentielle de Dieu exclut et renie à jamais le péché; il faut donc un enfer pour le châtier. Le tems du remords et de l'expiation est passé. La mort a constitué l'âme dans un état permanent, irrévocable : la voilà pour jamais dans l'état fixe du terme arrivé et de l'immuable éternité. Je me résume : le péché dure, l'enfer dure; impossible de les séparer avec justice. Car ce n'est pas tant la gravité du péché que son caractère irrémissible qui mérite la peine éternelle; c'est la raison que donne saint Thomas. Voilà pourquoi aussi Leibnitz observa, de toute la profondeur de son génie et de sa foi, que l'âme réprouvée porte et garde en elle-même son enfer; qu'elle le veut comme une nécessité pour elle, qu'elle s'y enferme et s'y enfonce tout en l'abhorrant, mais avec l'impérieuse exigence du péché qui la transforme et l'absorbe tout entière; c'est qu'elle est confirmée et fixée dans le mal même pour jamais. Alors quel rapprochement possible entre Dieu qui est tout amour, toute pureté, et cette âme qui est toute haine et toute souillure? Comment se rencontreront jamais ces deux natures qui se repoussent et se repousseront éternellement?

Puis, dans un dernier coup d'œil, l'orateur résume toutes ces raisons et semble vouloir jeter je ne sais quel adoucissement au terrible dogme de l'éternité des peines.

Triste, mais juste punition des désordres d'ici-bas! il faut bien enfin la réparation et la justice.

La justice! Car Dieu, en punissant, ne peut, Messieurs, y manquer jamais. Au contraire, s'il récompense bien au delà du mérite, il punit dans des proportions fort inférieures. Le pécheur souffre en enfer, sans doute; il y souffre la privation cruelle du bien parfait et divin qu'il n'a pas su, qu'il n'a pas voulu aimer; il y souffre le ver rongeur de la conscience; il endure l'action des flammes ardentes. Le pécheur souffre en enfer; mais il y souffre bien en-deçà des justes mérites de son crime, bien moins qu'il ne devait souffrir. La théologie catholique l'enseigna toujours unanimement ainsi.

N'ôtons rien, Messieurs, n'ajoutons rien au dogme. Il y a un enfer et des feux éternels : le pécheur en est digne. Mais Dieu infiniment juste et miséricordieux est éternellement l'un et l'autre, même en enfer. Jamais l'éternité malheureuse n'aura de fin, il est vrai; jamais ses supplices n'auront un terme; telle est ma foi; je la professe et la révère de toute l'énergie de mon dévouement et de mes convictions. Mais Dieu est juste, Dieu est bon; sa mesure est la mienne; je suis sûr qu'il ne faillira pas à ma confiante espérance. Je pleure

sur ceux qui l'outragent; mais je sais qu'ils ne recevront jamais que ce qu'ils ont voulu, et que jamais ils ne souffriront tout ce qu'ils ont mérité. »

Dans cette 4e *conférence*, l'orateur se propose de parler d'un sujet bien doux pour tous les cœurs sensibles, d'une nécessité naturelle et générale, et pourtant bien peu connue, bien oubliée, bien négligée, ce sujet c'est *la prière.* « Baume consolateur dans les » maux, refuge dans la douleur, soutien dans la faiblesse, la prière est » aussi l'aliment et la vie de l'intelligence, replacée dans sa dignité la » plus haute. Je vous étonne, messieurs, en vous parlant ainsi; mais il » n'importe. Un esprit réfléchi le reconnaîtra aisément et un courage » véritablement chrétien proclamera ces principes, professés il y a » longtems par le génie catholique de saint Thomas, et par la philoso- » phie la plus élevée, à savoir que la prière est pour l'homme l'acte sou- » verain de la raison; que seule la prière donne à l'ame le complément » divin de sa vie, et les conditions d'ordre, de beauté, de grandeur et » de gloire, qui constituent sa fin même et sa destinée immortelle. »

Dans la 1re *partie* l'orateur montre ce que c'est que la prière:

La raison, si elle mérite ce nom, doit conséquemment *présider* à l'établissement de ces *rapports glorieux* autant que nécessaires entre l'ame et sa fin divine. Elle est préposée *par sa nature même* à cet ordre éminent et singulier qui *unit le rayon à son foyer,* la pensée humaine à la pensée de Dieu, notre amour à sa bonté, en un mot, la *créature à son auteur.* Sans quoi, nous n'aurons plus devant nos yeux, comme au-dedans de nous-mêmes, que ce monde orphelin dont la seule hypothèse attristait le génie de Leibnitz, et déshéritait dans son estime cette philosophie qui ne cherche pas, avant tout, le règne de Dieu, sa justice et son intime alliance avec l'ame.

Elle est, suivant la notion élémentaire, cette ascension mystérieuse de l'ame vers Dieu; elle est l'offrande et l'hommage d'une intelligence et d'un cœur indigens, mais qui s'approchent de l'océan immense de lumière et de bonheur pour s'y plonger et s'y nourrir. La prière est le langage qu'on parle à Dieu; la réponse divine est ce qui éclaire, instruit, console, soutient et fortifie. Dans cet élan et cet effort de l'ame pour aller à Dieu, nous reconnaissons un premier besoin rempli, une première faculté satisfaite, la grande et souveraine loi de la création exécutée : le besoin, la faculté de tendre à Dieu, de le chercher, de former à l'avance une intime et bienheureuse alliance avec ses perfections infinies de sagesse et de bonté.

Alors notre pauvre ame se relève; elle sent en elle-même que le complé-

ment de bien-être et de vie qui lui manquait, lui arrive par le canal de la prière. Mais quand celle-ci est exilée de nos cœurs, quand il n'y a plus le divin échange des grâces et des désirs, des supplications de la terre et des richesses du ciel, l'ordre a péri, il s'est retiré de la création, du monde intelligent, l'ame est sans destinée ; elle demeure incomplète et inachevée, mal immense, lamentable désordre qu'une saine raison ne peut souffrir, puisqu'elle a surtout pour mission de rétablir ou de conserver la dignité humaine !

Mais il ne suffit pas de *prier*, il faut encore *adorer*, parce que, en s'approchant de Dieu, l'homme doit tout d'abord le reconnaître pour maître :

L'adoration est donc aussi la loi suprême, la suprême justice, qui consiste assurément et avant tout à reconnaître la souveraine puissance de Dieu, et son droit absolu sur tout ce qui respire. L'adoration est ce devoir senti de la raison et du cœur, assez semblable à l'admiration, et qui ne peut non plus qu'elle périr parmi les enfans des hommes, tant que la conscience de ce qui est grand, vrai, beau et divin, demeurera dans le monde des intelligences. Grâces immortelles en soient rendues au Seigneur ! L'homme sait bien encore qu'il s'honore lui-même, et qu'il grandit quand il adore et quand il admire en Dieu même le type auguste de toute puissance et de toute gloire. La prière, et la prière seule, accomplit ce devoir et cet honneur ; car l'adoration prie et la prière adore.

Puis, s'adressant à ses auditeurs, l'orateur s'écrie dans un admirable élan :

Vous craignez de vous abaisser jusqu'à la prière, vous la dédaignez ! Hélas! vous ne savez donc pas recouvrer la dignité de votre ame, son bien-être, sa lumière, sa gloire et sa vie véritable! Et où donc est la science, la vérité, l'illumination du génie et l'inspiration d'une grande gloire, sinon en Dieu même, intelligence, beauté, science et grandeur infinie? Où réside dans son type et dans sa source la vertu, la sainteté, le bien moral à sa dernière *et plus haute puissance*, si ce n'est en Dieu saint, bon, juste et tout puissant ? L'homme se débat en vain dans sa laborieuse faiblesse ; il cherche et recherche péniblement dans son esprit et dans son cœur. Il croit tout posséder dans l'orgueil confiant de sa raison et dans le travail d'une philosophie stérile qui n'enfante jamais la vertu. Et il demeure pauvre, nu, aveugle, inutile, inutile du moins dans l'ordre de ces bienfaits régénérateurs qui seuls éclairent, vivifient et sauvent l'humanité. Mais qu'une courageuse effusion de l'ame aille jusqu'à retrouver les éternelles *émanations* des richesses et des perfections divines ; que la prière s'en saisisse, qu'elle s'unisse confondue avec elles,

l'homme alors participe à la puissance, à la bonté, à la science de Dieu dans cet ordre supérieur et dans ces proportions magnifiques qui valent mieux que les éclairs brûlans de la pensée humaine, mieux que l'orgueil dévastateur du génie.

Aussi le souverain réparateur d'ordre et de justice sait du haut du ciel, et quand il le veut, retrouver l'hommage de la terre et reconquérir les témoins qui publient sa grandeur, sa puissance et sa gloire dans l'attitude et la langue de la prière. O Dieu que j'adore et que je prie, montrez à mes regards, donnez à mon ame le plus consolant des spectacles: un peuple prosterné dans la prière, conjurant votre justice, sollicitant votre miséricorde et votre amour. Ce spectacle qui réjouit le cœur de Dieu et l'œil de l'ange, vous l'avez donné plus d'une fois, messieurs; vous le donnerez encore à la fin de la grande semaine dans laquelle nous entrerons bientôt, et lorsque se sera accompli dans vos âmes le mystère de la résurrection de l'Homme-Dieu.

Dans la 2e *partie* l'orateur prouve qu'il existe en l'homme une dignité qui se transforme en devoir, la dignité de substance active, laquelle nécessite en lui la *coopération* à l'action de Dieu :

Admirable et touchante disposition de la Providence! Dieu créa l'homme intelligent et libre; il veut sa coopération et sa prière: sa coopération, comme l'hommage et l'emploi légitime de ses forces, comme la consécration même et le mérite de sa liberté; sa demande et sa prière, comme une condition justement imposée aux faveurs divines. Dieu seul fait croître et mûrir les moissons: le travail du laboureur est cependant exigé et nécessaire. Il en est de même pour féconder le champ de nos ames.

Agir et prier, prier et agir. Attendre tout de Dieu, ne négliger ni soins, ni désirs, ni efforts; cet ordre est sage, il est grand et beau, il renferme l'économie de la Providence, la condition même de son gouvernement, le pacte de Dieu avec l'homme.

Loin de nous surtout la pensée d'un désespérant fatalisme! Il est écrit dans nos livres saints que Dieu obéit à la voix de l'homme. Le paganisme lui-même ne nommait-il pas la prière une clef d'or ouvrant les cieux? Non; Dieu ne nous accable pas sous un joug inflexible, il n'a pas tracé la ligne de fer que suivraient inévitablement nos actes et ses décrets. Prévoyant tout, il a prévu les vœux, les désirs du cœur de l'homme et ses efforts; et il arrêta dans sa bonté d'accorder librement aux libres prières de l'homme et à sa libre coopération le succès, la récompense.

Puis il développe l'admirable sagesse de Dieu dans cet arrangement pris, pour ainsi dire, avec sa créature. Cette magnifique exposition a produit sur son immense auditoire une sensation difficile à décrire :

Il fallait que Dieu agît ainsi pour arracher l'homme à sa torpeur, à sa dédaigneuse indolence. Aussi, quand le Sauveur a dit dans sa divine concision: *Demandez et vous recevrez*; il a fondé par ces simples paroles un ordre moral et spirituel, et de grands biens ou de grands maux s'y rattachent suivant que l'on observe ou que l'on néglige la leçon divine à cet égard. Nous ne le savons que trop; l'action de l'homme ici-bas est une lutte continuelle au milieu des périls. Pauvre rameur courbé avec effort dans sa nacelle, il doit résister au torrent qui l'entraîne; car la vertu n'est pas un courant facile, tant s'en faut; elle est au contraire, le flot à remonter et à combattre.

Et c'est bien aussi pour satisfaire à cette loi inévitable du combat que la prière est donnée à l'homme: elle est son arme toute puissante et invincible.

La faiblesse est en nous; la force en Dieu. Vaincus trop souvent sans combattre, complices intéressés de nos penchans mauvais, nous répondons volontiers à la conscience comme à l'amitié qui nous presse: Je ne puis.

Et cela est vrai, trop vrai sans la prière. On se décerne alors un brevet d'incapacité et d'impuissance sans rougir. Mais ici le malheur et la honte de la défaite ne sont pas précisement dans les fautes commises, dans la dégradation subie, dans les peines encourues. La honte, le malheur, la lâcheté de la désertion se trouvent dans l'abandon de la prière.

Enfin l'orateur a terminé par ces belles et consolantes paroles:

Eh bien! oui, dans les desseins de Dieu, que nos Ecritures ont si bien nommé le Dieu fort, il a fallu comme condition d'héroïsme et de triomphe, comme condition et principe de vertu, il a fallu le cri du faible qui implore, l'humble supplication du combattant qui, pour résister, s'abaisse devant Dieu seul, et s'armant par la prière, y trouve l'indomptable énergie de la confiance et du secours divin. Car enfin, messieurs, l'homme doit avouer qu'il n'est pas Dieu, qu'il n'est pas puissant et fort; il doit néanmoins vouloir et obtenir la puissance et la force; il ne fait tout cela qu'en priant. Dans la prière seule il est faible et puissant tout ensemble, vaincu et vainqueur, fidèle conquérant et soumis aux lois du roi immortel des siècles.

Et quand on ne comprend pas ces choses, on ne comprend rien à l'humanité, à ses luttes morales; on ne connaît pas l'homme, sa force, sa grandeur, sa misère, ni les armes du combat, ni la palme décernée au courage. On ne sait rien.

On n'entend rien à l'ordre du tems et de l'éternité, aux perpétuelles alternatives de la terre, aux infaillibles promesses du ciel, quand on n'entend pas la prière.

A. B.

(*La suite au prochain cahier.*)

Polémique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE

DE QUELQUES EXPRESSIONS INEXACTES

EMPLOYÉES PAR M. L'ABBÉ MARET,

DANS SA THÉODICÉE CHRÉTIENNE.

1. Importance des termes que l'on emploie en parlant de Dieu.—Témoignage de Gerson et de saint Thomas.

Avant de commencer l'examen de l'ouvrage de M. l'abbé Maret et des conséquences qu'on peut tirer de quelques-unes de ses assertions, qu'il me soit permis, à moi théologien de la vieille école, de citer un passage du célèbre Gerson, qu'il me semble d'autant plus utile en ce moment d'inscrire dans les *Annales*, que, comme elles et comme moi, il s'élève contre des expressions toutes philosophiques, anciennes ou nouvelles, qui se sont glissées et se glissent encore souvent dans un grand nombre de livres. Voici donc comment s'exprimait le docte chancelier, en s'adressant à un évêque qui n'est pas nommé :

« MON RÉVÉREND PÈRE,

» Il me paraît qu'une réforme faite sous votre direction et celle » de nos maîtres est nécessaire dans la Faculté de théologie ; elle doit » porter entre autres articles sur ceux qui suivent :

» 1° Il faudrait qu'on ne s'occupât plus, comme cela se fait com- » munément, de tant de questions inutiles, sans fruit et sans solidité, » et qui font abandonner les doctrines utiles et nécessaires au salut.

» 2° Ces doctrines scandalisent ceux qui ne sont pas initiés à ces » études, en leur faisant croire qu'il n'y a de théologiens véritables » que ceux qui s'occupent de ces études, au mépris de la Bible et » des autres docteurs.

» 3° Ce sont ces doctrines qui font *changer peu à peu les ter-*
» *mes consacrés par les SS. Pères... Or, il n'est pas un moyen*
» *plus sûr de corrompre une science que d'en changer les termes.*

» 4° Ce sont ces doctrines qui rendent les théologiens la risée des
» autres facultés : c'est ce qui leur a fait donner le nom de *vision-*
» *naires ;* c'est ce qui fait dire aussi qu'ils ne savent rien de solide
» sur la Vérité, sur la Morale ou sur la Bible.

» 5° Ce sont ces doctrines qui ouvrent la voie à toutes sortes d'er-
» reurs. Car ceux *qui les inventent à leur usage, emploient, selon*
» *leur bon plaisir, des termes que les autres docteurs et maîtres*
» *ne comprennent pas et ne se mettent pas en peine de compren-*
» *dre.* De là vient que les novateurs disent une infinité de choses
» *incroyables et absurdes*, qu'ils assurent être la conséquence de
» leurs folles fictions.

» 6° Ces doctrines n'édifient l'Église et la Foi, ni parmi les fidèles,
» ni parmi les étrangers ; elles scandalisent un grand nombre de
» théologiens, soit par ce qu'ils disent ou par ce qu'ils entendent dire ;
» car elles font qu'ils s'appellent les uns les autres ignares, curieux,
» visionnaires [1]. »

[1] Reverende pater, sub vestrâ et magistrorum nostrorum correctione in facultate Theologiæ videtur esse necessaria reformatio super sequentibus inter cætera : 1° Ne tractentur ità communiter doctrinæ inutiles sine fructu et soliditate, quoniam per eas doctrinæ ad salutem necessariæ et utiles deseruntur : 2° per eas non studentes seducuntur, quia scilicet putant illos principaliter esse theologos, qui talibus se dant, spretâ Bibliâ et aliis doctoribus ; 3° per eas termini à SS. Patribus usitati transmutantur... et non sequitur velocior scientiæ alicujus corruptio quam per hæc ; 4° per eas theologi ab aliis facultatibus irridentur : nam ideò appellantur *Phantastici*, et dicuntur nihil scire de solidâ veritate, et moralibus, et Bibliâ ; 5° per eas viæ errorum multiplices aperiuntur ; quia enim loquuntur et fingunt sibi ad placitum terminos, quos alii doctores et magistri non intelligunt, nec intelligere curant ; dicunt incredibilia et absurdissima, quæ ex his absurdis fictionibus dicunt sequi ; 6° per eas Ecclesia et Fides, neque intùs, neque foris ædificantur.... Per eas multi ex theologis tam activè quàm passivè scandalizantur ; nam alii *rudes* vocantur ab aliis et alii è contrà *curiosi* et *phantastici*. Voir l'*Histoire de l'Université* de Duboulay, tom. IV, p. 888. — Cette lettre avait été déjà insérée dans les *Annales*, t. VI, p. 145 (1re série).

Dans un autre endroit de ses ouvrages, Gerson revient encore sur le même sujet.

« Pourquoi, dit-il, les théologiens de notre tems sont-ils appelés » sophistes, babillards et visionnaires, si ce n'est parce que, ayant » laissé les doctrines utiles et à la portée de tous les auditeurs, ils se » sont attachés seulement à la Logique, ou à la Métaphysique, ou » même aux Mathématiques, jetant à tort et à travers dans la dis- » cussion, tantôt *l'intention des formes, la division du continû...*; » tantôt *certaines priorités dans les choses divines,* des *mesures,* » des *durations*, des *instances*, des *signes de nature* et autres » choses semblables, qui, fussent-elles vraies et certaines autant » qu'elles ne le sont pas, serviraient encore bien plus souvent au » scandale ou à la risée des auditeurs qu'à la défense de la foi [1]. »

L'ange de l'école, saint Thomas, tient absolument le même langage :

» Avant d'entrer en matière, remarquons que, dans les questions » délicates, les *termes inconsidérés* sont sources d'hérésie, comme » dit saint Jérôme. Il faut donc, pour parler de la Sainte Trinité, » procéder avec prudence et modestie; car, comme nous en prévient » saint Augustin, nulle part l'erreur n'est plus funeste, la recherche » plus difficile et la vérité plus féconde [2]. »

[1] Deindè, cur ab aliis appellantur theologi nostri temporis *sophistæ verbosi et phantastici*, nisi quia, relictis utilibus et intelligibilibus pro auditorum qualitate, transferunt se ad nudam logicam vel metaphysicam, aut etiam mathematicam ubi et quando non oportet, nunc de intentione formarum, nunc de divisione continui..., nunc *prioritates quasdam in divinis*, mensuras, durationes, instantia, signa naturæ, et similia in medium adducentes quæ, etsi vera essent et solida, sicut non sunt, ad subversionem tamen magis audientium vel irrisionem, quàm ad rectam fidei ædificationem sæpè proficiunt (*Histoire de l'Université, ibid.*).

[2] *Ex verbis inordinatè prolatis incurritur hæresis,* ut Hieronymus dicit; ideò cùm de Trinitate loquimur, cum cautelâ et modestiâ est agendum, quia ut Augustinus dicit (I *De Trin.* c. 3) *nec periculosiùs alicubi erratur, nec laboriosiùs aliquid quæritur, nec fructuosiùs aliquid invenitur. Summa*, 1ª, qu. XXXI, art. 2, dans l'édition de Migne, tome I, p. 733.

Nous prévenons que nous nous servons de la traduction de la *Somme* faite

Ne pas changer les termes définis par l'Église ou par les saints Pères; retrancher tous ceux qui sont abusivement empruntés à la logique, à la métaphysique, ou même à la mathématique, tel est le vœu de Gerson. Il a été suivi en bien des choses; c'est aux divers professeurs à voir s'il ne reste rien à faire sur ce point. Pour moi, je me bornerai ici à soumettre à M. l'abbé Maret, comme Gerson, docteur et professeur en Sorbonne, quelques réflexions sur plusieurs expressions employées dans sa *Théodicée Chrétienne*. Rien n'est léger sur une semblable matière, et je suis assuré qu'il me saura gré lui-même d'avoir appelé son attention sur ses paroles.

2. Examen de quelques expressions de M. l'abbé Maret sur la nature et l'essence divines.—Critique de quelques erreurs de M. l'abbé de La Mennais.

Pour procéder dans ce grave examen avec toute la loyauté que l'on doit attendre de ceux qui professent la religion du Christ, commençons, avant toutes choses, par déclarer que ce n'est point la croyance ou l'intention formelle de M. l'abbé Maret que nous attaquons ici; ce sont seulement quelques-unes de *ses expressions* qui, *contre son gré*, nous paraissent *peu justes et même dangereuses*. Remarquons, en outre, que M. l'abbé Maret a soin de faire la déclaration suivante : « Je n'ai pas besoin d'avertir que la foi au dogme » de la Trinité est indépendante de tout cet ordre de *conception*, » et qu'elle ne repose que sur la *révélation*. Faut-il dire aussi que, » dans cette matière délicate et difficile, s'il m'échappait quelques » *expressions peu justes ou peu exactes*, je les désavoue d'avance, » n'ayant d'autre règle que la foi et le langage de l'Eglise [1]. » On ne peut être plus circonspect; aussi déclarons-nous prendre pour nous-même ces paroles, et faire la même profession de foi.

Pour prouver le danger de quelques *expressions* de M. l'abbé Maret, nous aurons besoin de les comparer à celles de quelques phi-

par M. Sales Girons, et publiée par M. de Genoude. Elle est, en général, plus élégante que fidèle, aussi faut-il toujours la comparer au texte. Elle est dédiée à M. l'abbé Maret, qui doit, par conséquent, bien la connaître.

[1] *Théodicée chrétienne*, ou Comparaison de la notion *chrétienne* avec la notion *rationaliste* de Dieu, p. 289.

losophes, et en particulier à celles de M. l'abbé de La Mennais; mais nous déclarons en outre que loin de nous la pensée de comparer la foi ou le but de M. Maret à ceux de ces philosophes. Nous voulons seulement montrer à M. l'abbé Maret, et aussi à nos lecteurs, combien il faut être circonspect sur les expressions que l'on emploie en parlant de Dieu, puisqu'il y a des esprits qui abusent si tristement de nos paroles. La question, comme le dit M. l'abbé Maret, est *délicate* et *difficile*; d'autre part, il n'en existe pas d'une *importance* plus *actuelle* et plus réelle; que nos lecteurs veuillent bien nous suivre avec indulgence et impartialité.

M. l'abbé de La Mennais.

Toute idée, quelle qu'elle soit, renfermant celle de l'*Être*, ou plutôt n'en étant qu'une *modification*, il s'ensuit que l'*idée de l'Être*, antérieure à toutes les autres, est aussi la plus générale à laquelle il soit possible à l'esprit de s'*élever*. Indépendante du tems et de l'espace, immuable, infinie, elle n'a de rapport nécessaire qu'à soi, et se résout dans la notion primitive et simple de l'*unité conçue en elle-même*. Au-delà, il n'est rien. Parvenu à ce terme, l'entendement s'arrête : il a trouvé son propre principe, et le principe de tout ce qui est. Il ne se connaît, il ne se *conçoit*, que par cette unité première, source inépuisable des réalités[1]...

L'idée de l'*être*, quoique d'une simplicité absolue, ne donne par elle-même la notion d'aucun *être particulier*, bien qu'elle les *renferme tous*, non-seulement en *puissance*, mais en *réalité*; car tout être particulier *existe primitivement*, suivant un mode d'existence au-dessus de notre compréhen-

M. l'abbé Maret.

Lorsque, dans le silence de la méditation, nous nous *élevons à la conception* de l'unité, de la simplicité, de l'infinité divines, nous nous trouvons *en présence* d'une existence *indéterminée*, où nous voyons que toute perfection est comprise, et où, cependant, nous ne pouvons en *discerner aucune*; car toute manière d'*être particulière*, impliquant une borne, est relative à notre mode de concevoir, et ne peut se retrouver en Dieu telle que nous la saisissons.

Toutefois, l'infini n'étant pas un être abstrait, mais vivant et réel, possède, au degré qui convient à sa nature, des propriétés qui le *déterminent* et le *distinguent*. Tant que nous n'avons pas *conçu ces propriétés divines*, l'infini est *pour nous* une abstraction, un nom, *une lettre morte*[2].

[1] *Esquisse d'une philosophie*, tome I, p. 41 et 42.

[2] *Théodicée chrétienne*, ou *Comparaison de la notion chrétienne avec la notion rationaliste de Dieu*, p. 289 et 290

sion, *dans l'unité de l'Être universel.* Lui-même, quoique essentiellement intelligible en soi, ne *saurait être conçu* par une raison bornée; car, à cause de son unité, il faudrait, *pour le concevoir*, l'embrasser tout entier ; il faudrait une intelligence infinie comme lui (page 42)....

Cet *Être* est indiscernable, incompréhensible : et c'est le caractère propre de la *substance*. Une, de l'unité la plus absolue, elle n'offre, en tant que pure substance, *rien de déterminé*, rien de distinct... ; telle est la notion de l'Être infini... ; rien *ne peut être* qui ne soit renfermé dans son idée, *qui ne soit lui en quelque manière, et à quelque degré*. (*Ibid.*, p. 43). Notre esprit *ne peut concevoir* l'Être un, absolu, infini, etc. (*Ibid.*, p. 44).

Fesons d'abord ressortir les paralogismes et les contradictions dont abonde la doctrine de l'auteur de l'*Esquisse*, qui, comme le dit l'Ecriture, *s'est évanoui, s'est perdu dans ses pensées* [1]. Il pose d'abord, en principe, que l'*idée de l'Etre* se résout dans la notion primitive et simple de l'*unité conçue en elle même.* Ce n'est même que par cette *conception* que l'entendement se *conçoit* lui-même. Or voilà que quelques lignes après il assure que cet Etre infini ne saurait être *conçu par une raison bornée;* que notre esprit ne *peut concevoir* l'être un, etc. A-t-on jamais vu contradiction plus palpable, plus flagrante ? Disons en quelques mots que ces contradictions nécessaires dans son système proviennent de la fausse idée qu'*il s'est faite* du rapport de Dieu et des hommes. Non, l'esprit humain ne *conçoit* pas Dieu, ne l'a pas *conçu*, ne saurait le *concevoir*. Ce sont là des termes philosophiques, causes des erreurs de toute la philosophie allemande. Mais si nous ne pouvons pas *concevoir* Dieu, nous pouvons le *connaître*, ce qui est bien différent. Nous ne *connaissons*

[1] Evanuerunt in cogitationibus suis. *Rom.* I, 21.

ni *concevons*, il est vrai, l'*unité en elle-même*; mais nous la *connaissons* en partie, nous la connaissons *comme dans un miroir*, *comme dans une énigme*, selon saint Paul[1]. Voilà la seule chose vraie et raisonnable dans tous ces mots de *conception*, de s'*élever à l'idée de l'infini*, etc. Ce sont là des rêves, des abstractions métaphysiques qui ne produisent que des dieux *dialectiques*, comme ceux de Plotin, vrais amusemens (dangereux amusemens) philosophiques.

En second lieu remarquons ici, exprimée en termes très-clairs, cette grande erreur qui constitue en ce moment l'*hérésie lammenaisienne*, celle de *l'unité de substance* qui est, malgré les dénégations de son auteur, purement et simplement le *panthéisme*. Or, si nous y fesons bien attention, on verra que ces conclusions : « L'être absolu *ren-* » *ferme tous les êtres* non seulement en *puissance*, mais en *réalité*; » tout être particulier *existe primitivement* dans l'*unité de l'Etre* » *universel*; rien ne peut être *qui ne soit lui*; » toutes ces propositions purement *panthéistes* sont fondées sur quoi? Hélas! sur un fondement bien chanceux, bien peu solide, sur l'*idée que M. l'abbé de La Mennais*, comme M. Leroux, comme Spinosa, comme les Allemands, comme les Hindous, s'EST FAITE *de l'Etre*. Il en est exactement ainsi. On *se fait* une idée, on circonscrit Dieu et le monde dans cette *conception humaine*, et puis tant pis pour les conséquences; si elles choquent le bon sens, on dit, comme le fait ici M. de La Mennais, que c'est là *un mode d'existence au-dessus de notre compréhension*, et l'on élève contre la Révélation, contre le Ciel toute une Babel assise sur ce frêle édifice ! !

Et pourtant nous ne pouvons ici nous empêcher de faire remarquer que cette grave erreur repose, comme la précédente, sur *des mots* mal définis, mal compris. M. de La Mennais suppose, à tort, qu'il n'existe qu'UNE *idée de l'Etre*, dont toutes les autres ne sont qu'une modification; que cette *unique* idée doit *s'appliquer* exactement à *tous les êtres*, parce qu'elle les *renferme tous*. Or c'est là précisément ce qu'il faudrait prouver. Nous assurons, nous, qu'il existe plusieurs idées, de même que plusieurs *espèces d'êtres*; l'un *néces-*

[1] Videmus nunc per speculum in ænigmate... nunc cognosco ex parte. 1 *Cor.* XIII, 12.

saire, les autres *contingents*; l'un *éternel*, les autres *créés*, etc. Or chacun de ces êtres donne une *idée différente*. Comment M. de La Mennais, qui n'admet que l'*idée* pour preuve de la *réalité de son être absolu*, pourrait-il prouver que l'*idée* de l'être *contingent* ne prouve pas aussi son *existence?* Son raisonnement est celui-ci : « Je » conçois l'idée de l'absolu; qui dit absolu, dit tout, donc rien n'existe » que lui. » Nous lui répondons : « Je conçois l'idée de l'Etre pure- » ment contingent; or qui dit contingent, dit non absolu; donc le con- » tingent existe aussi. » Que s'il persiste et qu'il veuille nous susciter des difficultés, nous en serons quitte pour lui faire sa propre réponse : « L'existence du contingent est *un mode d'existence au-* » *dessus de notre compréhension.* » Qu'aura-t-il à nous dire?...

Voilà pourtant où arrive l'esprit humain quand, sur Dieu et le monde, il s'écarte de la *révélation* qui nous en a été faite par Celui qui connaît Dieu et le monde, pour suivre les *inventions* de l'esprit humain, qui ne connaît d'une manière absolue ni l'un ni l'autre !

Et maintenant que nous avons exposé les erreurs professées en particulier par M. l'abbé de La Mennais, nous adressant à M. l'abbé Maret, nous le prierons d'abord de nous dire pourquoi il se sert, lui aussi, du mot *conception* pour signifier la *connaissance imparfaite* qu'il a de Dieu ; pourquoi dire qu'il *s'élève à cette conception ;* pourquoi se placer sans façon *en présence* de l'Unité divine, comme si une semblable *vision*, ou *intuition*, était dans les *forces naturelles* de l'homme *isolé?* N'est-ce pas là l'erreur de tous les rationalistes ? si vous leur accordez le droit de s'*élever* jusqu'à l'*intuition* de Dieu, jusqu'à la *conception* de l'unité, de l'infinité divine, comment leur refuser de *croire* pour eux, et puis de *prêcher* aux autres ce qu'ils auront *vu*, ce qu'ils auront *conçu?* Franchement, sauf le respect que nous devons à M. Maret *concevant l'unité divine*, nous avouons que nous lui serions bien reconnaissant s'il voulait nous permettre de jouir de ce grand tableau ; d'un côté *l'unité, la simplicité, l'infinité divines*, et de l'autre M. Maret se constituant, s'établissant commodément en *sa présence*, et l'examinant comme un voyageur instruit et curieux examine un paysage obscur et lointain.

Mais si nous n'avons pas le privilége de jouir de ce tableau, écoutons au moins ce que M. Maret nous assure qu'il a *vu*, qu'il a *trouvé*.

Et d'abord il a *vu* dans l'Unité divine toute perfection, mais il n'a *pu* y en *discerner* aucune; il n'y a pas même *vu* un être *particulier, déterminé, distinct;* il n'a *vu* qu'un être *absolu, simple, infini,* qui n'est qu'un *nom,* pas même un *nom vivant,* mais une *lettre morte.* Voilà ce qu'il a vu, ce qu'il a trouvé, en sorte qu'en dernière analyse ce grand effort de *conception,* ce vol *élevé* n'a abouti qu'à le mettre en présence d'un nom vide et d'une *lettre morte.*

Or, d'où vient cette confusion, de vision d'un côté et d'existence de l'autre? cela vient, dit M. l'abbé Maret, de ce qu'il n'avait pas encore *conçu les propriétés divines.*

Approchez, chrétiens, vous tous simples d'esprit, petits enfans, hommes et femmes du peuple, approchez, c'est là ce qu'on appelle la première *conception philosophique de Dieu;* ou plutôt n'approchez pas, contentez-vous de la *connaissance* de Dieu que vous donne votre Catéchisme, elle est la seule raisonnable, et par dessus cela, elle est la seule vraie. Le Dieu dont on vous donne la *connaissance* n'est point un être *indéterminé,* ni une *lettre morte;* bien loin de ne pouvoir *discerner en lui aucune perfection déterminée,* vous connaissez en même tems ses perfections que son existence; vous apprenez tout de suite qu'il est bon, qu'il est tout-puissant, qu'il est éternel, qu'il nous a créés, etc. Or, c'est là le seul Dieu réel et traditionnel, tous les autres ne sont que des dieux fantastiques, je veux dire philosophiques.

Mais, pour montrer à M. l'abbé Maret, et à nos lecteurs, combien cette *première conception* de Dieu est erronée et dangereuse, combien elle est éloignée de la croyance chrétienne, nous allons la comparer aux *conceptions* de *Schelling* et de *Hegel,* en nous servant des propres paroles employées par M. l'abbé Maret pour les exposer et les réfuter :

« L'absolu, originairement et en lui-même, ne *possède donc aucune forme déterminée;* il n'est pas l'étendue, il n'est pas la » pensée ; il n'est pas l'intelligence, la volonté, l'esprit; il n'est pas la » matière. Il n'est qu'une pure *possibilité,* une pure *puissance de devenir* toutes choses; et pour se *réaliser,* il doit se diviser en » lui-même, se particulariser en une multiplicité infinie, etc. [1]. »

[1] *Théodicée chrétienne,* etc., p. 392.

N'est-ce pas là l'être *indéterminé*, la *puissance réalisant la substance* de M. Maret ? Voyons encore la *conception* de Dieu, selon Hegel; toujours d'après M. Maret :

« Par un procédé d'*élimination*, qui consiste à *dépouiller successivement* la pensée de tous les concepts, qui, ayant des relations » mutuelles, s'*affirment* et se *nient* réciproquement, Hegel cherche » l'idée la plus générale, et contenant toutes les autres. Cette idée » est celle de l'*être*, qui seule résiste à sa dissolvante analyse. Aussi » est-ce la seule qu'il *retienne* et dont ensuite il veuille *tirer* tout le » système de la raison.... J'arrive donc à l'*idée d'être*, qui n'est ni » fini ni infini, et qui peut *devenir* l'un et l'autre... Cet être nu est le » néant lui-même... Toutefois, cet Être-néant n'est pas le néant ab- » solu; c'est un *néant fécond*, c'est un milieu entre le néant absolu » et l'être développé; c'est le *devenir* (das werden). Ce devenir est » ce qui n'est pas, mais qui *peut être*; ce *qui se fait* [1]. »

Que nos lecteurs jugent eux-mêmes si cet être dont on a éliminé l'affirmation et la négation n'est pas l'*être indéterminé* de M. Maret, qui possède toutes les perfections, mais en qui on ne *peut en discerner aucune;* enfin, si cet être qui n'est pas, mais qui *peut être*, n'est pas cette première conception sous la forme de *pouvoir être*, de *puissance* d'être, laquelle *puissance réalise la substance* de Dieu, comme va le dire M. Maret. Je crois en avoir assez dit pour prouver à M. Maret qu'il lui est impossible, absolument impossible, de retenir cette première *conception* de notre Dieu, qui est *un acte pur*, un *être déterminé, complet*, pour lequel la puissance d'être n'a jamais existé, comme va nous le dire saint Thomas, et qui ne doit jamais être conçu sous un autre aspect.

3. S'il peut exister une énergie première, une activité, une causalité, une puissance qui réalise Dieu.

M. l'abbé de la Mennais.

Que si, *contemplant* l'Être infini, nous essayons de découvrir ses propriétés nécessaires, nous *trouvons* que

M. l'abbé Maret.

Je *trouve* que la première propriété de l'être infini est la puissance. Avant d'être il faut *pouvoir être*; l'être *sup-*

[1] *Ibid.*, p. 396, 98, 99.

l'idée de l'Être renferme premièrement celle de force et de *puissance*; car *pour être*, il faut *pouvoir être*, et l'existence implique la notion d'une *énergie* PAR LAQUELLE elle est perpétuellement *réalisée*.

L'*intelligence* est, en second lieu, *contenue dans l'idée de l'Être* infini, puisque visiblement quelque chose qui *peut être* et qui est lui manquerait, ou il ne serait pas infini, s'il n'était pas *intelligent* (*ibid.*, p. 48.)

L'amour est encore essentiellement compris dans la notion de l'être, puisque l'être, évidemment, serait incomplet sans l'amour... Dieu ne serait pas un si ses propriétés essentielles n'étaient pas ramenées, sans cesser d'être distinctes, à l'unité de la substance; si la *puissance qui la* RÉALISE *incessamment*, la forme qui la *détermine*, n'étaient éternellement unies l'une à l'autre par un indissoluble lien. D'où nait la nécessité d'une *énergie spéciale*, ou d'une nouvelle propriété qui *opère par son efficace, cette union infinie*; et cette énergie, cette *propriété* qu'implique la substance, c'est l'*amour* (*ibid.*, p. 49).

pose une force, une énergie première, une activité, une *causalité*, qui le soutient, le porte et le *réalise* sans cesse. Cette force, cette *énergie première*, nous la concevons sous le nom de *puissance*. Dieu est donc premièrement et radicalement *force* infinie, *puissance* infinie (p. 290).

En second lieu, l'*intelligence est renfermée* dans l'*idée de l'Être infini*. Si Dieu ne se connaissait pas, s'il ne connaissait pas tout son être, toute sa puissance, il lui manquerait quelque chose, il ne serait pas parfait, il ne serait pas infini. Dieu est donc *intelligence* (*ibid.*).

Mais quel peut être le terme de cette puissance infinie, de cette intelligence infinie? Il ne peut être que la possession de soi, la jouissance de soi, l'amour de soi. Il faut qu'il y ait un rapport, un *lien* entre la *puissance qui* REALISE *la substance* et l'intelligence qui la *détermine*. Ce rapport, ce lien ne peut être que l'*amour*. Voilà donc une troisième *propriété* en Dieu (p. 291).

Ayant une fois conçu Dieu sous la fausse notion de *pouvoir être*, d'être *indéterminé*, il faut que M. Maret invente forcément quelque chose qui RÉALISE l'existence de cet être et en détermine les attributs. Or, pour cela, il est conduit à de nouvelles erreurs sur la na-

ture divine. « L'être (divin), dit-il, *suppose* une force, une énergie » *première*, une activité, une *causalité* qui le *soutient*, le *porte* et » le *réalise* sans cesse. » Il ne nous sera pas bien difficile de prouver que toutes ces notions sont erronées et fausses. Et d'abord l'être en Dieu ne *suppose* rien, absolument rien de *premier* à lui; il n'existe ni force, ni énergie, ni activité, ni causalité, qui puisse s'appliquer à la substance de Dieu; il n'y a rien, absolument rien qui la *soutienne*, la *porte* et la *réalise*. Non, l'être en Dieu ou plutôt l'être-Dieu est sans principe, sans racine, sans premier, sans précédent réel ou supposé. Cet être EST, et de lui commencent tous les premiers, viennent toutes les forces, toutes les énergies, toutes les causes. Il ne faut pas dire qu'il est *parce qu'il* est *possible*, il faut dire que c'est parce qu'il est, qu'il peut y avoir des *possibilités* et des *puissances d'être* dans l'Univers.

C'est là la notion que la théologie et les Pères nous ont donnée de la Divinité. C'est pour s'en être écartés, pour avoir voulu faire un Dieu dialectique et logique, que les philosophes et les peuples ont si souvent et si profondément erré sur la substance de Dieu. Nous ne voulons pas citer ici un grand nombre de textes. Citons-en pourtant quelques-uns pour montrer combien la théologie chrétienne est précise, prévoyante et profonde sur ce point.

Et d'abord, M. l'abbé Maret n'a pas fait attention que si une fois on pouvait ainsi supposer, concevoir, Dieu en *puissance*, jamais, jamais, il ne pourrait passer en acte; car, pour qu'une chose *possible* passe en acte ou soit réalisée, il faut qu'il y ait un agent en *acte*, ou réel, qui, de possible, la rende réelle. C'est ce qu'expose avec une grande clarté et une rare précision le théologien qui a été dit l'*Ange de l'école*:

« Le premier Être doit être *en acte* et en aucune manière *en puis-* » *sance;* car, quoique dans la chose même qui passe de la puissance » à l'acte, la puissance soit antérieure, quant au tems, à l'acte, ce- » pendant, simplement parlant (ou en parlant de l'Être absolu), l'acte » est antérieur à la puissance ; car l'être en puissance ne passe réel- » lement en acte (n'est réalisé) que par un être en acte. Or, nous » avons démontré que Dieu est l'*être premier;* il est donc impossi- » ble qu'il y ait en Dieu quelque chose *en puissance* (ou quelque

» chose de possible)... Dieu est un *acte pur*, n'ayant rien de *po-* » *tentiel* [1]. »

Nous savons bien que M. l'abbé Maret ne laisse pas Dieu *en puissance* et le fait passer tout de suite *en acte*; mais quel moyen emploie-t-il pour cela? A-t-il même logiquement le droit de le faire? Saint Thomas vient de dire que non. Aussi, que fait-il? il transforme sa *puissance-possibilité* en *puissance-force*. Cette erreur, un peu couverte dans ses paroles, est patente dans celles de M. l'abbé de La Mennais; répétons ses expressions : « Pour être, il faut *pouvoir* être. » On voit qu'ici le mot *pouvoir* n'est que la possibilité d'être, *possibilité*, qui exige un agent pour être réalisée; mais dans le second membre de la phrase, ce *pouvoir-possibilité* devient *pouvoir-agissant*; c'est-à-dire que ce n'est plus la *possibilité*, mais c'est un *agent* réel. En effet, il continue : « L'existence implique la notion d'une énergie » *par laquelle* elle est perpétuellement *réalisée*. » Voilà pourtant ce que M. l'abbé de La Mennais a adopté en délaissant les pures et fidèles notions chrétiennes.

Quant aux mots d'*énergie*, de *force*, de *causalité*, appliqués à la substance de Dieu, qu'il nous soit permis de citer encore les observations de quelques docteurs sur ces expressions. On va voir que non seulement il n'est pas permis de les appliquer à l'Etre de la substance divine, mais qu'il faut encore user de la plus grande circonspection quand il s'agit de la génération du Fils par le Père, ou de la procession du St-Esprit de l'un et de l'autre. Ecoutons un moment les docteurs de l'Eglise :

Saint Cyrille d'Alexandrie ne veut pas que l'on se serve du mot *énergie* pour indiquer *le Père*. « Car, dit-il, *énergie* (ἐνεργείας) in- » dique une *action*, un *ouvrage* (ἔργον), et père indique une » *façon d'être*, une *relation naturelle* (σχέσεως). — L'*énergie* est

[1] Necesse est id quod est primum ens, esse in actu, et nullo modo in potentiâ. Licet enim in uno et eodem, quod exit de potentiâ in actum, priùs sit tempore potentia quàm actus, simpliciter tamen actus prior est potentiâ, quia quod est in potentiâ, non reducitur in actum nisi per ens actu. Ostensum est autem suprà (*Quæst. præc.*, art. 3), quod Deus est primum ens. Impossibile est igitur quod in Deo sit aliquid in potentiâ. (*Summa*, *pars* 1ª, q. III, art. 1.) Deus est actus purus non habens aliquid de potentialitate. (*Ibid*, art. 2, p. 477.)

» la même chose que *action* (ποίησις). Or cette action du Père a » son terme hors de lui et non en lui[1]. »

Petau résume ainsi les divers sentimens des Pères : « Quoiqu'il y ait » telle action qui soit de cette nature, qu'elle existe au moment même » où la cause efficiente commence à être, cependant on doit la nom- » mer *facture* et *énergie*. Au contraire il faut appeler *substantielles* » et non point *énergies* les opérations par lesquelles, ce qui opère » produit quelque chose de sa substance, etc.[2] »

Quant à la manière dont s'opère la génération du Fils, voici ce que dit saint Thomas :

« Les Ariens voulant prouver que le Fils est une créature, dirent » que le Père a engendré le Fils par sa *volonté*, en ce sens que la » volonté désigne le *principe*. Pour nous, il faut dire que le Père » a engendré le Fils, non *par sa volonté*, mais *par sa nature*. C'est » pour cela que saint Hilaire dit : *La volonté de Dieu a donné* la » substance à toutes les créatures ; mais la naissance parfaite reçue » d'une substance non passive et non née, a donné sa nature au » Fils. Toutes les choses créées sont telles que Dieu les *a voulues ;* » mais le Fils né de Dieu est tel que *Dieu lui-même*[3].

Il en est de même, d'après saint Thomas, de la relation du Père et

[1] Cyrillus, 18 *Thesaur.*, p. 184.—Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* xxxv, p. 572, dit la même chose *contre Eunomius*, qui soutenait que le fils était le *produit* de l'énergie du père. Dans Petau, *Dog. théol.*, t. II, part. Ire, p. 250. Venise, 1757.

[2] Itaque tametsi hujus generis actio sit aliqua, quæ eodem momento, quo caussa efficiens esse incipit, existat, nihilominus ποίησις et ἐνέργεια nominabitur. E contrariò verò οὐσιώδεις, id est substantivæ sunt operationes et non censentur ἐνεργείαι, quibus è substantiâ suâ producit aliquid id quod operatur, etsi tempore sint eo posteriores. *De Trinit.*, liv. v, c. 4, n. 8. *Ibid.*, p. 251.

[3] Ariani volentes ad hoc deducere quod Filius sit creatura, dixerunt quod Pater genuit Filium, voluntate, secundùm quod voluntas designat principium. Nobis autem dicendum est quod Pater genuit Filium non voluntate, sed naturâ. Unde Hilarius dixit (*de Synod. defi.*, 24). « Omnibus creaturis sub- » stantiam Dei voluntas attulit, sed naturam dedit Filio ex impassibili ac non » natâ substantiâ perfecta nativitas. Talia enim cuncta creata sunt, qualia » Deus esse voluit ; Filius autem natus ex Deo talis subsistit, qualis et Deus » est. » *Summa*, p. I, q. XLI, art. 2 dans l'éd. de Migne, t. I, p. 807.

du Fils. « On ne peut pas dire qu'ils s'aiment *par* le St-Esprit; ils » s'aiment par leur Essence. Cet amour est le St-Esprit[1]. »

On voit par toutes ces citations quel soin ont pris les docteurs chrétiens d'éloigner toute idée d'action et de génération, ou de procession appliquée à la nature divine. C'est ce à quoi n'a pas fait assez d'attention M. l'abbé Maret, qui, comme le lui ont déjà fait observer les théologiens de la *Biographie catholique*, ainsi que les *Annales*[2], admet une *communication de la nature divine*, ce qui constitue l'erreur de l'abbé Joachim, condamnée par le 12e concile général, IVe *de Latran* (en 1215), en ces termes :

« Chacune des trois personnes est cette chose, c'est-à-dire sub- » stance, essence ou nature divine, qui seule est *le principe* de » toutes choses, hors de laquelle on ne peut en trouver *un autre.* » Cette chose n'est ni *engendrant*, ni *engendrée*, ni *procédant;* mais » c'est le Père qui engendre, le Fils qui est engendré, et le Saint- » Esprit seul qui procède, afin qu'il y ait distinction dans les personnes, » et unité dans la nature... On ne peut pas dire que le Père ait » donné au Fils une partie de sa substance, et en ait retenu l'autre » pour lui-même, puisque la substance du Père est indivisible, » comme étant tout à fait simple. On ne peut pas dire non plus que » le Père transmette (*communique*) sa substance au Fils en l'engen- » drant, de manière qu'en la donnant au Fils il ne l'ait pas retenue » pour lui-même; car alors il aurait cessé d'être substance[3]. »

[1] Pater et Filius non diligunt se Spiritu sancto, sed essentiâ suâ... Non possumus dicere quod Pater spiret Spiritu sancto vel generet Filio, etc. *Ibid.*, q. XXXVIII, art. 2, p. 777.

[2] Voir les *Annales*, t. XII, p. 72, et la *Bibliographie* catholique, t. IV, p. 282.

[3] Quælibet trium personarum est illa res, videlicet substantia, essentia, sive natura divina, quæ sola est universorum principium, præter quam aliud inveniri non potest; et illa res non est generans, neque genita, nec procedens; sed est Pater qui generat, Filius qui gignitur, et Spiritus sanctus qui procedit, ut distinctiones sint in personis et unitas in naturâ... Ac dici non potest quod partem suæ substantiæ illi dederit et partem retinuerit ipse sibi, cum substantia Patris indivisibilis sit, utpotè simplex omninò. Sed nec dici potest, quod Pater in Filium transtulit suam substantiam generando, quasi sic dederit eam Filio, quòd non retinuerit ipsam sibi : alioquin desisset esse substantia. *Decret.* con. *Lateranensis*, dans les *Conciles* de Bail, t. I, p. 296.

Les théologiens basent encore leurs observations sur les mots *cause* et *principe*, sur la décision suivante du 18ᵉ concile général ; celui de Florence, en 1438 :

« C'est pourquoi, au nom de la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-» Esprit, et par l'assentiment du saint concile général de Florence, » nous *définissons* que cette présente vérité de Foi soit crue et reçue » de tous les Chrétiens; et qu'ainsi tous professent que l'Esprit-Saint *est* » éternellement *du* Père et *du* Fils, et que son essence ou son être » substantiel, il l'a *du* Père en même tems que *du* Fils, et qu'il » procède éternellement de l'un et de l'autre comme d'*un seul principe* » et d'une *unique spiration*; déclarant que ce que les saints docteurs » et les Pères disent que l'Esprit-Saint procède du Père par le Fils, veut » faire comprendre et signifier que le Fils aussi est, selon les Grecs la » *cause*, et selon les Latins le *principe* de la subsistance de l'Esprit-» Saint, de même que le Père[1]. »

On voit, d'après ces décisions suprêmes, qu'il est inexact de dire, comme l'a fait M. Maret, « qu'il n'y a qu'une nature divine, qui sans » division SE *communique* à trois principes coéternels. (p. 283) » ; la nature divine ne se communique pas, n'engendre pas, n'est pas engendrée, n'est pas réalisée. Car, comme le dit saint Thomas : « Rien » ne peut faire que le mot *essence* (ou nature) puisse être employé » pour le mot personne[2]. »

[1] In nomine igitur sanctæ Trinitatis, Patris et Filii et Spiritûs sancti, hoc sacro universali approbante Florentino concilio diffinimus, ut hæc fidei veritas ab omnibus Christianis credatur et suscipiatur, sicque omnes profiteantur, quia Spiritus sanctus ex Patre et Filio æternaliter est, et essentiam suam, suumque esse subsistens habet ex Patre simul et Filio, et ex utroque æternaliter tanquam ab *uno principio* et unicâ spiratione procedit, declarantes quod id, quod sancti doctores et Patres dicunt, ex Patre per Filium procedere Spiritum sanctum, ad hanc intelligentiam tendit, ut per hoc significetur, Filium quoque esse secundùm Græcos quidem *causam*, secundùm Latinos verò *principium* subsistentiæ Spiritûs sancti, sicut et Patrem. *Litteræ unionis*, dans Bail, p. 473.

[2] Hoc nomen *essentia* non habet ex modo suæ significationis quod supponat pro personâ. *Ibid*, q. XXXIX, art. 5, p. 789.

4. Si l'on peut dire qu'il n'y a en Dieu que trois propriétés, trois facultés nécessaires.

M. L'ABBÉ DE LA MENNAIS.

Il y a donc dans l'Etre infini *trois propriétés nécessaires*, et *il n'y en a que trois*; car toutes les autres qu'on essaierait de nommer ne sont que ces propriétés essentielles *conçues* sous des rapports particuliers, selon leurs opérations propres. Ainsi la bonté n'est que l'amour agissant au dehors; la sagesse n'est que l'intelligence manifestée dans certains actes; la cause n'est que la puisance produisant hors de soi.

Distinctes par leur essence, ces *propriétés* également nécessaires, et qui dès lors ont existé toujours *simultanément*, sont liées entre elles suivant un ordre, *non de succession, mais de principe*....

Puisqu'il faut connaître pour aimer, *l'intelligence précède* l'amour, qui dérive à la fois et d'elle et de la puissance (p. 49 et 50).

M. L'ABBÉ MARET.

Il y a donc en Dieu *trois propriétés, trois facultés nécessaires, et il n'y en a que trois*; car toutes les autres qu'on pourrait *concevoir* ne sont que ces propriétés primordiales, sous d'autres rapports, sous d'autres aspects. Ainsi la sagesse est l'intelligence manifestée par l'ordre; la bonté est l'amour se communiquant au-dehors....

Ces *propriétés* existent *simultanément*; l'une n'agit pas sans l'autre, et cependant il y a entre elles un ordre, non *pas de succession, mais de principe*....

Pour aimer, il faut être, il faut connaître. La puissance, la force est donc la première par une priorité de raison, et *l'intelligence précède l'amour* (p. 291).

Sur ces citations nous ferons remarquer d'abord cette impropriété des termes *conçues*, *concevoir*, qui, impliquant que ces notions sont une production de l'intelligence humaine, sont erronées, comme le dira bientôt saint Thomas, et ne peuvent que donner de fausses idées sur la Trinité. En effet, les deux auteurs en concluent qu'il n'y a en en Dieu que *trois propriétés* nécessaires; or, comme l'ont déjà fait observer les *Annales*, il y a plus de trois propriétés en Dieu, et toutes ses propriétés sont nécessaires; bien plus, il n'y a pas en Dieu de *facultés*, comme le dit M. Maret. Tout en Dieu est en acte, est accompli et complet; il ne saurait donc y avoir de *facultés* d'être, ou de recevoir quelque chose. Au reste, il est si vrai qu'il y a plus de *trois* propriétés en Dieu, que M. Maret en compte plus loin *quatre* et même *cinq* : « Comme toute l'essence divine se retrouve dans cette

» communion (dans l'amour mutuel du Père et du Fils), comme elle y » est avec toutes ses *propriétés essentielles*, de *puissance*, d'*intelli-* » *gence*, de *volonté* et d'*activité*, etc. » (p. 297). Et ailleurs : « Dans » cet état nouveau, se retrouve la substance divine toute entière, la » substance divine avec tous ses attributs avec toutes ses *propriétés*: » avec sa *puissance*, avec son *intelligence*, avec sa *volonté*, avec son » *activité* et sa *vie essentielle* (p. 295).

5. Si on peut dire qu'il existe *trois principes* dans la Trinité chrétienne.

Exposons d'abord les paroles de M. Maret, afin d'être sûr de ne pas dénaturer sa pensée :

« Le baptême est conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; il est donc nécessaire que ces TROIS PRINCIPES existent dans l'*unité divine*, et que cette unité soit une trinité. » (p. 244.)

« L'Évangile nous manifeste donc un Verbe en Dieu, une parole éternelle et substantielle, qui exprime tout ce que Dieu est, un Fils, image parfaite du Père, un *second principe* subsistant et agissant dans l'unité divine. Les écritures divines nous révèlent encore un *troisième principe*, à qui le nom de Dieu, les perfections divines, l'origine divine, l'honneur et le culte divins sont attribués » (p. 247).

« Il est des textes où les *trois principes* se trouvent réunis et mis en rapport... Évidemment il y a dans ces paroles *trois principes* parfaitement distingués entre eux et cependant *unis*[1] » (p. 248).

« *Trois principes* nous sont révélés comme existant dans la Divinité : *Distingués* entre eux; ayant une action qui leur est propre; véritablement subsistant en eux-mêmes, ils forment *trois personnes*. Mais d'un autre côté, comme l'unité divine est le fondement de toute la doctrine biblique, il est nécessaire que ces *trois principes divins* subsistent dans une seule nature, dans une seule substance divine ; et qu'ainsi il y ait entre eux une parfaite égalité. » (*ibid.*).

« La raison peut rechercher la nature de ces *trois principes* manifestés par la révélation divine. Ces *trois principes* sont-ils *trois existences* réellement subsistantes, et ayant une véritable et réelle personnalité ?... Si l'on admet que ces *trois principes* sont réellement des personnalités diverses, existe-t-il entre elles quelque subordination? ou bien y a-t-il entre elles une parfaite égalité?» (p. 261-62).

---

[1] C'est sans doute UN, *unum*, que M. Maret a voulu dire.— De même il dit encore : « Essentiellement *distinctes*, ces propriétés sont cependant essentiellement UNES. » (p. 292.) Les trois personnes ne sont pas *unes* ; elles sont *unum*, c'est-à-dire *une seule* ubstance.

« Les *trois principes* de la Trinité n'étaient pas pour l'église catholique de simples modalités, des noms, des aspects divers de la Divinité; c'étaient bien des *principes* subsistants, des personnes réelles et distinctes. » (p. 271).

« La doctrine des symboles de Nicée et de Constantinople se résume ainsi: Il n'y a qu'une nature, une substance divine, qui, sans aucune division, se *communique* à *trois principes* coéternels. Ces *trois principes* sont trois personnes subsistantes et distinctes, mais égales en toutes choses (p. 283). »

« D'après l'Ecriture, rien n'est plus certain que l'*unité* de Dieu, rien n'est plus certain que l'existence de *trois principes* dans cette unité divine. Mais cette doctrine ne peut se maintenir qu'autant que ces *trois principes* sont identifiés par la substance et distingués par la personnalité [1]. » (*ibid*).

Il ne sera pas bien difficile de prouver combien ce langage est inexact et dangereux, dans un moment où l'erreur s'attache principalement à l'*Essence* et à la *Trinité divines*. C'est pour cela que nous allons exposer ici quelques-uns des enseignemens des Pères et quelques-unes des décisions des Conciles.

« Ne voyez-vous pas, disait saint Epiphane, que par ces paroles, » un *Dieu de qui viennent toutes choses et nous par lui* [2], l'Apô» tre indique un *seul principe*, afin que l'esprit ne soit pas induit à » penser *plusieurs principes* [3] ? »

« Il n'y a pas deux dieux, dit saint Basile, car il n'y a pas deux » pères; or, qui établit *deux principes* énonce deux dieux [4]. »

« Il n'y a, dit le même Père, qu'un seul principe de toutes les » choses qui existent, lequel Principe a agi *par* le Fils, et a perfec» tionné *dans* le saint Esprit [5]. »

[1] M. de La Mennais professe aussi trois Principes: « Trois personnes ont » dû concourir à la création, puisque *trois principes* actifs et infinis y ont » concouru nécessairement » (*Esquis.*, t. I, p. 101). La même erreur avait déjà été professée par Plotin, et sans doute par les néoplatoniciens: « Il y a » en nous, comme en Dieu, *trois principes* dans une même Nature.... Ainsi » nécessaires l'un à l'autre, ces *trois principes* se suivent sans intermédiaire; » ils ne *diffèrent* qu'autant qu'il le faut pour qu'ils ne puissent se *confondre*. » (*Hist. de l'École d'Alexand.*, par M. J. Simon, t. I, p. 305 et 306).

[2] 1 *Cor.* VIII, 6.

[3] Epiph. *Contra Noetianos.* Hæres. 57, n. 5.

[4]. Non duo sunt dii; non enim patres duo; porrò qui *duo principia* constituit, duos prædicat Deos. Basil. *contra Sabellianos Orat.* 27.

[5] Nam unum est eorum quæ sunt, principium, quod *per* Filium efficit, et *in* Spiritu perfecit. S. basile, *Lib. de script. sanct.*, c. XVI.

« Le Père, dit saint Augustin, est principe *sans* principe, le Fils » principe *de* principe ; mais l'un et l'autre ne sont pas *deux*, mais » *un seul principe.* Je ne nierai pas non plus que l'Esprit-Saint soit » *principe*, mais ces trois ensemble, ainsi qu'ils ne sont qu'un seul » Dieu, de même je dis qu'ils ne sont qu'*un principe* [1]. »

« Selon saint Thomas encore, il y a dans la Trinité un principe » sans *principe*, qui est le Père, et un principe *de principe*, qui est » le Fils [2]... Le Père et le Fils ne sont qu'*un principe* à l'égard du » Saint Esprit, à cause de l'*unité de propriété*, signifiée par le mot » *principe* [3]. »

Mais personne n'a parlé avec plus de clarté et de précision que saint Anselme. Nous engageons M. l'abbé Maret à bien méditer ces paroles :

« Quand nous disons que Dieu est *le principe* de la créature, nous » comprenons que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont *un prin-* » *cipe*, non *trois principes*; de même que nous disons un Créateur, » et non trois Créateurs, quoique le Père, le Fils et le Saint-Esprit » soient trois, parce que le Père, ou le Fils, ou le Saint-Esprit, est » *principe* ou *Créateur* par cela en quoi ils sont UN, et non par » cela en quoi ils sont TROIS. Ainsi, de même que, quoique le Père » soit principe, le Fils soit principe, le St-Esprit soit principe, ils ne » font par *trois principes*, mais *un principe*; ainsi, lorsque l'on dit » du St-Esprit qu'il procède, qu'il est du Père et du Fils, on ne veut » pas dire qu'il soit de *deux principes*, mais d'*un principe*, qui est » le Père et le Fils[4]. »

[1] Pater principium non de principio, Filius principium de principio; sed utrumque simul, non duo sed unum principium... Nec Spiritum sanctum... negabo esse principium; sed hæc tria simul sicut unum Deum, ita unum dico esse principium. *Contra Maximinum*, etc., l. II, c. 17, dans l'édit. de Migne, t. VIII, p. 784.

[2] In personnis divinis, in quibus non est prius et posterius invenitur principium non de principio, quod est Pater, et principium à principio, quod est Filius. *Ibid.* q. XXXIII, art. 4, p. 752.

[3] Sunt *unum principium* Spiritûs sancti propter unitatem proprietatis significatæ in hoc nomine, *principium*. *Ibid.* q. XXXVI, art. 4, p. 772.

[4] Quippe cum dicimus Deum principium creaturæ, intelligimus Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum unum principium, non tria principia, sicut unum

Toutes ces paroles des Pères sont d'accord avec les décisions suivantes des divers conciles généraux. Et d'abord voici un décret du 6e *concile général*, 3e de Constantinople (en 680), qui défend de se servir du *nombre pluriel* en parlant *de principe* :

« Tel est l'état de la Foi évangélique et apostolique, et la tradi-» tion régulière, que, confessant que la sainte et inséparable Trinité, » c'est-à-dire le Père, le Fils et le St-Esprit, ont une seule déité, une » seule nature et une seule substance ou essence, nous la disions aussi » d'une seule et naturelle volonté, vertu, *opération*, domination, ma-» jesté, *puissance* et *gloire* ; et tout ce qui est dit essentiellement de la » même sainte Trinité doit être dit au *nombre singulier* comme » d'*une seule* nature des trois personnes consubstantielles[1]. »

Le 12e concile général, 4e de Latran (en 1215), est encore plus exprès en déclarant : « Que les trois personnes sont co-substantielles » et co-égales, co-tout-puissantes et co-éternelles, *un-principe* de » toutes choses, etc.[2] » Et plus loin : « Chacune des trois personnes est » *cette chose*, c'est-à-dire *substance, essence* ou *nature* divine, qui

creatorem, non tres creatores, quamvis tres sint Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus : quoniam per hoc, in quo unum sunt, non per hoc, in quo tres sunt, est Pater, aut Filius, aut Spiritus Sanctus principium, sive creator. Sicut igitur quamvis Pater sit principium, et Filius sit principium, et Spiritus Sanctus sit principium, non tamen sunt tria principia, sed unum ; ita cum Spiritus Sanctus dicitur esse de Patre et de Filio, non est de duobus principiis, sed de uno, quod est Pater et Filius, S. Anselmus in opusc. *De processione Spiritûs sancti*, c. IX dans les *Dog. theolog.* de Petau, t. II, 2e part., p. 76.

[1] Hic igitur status est Evangelicæ atque Apostolicæ fidei, regularisque traditio ut confitentes sanctam et inseparabilem trinitatem, id est, Patrem et Filium et SpiritumSanctum, unius esse deitatis, unius naturæ et substantiæ, sive essentiæ, unius eam prædicemus et naturalis voluntatis, virtutis, operationis, dominationis et majestatis, potestatis et gloriæ ; et quidquid de eâdem sanctâ Trinitate essentialiter dicitur, *singulari numero* tanquam de unâ naturâ trium consubstantialium personarum comprehendamus regulari ratione hoc institui. (*Lettre* du pape Agathon, insérée dans la IVe session du Concile. Dans Bail, t. I, p. 172.

[2] Consubstantiales et coæquales, coomnipotentes et coæterni, *unum* universorum *principium*, etc. *Decreta*, etc. *Ibid.*, p. 295.

» seule est *le principe* de toutes choses, hors de laquelle on ne » saurait trouver un *autre principe*[1]. »

C'est à cause de cela que saint Thomas établit la règle suivante :

« Les *noms substantifs*, qui expriment l'essence divine, seront » prédicats des *trois personnes* divines, mais au *singulier* et non » pas au *pluriel*... Les noms *adjectifs* ou de qualification qui quali- » fient l'essence, peuvent servir de prédicats aux personnes, mais seu- » lement au *pluriel* et non au singulier. Nous dirons : Le Père, le Fils » et le St-Esprit sont *increés*, *immenses*, *éternels*. Insistons là- » dessus ; il faut que ces trois mots soient pris adjectivement. Car sub- » stantivement, il faudrait dire *un increé*, *un immense*, *un éternel*, » comme le dit saint Athanase, dans son *Symbole*[2]. »

5. Notions précises sur l'essence et les relations divines d'après saint Thomas.

Dans une matière si délicate, et dont pourtant non-seulement tous les philosophes, mais encore tous les écrivains dans les livres et les journaux, sont forcés de parler tous les jours, nous croyons utile d'offrir ici à nos lecteurs quelques notions précises et sûres qui pourront les guider dans ce qu'ils doivent penser ou dire. Ecoutons donc l'Ange de l'école :

« Et d'abord on doit observer que notre intelligence nomme les » choses divines, non comme elles sont *en elles-mêmes* ; car elle ne » *les connait pas à ce degré*, mais comme la création la lui transmet » *en nous les manifestant*[3]. »

[1] Quia quælibet trium personarum est illa res, videlicet substantia, essentia, sive natura divina, quæ sola est universorum *principium*, præterquam *aliud* inveniri non potest. *Ibid.*, p. 296.

[2] Dans la *Somme* traduite t. I, p. 140.—q. XXXIX, art. 3 du texte, t. I, p. 785. La même règle est établie par tous les théologiens ; voir entre autres Vitasse, dans le *Cursus theologiæ* de Migne, t. VIII, p. 612 et 659.

[3] L'on pourrait induire de ces dernières paroles que la création nous *manifeste* les choses divines, même la Trinité ; ce qui est nié par saint Thomas : aussi ferons-nous remarquer que la traduction de M. Sales-Girons est ici inexacte. Saint Thomas dit : « L'intelligence nomme les choses divines, non » selon leur mode (d'existence), parce qu'elle ne peut pas les connaître ainsi, » mais selon un mode trouvé (emprunté) dans les choses créées : *secundùm mo-* » *dum in rebus creatis inventum.* » Ce qui est bien différent. Quest. XXXIX, art. 2, dans la trad. p. 138, dans le texte de Migne, p. 783.

Ainsi rien ne peut nous faire comprendre pleinement ce qui se passe en Dieu.

La Foi Chrétienne nous en donne seulement une ressemblance, une image incomplète.

« Voyez ce qui se passe dans l'intelligence. Son action, c'est-à-» dire penser, demeure dans celui qui pense. Or quand un homme » pense, par là même qu'il pense, il se passe quelque chose en lui, » quelque chose procède en lui, qui est la conception de la chose » pensée, et provenant de la connaissance qui en a[1]. »

» Dans la nature spirituelle de Dieu, il ne peut y avoir que deux » sortes d'actions, *comprendre* et *vouloir*, qui ne peuvent produire » que le *verbe* et l'*amour*[2].

» L'objet aimé sera dans le sujet aimant, comme par la proces-» sion du Verbe la chose nommée ou connue est dans l'être nommant » ou connaissant[3].

C'est là ce qu'on appelle les *relations divines.*

Ces relations sont réelles, elles forment des *réalités.*

Ce sont ces réalités qu'on appelle *personnes.*

Il n'y a donc de relation en Dieu que celle qui se fonde sur l'action divine intérieure. « Or il n'y a que deux de ces sortes de *pro-» cessions* : la première est celle de l'*intelligence active* ; elle nous » donne le *Verbe ;* la seconde est celle de la *volonté* ; elle nous » donne *l'Amour*, et dans l'une et l'autre de ces deux processions, » il faut voir deux relations distinctes et opposées : l'une, celle qui » s'établit du principe à celui qui procède, et l'autre de celui qui pro-» cède au principe.

» La procession du Verbe est appelée *génération ;* ce mot est pris » dans le même sens qu'on lui donne pour les êtres vivans. Or, dans » l'humanité, la relation du principe générateur s'appelle *paternité*, » et celle du sujet engendré s'appelle *filiation.* Quant à la procession » de *l'Amour,* elle n'a pas reçu de nom particulier, non plus, par » conséquent, que les deux relations spéciales qui en dérivent. Ce-

[1] Dans la trad., p. 107. q. xxvii, art. 1 du texte p. 702.

[2] *Ibid.*, p. 109. — *Ibid.* art. 5, p. 708.

[3] *Ibid.*, p. 109.— *Ibid.* art. 3, p. 706.

» pendant on dit *spiration* pour marquer celle du principe de la *pro-*
» *cession*, et *procession* pour désigner celle du sujet procédant; mais
» au fond ces deux mots ne signifient que l'origine ou les processions
» proprement dites, et non pas les relations, si on veut ne pas tenir
» compte de l'usage[1]. »

6. Si l'on peut connaître ou démontrer les relations divines par la raison.

Enfin, il reste une dernière question, celle de savoir jusqu'à quel point, la Trinité étant connue par la Révélation, il est permis à la raison humaine d'en sonder la profondeur et d'en démontrer l'ordre et la constitution. Sur cette matière délicate, nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux les sages paroles de l'*Ange* de l'école :

» Désormais, celui qui s'obstinera à démontrer la Trinité des per-
» sonnes par les forces de la raison pure, péchera doublement *contre*
» *la foi*. Il péchera, d'abord, en compromettant la dignité *de la foi*,
» qui se fonde précisément sur ce qu'elle a pour objet des choses in-
» visibles, qui sont au-dessus de la raison humaine; ce que l'Apôtre
» dit en ces termes : « *La foi est de ce qu'on ne voit pas.* » Et ail-
» leurs : « *Nous prêchons la sagesse aux parfaits, non la sagesse*
» *des sages de ce monde ni des princes de ce tems; mais bien la*
» *sagesse de Dieu dans son mystère, et qui est cachée.* » Il pé-
» chera ensuite quant à l'utilité d'attirer les autres à la foi; car, lors-
» que quelqu'un donne, pour prouver sa foi, des raisons qui ne sont
» point probantes, il devient la risée des incrédules. Car ils se per-
» suadent que nous nous appuyons sur ces raisons et que c'est à cause
» d'elles que nous croyons. Il ne faut essayer de prouver les choses
» qui sont de foi que sur les autorités (saintes), et la tentative des
» preuves n'en doit être faite qu'à ceux qui admettent ces auto-
» rités. A l'égard de ceux qui les nient, il faut se contenter de la
» défensive, et prouver fermement que ce que la foi enseigne n'est
» pas impossible[2]. »

[1] *Ibid.*, p. 112. — Q. XXVIII, art. 4, *ibid.* texte p. 714.

[2] Qui autem probare nititur Trinitatem personarum naturali ratione, fidei

Tous les chrétiens sentiront la sagesse de ces conseils et la nécessité de les suivre, dans un tems comme le notre, où le rationalisme a fait irruption pour ainsi dire dans nôtre Trinité, où sans façon, comme M. l'abbé de la Mennais, Hegel, Schelling, Leroux, on s'empare de notre Trinité, on la fait et refait, manie et remanie, chacun à son usage, et toujours d'après sa *conception personnelle*, sa propre portée, sa propre vue. Il ne faut pas venir leur faire, leur annoncer une Trinité d'après notre conception, comme le fait M. l'abbé Maret ; il faut s'effacer et annoncer purement, simplement, uniquement, la *Trinité traditionnelle et révélée*.

Dans un autre article nous examinerons encore quelques notions de l'honorable professeur de Sorbonne *sur la création*.

UN THÉOLOGIEN.

dupliciter derogat. Primò quidem quantùm ad dignitatem ipsius fidei, quæ est ut sit de rebus invisibilibus, quæ rationem humanam excedunt ; unde apostolus dicit quod *fides est de non apparentibus* (*Heb.* XI, 1.); et idem apostolus dicit : *Sapientiam loquimur inter perfectos ; sapientiam verò non hujus seculi, neque principum hujus seculi ; sed loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est.* (1 *Cor.* II, 6.) — Secundò quantùm ad utilitatem trahendi alios ad fidem. Cùm enim aliquis ad probandum fidem inducit rationes quæ non sunt cogentes, cedit in irrisionem infidelium. Credunt enim quòd hujusmodi rationibus innitamur, et propter eas credamus. — Quæ igitur fidei sunt non sunt tentanda probare nisi per auctoritates his qui auctoritates suscipiunt ; apud alios verò sufficit defendere non esse impossibile quod prædicat fides. *Quæst.* XXXII, art. 1, *ibid.*, p. 740.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — PARIS. — *Nouvelles des Missions catholiques*, extraites du nº 105 des *Annales de la Propagation de la Foi*.

1. *Missions de la Chine.* Lettre de M. l'abbé *Pichon* des Missions étrangères, datée du *Détroit de la Sonde*, 26 août 1845. Détails sur les Malais de Sumatra et de Java, et sur la conversion complète du capitaine et de tout l'équipage du navire *l'Orient*, qui portait les missionnaires.

2. Lettre de M. *Chauveau*, des Missions étrangères, datée de *Macao*, 20 novembre 1845. Il est destiné à la mission du *Yun-nan*. Obstacles à la conversion des Chinois; leur excessif amour de l'argent; leur orgueil: ils sont pourtant des hommes capables. Précautions pour traverser Canton; dispositions des missionnaires: — « Ou les Chinois, disent-ils, nous écouteront, ou ils » nous chasseront, ou ils nous tueront. S'ils nous écoutent, ils se convertiront; » s'ils nous chassent, nous rentrerons; s'ils nous tuent, d'autres viendront. »

3. Lettre de M. de la *Brunière*, des Missions étrangères, datée de *Tachouan-kou*, 22 octobre 1845. Le missionnaire accompagne *la Favorite*, chargée de visiter les côtes de *Leao-tong* avec un interprète et un Coréen. Il espère, de là, entrer en *Corée*. Quand le navire retourne, il se fait débarquer seul avec son catéchiste, muni d'une lettre au nom de l'amiral français pour les mandarins. Il passe sur une corvette anglaise pour aller joindre son évêque, monseigneur *Besi*, dans la province de *Nan-king*, où se trouvent environ 40,000 chrétiens dirigés par des jésuites. Il arrive à *Chang-hai*, un des ports où les Anglais ont une factorerie; il y a un assez grand nombre de chrétiens, et les missionnaires y jouissent de beaucoup de liberté. Après quelques jours de navigation sur une barque chrétienne, il arrive à *Leao-tong*, terre dure et misérable, mais où se trouvent des chrétiens, et où il est dans le voisinage de la Corée.

4. *Mission du Chang-si.* Lettre de Mgr *Alphonse*, mineur observantin, donnant des détails sur la chrétienté de *Su-gan-fou*, composée de 2,985 chrétiens, dispersés en quarante-une chrétientés. Plusieurs de ces chrétientés ont conquis par leurs vertus le droit de cité; elles ont des chefs qu'elles élisent elles mêmes et reconnus par l'état. Il y existe un vieillard qui, depuis vingt-deux ans, porte la cangue pour la foi. Les néophytes, et même les païens, sont bien disposés: ce sont les prêtres qui manquent.

5. *Mission de Madagascar.* Mémoire de M. *Dalmond*, préfet apostolique,

Notice sur l'île et sur les missions qui y ont été établies. Heureuses dispositions des habitans. Indication des côtes de l'île où le terroir est fertile et l'air très-sain.

6. Lettre du P. *Colain* jésuite, datée de *La ressource* (île de Madagascar), 28 août 1845. Réception des missionnaires sur la côte de *Saint-Augustin*. Ils font amitié et un traité d'alliance avec deux des principaux rois ou chefs, qui les accueillent avec la plus grande joie; mais un baleinier américain arrive, et par présens et calomnies, persuade au peuple de ne pas les recevoir. Ils quittent Saint-Augustin et se rendent à *Tollia*, où ils parviennent à s'établir. Espoir du missionnaire.

7. *Mission de la Nouvelle-Zélande.* Lettre de Mgr *Pompallier*, datée de *Kororareka*, mai 1845. Quelques détails sur la guerre entre les Anglais et les naturels, qui s'emparent de la ville et en chassent les Anglais.

8. Lettre du *même*, 31 janvier 1845, écrite au chef Jean Heke, pour lui persuader de ne pas faire la guerre, mais d'adresser des réclamations au gouvernement anglais.

9. Lettre du *même*, datée de *La Baie des îles*, 1er avril 1845, au commandant anglais, pour le remercier de l'offre qu'il lui a faite de le transporter en un lieu de sûreté. Il lui déclare que sa place est toujours au milieu de ses fidèles, quelque danger qu'il y ait pour lui.

10. *Mission du Tong-king.* Lettre de Mgr *Retord*, des missions étrangères, du 16 mai 1845, annonçant que la persécution est un peu ralentie, et donnant la stastique suivante de l'état de l'Eglise *Tonquinoise* : « 2 évêques, » — 2 provicaires, — 4 missionnaires, — 84 prêtres indigènes, — 3 diacres, » — 3 sous-diacres, — 4 minorés, — 2 tonsurés, — 26 théologiens, — » 217 élèves en latinité, dans 7 colléges placés dans autant de villages, — » 146 catéchistes gradués, — 636 élèves catéchistes, — en tout 1131 personnes » qui vivent aux frais de la mission. — Nous avons 28 couvens de » sœurs *amantes de la Croix*, qui contiennent 506 religieuses; — enfin » 48 paroisses qui s'élèvent, d'après les catalogues les plus récens, au chiffre » de 182,576 âmes, en y joignant le nombre des prêtres, des catéchistes, des » élèves et des religieuses, vous aurez 184,014 âmes pour la population ca- » tholique du *Tong-king occidental*. »

11. Lettre de Mgr *Gaulhier*, des Missions étrangères, datée du 25 janvier 1845, annonçant que le gouverneur du *Tong-king* occidental s'est déclaré pour les chrétiens, et que depuis lors plusieurs mandarins chrétiens se sont déclarés et assistent publiquement aux offices, entourés de leurs soldats.

12. Lettre de Mgr *Cuenot*, du 25 avril 1845, annonçant que la persécution continue en *Cochinchine*, plutôt par le zèle des mandarins que par l'ordre du roi. Deux missionnaires ont été arrêtés; mais l'un a été relâché au prix de 1,280 fr., et l'autre, M. *Chamaison*, est dans les prisons de la capitale.

13. Lettre du P. *Ploughe*, capucin, datée de *Beyrouth*, 16 décembre 1845, racontant les nouveaux malheurs de la Syrie. Le gouverneur envoyé de Constantinople, bien loin de calmer les maux existans, y a ajouté des cruautés nouvelles exercées contre les chrétiens seuls. Les Maronites sont brutalement écrasés. Un cri de détresse s'échappe du fond du cœur du missionnaire et de tout son peuple, qui se demandent : « Où est maintenant cette France, qui, » pendant si longtems, a défendu les chrétiens contre le glaive musulman? »

Bibliographie.

LA PRÉPARATION EVANGELIQUE, traduite du grec d'Eusèbe Pamphyle, Evêque de Césarée en Palestine, au IVe siècle de l'ère chrétienne, avec des notes critiques, historiques, philologiques,

PAR M. SEGUIER DE SAINT-BRISSON,

MEMBRE DE L'INSTITUT (Académie des inscriptions) [1].

L'ouvrage que vient de publier M. Séguier de Saint-Brisson est un de ceux qui honorent la science française et qui, aussi, ne peuvent qu'être utiles à la cause de la religion. On attaque en ce moment la religion du Christ dans son origine et dans sa base, c'est vers son origine et sa base que doivent se tourner nos études pour y ramener nos adversaires. Aucune de leurs attaques n'est nouvelle, elles ont déjà apparu dans le champ de la polémique, et elles ont été vaincues. Etudions donc les sources de la religion et de la philosophie, et nous serons de nouveau vainqueurs. Mais laissons M. Séguier exposer lui-même son œuvre et celle d'Eusèbe, en transcrivant ici la courte et modeste *préface* qu'il a mise en tête de sa traduction :

« La traduction française de la *Préparation évangelique* d'Eusèbe, que » l'on offre au public, n'est que la partie la moins importante d'un travail » plus considérable, entrepris sur cet écrivain, et qui devait en reproduire » le texte original, revu sur les manuscrits de la Bibliothèque royale, accom- » pagné de cette traduction et des notes qui la suivent.

» L'importance religieuse et littéraire tout à la fois de ce monument chré- » tien échappé en entier aux ravages de la barbarie et du tems, avait paru au » traducteur en français un titre suffisant pour réclamer le concours du gou- » vernement dans cette publication dès 1842, époque où aucune traduction » n'en avait été imprimée en langue vulgaire et où aucune réimpression du » texte grec n'avait été faite depuis 1688.

» Les lenteurs apportées par le comité des impressions gratuites à l'examen » de cette demande, et son refus définitif d'admettre, pour aucune part,

[1] 2 fort vol. in-8, à Paris chez Gaume, prix 12 fr.

« l'Etat dans les frais de cette publication, en avaient déterminé l'abandon » jusqu'à ce jour, à cause de la dépense considérable qu'on ne pouvait récu- » pérer que dans un tems tellement éloigné qu'elle était à peu près en pure » perte pour l'éditeur qui en ferait l'avance.

» Pendant cet intervalle, une traduction en français de ce même ouvrage » a paru dans un des volumes de la collection des apologistes de M. l'abbé » Migne, et deux éditions du texte grec, l'une en Allemagne et l'autre en An- » gleterrre, ont vu le jour. On aurait dû croire que ces circonstances étaient » des motifs suffisans pour persévérer dans l'abandon de ce travail auquel » son auteur avait consacré bien des veilles. Il en a été autrement, et l'affec- » tion paternelle d'un écrivain pour ses productions l'a emporté sur le parti » du silence. L'auteur s'est flatté que le public, moins sévère que le comité » des impressions gratuites, accueillerait encore cette traduction d'Eusèbe » dont les conditions diffèrent beaucoup de celle publiée par M. l'abbé Mi- » gne, qui n'est appuyée d'aucune discussion critique, tant du texte (qui n'a » point été soumis à une révision nouvelle), que des nombreuses difficultés » mythologiques, historiques et philosophiques que cet ouvrage présente.

» La traduction actuelle est suivie d'un vaste appareil de *notes* dont quel- » ques-unes, principalement destinées à éclaircir le texte, paraîtront ici un » peu déplacées ; mais dont le plus grand nombre, appliquées à la critique » historique, serviront utilement à l'intelligence de la traduction. Si l'on n'a » pas écarté les notes grammaticales, c'est dans l'espoir de publier un jour le » texte grec qui trouvera sa justification dans ces mêmes notes, pour les » changemens qui dépasseront ceux des textes récents publiés en Angleterre » et en Allemagne. J'ai cru devoir rendre un compte sommaire des motifs de » cette traduction qui mettra à la portée d'un grand nombre de lecteurs, qui » en seraient privés sans ce secours, un des plus savans apologistes de la reli- » gion chrétienne parmi les Grecs. Son plan est clairement tracé, sa marche » est méthodique, et s'il est moins savant que Clément d'Alexandrie, il » est moins diffus, tend à une conclusion plus évidente, et renferme en plus » grand nombre des fragmens d'auteurs perdus.

» Je n'ai pas jugé nécessaire de faire précéder cette traduction par une no- » tice historique d'Eusèbe et de ses ouvrages; on la trouvera soit dans Du- » pin, soit dans Dom Ceillier ou dans la bibliothèque grecque de Fabricius. » Ces deux volumes, déjà assez remplis par les notes, auraient dépassé la » quantité convenable de pages des volumes in-8°. Vigier et les derniers édi- » teurs du texte n'ont pas cru non plus que cela fût à propos : j'ai suivi leur « exemple, d'autant plus que ces détails biographiques ont dans Dom Ceillier » un développement qu'on ne pourrait pas admettre ici, et qui ne tendrait pas » au double but qu'on s'est proposé par cette publication, d'édifier et d'ins- » truire.

» Parmi les fragmens renfermés dans la vaste compilation d'Eusèbe, il en » est qui ont surtout fixé l'attention des érudits des 17e et 18e siècles, je veux » parler des extraits de la traduction en grec par Philon de Byblos du Mytho- » graphe phénicien Sanchoniathon.

» L'éloge pompeux et le dénigrement, la confiance entière dans l'authen- » ticité de ce monument dont on a tiré des aperçus nouveaux et la pseudony- » mie dont on l'accuse, ont partagé les antiquaires à son sujet : une discus- » sion approfondie de cette question a semblé digne d'être offerte aux lecteurs » de la *Préparation évangélique*; mais, comme le développement qu'elle a » exigé dépassait les bornes d'une simple note, le traducteur d'Eusèbe s'est » décidé à la faire imprimer séparément et à la mettre en vente chez le même » éditeur qui a reçu l'ouvrage principal. Pour un prix minime, on complétera » en l'acquérant tout ce qui peut fixer l'attention dans l'œuvre du docte évê- » que de Césarée'. »

Il nous reste à dire peu de chose de l'exécution de l'œuvre en elle-même, qui ne fait que de paraître. La traduction est très-fidèle, sans être dépourvue de facilité et d'élégance. Ce n'est pas une de ces traductions à la façon du président Cousin, qui, sous prétexte de goût, réduisait une page d'Eusèbe à dix à douze lignes de français, ou à la façon d'Arnauld, qui délayait son auteur dans l'interminable phrase d'un français d'académie. Ce n'est plus là ce qu'il nous faut; nous voulons connaître ce que les auteurs ont dit, et la manière dont ils l'ont dit; car avant tout, c'est la vérité qui nous plaît et que nous cherchons. On trouvera cela dans la traduction de M. Séguier; et il faut lui en savoir gré, car ce n'était pas chose facile de rendre clairs et intelligibles tant d'extraits de philosophie grecque et chaldéenne.

Quant aux *notes*, elles sont nombreuses et savantes; elles complètent celles du P. Vigier, et initient les lecteurs à toutes les découvertes ou à toutes les observations que la science récente, surtout celle de l'Allemagne, a publiées sur les nombreuses questions d'histoire, de mythologie, et de philologie, et auxquelles le texte d'Eusèbe donne une si large occasion de se livrer.

Nous aurions bien quelque chose à dire sur l'exécution matérielle en elle-même; nous aurions désiré que les notes courtes fussent placées au bas des pages; que chaque citation d'un auteur fût suivie du lieu où elle est prise: cela se trouve dans la traduction de Vigier, et celle publiée par M. Migne n'a eu garde d'y manquer. Ces recherches sont faites en ce moment; il fallait les conserver, car elles aident singulièrement les études; enfin, nous aurions voulu que les chiffres qui renvoient aux notes fussent plus exacts. Il est vrai

[1] Cette *Dissertation sur Sanchoniathon* a déjà été insérée dans les tomes XVIII, XIX (2e série) et I et II (3e série) des *Annales*, où l'on a pu remarquer la vaste érudition et la critique sûre de son auteur.

que le traducteur a mis un excellent *errata*. Nous conseillons aux lecteurs de faire ce que nous avons fait nous-même, de reporter dans le texte les corrections de l'*errata;* et alors, la lecture ne sera plus embarrassée dans sa marche.

Nous avons reçu, en outre, de M. Séguier une lettre en réponse aux *observations* insérées à la suite de la *lettre critique* de notre dernier cahier; nous la publierons dans notre prochain numéro, et nos lecteurs verront comment on s'accorde facilement avec nous quand on porte dans la discussion l'amour de la vérité, joint à la résolution de la reconnaître quand elle s'offre à nos yeux. A. B.

HISTOIRE DU COMTÉ ET DE LA VICOMTÉ DE CARCASSONNE. — Par Cros-Mayrevieille, docteur en droit, inspect.-civil des monumens historiques. — Paris. — Dumoulin. — Quai des Augustins. 13.

La tendance, de plus en plus prononcée, des esprits vers les études historiques indique, à notre avis, une recherche de la vérité qui est de bon augure, et qu'il importe d'encourager. Jusqu'ici, à peu près, on a fait des livres d'histoire avec d'autres livres; on a réduit ou augmenté, analysé ou paraphrasé : voilà tout. Ceux qui, depuis quelques années, sont entrés dans cette belle carrière semblent procéder autrement, et mieux. Ils recourent aux documens originaux, compulsent péniblement, dans la poussière des vieilles archives, toutes les chartes nationales et religieuses; et l'on doit à leur infatigable recherche la découverte de plusieurs titres précieux, entièrement inconnus jusqu'à présent. Mais le genre de travail qui doit profiter un jour à une histoire de France bien faite ne peut utilement s'appliquer, en ce moment, qu'à des histoires particulières de villes ou de provinces; il faudrait plus qu'une vie d'homme pour l'étendre à toutes les antiquités d'un pays, composé, comme la France, de plusieurs provinces qui ont eu, pendant longtems, leurs propres événemens, leur propre histoire.

Aussi nous empressons-nous de signaler à l'attention de nos lecteurs un nouveau travail historique, conçu dans cet esprit d'érudition et de vérité, que publie en ce moment M. Cros-Mayrevieille. C'est l'histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne. — L'invasion visigothe et sarrasine et, plus tard, la guerre des Albigois, qui entrent naturellement dans le cadre de l'auteur, donnent à son travail un vif intérêt. Le premier volume, le seul mis en vente à présent, relève bien des inexactitudes, rétablit la vérité sur plusieurs points, jette enfin quelque lumière dans certaines obscurités historiques, où les Bénédictins et dom Vaissette lui-même s'étaient parfois égarés. C'est un double service rendu à la science et à la religion. Nous nous réservons, quand l'ouvrage entier aura paru, de l'examiner avec plus de soin; et nous nous bornons aujourd'hui à demander à l'auteur de redoubler de zèle et de travail : car à l'époque où nous sommes, toute palme honorable doit être conquise à ce prix.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 77. — Mai 1846.

Missions Catholiques.

INSTRUCTION
DE LA SACRÉE CONGRÉGATION
DE LA PROPAGATION DE LA FOI,

AUX ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES, VICAIRES APOSTOLIQUES,
ET AUTRES CHEFS DES MISSIONS
POUR LA FORMATION D'UN CLERGÉ INDIGÈNE.

L'importance du document suivant nous fait un devoir de l'insérer en entier dans les *Annales*. En effet, on verra par les dispositions qu'il renferme que le Souverain Pontife, le chef des chrétiens, cherche non seulement à éclairer les peuples qui n'ont pas reçu les lumières du Christ, mais encore à effacer les derniers restes de préjugés, de races et de castes qui pourraient exister dans la grande famille humaine. Il ne s'agit plus seulement de convertir les infidèles, Hindous, Chinois, Américains, Négres, etc., mais encore de les faire arriver à l'honneur du Sacerdoce et de l'Épiscopat, pour les établir ainsi eux-mêmes les gardiens et les juges de la foi qu'on leur confie. Cette mesure, qui passe inaperçue de nos philosophes et de nos humanitaires, est cependant le plus grand pas que l'on puisse faire pour la réunion et l'égalité de la grande famille humaine. On remarquera encore le soin que prend le Pontife de recommander à ses missionnaires d'initier les peuples étrangers, non seulement à la foi, mais encore aux sciences, aux arts, aux bienfaits de la civilisation chrétienne.

Les phalanstériens, les économistes prêchent de belles maximes; nous leur en savons gré, mais pourquoi ne louent-ils pas, ne font-ils pas connaître au moins les grands secours qui sont envoyés aux peuples par le chef des chrétiens. Il y a une différence, d'ailleurs, entre

leurs paroles et celles du Souverain-Pontife, c'est que les unes restent à peu près à l'état de théorie, et que les autres sont tout de suite mises en pratique par d'innombrables Apôtres qui ont tout abandonné, même le sol de la patrie, pour aller réaliser ces vivifiantes paroles, souvent au péril de leur vie. A. B.

« Tout le monde connaît assurément avec quels soins et par quels efforts le Siége apostolique, dans l'accomplissement de la charge divine qui lui a été confiée, s'applique journellement depuis la première et toujours croissante effusion de la lumière évangélique sur toute la terre, de faire arriver la gloire de la vérité éternelle jusqu'aux peuples encore plongés dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, et de maintenir profondément dans les ames le Verbe de vie, une fois qu'elles ont eu le bonheur de le recevoir. Or, il est manifestement démontré, soit par l'exemple des apôtres, soit par le témoignage le plus imposant de la primitive Eglise, qu'il y a, pour la propagation et l'établissement de la religion catholique, deux moyens principaux et comme nécessaires, savoir : l'apostolat des évêques, que le *Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu* [1]; et le soin de former un clergé indigène. Sans doute, sur ce point, il n'est pas nécessaire de citer ici les passages d'ailleurs fort connus de la sainte Ecriture, et plus spécialement encore des Épîtres et des autres actes apostoliques qui prouvent surabondamment cette vérité. Qu'il nous suffise d'entendre les paroles expresses de saint Clément de Rome, qui fut le disciple de saint Pierre, le coadjuteur et le compagnon fidèle de saint Paul. En s'adressant aux Corinthiens, voici comment il s'exprime au sujet des apôtres : « Ils établirent des évêques et ils » transmirent pour l'avenir cette forme de succession épiscopale, » que d'autres hommes choisis et éprouvés par eux pussent après » leur mort remplir leur charge et leur ministère sacrés [2]. » Et au siècle suivant, saint Irénée disait : « Nous pouvons faire l'énumération de tous les évêques ou de tous leurs successeurs, depuis les » apôtres qui les instituèrent jusqu'à nous [3]. » Bien plus, telle a été

[1] *Actes* XX, 28.
[2] *Épît. aux Corinth.*, I, c. 44.
[3] *Adver. Hæres.*, l. III, c. 3.

dès le commencement de l'Eglise cette sollicitude constante d'augmenter le nombre des évêques et de les multiplier de plus en plus sur les diverses contrées de la terre, que saint Cyprien affirme positivement que cet usage était établi partout bien longtems avant l'époque où il vivait. Rien n'est plus formel que les paroles de ce Père, dans son épître à Antonien : *Depuis très longtems on a ordonné des évêques pour chaque province, pour chaque ville* [1]. C'est pour cela que saint Augustin, dans son *livre contre Cresconius* [2], rappelle cette série non interrompue d'évêques qui descend des apôtres jusqu'au moment où il écrivait.

» D'après les monumens sacrés, il n'est pas moins évidemment démontré que les apôtres et les évêques envoyés ensuite par eux, et répandus jusqu'aux dernières extrémités de l'univers, initièrent partout au ministère sacré, des prêtres et des ministres inférieurs, et formèrent par cela même un clergé indigène capable d'assurer l'établissement et d'augmenter le succès de la religion chrétienne dans ces contrées. C'est ainsi que nous trouvons mentionné avec exactitude dans saint Ignace, martyr, disciple de saint Pierre et son successeur sur le siége d'Antioche après Evodius, l'établissement des évêques, des prêtres et des diacres. « Appliquez-vous, dit-il dans sa *lettre aux Ma-* » *gnésiens*, à vous consolider dans les dogmes du Seigneur et l'en- » seignement des apôtres... unis à votre très-digne évêque, et à cette » digne couronne, spirituellement composée, de votre presbytère, et à » vos diacres qui font l'œuvre de Dieu sous ses ordres [3]. » Dans une autre épître aux fidèles de *Smyrne*, le même Père salue le digne évêque de cette ville, ainsi que le *presbytère si brillant de vertus aux yeux de Dieu*, et en même tems que *les diacres leurs confrères* dans le service divin [4]. Le même point se trouve également établi au sujet de l'Eglise de Corinthe, d'après la 1re *lettre* de saint Clément que nous avons citée plus haut, et dans laquelle il est dit : « Au chef du » sacerdoce demeurent prescrites ses fonctions sacrées; au simple

[1] *Epist.* 52 ad Antonianum.
[2] Liv. III, c. 18.
[3] *Aux Magnésiens*, n° 13.
[4] *Aux Smyrniens*, n° 12.

» prêtre on a fixé son rang propre, et à chaque lévite son ministère [1]. » Enfin, en pareille matière, il ne serait pas permis d'omettre le témoignage d'Eusèbe, lequel, bien que moins rapproché des tems apostoliques, renferme cependant le passage suivant, le plus exprès et le plus significatif de tous. « Après la mort du tyran, l'apôtre Jean, à son re-» tour de Pathmos, vint s'établir à Ephèse. Sur la prière qu'on lui en » fit, il se transporta dans les provinces les plus voisines, soit pour » y établir des évêques dans les églises déjà formées, soit pour y for-» mer de nouvelles chrétientés, soit aussi pour séparer du reste des » fidèles et les faire entrer dans la part du Seigneur, des hommes que » l'Esprit saint lui faisait discerner pour les constituer en clergé [2]. »

» A l'exemple donc des apôtres, et fidèlement attachés sur les traces de leurs pas, les pontifes Romains placés à la tête de l'Eglise entière par l'autorité divine, se sont efforcés en employant leurs soins et leurs peines, tantôt par eux-mêmes, à partir des tems les plus reculés, tantôt, et plus spécialement depuis les trois derniers siècles, par l'entremise de la sainte Congrégation de la Propagation de la Foi, de multiplier le plus possible le nombre des évêques, d'établir partout des églises selon l'opportunité et tout cela pour le salut et le plus grand avantage de la religion. Non seulement ils ont voulu par les plus nobles et constans efforts que cet admirable et salutaire moyen de sainte Providence s'appliquât aux contrées d'abord fécondées une première fois par le bienfait de la semence évangélique ; mais ils ont eu soin de faire participer au même avantage tous les pays qui ont vu s'affaiblir ou s'éteindre dans leur sein la foi catholique, soit par le laps des tems et des siècles, soit par le funeste fléau de l'hérésie, soit par le retour dominateur des superstitions idolâtriques. Que si, par suite des vicissitudes cruelles des tems ou par quelques graves et impérieuses circonstances, on n'a pas pu établir ou conserver partout des évêques titulaires et *ordinaires*, du moins les Souverains Pontifes se sont empressés d'envoyer des *vicaires apostoliques*, tous revêtus du caractère épiscopal et de l'autorité pleine et entière pour gouverner dans ces contrées le troupeau fidèle de Jésus-Christ. Seulement, dans quelques pays assez rares, à raison de quelques circonstances

[1] *Aux Corinth.*, I. c. 40.

[2] *Hist. eccl.*, liv. III, c. 23.

très-graves aussi, ils ont consenti à ce que de simples prêtres fussent temporairement chargés de l'administration suprême du troupeau catholique ; mais avec l'intention et le dessein bien arrêté toutefois, de rétablir aussitôt qu'on le pourrait en de telles contrées, la forme parfaite et primitive de la hiérarchie ecclésiastique.

» Ainsi donc, il demeure démontré à tous, et confirmé par des documents nombreux, que les pontifes Romains, dans le saint exercice de leur suprême devoir, se sont appliqués de tout tems, et par toutes sortes de moyens efficaces, à veiller à ce que les évêques qui se rendaient par leurs ordres dans les diverses contrées de l'univers, et y étaient établis chefs des Eglises, pressassent avec l'ardeur la plus vive la formation d'*un clergé indigène*. C'est à ce but que tendent en effet ces secours de tout genre accordés si fréquemment aux évêques des contrées les plus lointaines, afin d'y former d'abord à la science et à la piété de jeunes indigènes qu'on devrait ensuite initier aux ordres sacrés. C'est dans ce but et pour la même fin qu'ont été élevés soit à Rome, soit ailleurs, ces nombreux *colléges nationaux*, qui ont absorbé, depuis leurs premières fondations jusqu'aux faîtes somptueux qui les couronnent aujourd'hui, tant de travaux et de dépenses. C'est pour ce but encore qu'on accorde tant de priviléges et de facultés extraordinaires aux évêques et vicaires-apostoliques, afin qu'en quelques endroits, l'ascension dans les degrés des saints ordres et l'élévation aux honneurs du sacerdoce soient rendues plus faciles et plus promptes en faveur des indigènes. C'est pour cela enfin qu'ont été écrites tant de *lettres* et de *constitutions* émanées des pontifes Romains, tant de *documens* et de *décrets* d'après la même autorité, et formulés par cette sainte Congrégation, devant servir de témoignage éminent et incontestable pour les siècles à venir, de cette auguste sollicitude apostolique pour l'institution du clergé indigène dans toutes les missions.

» Il serait certes trop long d'énumérer en particulier toutes les sanctions pontificales sur cet objet ; comme aussi d'en rappeler sommairement la série, depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'à nous. Qu'il suffise d'en rapporter ici quelques-unes de celles qui ont été portées de tems à autre par la sainte Congrégation, soit à son origine, soit à notre époque. Ainsi, dès l'année 1626, on avait re-

commandé à l'évêque du Japon « d'élever par les degrés des saints » ordres jusqu'au sacerdoce ceux des Japonais qu'il jugerait pro» pres et nécessaires au saint ministère. » Et peu de tems après, le 28 novembre 1630, il fut décidé sans aucune exception, relativement aux missions des Indes, « qu'il fallait absolument disposer les choses » de manière à élever aux saints ordres, jusqu'au sacerdoce inclusi» vement, ceux des Indiens qui paraîtraient les plus capables après » une préparation exacte, et un sérieux examen de leur instruction, » après l'épreuve de leurs mœurs, pendant quelques années, et dans » la pratique de la religion chrétienne et l'exercice des fonctions sa» crées.

» Mais ce fut en l'année 1659 que le Pape Alexandre VII, d'immortelle mémoire, exigea expressément que la sacrée Congrégation donnât les avertissemens suivans aux vicaires apostoliques qui partaient pour le Tong-king, la Chine et la Cochinchine : « Que le motif » principal, en envoyant des évêques dans ces contrées, avait été » que les missionnaires apostoliques s'efforçassent par toutes sortes » d'actes et de moyens de former *la jeunesse du pays*, de manière à » la rendre capable de fournir des prêtres, lesquels, consacrés par » leurs mains, seraient placés dans les différentes parties de ces vastes » régions, pour coopérer sous la vigilante direction de ces prélats à » l'œuvre chrétienne. » Il leur prescrivit donc d'avoir toujours devant les yeux le devoir « d'établir et d'instruire le plus d'élèves et » le mieux possible pour les ordres sacrés, et de les y élever quand » il en serait tems [1]. »

» Les constitutions du même et si sage Pontife renferment de semblables prescriptions : ce sont celles du 18 janvier 1658 : *Sacrosancti apostolatûs officii* [2] et *Super cathedram* [3] du 9 septembre 1659 ; celles de Clément IX : *In excelsa* [4], et *Speculatores* [5] : l'une et l'autre du 13 septembre 1669; celle aussi de Clément X :

[1] *Inst. ad vic.* apost. Tunq. et Cochin., anno 1659.

[2] *Bull. mag.*, ed. rom., t. VI, part. 4, p. 212, Const. 85.—Et *Bull. Prop.*, t. I, p. 137.

[3] *Bull. Propag.* in *Append.*, t. I, p. 261.

[4] *Bull. mag.*, t. VI, part. 6, p. 335, Const. 118.—Et *Bull. Propag.*, t. I, p. 164.

[5] *Bull. mag.*, t. VI, part. 6, p. 357, Cons. 119.—Et *Bull. Propag.*, t. I, p. 170.

Decet Romanum pontificem [1], du 23 décembre 1673, indiquent toutes, et dans le même sens : « Que la fin suprême pour laquelle on » avait envoyé et établi *des évêques vicaires apostoliques en Chine,* » *au Tong-king, en Cochinchine, à Siam et dans les autres royau-* » *mes voisins*, c'était afin qu'on formât et qu'on tirât de ces indigè- » nes ou des habitans de ces pays, des chrétiens qui fussent initiés » à la cléricature et au sacerdoce ; et, *qu'avec l'accroissement de la* » *foi, on introduisit peu à peu parmi les fidèles l'usage de la dis-* » *cipline ecclésiastique.* »

En outre, le Pape Innocent XI, dans ses Lettres apostoliques en forme de *Bref*, dont les premiers mots commencent ainsi : « *Onerosa* » *pastoralis*, au sujet des missions de Chine, et datées du 1er avril » 1680, *ordonne que le nombre des vicaires apostoliques soit* » *augmenté*, pour que ces vastes contrées soient gouvernées avec » soin et avec fruit, et surtout afin que chacun de ces évêques s'ap- » plique spécialement *à former et à promouvoir aux ordres sacrés* » *des naturels de ce pays.* »

» Et ce n'est pas tout encore ! Ce vénérable pontife, afin de presser plus efficacement l'établissement d'un clergé indigène dans les royaumes dont nous venons de parler, alla jusqu'à accorder aux évêques d'Héliopolis et de Bérythe, ses deux légats, entre autres facultés, le pouvoir *d'obliger* même *les vicaires apostoliques, par les peines canoniques, à disposer les naturels et les indigènes, à les initier à la cléricature, et à les élever au sacerdoce*, afin de préparer ainsi les voies à l'institution d'évêques indigènes, institution que le même Pontife réalisa dans plusieurs contrées. Ce fut encore dans ce but que furent publiées dans la suite les lettres en forme de bref du pape Clément XI, *Dudum felicis*[2], du 7 décembre 1703; le décret[3] de Clément XII, du 16 avril 1736 ; plusieurs constitutions de Benoit XIV ; l'encyclique[4] de Pie VI du 10 mai 1775, et enfin un nombre considérable de décrets et de constitutions sur la même matière, émanés de la sacrée congrégation de la Propagande, par l'autorité de notre

[1] *Bull. mag.*, t. VII, p. 242, *Const.* 145.—Et *Bull. Prop.*, t. I, p. 205.

[2] *Bull. Propag.*, t. II, p. 1.

[3] *Ibid.*, t. II, p. 24, Ad Græcos Calabros.

[4] *Ibid.*, t. IV, p. 163.

Très-Saint Père le pape Grégoire XVI, à qui Dieu veuille bien accorder la plus longue vie.

» Or, cependant, malgré tant de frais considérables, malgré cette longue suite de soins incessants, une triste expérience a démontré que le Siége apostolique n'avait pu, sur ce point, obtenir les résultats qu'il avait justement espérés. Nous ne pouvons toutefois laisser ignorer qu'un grand nombre d'évêques et de vicaires apostoliques, dignes de toute louange, principalement en Chine et dans les royaumes adjacens, ont travaillé constamment et ont réussi, soit de nos jours, soit dans les tems passés, à former un clergé indigène. C'est à cela, sans aucun doute, que nous devons la vive satisfaction de voir que la Foi Catholique a poussé dans ces contrées des racines si vastes et si profondes, que, même après une longue suite de siècles, elle s'y est conservée intègre et toujours en vigueur, comme une doctrine native, qu'elle y demeure immuable, sans que jamais les persécutions du paganisme, les plus longues et les plus cruelles, aient pu l'en déraciner et la détruire.

»Cependant, comment n'avoir pas toujours présente à l'esprit l'image qui s'élève des extrémités de la terre, ces milliers de mains suppliantes toujours tendues vers la chaire de saint Pierre : ces trop infortunés habitans de tant de régions innombrables où la vigne du Seigneur plantée autrefois au prix de tant de sueurs, n'offre plus aujourd'hui, à raison du manque d'ouvriers, et par la négligence qu'on a mise à former un clergé indigène, qu'une aridité stérile ou seulement quelques rares bourgeons qui lui donnent l'aspect d'une Eglise à peine naissante. Toutefois, grâce au secours tout-puissant du Dieu des miséricordes, il est certain que d'heureuses circonstances aujourd'hui ont disposé les choses de telle sorte qu'on a vu disparaître entièrement ou diminuer fortement les difficultés qui s'opposaient jadis, dans certains endroits, à l'établissement plus solide, plus durable, et à l'extension plus canonique de la Foi et de la hiérarchie Catholique, de telle sorte que cette œuvre de salut semble recevoir en ce moment une impulsion nouvelle de l'application de ces paroles évangéliques : *Levez vos yeux et considérez ces régions qui sont mûres pour la moisson*[1].

[1] Jean, IV, 25.

» Tels sont donc les motifs pour lesquels la sacrée Congrégation a jugé très-opportun d'exhorter par les plus vives instances chacun des chefs des missions à réunir tous leurs efforts et leurs travaux pour l'accomplissement d'une œuvre d'un si grand prix. C'est pourquoi, dans la séance générale qui s'est tenue le 19 du mois de mai de cette année, l'assemblée, qui avait à traiter dans ses délibérations des missions de Pondichéry, afin de confirmer de plus en plus dans cette sainte résolution l'excellent évêque de Drusipare[1], ainsi que les autres vénérables chefs de missions, afin aussi de faire revivre, selon qu'elle en est chargée, partout où besoin serait, tous les décrets qui ont si souvent été portés sur le même sujet, la sacrée Congrégation, disons-nous, a résolu, par la présente *Instruction*, qu'elle adresse à tous les archevêques, évêques et vicaires apostoliques, et autres préfets des missions, d'ordonner dans le Seigneur, et de décréter d'une manière expresse et absolue les points suivans :

» I. Et d'abord, tous et chacun des préfets des missions, à quelque titre qu'ils en aient reçu le gouvernement, doivent, pour l'établissement et pour la consolidation de la Foi Catholique, faire tous leurs efforts pour que des évêques soient mis à la tête des nouvelles Eglises qui en sont encore privées ; et là où le nombre des évêques, à raison de l'étendue du pays, devra être augmenté, le territoire soumis à leur juridiction devra être divisé, et il sera formé de nouvelles Eglises qui seront constituées selon la forme parfaite de la hiérarchie.

» II. Par-dessus tout, que chacun de ces préfets apostoliques regarde même comme le devoir le plus impérieux de sa charge de former parmi les Chrétiens indigènes ou les habitans de ces contrées, des clercs bien éprouvés, et de les élever au sacerdoce, afin qu'à mesure que la Foi s'étendra, et que le nombre des fidèles s'augmentera, l'usage de la discipline ecclésiastique s'établisse peu à peu, et la religion Catholique s'affermisse de plus en plus. Pour cela, il sera très-utile, il sera même nécessaire de fonder des séminaires, dans lesquels les jeunes aspirans au sacerdoce seront longuement et soigneusement formés et initiés aux sciences sacrées.

» III. Les lévites indigènes doivent être formés à la science, à la

[1] Mgr Bonnand des Missions étrangères de Paris.

piété, et exercés avec soin dans les saintes fonctions du ministère; de telle sorte que, selon le vœu depuis longtems exprimé par le Siége apostolique, ils deviennent par la suite propres à être chargés eux-mêmes de toutes les fonctions, gouverner les missions, et enfin être revêtus du caractère épiscopal. Pour qu'une chose d'une importance aussi grave puisse arriver à un résultat parfait et assuré dans le tems voulu, et sans aucun dommage pour la religion, il faut que ceux qui seront appelés à cette charge éminente s'accoutument à en connaître le poids par leur propre expérience. C'est pourquoi, lorsque les préfets des missions auront distingué et choisi, parmi les clercs indigènes, ceux qui leur auront paru les plus capables et les plus dignes, qu'ils les fassent passer graduellement par l'exercice des fonctions saintes, et selon l'opportunité, qu'ils ne craignent pas de les déléguer en qualité de leurs propres vicaires.

» IV. Il faut donc rejeter et abroger entièrement l'usage de n'employer, dans les missions, les *prêtres indigènes* qu'en qualité de *simples auxiliaires*, condition qui ne les humilie que trop justement. Il vaut bien mieux, lorsque la prudence le permettra, introduire peu à peu cette règle, que parmi les ouvriers évangéliques soit indigènes, soit européens, à mérite égal, le premier rang soit toujours conservé au plus ancien dans le ministère de la mission; de telle sorte que les honneurs, les charges et les dignités soient conférés à celui qui sera resté depuis le plus grand nombre d'années dans l'exercice des saintes fonctions.

» V. Il est arrivé en plusieurs missions qu'en négligeant et qu'en traitant avec indifférence l'institution d'un *clergé indigène*, les missionnaires ont introduit l'usage d'associer à l'œuvre évangélique, à titre de coadjuteurs, des *catéchistes* simplement laïques; peut-être même qu'ils ont trouvé une utile coopération pour la propagation de la Foi en de tels auxiliaires. Mais, comme cette manière d'agir ne s'accorde ni avec les intentions du Siége apostolique, ni avec la fin du ministère ecclésiastique, et qu'il est manifeste qu'une foule de graves abus a été occasionnée soit par l'incapacité, soit par l'inconduite des susdits catéchistes, notre sacrée Congrégation ne peut omettre de prescrire à tous les préfets des missions, que, tant qu'il sera nécessaire, à raison du défaut ou de la rareté des prêtres indigènes, d'avoir

recours à ces auxiliaires laïques, ils doivent du moins scrupuleusement veiller à l'instruction et au choix, pour cette œuvre, d'hommes intègres dans les mœurs, et entièrement éminens dans la pratique de la Foi Chrétienne. Du reste, c'est pour cette même raison qu'on leur prescrit de donner leurs soins à la formation d'un clergé indigène, afin que, par le progrès des tems, ce soit de préférence des jeunes lévites, membres de ce nouveau clergé, qu'on charge de remplir plus dignement les fonctions de catéchistes.

» VI. Comme en certaines contrées des Indes, même parmi celles qui sont déjà chrétiennes, l'usage de cérémonies orientales, et surtout syro-chaldaïques, s'est maintenu, il importe que les missionnaires, dans le cas qu'il s'élève à ce sujet quelque contestation parmi les chrétiens, observent exactement la très-sage constitution du Pape Benoît XIV, commençant par ces mots : *Allatæ sunt*[1], et publiée le 26 juillet 1755.

» VII. Ce que le Pape Alexandre VII, par sa constitution déja citée : *Sacrosancti Apostolatûs officii*, recommanda autrefois aux curés des Indes, qu'*ils se gardassent soigneusement de se mêler en aucune manière, de choses touchant la politique séculière;* ce que la sacrée Congrégation elle-même a recommandé plusieurs fois expressément, dans ses instructions aux vicaires apostoliques de Chine; tout cela, aujourd'hui, à raison de circonstances plus graves, ne saurait être trop inculqué et recommandé aux missionnaires qui, ayant à vivre sous les gouvernemens si divers de tant de nations différentes, doivent bien se garder de s'immiscer dans les affaires et dans les questions de la politique séculière, ou de se jeter dans les partis qui divisent ces nations : agir autrement serait marcher contre les lois de l'Evangile, courir les risques de sa propre vocation, et causer peut-être d'irréparables malheurs pour eux et pour la religion elle-même.

» VIII. Enfin la sacrée Congrégation exhorte très-vivement, au nom du Seigneur, les chefs des missions déjà cités plus haut, d'accorder une sollicitude non moins grande à toutes les autres institutions très-utiles aussi et même nécessaires. Qu'ils appellent sur les mêmes objets l'attention des collaborateurs placés sous leurs ordres; de peur

[1] *Bull. propriam*, edit. rom., t. IV, p. 285.—Et *Bull. Prop.*, t. III, p. 338.

qu'il ne vienne à manquer quelque chose à la perfection du ministère apostolique, et à tout ce qui peut contribuer à l'extension du salut des âmes. Dans ce genre, on doit compter certaines *sociétés particulières* qui se distinguent par l'amour de la prière ou par quelques prescriptions de pénitence plus rigoureuse; les *associations* pour l'exercice des œuvres de miséricorde et de charité chrétienne, dont la foi catholique a retiré d'innombrables fruits spirituels. A la tête de ces œuvres, il faut placer et soigner avec le plus de zèle *l'instruction religieuse et civile des enfans, l'éducation des jeunes filles*, rien ne pouvant être conçu, ni imaginé de plus efficace pour l'enseignement, la conservation et la gloire de la foi catholique. En conséquence, qu'on emploie tous les moyens pour trouver et réunir d'abord des maîtres excellens, de pieuses filles formées dans les congrégations religieuses pour instruire partout la jeunesse, et qu'ensuite, selon qu'on le pourra, on ouvre des écoles et des gymnases chrétiens. De plus, que les missionnaires s'attachent à inculquer à leurs fidèles tout ce qui a rapport à la *bonne civilisation*, conformément aux règles de l'Évangile, et qu'ils ne dédaignent pas d'imprimer une direction salutaire à leur caractère, à leurs travaux et aux arts qu'ils cultivent. De toutes ces choses qui doivent, comme chacun en sera convaincu, merveilleusement favoriser la propagation et l'affermissement de la religion catholique, il arrivera encore que les missions trouveront peu à peu sur les lieux mêmes les ressources temporelles qui suffiraient à leurs besoins, dans le cas où les secours qu'elles reçoivent du dehors viendraient par quelque malheureuse circonstance, ou à diminuer, ou à manquer entièrement. Enfin, que tout ce qu'il y a de préfets des missions mette le plus grand zèle à tenir souvent des assemblées synodales, si utiles au maintien de l'unité de la foi et de la discipline. Il en résultera évidemment une grande unité d'administration et de conduite parmi les ouvriers évangéliques, et la plus tendre et la plus intime union des esprits et des cœurs. Que chacun d'eux considère comme une tâche bien douce le devoir d'entretenir les rapports si nécessaires entre le Saint-Siége et les missions, et de rendre ces saintes communications de jour en jour plus fréquentes et plus faciles.

» Cette *Instruction* de la sacrée congrégation ayant été présentée à N. S. P. Grégoire XVI par le secrétaire soussigné, dans l'audience du

12 novembre, Sa Sainteté a daigné l'approuver et en ordonner l'exécution entière dans toutes ses prescriptions.

» Donné à Rome, dans le palais de la sacrée Congrégation, le 23 novembre 1845.

» J. PH. CARD. FRANSONI, préf.

» Et plus bas :

» † JEAN, arch. de Thessalonique, secrétaire.

Qu'il nous soit permis d'ajouter un mot à cette belle *instruction*, c'est que les prescriptions qu'elle porte sont déjà mises en pratique par les missionnaires français des *missions étrangères*, et que c'est selon les rapports et les conseils de l'un d'eux, Mgr Luquet, qu'elle a été rédigée et publiée. A. B.

Polémique Liturgique.

PREUVES

DE LA MISSION DE SAINT LAZARE A MARSEILLE.

Lettre de Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, à Mgr Fayet, évêque d'Orléans, qui niait l'authenticité de cette mission.

Nous recevons de Mgr l'évêque de Marseille l'écrit suivant, que nous publions dans nos *Annales* avec un grand empressement, d'abord parce qu'il revendique pour la Provence un de ses plus beaux titres de gloire, celui d'avoir eu pour fondateur de son Eglise un disciple de Jésus, le bienheureux Lazare, et ensuite parce qu'il complète surabondamment les détails que nous avions déjà donnés sur cette même mission [1]. Nous nous associons, du reste, de tout notre cœur et de toutes nos sympathies, au savant prélat, qui défend avec tant de talent les *Traditions vénérables* de son antique Eglise.

MONSEIGNEUR,

J'AI l'honneur de vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre ouvrage intitulé : *Examen des Institutions liturgiques*, etc. J'ai tenu à ne vous écrire qu'après vous avoir lu jusqu'au bout ; mais comme il m'a fallu plusieurs fois sacrifier aux devoirs de notre ministère le plaisir d'une lecture des plus intéressantes, j'ai été obligé de différer de vous exprimer ma pensée au sujet de votre *examen*.

Vous l'avez fait scrupuleusement, sans rien laisser passer, ce semble, à l'auteur à qui vous le faisiez subir. Impossible de mieux relever ses torts : La manière si spirituelle et si piquante dont vous faites ressortir ses injustices, ses exagérations, ses inexactitudes, ce ton de

[1] Voir un travail de M. le marquis de Fortia sur la *Prédication du Christianisme dans les Gaules*, dans notre tome XVII, p. 7.

haute inconvenance qu'il se permet envers ses adversaires présents et passés, quels que soient le caractère et les mérites qui les recommandent à la vénération universelle, cette manière, dis-je, peut paraître sévère; mais, selon moi, elle est juste aussi. Vous avez vengé vos prédécesseurs et vos collègues, c'est un bien, puisque c'est en l'honneur de la vérité et d'un grand nombre de diocèses que vous l'avez fait [1].

Je verrais avec peine, cependant, que ce ne fût là que le commencement d'une polémique qui, n'étant pas ramenée par l'auteur des *Institutions* dans les limites de la question liturgique, telle que vous regrettez dans votre introduction qu'il ne s'y soit pas renfermé, serait plus propre à faire une diversion fâcheuse et à diviser nos forces, quand elles ont si grand besoin d'être unies, qu'à produire l'édification. Je vous avoue que je ne serais pas sans crainte à cet égard, si je ne me reposais sur votre charité qui, après avoir repris *en toute doctrine*, le fera encore *en toute patience*, dans le cas où la discussion serait continuée.

Toutefois, vous ne me désapprouverez pas, Monseigneur, si je tâche de vous imiter en quelque chose. Vous avez voulu, entre autres objets, défendre votre Eglise d'Orléans dans sa *liturgie*, je dois à votre exemple défendre la mienne dans sa *tradition*, non en ce qui regarde son bréviaire, qui n'est autre que le bréviaire romain, mais en ce qui touche à sa fondation et au commencement de son Episcopat. Sa pieuse croyance à cet égard est la raison d'un culte public qui lui est commun avec plusieurs autres Eglises de la Provence, et pour lequel surtout il est de mon devoir de protester contre toute atteinte, même indirectement portée.

Aux pages 438 et 439 de votre livre, vous mettez ce qui est rapporté dans l'*office Romain* de la venue de saint Lazare avec ses sœurs et

[1] Nous devons ajouter ici que le P. Guéranger vient de faire paraître une *nouvelle défense* de ses *Institutions liturgiques*, dans laquelle il répond aux différens reproches faits à son livre par Mgr d'Orléans. L'ouvrage formera quatre *Lettres*, dont la première seule a vu le jour. Nous en dirons seulement que l'auteur y tient ce langage modéré et respectueux que conseille ici Monseigneur de Marseille. Nous ne voulons pas porter de jugement plus explicite; c'est aux lecteurs à juger eux-mêmes. — On trouve cette brochure chez Sagnier et Bray, rue des Saints-Pères, n° 64. Prix 1 fr. 25 c.

saint Maximin, ainsi que de son apostolat, à Marseille, au même rang que d'autres *légendes* que vous citez et qui sont généralement reconnues pour *apocryphes* [1]. Il est vrai que, comme vous dites, l'Eglise n'a jamais défendu de révoquer en doute les faits de notre tradition ; mais il ne s'ensuit pas qu'ils doivent être rangés parmi les fables, ou du moins confondus avec d'autres faits décriés que la critique historique s'accorde à repousser ; autrement, il faudrait dire que les traditions, quelles qu'elles soient, des églises particulières, ainsi que la plupart des récits de l'histoire ecclésiastique, ne méritent aucune créance, parce que l'Eglise n'oblige pas de les croire. Les légendes du *bréviaire parisien*, malgré toute la science moderne qui a présidé à leur rédaction, ne seraient pas non plus à l'abri de cette conséquence trop souvent admise dans le 18e siècle par une foule d'esprits portés, selon les tendances de l'époque, à faire à l'incrédulité toutes les concessions rigoureusement compatibles avec la foi.

L'épiscopat de saint Lazare à Marseille rend compte de l'établissement du siége épiscopal de cette ville dans la plus haute antiquité ecclésiastique. Il est certain que Marseille, colonie Grecque, cité importante, située sur les bords de la Méditerranée, en rapport continuel avec l'Orient comme avec l'Italie, habituée également à la langue d'Athènes et à celle de Rome, a dû être visitée dès les premiers tems par les prédicateurs de l'Évangile. On ne peut s'empêcher de croire qu'en y formant une chrétienté ils y ont laissé un Évêque comme ils faisaient partout. Aussi voyons-nous qu'en 290, Maximien-Hercule

[1] Voici les paroles de Mgr Fayet : « La chute et la pénitence de saint Marcellin, tirées des actes de je ne sais quel concile de Sinuessana, tout ce qui » est dit du baptême de Constantin et de ses circonstances aux *Leçons du* » 2e *Nocturne* de la fête de saint Sylvestre, de l'arrivée de saint Denis » l'Aréopagite et de ses compagnons en France sous Clément I, les ouvrages » qui lui ont été attribués dans son *office*, tout ce qui est dit dans l'office de » sainte Marthe, de la venue de Marie-Madeleine, de sainte Marcelle et de » saint Maximin à Marseille, de la consécration de saint Lazare comme » évêque de cette ville, et de celle de saint Maximin comme évêque d'Aix : » ces faits et tant d'autres, l'Église n'a jamais défendu de les révoquer en » doute, et il a été toujours permis de les discuter respectueusement, et » même de ne pas les admettre comme *authentiques*. »

se montra fort irrité d'y trouver un très-grand nombre de chrétiens et qu'en 303 beaucoup d'entr'eux souffrirent le martyre avec saint Victor. On y reconnaît une Église dès-lors florissante et déjà ancienne ; c'est sans doute à cause de l'ancienneté de cette Eglise qu'en 314 Orésius, évêque de Marseille, eut la préséance, au 1er concile d'Arles, sur les évêques de la province Viennoise, même sur Marin d'Arles et sur Verus de Vienne, et c'est encore pour cette raison que les évêques de Marseille furent considérés comme métropolitains de la seconde Narbonnaise jusqu'au 5e siècle, époque où, d'après le Concile de Nicée, les métropoles civiles devinrent métropoles ecclésiastiques.

Les savans les plus versés dans l'histoire de l'Eglise de France, Longueval, Baronius, Pagi, Denis de Sainte-Marthe, Sirmond, de Marca, Ruinart, Noël Alexandre et d'autres, pensent que le Christianisme a été prêché en Provence dès le 1er siècle. Mais comment admettre que Marseille, la plus ancienne ville des Gaules et une des plus grandes, sinon la plus grande alors, elle qui dès l'abord se présente la première sur le rivage, aurait été négligée quand d'autres parties du pays eussent reçu l'Evangile? C'est impossible ; les grandes villes étaient toujours préférées.

L'apostolat de saint Lazare à Marseille appartient à un ensemble de faits qui se rattachent à la Provence entière et sont l'objet de sa tradition constante. Des monumens qui ont survécu aux siècles rappellent, sur divers points de notre province, ces faits dont le souvenir nous est justement cher. Un culte spécial, et dont l'origine remonte à l'époque la plus reculée, y est fondé, ainsi que je l'ai déjà indiqué, sur leur existence. A Tarascon, on honore le tombeau de *sainte Marthe*; à Aix, on fait la fête de *saint Maximin*, premier Evêque de cette ville, venu dans les Gaules avec *saint Lazare* et ses sœurs; aux Saintes-Maries, ancien diocèse d'Arles, on vénère les reliques de plusieurs saintes femmes du nom de Marie, dont il est parlé dans l'Evangile, et qui sont venues aussi avec saint Lazare; à Saint-Maximin et à la Sainte-Baume, aujourd'hui diocèse de Fréjus, on voit les populations accourir ici au tombeau, là au lieu où fut la retraite de sainte *Marie-Magdeleine*; enfin, à Marseille, on montre le chef de saint *Lazare*, que l'on honore avec une grande solennité comme le fondateur de cette Eglise.

Comment, s'ils sont faux, les faits dont il s'agit ont-ils pu être également admis avec un caractère religieux en tous ces endroits différents? Comment est-il arrivé qu'en se présentant sous un aspect particulier à chaque lieu, ils s'accordent parfaitement entr'eux pour ne former qu'une même tradition? On ne pourrait dire avec preuve à quelle époque on a commencé à y croire, de manière à ce qu'une erreur pratique ait prévalu à leur égard dans toutes les parties d'une grande province. L'argument de prescription a lieu pour eux dans toute sa force aussi bien que dans d'autres questions; mais il n'est pas, tant s'en faut, le seul qui existe pour prouver que si on a pu les embellir dans leurs circonstances, ils ne sont pas, quant au fond, une pure imagination conçue par l'amour du merveilleux et accréditée par la crédulité populaire.

Baronius les appuie, dans ses *Annales Ecclésiastiques*, sur des manuscrits du Vatican[1]. Ce savant homme attachait une grande valeur à ces manuscrits relatifs à l'histoire d'Angleterre; il les examina avec plusieurs autres savans, que le pape Grégoire XIII lui avait adjoints pour la révision du *Martyrologe Romain*, et les faits en question furent maintenus dans ce *Martyrologe*, malgré la sévérité avec laquelle on avait procédé à sa réformation. Baronius motive, dans une *note*, l'opinion des examinateurs par l'autorité de ces manuscrits, autant que par celle, dit-il, d'une ancienne tradition[2].

On a découvert récemment, dans la bibliothèque de l'université d'Oxford, une *vie manuscrite de sainte Marie-Magdelaine* par le célèbre Raban-Maur, archevêque de Mayence, lequel raconte tout au long les mêmes faits comme parfaitement admis de son tems. Ce dernier manuscrit est du commencement du 9e siècle. Il eût désarmé le grand adversaire de notre tradition, le fameux docteur Launoy, le

[1] On y lit, en effet: « Insuper colligere possumus Lazarum, Mariam-Magdalenam, Martham et Marcellam pedissequam... cum Maximino in certum » periculum mari fuisse creditos..., quos divinâ Providentiâ Massiliam tradunt appulisse » (Manuscript. *hist. Angl.* qui habetur in Vatic. Biblioth.) — Baronius cite encore *Acta Magdalenæ et sociorum*. Voir ses *Annales*, anno 35, n. 5.

[2] Baronius dit dans ses notes sur le *Martyrologe romain* : « De accessu » autem Magdalenæ cum Marthâ et Maximino in Gallias, tùm vetus traditio, » tùm etiam antiqui manuscripti codices edocent. » Note au 22 juillet.

premier qui l'ait attaquée et qui ne demandait, pour se désister, qu'un témoignage antérieur au 10e siècle.

Il ne serait pourtant pas étonnant qu'on fût dépourvu de preuves positives, quant aux tems qui ont précédé ce siècle : les Sarrasins, dans leurs invasions diverses ou pour mieux dire continuelles, durant une période de près de 300 ans, n'ont presque laissé rien subsister, dans nos contrées, de ces tems-là, à l'appui de notre histoire locale, en quelque genre que ce soit. C'est à cause de cela que les anciens documens, pour cette histoire, sont la plupart tirés de pièces étrangères à nos archives, et se trouvent nécessairement fort incomplets ; aussi, quand ils garderaient un *silence absolu* sur nos saints Patrons, avant l'époque de la renaissance de nos archives, on n'en pourrait rien conclure. Néanmoins le père Noël-Alexandre cite, entre autres preuves en faveur de l'existence et de l'universalité de notre tradition, un titre du 6e et un autre du 9e siècle. Bouche, historien de Provence, en apporte plusieurs autres qu'on juge ne pouvoir être rejetés que par des esprits prévenus. Le père Guesnay, jésuite, dans un ouvrage qui a pour titre : *Magdalena Massiliæ advena*, produit pareillement un bon nombre de citations qu'il serait trop long de donner ici, et qui sont des témoignages remarquables pour une époque antérieure à l'an 900 de notre ère. Les hommes compétens considèrent le tombeau de sainte Marthe à Tarascon, comme portant le type du 6e siècle. Celui de sainte Marie-Magdeleine à Saint-Maximin, orné de bas-reliefs représentant plusieurs traits de la vie de la sainte, est attribué, sans aucune hésitation, par les antiquaires, aux *premiers siècles*; et un auteur renommé, Millin, qui l'a examiné en dernier lieu, dit que c'est un monument *des premiers tems du Christianisme dans les Gaules*[1]. On est fondé à reconnaître une semblable antiquité à la remarquable église des Saintes-Maries, laquelle, située à une grande distance des centres de population, dans un endroit de très-difficile accès, à l'extrémité du delta du Rhône, aura été à l'abri de la fureur des barbares. En effet, Gervais de Tilburi, neveu du roi d'Angleterre Henri II, et qui avait été maréchal d'Arles, la dit *une des premières Eglises transmarines, d'après une*

[1] *Voyages*, tom. III, pag. 128.

tradition, de son tems, réputée *très-ancienne et de beaucoup d'autorité*; *tenet*, dit-il, *auctoritate plena vetustas*. Enfin, une inscription célèbre trouvée en présence du prince de Salerne, dans un tombeau de marbre à Saint-Maximin, et relatée dans un procès-verbal des archevêques d'Aix et d'Arles, en 1279, porte la date de 716. Ce procès-verbal en latin est ainsi conçu : « L'an de Notre-Seigneur » 1279 et le 15 avant les calendes de janvier, le magnifique Seigneur, » Charles, fils aîné de l'illustre roi de Jérusalem et de Sicile, prince » de Salerne et seigneur du Mont-Saint-Ange, en présence des véné- » rables seigneurs, les archevêques d'Aix et d'Arles, et de plusieurs » autres prélats, dans la recherche qu'il fit du corps de la bienheureuse » Marie-Magdeleine avec toute la ferveur inspirée par sa dévotion, » trouva à St-Maximin, dans un sépulcre de marbre qui était placé » dans un souterrain de ce monastère, une inscription dont voici la » teneur : *L'an de la Nativité de Notre-Seigneur* 716, *et le mois* » *de décembre, sous le règne d'Eudes, très-bon roi des Français,* » *au temps des courses hostiles de l'infidèle nation des Sarrasins,* » *le corps de la très-chère et très-vénérable Marie-Magde-* » *leine a été, à cause de la crainte de ladite infidèle nation, trans-* » *féré très-secrètement, pendant la nuit, de son sépulcre d'albâtre* » *dans celui de marbre, parce qu'il y est plus en sûreté, après,* » *toutefois, que le corps de saint Sidoine en a été retiré*[1]. » C'est ce sépulcre d'albâtre qui existe encore entièrement conservé, ainsi que celui de saint Sidoine.

On trouva aussi avec les reliques de sainte Magdeleine un rouleau enduit de cire sur lequel on lisait : *Hic requiescit corpus Mariæ-Magdelenæ*. On sait que l'usage des anciens, d'écrire sur des tablettes enduites de cire, n'a pas subsisté après le 5e siècle. Quoiqu'il

[1] Anno Domini 1279, 15 kal. janu. Magnificus vir Dominus, Carolus primogenitus illustris regis Jerusalem et Siciliæ, princeps Salernitanus et Dominus honoris Montis-angeli, præsentibus venerabilibus Dominis Aquensi et Arelatensi Archiepiscopis et pluribus aliis prælatis, invenit apud Sanctum-Maximinum in quodam sepulcro marmoreo Cryptæ ejusdem monasterii, ex devotionis fervore de corpore beatæ Mariæ-Magdalenæ exquirens, cedulam infrà inscripti tenoris, videlicet : *anno Nativitatis Dominicæ* DCCXVI, *mense decembri, in nocte, secretissimè, regnante Odoino, Ptissimo rege Francorum*,

en soit de ce rouleau, l'inscription principale, en établissant l'authenticité des reliques de sainte Marie-Magdeleine, qui étaient dans le même tombeau, prouve aussi les faits contestés; car, si en 716, on croyait posséder en Provence le corps et le tombeau de sainte Marie-Magdeleine, il est évident qu'alors existait aussi la tradition qu'elle y était morte, et cette tradition était d'autant plus ancienne qu'elle était appuyée sur un monument frappant pour tous les yeux et environné de la vénération des siècles.

On ne nie pas la découverte de cette inscription, que les Evêques de la Provence crurent devoir admettre comme digne de toute créance. Le savant père Pagi démontre qu'elle est inattaquable [1]. Dom Bouquet, bénédictin, dont la science est si profonde dans l'histoire de France, la présente comme un titre certain; il la cite toute entière dans son *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, comme un monument dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute et qui prouve la souveraineté d'Eudes d'Aquitaine, en Provence [2]. Les Bollandistes y attachent tant de foi qu'ils la donnent comme une preuve irrécusable de la vérité de la tradition provençale [3]. Catel, dans ses *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, établit sur ce témoignage l'usage de donner quelquefois à Eudes le titre de roi [4]. Dom Vic et dom Vaissette, dans leur savante *Histoire du Languedoc*, l'adoptent entièrement, puisqu'elle est pour eux la preuve que les Provençaux dataient leurs chartes du règne de ce prince [5]. L'Académie des Inscriptions, en 1709, l'invoque pareillement en preuve de la royauté d'Eudes [6]. L'historien Papon qui, tout oratorien qu'il était, paraît avoir

tempore infestationis gentis perfidæ Sarracenorum, translatum fuit corpus hoc carissimæ et venerandæ Mariæ-Magdalenæ de sepulcro suo alabastri in hoc marmoreum, ex metu dictæ gentis perfidæ Sarracenorum, quia securius est hic, amoto corpore Sidonii. »

[1] *Pagi. Critic. in Annal. Baronii*, tom. III, pag. 186 et seq.

[2] Dom Bouquet, *Recueil des Histoires des Gaules et de la France*, t. III, pag. 640.

[3] *Acta Sanctorum Julii*, tom. V.
Catel, pag. 524.

[4] *Histoire du Languedoc*, tom. I, liv. VIII, pag. 387.

[5] *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, tom. I, in-12, p. 208 et 213.

subi l'influence du 18e siècle (et dont au reste la médiocrité est proverbiale chez nous), après s'être fait contre notre tradition l'écho trop fidèle de Launoy, en vient à reconnaître comme un fait constant la domination d'Eudes d'Aquitaine en Provence ; ce qui pourtant n'a, de l'avis de tous les historiens, d'autre garantie que l'inscription trouvée dans le tombeau de sainte Marie-Magdeleine.

Je donnerais à cette lettre trop d'étendue, si je voulais citer en détail les monumens qui existent en notre faveur depuis la renaissance de nos archives qui, néanmoins, ont éprouvé encore bien des malheurs par l'incendie et le pillage, sans parler des dévastations d'un récent vandalisme.

J'indiquerai cependant plusieurs titres en notre faveur : un *acte de donation* de la vallée de saint Maximin aux Cassianites porte la date de l'an 1000 [1] ; une autre pièce atteste qu'en 1038 la principale église d'Aix était sous le vocable de saint Maximin [2] ; en 1060, cette même église est encore désignée sous ce nom dans un acte dressé à l'occasion de la cérémonie de sa réconciliation [3]. Un procès-verbal signé en 1103 par l'archevêque d'Aix, celui d'Arles et les évêques de Cavaillon, de Fréjus et de Riez, dit qu'ils ont consacré le maître-autel de la cathédrale d'Aix en l'honneur de saint Maximin et de sainte Marie-Magdeleine, parce que ces Saints ont été les premiers fondateurs des Eglises d'Aix, *quoniam earumdem Ecclesiarum Beatus Maximinus et Beata Maria-Magdalana primi fundatores extiterunt* [4]. Un ancien *bréviaire d'Arles*, qui est du 13e siècle, et que l'on trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi à Paris, renferme l'office de nos saints tutélaires et spécialement celui de saint Lazare de Béthanie, qui est qualifié évêque de Marseille et martyr [5] ; on en voit autant dans un autre *bréviaire* particulier de l'église de Marseille en usage avant le concile de Trente [6].

Il est impossible d'assigner l'époque où l'on a commencé à rendre

[1] Pitton. *Dissertations pour la sainte Église d'Aix*, p. 22.

[2] *Gallia Christiana*, t. 1, col. 306.

[3] *Ibid.* col. 307.

[4] *Gallia Christiana*, tom. 1.

[5] Bibliothèque du roi, à Paris, fond de Colbert, 3623.

[6] Ce bréviaire, en anciens caractères, est entre mes mains.

un culte à saint Lazare, premier évêque de Marseille. Le pape Benoît IX, dans une bulle de 1040, énumère ses reliques parmi celles que possède l'abbaye de Saint-Victor à Marseille [1]. En 1117, Raimond, évêque de Marseille, ordonne la translation solennelle du chef et de quelques ossemens de saint Lazare, et fait placer dans une châsse ces reliques qui étaient depuis longtems dans son Eglise [2]. L'archevêque d'Aix et les évêques de Marseille, de Digne et de Riez, dans un acte de 1252, attestent avoir consacré l'autel du monastère de Montrieu, *en l'honneur de Dieu tout-puissant et du bienheureux saint Lazare, que N.-S. J.-C. ressuscita quatre jours après sa mort et qui fut premier évêque de Marseille* [3].

La Cathédrale d'Autun fut consacrée sous le titre de saint Lazare en 1130, par le pape Innocent II. Ce titre lui fut donné parce qu'elle se glorifie de posséder les reliques de ce Saint apportées de Marseille en 957, selon les historiens de l'église d'Autun, et selon d'autres, dont l'opinion semble plus probable, en 859; on croit qu'on voulut les soustraire aux barbares qui infestaient la Provence; l'église d'Avalon produit un document de 1077, qui montre qu'à cette époque elle croyait posséder une partie du chef de saint Lazare et la tenir aussi de Marseille[4]. La tradition d'Autun et d'Avalon s'accorde parfaitement quant au fond avec la nôtre, et la confirme. Un *Office* du monastère de Vézelai en Bourgogne renferme une semblable confirmation en attestant formellement l'universalité et l'ancienneté de notre croyance dans le 11e siècle. On disait dans la 2e leçon : *Compertum verò jam à multis* OLIM LONGÈ LATÈQUE *habebatur, quod B. Maria-Magdalene in territorio civitatis Aquensis à sancto Maximino pontifice sepulturæ tradita fuerat, ibidemque sanctissima ossa servarentur* [5]. L'Angleterre nous fournit aussi des témoignages : Gislebert, abbé de Westminster, qui vivait dans le 11e siècle, voulant prouver l'identité de la pécheresse de l'Evangile et de Marie de Bé-

[1] Pitton. *Annales de l'Église d'Aix*, pag. 149.

[2] *Gallia Christiana*, tom. 1, col. 646.

[3] *Antiquité de l'Église de Marseille*, tom. 1, p. 42.

[4] *Mercure de France*, 1741, pag. 681.—*Vies des Saints d'Autun*, par Forestier, pag. 300.

[5] Bibliothèque du roi, à Paris, *Man. de Saint-Martial* de Limoges, 5347.

thanie, tire une preuve d'une sculpture qui se voyait, comme elle se voit encore, sur le tombeau de cette Sainte en Provence, où il dit qu'elle vint avec saint Maximin[1].

Tous les écrits qui nous restent du 11e siècle sur sainte Magdeleine (et il y a surtout plusieurs sermons qui en parlent) attestent la croyance universelle à notre tradition dans cette époque. Il paraît que dès-lors les pèlerinages au tombeau et au lieu de la retraite de la sœur de Lazare étaient nombreux. Déjà d'après l'histoire du royaume d'Arles, Guillaume Geraud, fils d'Othon, se rendit, en 935, d'Arles à Marseille et de là à la Sainte-Baume, pour visiter le lieu que sainte Magdeleine avait sanctifié par sa pénitence et rendre grâces à Dieu du succès de ses armes[2]. Plus tard saint Louis s'y rendit également, ainsi qu'à Saint-Maximin, au retour de sa première Croisade : *Après ces chouses,* dit Joinville, *le Roi se partit d'Yères, et s'en vint en la cité d'Aix en Prouvence, pour l'onneur de la benoiste Magdaleine, qui gisoit à une petite journée près... et fusmes au lieu de la Basme en une roche moult haut, là où l'on disait que la sainte Magdaleine avait vesqu en hermitage longue espace de temps*[3]. Or, le pieux empressement du saint Roi qui est tout spontané, indique assez combien la pratique de ce pèlerinage était répandue. Il est à remarquer cependant que celui de saint Louis à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin, est antérieur de 25 ans à l'invention des reliques de sainte Magdeleine, aussi bien que tous les titres que j'ai produits. Mais que penser de Launoy qui n'a pas craint de hasarder la conjecture que de cette invention en 1279 dataient notre tradition et la dévotion à nos saints Patrons?

Je ne saurais discuter ici les argumens employés contre nous par le docteur Launoy, auteur condamné, dont tout le monde connaît

[1] *Acta Sanctorum,* tom. II, *aprilis,* pag. 942.

[2] Delbène, *de regno Burgundiæ et Arelatis,* lib. III, pag. 151.

[3] On sait qu'il a été fait plusieurs éditions et remaniemens du récit de Joinville. Voici la rédaction première d'après l'édition de MM. Michaut et Poujoulat, faite sur les manuscrits : « Le Roy s'en vint par la contée de Provence, jusques à une cité que en appèle Ays en Provence, là où l'en disoit que le cors à Magdeleinne gisoit; et fumes en une voute de roche moult haut, là où l'en disoit que la Magdeleinne avoit esté en hermitage dix-sept ans. V. *Mémoires de Joinville,* n° 358, t. I, p. 310 de la collection.

l'esprit frondeur, et qui, d'ailleurs, était mû à ce sujet par un sentiment d'hostilité contre l'ordre de saint Dominique, dépositaire des reliques de sainte Marie-Magdeleine ; mais j'affirme sans crainte que les argumens de Launoy ne résistent pas à un examen impartial et éclairé. Il n'y en a pas un seul qui conserve sa force, bien qu'ils aient été souvent répétés. Les autres systèmes, inventés depuis comme objections, croulent pareillement sous les coups d'une saine critique. Nos preuves négatives sont péremptoires et les preuves positives assez fortes, pour établir la vérité de notre tradition sincèrement soutenue par des hommes dignes de confiance pour leur savoir et leurs lumières ; parmi ses défenseurs, aux noms des pères Pagi et Noël-Alexandre, deux hommes de si vaste science et de si judicieuse critique, je joindrai celui de l'un des continuateurs de Bollandus, du savant père Sollier, étranger à la Provence et qui a fait, avec autant de sagacité que de justesse, la réfutation de Launoy.

Mon illustre et saint prédécesseur, M. de Belzunce, a repris avec succès l'argumentation de ceux qui avaient écrit avant lui pour défendre la cause de notre province, et aujourd'hui un prêtre distingué, M. l'abbé Faillon, de la congrégation de St-Sulpice, après avoir publié en 1835 un *essai* [1] remarquable à l'appui de la même cause, prépare sur ce sujet un grand et bel ouvrage, pour lequel il a réuni les matériaux les plus importans et qui, d'après ce que j'en connais, ne laissera, j'espère, plus rien à désirer ; peu d'Eglises particulières pourront mieux que nous prouver leur antique origine.

J'ose, Monseigneur, recommander à votre attention cet ouvrage bientôt prêt à paraître, et j'ai la confiance qu'ayant, après l'avoir lu, reconnu nos titres, vous nous donnerez dans une seconde édition de votre *examen* une place plus honorable que dans la première. C'est là une sorte de réparation qui ne peut coûter, j'en suis certain, à votre justice. Mais en attendant, il ne faut pas que l'immense succès de votre livre nous soit contraire et que des préventions trop répandues s'accréditent encore de la juste réputation acquise à votre admirable défense de l'Eglise de France. Vous ne trouverez donc pas mau-

[1] *Essai sur l'Apostolat de saint Lazare et des autres saints tutélaires de Provence.*

vais que je donne à ma réclamation une publicité qui, en faisant suspendre, jusqu'à plus ample informé, le jugement défavorable que provoque une insinuation de votre part, empêche l'erreur de prescrire sous le puissant patronnage de votre talent.

Veuillez agréer l'assurance du sincère et respectueux attachement avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

† C.-J.-EUGÈNE (de Mazenod), Evêque de Marseille.

Marseille, le 28 février 1846.

Enseignement Catholique.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR LE R. P. DE RAVIGNAN[1].

(Suite et fin.)

Dans sa 5e *conférence*, le R. P. de Ravignan se propose d'examiner devant ses auditeurs la grande institution du *sacrement de réconciliation et de pénitence*, c'est-à-dire la *confession*. Il n'y en a pas de plus importante parmi les hommes ; aussi a-t-elle été en butte à bien des attaques. Le protestantisme entier n'a pu en porter le joug, ou plutôt a repoussé ce divin et salutaire remède ; un grand nombre de catholiques le négligent. Quoi de plus urgent que d'en montrer la divine origine, et par conséquent la légitimité et la nécessité. C'est ce que l'orateur va faire, en prouvant que ce sacrement a été établi par l'*autorité la plus haute*, et qu'il est, dans la pratique, de l'*efficacité la plus bienfaisante*.

1re *partie*. L'orateur convient que pour se plier à une telle institution, qui humilie l'orgueil humain et contrarie les penchants du cœur, il faut la reconnaître comme appuyée sur les plus *imposantes autorités*. Pour les catholiques, ils y reconnaissent la plus grande de toutes, celles de Dieu même. « Mais en ce moment, dit-il, je ne veux » point parler la langue de la foi ; je n'invoque pas le souvenir chré- » tien d'une infaillibilité surnaturelle et divine. J'en *appelle à votre* » *raison* des répugnances et de l'indocilité de votre cœur ; que la » *réflexion soit juge*. » Mais laissons exposer à l'orateur lui-même toute la grandeur de ses considérations.

Or, pour tout homme qui sait peser les motifs et les mérites des choses, l'Eglise est une immense autorité, humaine au moins quand on a le malheur de ne pas la croire divine ; car elle se présente avec tout le poids de ses traditions, avec toutes les sanctions de son origine, avec la série de ses grands hommes et de ses innombrables bienfaits.

[1] Voir au précédent numéro ci-dessus, p. 279.

L'Eglise affirme; elle pratique et garde avec respect l'institution sacrée de la confession et de la pénitence. A cette vue, tout esprit sérieux doit dire: Mes pensées, mes passions peuvent bien murmurer et se révolter; un jour ne serai-je pas heureux de rencontrer le sacrement de la réconciliation? L'Eglise n'est-elle donc pas une recommandation puissante, une sage et grave autorité? Quelle raison lui est supérieure!

L'Eglise affirme, c'est quelque chose: mais ce n'est pas tout.

La confession s'établit dans le monde; elle s'y enracine comme une institution indestructible et chérie; elle s'impose aux passions frémissantes, et aux répugnances de l'orgueil. Qui eut jamais un pareil empire parmi les hommes, au sein des civilisations, même les plus avancées? Considéré en lui-même, le phénomène est grand, immense, inexplicable, et nous devons le dire, impossible. C'est un fait cependant.

Qui donc a dicté un jour cette loi au monde? Son nom, je vous prie, si c'est un homme? le connoissez-vous? Qui même eût jamais osé en avoir la pensée, en concevoir la réalisation comme possible? Si aujourd'hui, du haut de cette chaire, je venais pour la première fois, malgré la confiance dont vous m'honorez et dont je m'honore, vous proposer d'accepter la confession comme une institution sacrée et de vous y soumettre, qu'en penseriez-vous? Ce qu'en durent penser et exprimer, sans aucun doute, les répulsions toutes naturelles et énergiques des premiers auditeurs de l'Evangile. Néanmoins la confession fut établie, la confession est crue, acceptée, aimée, bénie sur la terre. Voilà le fait; il est incontestable. Expliquez-le; vous ne le pouvez pas. Convenez au moins qu'il est à lui seul une immense autorité et une invincible démonstration.

L'étonnement, messieurs, doit redoubler avec le respect, quand on veut pénétrer plus avant dans l'étude de cet étrange phénomène. Des hommes, dépositaires par état de tous les secrets les plus graves des consciences et des familles; des hommes revêtus seuls du privilége et de la mission sacrée de lire au fond des cœurs, d'en sonder les replis les plus intimes, les affections les plus mystérieuses, les ignominies et les douleurs les plus cachées, sous le sceau d'une inviolable fidélité et d'un silence invincible: voilà le phénomène. Dieu, le prêtre, l'âme, quels rapports redoutables entre eux! Et le genre humain les accepta, les accepte encore; le phénomène se réalise chaque jour, à chaque heure. A chaque heure, des flots d'iniquité et de tristesse sont versés dans le sein du prêtre, et puis vont se perdre dans un océan d'éternel oubli. Mais cela est incompréhensible, impossible, absurde, si cela n'est divin. Et cela est.

Des hommes préposés à la direction, au gouvernement des ames et des consciences, à la réforme intérieure des mœurs, au soulagement des plus cruelles souffrances; des hommes chargés de veiller à la garde de tous les devoirs, de tous les biens dans le sanctuaire même le plus intime, le cœur de l'homme, étrangers qu'ils sont du reste à tous les intérêts d'ici-bas!

Ce fait, ce phénomène, on l'interprète, on l'altère, on le calomnie; on ne peut pas le nier, on ne peut pas l'expliquer. La confession existe, s'exerce et se pratique: Dieu est là; non pas l'homme.

L'orateur s'attache ensuite, dans la 2e *partie*, à démontrer l'*efficacité bienfaisante* de la confession. On a beau parler de ses vertus, ou exalter ses mérites, le remords pénètre plus ou moins dans toute conscience humaine, mais principalement dans celle du criminel et du pécheur. Alors un combat terrible s'engage au fond de l'âme : l'homme, cet être un, devient deux, et ces deux se font une guerre impitoyable dans le plus intime de son âme. Si l'homme est seul, le plus souvent il ne pourra pas y résister, il tombera dans le désespoir ou le suicide. Mais s'il a un conseiller, un guide, un ami, aussitôt son courage se relève et ses forces lui reviennent. Que sera-ce quand ce sera un ami, lui apportant les forces, les consolations du Ciel? Ce guide, ce conseiller, cet ami humain et divin, c'est le confesseur.

Remarquez-le encore. Est-ce que le grand bien, l'immense besoin de l'âme ici-bas n'est pas le pardon de Dieu? Est-ce que nous ne sommes pas tous coupables envers son éternelle majesté? Il faut donc un pardon divin, garanti, assuré, manifesté pour la conscience. Il faut absolument un gage de l'amitié rendue à l'homme par son Dieu après de longs et sanglans outrages, après les ravages du péché, du crime même; après les étreintes d'un cruel désespoir. Il le faut, ou bien l'homme erre à l'aventure dans un affreux désert, sans abri et sans issue. Où trouvez-vous cette garantie du pardon divin hors de l'institution catholique? Nulle part. Ici un tribunal sacré, un juge assis au nom de Dieu, une hiérarchie universelle dans l'unité, l'Eglise tout entière avec son autorité, sa foi, sa science, sa sainteté, prononcent les paroles bénies : *Je vous absous*. Point d'assurance égale sur la terre à cette immense garantie; point de bienfait ni de bonheur qui lui soit comparable! J'en appellerai volontiers au témoignage des hommes ramenés à la vertu après de longs égaremens et véritablement régénérés dans les eaux fécondes de la pénitence.

Enfin, l'orateur termine par ce beau passage sur un illustre philosophe allemand :

Un homme parut au 17e siècle. Philosophe profond et sage, savant heureux, génie hardi et patient, esprit clair et sublime, Leibnitz est demeuré comme une des grandes gloires de l'humanité.

Vous le savez, membre d'un conseil de paix, *collegium irenicum*, ainsi qu'il

le dit lui-même, il voulut travailler avec Bossuet à reconstituer pour l'Allemagne l'unité catholique. Leibnitz fut protestant par sa naissance; mais on peut le dire catholique par conviction.

Il a laissé en latin un manuscrit précieux, tout entier de sa main et dépositaire de ses croyances les plus intimes. Ce manuscrit imprimé une première fois, il y a plusieurs années, vient de l'être de nouveau sur l'original avec un soin et un scrupule dignes d'éloges. Trouvé sans titre, il a reçu à l'impression celui de *système théologique* de Leibnitz. L'illustre et vénérable Emery, supérieur de Saint-Sulpice, de cette congrégation qui a rendu à l'Eglise de si éminens services par l'autorité de la science et des vertus, en révéla le premier l'existence au monde chrétien. J'en traduis exactement, pour terminer, ce passage remarquable.

« Ce fut assurément un grand bienfait de Dieu, dit Leibnitz, de donner à son » Eglise le pouvoir de remettre et de retenir les péchés. Ce pouvoir, l'Eglise » l'exerce par ses prêtres, dont le ministère à cet égard ne peut être méprisé » sans crime. Par ce moyen, Dieu confirme la juridiction de l'Eglise, la for» tifie, l'arme contre les chrétiens rebelles, et promet d'assurer lui-même » l'exécution des jugemens qu'elle a portés. Une condamnation terrible pèse » ainsi sur les dissidens (c'est un dissident qui tient ce langage) et leur im» pose de cruelles privations, lorsque, repoussant l'autorité de l'Eglise, ils » manquent forcément des biens qu'elle seule dispense.

» Ici, continue Leibnitz, à la différence de la rémission des péchés qui » s'opère dans le baptême, où rien de plus qu'un rite d'ablution n'est pres» crit, dans le sacrement de pénitence il est ordonné à celui qui veut être » purifié de se montrer au prêtre, de faire la confession de ses péchés, et de » recevoir ensuite, au jugement du prêtre, quelque châtiment qui, pour » l'avenir, lui serve d'avertissement et de recommandation salutaire. Car, » comme Dieu a établi les prêtres médecins des ames, il a voulu que les » maux de l'infirme et l'état de sa conscience fussent mis à découvert devant » eux... On ne saurait nier que toute cette institution ne soit parfaitement » digne de la sagesse divine, et si quelque chose est louable, grand et glorieux » dans la religion, certainement, c'est le sacrement de la réconciliation que les » Chinois et les Japonais ont tant admiré eux-mêmes. Cette nécessité de la con» fession devient, en effet, pour un grand nombre un frein salutaire; elle ap» porte à ceux qui sont tombés une grande consolation, de telle sorte que je » regarde un confesseur pieux, grave et prudent, comme un des plus puis» sans instrumens de Dieu pour le salut des ames [1].»

[1] Voir ce passage avec quelques légères différences dans la traduction, dans les *Dém. Evang.* de Migne, t. IV, p. 1086.

Je vous laisse, messieurs, avec ces graves paroles de Leibnitz. Ou je me trompe, ou peu d'autres, sorties de la bouche de ce grand homme, doivent plus profondément vous émouvoir, et peuvent mieux montrer l'admirable et vive alliance de la raison, de la science et du génie avec la foi.

6e *conférence*. L'orateur va traiter le plus grand, le plus auguste des mystères chrétiens, celui de Dieu habitant réellement au milieu de nous, bien plus de Dieu devenant la nourriture réelle de l'homme, c'est-à-dire qu'il va parler de l'*eucharistie*. Faisons comme lui, exposons d'abord la profession de foi de l'Eglise :

« Nous croyons que dans le très-saint sacrement de l'Eucharistie sont contenus véritablement, réellement et substantiellement, le corps et le sang avec l'ame et la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est le concile de Trente qui parle ainsi.

» Nous croyons que dans l'Eucharistie, il s'opère un admirable changement de toute la substance du pain et de toute la substance du vin, en sorte qu'il n'y a plus que le corps et le sang même de Jésus-Christ, sous les seules apparences extérieures du pain et du vin. C'est ce changement que l'Église a si bien nommé transsubstantiation.

» Nous croyons que dans ce sacrement vénérable Jésus-Christ tout entier est contenu et réellement présent sous chacune des deux espèces, ou apparences du pain et du vin, et sous chacune de leurs parties.

» Nous croyons que le sacrifice de la messe est proprement et véritablement un sacrifice offert à Dieu.

» Nous croyons que par la vertu des paroles divines, prononcées dans la consécration à l'autel, le mystère s'accomplit; que Jésus-Christ est rendu présent; qu'il est offert comme victime, et demeure comme aliment divin de nos âmes.

» Telle est l'Eucharistie; telle est la foi catholique.

Mais le P. de Ravignan ne vient pas prouver ici la vérité de ce mystère, il renvoie aux apologistes catholiques, et en particulier à Leibnitz qui, dans son même *système théologique*, admet pleinement la foi de l'église; l'orateur va montrer plutôt l'*incarnation continuée* et l'*unité consommée* dans ce grand mystère.

1re *partie*. Quand Dieu voulut sauver les hommes, il fit descendre son fils sur cette terre; mais il n'y vécut qu'une vie d'homme correspondant à un certain tems et à un certain lieu. Mais ce n'était pas assez

de cette faveur, il a voulu que cette incarnation correspondît à tous les tems et à tous les lieux.

Entendez Jésus-Christ vous l'annoncer de sa propre bouche par ces mystérieuses, mais touchantes paroles : « Je suis le pain de vie. — Vos pères ont » mangé la manne dans le désert, et ils sont morts; voici le pain descendant » du ciel même, et celui qui en aura mangé ne mourra pas. Car ma chair » est vraiment nourriture, et mon sang vraiment breuvage. — Celui qui » mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en » lui. [1] »

Telle était la promesse. En voici la réalisation dans les termes aussi de l'Évangile : « La veille de sa mort, Jésus prit du pain, et après avoir rendu » grâces, il le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Prenez » et mangez; ceci est mon corps qui est livré pour vous. Faites ceci en mé» moire de moi. Il prit de même le calice, rendit grâces, et le leur donna en » disant : Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle al» liance qui sera répandu pour vous, et pour plusieurs, pour la rémission des » péchés. [2] »

Ce fut ainsi que le Verbe fait homme institua, pour toute la durée des âges, le sacrement de son corps et de son sang en même tems que le sacrifice divin de nos autels. Ce fut ainsi que l'admirable extension de l'incarnation fut à jamais assurée à la terre, et que Jésus-Christ demeura réellement et substantiellement vivant parmi les hommes, sous les voiles eucharistiques, dans tous les temples de l'univers catholique à la fois, jusqu'à la consommation des siècles.

C'est ce qui se réalise. Nous possédons Jésus-Christ aussi réellement que si nous l'eussions vu en Judée; c'est son existence et sa présence continuées. Faut-il s'étonner si dans le Christianisme tout existe pour l'Eucharistie et par elle? C'est encore la réalité et la présence du sacrifice du calvaire renouvelé non par les bourreaux, mais par le prêtre sacrificateur. Aussi, partout où n'est pas l'eucharistie, où n'est pas le sacrifice de la messe, on peut dire qu'il n'y a plus de christianisme.

Otez cependant le sacrifice de nos autels, Jésus-Christ n'est plus présent et immolé : le temple est vide, sa grandeur inutile est déshonorée; l'autel n'est plus qu'un monceau de pierres froides et stériles. Otez le sacrifice,

[1] Jean, I, 48-57.

[2] Matth. XXVI, 26. — Marc, XIV,, 22. — Luc, XXII, 19.

le prêtre n'est plus qu'un homme inutile aussi, un être parasite, sans fonction, sans dignité, sans caractère sacré ! Je ne vois plus qu'une tribune aux harangues, dressée dans le lieu de l'assemblée publique, et un homme parlant à d'autres hommes. Cela se voit ailleurs, et quelquefois avec plus d'éclat et de talent. Le Verbe divin et sa vie, et la voix de son sang, et ses clameurs puissantes, et son action réparatrice, se sont retirés du sein même de l'humanité : la réalité du rachat et de l'incarnation n'est plus présente ; le culte, la foi chrétienne n'ont plus leur expression, leur force, leur dignité, leur permanence divine ; mais non, Jésus-Christ est présent, sa vie comme sa mort persévèrent, le prix de son sang, le mérite de sa parole et de sa grâce, la réalité du sacrifice et du sacrement divin subsistent toujours ; la terre est bénie, l'homme sauvé, l'Évangile vivant et réalisé, l'incarnation continuée et agissante. »

Et c'est ainsi, qu'à proprement parler, l'*incarnation continue.*

2e *partie.* Mais l'Eucharistie n'est pas seulement destinée à continuer l'Incarnation, mais encore à commencer et à *consommer l'unité* entre l'homme et Dieu. L'homme avait été créé dans cette unité et cette ressemblance divines. Le péché vint les briser. Or, Jésus-Christ, qui vint sauver le monde, vint rétablir aussi sur la terre cette unité intime, permanente, active entre Dieu et l'homme, qui constitue l'ordre de la grâce, l'ordre surnaturel.

Mais la parole humaine est impuissante à exprimer tant de grandeurs ; il nous faut, pour les énoncer, la langue évangélique. L'homme-Dieu, après avoir institué pour jamais l'Eucharistie, et l'avoir donnée une première fois en communion à ses apôtres, même au traître, épanche son cœur pour nous révéler tous les trésors renfermés dans le sacrement divin.

Il nous le présente d'abord comme le gage d'une puissante efficacité dans la prière. « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le fe-» rai[1]. — Non ; je ne vous laisse point orphelins ; je viendrai à vous. — En ce » jour, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en » vous[2]. »

Puis il exprime ainsi cette union même, ou plutôt cette unité : « Je suis la » vigne, vous les branches. — Si quelqu'un demeure ainsi en moi, si je de-» meure en lui, il portera beaucoup de fruits, parce que, sans moi-même, » vous ne pouvez rien faire. Mais, si quelqu'un ne demeure pas en moi, il

[1] Math. XXI. 22.
[2] Jean XIV, 18 et 20.

» sera jeté dehors comme le sarment inutile ; il séchera, et on le ramassera » pour le feu. Demeurez donc dans mon amour. Ma loi est aussi que vous » vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés[1]. »

Et enfin, quand le Sauveur va terminer tous ces divins discours, prononcés après la Cène, il adresse à son Père cette sublime prière : « Père, l'heure est » venue, je vous prie pour eux. — Père saint, conservez-les en votre nom, » afin qu'ils soient UN comme nous, *ut sint* UNUM, *sicut et nos.* » Et il le répète encore, et il insiste : « Que tous soient Un, *ut omnes unum sint,* » comme vous, mon Père, vous l'êtes en moi, et moi en vous ; qu'ils soient » UN eux-mêmes en nous, *ut et ipsi in nobis unum sint.* Qu'ils soient donc » consommés dans l'unité[2]. »

» Mais c'est assez, Messieurs; nous ne soutiendrions pas long-tems un tel langage : il est trop fort pour nous. Au moins, vous y pouvez bien reconnaître la pensée de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, la consommation ineffable de nos âmes dans la vie même divine.

Ici, l'orateur, s'adressant à ces chrétiens qui, de nouveau, ont brisé cette unité surnaturelle, leur montre de quel immense secours, honneur et bonheur ils se privent.

« Mais malheur à celui qui s'éloigna un jour de ces communications sacrées pour ne plus s'en rapprocher et s'en nourrir ! Il brisa les liens de l'union divine qui le tenaient attaché à Jésus-Christ même, et se retrancha de l'éternelle et indivisible société de ses membres. Alors la vie s'est retirée de son cœur comme le sang glacé du mourant se retire de ses veines; il ne porte plus et n'alimente plus en lui-même le foyer de la divine charité; et la terre est désolée, divisée, parce que l'homme ne vit pas de Dieu par une participation assidue des mystères eucharistiques.

» Toutefois, Messieurs, votre présence me rassure, et je n'ai plus que des vœux ardens à former pour que vous soient données et fructifient en vous au centuple, les grâces que ces jours sacrés réservent à vos ames.

» Puisse cette divine et réelle présence ne point passer inaperçue au milieu de vos journées et de vos heures ! Et puissiez-vous n'en point laisser toutes les douceurs, toutes les éternelles et bienheureuses influences à ces ames cachées qui vivent inconnues au monde et dédaigneusement séparées de son action et de ses faveurs, parce qu'elles vivent unies à Jésus-Christ ! Le monde cependant, Messieurs, appartient à ces ames, et ses destinées sont attachées à leurs

[1] Jean xv, 1.

[2] Jean xvii, 21.

vertus. Chères à Jesus-Christ, légion bénie de ses élus, elles sont le but des plus grands desseins de la Providence, sur la terre comme dans le ciel; car saint Paul nous l'assure, tout arrive à cause des élus de Dieu. Il dépend de vous de donner votre nom à cette glorieuse milice, d'y vivre et d'y mourir avec toutes les consolations de la paix, avec toutes les garanties de l'espérance et de la charité divine.

7e *conférence.* L'orateur va prouver dans cette dernière conférence qu'il n'y a de vraie, de profitable religion, que la *religion pratique.* En vain, l'imagination sera-t-elle remplie de la grandeur de Dieu; en vain, le cœur poussera-t-il des élans naturels vers le créateur; en vain, l'esprit reconnaîtra-t-il sa puissance, sa majesté; si l'on ne joint pas la *pratique* à ces spéculations, la religion est inutile.

« Cependant que présente le monde à nos regards, au milieu de consolations dont je veux moins que jamais affaiblir l'impression et la puissance, même après les jours bénis qui viennent de s'écouler? Il faut encore l'avouer, messieurs, des hommes, dépositaires des destinées de la société ou du moins de la famille, nous offriront le spectacle d'une existence que ne revêt et n'anime aucune expression pratique de croyance et de culte: la religion est absente de leur vie; sa langue n'y est point parlée; ses inspirations n'y ont point leur cours; ses rapports, ses liens et ses actes n'y apparaissent point aux yeux qui les cherchent. On est reduit à supposer, par le plus courageux effort de charité, que la pensée religieuse demeure encore, mais sommeille au fond de ces ames, inerte, stérile, voilée sous les épais nuages de l'illusion. Quand à nous, messieurs, que la foi remplit et vivifie; nous, pour qui l'action religieuse est le besoin, l'appui et le bonheur, le mieux sentis; nous, qui ne concevons pas même l'état d'une ame sans l'acte et la vie pratique de la religion, nous ne pouvons passer, voyageurs inattentifs et indifférents, à travers la patrie d'ici-bas, sans déplorer ce mal immense, et ces atteintes cruelles d'une mort qui déshérite toutes les espérances. Nous devons sans crainte sonder les profondeurs de ce tombeau resté ouvert pour un grand nombre, et où viennent s'engloutir les biens de l'esprit, ceux du cœur et de la vertu, avec les affections les plus héroïques et les plus pures. Notre voix s'animant de toute l'impulsion de la vérité qu'on aime, et du zèle que l'on ressent pour les ames, doit avertir encore les générations engourdies ou égarées, afin de leur faire entendre l'heure du réveil et du retour.

L'orateur va donc prouver que la religion doit être *pratique,*

1° parce que l'*homme est un être pratique*; 2° parce que la *société*, au milieu de laquelle il vit, *est toute pratique aussi*.

1re *partie*. Pour prouver que la religion de l'homme doit être pratique comme lui, l'orateur se sert de quatre considérations.

1° L'*analogie des faits*. L'homme n'est pas fait pour une vie spéculative et théorique ; il est dans la nécessité de sa nature de descendre à des réalités, de continuer, de consommer sa vie dans des actes réels et de pratique. Sa vie matérielle et intellectuelle, sa vie d'individu et de peuple, sa vie particulière et sociale, cesserait, s'il ne réalisait pas des actes de pratique. Comment venir dire après cela que la vie spirituelle, la vie religieuse peut s'accomplir sans acte pratique, sans entrer dans la réalité, dans les habitudes de cette vie ?

Est-ce que, par hasard, la tendresse d'un enfant pour sa mère est réelle et appréciable, quand aucun témoignage, aucun fait, aucune action d'amour ne la révèle? Comment donc l'adoration profonde de l'ame n'aurait-elle pas besoin de s'exhaler dans les accens de la prière, dans les humbles et vives démonstrations du respect et du culte actif et pratique ? Certes, en toutes choses sur cette terre, un grand mérite est d'avoir l'esprit pratique, d'avoir des idées pratiques. Nous avons tous à demander à Dieu de nous préserver, pour la conduite des affaires, d'esprits spéculatifs, amis des théories et des considérations brillantes, mais sans puissance d'exécution et d'action, parce que l'action et la pratique font véritablement l'homme, sa force, sa gloire, comme son crime on son malheur. Ainsi, dans les faits du monde moral, tout nous crie que l'acte doit répondre à la faculté, venir après elle pour en manifester la réalité même et l'existence. Quoi donc ! la religion seule serait une puissance, une faculté idéale et rêveuse, objet des songes du poète et des spéculations du philosophe, bannie du monde positif et réel de l'action pratique? Grand Dieu ! Et seule elle peut consacrer, bénir et glorifier le monde et l'homme.

2° Une autre considération vient à l'appui de l'analogie des faits, c'est la *langue vulgaire* elle-même, cette grave parole du bon sens et de la nature.

Qu'est-ce qu'un homme sans religion, demanderai-je volontiers à la franchise populaire du langage? On me répondra : Un homme sans religion est celui qui n'en pratique aucune. Pourquoi cela? C'est qu'ici la liaison est d'une logique indissoluble, la conséquence d'une nécessité inévitable. Vous êtes chrétien ; alors vous professez, vous pratiquez le christianisme. Vous êtes re-

ligieux ; alors vous priez et vous suivez un culte. Vous êtes irreligieux, indifférens, vous ne réalisez plus dès-lors ni n'exprimez aucune croyance, aucune volonté religieuse, puisque vous ne les avez effectivement pas, du moins vous ne les avez pas avec les conditions de vie véritable. N'est pas cruel ou miséricordieux qui prétend l'être, mais bien celui qui opprime réellement ou secourt l'infortune. Et le motif en est, en sera toujours, que l'homme est en tout l'être essentiellement actif et pratique pour le bien comme pour le mal. Mais la philosophie, dira-t-on, n'est-elle pas une science éminemment spéculative et toute intellectuelle? Je réponds: La philosophie n'est la première des gloires de l'intelligence humaine: elle n'est si élevée au-dessus des autres sciences qu'à la condition rigoureuse de leur servir de règle, d'ordonnateur et de guide, en devenant véritablement pratique dans les sciences, en les appliquant au bien de la société et de la vie humaine ; qu'à la condition de déposer dans les esprits et même dans les cœurs, aussi profondément qu'il lui est donné, ces principes féconds d'ordre, de vérité, de logique, et l'idée et l'action qui influent si puissamment sur le bien moral et pratique de l'homme.

A plus forte raison, la religion qui s'élève au-dessus de la philosophie autant que Dieu s'élève au-dessus de la créature, autant que l'éternité dépasse les bornes du tems, la religion, pour exister réellement, pour vivre dans l'homme et lui donner la vie, doit-elle comprendretoute la nature de l'homme, en saisir, en consacrer et en vivifier toutes les facultés et les actes de ces facultés. Sans quoi la religion n'est pas; sans quoi l'on n'a pas de religion. C'est la langue usuelle qui s'exprime ainsi.

3° Au reste, c'est ce que nous démontre encore la *raison intime et naturelle des choses.* En effet que seraient des pensées, des affections sublimes que rien n'attesterait? Quel héroïsme, quel courage que celui dont aucun sacrifice, aucune victoire, aucune œuvre magnanime n'exprimerait à nos regards la vivante réalité? Ce que ce serait, rien, absolument rien ; il en est de même de la religion.

4° Enfin la *foi elle-même* nous enseigne cette vérité. Les actes de l'homme sont la vie, sont réellement tout l'homme ; il faut bien que la religion en pratique et en acte soit la dette même payée par la nature à son auteur. C'est ce que nous dit la raison ; c'est ce que nous dit aussi la foi, qui nous prévient : *que la foi sans les œuvres est une foi morte* [1].

Dans la 2e *partie*, l'orateur s'attache à prouver la nécessité de la religion pratique, par la nécessité d'*une société pratique.* Il fait entendre ces belles paroles :

[1] Saint Jacques, xx, 26.

Je m'adresse ici, messieurs, à vos convictions les plus chères, à vos sentimens les plus généreux et les plus dévoués; j'en appelle à cet amour du pays, à ce patriotisme éclairé qui remplit vos ames. Oui, la patrie est une grande chose, digne de notre admiration comme de nos plus courageux sacrifices. Qu'est-ce, en effet, que la patrie, cette société civile dont on est le membre, ou plutôt l'enfant et le soutien tout à la fois? Une nation forme un corps, un être dont l'unité, la force et la vie qui sont pour nous le fait nécessaire de chaque jour, constituent la plus admirable des merveilles. Des générations nombreuses répandues sur un vaste territoire, associent leurs efforts dans un but commun, et semblent penser, vouloir, agir comme un seul homme. Un lien mystérieux réunit en faisceau toutes les parties d'un grand empire; cet assemblage est nommé l'Etat.

On cherche, messieurs, et l'on cherchera longtems la raison fondamentale des sociétés; mais, quoi qu'il en puisse être, on n'expliquera jamais la société politique, si l'on ne veut avant tout connaître et vénérer dans son existence même l'action si suave et si puissante de la Providence, qui seule est capable de produire et de maintenir ces affinités mystérieuses, liens secrets et vie secrète des grands corps de nations. Le monde social est plein de dissolvans qui en précipiteraient la ruine, qui en ameneraient le fractionnement à l'infini, si la main divine, qui tient et régit l'univers, ne rassemblait et n'enchainait dans une forte et magnifique unité les élémens divers qui composent la société: aussi l'amour de la patrie trouve-t-il dans les croyances religieuses un mobile et un gage puissant. Ce qui doit nous attacher inviolablement au pays, à la nationalité, c'est bien ce dessein paternel de la Providence qui forme et constitue les Etats pour en faire une grande famille, un peuple de frères, libres, unis et fidèles.

Or, la religion est aussi une société véritable. Elle unit les hommes entre eux par les liens les plus forts et les plus doux, pour la conservation et la défense de leurs intérêts les plus sacrés : leur foi, leur conscience et leur éternel avenir. Supérieure sans doute aux intérêts de la terre et du tems, la religion cependant protége tous les biens et tous les droits, garantit tous les devoirs, et s'unit, sans se confondre, avec la société civile, pour lui communiquer la vie, la vertu, la force, la durée et la grandeur véritable.

Mais ces rapports heureux et cette auguste mission de la religion sur la terre ne peuvent évidemment s'accomplir sans des institutions, des lois et des actes qui lui donnent un corps et une vie pratique.

comme la société politique a besoin elle-même de l'action pratique de ses membres, du pouvoir et des lois.

Le christianisme se présenta constamment et dès son origine avec ce caractère de religion agissante et pratique. Il déclara au monde qu'avec ses dogmes incompréhensibles, avec sa morale surhumaine, il devait pénétrer au plus intime de l'ame, la régénérer, la transformer, en passant dans les actes et dans la vie de chaque homme par l'accomplissement habituel de ses prescriptions et la réalisation positive de ses grâces. Il déclara qu'il n'existait qu'à cette condition de vie et de réalité pratique, soit pour l'homme, soit pour la société.

Et aussitôt il apparut avec sa grande, sa puissante et paisible hiérarchie qui descend de degré en degré, et atteint toutes les situations de la vie humaine pour y répandre l'ordre, la vérité, la vie, la vertu. Par le baptême, elle donne une seconde naissance à l'enfant qui naît sous la loi de la malédiction; par la confirmation, elle l'envoie aux luttes et aux combats de chaque jour; s'il a succombé, elle le relève par les secours de la pénitence; elle prépare à sa faim un banque immortel par le pain eucharistique; plus tard elle bénira l'union de l'homme fait, pour qu'il perpétue le règne de Dieu sur la terre; elle renouvelle la jeunesse du sacerdoce, afin qu'il y ait toujours ici-bas un sacrifice offert au Très-Haut, une victime qui supplie, et un prêtre qui enseigne, éclaire, console et pardonne au nom du Maître commun. Enfin, le chrétien doit subir le dernier combat, l'agonie et la mort. L'extrême-onction consacre, fortifie, purifie l'ame à l'heure du terrible passage. Parcourez toutes les époques de la vie, interrogez chacun de nos besoins; l'Eglise nous suit partout, à toutes les heures et dans tous les lieux, avec ses leçons et ses remèdes salutaires, mère tendre, mère dévouée et puissante pour les peuples aussi bien que pour les individus.

Telle est, Messieurs, la vie pratique du christianisme et le christianisme tout entier.

Puis l'orateur termine toute la station de cette année par cette *péroraison*, qui a laissé dans l'âme de ses nombreux auditeurs une impression difficile à décrire :

Au moment où nous allons nous séparer, j'ai voulu recommander à votre plus généreux courage l'action persévérante et pratique de votre avenir religieux. L'Église avec un saint orgueil, a mis en vous Messieurs, ses plus chères espérances. Gardez-vous bien de tromper jamais son attente, en désertant ses enseignemens, ses temples ou ses lois. Remis chacun entre les mains de votre conseil et de votre liberté, livrés à cette course

rapide du tems qui ne compte que par l'accomplissement de nos devoirs, vous emportez avec vous toutes les lumières et toutes les grâces tutélaires. Vous aurez bien compris, vous aurez bien senti, qu'en dehors de l'exécution et de la vie pratique des croyances chrétiennes, il manque à l'homme bien plus que ce qui donne à l'arbre son feuillage et ses fruits; aux eaux leur cours; au jour son éclat. La religion sans action et sans vie pratique est une sève arrêtée, un germe étouffé, une moisson sans réalité. C'est qu'alors on abandonne et l'on retranche volontairement, par nonchalance et par tristesse, ce qui assure à la vertu sa garantie, à la famille son union, à la société son honneur et ses mœurs, à l'ame sa paix, sa liberté vraie, à la loi sa puissance consciencieuse. Sans la religion active et pratique, le chrétien ne mérite plus, et cesse en effet de porter son nom. Il est le soldat sans armes que le repos énerve, que la stérilité de sa vie fatigue, et qui n'a plus au jour du péril le courage et l'énergie du combat.

Je ne sache rien qui soit plus digne de compassion.

Vous donc, Messieurs, et vous tous à qui appartiennent si bien les honneurs de la foi ainsi que de son action viviliante et pratique, conservez-la, nourrissez-la, comme un foyer sacré qui doit toujours vous éclairer et vous animer. Sachez bien chaque jour retrouver Dieu dans la prière, et aux tems marqués, dans l'auguste sacrifice de nos autels.

A. B.

Polémique Catholique.

RÉPONSE

DE M. SEGUIER DE SAINT-BRISSON

AUX OBSERVATIONS DU DIRECTEUR DES *ANNALES.*

CONCLUSION DE LA DISCUSSION.

Paris, le 16 mai 1846.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous faire hommage d'un exemplaire de ma traduction en français de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe qui vient enfin de paraître. C'est un retour (ἀντίδωρον) qui vous est bien dû pour tout ce que vous mettez de bonne grâce à m'adresser vos *Annales* et à y insérer la polémique qui existe entre nous. Je regrette seulement que, puisque vous aviez cette bienveillance, vous n'ayez pas donné place au travail plus complet et plus étudié que je vous avais envoyé huit mois auparavant, plutôt qu'à ce qui n'en était que l'*appendice*, et en quelque sorte une invitation à tirer de l'oubli mon précédent envoi, qui paraît avoir assez captivé votre attention pour que vous ayez souhaité l'accompagner de *notes* pour lesquelles le tems vous a manqué. Quoi qu'il ne soit, j'avoue, que le dernier morceau que vous avez fait imprimer, représente sommairement le système qui a présidé à mon dernier écrit ; je dois donc me contenter de cette dernière faveur.

RÉPONSE.

Nous l'avons dit nous-même, le précédent travail de M. Séguier

ne contenait que quelques textes de plus qu'il faillait discuter ; ce qui était assez long. Mais le travail que nous avons cité renfermait tout le système. C'est ce qui nous l'a fait insérer.

OBSERVATIONS.

Les *notes* entremêlées à mon texte, sont de deux espèces ; dans les unes vous déclarez que vous partagez mon avis sur le sens des passages que j'ai cités ; rien ne pouvait plus me flatter que cette unanimité entre nous. Je retire donc de la discussion tous les points où j'ai pu ne pas bien saisir votre pensée. Mais il en est où nous sommes entièrement opposés; d'autres où je crois n'avoir pas été bien compris par vous, monsieur ; ce sont ceux-là que je me permettrai d'aborder de nouveau, puisque, ainsi que vous le dites à la fin de votre article, vous êtes disposé à recevoir avec plaisir mes observations.

J'ai dit qu'excepté dans l'espace étroit de la Judée, il n'y avait sur la terre aucun adorateur du vrai Dieu.

Vous opposez à cette assertion la dispersion des juifs sur presque toute la terre, le dénombrement des prosélytes du tems de Salomon (153,600), l'invasion des juifs en Chine, leur service militaire dans l'armée de Xerxès et d'Alexandre, les centaines de milliers de juifs que Ptolemée Soter transporta en Egypte, et le quartier qu'ils occupaient dans Alexandrie, etc.

J'admets tout cela, sauf les *autels publics à Rome* dont je ne vois pas de trace dans l'histoire, et que la loi de Moïse d'ailleurs interdisait formellement hors de l'enceinte de la Judée. Mais je ne vois rien dans tout cela qui constitue un *culte religieux*. Il y a peut-être aujourd'hui plus de juifs répandus dans le monde, qu'à l'époque de la naissance de Jésus-Christ ou dans les tems antérieurs ; cependant la *foi* des juifs n'est pas la foi du monde entier.

Remarquez de plus, monsieur, que je n'ai pas parlé de *foi* seulement, mais d'*adoration* ; que les juifs aient gardé leur foi dans tous les pays où ils se sont transportés de gré ou de force, c'est incontestable. Mais qu'ils l'aient *communiquée* à ce qui les entourait, à la

manière dont les apôtres de Jésus-Christ ont prêché et répandu l'Évangile; voilà ce que je nie.

RÉPONSE.

Nous pensons qu'il nous sera facile de nous entendre avec M. Séguier, sur tous ces points :

1° Quant à l'*érection des autels publics* à Rome, nous lui avions indiqué notre autorité historique. C'est celle de deux auteurs latins nouvellement découverts, et expliquant un passage obscur de Valère Maxime. Celui-ci disait en effet : « Que l'an de Rome 614 » (avant Jésus-Christ, 139), le préteur Cornelius Hispalus chassa » de Rome les Chaldéens, et *ceux* qui voulaient faire entrer dans » les mœurs romaines le culte de *Jupiter Sabasius* [1]. » Or, *Julius Paris* et *Januarius Nepotianus*, découverts par le cardinal Mai, nous ont appris que *ceux* désignés par Valère Maxime, étaient les *Juifs*. Voici la phrase de *Nepotianus :* « Le même Hippalus chassa » de la ville les Juifs qui s'efforçaient de faire adopter leur religion, » leurs cérémonies *(sua sacra)* aux Romains; et il fit abattre les *au-* » *tels privés* élevés dans les lieux publics [2]. »

Ce texte est clair et précis; d'autant plus que nous avons des inscriptions qui prouvent que malgré ce bannissement, les juifs étaient revenus à Rome, et y avaient de nouveau *établi leur culte.* Voici d'abord trois inscriptions qui existent, encore et qui prouvent que le culte de *Jupiter Sabasius* [3] fut dans la suite toléré à Rome, et même dans

[1] Idem qui Sabasii Jovis cultu simulato mores romanos inficere conati sunt. Val. Max. l. I. c. 3. n. 2.

[2] Judæos quoque qui Romanis tradere sacra sua conati erant idem Hippalus urbe exterminavit arasque privatas è publicis locis abjecit. Voir ces deux textes complets dans nos *Annales*, t. V. p. 139 (3e série), et dans les *scriptores veteres* de Mai, t. III, 3e partie, p. 7 et 98.

[3] Voir dans les *inscriptions* de Grutter, p. XXII, n. 4, 5, 6. Les abréviations des textes cités ici signifient: D. L. D, *dedit liberis;* L. D. D. D. *Locus datus decreto decurionum;* V. S. L. M. *votum solvit lubens merito.* Il faut noter encore l'autorité de Valerius Probus, qui d'après Gyraldus, aurait donné dans ses *Notæ antiquorum* aux lettres I. S. la valeur de *Jovis Sabazius.*

d'autre parties de l'Italie. La première a été trouvée à *Lucques*, et est conçue en ces termes:

SP. METTIVS.
ZETVS.
IOVI. SABAZIO.
D. L. D.
L. D. D. D.

Deux autres ont été trouvées à *Rome* dans le jardin des Mattei (*Mattheorum)*, au-delà du Tibre : elles sont conçues en ces termes :

Q. NVNNIVS.	IOVI. SABAZ.
ALEXANDER.	Q. NVNNIVS.
DONVM. DEDIT.	ALEXANDER.
IOVI. SABAZIO.	V. S. L. M.

Ces faits sont incontestables. Ce n'est pas tout, il paraîtrait que dans un moment où la religion ancienne s'en allait, et où le paganisme luttant contre le christianisme, recevait tous les dieux qui n'étaient pas le Christ, honora d'un *culte public* et solennel, ce même IOVE SABAZIE [1]. Puisque du tems de Domitien, on fit à Rome en son honneur, une de ces solemnités publiques que l'on

[1] Nous savons qu'il y aurait beaucoup à dire sur ce Sabasius, que les Grecs connaissaient et dont ils avaient repoussé le culte. Nous rappellerons sommairement que tous le disent étranger de naissance, thrae, phrygien, ou asiatique; ils le disaient Iovis lui-même, ou fils de Jupiter, tel que Bacchus; que l'adoration principale dans ses fêtes consistait dans le cri EUOE SABAÏ qu'Aristophane avait dirigé une comédie entière contre ce dieu, dont il fit interdire le culte à Athènes; qu'on lui attribuait l'invention d'avoir attelé les bœufs à une charrue, et qu'à cause de cela on le représentait comme Moïse avec deux cornes sur le front; enfin que Plutarque dit que son culte avait une grande conformité avec le *sabat* des juifs. Cicéron, s'il faut se fier aux anciennes éditions, aurait *parlé des lois Sabazéennes d'un roi d'Asie.* « Eumque regem Asiæ præfuisse dicunt, cujus *Sabazia* sunt instituta. » Mais dans les nouvelles éditions, sans dire pourquoi on a changé *Cujus,* en *Cui,* à *qui on a consacré les fêtes Sabazéennes,* etc., etc. Voir Orphée *hymne à Sabasius.*—Aristoph., *Oiseaux* 402, et son *scholias.* 402.—Diod. IV. n. 4.—Strabon p. 721.—Cicéron *de nat. Deor.* III. 23. de *Legib.* II.—Gyraldus. VIII. p. 276. — Meursius VI. c. I. — Boddinus *ad venal. Opp.* I. 25.

apelait *pulvinaria*, et qui consistaient en processions, descente des dieux de leur base, pour être couchés sur des lits préparés exprès [1].

En outre il faut observer que déjà sous Tibère les juifs avaient donné assez d'ombrage aux empereurs par leur prosélytisme pour qu'un décret du sénat les chassât de Rome et en relégua 4,000 dans l'île de Sardaigne. Voici les paroles de Tacite : « On s'occupa dans le sénat, de chasser de Rome les religions égyptienne et Juive ; un » sénatus-consulte, relegua 4,000 affranchis, qui étaient imbus de » cette superstition dans l'île de Sardaigne, pour y réprimer les bri» gandages, et vile perte, s'il y périssaient par la rigueur du climat. » Les autres devaient sortir de l'Italie, à moins qu'à un jour marqué » ils n'eussent renoucé à leurs rites profanes [2]. »

Au reste, nous convenons que ce culte, quel qu'il fût, n'était pas comme celui qui se pratiquait à Jérusalem, et de plus que les juifs ne l'avaient pas *communiqué* aux différens peuples *à la manière* dont les apôtres communiquèrent l'Évangile. Mais il faut nécessairement ajouter que Moïse n'avait pas défendu *d'adorer Dieu* partout où les juifs se trouveraient ; ce précepte, compris dans ce sens, serait absurde et impie ; car en quelque endroit que l'homme se trouve, il doit *adoration privée et publique* à Dieu. Mais Moïse avait défendu d'élever un autre temple ayant les priviléges et les solemnités de celui de Jérusalem ; un temple ayant un sacerdoce, une hiérarchie, un Dieu rival ; il avait défendu d'offrir à Dieu des victimes ailleurs qu'à Jérusalem ; que s'il avait absolument défendu d'élever un *autel* quelconque, même avec la seule inscription *Ioue Sabaoth*, qui ressemble si fort à celle de *Iouei Sabasie*, alors il faudra dire que les juifs de Rome étaient des ces Samaritains qui avaient déjà fait schisme avec Jérusalem; ce serait ici un point à éclaircir. Dans tous les cas, il ne peut être douteux que les juifs hors de leurs pays ne dussent

[1] Voir le *Valere Maxime* de Pichius, lequel s'exprime ainsi dans ses *notes*, p. 458. « Atqui apud Romanos sacra *Jovis Sabazii*, licet priore seculo damnata ac prohibita, à posteris tamen recepta fuisse docent ejus Dei *pul*» *vinaria*, Domitiani tempore facta. » — Nous avouerons n'avoir pu trouver sur quel passage des historiens latins il s'est fondé.

[2] Tacite. *Ann.* l. II, c. 85.—Suétone dit la même chose. Voir aussi Josèphe *Ant. jud.* l. XVIII, c. 5.

prier et *adorer* Dieu. Il ne peut être douteux non plus que les peuples, et surtout les philosophes étrangers, *aient pu facilement avoir connaissance* du Dieu des juifs; or, c'est tout ce que nous avons voulu établir dans nos *Annales*.

Ceci servira d'explication aux assertions et aux textes suivans de M. Séguier.

OBSERVATIONS.

Tout y portait obstacle. Moïse n'avait admis qu'un seul temple dans l'*univers* où le culte et les sacrifices dussent être pratiqués. Ils ont en effet cessé depuis la prise de Jérusalem par Titus.

« Considérez, dit Eusèbe, au commencement de sa *Démonstra-*
» *tion évangélique*, de quelle manière la loi de Moïse prescrit la cé-
» lébration des fêtes; ce n'est pas en tout lieu; mais dans le seul lieu
» qu'il montrera [1]. Voyez, continue le même père, toutes les impos-
» sibilités qu'accumule la loi de Moïse, pour devenir la règle de
» conduite en matière religieuse du genre humain tout entier [2] ?»

Il fait suivre une suite de preuves que je ne répéterai pas; car la *Démonstration évangélique* n'a pas d'autre but que celui de montrer que depuis la venue de Jésus-Christ sur la terre, la religion juive ne suffisait plus aux besoins de l'humanité tout entière.

RÉPONSE.

En effet, on peut bien dire que Moïse n'avait pas publié sa loi pour l'*univers* entier, pour l'*humanité entière;* elle avait été faite pour le peuple juif seulement; les autres peuples avaient la loi patriarchale et adamique, également divine, mais que malheureusement ils avaient obscurcie en y mêlant leurs propres inventions comme cela était arrivé aux juifs, auxquels Jésus le reproche expréssement: « Pourquoi trans-
» gressez-vous le dépôt de Dieu pour votre tradition? Vous avez rendu
» inutile, le dépôt de Dieu pour votre tradition [3]. —Ils m'honorent d'une
» manière vaine, enseignant les doctrines et les préceptes des hommes;

[1] Θέα τίνα τρόπον καὶ τὰ περὶ τῶν ἑορτῶν διαστέλλει, οὐκ ἄλλοθι γῆς, ἀλλ' ἢ ἐν μόνῳ τῷ δηλουμένῳ τόπῳ. P. 2, édit. de 1628.

[2] Θεώρησον καὶ ἄλλως τὰ ἀδύνατα πᾶσιν ἀνθρώποις τῆς Μωσέως νομοθεσίας. P. 3.

[3] Math. xv. 3. 6. 9.

» car délaissant le dépôt de Dieu, vous gardez les traditions des hom-
» mes, les baptêmes des cruches et des coupes, et vous faites beau-
» coup d'autres choses semblables. — Et il leur disait : vous avez
» rendu tout à fait nul le précepte de Dieu afin de conserver votre
» propre tradition ; vous avez aboli le commandement de Dieu, par
» votre tradition que vous avez établie [1]. »

OBSERVATIONS.

Deux exceptions à la concentration du culte Judaïque sont rapportées dans l'histoire ; ce sont les deux temples rivaux de celui de Jérusalem, élevés l'un sur le *mont Garizim* dans le pays de Samarie, par *Sanabaleth* le chutéen [2]; l'autre à Héliopolis d'Egypte, par *Onias*, sous Ptolémée Philométor [3]. Mais dans l'opinion des grands prêtres de Jérusalem et des juifs fidèles, c'étaient autant de *schismes*. Les samaritains surtout étaient repoussés de la communion des juifs [4]. D'ailleurs l'*adoration en esprit et en vérité* que Jésus-Christ était venu enseigner au monde, ne devait plus être ni au mont Garizim, ni à Jérusalem. « Le tems vient, dit notre Seigneur à la Samaritaine, » où vous n'adorerez plus le Père, ni sur ce mont, ni à Jérusalem [5]. »

Je maintiens donc qu'il n'y avait sur la terre, aucun adorateur du vrai Dieu, que dans l'espace étroit de la Judée, avant la prédication de la foi chrétienne.

RÉPONSE.

Nous répétonsce que nous avons déjà dit; il n'y a ici désaccord entre M. Séguier et nous, que dans les termes; il y avait des *adorateurs du vrai Dieu*, partout où un juif ou tout autre personne qui connaissant le vrai Dieu, élevait son cœur ou sa voix à Dieu, pour le remercier ou lui demander quelque chose; mais il est vrai que Dieu n'était adoré *selon le rit mosaïque* qu'à Jérusalem ; car c'est pour Jérusalem seulement que ce rit avait été établi.

OBSERVATIONS.

« M. Seguier semble insinuer, dites-vous, monsieur, que le Christ » s'est incarné *pour* venir répandre la nation du vrai Dieu. Sans

[1] Marc. VII. 6. 9. 13.
[2] Voir *les Antiquités de Josèphe*, liv. XI, c. 8.
[3] Voir *idem*, l. XIII, c. 3; *Guerre des Juifs*, l. VII, c. 30.
[4] Jean IV. 9.
[5] *Ibid.* 21,

» doute cette prédication a été une suite de l'incarnation du Christ ; » mais il faut savoir que tout l'univers aurait connu Dieu, que l'in- » carnation n'aurait pas moins eu lieu ; c'est le péché d'Adam qui » l'avait rendue nécessaire. Le motif direct et principal de l'incarna- » tion, c'est de nous racheter de la faute originelle. Le reste, peut- » on dire, a été ajouté par surcroît. »

Voici, monsieur, le point bien éclairci du dissentiment qui existe entre nous.

Il y a un mot à réformer dans la manière dont vous formulez ma doctrine. Ce n'est pas *pour répandre la notion*, mais le *culte du vrai Dieu*, que je crois principalement que Jésus-Christ s'est fait homme : car la rédemption n'est pas sans condition. Elle doit être le prix de notre fidélité à remplir les devoirs que la religion nous impose. Précédemment vous avez confondu la *foi* et l'*adoration* : ici c'est la *notion* et *le culte.*

Il est certain que « pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il » existe [1]. » Mais la connaissance seule de l'existence de Dieu n'est pas synonyme du culte à lui rendre. Or, je crois avec le prêtre Siméon que Jésus-Christ est « la lumière venue pour éclairer les nations [2]. »

Je crois donc que tel a été son *but principal*, loin d'être un surcroît. Au fait, ce qui précède dans la marche naturelle des choses, doit précéder sa conséquence, et obtenir le premier rang.

Que Jésus-Christ, par sa mort, nous ait racheté des suites de la faute originelle, c'était un besoin de notre nature déchue ; mais que sa mission divine n'ait eu que cela *pour objet* : voilà, ce qui me semble une proposition *erronée.* Je suis simple laïc, comme vous, monsieur ; nous ne sommes, je crois, théologiens ni l'un ni l'autre ; je suis en conséquence très-disposé à en référer à l'autorité ecclésiastique, seule compétente en cette matière, pour qu'elle apprécie la difficulté qui nous partage. Voici, en attendant, les raisons à l'appui de ma doctrine.

Jésus-Christ, par sa mort, nous a rachetés des peines encourues pour nous par notre premier père ; mais par sa vie et par ses discours

[1] Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est. *Aux Hébreux*, xi, 6.
[2] Φῶς εἰς ἀποκάλυψιν ἐθνῶν. Luc, ii, 32.

tant aux disciples qu'aux populations qui l'environnaient, il a, d'une part, montré les titres de son sacerdoce et de son autorité pour parler comme législateur, et a créé d'autre part l'apostolat. « Allez donc, » instruisez toutes les nations en les baptisant au nom du Père, du Fils » et du saint Esprit [1]. » Ce ne sont pas les lois de Moïse, dit Eusèbe au » même endroit déjà cité, qu'il leur prescrit d'enseigner, mais ce qu'il » avait enseigné lui-même [2]. »

Les effets ont suivi comme Notre-Seigneur l'avait enjoint à ses apôtres : toutes les nations ont reçu les préceptes de l'Evangile, et le culte chrétien s'est répandu dans l'univers, non à la manière de la dispersion des Juifs qui étaient transportés au loin par le commerce ou la captivité, mais par la prédication des Apôtres et de leurs successeurs, par la consécration des prêtres chargés d'enseigner la parole sainte aux fidèles; par la construction des édifices religieux, où se renfermaient les nouveaux convertis pour assister au saint sacrifice et aux prières publiques de l'église.

Telle est l'immense différence qui sépare la propagation dans le monde de la foi chrétienne, d'avec les traditions juives transportées d'une manière *obscure* et *inaperçue* dans les différentes contrées de l'ancien monde.

Pour les découvrir, dans le silence de l'histoire, il faut être versé dans les *langues orientales*, ce qui n'est donné qu'à peu de personnes, ou avoir une foi aveugle dans les déchiffremens de langues incomplètement connues et récemment étudiées. Ces sanctuaires où pénètrent quelques hiérophantes, ainsi que les oracles qu'ils nous en rapportent, ne sont pas exempts de suspicion. Ce n'est pas à de tels moyens qu'était bornée l'illumination des nations que prophétisait le prêtre Siméon en tenant dans ses bras notre Sauveur naissant. Il y a un siècle et demi ou deux que Bochart et autres Hebraïsans trouvaient dans les langues sémitiques les merveilles que nous apportent aujourd'hui le Chinois et le Sanscrit, *Credat...* Pour moi, je cherche des preuves plus accessibles de ma foi. C'est par des moyens patens et vulgaires que j'aime à me rendre compte de mes motifs de crédulité.

[1] Mathieu, XXVIII, 19.

[2] Οὐ γὰρ τὰ Μωσέως νόμιμα διδάσκειν πάντατὰ ἔθνη παρεκελεύσατο, ἀλλ'ὅσα αὐτὸς ἐνετείλατο. Ταῦτα δ'αὖ, τὰ ἐν τοῖς εὐαγγελίοις αὐτοῦ φερόμενα. P. 6.

RÉPONSE.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les paroles de M. Séguier, mais nous nous bornerons aux suivantes :

1° Personne n'a dit que la mission divine n'ait eu *que* la tache originelle *pour objet*. On a dit que c'était l'*objet principal*, que cette incarnation avait été promise par Dieu lorsque la connaissance de son nom était pure, puisqu'elle fut promise à Adam. On a dit que quand même le monde entier eût connu Dieu, elle n'aurait pas moins eu lieu, puisqu'elle était nécessaire pour nous racheter de la faute originelle, etc. Dieu avait fait connaître son nom et son culte par Moïse, aux Ninivites par Jonas, etc. ; il aurait pu éclairer et redresser les nations par d'autres hommes; mais les hommes ne pouvaient nous racheter de la faute originelle. — Sur le reste, nous sommes d'accord avec M. Séguier.

2° Quant aux traditions juives transportées d'une manière *obscure* et *inaperçue*, elle ne l'a été que pour ceux qui n'ont pas voulu les voir. La conversion des Ninivites par Jonas ; les décrets des rois de Perse et d'Assyrie, qui commandaient à presque tout l'Orient ; la dispersion des dix tribus, et plus tard des tribus de Judas et de Lévi n'étaient pas des faits *obscurs* ni *inaperçus* pour ces peuples. Ils ne sont *obscurs* et *inaperçus* que pour nous, qui sommes privés des monumens contemporains qui en faisaient foi, qui, dans nos classes, n'avons étudié que les *Grecs* et les *Romains*, et encore d'après l'histoire qu'ils ont bien voulu nous faire.

Sans doute, pour découvrir ces faits historiques, il faut être versé dans les *langues orientales ;* mais qu'est-ce que cela fait à la chose ? Si personne n'avait su l'hébreu, est-ce que nous aurions connu l'histoire des Juifs ? Si l'on n'avait pas étudié le grec, est-ce que nous connaîtrions l'Evangile ? Il faut bien que nous nous confions aux traducteurs des langues orientales. Il peut y avoir obscurité, hésitation dans ces travaux ; mais il faut les encourager et remercier ceux qui veulent bien se livrer à ce travail difficile autant que nécessaire.

Car, nous l'avons souvent dit, les peuples orientaux ont fait comme les Juifs ; ils ont perdu la connaissance de leurs propres livres et de leurs propres traditions ; et tant qu'ils se tiendront parqués dans leur

seule langue, dans leurs seuls livres, ils seront incapables de les retrouver ; c'est nous, qui connaissons toute l'histoire de l'humanité, qui avons des points historiques fixes, certains et déterminés, qui pouvons, par comparaison, éclaircir ce qu'il y a d'obscur, faire ressortir ce qu'il y a de vrai, élaguer ce qu'il y a de faux dans les livres et les traditions orientales, indiennes, chinoises et autres. Ce travail se fait lentement, mais avec certitude. Que dis-je, lentement ? il se fait depuis 30 ans avec un développement, avec un succès merveilleux. Toutes les langues, tous les livres sont presque interrogés à la fois. Les caractères antiques sont fixés et gravés pour entrer dans le cours ordinaire de la presse... L'Egyptien, le Chinois, le Persan, le Cunéiforme, l'Himyarite etc., les plus anciennes langues jusqu'ici rebelles et à l'état de mystère, et l'apanage exclusif d'une seule caste de prêtres ou d'initiés, s'enseignent maintenant aux écoliers qui viennent s'asseoir sur les bancs de nos colléges et de nos académies. Certes, il y a bien des tâtonnemens et bien des obscurités dans ces premiers essais. Mais nous sommes étonnés que M. Séguier leur jette ici le *credat judæus Apella* de Juvénal. C'est une des plus grandes gloires de ce siècle ; c'est une des plus grandes conquêtes de la religion, c'est le plus grand effort qui ait été tenté pour déchiffrer la généalogie de l'humanité et prouver que nous sommes tous frères... Que Dieu vous soit en aide, travailleurs, la sympathie de tous les hommes, et surtout de tous les chrétiens, vous est acquise!..

OBSERVATIONS.

J'ai emprunté à *Saurin,* écrivant contre Spencer, le passage suivant : « Parmi les rapports que Spencer trouve entre les rites lévi-» tiques et ceux des idolâtres, il y en a un grand nombre qui peu-» vent s'y rencontrer, sans que les peuples, qui les ont observés, se » soient réglés les uns sur les autres. Dès que vous supposez une re-» ligion, il est *naturel* de supposer aussi des lieux saints, des céré-» monies extérieures, des emblèmes, des symboles ; ces établisse-» mens doivent leur naissance *à la nature des choses* et non au génie » particulier des peuples qui les ont reçus. »

Voici la réfutation que vous faites, Monsieur, de ce passage : « Malgré l'autorité du ministre Saurin, nous ne croyons pas que la

» *nature des choses* puisse avoir fait naître les *mêmes rites*, et sur-
» tout les *mêmes événemens historiques*. Nous nions qu'on puisse
» expliquer par la *nature des choses* de voir par exemple un génie,
» d'abord beau et saint, puis chassé du ciel après une révolte, puis
» précipité dans un abîme; l'homme placé dans un jardin délicieux,
» au milieu duquel est l'arbre de vie avec quatre fleuves etc., se
» trouvant en même tems dans les traditions chinoises et dans la
» Bible etc. »

L'autorité du ministre *Saurin*, écrivant contre l'anglican Spencer, n'a assurément rien qui oblige à s'y rendre, si ce n'est en ce qu'elle offre de raisonnable, et j'aurais pu dire en mon nom ce que je trouvais tel dans son livre. Mais il faut lui rendre justice, il ne parle que des *rites lévitiques* comparés à ceux des *idolâtres :* c'est moi qui ai ajouté les *faits historiques*. Je n'avais en vue ni le Paradis terrestre, ni la chute des mauvais anges, dont j'ignorais la relation chinoise ; ce ne sont pas là des *événemens historiques*, mais des *traditions religieuses*. J'ai entendu parler de faits appartenant aux tems historiques qui peuvent se ressembler sans se confondre, tels que le *sacrifice d'Iphigénie* et celui de la *fille de Jephté* Les exploits de *Samson* le juif et ceux d'*Hercule* le thébain. J'ai blâmé, en conséquence, le transport, de l'un à l'autre, de ces histoires de peuples différens.

RÉPONSE.

Nous avouons ne pas comprendre la distinction que fait ici M. Séguier des *événemens historiques* et des *traditions religieuses*. Ces traditions, en effet, nous ont conservé la mémoire de faits très-certainement historiques. Si ces traditions, souvent, ne sont pas très-certaines, elles ne laissent pas que de confirmer les faits lorsqu'ils sont connus, d'ailleurs, par des monumens certains. Nous avons dit, au reste, que nous adoptions complétement la séparation de l'histoire des peuples à partir de la dispersion, laissant à la critique à discuter plus ou moins probablement les faits qui auraient pu être confondus par des historiens venus longtems après les événemens.

OBSERVATION.

J'ai cité faussement, à ce qu'il paraît, le IVe *livre des Rois*, ch. XIX, v. 31, pour prouver que Dieu défendait l'*immolation des enfans dans l'ancienne loi*. Vous avez eu raison, Monsieur, de relever mon erreur. Cependant, voici le passage que j'ai si mal indiqué et sur lequel je prétendais m'appuyer. (C'est au ch. XVII, v. 16 et 17). « Et ils ont abandonné tous les préceptes du Seigneur, leur Dieu, » et ils ont élevé des veaux de fonte et de bois; et ils ont adoré toute » la milice du Ciel et servi Baal;—et ils ont consacré leurs fils et leurs » filles par le feu, etc. [1]. »

Vous m'accusez, Monsieur, d'admettre le système des *idées innées* dont vous avez démontré la fausseté. Je vous avouerai que j'appartiens à l'école d'Aristote, qui les repousse. J'entre un peu dans le système de Locke, mais non jusqu'à croire que la *matière puisse penser* et sans faire dégénérer, comme Condillac, les idées en *sensations*.

Mais, d'autre part, j'admets dans l'âme humaine (évitons le mot *faculté*, qui vous blesse) le *discernement* du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, qui nous sert de critérium pour apprécier les actions et les discours. Sans cette *règle intérieure et innée*, comment pourrions-nous caractériser la raison humaine; comment serions-nous dignes de louanges ou de reproches?

RÉPONSE.

Nous sommes bien aise d'être d'accord avec M. Séguier sur les *idées innées*; nous le sommes même plus qu'il ne le pense. Comme lui, nous ne croyons pas que la matière puisse *penser* ou que les idées soient des *sensations*; même nous ne sommes point blessés du mot *faculté*: nous avons dit seulement que les *facultés* n'étaient pas des *notions*; les *facultés* sont la *disposition*, la *capacité* d'avoir, de recevoir les *notions*. Nous disons donc que l'âme a la *faculté* de dis-

[1] La même défense se trouve dans le *Deut.* XII. 31. — *Psaum.* CV. 37. — Jérémie, XIX. 5. — Ezechiel, XXIII. 39.

cerner le vrai et le faux. Cette faculté est inhérente à l'âme ; elle lui est *innée*, si vous voulez. Mais cette faculté ne constitne pas, ne donne pas les *notions,* les *vérités ;* elle ne peut donc être la *règle* de notre croyance ou de notre conduite. C'est la vérité seule après qu'elle est connue, qui peut et doit être la *règle*, etc., etc.

FIN.

Pour me résumer, je crois que sans l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Polythéisme n'aurait pas cessé de régner dans le monde, et que le but essentiel de cette incarnation était d'appeler tous les hommes à la connaissance du vrai Dieu, à la pratique du véritable culte, qui peut seul nous mériter l'application du bienfait de la rédemption.

Recevez, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée,

SEGUIER,
de l'Institut.

Histoire Primitive.

NOUVELLES NOTES DE M. DE PARAVEY

RELATIVES

AUX RUINES DE KHORSABAD OU NINIVE

RETROUVÉES EN ASSYRIE;

PAR M. BOTTA.

Nouvelles notes sur les ruines de Babylone.—Sur le Mudjelibé.— Sur les îles blanches de l'Ouest de M. Wilford.—Rectification d'un ancien caractère.— Les dix tribus retrouvées dans les livres chinois.— Défaut des traductions chinoises des missionnaires. — Quelques remarques sur les idées de M. Botta. — Sur la couleur rouge et les bois de cerf que l'on trouve dans les monumens de Ninive.

Dans le n° de *septembre* 1845, nous avons donné quelques notes, que M. de Paravey, alors loin de ses livres, nous avait communiquées sur la belle découverte de M. Botta[1]. Revenu à St-Germain, et n'ayant pas encore vu les précieux dessins rapportés par M. *Flandin*, et pour l'impression desquels M. le ministre de l'instruction publique demande un crédit aux Chambres, M. de Paravey nous adresse ces nouvelles *réflexions*, qui confirment ce qu'il avait dit, dans le premier article publié par les *Annales*, et qui le rectifie en quelques points.

Il observe d'abord (p. 189), que c'était le résident *Rich*, qui, dans son savant ouvrage sur la Babylonie, pays où il est mort, étant alors consul d'Angleterre à Bagdad et à Mossoul, plaçait une tombe royale, telle que celle de *Bélus* au *Mudjelibé*, ou tour *renversée sens dessus dessous*; il y a trouvé des momies, et si, ensuite, on en a fait une forteresse, comme le pense M. Quatremère, rien n'empêche que cette tour n'ait été, auparavant, un *Stoupa*, ou un an-

[1] Voir cet article dans notre tome xii, p. 181.

tique monument funéraire, dont les murs, d'une admirable solidité, subsistent encore, au moins depuis trois mille ans.

On peut consulter, à cet égard, le livre de *Rich,* commenté et traduit par *Raimond*, agent français à Bassora, et publié chez *Didot* [1].

Dans le *Mémoire* du capitaine Wilford, que publient les *Annales* en ce moment, on cite sans cesse l'île *Blanche*, qui se trouve dans la *mer Blanche*, et sur laquelle les Indiens ont beaucoup de traditions ; mais les livres apportés en Chine donnent le *blanc* pour type de l'*Ouest,* et comme étant la couleur impériale des 商 *Changs*, dynastie où M. de Paravey voit l'*Égypte des Pharaons.* On a tiré le nom de l'*Europe* elle-même du nom de cette *couleur blanche*, dans les langues orientales. Et la Méditerranée, qui borne l'Égypte et qui est à l'ouest de l'Assyrie, se nomme encore mer *Blanche*, en turc et chez tous les Orientaux. L'Inde avait donc reçu, par l'Assyrie sans doute, beaucoup de traditions de l'Égypte, et ces traditions des *Pouranas* confirment le nouveau système qu'avait indiqué M de Paravey, quant aux anciens tems historiques.

Il y a eu (p. 189) une légère erreur sur le son du caractère des *Bons génies* 丌 *Ky*, où M. de Paravey voit ces autels de trois pierres dressées et de deux pierres horizontales posées au-dessus, monumens primitifs analogues aux autels des druides, et à ceux qu'offrent les médailles des rois de Perse, antiques adorateurs du Feu : on l'avait marqué comme prononcé *Chin,* qui est aussi un nom plus usité, mais plus compliqué, des *Bons génies.*

Mais une erreur plus essentielle est celle (p. 199) où l'on mettait, sous le roi *Ping-vang* (roi des *Tchéou*, de 770 à 720 avant notre ère), le transport de dix à douze tribus d'un peuple habile en agriculture, peuple appelé, dans les anciennes Annales de la Chine, du nom très-remarquable *Fen-seng*, ou plutôt 蘇 *Sou* 忿 *fen* 生 *seng;* nom qui signifie, hommes de *nature colérique* ou *haïssable*, hommes

[1] Voici le titre de l'ouvrage : *Voyage aux ruines de Babylone* par M. J. C. Rich, orné de 4 gravures, traduit en français et enrichi d'observations avec des notes explicatives; suivie d'une dissertation sur la situation de Pallacopas, par J. Raimond, ancien consul à Bassora. Paris 1818.

qui *sont haïs*, ou qui *font engendrer la haine*, sens de *fen seng*.

Sou, étant ici le nom de leur pays, et signifiant *ressusciter*, *revivre*, aussi bien que son abrégé 穌, *Sou*, qui s'emploie dans le nom 耶穌 *sou*, donné à Jésus-Christ par les chrétiens de la *Chine*, et qui offre les symboles du *Poisson* et du *Blé*.

Si l'on se rappelle que, suivant les Égyptiens, les Hébreux étaient de la race de *Typhon*, père de *Judéus* et de *Hiérosolymus* [1], ce nom de peuple *Haï*, de peuple *Typhonien*, sera donc, évidemment, celui des Juifs dans ces livres d'Assyrie, conservés en Chine : et leur culte d'un seul Dieu les rendait en effet, *haïssables* alors aussi bien à *Ninive* et à Babylone, qu'en Égypte, où Diodore les dépeint ainsi sous Antiochus VII [2].

Ils avaient peut-être déjà subi un déplacement de leur pays sous le roi *Ping* 平 *vang* 王, *Roi de paix*, sens du nom de *Salmanasar*, ; ce roi *Ping-vang*, après la mort tragique de *Yeou-vang*, son père, et le sac de la capitale, ayant transféré la cour des 周 *Tcheou*, ou d'Assyrie, plus à l'est, et ayant pu, alors, emmener avec lui ces dix tribus, *Sou-fen-seng*, déjà soumises auparavant à son empire : mais on ne mentionne, cependant, ces dix à douze tribus et leur déplacement que sous le roi 桓 *Huen* 王 *vang*, son *successeur*.

Le *Ly-tai-ky-sse*, admirable atlas de chronologie générale, prétendue chinoise, que possède la Bibliothèque du roi, à Paris, et dont M. de Paravey a extrait tout ce qui tient aux trois dynasties primitives de l'Asie, nomme les douze tribus de cette petite nation des *Sou-fen-seng*, ou du moins, donne le nom de leurs douze capitales, et il y aurait de vastes recherches à faire à l'égard de chacune d'elles.

A la huitième année de *Huen-vang*, c'est-à-dire en 713 avant notre ère, il dit que cet empereur des *Tcheou* les livra au prince de 鄭 *Tching*, un des rois ses vassaux, *en échange de quatre villes de ce pays de Tching* [3].

[1] Plutarque. *Traité d'Isis et d'Osiris*, n. 31.—Voir le texte entier dans nos *Annales*, t. XVIII, p. 418.

[2] *Extraits* Pholius, p. 524, 529. — Dans sa *Biblioth.* p. 1154.

[3] Dans l'*Histoire de la Chine*, du P. *Maillа*, t. II, p. 40), on met ce

Ils vinrent cultiver les terres de ce roi de *Tching;* mais en 705, les trouvant trop turbulens, deux tribus, nommées *Meng* et *Hiang*, furent rendues par lui au roi des rois, *Huen-vang*, qui alors les envoya au pays de 陝 *Kia* [1].

Tout ceci est d'accord avec la Bible, qui parle d'abord des dix tribus enlevées sous *Salmanasar*, vers 718 avant notre ère, ou 722, suivant M. Héeren, et qui fait encore ravager la Judée, peu après, par *Sennachérib*, un des princes ou généraux des rois d'Assyrie peut-être, si ce n'est le roi *Huen-vang* lui-même.

De 718 à 713, il n'y a que cinq ans de différence, et la chronologie, même dans la Bible, ne va jamais, on le sait, au-delà de cette exactitude ; tandis qu'avec les cycles de la Chine, elle est sûre et positive.

En échange des dix tribus d'Israël enlevées, *Salmanasar*, ou *Ping-vang*, avait envoyé des peuples de *Cutha*, *Avaht*, *Emath* et *Sepharvaïm*, à Samarie et, à la même époque, nous l'avons dit, la prétendue histoire de la Chine ou des *Tcheou*, parle de l'échange des *Sou-fen-seng* avec quatre villes ou peuples du pays de *Tching*, identité bien frappante.

Tout montre donc, sur ce point de l'histoire chinoise, d'importantes recherches à faire dans les anciens livres emportés et conservés en

pays de *Tching*, dans le *Chen-sy*, c'est-à-dire dans le *nord de l'empire* ; et cette principauté fut fondée en 806, avant Jésus-Christ, par un oncle de *Yeou-vang*, nommé *Fan*, qui périt dans ce grand désastre, où *Yeou-vang* et *Pao-sse*, sa concubine, perdirent la vie. (Voir *Mailla*, t. II, p. 50, et de *Guignes*, t. I, *Histoire des Huns*, p. 106). Il est aussi question, dans le *Chy-king*, des chants dissolus qui avaient lieu dans ce pays, chants que blâme Confucius.

Or (IV *Rois*, XVII, 6), c'est en Médie ou dans le nord de l'*Assyrie*, empire central, que sont déportées les dix tribus, dans *Hhala* et *Hhabor*, sur le fleuve *Gozan*.

Les noms des quatre villes de *Tching*, dont les peuples furent échangés pour les *Sou-fen-seng*, sont d'ailleurs cités dans le *Ly-tay-ky-sse*, et peuvent se comparer avec ceux des quatre peuples, outre ceux de Babylone, envoyés d'Assyrie, à Samarie.

[1] Voir l'*Histoire de la Chine* du P. Mailla, t. II, p. 73.

Chine, et les *Annales de philosophie chrétienne*, en appelant, sur ce point bien précis, l'*attention des missionnaires de la Chine actuelle*, contribueront, peut-être, à éclaircir tous ces points encore si obscurs, même dans les livres saints.

Quant au pays de *Sou*, pays de ce peuple *Sou-fen-seng*, M. de Paravey observe, en outre, que, dans le *Chou-king*[1], on cite, vers l'an 1100 avant notre ère, le célèbre *Sou-kong* ou prince de *Sou*, dit *Sse-keou* ou *juge-criminel*, comme ayant donné des lois très-sages, reçues dans l'empire des *Tcheou ;* mais ces tems sont précisément ceux de *Samuël*, juge d'Israël pendant toute sa vie; et ce nouveau rapport est encore fort remarquable[2].

Enfin, ce même nom de pays *Sou* est aussi, dans l'*Encyclopédie japonaise* analysée par M. *Remusat*[3], le nom du *Styrax*, baume célèbre chez les anciens et qui se trouvait surtout en *Judée*, suivant *Pline*[4].

On le nomme en ce jour *Sou-ho-yeou* ou *Ho-yeou*, *huile concentrée*, du pays de *Sou;* c'était donc le *Styrax liquide*. Et le *Baume de Judée* lui-même, en chinois *Fan-hoen-hiang*, c'est-à-dire *parfum* qui *rappelle à la vie*, a dû aussi être appelé également *Sou* 蘇 *Hiang* 香 ou parfum de *Sou*, parfum *qui fait ressusciter* : or ce *baume* fameux n'était propre aussi qu'à la Judée.

Un emploi judicieux de l'histoire naturelle, d'après les noms conservés dans les livres d'Assyrie que possèdent les Chinois, pourrait ainsi rétablir toute la géographie antique, et M. de Paravey, depuis plus de vingt ans, prépare en silence des matériaux indispensables, dans ce grand but.

Il avait cité, quant à ces douze tribus déplacées, l'*Histoire de la Chine* du P. Mailla, compilation trop abrégée et trop peu littérale; mais il a vérifié depuis que ce *docte jésuite* ne parle que des deux

[1] Traduction du P. Gaubil, p. 254.

[2] I *Rois*, ch. VII, v. 15.

[3] *Notices des manuscrits*, t. XI, p. 271, n° 45.

[4] *Hist. nat.*, l. XII, ch. 40, n. 2.

tribus données et rendues ensuite, et non pas des douze; on peut voir ce qu'il en dit [1].

Il n'explique pas leur origine, et aucun européen ne pourrait, par le peu de mots qu'il en rapporte, soupçonner là un fait important de la Bible.

Les missionnaires ont eu le tort, en général, de ne pas traduire les noms des rois et des pays dont ils parlaient; ainsi, *Vou-ting* ou le *Roi guerrier*, le *guerrier jeune et viril*, est un nom qui aurait donné l'idée de *Sésostris*, parce qu'on le place à la même époque et qu'il fait les mêmes guerres lointaines et règne le même nombre d'*années*. — Mais on veut qu'alors la Chine ait été déjà civilisée, et l'Inde encore bien davantage, et l'on ne voit pas que l'*Indo-Chine*, entre ces deux antiques empires, est encore à demi-barbare de nos jours, tandis qu'autour de la Gaule, à peine connue sous *César*, on ne trouve plus, même dans les Pyrénées et dans les Alpes, ni sauvages ni peuples anthropophages, comme en offre le Pégu et le Camboge.

M. de Paravey pourrait démontrer que l'Inde est bien moins ancienne qu'on ne le pense; mais il revient à l'Assyrie et aux belles découvertes de M. *Botta*, qu'il ne connaît cependant, il le répète encore, que par les articles des revues.

M. *Botta* décrit [2] une attaque de forteresse.

Le prince ou généralissime, dans le bas-relief de Khorsabad, est figuré sur un *char* avec une épée portée par un large *baudrier rouge;* il tire de l'arc contre ce fort, et cet *arc est peint en rouge* et terminé en tête d'oiseau; enfin, on voit que les chevaux de son char sont enharnachés aussi en bleu et en rouge.

Or, sous les *Tcheou*, dans le *Chou-king*, on trouve également que là, comme en Assyrie et comme en Judée, la cavalerie consistait spécialement en *chars*, avec ou sans faulx [3]. Et si l'on ouvre le *Chou-king* (p. 311), on voit le roi *Ping-vang*, ce roi de l'époque de *Salmanasar*, donner au prince de *Tsin*, pays que M. *de Paravey*, d'après la clepsydre et la boussole qu'on y employait, regarde comme

[1] *Hist. de la Chine*, t. II, p. 73.

[2] *Journ. asiat.*, t. IV, p. 304, année 1844.

[3] Voir p. 338 et 339 dans les *Annotations*.

répondant à *la Babylonie*, un *arc rouge* 丹彡 *Tong* 弓 *Kong* et 100 *flèches rouges*, outre un arc noir et 100 flèches noires, et de plus encore 4 chevaux ou un attelage de char, et cela comme signes d'*investiture* et symbole d'autorité exercée au nom de l'empereur par ce prince son parent, envoyé en ce pays.

Le *pourpre*, ou le rouge, avait dit M. de Paravey, était la couleur des *Tcheou* ou des rois d'Assyrie; mais les *arcs rouges* ou impériaux étaient aussi ceux des princes vassaux, et ce nouveau rapport est frappant, ce semble.

Les chevaux des chars impériaux, sculptés à Khorsabad, portent sous le col un gros gland en cuir, qui y pend comme ornement. Or, *Kang-vang*, empereur des *Tcheou*, en 1078 avant notre ère, est figuré sur son char antique, fermé en avant comme celui de Khorsabad, et traîné par quatre chevaux, qui ont aussi sous le col des glands analogues [1].

Parmi ces forteresses assiégées par le roi guerrier de *Khorsabad* ou de *Ninive*, il en est, dit M. Botta ailleurs, dont les murs crénelés et les tours sont surmontées de bois de cerfs énormes, singulier emblème.

M. de Paravey avait trouvé le symbole du *cerf* 鹿 *Lo*, dans le nom du lieu ou de la *ville célèbre*, 驪 *Ly* 山 *Chan*, où le roi dissolu et stupide *Yeou-vang* est tué, ou même brûlé avec sa concubine *Pao-sse*, comme on le dit d'un des *Sardanapales* de l'Assyrie.

Or, ce même nom écrit 女驪 *Ly*, avec la clé *femme* 女 *Niu*, au lieu de celle du *cheval*, 馬 *Ma*, signifie *belle* et *agréable*, sens du nom de NINIVE, en *chaldéen*, et prononcé *Ny*, il a pu donner ce nom *Ninoua* du lieu où était le palais brûlé de *Khorsabad*; mais Ninive, dans ces bas-reliefs qu'on y trouve, ne peut être la ville assiégée dont parle M. Botta; et ces énormes cornes de cerf, mises sur les tours de cette forteresse, devaient indiquer une résistance à toute épreuve ou une idée analogue.

La clef du cerf, combinée avec celle que l'on écrit 金 *Kin*, ou

[1] *Histoire de la Chine*, de Mailla, t. I, p. 336.

celle du métal et des *armes* 鏖 *Ngao*, veut dire, en effet, *combattre jusqu'à la mort, n'avoir aucune crainte* ; on ne pouvait mieux indiquer dans un fort assiégé qu'on voulait y faire une résistance désespérée. Le *chinois* est donc encore ici l'interprétation naturelle de cet étrange symbole usité en Assyrie, et qu'aucune sagacité ne pourrait deviner sans la tradition vivante.

Reste une troisième analogie non moins frappante. Un bœuf, ou *taureau ailé*, à *tête humaine*, portant une tiare, et ailleurs (comme à Persépolis) représenté avec une *seule corne*, est figuré des deux côtés, de chacune des *portes extérieures* du palais de *Khorsabad*, et bientôt on verra arriver au Louvre à Paris, plusieurs de ces énormes masses de sculpture symbolique.

Ces taureaux ailés et couronnés, *à tête humaine*, avaient sans aucun doute, placés ainsi en avant et aux angles des portes, une signification emblématique; or les dictionnaires qu'on suppose à tort chinois, nous la donnent, cette signification.

Si l'on examine en effet les caractères rangés sous la clef 犭 *Kuen*, celle des quadrupèdes, tels que les *chiens, porcs, loups, singes, lions* et autres animaux à quatre pieds dits en général *Cheou*, sous cette même clef on voit, *que sur la porte des Princes ou des Grands, on peignait par superstition un animal fabuleux, avec une seule corne*, quadrupède *symbolique*, ici nommé 獬 *Hiay* 鷹 *Tchay*, nom très-complexe où figurent le caractère 角 *Kio*, *cornes*, ici combiné avec celui du *bœuf* 牛 *Nieou*, et la clef des *couteaux* 刀 *Tao*. L'analyse du premier caractère donnerait donc quadrupède comme *bœuf* ou *taureau* et dont la *corne fend* ou *coupe* ; et en effet, le groupe 解 *Kiay* a le sens d'*ouvrir*, d'*expliquer, savoir, distinguer;* c'est ce qui se dit également des *sphinx*, placés d'une manière analogue en avant des portes du temple et des palais en Égypte, mais autrement figurés, et de là imités encore en ce jour en Chine.

Le second caractère *Tchay* 鷹 offre, lui, la combinaison de la *tête de cerf* et des *ailes et pattes de l'oiseau, Niao* 鳥.

Tout ici, dans ce nom de *quadrupède*, était donc symbolique; l'idée primitive fut celle du puissant *rhinocéros ;* mais on n'en voyait plus en Assyrie, et sa *corne* comme dans la Bible, resta le type de la force et de la majesté [1].

Ce qui démontre ces rapports, c'est le composé que donne ce nom symbolique, quand on y joint la clef *homme* 亻 *Jin*, au lieu de celle du *quadrupède* 犭 *Kuen* : s'il est écrit sous la forme 偁 *Kiay* 儁 *Tchay*, il signifie alors *homme hardi*, *généreux*, *magnanime*, tels que devaient être les princes ou les grands, dont ce symbole ornait les portes.

Il pouvait donc, aussi bien que le sphinx à tête humaine et à corps de *lion*, être placé convenablement en avant des portes du palais du roi des rois; le lion comme le *rhinocéros* des Abyssins entraînant les idées de force et de majesté.

La *tête humaine* des taureaux ailés de Persépolis et de *Khorsabatd* est rendue en chinois par la clef de l'homme 亻 *Jin*.

Leur corps de bœuf ou de rhinocéros par le groupe 解 *Kiay*, où entre le *bœuf* et ses cornes, *fendant*, *ouvrant* 刀 *tao* les arbres et la terre, et pénétrant tout, nous l'avons dit; enfin les ailes et la vélocité sont exprimées par le second symbole 廌 *Tchay*, où la *tête du cerf rapide* 鹿 *Lo*, surmonte les *ailes et les pieds* d'*oiseau* écrits 鳥 *Niao*, signe qui est composé en effet de 烏 *ailes* et *pieds*, et de 自 la tête [3].

Toutes les moindres nuances de la sculpture assyrienne sont donc rendues par ce nom, du quadrupède chinois monstrueux peint ou sculpté autrefois, dit-on, sur la porte des grands et des palais.

[1] On ne doit pas confondre cet unicorne, symbole de courage ou de force, avec le *Ky-lin* des Chinois type de douceur et de charité, cité dans la *Vie de Confucius*. Voir *Mém. chinois*, t. XII, p. 392.

[2] Voir Morisson pour Tchay, omis à tort dans le *Diction. chinois* de Deguignes.

[3] Voyez les formes antiques dans le *Lou-chou-long*, et dans Morisson.

Et si en avant des 廟 *Miao* ou des temples, les Chinois, *outre des obélisques*, placent aux deux côtés des escaliers, des *lions à perruques humaines*; s'ils appellent le *lion* 獅子 *Sse*, c'est-à-dire le *roi* ou le *chef* 師 *Ssè* [1] des *quadrupèdes* 犭 *Kuen*, ils n'ont pu puiser ces idées en Chine, mais bien en Égypte, en Nubie ou en Assyrie, où les Lions existaient de tout tems *comme en ce jour encore*.

La Chine et l'Inde orientale ont des tigres très-grands et fort redoutés et qu'on aurait nommés le roi des quadrupèdes, si le chinois avait été composé pour ces pays ; mais les lions amenés à très grands frais par les Arabes pour la ménagerie impériale à Peking, n'y sont pas plus communs qu'*à Paris;* et pour tout esprit judicieux, cette analyse rapide de trois ou quatre caractères prétendus chinois, montrera que cette admirable écriture hiéroglyphique n'a pu être composée qu'en Assyrie, en Égypte et même en Perse ou dans le pays des *Hia* antérieurement.

M. de Paravey en pourrait fournir mille autres preuves. Il voudrait que les doctes membres de l'Académie des Inscriptions, fussent un peu moins incrédules à cet égard : mais les savans ont des préjugés, comme le vulgaire, comme presque tous les hommes. Toute l'antiquité affirmait que des pierres tombaient parfois du ciel, et il a fallu de nos jours que des académiciens allassent en ramasser encore brûlantes, pour admettre ce fait, étonnant, mais incontestable. M. de Paravey voudrait leur voir au moins recueillir aussi ces débris de la plus antique des écritures et non pas les mépriser.

Saint-Germain, 20 mai 1846.

Ch^er^ de PARAVEY.

[1] Caractère aussi prononcé *Chy*, qui est le nom *Schir* du lion, encore en ce jour en Perse.

Littérature Catholique.

LE CURÉ DE VALNEIGE

PAGES RETROUVÉES DU JOURNAL DE JOCELYN,

PAR DÉSIRÉ CARRIÈRE [1].

Le prêtre! il nous semble que c'est là, sinon la plus grande, au moins une des plus grandes et des plus admirables figures poétiques qui se puisse rencontrer. Jamais sujet plus beau n'inspira l'âme du poète. Tout se rencontre dans ce sujet : scènes capables d'élever l'âme jusqu'aux plus chauds transports de l'enthousiasme ou de l'extase ; scènes offrant tous les charmes de la vie pastorale, embellie par des vertus célestes ; scènes où la lyre peut attendrir ses sons jusqu'aux notes les plus plaintives de l'élégie ; scènes où se développent les péripéties du drame le plus touchant ou le plus terrible ; champ immense où peut se développer le vol de la muse épique. En effet, quel sujet réunit, mieux que celui-là, tous les éléments d'une vaste épopée? Le merveilleux s'y trouve naturellement ; il n'est pas besoin de l'inventer ; non seulement il y est vraisemblable, mais vrai. Le héros est d'une espèce à part, touchant à l'homme par un côté, par l'autre s'élevant jusqu'à Dieu. Le sujet, c'est la destinée humaine dans le tems, qui n'est que l'avant-scène de l'éternité. Les faits, les mœurs, les caractères, tout est là pour seconder le poète. Du pape, le premier des prêtres, la plus haute expression du pouvoir ici-bas, à l'évêque, pasteur des hommes, au curé de campagne, humble gardien d'un humble bercail, quels caractères! Du berceau riant du nouveau-né, sur le front duquel vont couler les eaux baptismales, à la triste couche où gît le moribond, luttant contre l'agonie; de l'alliance joyeuse des époux, qui se jurent à l'autel un inviolable et

[1] Paris, Gaume frères, 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

saint amour, à ces autres noces où la vierge de la terre s'unit, par d'invisibles nœuds, à l'époux divin qui règne au ciel; de la joie expansive de ces beaux jours où l'adolescent, pour la première fois, entre en communion immédiate avec son Sauveur, à la douce tristesse de ces autres jours, beaux encore pour le chrétien, où ce Dieu bon vient se donner, en fortifiant viatique, à l'âme qui va partir pour l'éternité; de la cour du puissant monarque, s'agenouillant au pied du prêtre, ambassadeur du Christ, roi des rois, pour recevoir un pardon ou une bénédiction, à la pauvre cabane de l'indigent que l'homme de Dieu réchauffe de sa brûlante charité; de la prison, de l'affreux cachot du condamné, à l'échelle du hideux échafaud; de la petite, mais propre église du village, où il enseigne aux fils des champs un catéchisme, humble expression de la plus sublime philosophie, aux vastes basiliques, aux magnifiques cathédrales, où retentit sa voix éloquente....., quels tableaux! quelles richesses! quelle variété! Et quelles mœurs merveilleuses n'a pas introduites la parole évangélique, partout où elle a trouvé de l'écho dans les cœurs? N'y a-t-il pas de quoi s'étonner, en vérité, qu'un tel sujet ait pu, jusqu'à nos jours, échapper à la poésie?

Sous la rude législation du sévère Despréaux, traiter cette matière, était-ce chose possible? Le poète, assez hardi pour l'entreprendre, eût-il évité la note de sacrilége?

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornemens *égayés* ne sont point susceptibles.

Depuis l'avénement de la nouvelle école, nul poète n'avait été assez franchement chrétien pour essayer ce sujet, ni même, croyons-nous, pour le comprendre.

Un seul, M. de Lamartine, le chantre illustre des *Méditations* et des *Harmonies*, a voulu monter sa lyre au ton de l'épopée, pour chanter un prêtre; mais malheureusement il n'a su peindre qu'un prêtre exceptionnel. Non, ce n'est pas le prêtre qui vit dans *Jocelyn;* c'est un homme, décoré, il est vrai, de ce grand nom, mais qui n'est dans la réalité, qu'on nous permette de le dire en toute franchise, qu'une *dégradation* du prêtre, au lieu d'en être un *type*. Ce

n'est pas ainsi que Châteaubriand nous a présenté son *Eudore*, Racine son *Joad*, et le grand Corneille son *Polyeucte*. Ce sont des types ; c'est un prêtre, ce sont des martyrs, que jamais ne désavouera l'Église, au lieu que tout franc et loyal catholique désavouerait pour son curé un autre *Jocelyn*. Jocelyn est, contre la volonté de son auteur, sans nul doute, une calomnie contre le prêtre réel, le prêtre catholique. Sans doute il fallait que le poète incarnât le prêtre dans une individualité ; mais il fallait incarner le prêtre tel qu'il est, dans son essence de prêtre [1].

M. Désiré Carrière a voulu venger le prêtre réel, immolé dans Jocelyn. Le jeune poète ne s'est laissé arrêter ni par la grandeur du sujet, ni par la haute réputation du poëte qui l'avait essayé avant lui. Le génie donne du cœur ; la foi donne de l'audace, non de cette audace qui est de la témérité, mais bien de celle qui est une hardiesse sainte et puissante. Une telle lutte était digne du jeune chrétien qui s'écriait un jour, devant une des sociétés académiques de France :

> Moi si je sens mon sein tout vibrant d'harmonie
> J'en rends grâce à ma foi : ma foi, c'est mon génie !

Devant M. Carrière s'offrait une double voie. Reprendre, comme en sous-œuvre, l'œuvre de M. de Lamartine ; entreprendre de réhabiliter Jocelyn, en le montrant dans une pleine orthodoxie pour la foi, et en le rendant à une vertu entière, au moins par la pénitence ; ou bien ne prendre rien de commun avec son illustre devancier que le sujet de son poème ; opposer un prêtre vrai, un prêtre type, au prêtre fictif, au prêtre exceptionnel. Dans ce dernier cas, M. Désiré Carrière trouvait un sujet vaste, inépuisable ; il s'y lançait sans gêne, sans contrainte, en toute liberté. Il n'établissait avec M. de Lamartine qu'une lutte indirecte, et il avait devant lui toutes les magnificences d'un sujet tout neuf, dont les richesses ne lui laissaient que l'embarras du choix.

Notre jeune poète s'est décidé pour le premier parti. Il y avait plus d'audace, sans doute ; il allait se mesurer, pour ainsi dire, corps à

[1] Voir l'examen critique de *Jocelyn* dans le tome XII, p. 195, (1re série) de nos *Annales*.

corps avec un adversaire terrible. Quoique son intention directe et première ne fût nullement d'établir un tel combat, on aime, a dit un critique, à voir le jeune David s'attaquer à un géant. Toutefois si M. Carrière était de taille à soutenir la lutte, il a dû y trouver la gloire du poète, beaucoup plus encore que celle du chrétien, et nous sommes assuré qu'il eût de beaucoup préféré la dernière. En acceptant le plan, la forme et jusqu'au nom de Jocelyn, M. Carrière acceptait de compléter l'œuvre incomplète du maître, et c'est cela même que nous appelons une lutte formidable. Rendons tout de suite justice à M. Carrière, il n'a pas succombé à la tâche, il a même triomphé, osons le proclamer, de son adversaire sous plus d'un point de vue. Il a réhabilité Jocelyn autant que cela fût possible. Mais malgré son talent, malgré son travail, malgré son orthodoxie, il n'a pu faire de Jocelyn, ce qu'il n'était pas, un prêtre type. Il a eu beau montrer son côté admirable, qu'avait laissé dans l'ombre M. de Lamartine; le côté mis en lumière par celui-ci n'est pas rentré dans les ténèbres. Cela est à tel point vrai que M. Désiré Carrière a été amené, par la force même de son sujet, à la confession générale de Jocelyn, dont on a dit à tort qu'elle est un hors-d'œuvre. Non certes, ce n'est point un hors-d'œuvre; c'est au contraire un morceau tellement essentiel que, sans cela, Jocelyn reste ce que l'a fait M. de Lamartine : l'expiation seule, en d'autres termes la confession, peut le ramener au type catholique. Sans ce morceau le poème de M. Désiré Carrière nous semble inintelligible, et son but est manqué. On peut conseiller au poète, s'il persévère dans son premier plan, de retrancher bon nombre de vers de cette confession, de la rendre moins explicite, de la laisser en partie sous le sceau vénérable du secret; mais lui dire de la retrancher entièrement, c'est lui demander un autre poème.

Sans doute nous regrettons que M. Carrière n'ait pas fait comme David, qu'il se soit laissé ceindre par Saül avant d'aller au combat, qu'il n'ait pas jeté, pour conserver sa liberté plénière, tout cet appareil d'armes dont on lui conseillait de se charger; mais la question n'est plus là; elle est toute à savoir ce que le poète a fait dans la voie qu'il a prise.

Entré dans le plan de *Jocelyn*, l'auteur du *Curé de Valneige* n'a pu que suivre la voie ouverte par son devancier; il s'est réduit à com-

bler les lacunes d'un poème trop célèbre ; il ne pouvait que glaner dans un champ, immense, il est vrai, où une muse illustre avait moissonné à pleines mains. Cependant, nous ne craignons pas de le dire, il a fait une belle et riche récolte. Certes, c'est un beau triomphe pour le jeune poète, d'avoir lutté si admirablement contre un tel adversaire, dans une position dont celui-ci avait tout l'avantage.

Nul ne pourra s'empêcher d'applaudir à l'ingénieuse adresse avec laquelle M. Carrière est entré dans le plan de *Jocelyn* ; il s'y est jeté tout à l'aise, comme un chevalier bien armé et parfaitement dispos entre dans la lice. Il a rendu plus noble et plus sacerdotale la vocation de Jocelyn. Il a peint le séminaire, qu'il a connu, avec des couleurs pleines de vérité et de vie : les lettres à Arthur sont assurément belles. Il a fait cet admirable épisode du condamné, dont on a dit avec raison qu'il vaut tout un poème. Il nous a donné le premier, que nous sachions, en vers magnifiques les cérémonies si poétiques des diverses ordinations de l'Eglise. On doit regretter qu'il ne se soit pas arrêté davantage sur le vicariat, mais il avait hâte de nous conduire à Valneige. L'entrée du pasteur dans son cher village, sa visite pastorale, la description de son église, de son presbytère avec ses meubles vivants, la visite à un confrère, qui lui révèle et lui donne un ami véritable, ses tribulations, ses joies, ses occupations, *Noël*, les *Pâques*, les *enfans*, les *sœurs de charité*, tout cela fournit au poète une suite de tableaux pleins de charme et de variété. Jocelyn, en ses heures de loisir, se livre à des récréations littéraires, et M. Carrière nous offre plusieurs fragmens de ses études poétiques. La *femme chrétienne*, l'*hymne à Marie*, le fragment sur *les passions*, l'*ode à la ville éternelle*, sont des morceaux d'une haute et sublime poésie. L'épisode de la *pauvre fille* mérite aussi de fixer les regards ; s'il trahit quelque négligence, il excite cependant un vif intérêt. Au bout de dix années de sacerdoce le pasteur fait une revue de ses travaux, et M. Carrière nous présente, avec beaucoup de vérité, les quelques joies et les nombreux sujets de peine du curé de nos campagnes, envahies par de tristes maladies morales. Enfin vient la *confession générale*, la pierre d'achoppement du jeune poète. Sans ce morceau, l'auteur du *Curé de Valneige* n'aurait presque recueilli de toutes parts que des éloges. Nous en avons dit plus haut notre pensée, nous nous conten-

terons d'ajouter un mot ici sur sa valeur littéraire. Quiconque étudiera soigneusement cette partie de l'œuvre de M. Désiré Carrière, verra que ce n'est pas l'endroit du livre qui lui a le moins coûté, et que ce n'en est, sauf nos réflexions morales, ni le moins soigné ni le moins beau.

Toutefois, l'*épisode du condamné* est la pièce capitale du *Curé de Valneige*. L'étendue et la splendeur de cet épisode nuisent même un peu au reste de l'ouvrage. Nous conseillerions volontiers à l'auteur de le détacher de son œuvre, non pour l'en ôter, mais pour le publier à part, comme Châteaubriand a fait d'*Atala*. Il est en soi un poème complet avec son exposition, ses développemens, son nœud et son dénoûment. Ce serait une œuvre tout originale, qui obtiendrait assurément un beau succès.

Quant au *Curé de Valneige*, M. Carrière, nous le savons de source certaine, retravaille son poème, et nous pouvons assurer que, s'il conserve la *Confession générale*, il y fera des changemens tels, que l'oreille la plus scrupuleuse ne puisse en être même chatouillée.

Si nous avions quelque chance du faire accepter un avis, nous conseillerions à M. Carrière, comme on l'a fait déjà, de revenir à ce qu'il avait rêvé d'abord, un poème complet sur le prêtre. Cela nous semble facile : il peut conserver le plan actuel, dans lequel ont leur place naturelle les parties publiées et qui sont d'un mérite incontestable. Ce serait un poème dont nous aurions lu de longs fragmens et dont nous attendrions l'ensemble, ensemble qui offrirait un intérêt autrement soutenu que l'œuvre actuelle, ensemble qui nous ferait jouir enfin d'un poème sur le prêtre type, même selon la rigueur théologique. Car la *fiction* poétique, pour le dire ainsi, n'est pas le *mensonge*, mais la *vérité*, essentiellement la vérité. Qu'il laisse de côté tout dessein de réhabiliter Jocelyn, qu'il abandonne jusqu'à ce nom insolite et étrange, et qu'il nous donne le prêtre que nous lui demandons. Il le peut, il nous le doit, puisqu'il est, avant tout, chrétien.

Il nous reste à parler du style du *Curé de Valneige*. Nous n'affirmons pas qu'il soit sans défaut ; ce que nous affirmons, c'est qu'on peut en dire, chose rare, ce qu'on disait des harangues de Démosthène, qu'il *sent l'huile*. Nous ne sachions pas que, depuis longtems, il ait paru en France un livre de vers aussi consciencieusement travaillé.

M. Carrière a pris l'art au sérieux : sous ce rapport surtout, il est digne de marcher en tête de la nouvelle école catholique, dont la devise est : *la liberté dans l'ordre.*

Pour preuve de ce que nous avançons, citons en entier l'*ode à la ville éternelle* ; elle est digne d'être enchâssée comme un ornement dans les pages des *Annales de philosophie chrétienne.*

L'abbé CHAPIA.

A LA VILLE ÉTERNELLE [1].

Rome avait à son joug enchaîné la victoire,
Et, du haut des sept monts, ce colosse de gloire,
Rêvant l'éternité, tenant ses bras ouverts
Pour saisir le butin que ses aigles hautaines,
Enlevaient d'heure en heure aux nations lointaines,
D'un regard plein d'orgueil contemplait l'univers.

Mais alors Daniel que le Seigneur inspire,
Lui qui jadis connut le sort de chaque empire,
Et demeure chargé d'écrire leur destin ;
En face du géant Daniel se transporte,
Et, déroulant son livre, il prend cette voix forte
Qu'entendit Balthazar à son dernier festin :

« Tu te dresses en vain, colosse aux pieds d'argile !
De la montagne, au loin, voici la pierre agile
Qui brisera ton front superbe et triomphant.
Ce monde que ton poids avec orgueil écrase ;
Ce monde qui s'en va chancelant sur sa base,
A trouvé pour appui le berceau d'un enfant !

» Regarde à l'orient ! — Une nouvelle étoile
A brillé tout-à-coup sur le céleste voile

[1] Cette ode, qui ne portait point de date, avait été composée par le curé de Valneige, évidemment après la chute de Napoléon et lorsque Pie VII rentra en possession du patrimoine de saint Pierre.

Que le Seigneur déploie au-dessus de son char.
Écoute à l'orient! — Les légions des anges
Ont rangé dans les airs leurs sublimes phalanges,
Et proclament un roi plus grand que ton César!

» En lui les nations vont saluer leur maître.
Ne crains pas cependant ce roi qui vient de naître;
C'est l'empire des cœurs qu'il cherche à conquérir,
Il lui faut seulement, du monde, ta conquête,
Une pierre le soir, pour reposer sa tête,
Un roseau pour régner, une croix pour mourir.

» Cette croix, quelque jour, tu la prendras toi-même;
Elle te restera pour noble diadème
Quand tu seras réduite au champ de Romulus.
Alors, parmi les biens dont la paix s'environne,
Couvrant ton front ridé d'une triple couronne,
Reine du monde encor, tu ne vieilliras plus! »

Depuis plus de mille ans, sur toi, ville éternelle!
S'est accompli l'arrêt de la voix solennelle;
Ton présent désormais sera ton avenir.
Veuve de tes grandeurs, tu restes vénérée;
De tant de saints vieillards la poussière sacrée
A ta cendre se mêle, et semble la bénir.

Va! quand le doigt de Dieu poussait vers tes murailles
Des peuples qui croyaient hurler tes funérailles,
Tous, il les guidait là, remplis d'un fol espoir,
Pour qu'ils pussent chacun préparer la poussière
Qui porterait le trône où l'héritier de Pierre,
Gloire et tiare au front, allait bientôt s'asseoir.

La barque où s'est placé ce pilote du monde
Ne pouvait pas sans cesse, errante et vagabonde,
Au caprice des vents sous chaque ciel flotter;
Il fallait quelque part la fixer sur l'abîme;
Et toi, Rome, tu fus la montagne sublime
Où l'arche du salut vint un jour s'arrêter.

Quand jadis ton empire engouffrait des royaumes,
Tu prenais, des vaincus, tout, jusqu'à tes fantômes

Qu'au sein du Panthéon tu recevais en dieux;
Tu voulais posséder en ta vaste puissance
Toutes les nations dans une enceinte immense,
Et dans un temple étroit tous les maîtres des cieux.

Mais il en manquait un, le doux vainqueur des autres...
Apporté dans tes murs par ses humbles apôtres,
Celui-là, tu ne peux, Rome, le contenir;
Mais tu renfermeras sa grande et sainte image,
Le pape... Alors, au ciel pour rendre un digne hommage,
A toi! les vrais croyans se viendront réunir.

Tu t'es fait à jamais une auguste mémoire,
Car la croix a mêlé son triomphe à ta gloire;
Par ce signe divin tu pouvais vaincre encor.
A cette arme de paix le monde est moins rebelle:
Ta dernière conquête, ô Rome, est la plus belle;
Ton bâton pastoral vaut bien ton sceptre d'or.

Non, ils ne mourront pas les fruits de ton génie!
L'ombre de ton passé tous les jours est bénie;
Sur tes vieux monumens la foi daigne veiller;
Ton langage, adouci par la voix de Virgile,
A prêté son accent au céleste Évangile,
Et vingt peuples encor le parlent pour prier.

Tes murs sont embaumés du parfum des reliques;
Dès qu'il a respiré l'air de tes basiliques
L'homme se sent contraint de tomber à genoux.
Tel qu'un gardien sacré, sous les plis de sa robe,
Le vicaire du Christ est là qui te dérobe
Aux avides regards des conquérans jaloux.

Etrange destinée, ô ville, que la tienne!
Va! tu ne serais plus, si tu n'étais chrétienne.
Qu'il vienne un Attila, n'as-tu pas un Léon?
En tout tems la vertu protégea ton enceinte...
Non, pourtant; de nos jours cette barrière sainte
Se dressa vainement devant Napoléon.

Ce moderne Brennus, dont la gloire est l'idole,
Il arrache le prêtre à ton vieux Capitole,

Il l'emmène captif!... Il n'a donc pas compris
Qu'un vieillard couronné sied bien à des ruines,
Lui qui de ces palais qui chargent tes collines
A son fils pour jouets livre les fiers débris!

Il s'est fait de ta gloire un berceau pour sa race;
Voulant que son enfant marche mieux sur sa trace,
A ta louve immortelle il le donne à nourrir.
Vains projets! Eh qui sait si le fils de cet homme,
Pour avoir un instant porté le nom de Rome,
Sous quelque titre obscur ne devra pas mourir?...

Enfin il t'est rendu, ton maître légitime!
Le César le comptait comme une autre victime
Parmi les rois tombés sous son poignet d'airain;
Mais ce géant, le ciel l'a frappé de sa foudre,
A brisé son empire, et de son trône en poudre
A reformé celui du prêtre souverain.

Oh! que le saint vieillard qui veille sur l'Eglise,
Du haut du Vatican, comme un autre Moïse,
Se montre! que sa main présente aux nations
De la nouvelle loi les tables magnifiques;
Et qu'il laisse tomber de ses doigts pacifiques
Sur le monde et sur toi les bénédictions!

Désiré CARRIÈRE.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — PARIS. — *Nouvelles des Missions catholiques*, extraites du n° 106 des *Annales de la Propagation de la Foi*.

1. *Missions de la Chine.* Lettre du P. *Clavelin*, jésuite, datée de *Chang-hai*, 13 octobre 1844. Il y raconte son voyage à partir de *Hong-kong*, à bord du *Thomas Crisp*, avec lequel il a cotoyé plus de 300 lieues du littoral chinois. Visite à *Chusan* et à *Ting-hac* sa capitale, peuplée de 40,000 habitans; les Chinois les reçoivent fort bien et les appellent *Foulomèis* (Français).— Une pagode changée en caserne par les Anglais; sa description.— Il y a deux missionnaires lazaristes, l'un Européen, l'autre Chinois.— Départ pour *Woo-sung*, entrepôt des marchandises anglaises. — Immoralité de l'usage et du trafic de l'opium. — Arrivée à *Chang-hai*. Il y a un séminaire de la mission, qui compte 36 élèves. Les missionnaires sont à peu près libres. Le gouverneur ferme les yeux. La mission compte 10,000 chrétiens très fervens. Que manque-t-il donc? Le voici dans ces paroles de Mgr de Bezi: « si j'avais des col-» laborateurs, les Chinois se convertiraient par milliers; et par millions, si » l'on obtenait la liberté des cultes... » C'est deux mois après que cette liberté a été obtenue par M. Lagrenée.

2. Lettre du *même*, datée de *Hien-ka-han*, 8 janv. 1845. Éloge des bonnes manières et des prévenances du consul anglais M. *Balfor*, pour les missionnaires. Détails sur la mission qui comprend les provinces de *Kiang-nan* et de *Chang-ton*. Heureux fruits de la guerre avec les Anglais. Auparavant les fidèles étaient rançonnés à volonté, maintenant ils sont plus fermes et ne craignent pas d'en rappeler aux consuls européens. Une révolution sociale et religieuse est imminente en Chine; le peuple en a le pressentiment.

3. Lettre du *même*. Autres détails sur les Chinois et en particulier sur les fidèles. — Cérémonies pour la réception des missionnaires dans une chrétienté. Le missionnaire se dispose à aller à *Tsom-mim* où il y a 10,000 chrétiens sans prêtre, c'est par là qu'il espère communiquer avec le *Japon*.

Missions de la Corée. Lettre d'*André Kimai-kim*, datée de la *Mongolie*, 15 décembre 1844. C'est un diacre coréen, parlant le latin et le français, élevé à *Macao*, lequel rend compte de la mission confiée par son évêque pour sa-

voir si l'on ne pourrait pas pénétrer en *Corée* par le Nord. Description du voyage, en traineau sur la neige. Arrivée à *Houng-tchoun*, une des deux villes où le commerce se fait avec la Chine, dans une foire d'échange qui se tient tous les deux ans, et ne dure qu'une demi-journée. — Détails sur les *Mantchoux*, sur les *Ou-kin* et les *Tu-pi-latse*, et sur le *Ta-pei-chan*, berceau de la famille *Han-wang*, actuellement régante en Chine.— Quelques détails sur cette famille et la manière dont elle s'est emparé de la Chine. — Entrevue avec les courriers coréens. La persécution s'est un peu ralentie; les fidèles se sont retirés dans les provinces méridionales; désir de faire entrer un missionnaire, mais par le midi et non par le nord, où ils sont. Le saint diacre termine ainsi son récit: « Ensuite saluant l'ange qui préside à l'église coréenne et » nous recommandant aux prières de ses martyrs, nous franchîmes le Mi-kiang » et nous rentrâmes en Tartarie. »

5. Lettre de M. *Davelay*, des missions étrangères, datée de *Moutsie* (en Chine) 28 août 1845. Il y rend compte comment le jeune *André* dont on vient de lire la lettre, revenu dans le midi de la Corée à *Leao-tong*, s'est glissé dans son pays par la porte du midi, a acheté en Corée une barque montée de 24 chrétiens, et sans connaître cette mer, est venu jeter l'ancre dans le port de *Chusan*, au milieu des bâtimens anglais dont les officiers ont été étonnés de voir un Coréen leur dire en français: « Moi, Coréen, je vous demande votre protection. » Elle lui a été bien volontiers accordée. — *André* est consacré prêtre. Il donne de bonnes nouvelles des dispositions des Coréens. Le nom des chrétiens est dans toutes les bouches, et là comme en Chine le bruit est partout que la religion chrétienne va dominer.

6. Lettre de M. du *Bourdieu*, commissaire de marine, datée de *Toulon*, 12 janvier 1846, racontant la mort héroïque de M. l'abbé *Tisserant*, préfet apostolique des deux Guinées, qui a péri, le 7 décembre dernier, dans le naufrage de la corvette à vapeur le *Papin*, en face de la côte de Mogador.

7. Etat des recettes et des distributions pour l'année 1845.

Les recettes ont été de	3,998,861,08
Les distributions ont été de	3,689,248,50
Il reste donc en caisse.	309,612,58

ASIE.

CHINE. — PÉKIN. *Edit de l'empereur touchant la religion chrétienne.* Nous avons déjà publié dans nos *Annales* (t. XII, p. 156) le *mémoire* adressé à l'empereur *Tao-kouang*, par le commissaire impérial *Ky-yng*, pour obtenir la permission aux chrétiens chinois de professer librement leur religion, et nous avons annoncé que ce

mémoire avait été *approuvé* par l'empereur *fils du ciel*. Mais différentes difficultés s'étant élevées, sur les nouvelles instances de notre ambassadeur M. Langrené, un *édit impérial* en forme a été obtenu par le même commissaire *Ky-yng*; lequel *édit*, non seulement donne le caractère le plus authentique à la mesure, mais encore renferme de nouvelles concessions. Bien plus, ce qui ne s'était jamais vu, l'original même de cet écrit a été remis à M. l'abbé Callery drogman de l'ambassade, qui est venu l'apporter en France, où il a été déposé aux archives du ministère des affaires étrangères.

Voici d'abord la lettre adressée par *Ky-yng* à M. Lagrené pour lui annoncer cette faveur.

« J'ai reçu ci-devant une dépêche de Votre noble Grandeur, où vous disiez » que, la mission dont vous étiez chargé touchant à sa fin, vous alliez quitter la Chine sous peu de jours, avec le regret de ne pouvoir, dans une dernière » entrevue, manifester les sentimens d'amitié qui nous unissent.

» Pendant les deux dernières années que Votre noble Grandeur et moi avons » traité ensemble les affaires publiques, j'ai eu le bonheur de trouver en vous » des sentimens d'une amitié sincère; aussi en apprenant, par les lignes qui » précèdent, que vous étiez sur le point de vous éloigner, en ai-je éprouvé » un très-profond chagrin. Aussitôt j'avais préparé une réponse, et chargé un » magistrat d'aller vous faire la conduite; mais votre navire avait mis à la » voile, ce qui fut pour moi un sujet de grande contrariété.

» Voici maintenant qu'en date du 9 de la deuxième lune de la vingt-» sixième année de Tao-kuan, nous avons reçu l'édit impérial en vertu du-» quel les demandes faites par Votre noble Grandeur sont entièrement ac-» cordées.

» Dorénavant une paix perpétuelle unira nos deux empires, tandis que la » civilisation multipliera leurs rapports, et Votre noble Grandeur qui, pour » mettre une vraie religion au grand jour, n'a pas craint les dangers et les » fatigues d'une longue navigation, sera sans doute, aux yeux du Seigneur du Ciel, un magistrat plein de mérite que les chrétiens des siècles à venir » se proposeront pour modèle. Quant à moi, étant parvenu à obtenir la » réussite de cette affaire, je me trouve n'avoir point manqué aux recommandations que mon excellent ami m'avait faites, ce qui me cause une joie ex-» trême.

» Outre que moi et le lieutenant gouverneur de Canton faisons respectueusement des copies de l'édit sacré, qui seront expédiées dans toutes les » provinces de l'empire, pour qu'on s'y conforme, qu'on le publie par affi-» ches, et qu'on en fasse une promulgation générale, outre cela, dis-je, je

» prends maintenant l'original même de l'édit impérial que nous avons reçu,
» et le remets à M. Callery, pour qu'il le porte avec diligence et respect dans
» votre noble empire.

» Il convenait que je vous adressasse cette dépêche, et je profite de l'oc-
» casion pour vous souhaiter une prospérité sans bornes.

» La dépêche ci-contre :

» A *Lagrené*, grand commissaire impérial du grand empire des Français.

» Le 23 de la 2e lune de la 26e année de
» *Tao-kuan* (18 février 1846). »

Voici maintenant la pièce la plus importante :

EDIT IMPÉRIAL TOUCHANT LA RELIGION CHRÉTIENNE.

« Le grand-chancelier de l'empire.

» A *Ky*, assistant ministre d'Etat, etc., et à *Kuân*, lieutenant-gouverneur
» de la province de Canton.

» Le 25 de la première lune de la 26e
» année de *Tao-kouang* (20 février 1846),

» L'empereur nous a signalé l'édit suivant :

» *Ky-yng* et ses collègues nous ayant ci-devant adressé une pétition dans
» laquelle ils demandaient que ceux qui professent la *religion chrétienne* dans
» un but vertueux fussent exempts de culpabilité : qu'ils pussent construire
» des lieux d'adoration, s'y rassembler, vénérer la croix et les images, réciter
» des prières et faire des prédications, sans éprouver en tout cela le moindre
» obstacle, nous avons donné notre *adhésion impériale* à ces divers points
» pour toute l'étendue de l'empire.

» La religion du *Seigneur du ciel*, en effet, ayant pour objet essentiel
» d'engager les hommes à la vertu, n'a absolument rien de commun avec les
» sectes illicites, quelles qu'elles soient. Aussi avons-nous accordé, dans le
» tems, qu'elle fût exempte de toute prohibition, et devons-nous également
» faire en sa faveur toutes les concessions que l'on sollicite, savoir :

» Que toutes les *églises chrétiennes* qui ont été construites, sous le règne
» de *Kang-hi*, dans les différentes provinces de l'empire, et qui existent en-
» core, leur destination primitive étant prouvée, *soient rendues aux chré-
» tiens des localités respectives* où elles se trouvent, à l'exception cependant
» de celles qui auraient été converties en pagodes et en maisons particu-
» lières.

» Et s'il arrive, dans les différentes provinces, que, après la réception de
» cet édit, les *autorités locales* exercent des poursuites contre ceux qui

» professent vraiment la religion chrétienne sans commettre aucun crime, on » devra *infliger à ces autorités le châtiment que méritera leur coupable* » *conduite.*

» Mais ceux qui se couvriront du masque de la religion pour faire le mal, » ceux qui convoqueront les habitans des districts éloignés pour former des » assemblées subversives, comme aussi les malfaiteurs, membres d'autres » religions, qui, empruntant faussement le nom de chrétiens, s'en serviront » dans un but de désordre; tous ces gens-là, coupables d'actions perverses, » et par cela même infracteurs des lois, devront être rangés parmi les crimi- » nels et punis suivant les lois de l'empire.

» Il faut ajouter aussi que, en conformité avec les traités récemment con- » clus, il n'est en aucune façon permis aux étrangers de pénétrer dans l'inté- » rieur du pays pour y prêcher la religion, car les réserves faites à cet égard » doivent demeurer clairement établies.

» Portez cet édit à la connaissance de qui de droit.

» Respectez cet édit. J'obéis aux volontés de L'EMPEREUR en envoyant » cette communication. »

On comprendra facilement l'importance et les conséquences de cet *édit.* On remarque principalement deux closes, la 1re celle qui *restitue* aux Chrétiens les églises qui leur appartenaient aux tems de la plus grande prospérité de cette mission sous l'empereur *Kang-hi*, en 2e lieu celle qui décerne un *châtiment* aux autorités qui se permettront de tourmenter les chrétiens.

On peut prévoir, comme le dit ci-dessus Mgr de Bizi, vicaire apostolique, que cette liberté des cultes va faire convertir les Chinois *par millions.*

Bibliographie.

ANTHROPOLOGIE ou Etude des organes, fonctions et *maladies* de l'homme et de la femme. Cours complet de médecine destiné aux gens du monde, par le Dr Antonin Bossu, médecin de l'infirmerie de Marie-Thérèse; auteur du *Nouveau Compendium médical*, etc. — 2 vol. et un atlas de 20 planches d'anatomie. — Paris, 1846, 15, quai Malaquais, au comptoir des imprimeurs. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est un bon résumé des cinq grandes parties qui constituent la science médicale. La première partie (*Anatomie*) donne la description des organes du corps humain ; la seconde (*Physiologie*) explique leur jeu, le mécanisme des fonctions; la troisième (*Hygiène*) étudie les influences de tous genres qui modifient l'organisme; la quatrième (*Pathologie*) expose l'histoire de toutes les maladies; la cinquième enfin (*Thérapeutique*) est un dictionnaire de matière médicale où l'on trouve les propriétés, les doses et le mode d'administration des médicamens, plus une foule de prescriptions formulées que tout le monde peut employer.

Cet ouvrage, exécuté sur un plan nouveau qui représente le programme des facultés de médecine, est le plus complet et le plus méthodique de tous ceux qu'on a fait pour les gens du monde. Son caractère saillant est l'enchaînement des théories et des faits, et, partant, la clarté et l'utilité.

Nous le recommandons donc à tous ceux qui, par bienfaisance, s'occupent de médecine, à MM. les ecclésiastiques surtout, les vrais consolateurs du pauvre, parce qu'ils puiseront, dans sa lecture et sa méditation, des lumières suffisantes pour se guider dans leur empressement à soulager les malades.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 78. — Juin 1846.

Nécrologie.

MORT DE SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI.

NOMINATION DE SA SAINTETÉ PIE IX.

Nous avons à annoncer à la fois à nos lecteurs une nouvelle bien triste et une autre bien agréable; c'est la mort de Sa Sainteté GRÉGOIRE XVI et l'exaltation sur le trône de saint Pierre, après 16 jours d'interrègne et deux jours de scrutin, du cardinal *Jean-Marie des comtes Mastai-Ferretti*, qui a pris le nom de PIE IX.

Rendons d'abord un juste hommage à la mémoire de ce pontife si sage que Dieu a appelé dans son éternité, après un règne de 15 ans, 2 mois et 20 jours.

Pour louer Grégoire XVI d'une manière juste en même tems et impartiale, nous allons passer rapidement en revue les diverses pièces officielles insérées dans nos *Annales* et dans lesquelles l'auguste pontife s'est adressé au monde catholique ; de ces pièces nous extrairons les *principes religieux, philosophiques et politiques* qui en forment la base, et dont le chef et le guide des Chrétiens conseille ou prescrit l'enseignement et la croyance. Nous ne craignons pas de le dire, pour tout esprit réfléchi, non aveuglé par ce philosophisme qui gagne et fait chanceler le monde, il n'en est pas de plus sages, même au point de vue humain et rationel. C'est ce qu'il sera facile de vérifier par l'énumération que nous allons en faire. Nous avons pensé que c'était là le plus bel éloge, et l'oraison funèbre la plus convenable que nous puissions faire du saint pontife.

Le 5 août 1831. — Constitution pour future *mémoire de la chose*

dans laquelle le pontife, suivant en cela les constitutions de ses prédécesseurs qu'il cite déclare : « que si pour les tems à venir, dans le » but de régler les affaires de l'administration spirituelle des églises » et des fidèles quelqu'un a été qualifié et honoré par lui ou ses » successeurs du titre d'une dignité quelconque, même royale, de » quelque manière que ce soit, par cela même, il ne lui est attribué, » acquis ou confirmé aucun droit, et qu'on ne peut ni ne doit tirer de » cette désignation aucun argument en faveur des droits de la personne » à laquelle ils s'adressent. »

Le pontife déclare en outre, qu'au milieu du bouleversement actuel, « il ne cherche que les choses du Christ, et qu'il se propose » uniquement comme la fin de toutes ses entreprises ce qui peut » contribuer le plus efficacement à la félicité spirituelle et éternelle » des peuples [1]. »

15 août 1832. — *Lettre encyclique à tout l'univers Catholique.* Le pontife gémit de voir « la divine autorité de l'Église attaquée de » toutes parts, et ses droits soumis à des considérations terrestres et » elle-même réduite à une honteuse servitude... » Il déplore la ligue formée en Allemagne contre le célibat ecclésiastique; enfin il condamne l'indifférentisme, et les trois principes suivans qui en découlent : la liberté de conscience, la liberté de la presse et la liberté politique. — On s'est beaucoup récrié contre ces maximes, on les a reprochées au pontife, et on les a jetées à la face des catholiques, comme s'ils ne pouvaient les admettre ou les justifier. Quelques catholiques même ont fait cause commune avec les protestans contre le chef de l'Église. Mais il est facile de le justifier, même par de simples raisons humaines et philosophiques. En effet, à moins qu'on ne déclare que l'erreur et la vérité, que la vertu et le vice, le bien et le mal sont une seule et même chose, il faut reconnaître que l'erreur, le vice, le mal, n'ont point de *droit*, ne sont point *permis*. Quand, donc, le pontife catholique parle au nom de l'Église, au nom de Dieu, quand il ne fait qu'exposer la révélation de Dieu, dont il n'est que le gardien, il doit dire que la vérité, la vertu, le bien seuls sont *permis*,

[1] Voir toute cette constitution dans l'*Auxiliaire catholique*, t. 1, p. 171.

ont des *droits*; il ne peut parler autrement ; les vrais philosophes, les législateurs ne disent pas autre chose ; c'est l'expression si souvent admirée de Bossuet : *Il n'est pas de droit contre le droit.*

Cette question est bien différente de celle de savoir, si dans telles circonstances données, on peut ou on doit tolérer l'erreur, le mal, etc. Ainsi, dans notre société civile, telle qu'elle est constituée en-dehors de toute révélation et de toute tradition divine, le pouvoir, parlant en son propre nom, n'a le droit d'imposer aucune croyance, de prescrire aucun dogme ; et de là, à l'égard de ce pouvoir et pour cette société, nécessité de la liberté de conscience, de la liberté de la presse, de la liberté politique. Le Saint-Père a bien distingué ces deux ordres, quand il a si souvent averti les gouvernemens, qu'en renversant les lois de Dieu, ils renversaient par là même les lois humaines.

Quant à la question pratique, le pontife a répondu par la tolérance qui règne dans ses états pour chaque individu, par ses transactions avec tous les gouvernemens sortis d'une révolution. Mais ces dernières questions sont bien différentes de celles qu'il a tranchées sur les droits prétendus de l'erreur. Tout philosophe conviendra avec lui que l'erreur, le vice, le mal, n'ont point, ne peuvent avoir de droits.

On sait, au reste, que cette encyclique fut principalement dirigée contre les principes politiques et philosophiques de l'*école Lamennaisienne*. Le Saint-Père, s'adressant aux évêques, leur dit, en qualifiant plus particulièrement cette école :

« Embrassant dans votre affection paternelle ceux qui s'appliquent » aux sciences ecclésiastiques et aux questions de philosophie ; exhor- » tez-les fortement à ne pas se *fier imprudemment sur leur esprit* » *seul*, qui les éloignerait de la voie de la vérité et les entraînerait » dans les routes des impies. Qu'ils se souviennent que *Dieu est le* » *guide de la sagesse et le réformateur des sages*[1], et qu'il ne peut » se faire que *nous connaissions Dieu sans Dieu, qui apprend* » *par la parole* (ou par le Verbe) *aux hommes à connaître Dieu*[2]. » Il est d'un orgueilleux, ou plutôt d'un insensé, de peser dans une » balance humaine les mystères de la Foi, qui surpassent tout senti-

[1] *La Sagesse*, VII, 15.

[2] S. Irénée, liv. IV, ch. 9.

ment, et de se fier sur notre raison, qui est faible et débile, par la » condition de la nature humaine[1]. »

Le 13 décembre 1833. — Lettre à Mgr *Engelbert*, archevêque de Malines, et à ses suffragans, portant approbation des statuts de l'*université catholique belge*. Le pontife y rappelle « que c'est au Siége apos- » tolique qu'il appartient essentiellement de diriger les études des » sciences sacrées qui s'enseignent publiquement dans les universités[2]. »

Le 28 décembre 1833. — Lettre adressée à M. *l'abbé de La Mennais*, qui venait de se soumettre complètement à la doctrine de l'*Encyclique*. Le pontife le félicite « de ce qu'il a acquis une paix » pleine et sincère, par la générosité de Celui qui sauve les humbles » d'esprit et repousse ceux qui puisent leur sagesse dans les *principes* » *du monde*, et non dans la *science qui vient de lui* [3].

Ces deux paroles démontrent mieux à nos yeux la fausseté des principes Lamennaisiens que toutes les réfutations philosophiques que l'on en a données. *Le consentement* commun de M. l'abbé de La Mennais reposait en dernier lieu sur les *principes du monde* toujours sujets à l'erreur, et non sur la *science qui vient de Dieu*. C'était, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un rationalisme, non individuel, mais général.

Le 25 juin 1834. — Lettre portant condamnation des *Paroles d'un croyant* de M. l'abbé de La Mennais. Le pontife déplore dans quel abyme va se précipiter la science qui n'est pas *selon Dieu*, mais *selon les principes du monde*...; il reproche à l'auteur de *forger un nouvel Évangile et de poser un fondement autre que celui qui a été posé*... Puis il ajoute, en ce qui regarde les principes philosophiques : « Au reste, nous devons surtout gémir en voyant où préci- » pitent les écarts de la *raison humaine*, dès qu'on se livre à l'esprit » de nouveauté, et que, contre le précepte de l'Apôtre, on cherche à » *être plus sage qu'il ne faut être sage*, et que, se confiant trop en » soi-même, on se persuade devoir chercher la vérité *hors de l'Église* » *catholique*, dans laquelle elle se trouve exempte de la plus légère

[1] *Annales*, t. v, p. 231 (1re série).
[2] *Annales*, t. viii, p. 397.
[3] *Annales*, t. viii, p. 75.

» sonillure ; de là vient qu'elle est appelée, comme elle est en réalité, » *la colonne et le fondement de la vérité.* Vous comprenez sans » doute, VV. FF., que nous parlons aussi de ce dangereux *système de* » *philosophie nouvellement introduit*, et que l'on doit réprouver, » par l'effet duquel, entraîné par un désir immodéré et sans frein de » nouvautés, on ne cherche pas la vérité où *elle se trouve réelle-* » *ment*, et négligeant les *traditions saintes et apostoliques*, on » admet d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines et non approu- » vées par l'Église, et sur lesquelles des hommes frivoles croient faus- » sement que la vérité elle-même s'appuie et se soutient [1]. »

Le saint père a bien raison de le dire, M. de La Mennais forgeait un *nouvel Évangile*, dont il vient de donner l'*édition* dans les *commentaires* qu'il a ajoutés à la traduction récente qu'il a faite des Évangiles.

Le 26 septembre 1835. — Bref portant condamnation des *doctrines d'Hermès* que le pontife qualifie ainsi : « Entre les maîtres de l'er- » reur, on compte généralement et constamment en Allemagne » Georges Hermès, qui s'écartant témérairement de la voie royale, » que la *tradition universelle* et les saints pères ont tracée en ex- » posant et en défendant les vérités de la foi, ouvre un chemin téné- » breux vers toutes sortes d'erreurs, en établissant le *doute positif* » *comme la base de toute recherche théologique*, et en posant comme » principe que la *raison est la règle principale* et l'unique moyen » que l'homme possède de parvenir à la connaissance des vérités sur- » naturelles [2]. »

Le 10 décembre 1837. — Allocution aux cardinaux sur l'*enlèvement de l'archevêque de Cologne* par le roi de Prusse. Le saint père s'y plaint de cet acte de violence commis contre un prélat « qui, tout » en rendant à César ce qui appartient à César, n'avait pas cependant » oublié qu'il était de son devoir de *conserver religieusement la* » *doctrine et la discipline de l'Église.* » — Il y dénonce publiquement ce manque de bonne foi, par lequel l'ambassadeur de Prusse

[1] *Annales*, t. IX, p. 89.

[2] *Annales*, t. XVII, p. 97.

lui annonçait comme devant avoir lieu le 1er décembre, ce qui avait été accompli le 21 novembre passé [1]...

Le 10 août 1838. — Bref portant *création de l'évêché d'Alger* sous le nom de *Julia Cæsarea* [2].

Le 22 novembre 1839. — Allocution sur la *défection des évêques russes* « qui ont lâchement abandonné leur foi et vendu leur trou- » peau au pouvoir temporel, » le pontife y dénonce au monde le système de tromperie par lequel on a peu à peu fait tomber les fidèles dans le schisme; et prie surtout pour ceux qui sont restés fidèles [3].

Le 3 décembre 1839. — Lettre apostolique défendant à tous les chrétiens toute participation ou toute approbation donnée à la *traite des noirs* [4].

Le 27 avril 1840. — Allocution sur la *persécution et les nouveaux martyrs du Tong-king et de la Cochinchine.* Le Saint-Père y glorifie les noms des principaux martyrs qui ont souffert pour la foi depuis l'an 1835 [5].

Le 1er mars 1841. — Allocution sur l'*Etat de la religion en Espagne.* Le Saint Père y énumère tous les décrets rendus par le gouvernement contre l'Eglise espagnole; puis, il s'écrie : « Malheur à nous, si, dans un » tel bouleversement des choses sacrées, dans une pareille oppression » de la liberté ecclésiastique, nous n'élevions un rempart devant la » maison d'Israël; mais qu'au contraire nous *renfermassions nos* » *gémissemens dans les limites d'une réclamation secrète...* Chargé » donc par la divine Providence de la sollicitude de toutes les Eglises, » nous *condamnons* par notre autorité apostolique, tout ce qui a été » *décrété, fait ou entrepris* par le gouvernement de Madrid, soit » dans les choses dont nous venons de parler, soit dans d'autres ma- » tières qui concernent le droit de l'Eglise. Nous *cassons* et *abro-* » *geons,* par la même autorité, les décrets eux-mêmes avec les con-

[1] *Annales*, t. XVI, p. 139.
[2] *Annales*, t. XVII, p. 237.
[3] *Annales*, t. I, p. 79, (3e Série).
[4] *Annales*, t. I, p. 158.
[5] *Annales*, t. I, p. 390.

» séquences qu'ils ont eues ; *nous les déclarons nuls* et de nulle va-
» leur pour le présent et pour le futur[1]. »

Le 22 mai 1841.—Instruction concernant les *Mariages mixtes en Allemagne*. Le Pontife s'élève contre « l'abus généralement in-
» troduit par les curés catholiques de célébrer solennellement les
» mariages entre catholiques et non catholiques, sans dispenses ec-
» clésiastiques et sans garanties préalables.. » et cependant pour éviter un plus grand mal, « il tolère qu'un curé catholique, ou à sa place
» un autre prêtre, puisse valider de semblables mariages, par sa sim-
» ple présence, en s'abstenant de toute cérémonie religieuse, et sans
» aucune autre qualité que celle de *témoin nécessaire* ; de sorte qu'a-
» près avoir reçu le consentement des deux époux, il inscrive officiel-
» lement au livre des mariages, l'acte comme conclu d'une manière
» *valide*[2]. » — Le Saint-Père, dans cette décision et dans celle conclue avec la Prusse pour cet effet[3], fait un acte de *souveraine autorité* ; car il déroge à une loi établie par un concile général, celui de Trente, qui avait déclaré nuls les mariages clandestins. Le mariage est déclaré ici valide par la seule présence matérielle du curé, qui reçoit purement et simplement, en qualité de seul témoin, le consentement des époux.

Le 22 février 1842.—Lettres apostoliques, demandant à tout l'univers catholique *des prières pour l'Eglise d'Espagne* persécutée[4].

Espartero, duc de la Victoire et dictateur, avait répondu à l'allocution du Pape, par un décret du 28 juin 1841, défendant de publier cette allocution, de la suivre ou même de la conserver chez soi sous peine des galères. Et l'effet souvent suivit la menace ; mais le Saint-Père fait prier pour l'Eglise d'Espagne ; et quatre mois après, le duc de la *Victoire* fuyait clandestinement sur une barque hors de l'Espagne... Je n'appellerai pas cela un *miracle ;* mais ce sont là des *coïncidences* qui se rencontrent assez souvent dans l'histoire de l'E-

[1] *Annales*, t. III, p. 220.
[2] *Annales*, t. IV, p. 316.
[3] *Annales*, t. V, p. 64.
[4] *Annales*, t. V. p. 237.

glise, comme le disait M. le comte de Montalembert à la chambre des pairs.

Le 22 juillet 1842.—Allocution exposant aux yeux du monde chrétien l'*État de l'Église catholique en Russie et en Pologne*, avec toutes les pièces de la correspondance réciproque entre Rome et St-Pétersbourg, montrant les détours et les mensonges employés par la chancellerie russe, pour tromper les catholiques russes, le Saint-Père et le public européen [1].

Cette pièce avait été précédée d'un *memorandum* non signé, mais sortant des presses de la *chambre apostolique* et devant passer pour officiel. On y trace d'une main sûre l'historique de la conversion du peuple russe et des premiers tems du christianisme dans ces contrées, puis on rappelle aux rois persécuteurs et aux catholiques persécutés que plusieurs fois les fidèles se sont *révoltés contre leurs rois*, quand ceux-ci leur demandaient quelque chose de contraire à la loi de Dieu, et à ce sujet on rappelle les exemples des Machabées se révoltant contre les rois d'Assyrie, des chrétiens d'Orient et d'Occident se révoltant contre Léon le *briseur d'images*, lesquels révoltés ont pourtant été regardés comme *des martyrs* par les Eglises grecque et latine [2].

Le 6 aout 1842. — Bref à Mgr l'archevêque de Reims, dans lequel le Pontife déplore la trop *grande variété des livres liturgiques*; il espère que *tous les évêques suivront l'exemple* de celui de Langres qui est revenu à la liturgie romaine [3].

Le 8 mai 1844. — Lettre apostolique contre les *menées des sociétés bibliques* et contre la *Société de l'alliance chrétienne*. Le pontife, en condamnant les tendances des sociétés bibliques, s'élève contre ce principe, base et cause du rationalisme, que Dieu accorde une *révélation directe et immédiate à chaque individu*, pour lui donner le vrai sens du texte de la Bible. C'est là le fondement de toute la philosophie éclectique, hégélienne, etc., et le moment n'est pas loin où l'on en comprendra l'absurdité. Le Saint-Pere rappelle tous les chrétiens à l'*interprétation traditionnelle de la parole de Dieu, conservée par l'autorité de l'Église*, et repousse le reproche que

[1] *Annales*, t. VI, p. 165.
[2] *Annales*, t. I, p. 201.
[3] *Annales*, t. VIII, p. 160.

l'Eglise et le Saint-Siége refusent de procurer aux peuples la connaissance de la parole de Dieu *écrite et transmise par la tradition.* Le Saint-Père signale aussi la *Société de l'alliance chrétienne*, formée à New-York, dont le but est de semer le protestantisme et la liberté religieuse en Italie et à Rome même [1].

Le 23 novembre 1845. — Instruction adressée à tous les missionnaires catholiques pour les obliger à *former chez tous les peuples un clergé indigène* [2]. Nous avons fait voir dans notre dernier cahier combien cette belle instruction, qu'on peut regarder comme la dernière parole de Grégoire XVI, parlant comme pape, est destinée à avoir de grands résultats. C'est le renversement de la dernière barrière élevée entre les hommes sous le nom de caste et de couleur ; c'est la diffusion du sacerdoce, selon l'ordre de Melchisédech, parmi tous les peuples sans distinction de caste, de couleur, de langue, etc; c'est l'égalité complète établie dans la distribution des dons du Christ.

Tels sont, nous pouvons le dire, les *principes* suivis par le saint pontife dans la haute direction qu'il a dû donner aux enfans de l'Eglise catholique. Nous les recommandons pour notre part à l'attention de tous nos lecteurs, et principalement aux honorables auteurs dont nous nous permettons de combattre quelques doctrines ; nos lecteurs peuvent voir, par ce simple exposé, quel est celui de nous qui suit le mieux la doctrine de l'Eglise. Quant à ceux pour lesquels ces décisions ne forment pas autorité, nous les prions d'examiner encore ces principes sous le rapport humain et philosophique ; nous espérons qu'ils reconnaîtront eux-mêmes qu'il en est peu de plus sages et de plus *raisonnables*.

C'est le lundi 1er juin que cette voix auguste s'est éteinte, après une très courte agonie. Jusqu'au dimanche 31 mai, jour de la Pentecôte, on n'avait pas eu d'inquiétude sérieuse au Vatican. Sa maladie ne semblait consister qu'en un érysipèle au visage, qui ne réclamait que des soins ordinaires. Cependant, dès la nuit du samedi au dimanche, après minuit, le Pontife se fit dire la messe dans sa chambre, et voulut recevoir la communion ; et comme on lui faisait observer

[1] *Annales*, t. x, p. 77.

[2] Dans le précédent cahier ci-dessus, p. 325.

que rien ne pressait, et que cette cérémonie demandait un appareil plus digne de sa position, il insista en répondant cette parole touchante : *Voglio morir da frate non da sovrano ;* « Je veux mourir » en moine et non en souverain. » Et en effet, c'est en moine qu'il est mort. Pendant la journée du dimanche, un mieux sembla se déclarer ; mais dès le soir l'oppression augmenta : on décida une consultation des plus célèbres professeurs de Rome pour le lundi matin ; mais dès cinq heures, le Saint-Père venait de perdre connaissance ; alors, en toute hâte, le sous-sacriste, curé du Vatican, lui donna l'extrême-onction, comme au plus humble des fidèles. Aucun des dignitaires pontificaux ne put être averti à tems, et à 9 heures un quart l'auguste vieillard expira, âgé de 81 ans, 8 mois et 14 jours.

Un souvenir personnel d'une audience accordée par Grégoire XVI.

Qu'il nous soit permis ici, après avoir rendu ce très court hommage à la mémoire de cet auguste chef des chrétiens, de rappeler quelques souvenirs personnels de sa présence et de sa conversation.

C'est le 18 novembre 1840 que nous eûmes le bonheur de voir pour la première fois la vénérable figure de Grégoire XVI. C'était le jour de la *dédicace de l'Eglise* ; le Saint-Père était descendu à Saint-Pierre, pour assister aux vêpres dans la chapelle des chanoines. L'office fini, et après que les célébrans furent sortis, il sortit lui-même de la chapelle ; tous les assistans du chœur l'accompagnaient ; douze des garde-nobles l'entouraient, et tenaient les curieux un peu à l'écart. Je me trouvai très près du Saint-Père, et je pus alors vénérer cette grande et belle figure, plutôt noble, compatissante et bonne, que fine et distinguée. Le Pontife, au lieu de traverser directement l'église pour rentrer chez lui, se dirigea vers la *confession de Saint-Pierre*, s'y mit à genoux et y pria assez longuement. Tout le sacré collége l'entourait à genoux ; les garde-nobles formaient le cercle. Ces jeunes gens avaient vraiment bonne tenue d'air et de manières ; et ces armes, protégeant l'homme de la prière, faisaient un très bon effet. Le Saint-Père priait avec effusion ; sa tête était baissée, humiliée, et des larmes coulaient de ses yeux ; on était involontairement ému. Il vint ensuite de l'autre côté du grand autel, honora les reliques qui y avaient été exposées ; puis, revenant sur ses pas, il s'arrêta un mo-

ment, se courba devant la statue en bronze de saint Pierre, et se retira par la porte de la chapelle qui communique au Vatican.

C'est le dimanche 6 décembre suivant que nous eûmes l'honneur d'être présenté à Sa Sainteté. Ce fut Mgr Cadolini, archevêque d'Édesse, secrétaire de la Propagande, aujourd'hui cardinal, archevêque de Ferrare, qui nous obtint une audience particulière pour 7 heures du soir, heure à laquelle il allait travailler avec le Pontife. Sa Grandeur voulut bien nous amener dans sa voiture. Nous traversâmes ensemble ces grandes et belles salles du Vatican, où nous ne trouvâmes ni gardes ni presque de domestiques. J'y remarquai la simplicité de ces majestueux appartemens, et en particulier de la salle du Trône, où le principal ornement était une grande Croix derrière le trône. Enfin nous arrivâmes à la salle qui précède le cabinet de Sa Sainteté. Mgr Cadolini nous y laissa avec le prélat camerier de semaine; pendant la demi-heure que nous eûmes à attendre que les affaires de la Propagande fussent expédiées, nous examinâmes l'ameublement simple de ce petit salon, où il n'y avait que 12 chaises en bois de palissandre, sans coussins et sans dorure. Une table de beau marbre était surmontée d'un crucifix. Nous demandâmes au jeune prélat quel était le cérémonial à observer lors de la présentation : il nous dit qu'il consistait en trois génuflexions, et à baiser les pieds de Sa Sainteté. « Et d'ailleurs, ajouta-t-il, il ne faut pas vous » mettre en peine, je vous accompagnerai, et vous n'aurez à faire » que ce que je ferai en même tems que vous. »

Bientôt un coup de clochette avertit que nous pouvions entrer. Nous avouons qu'une émotion assez profonde nous saisit alors, au moment où nous allions nous trouver en présence et entrer en un rapport direct avec celui qui, à nos yeux, tient, ici bas, la place du Christ lui-même, seul chef réel de l'Eglise. — Nous avançâmes donc un peu préoccupé, et fort attentif à ce qu'allait faire notre introducteur. Nous l'avouons, nous nous attendions à un de ces accueils solennels, froids et un peu hautains, tels qu'on en rencontre souvent chez les grands de ce monde. Mais nous étions à peine entré, et avant même que nous eussions fait la première génuflexion, le Saint-Père se leva vivement de son fauteuil, franchit l'intervalle qui nous séparait encore, saisit nos deux mains, les serra avec une affection prternelle, en nous

disant : « Ah ! voilà qui est bien fait, seigneur Bonnetty, d'être venu » nous voir à Rome ; voilà qui est bien fait. Il y a longtems que nous » désirions vous connaître. Car nous connaissons vos travaux, nous les » avons suivis avec attention, et c'est une bonne, bonne voie que » vous suivez; vraiment, ils sont utiles, très-utiles. » Et presque aussitôt, en preuve de ce qu'il disait, il s'avança vers une table où se trouvaient une 12e de volumes, et y choisit le dernier volume de nos *Annales* (le Ier de la 3e série); et nous montra divers passages qui l'avaient frappé. Nous vîmes rapidement qu'il s'agissait de l'*Inscription chrétienne trouvée à Autun*, et du *Progrès de l'archéologie égyptienne*, qui se trouvent dans ce volume. Pendant ce tems, le Saint-Père s'était appuyé sur son bureau, et c'est ainsi que, debout ainsi que nous, la conversation dura pendant trois bons quarts d'heure. Sa Sainteté parlait italien, et nous parlions français, langue qui lui était très connue; une fois Mgr Cadolini voulut lui répéter quelques mots en italien, mais le Pontife l'arrêta en lui disant : *Basta, basta, capisco bene.* « Assez, assez, je comprends très bien. » — Sa Sainteté voulut bien nous remercier du présent que nous lui avions fait de toute la *collection de nos Annales*; mais elle nous fit observer que c'était elle qui en avait désiré faire l'acquisition ; en effet, c'était par son internonce à Paris, Mgr Garibaldi, que nous avions su que nos travaux étaient parvenus jusqu'à elle, et qu'elle désirait en prendre connaissance. Un pareil souvenir nous intéressa vivement. Sa Sainteté ajouta que bien qu'elle ne pût pas lire tous nos travaux, elle ne manquait pas d'en suivre les principaux, pour *se tenir au courant du mouvement de la science*, ajouta-t-elle; et elle fit même l'observation obligeante que la plus grande partie de ces travaux et les plus importans étaient de nous. — Le Saint-Père nous parla ensuite de l'état religieux de la France, et sans taire la grave influence de la philosophie, il nous assura qu'il comptait beaucoup, pour la défense et la propagation de la Foi, sur le talent et le zèle de ses écrivains, sur l'esprit de dévouement et de sacrifice qui anime les catholiques français, et aussi, ajonta-t-il, sur le zèle et le dévouement des dames françaises (*delle donne francese)*. Sa Sainteté parla encore de la plupart des journaux religieux, qualifia très bien leur ligne, leur tendance, et dit en peu de mots ce qui manquait aux uns, et ce que les autres avaient de

trop. Elle toucha aussi en passant sa position vis-à-vis des divers souverains, et se plaignit de bien des interprétations que l'on donnait à ses actes; elle dit, en particulier, que celui des souverains qui était le plus son ami, était celui qui était le plus utile à la religion, celui qui donnait le plus de liberté à l'Église. Elle nous dit combien elle croyait en ce moment utile à l'Église que les prêtres n'embrassassent aucun parti politique. — Sa Sainteté daigna ensuite nous demander si nous avions été content de ce que nous avions vu à Rome, et sur notre réponse affirmative, elle ajouta : « S'il y a quelque chose que vous désiriez encore » voir, demandez, et l'on vous procurera toutes les facilités possibles. » Puis à votre retour en France, dites et écrivez tout ce que vous » voudrez; mais je vous en prie, ne parlez pas des paroles particu- » lières que le Pape a pu vous adresser. Car j'ai été bien mécontent de » M. N... et de M. N..., qui sont venus et que j'ai reçus avec bonté, » et qui puis sont allés répéter toutes mes paroles et me faire dire » bien des choses que je n'ai pas dites. »

L'auguste Pontife parlait avec un geste animé, simple, affectueux, qui mettait à l'aise le plus humble interlocuteur. Il y glissait même parfois quelques bons mots que n'aurait pas désavoués la plus fine fleur de l'esprit français, et tout cela, en nous prenant souvent la main et en la serrant avec affection. A la fin de cette longue et précieuse conversation, sa Sainteté nous donna une croix en ébène surmontée d'un crucifix en argent, auquel elle ajouta, en notre présence, une *indulgence plénière pour l'article de la mort;* puis deux grandes médailles en argent où se trouvaient son portrait et le fac-simile d'un des grands édifices qu'elle a fait construire; elle y ajouta deux chapelets montés en argent; « l'un pour vous, nous dit-elle, et l'autre pour » votre mère. » Enfin, au moment où nous allions nous prosterner à ses pieds, elle voulut encore nous en empêcher, nous prit les mains, qu'elle serra avec affection, et nous donna son anneau pontifical à baiser. Mais nous lui dîmes que nous ne voulions pas nous retirer de sa présence comme les protestans, et nous lui demandâmes la permission de baiser ses pieds, ce que nous fîmes pour vénérer en sa personne le Christ, dont elle est ici bas le vicaire et le représentant. En prenant congé de sa Sainteté elle voulut bien nous bénir de nouveau, ainsi que toute notre famille; elle se rassit; mais avant que nous fus-

sions à la porte elle prit de nouveau la parole, et nous dit qu'elle étendait sa bénédiction sur tous nos travaux et sur tous nos collaborateurs.

C'est ainsi que nous sortîmes de sa présence le cœur satisfait d'une réception si bienveillante et si paternelle.

Quelques autres fois depuis, nous avons su que Sa Sainteté avait bien voulu demander de nos nouvelles, nous assurer de sa constante bienveillance, bienveillance à laquelle elle a mis le comble en nous créant *chevalier de son ordre de Saint-Grégoire le grand*, le 24 janvier dernier, avec des paroles pleines de bonté et d'encouragement [1].

Nous n'avons pas besoin de dire combien la mort de ce vénérable pontife, de ce savant religieux, de ce bon père a été pour nous un sujet de regret et de douleur. Mais Dieu a voulu le récompenser de ses longs et fructueux travaux. Ajoutons un dernier mot à son éloge, c'est qu'il est l'auteur d'un très-important et très-savant ouvrage sur les principales erreurs théologiques de notre époque, lequel a été traduit en français sous le titre de : *Triomphe du Saint-Siége, ou les novateurs modernes combattus avec leurs propres œuvres* [2]. C'est un très-savant traité contre les égaremens de certains théologiens italiens et français, prenant leur source dans la fameuse déclaration de 1682. Il est curieux surtout d'y voir le savant religieux aux prises avec notre Bossuet, et le trouvant plus d'une fois en dehors de la rigoureuse expression du dogme catholique.

Avènement de sa sainteté Pie ix.

Grégoire XVI était mort le 1er juin; le 13, dernier jour des Novendiali, l'oraison funèbre du Pontife, prononcée par Mgr Rosani, évêque d'Érithrée avait clos les funérailles. Le 14, après avoir assisté le matin à la Messe solennelle du Saint-Esprit et entendu le discours sur l'élection future, prononcé par Mgr Luca Pacifici, chanoine de Sainte-Marie-Majeure et secrétaire pour les lettres latines, le Sacré-

[1] Voir le *Bref* dans notre dernier tome xi, p. 159.

[2] Il a été inséré dans les *Démonstrations évangéliques* de M. l'abbé Migne, t. xvi, p. 754.

Collége, au nombre de cinquante Cardinaux, s'était rendu processionnellement au Quirinal, le soir vers les six heures; à onze heures en présence des Cardinaux chefs d'Ordre et du grand Maréchal, on avait fait la clôture du Conclave.

Le 15 juin, après la communion générale des Cardinaux, le scrutin s'était ouvert; le 16, le Pape était élu. Rien n'était prêt pour une si prompte élection, et ce ne fut que le lendemain au matin que l'on put ouvrir les portes du Conclave, et annoncer au peuple romain qu'il avait pour Pape le cardinal Mastai Ferretti, archevêque-évêque d'Imola, du nom de Pie IX.

On sait que Pie VII fut aussi évêque d'Imola; c'est en mémoire de ce Pontife que le nouveau Pape s'est ainsi nommé.

Jean-Marie Mastai Ferretti, de la noble famille des comtes Mastai, né à Sinigaglia, dans la légation d'Urbino-et-Pesaro, le 13 mai 1792, passa les premières années de sa jeunesse dans le monde, où sa naissance, sa fortune, ses talens, la distinction de ses manières et de sa personne lui donnaient le droit de prétendre à tout.

Vers l'âge de vingt ans, atteint d'une maladie fort grave, que les médecins déclaraient incurable, il eut recours à la sainte Vierge, se trouva un jour radicalement guéri, et accomplissant le vœu qu'il avait fait, entra dans l'état ecclésiastique.

Ordonné prêtre, il prit la direction de l'hospice *Tata Giovanni :* on nomme ainsi une maison qu'avait fondée pour faire vivre et élever chrétiennement de petits et pauvres orphelins, un vieillard chrétien, maçon de son métier, dénué de toutes ressources, mais riche des trésors de la charité. Le jeune prêtre, touché de son dévouement, lui associa le sien; il consacra son tems, son travail, son argent, tout ce qu'il avait, à cette œuvre de piété et de miséricorde. Le nouveau Pape a fait son apprentissage auprès des ouvriers, des pauvres et des orphelins; il l'a continué par l'Apostolat.

Sous le pontificat de Pie VII, Mgr Muzi, aujourd'hui évêque *di Città-di-Castello*, étant envoyé Vicaire apostolique au Chili, l'abbé Mastai Ferretti le suivit en qualité d'*auditeur* (conseiller ou théologien). Des différends survenus entre le Vicaire apostolique et les gouvernans du Chili, l'obligèrent bientôt, ainsi que Mgr Muzi, à quitter ce pays, et l'on dit que dans ces circonstances difficiles le jeune *au-*

diteur montra un courage et une fermeté qui frappèrent singulièrement le grand Pape Léon XII. Ce pontife le nomma prélat, chanoine de Sainte-Marie-in-Via-Lata, et puis président du grand hospice de Saint-Michel, à *Ripa Grande*. On sait que cet établissement, l'un des plus beaux du monde, est non seulement l'Hôtel-Dieu de Rome, mais encore son Conservatoire des arts et métiers, non seulement pour les jeunes garçons, mais encore pour les jeunes filles auxquelles on fait apprendre toutes sortes de métiers; le président en a la direction active.

Le 21 mai 1827, Léon XII le donna pour premier pasteur à Spolète, sa patrie, qu'il avait érigé en archevêché. Mgr Mastai occupa ce siége jusqu'en 1832. Le 17 décembre de cette année-là, Grégoire XVI le transféra à l'évêché d'Imola, poste important, et qui, au milieu des agitations auxquelles était alors en proie la Romagne, demandait un homme de choix, un caractère aussi ferme que sage. L'Évêque remplit les espérances de Grégoire XVI, et tout le monde savait en Italie combien l'Évêque d'Imola était vénéré et aimé dans tout son diocèse.

Réservé *in petto* dans le consistoire du 23 décembre 1839, et proclamé le 14 décembre 1840, il était Cardinal du Titre des saints Pierre et Marcellin. Sa réputation de talent et de piété était grande dans tous les États de l'Église, et à Rome, le peuple qui l'avait connu, qui l'avait vu à l'œuvre, d'abord dans le pauvre établissement du vieux maçon, puis à Saint-Michel, le peuple, lorsque quelque devoir appelait dans la capitale de la chrétienté l'Évêque d'Imola, qui bien rarement quittait son diocèse, disait en le voyant passer : *Voilà le futur Pape, Dieu nous le donnera.*

Pie IX n'a que 54 ans; il y a longtems que le Sacré-Collége n'avait donné à l'Église un Pape si jeune ; il y a longtems aussi qu'on n'avait vu un Conclave durer si peu, et ne pas même laisser aux puissances temporelles les quelques jours nécessaires pour envoyer leurs instructions aux ambassadeurs, pour faire arriver à Rome les Cardinaux des Couronnes. Toutes ces circonstances donnent l'assurance que ce Pontife est selon le cœur de Dieu, et que de beaux jours se lèvent sur l'Église.

A. Bonnetty.

Polémique Catholique.

LE DOCTEUR STRAUSS
ET SES ADVERSAIRES EN ALLEMAGNE.
LE DOCTEUR HARLESS.

Neuvième Article [1].

Abus de nommer théologiens les rationalistes. — Strauss complète et exagère l'école naturaliste. — Fausseté de son point de départ. — Impossibilité de la formation mythique de l'Evangile, d'après Harless et Quinet.

La vie de Jésus par Strauss examinée au point de vue de sa valeur scientifique, tel est le titre de l'ouvrage du docteur *Harless*, professeur à Erlangen.

L'écrit de *Harless* porte le caractère d'une décision remarquable. C'est un penseur qui ne s'effraie nullement des fastueuses prétentions du rationalisme contemporain. Il dit avec franchise que tous ces esprits indépendants, qui paraissent dédaigner les préjugés de la foule, sont tout autant que les âmes vulgaires, dominés par d'étroites préventions. Fréret disait, au dernier siècle, en parlant de Toland, « que » tous ces libres penseurs n'étaient pas moins crédules que les partisans » de la superstition » la plus fanatique. Une femme d'esprit disait aussi à Raynal : « Si vous ne croyez pas, ce n'est pas manque de foi. » *Harless* ne trouve pas que les rationalistes de notre tems soient plus profonds ni plus savans que ceux du 18e siècle. Il pense, comme l'illustre Joseph *Gœrres* [2] « que la science profonde est du côté de la » révélation; que ce n'est pas la faute de l'Évangile si des esprits su- » perficiels n'en découvrent pas la mystérieuse profondeur cachée sous » de simples apparences. » Il est bien vrai que le rationalisme donne à ses partisans les plus dévoués les épithètes les plus ronflantes et les

[1] Voir le 8e article au n° 76 ci-dessus, p. 245.

[2] Dans son ouvrage *Sur la fondation, etc., de l'Histoire universelle.*

plus sonores. Il paraît que c'est en Allemagne comme en France. Cette tactique est bonne parce qu'elle a toujours réussi. N'appelle-t-on pas chez nous Spinosa un *théologien de premier ordre*, et monsieur Eugène Sue un *profond moraliste?* Les disciples de l'éclectisme ne se proclament-ils pas mutuellement dans leurs livres les hommes les plus spirituels et les plus savans du *pays légal?* Le *Siècle* et le *Constitutionnel* ne se déclarent-ils pas tous les jours gens d'esprit? Et cela dans la patrie de Labruyère[1]! Les masses, qui ne réfléchissent guères, même depuis *Descartes* et *Leibnitz*, acceptent avec une naïveté candide toutes ces vaines illusions du charlatanisme rationaliste. Aussi verrons-nous les hommes qui ferment à M. *de Cormenin* les portes de l'Académie française, proposer, dans peu de jours peut-être, de les ouvrir à l'auteur du *Juif errant! Harless* a trop d'esprit pour tomber dans ces piéges grossiers. Il s'étonne, avec une surprise qui n'est pas feinte, de voir le docteur *Strauss* et son école se déclarer *théologiens*. Il leur refuse nettement, sans la moindre apparence d'hésitation, la science des choses divines. Il est probable que s'il venait à lire le magnifique éloge que M. Edgar Quinet fait de la science *théologique* des *Daub* et des *Schleiermacher*[2], le docteur d'Erlangen aurait besoin de tout son respect pour l'enseignement supérieur du collége de France, afin de ne pas laisser passer sur ses lèvres quelques sourires de scepticisme. Il lui faudrait aussi se rappeler toute sa vénération pour notre école normale quand il lirait avec quelque surprise, dans un article de M. *Saisset*, que le livre de Strauss est bien une œuvre *originale*[3]. Ce sont de ces choses qu'on éprouve le besoin de faire remarquer plusieurs fois, tant elles sont propres à nous instruire de notre véritable situation vis-à-vis de certains hommes et d'une certaine école.

Pas plus que le docteur *Sack*, Harless ne s'attache à rétablir tous les faits de l'Évangile dont son adversaire conteste la réalité historique. Il a pour but de s'attacher aux points fondamentaux du système mythique, afin de démontrer tout ce qu'il renferme d'hypothèses hasardées et contradictoires. Loin d'être effrayé, comme *Grülich*, de l'ap-

[1] Voyez dans les *Caractères* son admirable chapitre des *Esprits forts*.

[2] *Allemagne et Italie*, t. II, de l'état du Christianisme en Allemagne.

[3] *Revue des deux Mondes*, 1845; renaissance du voltairianisme.

parition de l'ouvrage de *Strauss*, il en est plutôt satisfait. On sait, en effet, maintenant dans quel abîme profond le rationalisme veut entraîner les esprits. Le tems des réticences perfides n'est déjà plus. Les adversaires du christianisme ont jeté le masque, qui si longtems cacha leurs traits odieux. Ils avouent, à la face du soleil, leurs espérances ainsi que leurs prétentions. C'est au christianisme même qu'ils en veulent, et tant que l'étendard du Crucifié sera debout dans notre Europe civilisée, ils ont juré de combattre jusqu'au dernier de ses défenseurs. Quand *Stolberg*, *Werner*, *F. de Schlégel* rentrèrent dans le sein de l'église, c'était au *jésuitisme* qu'on en voulait; maintenant cette ingénieuse allégorie n'est plus même devenue nécessaire. Un des docteurs de la *jeune Allemagne* n'a-t-il pas osé appeler avec brutalité la croix du rédempteur *une épine qui fait suppurer le cœur de l'humanité*[1]? Quant à nous, nous avouerons désirer pour notre Eglise de France des adversaires qui aient le courage de leurs convictions. Nous n'avons pas peur des déclamations furibondes. La violence ne nous effraie pas. Mais ce que nous redoutons, c'est la guerre qui se cache sous les dehors de la paix, c'est la haine qui se dissimule sous les dehors hypocrites d'une bienveillance sournoise. Nous désirons, comme M. Michelet, les blessures qu'on nous fait par le glaive, et qui saignent[2]. Nous ne redoutons pas l'épée, mais nous avons peur du poignard qui frappe par derrière et dans l'ombre.

Telles sont les vues qui ont présidé à la composition de l'ouvrage du docteur Harless. Son livre est divisé en trois chapitres : 1° les assertions préliminaires ; 2° les résultats de la critique de *Strauss ;* 3° les argumens sur lesquels elle s'appuie.

Dans le premier chapitre, l'auteur discute avec vivacité tous les points renfermés dans la curieuse *Introduction* de Strauss. Une des prétentions qui se montrent le plus à découvert dans l'audacieux professeur, c'est de présenter à la science contemporaine un système nouveau qui échappe tout à la fois aux *inconvéniens* de l'orthodoxie et aux embarras inextricables de l'interprétation naturaliste. Il se pose

[1] Voyez *du Philosophisme de la Prusse* par M. d'Horrer, Univ. cath.

[2] *Des Jésuites*. Préface.

fièrement entre les deux camps rivaux, comme un médiateur suprême. Il essaie de concilier les deux partis contraires en les traitant l'un et l'autre avec un impartial dédain. Il est vrai qu'il met en poussière les interprétations tout à la fois niaises et savantes de l'école du docteur *Paulus*. Cette partie de son livre pourrait fournir aux défenseurs de l'Evangile des armes très-fortement trempées. Mais s'ensuit-il que son système soit au fond différent de l'interprétation naturaliste ? Si nous avons paru le supposer jusqu'ici, c'est que nous n'avions pas remarqué, comme *Harless*, que cette différence est plutôt apparente que profonde. Quelle est, en effet, la tendance perpétuelle de l'exégèse naturaliste? N'est-ce pas, par une interprétation particulière tirée d'un examen minutieux du texte sacré, d'éliminer tous les élémens surnaturels de la vie du Sauveur? Or, *Strauss* ne prétend-il pas aussi tirer de l'examen même de ces textes et des difficultés qu'il y rencontre, la preuve qu'ils n'ont pas de valeur historique ? Loin d'abandonner les bases de la méthode naturaliste, il la complète et l'exagère. Son scepticisme est plus ardent et plus décidé : sa malveillance est plus rude et moins dissimulée. Il dédaigne les cauteleuses précautions de certains interprètes. Mais pourtant, est-ce qu'il ne ramasse pas dans la poussière les armes déjà rouillées de l'exégèse naturaliste ? On conçoit que, dans l'intérêt de sa gloire, il ait désiré paraître s'écarter des traditions d'une école décriée par ses insipides imaginations. Mais sous l'ample perruque, le chapeau à plumes et les nœuds de rubans, l'œil malin du peuple reconnaît toujours le bourgeois gentilhomme. Quand le docteur de Tubingue vient nous vanter dans son *Introduction* l'antiquité, la profondeur, la supériorité de son système, j'ai toujours envie de lui crier avec Molière : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse !*

Strauss montre dans toute son *Introduction* la même admiration naïve de soi-même qui est un des caractères principaux du rationalisme contemporain. Il n'est pas de si mince penseur qui, après avoir foulé aux pieds la croix devant laquelle s'inclinèrent saint Augustin, Bossuet, Pascal et Leibnitz, ne s'imagine marcher à l'avant-garde de l'humanité. M. Edgar Quinet disait à ses auditeurs du collége de France[1] : « *On pourra briser cette chaire, mais on ne nous brisera*

[1] Edgar Quinet, *l'Ultramontanisme*.

pas, et ma parole vivra en vous ! » Ne dirait-on pas que le nouvel Evangile prêché par l'auteur de *Prométhée* va, porté sur les ailes de feu du libre examen, voler jusqu'aux extrémités du monde ! On doit bien penser qu'on n'est pas plus modeste dans une chaire protestante, qu'on ne l'est au collége de France. Strauss, en effet, présente son système comme l'expression la plus complète et la plus décidée de la pensée théologique, et comme destinée, à cause de cela, à faire avancer la société chrétienne dans les voies glorieuses de l'avenir. *Harless* se moque spirituellement de toutes ces majestueuses prétentions à diriger le siècle. Qu'est, en effet, le livre de Strauss ? un simple écho de l'aversion que le rationalisme a conçue pour la Bible. Se laisser entraîner ainsi par les préventions étroites de son époque, est-ce là véritablement constater son génie ? Il fut un tems où l'on croyait montrer un goût très-pur en mesurant d'un regard dédaigneux et distrait Notre-Dame de Paris, ou la flèche de Strasbourg. Quand Marmontel, Palissot, J. Chénier et La Harpe composaient leurs cours de littérature, on eût passé pour petit esprit en admirant *La divine comédie*. Il y a plus d'analogie qu'on ne le croirait d'abord entre les préventions rationalistes et les préjugés littéraires. Toute manière fausse d'envisager les faits ou les idées repose, en dernière analyse, sur un point de vue mesquin et borné. Or, telles sont les préoccupations du siècle par rapport à la Bible. Le livre sacré suppose sans cesse que l'éducation du genre humain s'est faite par une perpétuelle intervention de la Providence. Cette idée, qui a ses racines dans les profondeurs de la raison et dans la conviction universelle de l'humanité, blesse les tendances matérialistes de notre époque [1]. On ne veut voir à toute force dans l'histoire que le développement de l'activité humaine ; comme si Dieu, pour flatter l'orgueil de l'homme, avait dû se bannir du monde comme un étranger qu'on proscrit. Cette manière d'envisager le développement de l'humanité a quelque chose de lugubre et d'amer. Il semble qu'on voie de nouveau la fatalité du paganisme se dresser sur son trône d'airain et pousser les mortels de son pied dédaigneux dans l'abîme du néant. Le genre humain n'a plus de père aux cieux vers lequel il puisse élever ses prières et ses

[1] Voyez pour preuve Lessing, l'*Éducation du genre humain*.

mains. La vie des individus mêmes n'est plus qu'un flot qui disparaît bientôt dans l'insensible océan de la vie universelle. Or, s'il en était ainsi, le 18e siècle aurait raison ! S'il n'y a pas entre le ciel et la terre une chaîne d'or merveilleuse qui nous soulève du fond de notre misère, c'est l'athéisme seul qui est logique et raisonnable [1]. Ce qu'il nous faut invoquer maintenant, ce n'est pas le Dieu vivant du christianisme, mais *le tout puissant néant* qu'adore la *Jeune Allemagne* [2]. Brisez les autels et baissez vos fronts vers la terre, n'ayez plus de rêve d'immortalité bienheureuse. Le ciel est ici-bas, ou pour mieux dire, il n'y a qu'un enfer que vous ne pouvez pas fuir, l'enfer terrestre de la fatalité du matérialisme ! Vous devez savoir maintenant assez *pourquoi l'on ne prie plus Dieu comme au tems du papisme* [3] ?

Strauss, après avoir déclaré le *surnaturel* impossible, l'intervention de la providence dans le développement de l'humanité chimérique, est amené nécessairement à comparer les miracles de l'Évangile avec les mythes de la tradition hellénique. Selon lui, les immenses progrès faits dans l'étude des mythologies auraient puissamment servi à affaiblir l'autorité historique de la Bible. *Harless* appelle avec raison cette manière de raisonner scandaleuse et dérisoire. Cela est vrai, et pour reprendre la difficulté dans son principe, il me semble que le point de départ des mythologues ne soutient pas l'examen de la science. *Heyne* ayant remarqué de frappantes analogies entre les traditions sacrées des peuples et certains faits racontés dans les livres de Moïse, on s'empressa d'en conclure précipitamment que tous ces faits étaient un simple produit de l'esprit légendaire. Il est vrai que les circonstances de ces histoires ont été souvent produites par l'imagination populaire. Mais l'universalité et l'identité perpétuelle du fonds prouvent évidemment que les légendes se sont surajoutées à une base d'une autorité historique incontestable. Or, il suffit d'examiner la tradition du *Pentateuque*, sa simplicité, sa brièveté, son caractère

[1] Voyez les réflexions de Vinet sur l'*Ahasvérus* de M. Quinet dans ses *Essais*.

[2] Paroles même de Feuerbach, l'un des écrivains les plus connus de cette école.

[3] Catherine de Bora adressait cette question à Luther. Voyez sa Vie par M. Audin.

positif et historique pour reconnaître qu'elle a servi de point de départ aux légendes poétiques du polythéisme [1]. C'est pour avoir méconnu ces idées si élémentaires et si rationnelles que Eichhorn, Gabler, Schelling, Bauer, Vater et de Wette prétendirent constater le caractère mythique de l'*ancien testament*. On n'en resta pas là, Krug, Horst, Gabler, Weigscheider, Daub, Bauer, Kaiser, Ammon, Bertholdt et de Wette trouvèrent bientôt des mythes dans le *nouveau testament*. Pourtant, comme on reconnaissait en faveur de son authenticité des argumens très-forts, l'attaque languissait. Il se trouva heureusement pour le système que quelques théologiens tournèrent leurs efforts de ce côté. L'authenticité de plusieurs évangiles fut attaquée successivement par Bretschneider, Schultz, Schleiermacher, Sieffert, Schneckenburger. On conçoit les efforts qu'on a faits dans ce sens. De l'aveu même de Strauss, si les évangiles sont authentiques, le système mythique n'est qu'un rêve. Or, il s'en faut beaucoup que les mythologues aient renversé la constante tradition de l'Église. On en peut juger par les mesquines objections que Strauss met en avant dans son *Introduction*. Je ne m'étonne nullement de les voir jugées sévèrement par Harless, qui déclare hardiment qu'elles n'ont aucune espèce de valeur scientifique. Il fait remarquer, en effet, que Strauss prend pour point de départ incontestable les hypothèses de Vater et de de Wette sur l'ancien testament. *Harless*, en examinant de près les écrits de de *Wette*, s'est aperçu que ce théologien n'était pas aussi résolu sur le point fondamental de la question que Strauss l'a supposé. Il dit, en effet, dans la 1re édition de son *Introduction à l'ancien testament* : « Pour tout » esprit *cultivé*, c'est un point DÉCIDÉ que de semblables miracles » n'ont pas eu lieu réellement. » Et dans la 4e édition, abandonnant tout d'un coup l'incroyable audace d'un pareil dogmatisme, il modifie sa pensée d'une manière complétement significative : « Pour » tout esprit *cultivé*, il est au moins DOUTEUX que de pareils » miracles aient eu lieu. » Strauss s'appuie donc sur un roseau brisé tout prêt à lui percer la main. Il est obligé, pour attaquer l'autorité historique de l'Évangile, d'exagérer de la manière la plus arbitraire

[1] Voyez Jahn, *Intr. in Deut.*, dans la *Script. sac.* de Migne, t. v, p. 9.

les principes de ses maîtres, et de transformer leurs doutes en affirmations audacieuses. Supposer, comme il le fait, que la question de l'authenticité des Évangiles doit se décider par l'examen même du livre, c'est là une prétention contraire à toutes les données de la science contemporaine. Cette manière de juger la question est tout-à-fait tombée en discrédit quand il s'agit des écrivains profanes. Et c'est dans de telles circonstances que Strauss essaie de ruiner les Évangiles à l'aide d'une théorie si décriée parmi tous les savans. Harless termine par des considérations sur le caractère divin des Évangiles.

M. Quinet fortifie tous les argumens du professeur d'Erlangen, en montrant très-bien l'impossibilité d'une formation mythique : « Quoi! cette incomparable originalité du Christ ne serait qu'une » perpétuelle imitation du passé, et le personnage le plus neuf de » l'histoire aurait été occupé perpétuellement à se former, ou comme » quelques personnes le disent aujourd'hui, à *se poser* d'après les » figures des anciens prophètes! On a beau objecter que les évan- » gélistes se contredisent fréquemment les uns les autres, il faut » avouer à la fin que ces contradictions ne portent que sur des » circonstances accessoires, et que ces mêmes écrivains s'accordent » en tout sur le caractère même de J.-C. Je sais bien un moyen » sans réplique pour prouver que cette figure n'est qu'une invention » incohérente de l'esprit de l'homme : il consisterait à montrer que » celui qui est chaste et humble de cœur selon saint Jean, est » impudique et colère selon saint Luc ; que ses promesses, qui sont » spirituelles selon saint Mathieu, sont temporelles selon saint Marc ; » mais c'est là ce qu'on n'a point encore tenté de faire, et l'unité » de cette vie est la seule chose qu'on n'ait point discutée. Sans » nous arrêter à cette observation, accepterons-nous, pour tout expli- » quer, la tradition populaire, c'est-à-dire le mélange le plus confus » que l'histoire ait jamais laissé paraître, un chaos d'Hébreux, de » Grecs, d'Égyptiens, de Romains, de grammairiens d'Alexandrie, » de scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de Sadducéens, de Théra- » peutes, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis ? Dirons- » nous que cette vague multitude, oubliant les différences d'origine, » de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un seul

» esprit, pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre » palpable à tout le genre humain, le caractère qui tranche le mieux » avec tout le passé, et dans lequel on reconnaît l'unité la plus mani- » feste? On avouera, au moins, que voilà le plus étrange miracle » dont on ait jamais entendu parler; et que l'eau changée en vin n'est » rien auprès de celui-là. Cette première difficulté en entraîne une » seconde : car, loin que la plèbe de la Palestine ait elle-même » inventé l'idéal du Christ, quelle peine ces intelligences endurcies » n'avaient-elles pas à comprendre le nouvel enseignement! Ce qui » demeure de la lecture de l'Évangile si on la fait sans système conçu » par avance, sans raffinement, sans subtilité, n'est-ce pas que la » foule et les disciples eux-mêmes sont toujours disposés à saisir les » paroles du Christ dans le sens de l'ancienne loi, c'est-à-dire dans » le sens matériel? N'y a-t-il pas contradiction perpétuelle entre le » règne tout spirituel annoncé par le maître et le règne temporel » attendu par le peuple? La plupart des paraboles ne finissent-elles » pas par ces mots ou autres équivalens : à la vérité il parlait ainsi; » mais eux ne l'entendaient pas? Preuve manifeste, preuve irréfra- » gable que l'initiative et l'enseignement, c'est-à-dire l'idéal, ne » venaient pas de la foule, mais qu'ils appartenaient à la personne, » à l'autorité du maître, et que la révolution religieuse, avant d'être » *acceptée* par le *plus grand nombre*, a été conçue et proposée par » un législateur suprême [1]. »

Dans le deuxième chapitre Harless signale les résultats de la critique de Strauss par rapport à l'histoire de l'Évangile. Il le montre renversant avec un invincible sang-froid les circonstances les plus insignifiantes de la vie du Sauveur. M. Quinet a eu raison de dire : « Le Christ a souffert sur le Calvaire de la théologie allemande une » passion plus dure que celle du Golgotha. »

Harless fait remarquer tout ce qu'il y a d'arbitraire dans la manière avec laquelle Strauss conteste tous les détails de l'histoire de l'Évangile. Quand un des écrivains sacrés se tait sur une circonstance racontée par les autres, il se hâte d'en conclure que dans ce cas particulier, le témoignage de cet évangéliste seul mérite la confiance.

[1] *Allemagne et Italie*, t. II, p. 382.

Le but visible de Strauss, c'est de réduire au fonds le plus mince tous les magnifiques développemens de l'existence du Sauveur. Une pareille tactique, capable de faire illusion aux esprits superficiels, ne pourra jamais tromper les hommes véritablement compétens. M. de Ségur, en racontant la campagne de Russie, passe sous silence tous les événemens du 18 brumaire. En faudra-t-il conclure que MM. Thiers, Walter-Scott et Norvins n'ont raconté en parlant de l'histoire du consulat, que des événemens tout-à-fait mythiques! C'est pourtant avec une pareille méthode que Schleiermacher, Schultz, Sieffert, Schneckenburger et Usteri ont déprécié l'autorité de quelques-uns des évangiles!

Dans presque tout le deuxième chapitre, Harless étale, avec une impitoyable rigueur, tous les résultats de l'exégèse nouvelle. Son but avoué est de montrer à ses admirateurs et à ses défenseurs ce qu'elle prétend laisser du christianisme historique. En effet de Luther à Strauss, quelle route n'a-t-on pas parcourue! Victor Hugo a dit admirablement : « L'abîme attire! » Que dirait donc l'âme mélancolique de Mélanchthon, lui qui pleurait déjà dès le tems de Luther tous les scandales de la réforme? Leibnitz, avec son regard d'aigle, ne voyait-il pas s'élever dans l'avenir de monstrueuses erreurs qui prépareraient le règne de l'athéisme? Le grand évêque de Meaux n'entrevoyait-il pas avec terreur comme une résurrection de l'ancien paganisme? Nous ne croyons pas maintenant qu'il soit facile pour aucune âme vraiment chrétienne de faire l'apologie de la méthode protestante. L'arbre a porté ses fruits amers; qu'on juge maintenant du sol qui l'a nourri et de la sève qui l'a fait grandir. La providence donne aux sociétés modernes une grande, une terrible leçon. Le schisme et l'hérésie font aux peuples les promesses les plus flatteuses, puis tout finit par la discorde ou par le despotisme. Strauss vient après Luther, et le czar Nicolas après Photius.

Dans le troisième chapitre, l'auteur examine les principes qui ont conduit Strauss à ces résultats étranges, et quelles sont les preuves qu'il donne de ces principes? Il montre que la conviction de *Strauss* était faite par le rationalisme avant l'examen sérieux de l'histoire de l'Évangile. Il était convaincu, à l'avance et grâce à la philosophie de *Hégel*, de l'impossibilité de l'ordre surnaturel. A chaque ligne, pour

ainsi-dire, cette conviction éclate; c'est elle qui entraîne tous ses jugemens. Il y a des âmes qui veulent emprisonner la providence de Dieu dans les limites bornées de leur esprit, et qui retranchent impitoyablement tout ce qui dépasse ce nouveau lit de Procuste. C'est cette sorte de déraison qu'on appelle maintenant *de la philosophie!*

L'abbé F. ÉDOUARD.

Archéologie Egyptienne et Biblique.

EXAMEN

DE L'OUVRAGE DE M. LE CHEVALIER DE BUNSEN

INTITULÉ

ÆGYPTEUS STELLE IN DER WELTGEFCHICHTE.

(La place de l'Égypte dans l'histoire de l'humanité.)

Premier Article.

État des études égyptiennes. — Leurs sources. — Analyse du *Livre des Morts*. — Monumens historiques. — Examen de la *Table d'Abydos*, — De la Chambre des rois, — Du Papyrus royal de Turin. — Traditions égyptiennes et grecques.— Manéthon, Hérodote, Aristote.— Le Canon d'Ératosthène pris pour base d'un nouveau système chronologique. — Comparaison de sa liste avec celles de Manéthon. — Étude particulière des questions qui se rattachent à la chronologie biblique.

En lisant un pareil titre, bien des personnes seront étonnées que l'on puisse présenter à l'examen de l'Europe un vaste ensemble de travail comprenant l'histoire de ce vieux peuple, ses mœurs d'il y a 5,000 ans, ses écritures, ses croyances et son langage, vieux débris de son berceau. Il y a 14 ans que *Champollion* expirait, frappé de deux coups également mortels, la maladie par laquelle il semble que l'Egypte ait voulu venger ses secrets révélés, et les angoisses du génie dans une lutte incessante contre d'injustes attaques. Jamais savant n'a dû trouver si amère la mort qui lui enlevait la gloire de composer un faisceau puissant avec ces précieux rameaux, cueillis au prix de tant de fatigues. Toutefois, il avait lancé des jets de lumière dans toutes les parties du domaine Egyptien. Les *trois écritures* étaient en grande partie déchiffrées, la *grammaire* était fixée, et le *dictionnaire*

s'enrichissait chaque jour; les dieux nommés et distingués fournissaient des matériaux pour une étude plus profonde de la religion; la comparaison des monumens était heureusement commencée jusqu'à la 18e *dynastie*, chaque jour venait combler une lacune, et la réalité historique des tems antérieurs était prouvée par l'existence de monumens appartenant aux premières périodes.

Mais il semble, en vérité, que tout se soit réuni pour repousser au tombeau le *ressuscité* de Champollion. Le doute raisonné que l'on doit à toute découverte, s'était changé à son égard en attaques systématiques que sa mort même ne put désarmer[1].

Pour comble de malheur, il fallut que *Salvolini*, abusant de la confiance de son maître à sa dernière maladie, vînt lui dérober ses travaux, et que le monde en fût privé jusqu'à la mort de l'élève infidèle.

Toutefois pendant que certains savans en étaient encore à discuter le mérite de Champollion, d'autres hommes au regard plus juste, avaient estimé à sa valeur ce puissant instrument et en apprenaient le maniement si difficile encore. Salvolini avait publié quelques travaux du maître; élèves et amis de Champollion, M. *Lenormant* et *Rosellini* publiaient avec talent les notions déjà acquises à la science. Une de nos gloires nationales, M. *Letronne*, fondait sur cette nouvelle méthode la base de son enseignement si solide; en même tems que l'étude approfondie des textes et des inscriptions grecs lui apportait de précieux détails. Une série de savans voyageurs Anglais, *Salt*, *Félix*, *Wilkinson*, avec un zèle qu'on ne peut trop louer, complétaient l'étude et la publication des monumens d'Egypte; le colonel *Wyse* et l'ingénieur *Perring*, consacraient l'un ses talents, l'autre, une somme immense à l'ouverture de toutes les pyramides et à leur description minutieuse. Les musées égyptiens étaient publiés par leurs savans directeurs, et l'antiquaire dut se mettre à classer ces pages de granit où trente siècles au moins avaient laissé leurs signatures.

En 1837, M. *Lepsius*[2] s'attachant plus particulièrement à la philo-

[1] Rendons grâce à M. de Saulcy d'avoir enfin fait bonne justice d'un des plus injustes détracteurs de Champollion. Voir la *Revue archéologique*. Avril, 1846.

[2] *Lettre à Rosellini* dans les *Annales de l'Institut archéolog.*, 1837.

logie, rendit la méthode de lecture plus sévère et expliqua quelques nouveaux caractères; la munificence de son souverain lui permit alors d'entreprendre les grandes recherches qui l'ont occupé depuis quelques années, et dont les résultats sont attendus avec impatience. Enfin les travaux de M. de *Saulcy* ont rendu abordable l'*écriture démotique*, fait connaître la langue des Ptolémées, et fondé, on peut le dire, cette partie de la science [1].

M. de *Bunsen* a pensé que le tems était venu de coordonner toutes ces richesses et d'y ajouter, s'il était possible, un flambeau *chronologique* pour toute la durée de l'empire. Les trois volumes déjà parus roulent sur trois objets principaux : La 1re *partie* contient l'examen critique des documens que nous possédons sur l'Egypte; dans la *seconde*, M. de Bunsen étudie ce peuple avant son âge historique, dans sa langue, sa religion et son écriture; car ces précieux élémens primitifs apparaissent dans leur entier dès la première époque. Le travail de la 3e *partie* consiste à reconstruire la charpente historique et chronologique des 30 dynasties. L'histoire civile, religieuse, artistique dans tous ses détails, est réservée pour les volumes suivans.

Donnant par avance la conclusion générale de tout son travail, l'auteur ne craint pas de dire qu'il en ressortira la preuve que le peuple Egyptien n'est qu'une branche de la grande souche asiatique ; on voit quels grands problèmes sont ici posés. Quant à l'importance des lumières que l'Egypte peut fournir sur les premiers âges de l'humanité, il suffit de remarquer que les autres peuples n'ont encore que des légendes à l'époque où Memphis nous dévoile ses tombeaux. Les lambeaux d'histoire antique que la Chine a conservés ne correspondent à aucun monument; l'Inde ancienne n'a pas d'histoire, et Ninive bien plus récente attend un Champollion. C'est donc sur le sol Egyptien que l'on peut porter la sonde avec plus de chances de pénétrer profondément vers les sources de la race humaine.

Il était difficile d'être mieux préparé pour ce travail que M. de *Bunsen*; ses études philologiques et historiques attestent des recherches peu communes, et il marche depuis 20 ans dans la voie ouverte par Champollion.

[1] *Lettre à M. Guigniaut*, 20 janv. 1843, et depuis, suite d'études sur les textes démotiques.

L'examen des sources où l'on peut puiser l'histoire Egyptienne est le sujet de la première partie. L'étude en est facilitée par de nombreuses planches, et par un choix considérable de textes publiés *in extenso*, qui terminent le 3e volume, et où l'on peut comme dans une bibliothèque spéciale, travailler avec l'auteur et discuter ses vues. La première et la plus importante source où les anciens aient puisé, se composait des *archives sacerdotales*. Elles contenaient les listes des familles royales, les années de leur vie et leurs principales actions. On ne voit pas que l'Egypte ait possédé un corps d'histoire avant celui de Manéthon qui fut écrit en grec; en revanche elle abondait en documens historiques; légendes historiques, chants, listes royales. Le papyrus hiératique des *campagnes de Ramsès*, actuellement au musée britannique, nous prouve tout l'intérêt que présentaient ces fragmens. D'autres livres bien célèbres, les livres sacrés attribués à *Thot*, contenaient des documens de toute espèce. La principale connaissance que nous en avons, vient d'un passage de Clément d'Alexandrie, où ce savant père de l'Eglise nous expose toute leur ordonnance[1]. M. de *Bunsen* fait voir combien ce corps d'enseignement, qui comprenait presque toute la science d'alors, diffère des prétendus *livres d'Hermès*, qui obtinrent quelque crédit à l'abri de ce grand nom, à une époque postérieure.

Ce qui ressort de plus curieux de cet examen, c'est que de fortes raisons nous portent à croire avec notre auteur que nous possédons encore un de ces livres si vénérés. On trouve dans toutes les belles momies un rouleau de papyrus qui contient toujours le même texte plus ou moins complet, selon la richesse du défunt; c'est ce que Champollion avait nommé le *rituel funéraire*. M. *Lepsius*, qui a publié le plus bel exemplaire connu de ce manuscrit, celui du musée de Turin[2], a cru devoir changer ce titre en celui de *livre des morts*; en effet, le sujet général est le voyage de l'âme après sa mort dans les régions infernales que les Egyptiens appelaient *Amenti* (pays du couchant).

On lit en tête du livre : *Commencement des chapitres de la manifestation à la lumière du défunt N...*; c'est indiquer déjà le terme

[1] *Stromates*, l. VI, p. 268.

[2] *Das Todtenbuch der Ægypter*. Leipsig, 1842.

de ses pérégrinations. Conduite par *Anubis*, le génie *Psycopompe*, l'âme adresse ses premières invocations à *Osiris*, le roi infernal, puis elle présente ses offrandes aux différens dieux qui l'accompagnent. Nous trouvons ensuite des épreuves qui nous rappèlent les poétiques visions du Tartare de Virgile ; l'âme combat des animaux mythiques, crocodiles, vipères, tortue, l'âne infernal, personnification de Typhon, et enfin le grand serpent *Apophis*, qui tomba sous les coups d'*Horus*. Les diverses portes des régions sont ensuite parcourues par le défunt, après qu'il a consacré chaque partie de son corps à une divinité spéciale ; mais comme la mort n'est pas l'affaire d'un jour, il se met à labourer des champs entourés par les eaux célestes ; il doit semer et y faire la moisson un certain nombre de fois, et offrir le produit de son travail au dieu *Hopiméou*, le Nil céleste, père des dieux, qui paraît le principal personnage de ces champs éliséens. La grande scène du jugement qui vient ensuite est précédée d'une longue liste de péchés dont l'âme se prétend exempte ; en s'adressant chaque fois à un dieu nouveau auquel peut-être ce crime était censé déplaire plus particulièrement. *Osiris* paraît ensuite en juge souverain ; *Thot* écrit le jugement et constate que le cœur du défunt est en parfait équilibre avec le signe de la justice dans les plateaux de sa balance. C'est alors que l'*Osirien*[1] parvient aux sphères lumineuses où il adore le dieu *Soleil*. Cette partie paraît la plus essentielle du livre. Beaucoup d'autres chapitres traitent d'objets religieux qui s'y rattachent, et qui auront été ajoutés à diverses époques. Champollion y avait remarqué une *litanie*, forme de prière bien antique, comme l'on voit ; *Osiris* y est invoqué sous plus de 120 noms différens. Il suffit d'avoir donné une idée de ce livre, pour avoir prouvé qu'il contient des trésors pour l'histoire des religions antiques. Cette curieuse transmigration des âmes sera examinée par M. de *Bunsen* et comparée avec d'autres traditions semblables dans la dernière partie de son ouvrage.

Arrivant à l'étude générale des monumens, M. de *Bunsen* en distingue trois principaux qui méritent une appréciation particulière, à cause de l'étendue des tems qu'ils renferment. Le plus connu de ces monumens et celui qui, jusqu'ici, nous a apporté plus de lumières,

[1] C'est le titre que prend tout défunt qui parcourt le domaine d'Osiris.

c'est la suite de noms royaux appelés *Table d'Abydos*. Ce champ déjà si travaillé est loin d'avoir porté tous les fruits qu'il peut donner. Le sens général n'en est pas douteux; le grand *Ramsès* y fait une offrande commémorative aux rois ses prédécesseurs, et ses cartouches répétés remplissent toute la ligne inférieure. La mutilation du monument nous a privés, malheureusement, du point de départ, et les idées étaient si peu fixées à cet égard que l'on ne savait si la *table d'Abydos* n'avait pas perdu plusieurs rangées de cartouches royaux[1].

Aussitôt que d'autres inscriptions eurent donné à Champollion les noms des rois dont la table ne contenait que les prénoms royaux, il reconnut en bon ordre les principaux prédécesseurs de *Ramsès* dans les *listes de Manéthon*, et la succession remontait assez régulièrement jusqu'à *Amos*, le restaurateur de la monarchie égyptienne, après l'époque des Pasteurs. Bientôt des recherches plus sévères vinrent prouver qu'il y avait des lacunes entre certains rois; les reines de la 18e dynastie avaient été omises, et ni les monumens ni les listes de *Manéthon* ne donnaient *Ramsès I*er comme successeur immédiat du roi *Horus*, son voisin cependant sur la *table d'Abydos*. Il devint donc certain que l'on avait fait un choix particulier de monarques, soit que le motif en eût été l'illustration ou la parenté (ce que l'on ne pouvait encore apprécier). Mais il était en même tems bien avéré pour la partie interprétée, que ces rois étaient disposés régulièrement suivant l'ordre des tems, ordre précieux qui paraît manquer à d'autres monumens.

En remontant au-delà d'*Horus*, la liste offrait encore 5 cartouches royaux jusqu'à l'endroit où la pierre est brisée. On pensa alors que ces rois étaient les prédécesseurs d'*Amos*, et on les classa dans la 17e *dynastie*. Mais à mesure que les noms de ces rois se retrouvèrent sur les monumens, les difficultés les plus graves vinrent combattre cette classification. Ces monarques apparaissaient pleins de gloire et de puissance. L'un d'entre eux avait fait des conquêtes au nord de l'Egypte; et leurs monumens s'étendaient depuis *Thèbes* jusqu'à *Héliopolis*, et à la presqu'île du *Sinaï*. La 17e *dynastie*, au contraire, était, suivant tous les témoignages, contemporaine des *Pasteurs*; *Amos*, le premier, avait relevé la puissance égyptienne, œuvre qu'un des *Thout-*

[1] V. *Revue archéologique*, article sur la *Table d'Abydos* par M. Letronne.

mès, ses successeurs, avait complétée par l'entière expulsion de la race étrangère.

Manéthon devait encore une fois avoir raison contre des objections prématurées, et la suite de cette analyse nous montrera comment les travaux de M. Lepsius ont reporté avec une grande vraisemblance cette suite de rois à la 12e *dynastie*, grande époque où Manéthon place un des *Sésostris*. Dès lors on peut comprendre l'intention de *Rhamsès*, qui, dédaignant les dynasties sans gloire tributaires ou victimes des Pasteurs, n'offre ses hommages, après *Ahmès*, qu'aux grands souverains de la 12e *dynastie*. Quant aux cartouches conservés encore dans la ligne supérieure, personne ne les avait classés méthodiquement avant M. de *Bunsen*.

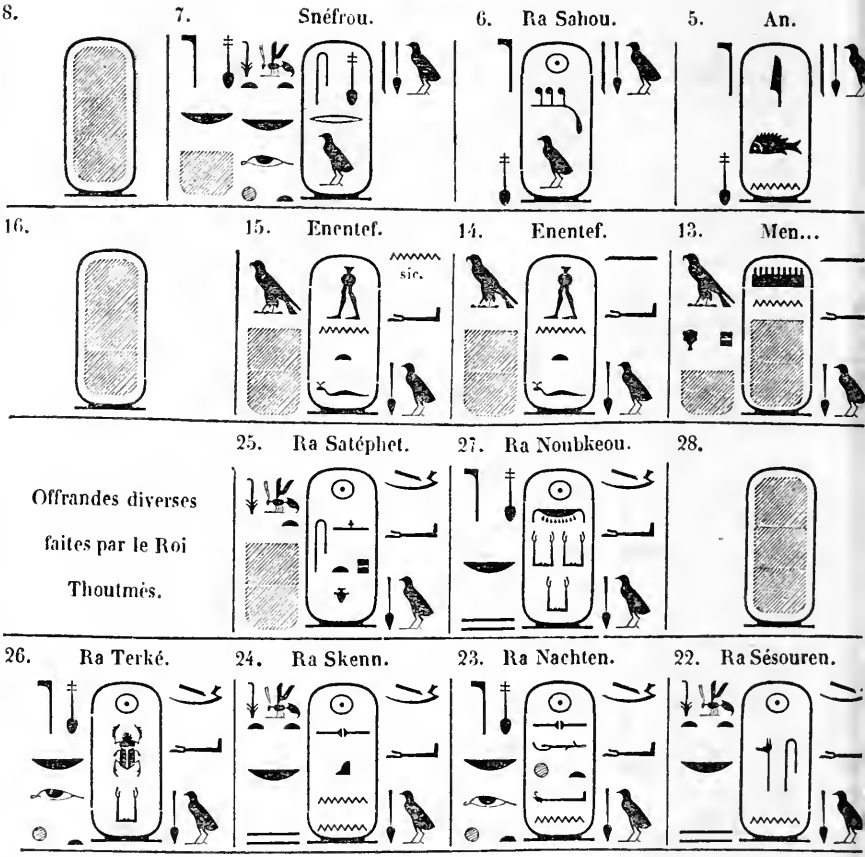
Le second monument et le plus précieux peut-être de tous les monumens historiques que possède la science, c'est la liste de Karnak appelée la *chambre des rois* ou la *salle des ancêtres du roi Thoutmès III*, dont un savant égyptologue, M. *Prisse*, vient d'enrichir la France [1].

Les difficultés sont ici bien plus graves que pour la *table d'Abydos*. *Thoutmès III*, représenté 4 fois, présente des offrandes à 4 séries de rois, disposés en 8 rangées et marchant dans deux directions con-

[1] Nous donnons ici cette planche contenant les noms et les titres de tous les personnages qui remplissent *la partie gauche de la salle des ancêtres de Thoutmès III*; cette partie est celle dont l'étude a produit jusqu'ici le plus de résultats. Nous avons corrigé avec soin, d'après le monument, quelques fautes qui s'étaient glissées sur la planche publiée par M. Lepsius, et qui a servi à M. de Bunsen. La lithographie que l'on trouve à la Bibliothèque-Royale contient elle-même quelques inexactitudes. Les personnes qui ont étudié Champollion trouveront dans la lecture des noms des différences légères, qui tiennent à ce que M de Bunsen adopte toutes les corrections proposées par M. Lepsius (*Annales de l'inst. archéol.* 1837). Les numéros indiquent l'ordre chronologique d'après M. de Bunsen.

Voici quelques détails sur la manière dont ce monument a été apporté en France. — C'est en 1843 que M. Prisse, pour sauver cette *salle* qui allait subir le sort de tant d'autres monumens que l'on mutile ou détruit chaque jour, résolut d'en faire scier les pierres et de les envoyer au gouvernement français. Avant cette opération difficile, il fit faire un *estampage en papier* de tous ces bas reliefs, pour témoigner de l'état dans lequel ils se trouvaient alors; puis avec des peines infinies, il vint à bout d'enlever les pierres, et de les scier. Mais ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'il put les

CÔTÉ GAUCHE DE LA SALLE.



OBSERVATIONS.

N° 2. On a rétabli le côté gauche de l'inscription comme la colonne du n° 31 qui commence une abeille.

N° 3. On a fait la même restauration que ci-dessus.

N° 6. Le signe du milieu difficile à lire.

N° 7. Le signe ⟺ manque peut-être.

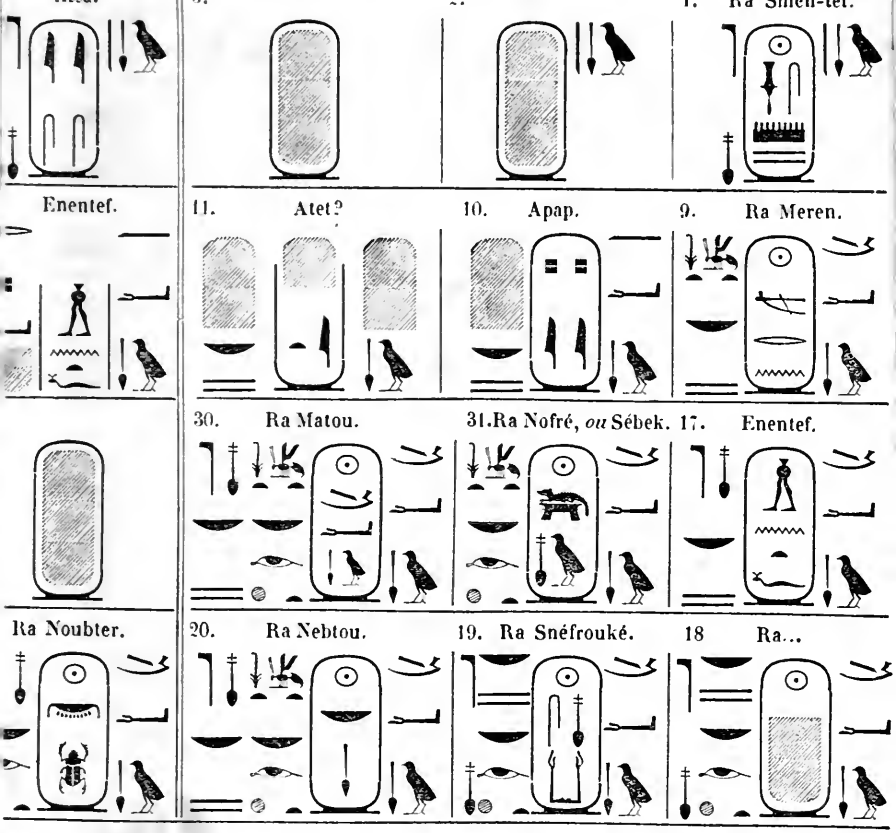
N° 8. Les deux inscriptions sont restaurées.

N° 10. La partie gratée ici a été restaurée comme au n. 9.

Annales de philosophie chrét., n. 78, t. XIII, p. 439.

NOMS ET TITRES DES PERSONNAGES QUI REMPLISSENT LA MOITIÉ GAUCHE DE LA S.

MOITIÉ GAUCHE DU FOND DE LA SALLE.



N° 11. Restauré comme le n. 9.
N° 12. Point de cartouches; les deux signes et restaurés.
N° 13. L'inscription du côté gauche restaurée.
N° 14. La partie fruste ici a été restaurée par un .
N° 20. Le signe d'en bas au lieu de ressembler à une *pique*, est quelque chose de moins formé comme un *os*.
N°s 25 et 27. Sont restaurés comme ici.
N° 31. Les deux signes d'en bas difficiles à lire.

traires. Quel était le fil conducteur dans ces généalogies? c'est ce que personne n'avait su dire jusqu'ici; il ne se trouvait aucun des prédécesseurs immédiats de *Thoutmès III*, qui pût indiquer où se terminait la liste.

La partie gauche[1] contenait des indications d'où l'on pouvait conclure qu'elle appartenait dans la partie supérieure aux plus anciennes époques de l'empire. Dans la première ligne les cartouches des rois *Assa*[2] (No 4) et *An* (No 5), se sont retrouvés dans les tombeaux de Memphis mêlés avec ceux des rois des premières dynasties. Il est donc probable que le point de départ de la *table de Karnak* est le

dérober au gouvernement égyptien. Envoyées en France par Toulon et le Hâvre les caisses furent un peu maltraitées dans le transbordement. Quatre pierres furent trouvées brisées, et l'une d'elles réduite en poudre. Mais le monument a été rectifié d'après les *estampages* prises avant de l'enlever. Ce sont les restaurations, dont nous parlons, dans les *notes* au bas de notre planche.

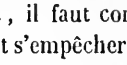
On trouve de plus dans la même salle à la bibliothèque du roi une *stèle colossale de Rhamsès XI*, qui est le seul monument connu de ce pharaon; on y lit qu'il fit une expédition dans le *pays de Baschtan*, pour délivrer ou épouser la fille du roi. Cette stèle historique avait été copiée déjà par Champollion, qui en a cité divers passages dans sa *Grammaire égyptienne*; c'est un monument précieux à conserver.

On y trouve aussi un bas-relief curieux représentant une *adoration de Bakhan à Atenré*, où le Soleil, sous la forme d'un disque, d'où partent de nombreux rayons, qui s'étendent sur le roi et sur les présens qu'il fait; au bout des rayons se trouve la *croix ansée* ou signe de la *vie*.

M. Prisse a donné en outre un *superbe papyrus hiératique* contenant trois cartouches qui sont placés dans un ordre chronologique. Ce papyrus quoique ayant 8 mètres de longueur, n'est malheureusement pas complet; mais il est le plus ancien que l'on connaisse, et remonte à l'époque des premières dynasties égyptiennes. Il a été trouvé dans la *nécropole de Thèbes* près du tombeau d'*Enintef*. Voir la *notice* de M. Prisse, laquelle se vend à la bibliothèque royale et chez Leleux, libraire.

[1] C'est la partie que nous donnons ici; voir la planche.

[2] Dans l'écriture hiéroglyphique, l'ordre des caractères est souvent interverti pour la régularité du dessin; cela n'arrive jamais dans l'écriture hiératique; un papyrus, rapporté par M. Prisse, prouve que l'ordre des caractères de ce nom royal est *Issa*, et non *Ases*, comme l'écrit M. de Bunsen.

cartouche que nous avons marqué N° 1. La première partie de ce nom reste d'une interprétation douteuse, la seconde partie se compose de deux mots bien définis, et signifie *celui qui donne la stabilité*  *au double monde* [1] (l'Egypte). Sa prononciation est *Smen-to* ou *Smen-tet* [2], si l'on suit les corrections de M. *Lepsius*. M. de Bunsen n'hésite pas à voir ici l'*Ismandès-Osymandias* des traditions. Comme ce monarque n'existe pas dans les listes des *Manéthon*, et qu'aucun monument ne porte ce cartouche, il faut convenir que ce n'est là qu'une conjecture. Mais on ne peut s'empêcher de penser que le souverain à qui *Thoutmès* va rattacher son origine à travers tant de générations, avait dû en laisser une trace bien glorieuse dans l'esprit des peuples. Le roi *Smen-tet* paraît donc être le chef de cette ancienne dynastie dont les ruines de Memphis ont conservé quelques noms, et

[1] Les caractères égyptiens que nous donnons ici, ainsi que dans notre planche, sont ceux du *magnifique corps de caractères égyptiens, gravé pour l'imprimerie royale*. Ajoutons que c'est aux soins combinés de M. Letronne et de M. J.-J. Dubois, que sont dues les belles formes de ces deux caractères, dont l'un est gravé sur un corps de 18 points (7 millimètres); l'autre, servant d'auxiliaire au premier, sur un corps de 12 points (5 millimètres). Ces formes sont celles des plus beaux modèles pharaoniques. — Déjà plus de 1,400 de ces poinçons sont gravés, et nous ne pouvons que remercier ici M. Lebrun, directeur de l'imprimerie royale, et M. Dubois, de la politesse et de l'empressement qu'ils ont bien voulu mettre à nous fournir les nombreux caractères qui entrent dans ce travail, et même à graver ceux qu'ils n'avaient pas. Rappelons ici que l'on doit à M. Lebrun la gravure de 18 caractères étrangers qui sont :

1. Barman,
2. Bougui,
3. Chinois,
4. Etrusque,
5. Géorgien,
6. Grec,
7. Guzarfati,
8. Hébreu,
9. Himyarite,
10. Javanais,
11. Magadha,
12. Pali,
13. Pehlvi,
14. Persépolitain,
15. Sanscrit,
16. Tamoul,
17. Tibétain,
18. Zend.

[2] Nous nous servirons des lectures de M. de *Bunsen*, les bornes de cet article ne nous permettant pas de les discuter.

qui ne paraît pas rappelée dans *Manéthon*. On reconnaît à la ligne suivante (n° 10) le roi *Papi* ou plutôt *Apep* , comme l'écrit un papyrus de Londres; on ne peut guère méconnaître dans ce nom le roi centenaire, nommé *Phiops* par Manéthon, et *Apappus* par Eratosthène, le chef de la 6e *dynastie*.

Après une suite de princes qui n'ont point le titre de roi, la 3e ligne, quoique en partie mutilée, permet de lire cinq noms de la 12e *dynastie*. Ce côté gauche quel qu'en soit l'ordre exact, présente donc des rois depuis la plus haute époque jusqu'à la 12e dynastie.

Quant à la partie droite, aucune conjecture n'avait été hasardée lorsque le papyrus royal, dont nous parlerons tout à l'heure, parut fournir la preuve que les rois de la première ligne de ce côté du monument devaient suivre immédiatement la 12e dynastie, et appartenir ainsi à ces rois obscurs et longtems tributaires des pasteurs dont Manéthon n'a pas rapporté les noms. Le sens général du monument étant ainsi rétabli, la critique de chaque partie en sera plus aisée à comprendre lorsqu'il faudra étudier la suite des dynasties.

Il existe un troisième document d'une haute importance et dont jusqu'ici l'histoire n'avait point profité. Je veux parler du *Papyrus royal de Turin*[1]. Ce précieux débris fut apprécié à sa juste valeur par *Champollion*, aussitôt qu'il le découvrit au milieu d'un monceau de papyrus réduit presque en poussière par les ans. Il en réunit les fragmens épars avec une patience merveilleuse. La fibre du papyrus, qui conserve dans chaque fragment une physionomie toute particulière, fournit pour ce travail un moyen de contrôle bien précieux. Champollion put se convaincre qu'il avait devant les yeux les débris d'une liste de dynasties qui avait embrassé même les tems mythologiques, ou le règne des dieux et des héros. Ce travail, amélioré encore par *Seyffarth*, fut enfin publié par M. *Lepsius* après une minutieuse révision. Quelque défiance que l'on doive conserver sur l'ordre où se présentent des fragmens ainsi rassemblés, des faits précieux n'en sont pas moins acquis à la science, tant par certains morceaux plus entiers que par l'ensemble du travail.

[1] Publié par M. Lepsius dans son *Choix de monumens historiques*.

Le commencement du papyrus nous prouve que les traditions mythiques et héroïques étaient bien dès l'époque des *Ramsès*, ce que Manéthon nous a transmis. Nous voyons figurer dans le 2e fragment, comme rois d'Egypte, les dieux *Seb*, *Osiris*, *Set*, *Horus*, *Thot-Hermès*, et la déesse *Ma*. Une longue période de siècles est déjà attribuée au règne de chacun. D'autres dieux suivaient ceux-ci, et un mot écrit à l'encre rouge marque le commencement de chaque dynastie, après laquelle viennent des calculs ; 34 noms de rois paraissent à M. Lepsius devoir se rapporter aux dynasties antérieures à la 6e; *Ménès* y figure avec *Athotis*, son successeur. D'autres noms de rois humains sont rapportés avant lui ; ce sont probablement les dynasties partielles dont parle *Manéthon*, avant la réunion de l'Egypte sous un même pouvoir; 20 autres noms en 6 fragmens appartiendraient à l'espace compris entre la 6e et la 12e dynastie ; la fin de la 6e dynastie est bien déterminée par le nom du roi *Ounas* . La tête de la 7e colonne, qui paraît un peu mieux conservée, contient un fragment bien précieux. En effet on y lit distinctement les noms de deux rois qui répondent aux Nos 31 et 30 dans la *table de Karnak*, et qui terminent ici une dynastie. La famille qui suit, où l'on voit dominer le nom du dieu *Sévek*, est celle d'où sont tirés les premiers noms du côté droit de la *table de Karnak*, ce qui nous montre très-probablement dans quel ordre se suivent les deux côtés du monument. Dans les derniers morceaux, beaucoup mieux conservés, on peut encore lire 65 noms de rois qu'il faut bien placer avant la 18e dynastie. Un manuscrit de cette époque, contenant encore 115 noms de rois, et en ayant contenu un bien plus grand nombre, rend bien impossible de nier les données de Manéthon pour les tems reculés, mais il y introduit en même tems quelques renseignemens critiques. On peut reconnaître en effet les traces d'un plus grand nombre de rois que Manéthon n'en a donné pour certaines dynasties; de plus le papyrus semble compter bout à bout toutes les années de certains princes que des stèles encore existantes nous montrent comme

ayant régné conjointement; M. de *Bunsen* en conclut naturellement qu'on s'exposerait à de grandes erreurs si l'on comptait comme un nombre chronologique la somme des règnes d'une dynastie au moins dans la première époque du royaume égyptien. Ces élémens tout nouveaux et introduits par le papyrus de Turin, font désirer vivement la publication du travail où M. *Lepsius* doit compléter son étude; d'autant plus que le travail de *Champollion* étant resté inédit, nous ne savons pas si son génie y a laissé quelqu'une de ces traces lumineuses qui éclairaient tout un horizon.

Après ces grandes suites de noms royaux, viennent se placer des monumens où figurent certaines séries plus restreintes. Les *tombeaux de Gournah,* par exemple, offraient une suite de princes et de princesses de différentes époques. Une *procession funèbre* au monument appelé *Ramesséum* mérite d'être citée pour sa curieuse ordonnance; les ancêtres de *Ramsès* y figurent en bon ordre jusqu'à *Ahmès.* Deux cartouches seulement précèdent celui-ci : *Ménès* le premier et le prénom d'un roi dont le nom se lit ailleurs *Mantou-atp,* ou l'*approuvé* du Dieu *Mantou.* Il paraît maintenant probable, d'après l'ensemble des monumens, que ce roi est la souche des conquérans de la 12ᵉ dynastie, ce qui explique le rang extraordinaire qu'on lui a donné dans cet endroit. Si l'on ajoute à ces grandes pages les inscriptions souvent datées qui couvrent les monumens, on aura une idée des matériaux avec lesquels il faut reconstruire l'édifice de l'histoire égyptienne.

L'auteur arrive ensuite aux travaux que les Egyptiens nous ont laissés sur leur propre histoire. Désirant surtout faire connaître ce que le livre de M. de Bunsen contient de documens nouveaux ou d'opinions particulières, nous passerons rapidement sur l'étude des précieux *fragmens de Manéthon.* Sa position de prêtre égyptien garantit à ses assertions une autorité que les faits accroissent chaque jour. Les extraits de *Josèphe* nous prouvent que son livre était une véritable

histoire; les listes que nous possédons n'en sont que des extraits, et l'esprit particulier de celui qui les a faits n'a pu manquer d'y laisser quelques traces. Indépendamment de ces listes, le *Syncelle* nous a conservé un calcul déjà bien remarqué, mais dont M. de *Bunsen* fait un usage tout particulier. «*Manéthon*, dit ce chronologue, comptait, » depuis *Alexandre* jusqu'à *Ménès*, 113 générations comprenant un » espace de 3,555 ans. » Ce calcul n'a pas été inventé par le *Syncelle*; car il ne peut aucunement quadrer avec sa manière de compter; aussi n'en fait-il point usage. On s'était souvent servi de ce passage pour attaquer l'authenticité des premières dynasties de *Manéthon*; pour M. de *Bunsen* il devient la règle dont il ne faut plus s'écarter pour comprendre cet auteur. Les listes sont pour lui des tables de familles royales; les rois et même les dynasties, dans la plus ancienne partie, y sont simultanés, et pour avoir une idée de la succession des tems, il fallait avoir un guide au milieu de ce labyrinthe. Ce passage porterait à croire que *Manéthon* avait pu formuler un jugement sur la durée totale de l'empire, soit qu'il y eût dans les archives un véritable *canon chronologique*, soit que cela résultât de son travail particulier. Ce dernier point paraîtra plus probable si l'on songe aux myriades d'années qu'aimaient à se donner les prêtres Egyptiens.

Manéthon, quoique écrivant en grec, doit être rangé parmi les sources nationales et étudié avec confiance; mais il en est tout autrement des écrivains grecs d'origine. La plus grande réserve est commandée par leur génie national, par leur manie d'euphoniser et de gréciser les noms propres, et d'identifier les dieux et même les personnages historiques des différentes nations. *Hérodote* mérite d'être distingué pour la bonne foi avec laquelle il rapporte les traditions qu'on lui confie; lorsque ses garans sont des gens instruits, ses récits se trouvent vrais dans tous leurs détails, et lorsqu'il rapporte des traditions populaires, il y a toujours quelque chose d'utile à l'histoire dans le cachet qu'il leur conserve. Ce n'est donc point l'ordre des dates qu'il faut chercher dans *Hérodote*, mais bien les précieux lambeaux des traditions qu'il enregistre si fidèlement.

Le génie grec, devenu plus sévère à l'école d'*Aristote*, commence à nous donner quelques appréciations plus exactes des époques primi-

tives, et ce grand philosophe fait remarquer que *Sésostris*, le législateur, est bien antérieur à *Minos*.

Mais nous donnerons une attention toute particulière au précieux *fragment d'Eratosthène* qui devient, à vrai dire, toute la base des calculs de M. de *Bunsen*. Le texte par lequel le *Syncelle* introduit cette liste de rois, mérite d'être rapporté : « Apollodore le chroniqueur » (χρονικὸς) a donné l'ensemble du règne des 38 rois égyptiens dits Thé» bains, comprenant 1,076 ans... *Eratosthène*, en ayant pris con» naissance dans les archives égyptiennes et recueilli leurs noms, » d'après l'ordre du Souverain, il les exposa [1] en grec de la manière » suivante. » Ce passage fait naître tout d'abord la question de savoir s'il est bien ici question d'*Eratosthène*, le célèbre président de la bibliothèque d'Alexandrie, le père de la géographie astronomique, le premier savant de cette école si savante. Il est difficile d'en douter lorsqu'on voit dans les passages rassemblés par M. de *Bunsen* à quel point *Eratosthène* s'était occupé de l'histoire d'Egypte. Ensuite ce fragment est tiré d'*Apollodore*, le célèbre disciple d'*Aristarque*, et regardé par les Grecs comme le premier et le plus sévère chronographe. Il fallait que cette liste, revêtue de ces deux imposantes signatures, eût bien de l'autorité, pour que le *Syncelle* se soit cru obligé de l'employer. Ne sachant quel usage en faire, il suppose un royaume thébain courant pendant tout cet espace de tems à côté du royaume égyptien ; tellement qu'il débute par un *Ménès* et un *Athotis*, thébains, contemporains du *Ménès* et de l'*Athotis*, égyptiens. Beaucoup de bons esprits sentirent l'importance de ce travail et cherchèrent à y asseoir leurs calculs. *Marsham*, il y a près de deux siècles, essaya de l'employer conjointement avec *Manéthon*, et pour ne pas parler d'autres essais plus ou moins malheureux, le docteur *Pritchard*, en 1819, prit pour base de son calcul que la liste d'*Eratosthène* répondait aux 12 premières dynasties, ce qui est à peu près le résultat auquel M. de *Bunsen* est arrivé [2]. Mais ses comparaisons

[1] Παρέφρασεν. Voir le *Syncelle*, p. 91, c. — M. de B. pense que cette expression se rapporte à la traduction en grec qui accompagnait chaque nom égyptien.

[2] En 1831, M. de Paravey disait : « La seule chronologie égyptienne réelle est celle que nous a conservée Ératosthene. » Voir *Annales de Phil.*, 1831, t. VIII, p. 126.

mal établies ne purent en rien justifier son idée. M. *Lenormant*, dans ses *éclaircissemens sur le cercueil de Mycérinus*, montra que la *liste d'Eratosthène* contient plusieurs des rois rappelés par Manéthon ; mais il ne chercha pas quel principe avait pu présider à ce choix et n'accorda même qu'une faible confiance à l'authenticité du passage extrait d'*Apollodore* ; l'idée de M. de Bunsen lui appartient donc tout entière.

La seconde question qui se présente à l'esprit est celle-ci : Pourquoi *Eratosthène* va-t-il à *Thèbes*, par l'ordre du Souverain, fouiller les archives pour dresser un *canon des rois*, alors que l'Egypte devait être abondamment pourvue de listes royales, ainsi que nous le prouvent les *listes de Manéthon* et le *papyrus de Turin ?* Il y avait donc un choix à faire, un travail à entreprendre sur ces dynasties. Si ce travail a été un choix chronologique, nous devons retrouver ces monarques dans *Manéthon*, à des intervalles plus ou moins rapprochés, mais toujours dans l'ordre des tems. Le premier résultat de la comparaison des deux listes amène M. de *Bunsen* à poser en principe qu'*Eratosthène* a écarté de son canon, comme dynasties *collatérales*, toutes celles qui n'ont pas régné dans l'une des deux capitales, *Thèbes* ou *Memphis*.

Ce précieux fragment nous est arrivé bien mutilé par les copistes ; il contient cependant encore des noms bien reconnaissables et que nous retrouvons sur les monumens. La traduction grecque qui les accompagne est précieuse à tous égards ; elle confirme souvent les interprétations de *Champollion ;* on peut même, avec son secours, redresser quelques fautes des copistes dans l'orthographe des noms égyptiens. Nous indiquerons les points sur lesquels les deux listes sont identifiées avec succès, en passant d'autres rapprochemens qui ne nous ont pas paru concluans.

Le point de départ est nettement tranché. Les cinq premiers rois d'*Eratosthène* sont bien *Ménès* et ses successeurs de la 1re dynastie de *Manéthon*. Les noms sont identiques et les années même des règnes ne diffèrent presque pas. Seulement *Eratosthène* ne compte que 5 rois successifs, là où la dynastie complète donne 8 princes à *Manéthon*.

La 2e dynastie (*Thynite*) est écartée du Canon.

Dans la 3e dynastie (*Memphite*) nous trouvons un nom fort altéré, ainsi que sa traduction grecque ; mais la qualification de *Gigantesque* (περισσομελής) ne laisse pas de doute qu'il ne s'agisse de *Sesorthos*, le géant de la 3e dynastie de *Manéthon*.

Nous arrivons ensuite à la 4e dynastie, celle qui construisit les *pyramides de Memphis ;* ici l'identité est frappante, seulement *Eratosthène* est plus complet. *Manéthon* a réuni et en une seule somme d'années, les règnes des deux rois *Suphis* et *Chou-fou*, ainsi que ceux des deux *Menchérès*. Eratosthène donne ces quatre rois séparément en dédoublant les nombres d'années. Les chambres supérieures de la grande pyramide en nous montrant les cartouches de *Chou-fou* et de *Cnoum-Chou-fou* réunis sur les mêmes pierres, feraient croire que les deux frères ont régné ensemble et que les deux manières de compter sont également exactes.

La 5e dynastie qui régna à *Eléphantine* est exclue du canon chronologique ; on y lit aussitôt après la 4e dynastie le nom d'*Apapus* qui régna 100 ans. On ne peut méconnaître ici le roi *Phiops* le centenaire, chef de la 6e dynastie des monumens; la reine *Nitocris* qui clot la dynastie vient ensuite dans les deux listes.

Les moyens de comparaison nous manquent pour la 7e et la 8e dynastie *Memphites*, parce que *Manéthon* n'a pas conservé les noms de ces rois, et nous devons dire que les efforts de M. de *Bunsen* pour retrouver sur les monumens les 9 rois d'*Eratosthène* qui, suivent *Nitocris*, ne nous ont pas paru bien dirigés ni couronnés de succès.

Les 9e et 10e dynasties (*Eléphantines*) sont naturellement écartées, et la 11e n'a eu qu'une courte existence.

Eratosthène et *Manéthon* se retrouvent face à face à la 12e dynastie et le rapport est encore évident. Le canon chronologique passe le 1er *Sésortosis* ; mais les monumens prouvent qu'il a régné conjointement avec *Amenemhès*[1]. Les deux listes présentent ensuite également 2 *Amenemhès*, *Sésostris-Sistosis* et puis *Lamares-Mares*, l'auteur du labyrinthe. Les trois derniers rois ne peuvent être com-

[1] Nous discuterons plus loin toutes ces assertions, ici nous nous contentons d'exposer ce nouveau système.

parés, puisque la 13e dynastie n'a conservé qu'un total. Nous avouons que la marche du canon d'*Eratosthène* nous paraît ainsi jalonnée d'une manière certaine, et c'est beaucoup dans l'état où ce fragment nous est parvenu.

Le tableau suivant rendra sensible le choix des dynasties successives et les corrections présumées du canon chronologique pour chacune d'elles.

DYNASTIES.		ERATOSTHÈNE.		MANETHON DANS L'AFRICAIN.		
1re	Thynite [1], Memphite.	5 rois.	190 ans	8 rois.	263	
2e	Thynite.					Ecartée.
3e	Memphite.	7 rois.	201	9	214	
4e	Memphite.	7 rois.	178	8	254	
5e	Eléphantine					Ecartée.
6e	Memphite.	3 rois.	107	6	203	
7, 8 et 11e	Memphites ensemble.	9 rois.	166	?	185	
9 et 10e	Héracléopolytes.					Ecartées.
12e	Thébaine.	4 rois.	147	8	176	
	Total	35 générations.	989 ans.	?	1,295 ans.	

Faut-il conclure de là avec M. de *Bunsen* que *Manéthon* a compté pour cette période, environ 3 siècles de plus qu'*Eratosthène*? Cela nous paraîtrait hasardé. Si *Manéthon* a réellement fait un travail sur la durée de l'empire, on ne peut admettre qu'il ait séparé seulement les dynasties parallèles, et compté l'un après l'autre les règnes collatéraux, lorsque encore aujourd'hui les monumens nous permettent

[1] *Ménès* était *Thynite* de naissance, mais il bâtit *Memphis*, et en fit la capitale.

de faire cette distinction pour certains règnes. Nous ne savons pas du tout quelle portion de ses 3,555 ans, *Manéthon* avait attribuée aux 12 premières dynasties. La liste d'Eratosthène se termine 87 ans après la 12e dynastie, et M. de Bunsen veut que ce soit à l'invasion des Pasteurs. Quelque correction qu'on puisse faire subir au nom du roi *Amytantaios*, le dernier de la liste d'*Eratosthène*, il ne ressemble guère au *Timœus Concharis*, le célèbre vaincu dont parle *Josèphe* d'après *Manéthon*. Ensuite comme tous les textes ne placent les *pasteurs* qu'à la 15e dynastie, et que la 13e dynastie eut 60 rois comprenant dans *Manéthon* 455 ans, on ne voit pas trop comment les Pasteurs seraient arrivés 80 ans après la 12e dynastie. *Manéthon*, qui divise, comme M. de *Bunsen*, l'histoire Egyptienne en trois parties, est loin de donner toute la période moyenne à l'invasion des Pasteurs. Son premier livre se terminait à l'avènement d'*Amenemhès*, le premier roi de la 12e dynastie. Le second livre s'ouvrait par le récit de l'époque glorieuse d'un des *Sésostris* et de toute sa descendance; il faut bien ensuite que le royaume ait eu le tems de perdre de sa force, pour qu'un successeur de ces grands rois soit chassé par des hordes de peuples pasteurs. La seconde partie de *Manéthon* contenait, outre ce tems d'abaissement, tout le règne des *Thoutmès*, des *Aménophis* et des premiers *Rhamsès*. M. de Bunsen, au contraire, remplit tout son moyen-âge égyptien avec le seul tems des Pasteurs; cela vient de ce qu'il considère comme l'indication et la mesure de ce tems, une note que le *Syncelle* ajoute au travail d'*Eratosthène*. Il en résulte qu'*Apollodore* avait encore donné 53 autres rois thébains, successeurs des premiers, et dont le *Syncelle* ne rapporte pas les noms parce qu'il ne voit pas ce qu'il en pourrait faire. Certes, la légèreté de cet auteur nous prive là d'un document inestimable; d'autant que les listes de *Manéthon* ne nous fixent point sur l'époque de l'invasion, et que les différences des textes nous rendent fort difficile d'en déterminer la durée. Quant au travail d'*Apollodore*, nous ne savons ni le moment où il s'arrêtait, ni la somme des années qu'il embrassait. Cette partie nous paraît donc restée dans l'incertitude, malgré l'habileté avec laquelle M. de Bunsen en a groupé les élémens.

Maintenant résulte-t-il de cet examen que nous possédions une chronologie jusqu'à *Ménès*? il serait bien hardi de le prétendre, et

nous nous bornerons à constater que suivant l'opinion de M. de Bunsen nous possédons le travail du plus savant des Grecs sur les premiers âges de l'Egypte; et que ce travail, loin de nuire à l'autorité de *Manéthon*, peut servir à expliquer comment son chiffre total donné par le *Syncelle*, est si différent de la somme de ses dynasties, données par le même auteur. Nous avons insisté plus longuement sur cette confrontation des listes, parce qu'elle est toute nouvelle et parce qu'elle ne vise à rien moins qu'à faire biffer 15 siècles des registres du monde historique; nous verrons plus tard comment elle s'accorde avec les monumens.

Une étude rapide et pleine de justesse, met ensuite en évidence les passages dont on doit tirer parti chez les autres écrivains grecs. *Diodore* surtout, qui avec sa légèreté habituelle, a mêlé ensemble des élémens disparates, a dû subir un examen sévère; ses traditions précieuses sur les législateurs de l'Egypte, ont été distinguées parmi les légendes de toutes les époques qu'il a confondues ensemble.

Mnévis, roi des tems héroïques, serait, d'après cet auteur, le premier législateur des bords du Nil. *Sasychis*, à qui l'on attribue une pyramide, aurait réglé le service divin et inventé l'astronomie. Les lois militaires seraient l'ouvrage du grand *Sésostris*. La législation aurait subi un remaniement général sous *Bokoris*, et *Darius* serait le dernier prince qui se serait occupé des lois Egyptiennes.

Les *Romains* n'ont point fait de recherches spéciales sur l'Egypte, et cela est d'autant plus regrettable qu'ils paraissent bien moins disposés à altérer les noms. Nous devons à *Tacite* celui du grand *Rhamsès*.

Si les Grecs, dont les chroniques ne remontaient pas à l'origine des âges, n'avaient que rarement discuté les assertions égyptiennes, il en fut tout autrement lorsque *l'école juive* d'Alexandrie, et plus tard le *christianisme*, apparurent avec un livre qui commençait son récit à la création du monde. Les nations ont les petitesses de l'homme; chaque vieux peuple veut avoir été le fils aîné du monde, et met de la coquetterie à se vieillir encore. Aussi le désir d'accorder les traditions de la vallée du Nil avec le récit biblique, a-t-il été depuis ce tems l'objet de travaux savans et assidus. M. de Bunsen ne donne pas encore dans ces volumes la série des époques correspondantes dans les deux

histoires ; mais comme il nous laisse apercevoir un système nouveau qui rendrait *Abraham* contemporain de *Ménès*, ou même plus ancien, il faut dès à présent examiner la solidité des points de repère sur lesquels il base son travail.

La chronologie biblique se partage raisonnablement en quatre époques. La plus récente, malgré de nombreuses difficultés et une foule de dates contradictoires dans *les livres des Rois*, se construit avec une certitude suffisante jusqu'à *Salomon*; et la captivité de *Roboam* est venue attester l'exactitude des calculs hébreux et égyptiens pris séparément jusqu'à cette époque[1]. L'histoire sainte et les monumens égyptiens se prêtent mutuellement de nombreux secours pour cette période. Quant aux tems antérieurs à *Abraham*, il faut se rappeler que la Bible ne calcule nulle part une époque à partir de son déluge ; si l'on veut suppléer à ce silence, on est tout d'abord arrêté par les différences énormes que présentent les trois textes également dignes de foi, hébreu, samaritain et grec. En outre, si l'on tient compte de la nature des récits dans les premiers chapitres de la *Genèse* et des généalogies qui rappèlent plutôt des peuples que des personnages, on peut se convaincre aisément qu'il ne faut pas chercher ce que la science appelle une chronologie, et bien moins encore une chronologie sacrée, dans ce sens qu'il ne fut pas permis à la science d'en examiner les différentes dates[2]. Le tems écoulé depuis *Abraham* jusqu'à la fondation du temple, est divisé en deux périodes par la sortie d'Egypte. La question de la plus moderne, paraît au premier abord tranchée par un texte du *livre des Rois*[3], où il est dit formellement que la 4e année du roi *Salomon*, époque de la fondation du temple, était l'an 480 depuis la sortie d'Egypte. Mais voici que saint Paul[4] si versé dans les traditions hébraïques, compte 450 ans depuis *Josué* jusqu'à *Samuel* seulement[5]. *Josèphe* de son côté, qui a écrit son histoire en consultant

[1] Les *Annales* ont publié le portrait de ce roi, retrouvé sur les murs du palais de Karnac. Voir le t. VII, p. 150, et VIII, p. 113 (1re série.)

[2] Voyez, à ce sujet, les solides réflexions de M. A. Coquerel : *Essai sur les dates de la Bible*, dans sa *Bibliographie sacrée*, p. 649.

[3] III *Rois*, VI, 1.

[4] *Actes*, VIII, 13.

[5] Ce qui donne au moins 60 ans de plus.

les exemplaires authentiques du temple comme il nous l'atteste expressément; *Josèphe* compte pour cette époque 501 ans[1], et dans un autre ouvrage 692 ans[2]. Cela vient sans doute de ce que le chiffre de 480 ans ne peut satisfaire à l'addition des époques rapportées au *livre des Juges,* sans compter quelques intervalles dont la durée n'est pas déterminée. Il est donc à craindre que la date de la fondation du temple n'ait pas été conservée plus exactement qu'une foule d'autres dates des *livres des Rois,* qui se contredisent à chaque règne[3]. Dans cette incertitude, dont la limite est au moins d'un *siècle et demi*; on voit combien il serait utile pour l'histoire biblique de trouver en Egypte un renseignement qui fixât exactement l'année de l'*Exode.* M. de *Bunsen* choisit l'espace le plus long, et ce n'est que par la lecture de ses derniers volumes que nous pourrons apprécier ses raisons.

Il reste donc à examiner le tems qui s'est écoulé depuis *Abraham* jusqu'à la *sortie d'Egypte,* tems où la plus grande partie de l'histoire juive n'est réellement qu'un fragment de l'histoire égyptienne, et qu'il est si essentiel de bien adapter à sa place. La plupart des savans qui ont étudié les dates de la Bible pensent que 430 ans se sont écoulés depuis la promesse faite à *Abraham* [4], ce qui donne environ 220 ans pour le séjour en Egypte. M. de *Bunsen,* au contraire, donne toute cette durée à la seule captivité d'Egypte, et prétend ainsi faire remonter l'administration de *Joseph* jusqu'à la 12e dynastie. Les principaux élémens de la question sont d'abord la prophétie que nous venons de rappeler [5]. Nous l'écarterons de la discussion, à son titre de prophétie, obscure comme toutes les autres, et qui ne peut être expliquée et précisée que par les données historiques. Le verset de l'*Exode* (XII, 40) contient véritablement toute la

[1] *Antiquit. jud.,* VIII, 3.

[2] *Contre Appion,* II, 2.

[3] Voir quinze de ces contradictions les plus manifestes dans Archinard, *Chronologie sacrée,* p. 73.

[4] *Genèse,* XV, 13, 16.

[5] Scito prænoscens quod peregrinum futurum sit semen tuum in terrâ non suâ, et subjicient eos servituti, et affligent *quadringentis annis*...; generatione autem quartâ revertentur hùc. *Gen.* XV, 13, 16.

question. Il est ainsi conçu dans le texte hébraïque qu'a suivi la Vulgate : « *La demeure des enfans d'Israël en Egypte fut de* 430 *ans.* » Mais l'édition des *Septante*, en ajoutant un mot, change entièrement le sens : « *L'habitation des enfans d'Israël dans l'Egypte, et le pays de Canaan, fut de* 430 *ans.* » Cette leçon est confirmée par un texte d'une source bien différente. Le Pentateuque samaritain dit plus explicitement : « Le séjour des enfans « d'Israël et *de leurs pères dans* la terre de *Canaan* et dans » l'Egypte fut de 430 ans » ; et l'accord de ces deux textes commande déjà une grande confiance. Aussi saint Paul [1] et après lui tous les Pères de l'Eglise, n'ont pas hésité à adopter cette lecture, comme on peut s'en convaincre surtout, par un beau passage de saint Augustin [2]. Des orientalistes distingués [3] ont même pensé que la leçon du texte Samaritain représentait ici le véritable texte originaire. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le texte hébreu, qui paraît si clairement favoriser l'opinion de M. de Bunsen, n'a cependant point été entendu ainsi par l'école judaïque qui s'attachait à sa lettre avec une fidélité devenue proverbiale. *Josèphe*, qui, pour les premières époques, a suivi les nombres du texte hébreu, en contradiction avec ceux des Septante, Josèphe compte ici comme le Grec et le Samaritain : « Les Israélites » sortirent d'Egypte, dit-il, 430 ans après que notre père Abra» ham fut venu en Canaan, et 215 ans après que Jacob fut venu » en Egypte[4]. » Il faut bien en conclure, ou que le texte qu'il avait sous les yeux était semblable au Pantateuque samaritain, ou qu'une tradition bien constante le forçait à s'expliquer ainsi.

Le *Paraphraste chaldaïque*, *Jonathan ben Huziel*, présente une donnée fort claire : suivant lui, la demeure en Egypte fut de trente semaines d'années תלתין שמטין דשנין, ou 210 ans, et le chiffre

[1] *Gal.*, III, § 7.

[2] *Questiones in Exodum.* l. II, n. 47. Dans l'édition de Migne, t. III, p. 610.

[3] Voir Morin, *Exercitationes biblic.* — L. Cappel, *Critica sacra.* — Kennikott, *Diss.* I *supra rationem text. hebræi.*—Houbigant et Geddesius, *Notes sur la Bible.*

[4] *Ant.*, l. II, ch. 15.

de 430 ans doit être compté depuis l'alliance entre les quartiers de la victime[1].

L'auteur du traité, *Méghilah*, dans le *Talmud*[2], fait une remarque importante : on se rappelle que, d'après le système de ce traité, les différences du texte grec proviendraient de corrections raisonnées faites par les 72 anciens, traducteurs de la Bible ; parmi ces corrections il cite à cet endroit : במצרים ובשאר ארצות *dans l'Egypte et dans les autres contrées*; la raison de cette correction, « c'est, dit-» il, que sans cela l'on aurait pu croire que la loi contenait une er-» reur ; » ce qu'il prouve en supputant les époques. La même doctrine est exposée dans le *Médrasch-rabba* (section 18) et dans le *Médrasch-yalkut* (sections 38, 210). Les plus anciens docteurs connus, *Rabbi-Eliezer* et *Aben-Ezra*, font les mêmes calculs. La *grande chronique* des Juifs סדר עולם רבא s'attache à la même tradition. Lorsqu'on sait la vénération avec laquelle cette école conservait la lettre du texte hébreu, on vient à penser que les motifs qui ont déterminé cette unanimité ont dû être bien puissans. On en peut juger dans *Raschi*[3], qui résume ainsi leurs raisonnemens ; « Il est im-» possible d'entendre (ces 430 ans) du séjour dans la terre d'Egypte ; » car *Kéhath* [4] est compté au nombre de ceux qui sont entrés en » Egypte avec *Jacob*. Additionnez toutes les années de sa vie et toutes » celles de son fils *Hamram*, et vous serez encore loin de compte. » Or vous êtes forcés de compter quelques années à *Kéhath* » avant son entrée en Egypte; de plus beaucoup d'années de la vie » d'*Hamram* se confondent avec celles de *Kéhath*, et beaucoup des » 80 années de *Moyse* se confondent avec celles d'*Hamram*. Vous » voyez donc que vous ne pouvez trouver 400 ans depuis l'entrée en » Egypte..... et vous êtes forcés de dire que le pélérinage de la semence

[1] בין הבתרים. C'est ainsi que l'école rabbinique désigne toujours la promesse faite à Abraham (*Genès.*, xv, 13.)

[2] Talmud (Traité מגילה, folio 9, recto). Nous devons la connaissance de ce passage et des deux suivans à la bienveillante communication du savant M. Drach.

[3] Raschi est le plus ancien commentateur de la Bible.

[4] Grand-père de Moïse.

« d'Abraham a commencé aussitôt que cette semence a existé [1]. »

Cette doctrine était tellement reçue qu'on l'a constatée par un de ces artifices mnémoniques où la superstition voulut ensuite voir des prophéties cachées. Lorsque Jacob[2] envoie ses fils en Egypte, il se sert du mot רְדוּ, *descendez*, dont les trois lettres prises numériquement valent 210. Il leur prédit, par l'emploi de ce mot, dit un docteur[3], qu'ils resteront dans ce pays 210 ans. Quelque antiquité qu'on veuille reconnaître à ces remarques, celle-ci n'en prouve pas moins la constance de la tradition de la synagogue. Nous nous trouvons donc en présence de trois leçons dont deux sont parfaitement explicites, et dont la 3e a été entendue, malgré sa lettre actuelle, par les partisans les plus scrupuleux du texte qui la porte dans le sens des deux premières. C'est que pour se tirer du calcul des années de *Kéhath* et d'*Hamram*, il faut faire bien autre chose que d'expliquer un chiffre, il faut prétendre qu'il y a des générations omises entre *Abraham* et *Moyse*; c'est ce qu'avait fait *Périzonius* et ce qu'a dit après lui M. de Bunsen.

L'omission de personnages secondaires dans les généalogies de la Bible peut certainement être admise dans bien des cas; il est, par exemple, bien plus naturel de penser que *Cainan* a été omis dans un passage[4] que de supposer qu'il a été inventé dans un autre[5]. Mais ici où pourrait donc être la lacune? Ce n'est point une généalogie que nous avons sous les yeux, c'est une suite de documens historiques qui se coordonnent entre eux. Et d'abord il faudrait supprimer le récit tout entier pour trouver une lacune entre *Abraham* et *Lévi*. *Kéhath*, fils de ce patriarche, descend en Egypte avec lui [6]; qu'*Ham-*

[1] ואי אפשר לומר בארץ מצרים לבדה שהרי קהת מן הבאים עם יעקב היה צא והשוב כל שנותיו וכל שנות עמרם בנו ושמונים של משה לא תמצאם כל כך ועל כרחך הרבה שנים היו לקהת עד שלא ירד למצרים והרבה משנות עמרם נבלעים בשנות קהת והרבה משמונים של משה נבלעים בשנות עמרם הרי שלא המצא ארבע מאת לביאת מצרים..... לפיכך אתה צריך לומר כי גר יהיה זרעך משהיה לו זרע.

[2] *Genèse*, XLII, 2.

[3] Rabi aba bar Cahana, *Bereschit Rabba*.

[4] *Genèse*, X, 24.

[5] Luc, III, 36.

[6] *Gen.*, XLVI, 11.

ram fût bien son fils et non son descendant à un degré quelconque, c'est ce qui résulte clairement de ce passage des *Nombres* [1] : « Le » nom de l'épouse d'*Hamram* est *Jokebed*, fille de Lévi qui » lui était née en Egypte, et elle enfanta à Hamram, *Aaron*, » *Moyse* et *Marie* leur sœur. » Qu'*Hamram* ait pu épouser une fille du patriarche *Lévi*, cela se conçoit puisque Lévi vécut 185 ans. Les deux générations entre *Kéhath* et *Hamram*, *Hamram* et *Moyse*, seraient de 70 ans chacune, et M. de *Bunsen* y voit une objection contre notre calcul. Mais l'âge avancé auquel les principaux patriarches ont commencé leurs générations, est un fait avéré[2]. Isaac, le plus précoce de ces saints personnages, n'est père qu'à 60 ans.

Il ne résulte pas de là néanmoins que ce nombre de quatre générations pût être la moyenne pour le peuple entier ; en faisant abstraction de tout caractère merveilleux, dans la multiplication des enfans de Jacob, nous nous trouvons vis à vis de données historiques qui nous parlent toutes d'un prodigieux accroissement[3]. Nous voyons *Joseph*, avant de mourir (à 110 ans) connaître les arrières petit-fils d'*Ephraïm* ; cette donnée, ainsi que le climat, nous autorisent certainement à adopter 25 ans par génération, ou 8 degrés en 200 ans ; il peut y en avoir eu de bien plus courtes, et celle de *Josué* comprend 9 degrés, sans sortir des limites de la vraisemblance ; 56 chefs de famille petit-fils de Jacob, existaient à son entrée en Egypte [4], et les douze chefs de tribus y ont eu d'autres enfans [5]. Si l'on en ajoute seulement quatre pour faciliter le calcul, on trouvera que 60 chefs de famille ont pu produire à la 8e génération plus de 2,500,000 hommes avec le multiplicateur 4, le multiplicateur 5 porterait le nombre à plus de 18 millions. Les données de l'*Exode* n'exigent donc qu'une moyenne d'enfans mâles comprise entre les nombres 3 et 4. M. de *Bunsen*, qui combat cette opinion, raille ici, nous ne savons pourquoi, le docteur

[1] XXVI, 59.

[2] Les Pères y ont même cherché des raisons mystiques.

[3] Le verset de l'*Exode*, I, 7, emploie les expressions les plus énergiques : ils fructifient, ils foisonnent comme des reptiles ישרצו ; ils multiplient, ils deviennent puissans, et le pays en est rempli.

[4] *Gen.*, XLVI, 11.

[5] *Nombres*, XXVI, 59.

Baumgarten[1] d'avoir compté 56 couples à la première génération; mais c'est ce que le texte dit expressément [2].

On trouvera peut-être que nous nous sommes trop appesantis sur cette question; mais elle est d'une immense gravité. Discuter un chiffre, éclaircir son application, c'est le droit de la critique ; mais enlever à un livre son sens historique, ne voir dans l'histoire de la famille hébraïque en Egypte, que des lambeaux traditionnels, cela nous semble dépasser tout ce qu'on peut accorder aux besoins d'un système. D'un autre côté ce point est le pivot de la double histoire qu'il faut faire concorder, et c'est l'époque la plus ancienne où nous pouvons porter le flambeau chronologique par les confrontations. Nous oserons donc, regarder comme établi que l'on ne peut, sans arbitraire, compter pour le séjour en Egypte plus de 225 ans[3].

M. de *Bunsen* achève cette partie de son travail par la critique toujours juste et profonde des travaux d'*Eusèbe*, du *Syncelle* et des autres savans chrétiens. On ne peut avec plus d'ordre et de clarté classer autant de matériaux. Les travaux des modernes nous offrent une longue suite d'études hardies et plus ou moins malheureuses, jusqu'à la grande époque de l'expédition d'Egypte. Un homme du plus beau génie, *Zoëga*, avait préparé le terrain par ses importans travaux sur les monumens et sur la langue copte, lorsque la *pierre de Rosette* vint apporter une base au déchiffrement des écritures. *Young* le premier, rencontra juste pour quelques lettres, mais son principe absolument faux ne put le conduire plus loin. Alors *Champollion* parut; nous aimons à trouver notre savant auteur plus juste pour lui que bien de ses compatriotes, et nous terminerons cet article par ces paroles de M. de Bunsen. « Ses fautes sont aisées à apercevoir, mais » l'excellence intime et la grandeur de ses vues générales sont ca-

[1] « Trouver 56 couples dans les 70 personnes de la famille de Jacob, c'est, » dit M. Bunsen, compter à la manière de *Falstaff*. » La plaisanterie tombe bien à faux; car le chapitre contient tous les noms des 56 enfans mâles, et dit, encore plus bas, que leurs épouses ne sont pas comprises dans ce nombre; le savant *Baumgarten* mérite d'être pris au sérieux.

[2] *Genèse*, XLVI, 11.

[3] C'est un point incontestable aux yeux de M. Letronne, si bon juge en pareille matière.

» chées aux observateurs superficiels. Beaucoup de ses adversaires » l'ont combattu sans connaissance de la matière, et quelques-» uns avec leurs notions erronées. La postérité ne les connaîtra » pas; elle attribuera ses fautes en grande partie à l'absence d'une » école philologique en France [1] depuis *Scaliger*, et depuis la mort » ou l'expulsion des autres héros de ce tems; elle reconnaîtra que » ses découvertes et ses précieux pressentimens, sont dus à la gran-» deur de son génie et aux nobles efforts de son intelligence. »

Vte E. de ROUGÉ.

[1] Le mot est un peu dur, surtout quand on se rappelle que Champollion était élève de Sylvestre de Sacy.

Nécrologie des auteurs morts pendant l'année 1845,

AVEC LA LISTE DE LEURS OUVRAGES, CLASSÉS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

Ajasson de Grandsagne (J.-B.-Fr.-Et), mai. — 44 ans.

Né à la Châtre (Indre), savant et littérateur. A laissé : *Leçons élémentaires* de physique et d'astronomie ; 1827. — *Description et usage* des instrumens météorologiques (avec Fouché) 1828. — *Manuel complet* de chimie générale, etc.; 1828. — *Manuel complet* de physique, 1828; 1834. — *Notice* sur la vie et les ouvrages de Pline; 1829.—*Traduction* de l'*Histoire naturelle* de Pline (elle est plutôt de M. Parisot et Liskenne); 20 vol. in-8 ; 1829-33. — *Notice* littéraire et bibliographique sur Lucrèce, dans la *Bibl. lat.* de Panckouke; 1829. — *Résumé* d'ichthiologie, etc.; 1829. — *Nécessité et moyen* d'occuper les ouvriers ; 1831. — *La mort* d'un orphelin, en vers ; 1831. — *La mort* d'une jeune villageoise; 1831. — *Exposé* du système physique d'Épicure ; 1832. — *Trad.* des *Questions naturelles* de Sénèque; 1833. — *Élémens* de géométrie, etc.; 1833. — *Notions générales* servant d'introduction à la *Bibliothèque populaire ;* 1834. — *Traité* élémentaire d'astronomie (avec M. Thirion); 1834. — *Uranographie*, etc., 3 vol. in-18; 1834. — *Journal de l'instruction populaire*, etc., (3 nos); 1834. — *Notions* sur l'industrie (avec M. Parisot); 1834, — *Philosophie* des sciences (avec *id*) ; 1836. — *Nouveau discours* sur les révolutions du globe (avec *id.*) ; 1836. —L'*Instruction* sans maîtres, etc , journal (3 nos); 1836. — *Art d'étudier* avec fruit (*id.*) ; 1836. — *Trad.* des *phénomènes* d'Aratus et des *poèmes* de Cicéron ; dans le *Cicéron* de Panckouke; 1837. — *Commentaire* zoologique des œuvres de Pline (avec Cuvier) dans la *Bibli. latine* de Lemaire.—*Trad.* de l'*Histoire des animaux*, d'Elien , etc.

Azaïs (P. Hyac.), janvier. — 79 ans.

Né à Sorrèze le 1er mars 1766; écrivain philosophe. A laissé : *Essai* sur le monde; 1806.—*Mémoire* sur le mouvement moléculaire; 1806. — *Des compensations* dans les destinées humaines; 1808; 4e édition : 1825. — *Trois discours* à l'empereur ; 1808. — *Un mois* de séjour dans les Pyrénées; 1809. — *Système universel*, 8 vol. in-8°; 1810. — *Dialogue* avec un de ses amis ; 1810.—De *Napoléon* et de la France ; 1815. — *Manuel* du philosophe, etc.; 1816. — *Jugement philosophique* sur J.-J. Rousseau et sur Voltaire; 1817. — La *raison* vengée de l'inconséquence; 1817.— *De la sagesse* en politique so-

ciale, etc. ; 1817. — *Recueil philosophique* ; 1818. — *Réflexions* sur la note secrète qui a été adressée aux puissances alliées; 1818. — De l'*Amérique*; 1818. — *Correspondance philosophique*, ou lettre à M. de Châteaubriand, etc.; 1818. — *Comment* cela finira-t-il? 1819. — *Situation politique* et morale de la France; 1819. — *Jugement* impartial sur Napoléon ; 1819. — *Adresse* aux libéraux; 1820. — *Du sort de l'homme* dans toutes les conditions, 3 vol. 1820. — *Cours* de *Philosophie générale*, etc.; 1823. — *Inspirations religieuses*, 1824. — Le *Nouvel ami* des enfans, 24 vol. in-18 ; 1825. — *Précis* du système universel; 1825. — *Explication* universelle, t. I et II ; 1826. — *Discours philosophique*; 1827. — *Explication universelle*, t. III et IV; 1827. — *Principes* de morale et de politique ; 1829. — La *vérité* sur la Charte; 1830. — *Lettres* au roi, etc.; 1830. — *Application* de la loi des compensations aux trois révolutions de 1789, 1814 et 1830. — *De la Constitution sociale* aujourd'hui convenable au peuple français ; 1831. — *Les deux frères de lait* ou l'éducation mutuelle; 1832. — *Cours* d'explication universelle ; 1833. — *De la maçonnerie*, etc.; 1834. — *Idée précise* de la vérité première; 1834. — *De la vraie médecine* et de la vraie morale ; 1835. — *Physiologie* du bien et du mal; 1836. — *Question politique* de première importance; 1837. — *Jeunesse*, maturité, religion, philosophie; 1837. — De la *Phrénologie*, du magnétisme et de la folie. 2 vol. ; 1839. — *Constitution de l'univers*; 1839.

Flassan (Gaetan de Raxis de), 22 mars. — 85 ans.

Né dans le comtat Venaissin; historiographe du ministère des affaires étrangères, a laissé : éditeur d'un livre intitulé : *La question du divorce*, etc. ; 1790 — *La pacification* de l'Europe fondée sur le principe des indemnités; 1800. — *De la colonisation* de St.-Domingue ; 1804. — *Histoire générale* et raisonnée de la diplomatie française, depuis sa fondation jusqu'à Louis XVI; 1808-1811; 7 vol. ; ouvrage continué jusqu'à nos jours. — *Apologie* de cette histoire, attaquée dans la *Gazette de France* et les *Débats* ; 1812. — *Des Bourbons* de Naples; 1814. — *De la restauration* politique de l'Europe et de la France ; 1814. — *Lettre* du congrès de Vienne, etc., concernant le pacte social et l'intervention du gouvernement dans les tontines; 1824. — *Mémoire* pour la majorité de la Société des tontines, assignats, du pacte social, etc. ; 1824. — *Réfutation* sommaire d'un Mémoire sur les tontines; 1824. — Compte rendu de 1830. — Réponse à M. de Polignac ; 1830. — Du Congrès. — *Solution* de la question d'Orient, et neutralité perpétuelle de l'Égypte; 1840.

Huot (J. J. N.)... ...

Géographe et physicien. A laissé : *Notice* géologique sur le prétendu fossile humain trouvé près de Moret (Seine-et-Marne), 1824. — *Annuaire ad-*

ministratif de Seine-et-Oise, 1829 et années suivantes. — Collaborateur de l'*Encyclopédie moderne* et de l'*Encyclopédie méthodique* — Editeur et continuateur de la *Géographie* de Malte-Brun. — *Cours élémentaire de géologie*, 1834. — *Manuel* de géographie physique, 1839.

Guichard (Aug.-Charl.), mai. — 85 ans.

Né à Meaux en 1760, avocat. A laissé : *Code* de la justice de paix, etc., 1791. — *Code judiciaire*, contenant tous les décrets sanctionnés relatifs au nouvel ordre judiciaire, etc., 1791. — *Code des juges de paix*, etc., 1791-99. — *Code municipal*, etc., 1791. — *Manuel* de gendarmerie, etc., 1791. — *Traité* du tribunal de famille, 1791. — *Principes* du droit français, 1791. — *Code criminel*, 1792. — *Code de police*, 1792. — *Code universel* et méthodique des nouvelles lois françaises, 1792. — *Code des confiscations* et séquestres, 1794. — Le *Courrier* des enfans, 1795. — *Code de famille* ou d'état civil, 1795. — *Code des émigrés*, 1794-1799. *Code des successions*, etc., 1797. — *Dissertation* sur le régime actuel des successions, 1797-99. — *Code des délits* et des peines, 1798. — *Code* et mémorial du tribunal de cassation, 1798. — *Consultation* sur les demandes en rescision des ventes d'immeubles faites pendant le cours du papier-monnaie, 1798. — *Code des expropriations forcées*, 1799. — *Code* des prises et des armemens en course, 1799. — *Code domanial*, 1799. — *Code hypothécaire*, etc., 1799. — *Dictionnaire criminel* correctionnel et de police, 1799. — *Dictionnaire des Jugemens* du tribunal de cassation, 1799. — *Manuel hypothécaire*, etc., 1799. — *Code et guide des notaires publics*, 1801; 1803. — *Plaidoyer* pour Joseph Aréna, etc., 1801. — *Législation hyppothécaire*, etc., 1809. — *Jurisprudence hypothécaire*, 1810. — *Lettre* à un député sur les apanages, 1814. — *Procès* célèbres de la révolution, 1814. *Dissertation* sur les conflits, 1818. — *Sur les communes de France*, 1819. — *Jurisprudence communale*, 1820. — *Cours* de droit rural, 1826. — *Questions* possessoires, etc., 1827. — *Code des femmes*, etc., 1828. — *Défense des propriétaires* des biens nationaux, 1829.

(*La suite au prochain cahier*).

A nos Abonnés.

LETTRES

DE QUELQUES PROFESSEURS

DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE

SUR NOTRE POLÉMIQUE AVEC M. L'ABBÉ MARET ET AVEC M. L'ABBÉ NOGET.

Nous avons souvent fait observer dans ce recueil que les principes philosophiques que nous y défendons contre quelques honorables écrivains ecclésiastiques n'étaient pas de nous, n'avaient pas été inventés par nous. Ces principes sont ceux admis depuis 20 ans dans les écoles et soutenus en grande partie par nos adversaires eux-mêmes, qui seulement en oublient ou en éludent l'application. Ces grands principes sont 1° que l'homme *naturel* n'est pas l'homme *isolé*, mais l'homme *social*; 2° que l'homme n'a pas *inventé le langage*, mais qu'il lui a été *donné* pour la société. C'est de ces *faits* que découlent nécessairement, 1° la ruine du castésianisme qui s'appuie *seulement* sur l'homme *isolé* ; 2° de toute autre philosophie qui part seulement du *moi humain*, qui ne prend pas pour base l'homme *social* et l'homme *traditionnel*.

Nous pourrions accorder à nos adversaires toutes leurs conséquences, mais en y ajoutant la clause nécessaire, que ce n'est pas de l'homme actuel, du monde actuel qu'ils parlent ; mais d'un homme *possible*, c'est-à-dire d'un homme *fantastique*. De là découle encore la nécessité de ne jamais poser en principe, lorsqu'il s'agit des lois nécessaires de croyance ou de conduite, que l'homme a *découvert*, par ses seules forces, ce qu'il doit *croire* ou ce qu'il doit *faire*. L'homme ne l'a jamais découvert *seul*, par la bonne raison qu'il n'a jamais existé *seul*. Quant à ceux qui veulent chercher si l'homme *eût pu le découvrir*, comme il s'agit ici d'une chose qui n'est pas, que ce n'est pas là notre état, notre condition ; que, par conséquent, ce n'est pas de

nous, tels que nous sommes, qu'il s'agit, nous refusons absolument et obstinément de nous en occuper. Cela n'est pas nécessaire, et de plus cela n'est pas assez amusant.

Ainsi donc, dans ce travail de réforme que nous avons essayé, nous nous sommes beaucoup plus appuyés sur l'état actuel des études philosophiques, sur le discrédit qui, généralement, a frappé l'école cartésienne, enfin sur le progrès même de l'enseignement philosophique actuel que sur nous-même ; c'est, en quelque sorte, un appel fait à tous les professeurs de philosophie catholique de co-ordonner leur enseignement selon leurs propres principes, et de faire disparaître ce qui peut rester de rationalisme, non pas dans les *conséquences*, ce qui, grâces à Dieu, n'est jamais arrivé ni à M. l'abbé Maret ni à M. l'abbé Noget, mais dans les *premiers principes* ; ces principes que, par une inconséquence dont nous ressentons en ce moment les effets, nos devanciers ont posés dans un état non-seulement *extra-social*, sous le nom de philosophie *naturelle*, mais encore *extra-réel*, sous le nom de philosophie *isolée*, philosophie du *moi*, philosophie *cartésienne*.

Or, ce qui prouve que nous ne nous étions pas trompés dans nos jugemens ni dans nos prévisions, ce sont les nombreuses lettres et paroles d'adhésion qui nous sont arrivées et qui nous arrivent encore tous les jours. Ces adhésions font partie de notre polémique, nous sommes donc obligés de les publier. Elles seront instructives et pour nos lecteurs et pour nos adversaires ; car ils verront, sans fard et sans déguisement d'ami, comment leur enseignement est jugé et estimé dans les écoles catholiques.

La 1re *Lettre* que nous publions ici est remarquable en ce qu'elle va au fond de la question, et indique sans détour et sans aucun de ces préjugés provenant d'un système déjà adopté, quel est le défaut de notre enseignement philosophique et le remède qu'il faut y apporter. Nous le répétons ici avec leurs auteurs : la philosophie catholique et la philosophie rationaliste partent du même principe, le *moi isolé et intérieur* ; il faut faire partir notre philosophie du grand fait *social* et *divin*, et faire sortir nos adversaires de ces *retranchemens intérieurs* où chacun est juge, et les amener au grand jour de *la tradition* ou des faits.

Voici cette lettre :

Grand séminaire de..... juin 1846.

MONSIEUR,

« Cette lettre vous étonnera peut-être, mais nous espérons que les » motifs qui l'ont fait écrire excuseront à vos yeux ce qu'il peut y » avoir d'indiscret dans notre démarche.

» Au milieu de nos *études de théologie*, on nous a souvent parlé » des attaques du *rationalisme*, de ses progrès désolans. Quelques » écrits de cette école nous ont pleinement convaincus que sous l'in- » fluence de ces doctrines du *Verbe intérieur* et du *Moi*, notre » révélation *extérieure* courait les plus grands dangers. Ayant donc » voulu nous éclaircir sur la force de notre adversaire, nous » avons essayé de sonder les points de *départ* de sa philosophie, » de nous rendre compte de son *origine* et de ses déductions. Ce » travail a été ruineux ponr nos propres principes philosophiques ; » car nous n'avons pu nous cacher que notre système sortait » de la même *source* et partait du même point : *la voix intérieure*. » Nous avons senti qu'il était tems de prendre une nouvelle position, » si nous voulions soutenir la lutte avec avantage. Mais quelle est » cette position? Sur quel terrain faut-il ramener ses adversaires? » Question importante, que notre inexpérience ne nous a pas permis » de résoudre.

» Nous avions bien entendu parler très-avantageusement de vos » *Annales*, des coups vigoureux que vous y portiez contre le *ratio-* » *nalisme*. Après bien des tentatives pour nous les procurer, nous » avons enfin rencontré vos derniers numéros, dans lesquels précisé- » ment vous exposiez le résultat de vos discussions avec M. *Saisset*. » A la lecture de ces articles, nous avons été frappés de la supériorité » de votre méthode sur la *Philosophie du moi*. Nous avons reconnu » la vraie tactique, propre à pousser l'ennemi hors de ses *retran-* » *chemens internes* et à le ramener sur le terrain *traditionnel*, ter- » rain essentiellement catholique.

» Nous ne saurions vous exprimer combien ces articles nous firent » réfléchir; mais nous étions trop faibles pour en tirer une direction » définitive à nos idées. Alors nous nous sommes informés s'il n'exis-

» terait pas quelque *Traité de philosophie* du directeur des *An-*
» *nales*. A notre grand regret, nous n'avons eu que des réponses
» négatives.

» Après avoir déploré une pareille lacune, la pensée, peut-être
» téméraire, nous est venue de vous écrire pour vous prier en grâce de
» vouloir bien nous tracer succinctement : Un *Exposé méthodique*
» de vos principes, *leur point de départ, leurs conclusions* et enfin
» leur *application* à l'étude de la *théologie* et de l'*histoire*.

» Vous avez bien donné tout cela dans les riches pages de vos
» *Annales* ; mais, outre que l'ordre de la maison prohibe les *Revues*,
» comment nous serait-il possible d'extraire de ces grandes idées un
» cadre précis et logique. Nous sommes donc réduits à désirer quel-
» ques lignes de votre main.

» Ce désir peut-être vous surprend et vous importune. Vos mo-
» mens sont précieux, vos occupations importantes, nous le savons,
» mas nous savons aussi quel est votre dévouement pour tout ce qui
» tient à la cause catholique, à la propagation de la saine philosophie.
» Nous aurons bientôt à remplir, dans un cercle plus étroit, la même
» mission, à soutenir les mêmes luttes ; de grâce ne refusez pas de
» faire passer en nos mains cette arme si terrible aux ennemis de
» notre Foi. Cette bonne œuvre sera bénie de Dieu et des hommes.

» Nous reconnaissons n'avoir rien en nous qui puisse nous mériter
» la faveur d'une réponse. L'amour de la vérité, de nos dogmes, le
» désir de nous rendre utiles un jour pour la conversion de nos frères,
» nous ont dicté cette démarche. La pureté de ces motifs nous a donné
» bon appui.

» Soumis d'avance à l'issue quelconque de notre demande, nous
» serons toujours heureux d'avoir eu cette occasion, Monsieur, pour
» vous offrir nos très-humbles hommages.

» Nous avons l'honneur, etc.

C. J., diacre. H. G., eccl. S. P., eccl.

Nous avons répondu à cette lettre beaucoup trop flatteuse pour nous, que nous laissions à d'autres plus capables et plus compétens le soin de formuler en *traité complet* les diverses idées émises

par nous et si bien accueillies par les professeurs; et en même tems nous leur avons adressé les extraits des divers articles publiés dans cette polémique.

La 2e *Lettre* est encore plus importante. Elle est d'un *professeur de dogme* au grand séminaire de... Elle nous montre encore les défauts de l'enseignement de MM. Maret et Noget, et nous découvre mieux que l'autre le travail de renouvellement et de progrès qui se fait au sein des séminaires de France. Nous prions nos lecteurs de la lire avec attention.

Grand séminaire de..... 13 juin 1846.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« Depuis longtems il me tardait de vous féliciter du zèle avec lequel » vous poursuivez vos utiles travaux, et des succès qui en sont la » juste récompense; aujourd'hui une occasion se présente, je la saisis » avec empressement.

» Le séminaire de..... possède la collection de vos *Annales* et figure » sous mon nom dans la liste de vos abonnés. J'ai fait de ce précieux » ouvrage une étude sérieuse, et plus je l'étudie, plus je me convaincs » de l'importance des doctrines qu'il renferme; la religion est *un* » *fait*, elle doit être traitée par l'histoire. Aujourd'hui plus que jamais » les théologiens sentent la nécessité de sortir de ce labyrinthe d'*abs-* » *truse métaphysique* où se sont trop souvent perdus nos docteurs » des siècles passés, et de l'établir sur le *terrain des faits*, sous *le* » *ciel pur, ouvert et libre de la tradition*. Ces pensées m'ont tou- » jours dirigé dans l'enseignement de la théologie, et je puis dire » que nous travaillons de toutes nos forces à faire *entrer les études* » *théologiques* dans la voie que vos précieuses *Annales* leur ouvrent » elles-mêmes.

» Quant à moi, en particulier, je fais plus, monsieur, je me fais un » devoir de propager vos précieuses doctrines dans le petit cercle » où la Providence me permet de m'étendre. L'année dernière, » Mgr l'évêque, qui lui-même *apprécie* infiniment vos travaux, a » bien voulu me charger de poser les questions qui doivent être trai- » tées dans les conférences ecclésiastiques, et en outre de résumer le

» travail des conférences ; or, la source à laquelle j'ai puisé les ques-
» tions de cette année, à laquelle je puiserai toujours, ce sont vos
» *Annales*. Nos prêtres sont très-laborieux et désirent vivement se
» tenir au courant du mouvement intellectuel qui agite le monde
» théologique ; ils me consultent habituellement sur les ouvrages qu'ils
» doivent se procurer ; et le nom des *Annales* sort le premier de ma
» bouche, parce qu'en effet je ne sais rien de plus riche qui soit à la
» portée de tous. J'espère, monsieur, que ces recommandations,
» malgré le peu d'autorité qu'elles empruntent de celui qui les fait,
» ne seront pas tout-à-fait sans résultat ; j'espère que les doctrines
» des *Annales* se répandront et se populariseront dans le clergé du
» diocèse.

» Veuillez agréer l'assurance, etc.

» L'abbé..... »
Professeur de dogme.

Dans une lettre subséquente, le même professeur ajoute sur notre dernière polémique avec M. l'abbé Maret :

Grand Séminaire de... le 29 juin 1846.

« ..... Je suis heureux de pouvoir vous dire que je vous approuve
» sans restriction dans votre lutte contre M. Maret, tout docteur, tout
» professeur de Sorbonne qu'il soit. Laissons sa prétendue *conception*
» des mystères ; croyons, et prouvons que nous avons raison de croire,
» cela suffit. Courage donc, M. le directeur, votre cause est celle de
» la foi, votre chemin, celui de la tradition. Je ferai toujours ce qui
» dépendra de moi pour faire sortir la théologie de cette ornière du
» rationalisme, et la placer sur le chemin large et spacieux de la tra-
» dition, etc., etc. »

On voit encore ici comment est précisée et sagement circonscrite la ligne à suivre dans la polémique contre les philosophes et les panthéistes ; retirer les uns et les autres du champ obscur et clos du *moi humain*, et les forcer à combattre sur le *terrain des faits*, tirer les panthéistes de ce panthéon payen, sans limite et sans solution, de l'abstraction métaphysique de la pensée humaine laissée à elle *seule*,

et les forcer à reconnaître que nous sommes un fait, une facture, une créature, et que par conséquent c'est dans la tradition historique et non point dans les nuages de la spéculation métaphysique qu'il faut chercher ce que nous sommes, ce que nous devons croire, ce que nous devons faire, ce que nous devons devenir.

Outre les réponses écrites, nous avons vu récemment plusieurs professeurs des grands et des petits séminaires, qui tous nous ont dit qu'ils désapprouvaient formellement et sans restriction les *propositions* et les *thèses* que nous avons attaquées dans M. l'abbé Maret et M. l'abbé Noget. Tous les ont déclarées insoutenables et dangereuses dans leur sens propre et direct. Tout récemment encore M. ***, qui professe la philosophie dans le séminaire de R..., nous a fait l'honneur de venir nous voir pour nous dire qu'il avait exposé devant ses élèves notre discussion avec M. l'abbé Noget, et qu'il était complétement de notre avis sur la *volonté de Dieu*, qui seule peut être le fondement d'une obligation pour nous ; aussi que jamais, quoique il fasse usage de la *philosophie de Bayeux*, il n'avait exposé sa doctrine sur ce point et sur *l'essence des choses*, parce qu'il en avait vu tout l'inconvénient, et qu'il en avait substitué une autre qui évitait toutes les difficultés... Et sur notre invitation de vouloir bien nous faire connaître cette théorie, il nous a promis d'en formuler les principaux aphorismes, que nous ferons connaître à nos lecteurs. Autant que nous avons pu saisir sa pensée, et sauf erreur, pour lui *l'essence des choses* ne serait autre chose que leur *possibilité*, qui est éternelle, mais qui ne réside pas dans les choses, mais en Dieu, et où encore elle ne forme pas de distinction, mais n'est pas distincte de Dieu même... Nous ne verrions qu'un seul inconvénient à cette théorie, c'est que, en disant que l'*essence des choses* est leur *possibilié*, c'est nier le mot *essence* lui-même, qui exprime le passage accompli de la *possibilité* à l'*être* ; or, l'*être* des choses, dans quelque sens qu'on l'entende, ne peut être *éternel*, ne peut être confondu avec *Dieu*. Mais peut-être que nous avons mal saisi ses rapides paroles.

M. l'abbé Maret n'a pas répondu directement à nos observations ; mais comme il est impossible en ce moment d'écrire sur la religion ou la philosophie sans se décider pour ou contre nous, il nous a répondu *indirectement* dans deux articles publiés, l'un dans le *Cor-*

respondant, où il examine la *traduction des évangiles* de M l'abbé de Lamennais ; l'autre dans l'*Alliance*, où il a publié plusieurs des leçons qu'il a faites cet hiver dans la chaire de la Sorbonne. Il y traite de l'ordre *naturel* et *surnaturel*, de la participation que nous avons avec Dieu, du Verbe divin, etc. ; nous verrons quelle nouvelle définition il donne à ses principes, et jusqu'à quel point il a abandonné l'ancienne. Nous aurons à discuter en particulier si, dans l'état actuel de la polémique catholique, c'est assez sauvegarder le dogme que de définir la *révélation* un *enseignement divin direct et immédiat*[1] ; et si ce n'est pas la confondre avec la révélation rationaliste et panthéiste, et donner ainsi gain de cause à tous les illuminés, et aussi si saint Jean n'a fait que continuer cette même doctrine des *idées éternelles entrevue et exposée par Platon*[2].

C'est ici la base même, le fondement, la colonne de nos croyances ; il n'est pas de point plus capital ; tous les croyans nous sauront gré d'amener la discussion sur ces questions. Nous prions les nombreux professeurs qui nous lisent de nous venir en aide et de nous favoriser de leurs lumières et de leurs conseils.

Nous publierons en outre une *deuxième lettre du théologien* sur les expressions dont se sert M. l'abbé Maret en parlant de la *création* et de l'*architype du monde* ; nous y ferons entrer la discussion de quelques autres passages de sa *Théodicée*, qui nous ont été signalés par un autre prêtre.

Tels sont les faits du mouvement de l'enseignement catholique en France. Il ne sera pas sans utilité de tenir nos lecteurs au courant de ce qui se passe en Belgique. En ce pays si catholique, la même polémique que nous soutenons dans nos *Annales* y a pris en peu de tems une dimension très-grande. Deux journaux la traitent presque exclusivement : l'un, la *Revue*, publiée par les professeurs de l'*Université catholique* de Louvain, défend avec grand courage et égal talent la doctrine de la *révélation extérieure du langage*, l'impossibilité pour l'homme de *l'inventer*, et par conséquent le besoin d'une *révélation directe et externe*. Elle met donc dès le principe l'homme en communication ouverte, sensible, reconnaissable avec

[1] *Correspondant* du 25 avril, p. 176. [2] *Alliance* du 10 juin dernier.

Dieu lui-même. L'autre, le *Journal historique de Liége*, soutient la doctrine diamétralement opposée, c'est-à-dire « que non-seu-» lement l'homme a inventé le langage, mais que s'il ne l'avait pas » inventé on n'aurait pu lui apprendre à parler; 2° qu'il a une religion » naturelle, indépendante de toute tradition, antérieure à tout ensei-» gnement (même divin) bien plus, que sans cette religion naturelle, il » ne pourrait avoir une religion révélée. » Il place par conséquent l'homme, dès le principe, seul et isolé de toute société extérieure, et fait entrer Dieu en communication avec lui par une révélation interne, obscure, non fixée, non sensible. L'un et l'autre de ces deux champions sont également dévoués à la cause catholique. Le *Journal de Liége* défend sa cause aussi bien qu'on peut la défendre. Mais il nous semble que tout occupé de combattre le système opposé, qui a aussi sans doute ses difficultés, il ne fait pas attention aux difficultés plus graves qui accompagnent le sien. En posant dans l'homme une communication divine, *intérieure*, il ne fait pas attention qu'il donne gain de cause au *rationalisme*. En effet, si Dieu se communique à nous *intérieurement et directement*, qui aura le droit de m'instruire après lui; qui suis-je obligé d'écouter? N'est-ce pas avouer que la raison *humaine est une incarnation du Verbe?* Aussi pour notre part, nous le croyons dans l'erreur. Au reste nous espérons que de cette polémique, qui après s'être un peu écartée du point en discussion vient d'y rentrer, ressortiront de vives lumières sur un point qui est fondamental et vital pour le catholicisme. Bien que nous ne voulions pas intervenir dans ce débat vigoureusement soutenu de part et d'autre, nous tiendrons cependant nos lecteurs au courant des résultats.

En dehors des écrivains catholiques, nous aurons à constater et à juger un fait, c'est l'accusation portée par un journal qui se dit catholique, *la Revue nouvelle*, dans un examen critique commencé sur les doctrines de *Malebranche* et de *Fénelon*, et dans lequel on prétend prouver que ces deux philosophes catholiques ont *posé* les mêmes bases, les mêmes principes que *Spinosa*. Les *Annales* sont dans la position la plus avantageuse pour faire cet examen. Ainsi, dans leur polémique même, elles ont déjà dit à M. Maret qu'il y avait

[1] *Journal hist.*, décembre 1845.

dans nos précédens apologistes certaines *expressions* qui, peu aperçues alors, devaient dans ce moment être éliminées de la langue philosophique catholique. Ce sont celles d'*écoulement divin*, d'*émanation*, d'*union divine, directe et immédiate* dans l'ordre naturel, etc., etc. Quel que soit le nom de ceux qui ont employé ces expressions, il faut les abandonner, parce que, par leur nature, elles expriment des erreurs qui nous envahissent, et contre lesquelles nous avons à nous garder ; mais auparavant nous aurons à examiner si ces expressions sont réellement dans les auteurs auxquels on les attribue. Si elles leur appartiennent, tout en les excusant d'intention et de foi, il faut les abandonner, que ces auteurs s'appellent Malebranche, Fénelon, Bossuet, ou Maret et Noget.

Telles sont les questions que nous allons traiter de nouveau dans les *Annales*. On voit qu'il n'en est pas de plus importantes, de plus vivantes ; et il faudra bien que certains journaux qui paraissent en ce moment les dédaigner arrivent à les traiter, sous peine de déserter le champ de bataille catholique. Mais non, ils ont trop de foi pour faire cela, et lorsque certaines préoccupations, que nous connaissons bien, seront passées, alors ils entreront, nous en sommes sûr, dans la même voie que nous.

Au reste, nous n'avons pas besoin de faire observer que la place donnée à la polémique catholique ne nous a pas fait négliger les travaux de recherche et d'érudition. Les articles sur l'*origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens* ont été jugés du plus grand intérêt, et surtout venir tout à propos pour jeter un jour nouveau sur toutes les études indiennes, que quelques savans poursuivent avec beaucoup de fruit et de sagacité ; mais que d'autres, écrivains superficiels, peu instruits, ne connaissant qu'un côté isolé de cette science, s'efforcent de jeter dans l'erreur, en la tournant contre les croyances bibliques. Nous ne croyons pas qu'ils aient rien de fondé à répondre aux découvertes que nous avons mises sous leurs yeux. Ces travaux vont être continués ; nous allons publier dans le prochain cahier les *documens historiques* sur l'introduction du Christianisme dans l'Inde dès les premiers siècles de notre ère ; travail où nous avons essayé de compléter les indications données par le capitaine Wilford.

Nous ne ferons pas ressortir non plus le mérite du beau travail de M. le vicomte de *Rougé*, publié dans le présent cahier, sur l'*état actuel des études égyptiennes.* Plusieurs articles vont suivre celui-là. Nous dirons seulement que ces articles sont destinés, comme nous l'avons souvent promis, à tenir nos lecteurs au courant et à la hauteur de tous les travaux qui se font sur cette belle découverte de la langue égyptienne. Les *Annales* y recueilleront, comme c'est leur devoir et leur habitude, tout ce qui peut être avantageux à notre cause. Elles feront la même chose pour les *monumens ninivites* qui vont arriver en France. Elles y ont préludé déjà dans le travail de M. de Paravey, sur ces monumens.

Enfin nous essayerons toujours, selon nos forces, de signaler tout ce qui peut être utile ou désavantageux à nos croyances, fallût-il pour cela froisser quelques-uns de nos amis : *Amicus Pluto, sed magis amica veritas*, disait un payen.

Le directeur propriétaire,

A. BONNETTY.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

Voir à la page 5 la Table des articles.

A.

Abydos (table d'). Ce que c'est; de quel secours elle est pour l'histoire égyptienne. 437

Agincourt (Séroux d'). Annonce de son histoire de l'art par les monumens. 241.

Alexandre (saint), évêque d'Alexandrie, lettre contre Arius. 268.— 2e lettre sur la trinité. 271

Amérique considérée sous le rapport religieux; analyse de cet ouvrage. Voir Baluffi.

Annales de la propagation de la foi; n° 103, 78; n° 104, 235; n° 105, 319; n° 106, 399

Anaxagore. S'il a découvert la spiritualité de Dieu. 12

Anselme (St). Sur les mots principe et trois principes. 315

Arius. Si les progrès de sa secte prouvent qu'on ne croyait pas à la trinité. 266. — Ses antécédens *ib.* — Sur sa bonne foi. 270

Augustin (saint). Que l'essence des choses dépend de la volonté de Dieu. 162. — Sur le mot principe. 315

B.

Baluffi (Mgr). Analyse de son livre l'Amérique considérée sous le rapport religieux. 230.

Baronius. Sur la mission de St Lazare. 342

Basile (saint). Si on peut dire qu'il y a deux principes. 312

Bélus. Son tombeau expliqué. 379

Blanches (îles). Ce que c'est. 31 et 580

Bonnetty (M.). Examen des changemens faits par M. Saisset à son article contre la philosophie catholique. 7. — Note sur le dieu de la dialectique. 63. — Sur la révélation directe. 93. — Examen critique de l'origine et du fondement de la loi morale de l'homme selon M. Noget, auteur de la *Philosophie de Bayeux*. 124. — Réponse à la lettre critique de M. Séguier sur quelques assertions des *Annales*. 209. — Sur le refus du *Correspondant* d'insérer la réponse des *Annales* à la lettre de M. l'abbé Maret. 221. — Analyse des conférences de Notre-Dame de Paris par le R. P. de Ravignan. 279. 351. — Sur la traduction de la Préparation évangélique d'Eusèbe par M. Séguier. 321. — Sur une instruction adressée aux missionnaires pour la formation d'un clergé indigène. 325. — Autre réponse à une réplique de M. Séguier. 365. — Sur la mort de S. S. Grégoire XVI, et sur l'élection de S. S. Pie IX. 405. — Sur une audience obtenue de Grégoire XVI. 414. — Nécrologie des auteurs morts en 1845. 459. — Compte-rendu à nos abonnés sur la polémique des *Annales*. 462.

Bossu (le duct.). Annonce de son anthropologie. 401

Bouddha, nom donné au Christ dans l'Inde. 198.

Bunsen (M. de). Examen critique de son livre sur l'Egypte (1er art.). 432

C.

Carrière (Désiré). Analyse de son Curé de Valneige. 389. — Ode à la ville éternelle. 395

Carcassonne. Annonce de son histoire. 324

Castelli (M. l'abbé). Analyse de l'ouvrage de Mgr Baluffi sur l'Amérique. 230

Cauvigny (M.) Examen critique de l'histoire de l'école d'Alexandrie de M. Jules-Simon. (2e art.), 54 (3e art.), 85 (4e art.), 165 (5e art.), 257. — Analyse des essais de l'histoire littéraire de M. Gérusez. 70

Champollion. Solidité de ses découvertes. 452

Chapia (M. l'abbé). Analyse du Curé de Valneige. 389

Chine. Edit de l'empereur sur le libre exercice de la religion chrétienne. 400

Cicéron. Sur les lois sabazéennes. 368

Clément (St). Explication d'un passage sur la Trinité. 289

Clergé indigène. Ordre de la Propagande de le fonder parmi les idolâtres. 325

Constantin. Sur la mauvaise foi des ariens. 275

Constantinople (concile). Qu'on ne peut se servir du nombre pluriel dans les mots substantifs qui désignent la Trinité. 314

Correspondant (le) refuse de tenir la

promesse qu'il avait faite de publier la réponse des *Annales*. 221
Cours de théologie de Saint-Flour. En quoi elle est bonne. 45
Cros-Mayrevieille (M.). Annonce de son histoire de Carcassonne. 224
Cousin (M.). Ses variations d'après M. Lherminier. 56. Si la volonté de Dieu constitue la loi morale. 161
Cyrille (St) ne veut pas qu'on se serve du mot énergie pour indiquer le père. 306

D.

Descartes. Ce qu'il pense de l'essence des choses. 154
Dieu. S'il n'a été adoré qu'en Judée. 210

E.

Édouard (M. l'abbé). De l'enseignement théologique dans les grands séminaires (2 art.). 43. — Le d. Strauss et ses adversaires en Allemagne ; Grulich et Gelpke (7e art.) 111, (8e art.) 245 (9e art.) 421.
Épiphane (St). Si on peut dire qu'il y a plusieurs principes. 312
Ératosthène. Importance de sa Chronologie égyptieune. 445. — Comparé avec Manéthon. 448
Essence des choses, mal définie et mal comprise par M. l'abbé Noget. 144. — Sa définition ne peut s'appliquer qu'à Dieu. 150. — Descartes pensait que Dieu peut la changer. 154
Eusèbe. Annonce de la traduction de sa Préparation évangélique. 321.— Sur les rites des juifs. 370

F.

Fayet (Mgr) attaque la mission de saint-Lazare à Marseille. 540. — Sa réfutation, *ib.*
Fougerey (M de) combat M. Maret sur l'union avec Dieu. 228
Florence (Concile de) sur le mot principe. 309
Fransoni (S. S. le cardinal). Instruction adressée au nom de la propagande pour la formation d'un clergé indigène. 525

G.

Garabed (M. l'abbé). Extrait de son histoire d'Arménie sur un grand dépôt de livres à Samarcande. 80
Gassendi. Ce qu'il pense de l'essence des choses. 154
Gelpke. Sa réfutation de Strauss. 111
Gerson. Lettre sur la réforme des études théologiques. 291
Gérusez (M.). Analyse de ses essais d'histoire littéraire. 70
Grégoire XVI. Bref à Mgr de Digne sur ses institutions diocésaines. 237. — Sa mort. 405. — Analyse des principales décisions de son pontificat, *ib.* Audience obtenue de lui. 414
Grulich ; Sa réfutation de Strauss. 111
Guéranger (l'abbé dom). Annonce de son année liturgique. 84

H.

Harless. (L.-D.). Sa réfutation de Strauss. 421
Hegel. Sa conception de Dieu semblable à celle de M. Maret. 303
Hermès. Un de ses livres retrouvés. 435. — Son analyse, *ib.*
Hilaire (saint) justifié contre M. Saisset sur sa croyance à la Trinité. 276. — Que le Père engendre par sa nature et non par sa volonté. 307

I.

Index. Ouvrages condamnés. 164

J.

Joinville. Sur la Sainte-Baume. 343

L.

Lagrené (M.). Edit qu'il obtient de l'empereur de la Chine. 400
Lamennais (M. l'abbé de). Refuse à Dieu le pouvoir de faire des miracles. 161.— Fausse notion de l'idée de l'être. 298. — Sur la puissance qui réalise Dieu. 303, 306. — Sur les trois propriétés de Dieu. 310.—Sur trois principes dans la Trinité. 314
Langues orientales. Avantages qu'elles nous apportent. 374
Latran, IVe Concile. Qu'il ne peut exister de communication de la nature divine. 308.—Qu'il ne peut y avoir qu'un principe. 314
Lazare (saint). Preuves de sa mission à Marseille. 536. — Procès-verbal de la découverte de son corps. 544
Leibnitz. Sur les bienfaits de la confession. 554
Lepsius (M.). Ses travaux sur l'Egypte. 433
Letronne (M.). Fait graver un corps de caractères égyptiens. 440
Lherminier (M.). Sur les variations de M. Cousin. 56
Lithographie. Noms et titres des personnages qui remplissent la partie gauche de la salle des ancêtres de Thoutmès III. 458.

M.

Manéthon; explication de ses listes de rois. 458. — Comparé avec Eratosthène. 148.
Maret (M. l'abbé). Son système jugé par un professeur de théologie. 222. — Par un père de famille. 225.—Par M. de Feugerey, sur l'union avec Dieu. 228. Critique de quelques-unes de ses expressions employées dans sa *Théodicée chrétienne*. 294. — Sur l'essence de Dieu. 297.—Comparaison avec M. l'abbé de Lamennais. *ib.* — S'il peut exister une puissance qui réalise Dieu. 303.— S'il n'y a en Dieu que trois propriétés nécessaires. 310. — S'il peut dire qu'il y a trois principes dans la Trinité. 311
Marseille. Voir saint Lazare.
Mastai Ferretti. Voir Pie IX.
Mazenod (Mgr. de). Preuves de la mission de saint Lazare à Marseille. 338
Messie. Comment attendu dans l'Inde et ailleurs. 96. — Histoire de sa vie prise des évangiles apocryphes. 105. — Sur son apparition. 107. — Sur sa naissance. 179. — Appelé *Salivahana* ou le crucifié. *ib.*—Incarné chez les nations étrangères. 189. — Sur l'adoration des bergers. 190.—Son crucifiement. 192. 200.—Appelé Bouddha. 199
Morale. Sa base payenne, d'après M. Saisset. 14.—Voir M. Noget.

N.

Nécrologie des auteurs morts en 1845. 459.
Nepotianus. Témoignage sur le culte du Dieu Sabaoth, à Rome. 367
Ninive. Ses ruines expliquées par le Chinois. 379
Noget Lacoudre (M. l'abbé), auteur de la *Philosophie de Bayeux*. Examen de l'origine et du fondement qu'il donne à la morale. 124. — Conférence avec lui. 125.—Lettre où il oublie ce qui a été convenu. 127.—Autre lettre sur son système. Sa réfutation. 130. — Si l'on peut dire que la volonté de Dieu seule n'impose aucune obligation. 361. — Son erreur sur l'essence des choses. 144. — Sur la toute puissance de Dieu. 149

P.

Pandits. Chez les Hindous. 100
Paravey (M. le ch.). Notes sur les ruines de Khorsabad. 379.—Sur l'importance de la chronologie d'Eratosthène. 445
Paul (saint). Ce qu'il entend par loi naturelle. 9
Pentateuque. Auteurs qui l'ont défendu en France. 250.—En Allemagne. 255
Philosophie de Bayeux. Voir Noget.
Pie IX. Son élection comme pape. 418
Plotin. Examen de sa théologie 59. — De sa théodicée. 85. — Admettant trois principes dans sa Trinité. 312
Pollion. Traduction de cette églogue. 101
Pouranas. Ce que c'est. 96.—Faits d'après des traditions chrétiennes. 98
Préparation évangélique d'Eusèbe. Traduction française. 321
Principe. S'il peut y en avoir trois dans la Trinité chrétienne. 309. 311
Prisse (M.). Comment il apporte en France la salle des ancêtres de Thoutmès III. 438
Propagation de la Foi. Instruction pour la formation d'un clergé indigène. 325
Propriétés. S'il n'y en a que trois en Dieu. 310

Q

Quinet (M.). Sur l'influence de la Philosophie allemande. 246. — Contre la formation mythique du Christ. 428

R.

Raison. Si elle peut découvrir les dogmes. 8.—D'après saint Thomas elle ne peut démontrer la Trinité. 317
Rationalistes. N'ont rien découvert de nouveau en Allemagne. 249
Ravignan (le R. P. de). Analyse de ses conférences à N.-D. de Paris pour 1844. Sujet général. *La religion pratique*. 1re conf. L'immortalité de l'âme est la sanction de sa liberté. 280. — 2e conf. Pourquoi le mal existe sur la terre. 282.—3e conf. De l'enfer. 285.— 4e conf. De la prière. 290.—5e conf. De la confession. 351. — 6e conf. De l'Eucharistie. 355. — 7e conf. De la religion pratique. 359.—Sur l'origine des dogmes défend le sentiment des *Annales*. 286
Rhamsès XV. Stèle apportée à Paris. 439
Rohrbacher (M. l'abbé). Sur le symbole catholique. 272.—Sur le mot consubstantiel. 275
Rougé (le vic. de). Examen critique du livre de M. de Bunsen sur l'Égypte (1re art.). 432

S.

Sabazius. Preuves qu'il signifie le Dieu Sabaoth. 367
Sack (Le d.). Sa réfutation de Strauss. 243
Saint-Hilaire (M. Bart.). défend l'école d'Alexandrie. Comment réfuté. 54.— Erreur de ce qu'il dit de Plotin. 92.
Saisset (M.). Changemens qu'il a faits

dans son travail contre la philosophie catholique. 7.—Sur la force de la raison. 8.—Sur l'origine de nos connaissances. 9. — Sur l'origine du Christianisme. 10. — Sur la philosophie de Xénophane. 11.—Sur la fraternité humaine. 13.—Sur la base de la morale. 14. —Paroles de conciliation qu'il adresse au christianisme. 16 — Sur les dangers de la dialectique. 60.—Sur le Dieu qu'elle produit. 63. — Preuve que la Trinité de Platon est loin de la Trinité chrétienne. 175. — Critique de sa croyance sur l'origine du dogme de la Trinité. 257. — Il ne s'est pas formé successivement. *Ib.* — Critique à tort, saint Clément, Tertullien, saint Hilaire. 260, 261, 276

Sales-Girons (M.). Sur sa traduction de la Somme de saint Thomas. 294.—Infidélité. 315

Salivahana. Nom donné au Christ dans l'Inde. 179

Schelling. Sa Conception de Dieu semblable à celle de M. Maret. 302.

Seguier de Saint-Brisson. Lettre critique sur les *Annales* avec la réponse. 209. —Réplique à cette réponse avec les observations des *Annales* sur cette réplique. 365.—Annonce de sa traduction de la Préparation évangélique d'Eusèbe. 321.

Séminaires. Réorganisation des études; sur quoi elle doit porter. 43

Sibour (Mgr.). Bref reçu pour son livre des *institutions diocésaines*. 237

Simon (M. Jules). Examen critique de son histoire de l'école d'Alexandrie (2e art). 84. — Réfute M. de Saint-Hilaire. 57. — Accorde qu'il n'y a pas une vérité philosophique et une vérité religieuse. 58 (3e art.) 85. — Contradictions de la doctrine de Plotin. 95.— (4e art.), 165.— Preuve que la Trinité de Plotin est loin de la Trinité chrétienne. 167.—Sur l'origine de la Trinité chrétienne. 265

Slane (M. le baron). Résultats de sa mission pour visiter la bibliothèque d'Alger et de Constantine. 258

Strauss et ses adversaires. En Allemagne (7e art). 111. — (8e art.). Le docteur Sack. 245. (9e art.) Le docteur Harless. 421

T.

Tacite. Sur l'expulsion des juifs de Rome. 369

Tamerlan. Sur une collection de livres qu'il aurait emportée à Samarcande. 80

Tertullien professe nettement la Trinité chrétienne. 261. 262. 263.

Tillemont Sur le mot consubstantiel. 275

Théodicée chrétienne. Critique de quelques passages de ce livre, de M. l'abbé Maret, sur l'essence de Dieu et sur la Trinité. 294

Théologie. Réorganisation des études dans les séminaires. 43

Thomas (saint). Sur l'importance de l'exactitude dans les termes dont on se sert en théologie. 296.—Que le premier être est toujours en acte et jamais en puissance. 305.—Sur la génération du fils, par la nature et non par la volonté divine. 307.—Le mot essence ne peut être employé pour personne. 309.— Sur le mot principe. 313. — Les noms substantifs relatifs à la nature divine doivent être au singulier. 315.—Comment nous connaissons les choses divines. 315. - Sur les relations divines. 316.—On ne peut démontrer ces relations par la raison. 317

Thoutmès III. Salle de ses ancêtres apportée à la Bibliothèque royale à Paris. 458.— *Tableau* offrant tous les Cartouches de la partie gauche. *Ib.* Parti que l'on peut en tirer pour l'histoire égyptienne. 459

Tribus d'Israël (les 10). Retrouvées dans les livres chinois. 380

Trinité. Celle de Plotin, bien différente de la Trinité chrétienne. 165, — Voir Simon et Saisset. Comment représentée dans l'Inde: 185. — L'origine de ce dogme mal connue de M. Saisset. 257. — Preuves qu'il n'a point été formé successivement. *Ib.* Explications des textes de Tertullien. 259. 262. — de saint Hilaire. 277.—Etablie sur l'écriture dans deux lettres de saint Alexandre. 268, 271

V.

Valère Maxime. Sur le Dieu Sabasius. 367

Vicramaditya. On lui applique dans l'Inde les traditions du Messie. 100

Vie de Jésus, traitée au point de vue de la critique du docteur Strauss. Analyse de cet ouvrage du docteur Sack. 245

Virgile. Trad. de sa IVe églogue. 101

Willford. S'il mérite le discrédit qu'on veut jeter sur lui. 30.—En quoi il a été trompé. 33.—Comment il a réparé son erreur. 37. — Ses ouvrages. 38.— Sur l'origine des traditions bibliques qu'on trouve dans les livres indiens. (2e art.). 96. — (3e art.). 179. — Ce qu'il entend par les Iles Blanches. 380

X.

Xénophane. S'il a découvert l'unité de Dieu. 11